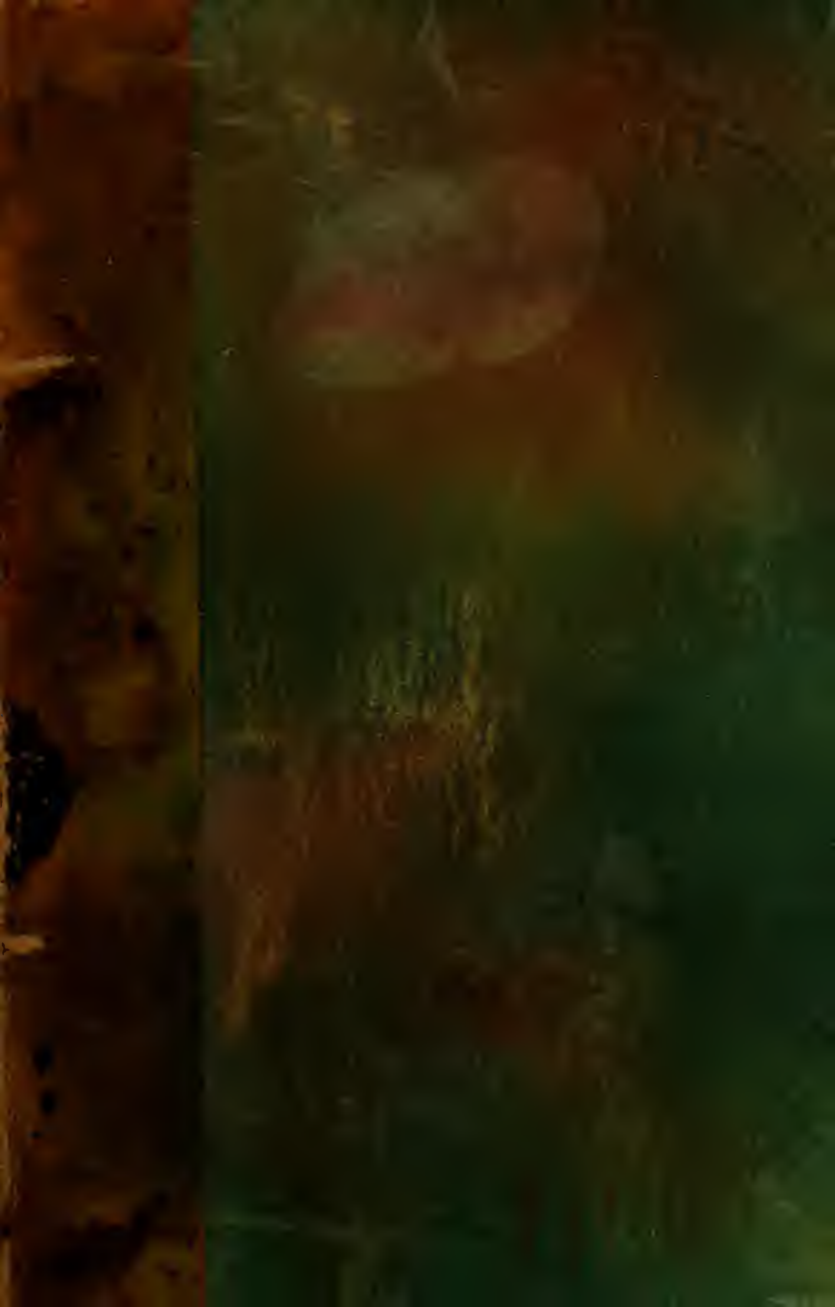
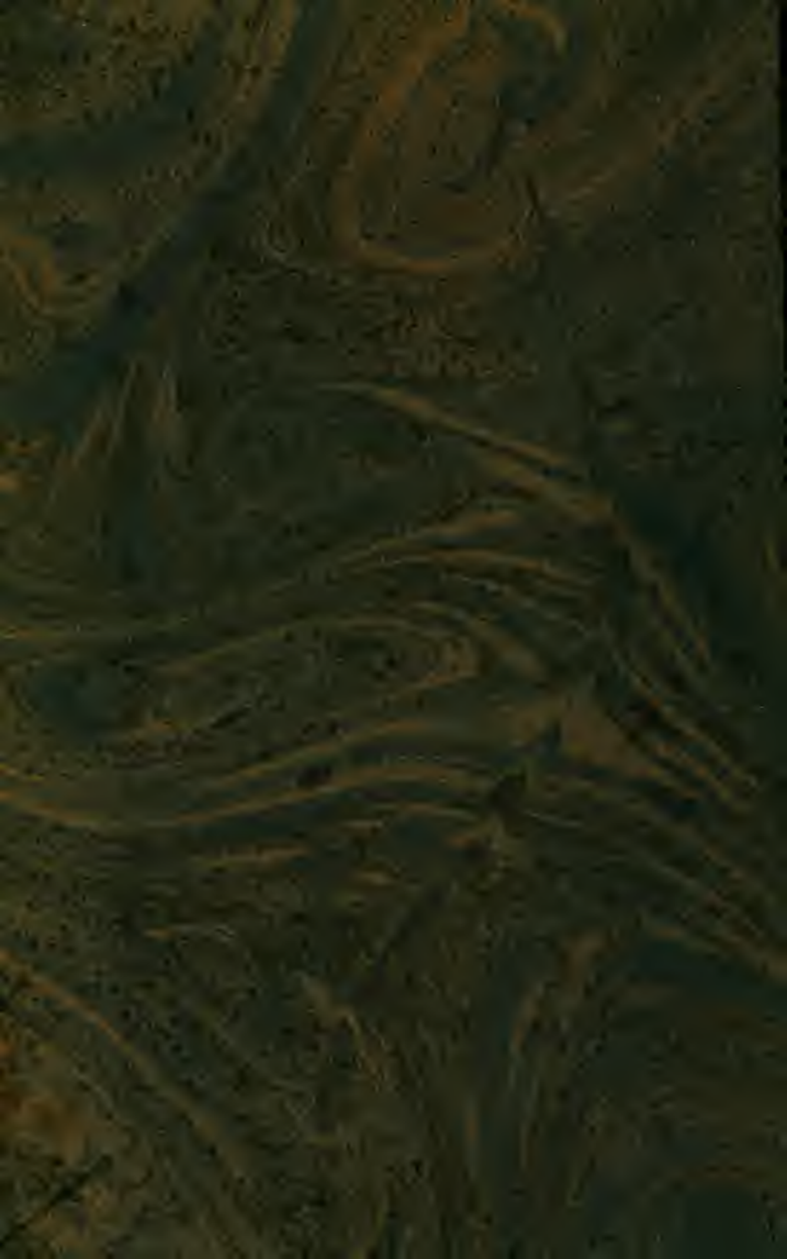
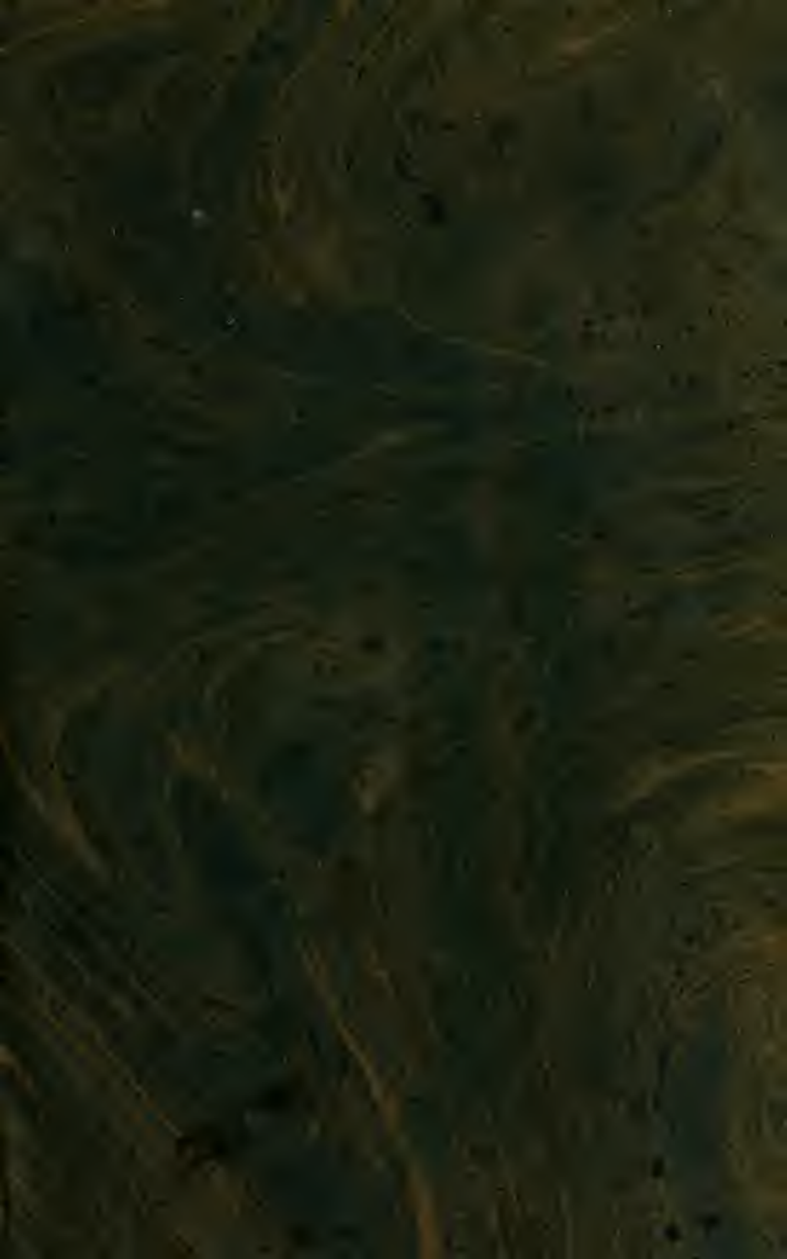






MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME NEUVIÈME

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION
LE DIRECTOIRE
LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME NEUVIÈME



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES 6,

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Les femmes proscrites. — Réflexions sur Napoléon à ce sujet. — Venise. — Le marquis de Salvo. — La comtesse Attems. — Sa sœur, femme de Spencer Smith, frère de l'amiral. — Ce qu'elle était. — Importance que l'empereur attachait à elle — Le maréchal Lauriston. — M. de La Garde, directeur de la police, à Venise. — Le théâtre San-Samuel. — La comédie. — La jolie femme. — L'interrogatoire et les gendarmes. — Projet de fuite. — Les deux enfants et le précepteur. — *Fusina*. — Ils partent. — Lettre du marquis de Salvo à Mme Spencer Smith. — Elle refuse. — Il lui écrit de nouveau. — Elle accepte. — Ils partent. — Ils sont escortés par cinq gendarmes. — Amédée, leur chef. — Vérone. — Description de Vérone. — *Roméo et Juliette*. — Les Arènes à minuit. — L'ami prudent. — Brescia. — Fausse nouvelle. — Le lac de Guarda. — Salons. — Le marquis arrange la fuite. — L'opium. — Encore les gendarmes. — L'échelle de corde.

Avant de parler du général Malet, il me faut raconter ici une histoire qui trouve admirablement sa place après celles de Mme Récamier et de Mme de Chevreuse ; c'est l'aventure étonnante de Mme Spencer Smith, belle-sœur du brave et chevaleresque amiral sir Sidney Smith. Elle doit trouver son rang dans

les Mémoires d'une femme, pour montrer en ce lieu combien elle est digne de figurer parmi les plus nobles caractères et les plus grands courages[1]. Il me faut revenir sur mes pas, mais cela est toujours permis.

En 1806, il était malaisé de trouver dans toute l'Europe un seul coin de terre où l'on fût à l'abri de la volonté de l'empereur quand elle voulait vous atteindre. L'Italie lui était soumise; l'Allemagne était presque conquise à sa couronne depuis le traité de Presbourg et, jusqu'aux steppes de la Russie, rien ne pouvait être refuge pour de malheureux proscrits.

Venise n'était plus cette ville voluptueusement belle, où la seule chose imposée à ses habitants était d'être heureux. La domination française avait étendu son bras jusqu'au lion de Saint-Marc. Le code Napoléon punissait le gondolier de la Brenta et l'empêchait de chanter.

Il y avait néanmoins à cette époque, à Venise, une grande quantité d'étrangers. Le marquis de Salvo, seigneur sicilien, âgé seulement de vingt ans à cette époque, avait quitté la Sicile et même Naples, et voyageait dans le reste de l'Italie. Son esprit remarquable et supérieur aujourd'hui était déjà à cette époque d'une nature capable de le faire apprécier, ainsi que ses talents et sa connaissance du monde, malgré sa jeunesse. Aussi était-il accueilli parfaitement dans les maisons étrangères de bonne compagnie.

[1] Une particularité singulière, c'est que je connais le marquis de Salvo depuis un grand nombre d'années et que jamais il ne m'avait parlé de cette histoire, qui est pourtant la plus extraordinaire de toute sa vie. Ce n'est qu'à son dernier voyage que, lui en parlant moi-même, il me certifia de toute sa vérité.

De ce nombre était celle de la comtesse Attems, fille du baron Herbert, internonce d'Autriche à Constantinople[1]. C'était une femme parfaitement aimable et qui recevait tout ce qu'il y avait de mieux dans Venise.

On parlait beaucoup, dans l'intérieur de la comtesse Attems, d'une jeune sœur à elle, qui était arrivée depuis peu de temps d'Allemagne pour rétablir sa santé. Elle était faible et délicate et demeurait constamment dans son appartement. C'était Mme Spencer Smith, dont le mari était ambassadeur d'Angleterre à Stuttgard. Ceux qui la connaissaient disaient qu'elle était ravissante de grâces et de beauté, que son esprit supérieur était au-dessus de celui de toutes les femmes. Elle parlait, disait-on, sept langues avec pureté, était excellente musicienne et connaissait toutes les littératures des langues qu'elle parlait. Tout ce que le marquis de Salvo entendait ainsi raconter de cette jeune femme lui donna un excessif désir de la connaître.

— Je voudrais bien lui être présenté, dit-il un jour à la comtesse Attems, faites-moi donc obtenir cette faveur.

La comtesse Attems le promit. Mais sa sœur était toujours souffrante et jamais elle ne paraissait dans le salon de la comtesse. Enfin un jour Mme Attems écrivit au marquis en lui envoyant la clef de sa loge au théâtre *San-Samuel*.

« On y donne une pièce nouvelle du chevalier Guarini, lui écrivait-elle. Venez-y et je vous présenterai à ma sœur. Elle y sera. »

Le marquis aurait eu dix invitations qu'elles au-

[1] Il l'était même déjà en 1785. Voyez M. de Choiseul-Gouffier. Il parle de leur relation politique.

raient pâli devant celle-là. Aussi se trouva-t-il avant l'heure dans la loge de la comtesse Attems, qui arriva bientôt avec une jeune femme, dont la délicate et élégante tournure, la peau blanche et diaphane, les cheveux blonds, les mouvements onduleux, toute une tournure impossible à décrire autrement qu'en disant qu'elle était de toutes les créatures la plus gracieuse, lui donnaient l'aspect d'une de ces apparitions amenées par un rêve heureux. Il y avait de la sylphide en elle. Sa vue excessivement basse n'était qu'un charme de plus. Elle parla de la pièce avec une sagacité et un tact qui firent faire la remarque au marquis de Salvo qu'elle connaissait la langue italienne aussi bien qu'aucune Florentine des plus instruites.

— Je n'y ai pas de mérite, répondit-elle, car j'aime passionnément la littérature italienne.

Le marquis se retira enchanté de sa soirée et heureux de penser qu'il allait revoir tous les jours une aussi ravissante personne.

Mais lorsqu'il put la suivre dans sa vie intérieure, qu'il la vit comme mère de famille s'occuper de surveiller l'éducation de ses deux fils Sydney et Edouard, être pour sa sœur, la comtesse Attems, un sujet de joie pour chaque heure de la journée, alors il se joignit à son admiration pour elle une vénération et un respect profonds que rien ne devait détruire. Tel était l'état de la société de la comtesse Attems à Venise, lorsque le général Lauriston, aide de camp de l'empereur, arriva dans cette ville avec le titre de gouverneur. M. de La Garde y était déjà comme directeur général de la police[1].

[1] Celui qui fut depuis ministre de la police en Portugal, lors

Un soir, M. de Salvo se rendit comme à l'ordinaire chez Mme Attems et trouva son salon désert. Étonné de cette solitude, il s'informe et apprend que M. de La Garde avait envoyé dans la soirée *une invitation à Mme Spencer Smith pour qu'elle se rendît le lendemain matin à son bureau.* Cette forme inconvenante et si peu en accord avec les habitudes de M. de La Garde, dont les manières polies sont connues de tous ceux qui le rencontrent, avait alarmé toutes les connaissances de Mme Spencer. Et cette simple invitation, que dans sa franchise elle eut le tort de laisser connaître, en fut *une* à tout le monde à l'abandonner, comme une personne presque dangereuse à fréquenter, puisqu'elle était l'objet de l'attention du directeur général de la police de Venise. Le marquis de Salvo, il faut lui rendre cette justice fut irrité — c'est le mot — de cet abandon. Il était jeune alors. L'âme a toujours de nobles et généreuses inspirations à cette époque de la vie. Il se présenta devant les deux sœurs consternées et proposa son bras à Mme Smith pour aller le lendemain matin chez M. de La Garde. Elle accepta avec reconnaissance et, le lendemain, à onze heures, il était devant le palais de la comtesse Attems avec sa gondole pour la conduire à sa mystérieuse et inquiétante entrevue.

Le directeur général reçut Mme Spencer Smith avec tous les égards dont on sait qu'il est susceptible. Il la rassura, car il vit combien elle était troublée et tâcha même de lui donner la pensée que dans toute cette affaire il n'y avait rien de sérieux.

du gouvernement du duc d'Abrantès, et qui est aujourd'hui conseiller d'État.

— Ne prenez pas cela en grand souci, madame, lui dit-il. Je suis convaincu que ce n'est qu'une méprise. Il faut seulement être prudente. Peut-être voyez-vous trop de monde chez madame votre sœur. Il faut, voyez-vous, que je puisse calmer les craintes que votre nom peut donner à Paris, par l'assurance d'une grande réserve dans votre conduite. Pour première preuve, il faut, si vous voulez en croire mon conseil, quitter Venise. C'est une ville maritime. Il y a beaucoup d'étrangers. Je crois que vous devriez aller vous établir en terre ferme. Louez une maison près de Padoue. Madame votre sœur ira vous y voir, et tout sera pour le mieux.

Mme Smith, charmée de voir que cette menaçante entrevue se terminait aussi heureusement, assura le directeur général que trois jours après celui où elle lui parlait elle suivrait son avis et, après avoir pris congé de lui avec une grande reconnaissance de ses manières franches et cordiales, elle fut aussitôt rassurer sa sœur qui l'attendait avec impatience. On parla de la campagne qu'on allait louer en terre ferme et de nouveau on regarda joyeusement Venise *la rouge* et ses palais, ses dômes, ses gondoles et ses magiques beautés qui ne sont qu'à elle et en elle

Mais le lendemain au soir, comme la famille était groupée autour de Mme Smith et du marquis, tandis qu'ils chantaient tous deux des barcarolles auxquelles répondaient les mariniers du Lido, une grande rumeur se fit entendre dans l'escalier du palais. C'étaient quatre gendarmes et un brigadier qui venaient signifier à Mme Smith qu'elle était prisonnière dans son appartement et qu'ils devaient l'y garder.

En écoutant cet ordre non seulement inique, étant

donné à une femme, mais barbare dans son exécution et révoltant sous toutes ses formes, la famille Attems fut consternée... La jeune proscrite seule, calme et vraiment grande et belle de son noble courage dans un tel moment, releva la force abattue de sa sœur et, quoiqu'elle fût fort inquiète pour elle-même, elle parut n'avoir d'autre souci que celui d'être pour le comte Attems, son beau-frère, et pour sa sœur un motif d'inquiétude. Quant au marquis de Salvo, il était révolté et il sortit du palais de Mme Attems le cœur brisé.

Le lendemain il était à peine jour qu'il fut chez M. de La Garde et lui demanda quelle était la raison qui avait motivé la mesure qui venait d'être mise en vigueur contre Mme Spencer Smith? Il était inquiet et le devint plus encore lorsqu'il s'aperçut que la physionomie du directeur général était tout autre que la veille. Il était embarrassé et paraissait vouloir cacher un mystère fâcheux. Enfin il se décida à parler, car son silence laissait en partie peser sur lui une partie de tout l'odieux de cette affaire.

— Ecoutez, dit-il au marquis de Salvo, je dois vous dire qu'hier, après vous avoir parlé ainsi qu'à Mme Spencer Smith, j'ai reçu un courrier qui m'a apporté de nouveaux ordres, non pas du vice-roi, non pas du ministère, mais du cabinet même de l'empereur. Ces ordres sont sévères! Je ne vous cache pas qu'ils me font une sorte de peur à moi-même. Il faut que l'empereur ait de bien puissants motifs pour en agir ainsi, et en vérité...

— Mais, au nom du ciel, qu'avez-vous donc reçu? s'écria le marquis dans une véritable inquiétude.

M. de La Garde hésita un moment. Enfin il dit à demi-voix :

— L'ordre que j'ai reçu, et qui est également parvenu au général Lauriston, porte l'injonction formelle de faire partir Mme Spencer Smith de la ville de Venise, avec une forte escorte de gendarmerie et de la faire conduire à Milan, d'abord, pour qu'elle y soit interrogée par son S. A. I. le prince vice-roi. Ensuite elle sera dirigée sur la France et je crois qu'elle sera enfermée dans la citadelle de Valenciennes.

Le marquis fit un cri.

— Silence ! Car vous gâteriez vos affaires sans faire de bien aux siennes. Je vous ai dit cela, parce que vous êtes ami de la famille et que vous pouvez leur communiquer cette nouvelle avec les adoucissements de l'amitié. Mme Spencer partira dans six à sept jours. Elle voyagera aussi lentement que sa santé l'exigera. Sans doute il m'est pénible d'avoir à faire exécuter cette mission. Mais vous comprenez que mon devoir doit être le premier dans toute cette affaire.

— Mais quelle raison ? dit M. de Salvo.

— Ah ! je ne puis le savoir, interrompit M. de La Garde, avec une sorte de ton de reproche. Cependant, ajouta-t-il, je crois pouvoir vous dire que le nom de Smith, que porte la comtesse, est peut-être une des grandes raisons de la sévérité dont on use envers elle. Songez, ajouta-t-il encore, qu'elle est belle-sœur du Sidney Smith de Saint-Jean-d'Acre et femme de Spencer Smith, ambassadeur d'Angleterre à Stuttgard. Songez à toute cette affaire de Dracke [1] et

[1] Voir dans un des premiers volumes de mes Mémoires la relation de cette affaire de Dracke.

vous aurez la clef de beaucoup de choses qui vous paraissent mystérieuses.

M. de Salvo quitta le directeur général, satisfait de lui, mais inquiet du sort de Mme Smith. Il ne put assez prendre sur lui pour aller en ce moment chez la comtesse Attems. Il se fit conduire au Lido et voulut essayer de calmer par le mouvement et la réflexion le trouble de ses idées. Il concevait bien un plan, mais tout était vague encore dans sa pensée. Enfin il obtint un résultat et alors il se décida à se rendre au palais de la famille désolée...

Depuis qu'il connaissait plus particulièrement Mme Smith, il avait reconnu en elle un caractère supérieur, comme l'était son esprit. Mais elle souffrait et sa santé positivement attaquée pouvait recevoir un choc en apprenant qu'elle, une jeune femme de vingt-trois ans, jusque-là toujours heureuse, entourée de soins et d'hommages, elle, Mme Spencer Smith, était une criminelle d'État, menacée d'une captivité non seulement rigoureuse, mais éternelle ! Et elle n'avait que vingt-trois ans ! Le marquis frissonnait à la seule pensée de lever un coin du rideau qui cachait à la pauvre infortunée un si terrible avenir. Cependant il le fallait. Il le fit avec les ménagements que son dévouement lui inspira et il ajouta sur-le-champ cette phrase toujours consolante, car, quel est le malheur qui n'est pas adouci par la certitude d'avoir un ami véritable :

— Sans doute vous êtes dans une fâcheuse position, madame, mais je vous sauverai. N'ayez aucune inquiétude. Je vous suivrai dans votre voyage et, dussé-je y périr, je réussirai du moins à vous faire échapper, soyez tranquille.

Mme Smith leva les yeux sur le marquis et contempla quelques instants cette jeune physionomie animée d'une expression entraînante, car elle était vraie et partait d'un cœur dévoué.

— Je ne puis accepter votre offre généreuse, lui dit-elle avec un attendrissement qu'elle ne chercha pas à lui cacher. Renoncez à votre projet et laissez-moi suivre ma destinée. Je suis innocente, Dieu me protégera.

— Non, répondit le marquis d'un ton déterminé, je suis résolu à vous sauver et je le tenterai, je vous le répète, ma vie dût-elle être l'enjeu de la partie.

— Eh bien, dit Mme Smith, revenez dans un moment, je vous donnerai une lettre que vous lirez avec attention et vous conviendrez, après l'avoir lue, que vous ne devez pas me suivre.

Le marquis sortit et revint au bout d'une heure. On lui remit une lettre de Mme Smith, qu'il emporta au café de la Fenice pour la lire avec attention ; elle était remarquable.

« Écoutez, lui disait-elle, je ne dois pas accepter votre généreux dévouement et je vais vous parler avec une franchise noble et digne de tous deux. Vous êtes jeune. Vous avez remarqué en moi quelques agréments. Le malheur de ma position, son étrangeté dans mon isolement, à mon âge, tout les a doublés et peut-être avez-vous pour moi un sentiment exalté qui vous fait entreprendre une chose qui vous paraît grande et généreuse, mais qui n'est que le résultat d'une imagination de vingt ans, ardente et passionnée. Je dois alors, dans l'intérêt de tous deux, vous prévenir que mes principes et ma manière de voir sont entièrement en opposition avec ce que vous croyez

sans doute espérer comme récompense. Revenez à des idées plus saines pour votre propre intérêt. Songez à vous-même, songez à vos parents, à votre fortune, car vos biens sont en Sicile. L'homme qui me poursuit y portera bientôt sa domination et il ravagera de sa main de fer vos champs et vos maisons. Vous serez ruiné, même en admettant que votre vie soit sauve, ce qui est incertain... Ne me donnez pas le remords des larmes de votre mère, je vous le répète, revenez à vous-même. N'élevez pas entre vous et votre patrie une barrière que vous ne pourriez plus franchir, car ma reconnaissance, pour être grande sans doute, ne me conduirait jamais à la remplacer près de vous. »

En lisant cette lettre la jeune âme du marquis fut presque révoltée. Il était de fait que depuis ces jours d'orage aucun sentiment étranger à la générosité d'une grande et noble action ne s'était mêlé à sa résolution et, Mme Smith eût-elle été vieille et laide, il eût de même voulu sauver une femme innocente et sans défense. Il fut blessé du doute qu'elle lui exprimait et sur-le-champ il lui répondit qu'il était affligé jusqu'au fond du cœur de la lettre qu'il venait de lire; qu'il lui protestait, sur l'honneur d'un gentilhomme, que nulle idée étrangère à son dévouement ne se mêlait à l'offre de son appui. « N'ai-je donc pas un motif pour vous protéger au moment de l'affliction? lui disait-il. Vous connaissez mon attachement pour la famille royale de Sicile. Je suis heureux de prêter secours à la belle-sœur de celui qui dans ce même moment est aussi le protecteur de mes malheureux souverains. Le noble sir Sidney, madame, doit cependant vous avoir familiarisée avec des actes d'un

dévouement désintéressé[1]. Ne puis-je donc aussi, moi, quoique bien jeune, montrer ma reconnaissance à l'Angleterre, qui fait tant pour mes maîtres, en vous sauvant d'une injuste persécution ? Laissez-moi suivre la route où m'entraîne la volonté d'accomplir un noble dessein. Quant à mon sort, il n'aura rien de fâcheux. Dieu protégera la bonne cause. Et puis, s'il en était autrement, n'ayez aucun remords des larmes de ma mère, je la connais assez pour être certain qu'elle n'aurait pas de regret si son fils périssait en accomplissant sa mission d'homme d'honneur. Mais, encore une fois, rassurez-vous, madame, il n'en sera rien. Quant à ce que vous paraissez redouter pour moi, je veux parler du sentiment que vous me supposez, me pardonnerez-vous de vous assurer que, tout en vous admirant, je n'ai pour vous que l'affection d'un frère? Pour vous rassurer d'ailleurs entièrement à cet égard, veuillez recevoir ici ma parole d'honneur la plus sacrée que, aussitôt que vous serez en sûreté et réunie à votre famille et à vos enfants, je vous quitte sans demander à passer une heure près de vous. J'en prends ici l'engagement dans vos mains ainsi que dans celles de votre sœur. Ne repoussez donc pas les services d'un véritable ami et laissez-moi vous sauver. »

Mme Smith fut touchée de cette lettre, qui avait en effet le ton de la vérité. La comtesse Attems acheva de la déterminer et le marquis de Salvo reçut enfin

[1] Sir Sidney Smith, alors commodore, protégeait la fuite de la famille royale de Naples. Son noble caractère était connu pour le chevaleresque et le dévouement de toutes ses actions. Junot avait pour lui la plus haute estime.

la permission de travailler à l'exécution de son projet.

Il fallait bien du courage et bien du sang-froid pour le mener à bien. Un des premiers soins du marquis fut de sauver les deux fils de Mme Smith, Édouard et Sidney. Ces deux enfants, quoiqu'ils n'eussent que sept et cinq ans, auraient pu servir d'otages après la fuite de leur mère. Il fallait donc les mettre à l'abri. On était alors au 15 d'avril. Le temps est ravissant à cette époque de l'année à Venise. Les enfants allaient souvent se promener en gondole. Un jour le marquis fut avec eux jusqu'à *Fusina*. Là il dit à leur gouverneur :

— Voilà cent louis. Prenez une chaise de poste, montez dedans avec vos deux élèves et rendez-vous, sans vous arrêter, à Gratz en Styrie, chez la comtesse Strassoldo[1] ; vous lui remettrez ses neveux et vous resterez chez elle jusqu'à ce que Mme Smith rejoigne ses enfants. Partez à l'heure même.

Le précepteur était un honnête et brave Allemand, dévoué à ses maîtres. Il comprit le marquis et s'acquitta de sa commission, aussi bien qu'on pouvait le désirer.

De retour à Venise, le marquis dit à Mme Smith qu'il fallait maintenant qu'elle écrivît aux autorités de la ville pour observer que, pendant une route aussi longue, elle ne pouvait se décider à n'avoir auprès d'elle que sa femme de chambre. Elle sollicitait donc, en conséquence, la permission pour un ami de sa famille, de l'accompagner pendant ce long voyage,

[1] Édouard Smith est aujourd'hui capitaine de vaisseau au service de l'Angleterre, ayant de beaux souvenirs comme exemples dans ceux que lui a laissés son oncle l'amiral Sidney Smith.

et cet ami était le marquis de Salvo. Aussitôt que la lettre de mistress Spencer Smith parvint au général Lauriston, il s'empressa de lui répondre qu'il était trop heureux que ses instructions ne s'opposassent en rien à ce qu'il accordât sa demande. M. le marquis de Salvo avait donc l'autorisation de suivre Mme Smith, sans être toutefois asservi à aucune des exigences que la prisonnière devait subir.

Le 25 avril 1806, mistress Spencer quitta Venise et partit pour Milan, escortée de quatre gendarmes et d'un brigadier nommé *Amédée*. Ce dernier était dans la voiture de la prisonnière, avec le marquis et Mlle Louise, sa femme de chambre. C'est ainsi que commença ce voyage qui devait voir accomplir la délivrance de Mme Smith. Le marquis avait maintenant cette volonté plus arrêtée que jamais, depuis qu'il savait que Mme Smith devait être enfermée dans la citadelle de Valenciennes. Et puis l'empereur, qui d'ailleurs n'aimait pas le nom de Smith, était particulièrement irrité contre Mme Spencer Smith, en raison de l'affaire de Dracke. Spencer Smith s'était, heureusement pour lui, sauvé à temps et avait gagné l'Angleterre. Mais Napoléon avait des avis, faux ou vrais, qui signalaient sa femme comme étant sur le continent l'agent de son mari. Son esprit remarquable, cette quantité de langues qu'elle parlait avec facilité, son caractère supérieur, tous ces avantages réunis à une beauté qui elle seule était déjà une séduction, tout cela, bien pesé dans l'esprit de l'empereur, l'avait sans doute déterminé à user d'une aussi grande rigueur envers une femme. Le marquis de Salvo craignait avec raison que la captivité de la jeune femme fût bien rigoureuse. Et cette assurance qui lui parvint deux heures

avant le départ lui fit renouveler avec plus de force encore à la comtesse Attems et à son mari l'assurance solennelle de sauver leur sœur. Ils sortirent en gondole des Lagunes et furent prendre leur voiture à Padoue, escortés par le capitaine Guizzola, dont ils n'eurent qu'à se louer.

Le général Lauriston et le directeur général, ayant égard à l'état de santé vraiment déplorable de Mme Smith, avaient autorisé les gendarmes à séjourner dans *les villes fermées*, toutes les fois que l'état de leur prisonnière le réclamerait, et même pour plusieurs jours. Ceci avait été demandé par elle-même sur le conseil du marquis. La cause en sera bientôt connue.

C'était à Vérone que le marquis comptait effectuer son projet d'évasion. Il avait dans cette ville un ami d'enfance à lui, qu'il aimait comme un frère, et sur lequel il croyait pouvoir entièrement compter, le comte Léonardo Grimani. Il avait en conséquence dit en anglais à la comtesse de se dire malade et de demander séjour. Aussitôt qu'ils furent descendus de voiture, il courut à l'hôtel du comte Grimani. Tout était fermé!...

— Où est le comte? demanda-t-il au concierge.

— A la campagne, monsieur.

— Loin d'ici?

— Plus de trois lieues.

Le marquis se frappa le front. Ce premier obstacle dans son projet lui paraissait d'un fâcheux augure. La jeunesse n'aime pas les déceptions; il fut aussitôt écrire un billet au comte Grimani dans lequel il lui disait :

« Une affaire ou ma vie, mon honneur sont engagés, me met dans le cas d'avoir recours à ton

amitié. J'ai besoin de ton aide. Mais il faut le plus grand secret. Puisque tu n'es pas ici, il faut que notre entrevue soit ignorée. Viens cette nuit, à une heure, me trouver dans l'Arène[1]; j'y serai... je me placerai sous la septième arcade de gauche. Toi, en frappant dans tes mains, tu m'avertiras de ton arrivée[4].

Avec cette chaleur de l'amitié si naturelle à la jeunesse et toujours suivie de la confiance, le marquis demandait à son ami ce qu'il lui aurait donné sans faire une réflexion. Ne doutant pas qu'il ne vînt, quoique le postillon qu'il avait envoyé porter son billet ne fût pas revenu, le marquis se retira dans la chambre qu'il s'était fait donner avec intention au rez-de-chaussée et, lorsqu'il fut certain que toute la maison était endormie, il ouvrit doucement sa fenêtre et, bien enveloppé dans son manteau, il se dirigea vers le cirque, après avoir jeté un regard sur l'appartement de Mme Smith, où l'infortunée veillait dans l'attente de ce qui allait se passer. Le marquis vit une faible lumière dans la chambre qu'elle occupait et, par intervalles, une grande forme élégante passait derrière le rideau blanc de la fenêtre,.. Une fois il crut voir que la gracieuse figure s'arrêtait comme accablée en portant sa main à ses yeux! Alors il s'élança hors de la cour et courut vers le cirque, où était peut-être déjà le comte Grimani qui l'attendait.

La nuit était sombre par intervalles. Le temps était orageux et la lune, qui commençait alors son

[1] Le grand cirque de Vérone. Tous ceux qui ont été en Italie connaissent cette admirable preuve du luxe des anciens. J'en donnerai une relation détaillée dans la suite lors de mon voyage en Italie.

quartier, ne donnait qu'une lumière faible et inégale. Mais le marquis connaissait parfaitement Vérone. Il se hâta d'arriver à son rendez-vous sans être retardé dans sa marche et parvint à la septième arcade de gauche comme l'heure sonnait à l'église San-Donino. Mais personne! Le silence le plus profond. Le marquis frappa dans ses mains, et le son qu'il produisit ne fut suivi d'aucune réponse. Il était évident que personne ne l'attendait. Il se blottit dans la retraite qu'il avait indiquée et attendit son ami dans une angoisse qu'il est difficile de rendre, parce que ce genre d'attente nous est inconnu. Cependant le temps s'écoulait et personne ne venait troubler par le bruit d'un pas le silence lugubre de cette vaste enceinte, jadis résonnant sous les cris de mort des martyrs chrétiens, recueillant plus tard la parole de vérité du vicaire de Jésus-Christ[1] et maintenant ensevelie dans l'oubli malgré la magnificence de ses arcades, la beauté de ses galeries, la majesté antique de tout son ensemble, et ne recevant, en ce moment, le bruit de la vie humaine que par les imprécations qui sortaient en foule de la poitrine oppressée du malheureux jeune homme, qui voyait à chaque heure se dissiper son espérance! La nuit était affreuse. Il pleuvait et le vent, s'engouffrant sous les longues voûtes, ébranlait l'antique édifice et semblait parler le langage de l'enfer au marquis. Enfin l'horloge sonna quatre heures. Déjà la nuit n'était plus aussi sombre. Une large bande de l'horizon annonçait le jour en se

[1] Le pape Pie VI a prêché dans le cirque de Vérone. On était venu l'entendre de toutes les parties de l'Italie. Il y avait, dit-on, plus de vingt mille spectateurs.

colorant... Le marquis, au désespoir, se retira pour gagner son auberge. En passant devant la Poste, il y entra et demanda son postillon. Cet homme venait d'arriver. Il remit la réponse du comte Grimani... Cette réponse était celle d'un homme heureux et tranquille, qui avait entrevu par le style entrecoupé du billet du marquis, que l'affaire pour laquelle on réclamait son aide pouvait le compromettre et qui aimait mieux son repos que son camarade d'enfance. Il n'y avait là que *le monde tel qu'il est*[1]. Mais le marquis fut furieux. Il froissa la lettre de Grimani et, la jetant loin de lui :

— Et c'est là un ami ! Voilà ce qu'on appelle un ami ! s'écriait-il en grinçant les dents de rage.

Le lendemain, à déjeuner, il fit comprendre à la malheureuse prisonnière que l'espoir de cette nuit n'avait pas été réalisé. Elle essaya de le calmer avec de douces et patientes paroles. Mais le marquis était blessé non seulement dans son attente, mais dans son amitié, et il éprouvait une vive peine, et une peine de l'âme, car, plus on est jeune et plus la déception est pénible.

Il eût été maladroit de repartir le même jour. On demeura donc à Vérone et le lendemain la caravane se remit en route pour Brescia, où elle arriva le 1er mai de l'année 1806.

Ici commence le roman le plus intéressant que l'on puisse lire, car il est vrai dans tous ses incidents, et

[1] Un roman porte ce titre. C'est autre chose qu'un roman. C'est Sterne, c'est Richardson avec son coup d'œil admirable, dévoilant le cœur humain, le montrant avec ses misères comme avec ses vertus. Ce livre, s'il est apprécié tout ce qu'il vaut, doit être regardé comme un monument dont nous devons être fiers.

ien n est inventé et imposé à la crédulité. Cependant les faits paraissent quelquefois si extraordinaires, que l'imagination elle-même a peine à les accueillir.

Le refus du comte Grimani était d'autant plus fâcheux, qu'il ne restait aux fugitifs aucun asile pour échapper aux poursuites, en admettant qu'ils pussent se dérober aux gendarmes. C'était là surtout qu'existait la grande difficulté, car c'était dans le château du comte que le marquis comptait cacher Mme Smith. Tout à coup une réflexion rapide et lumineuse traverse l'esprit du marquis. Le lac de Guarda lui apparaît avec ses belles rives, ses ombrages, ses barques surtout, *ses barques*, qui l'ont si souvent, l'année précédente, mais pour son plaisir seulement, transporté alors de *Salons à Riva*. Mais, comment prendre les mesures nécessaires ? Un moment lui suffit pour tout ordonner dans sa tête. Il en prévient Mme Smith en anglais.

Arrivés à Brescia, il chercha longtemps une auberge qui fût favorable à son projet. Il voulait un appartement au rez-de-chaussée, mais il n'en trouva pas et, après beaucoup de recherches, il fallut se contenter d'un logement assez ordinaire, dans l'auberge *delle due Torre*. Encore était-il à un premier, et assez élevé.

Lorsque la captive fut dans son appartement, le marquis fut trouver Amédée, le chef des quatre gendarmes. C'était un brave homme, commun, comme en effet devait l'être un sous-officier de gendarmerie, et trouvant toujours matière à rire, c'est-à-dire à *plaisanter*, surtout si une femme était mêlée dans la chose.

— Mon cher Amédée, lui dit le marquis, je ne puis vous dire combien je me repens du parti que

j'ai pris d'avoir accompagné la comtesse. Nous allons arriver à Milan, nous trouver en présence du prince Eugène. Jugez de ma position ! Il m'a rendu de grands services. Je lui ai des obligations de devoir. Que pensera-t-il en me voyant avec une *prisonnière d'État !* Je crains pour mes biens de Naples. J'ai peur enfin pour moi-même. En conséquence, mon cher Amédée, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire *pour moi*, c'est de me séparer ici même de Mme Smith... je la rejoindrai, mais au delà de Milan.

— Il y a longtemps que j'avais envie de vous parler là dessus, répondit Amédée avec un air important. Au fait, à quoi servez-vous à cette pauvre dame ? Nous en aurons bien soin. Je ne dis pas, continua-t-il avec un gros rire, que nous lui soyons aussi utiles que vous, mais enfin nous la soignerons bien. Ainsi donc allez en toute assurance.

— Oui, dit le marquis, mais vous comprenez, je ne puis le lui annoncer moi-même. Faites-moi le plaisir de le lui dire, mon cher Amédée. Je vais faire les préparatifs de mon départ et, en revenant, je voudrais lui dire adieu. Mais sans témoin, vous comprenez.

— Suffit ! suffit ! dit le gendarme en clignant son œil. Pas un mot de plus. Vous ferez vos adieux tranquillement. Soyez sans inquiétude, allez faire vos préparatifs.

Le marquis sortit aussitôt. Il prit un cheval, courut à Salons et arrêta deux barques, dont il paya les arrhes à l'instant même. L'une de ces barques était pour lui et pour Mme Smith, l'autre pour la chaise de poste qui fut aussi commandée avec les chevaux. Tout cela devait être prêt pour trois heures. En faisant ces préparatifs, le cœur du marquis battait vio-

lemment. De l'autre côté du lac étaient les passages du Tyrol, le Salzbourgeois et, enfin, la frontière de la Styrie ! Il rentra ensuite dans la ville, fit plusieurs emplettes, écrivit une longue lettre explicative de tout pour Mme Smith, puis il fut la rejoindre. Amédée lui avait tenu parole, tout le monde était écarté quoiqu'elle fût toujours gardée... Le marquis lui dit quelques mots, car la journée s'avançait, et ce qui leur restait à exécuter était de la plus grande difficulté. La pauvre captive tremblait et pleurait, et le marquis frémissait en regardant la hauteur des fenêtres ! Enfin ils se séparèrent après quelques dernières instructions. La plus importante était d'attacher une ficelle à sa fenêtre, le soir à neuf heures, pour recevoir un paquet et l'échelle de cordes.

Le marquis passa le reste de la journée à faire cette échelle. Il était malhabile. Mais la volonté de réussir fait faire l'impossible. Avant le soir, il avait confectionné une échelle de dix à douze pieds, assez solide pour soutenir la jeune femme fugitive. Malgré tous les soins qu'il prit, cette pensée qu'elle allait se confier à une aussi frêle machine le faisait frissonner.

A neuf heures du soir il se rendit dans une petite ruelle obscure, en face de l'auberge *delle due Torre*... De là, il vit les deux fenêtres de la comtesse éclairées. Celle de gauche était celle de la chambre voisine de *la sienne* et d'où ne sortaient JAMAIS les gendarmes. La sienne s'ouvrit doucement lorsque l'horloge la plus voisine sonna neuf heures et le marquis vit descendre la ficelle. Il s'approcha avec circonspection ; mais il n'était pas nécessaire, la rue était déserte à cette heure de la journée, et puis le temps était menaçant et couvert. Le marquis attacha un

assez gros paquet à la petite corde, qui tout aussitôt remonta, et il regagna son asile du jour. C'était une grange abandonnée, dans laquelle était le cabriolet tout attelé qu'il avait loué pour quarante-huit heures, en donnant des arrhes assez fortes qui devaient être perdues. Cette grange était tout près de la porte par laquelle ils devaient sortir pour aller à Salons. Le marquis se jeta sur la paille pour essayer de dormir, car il prévoyait que, s'il n'était pas fusillé le lendemain matin, il serait bien des jours sans reposer un seul instant.

Le paquet qu'il avait apporté à Mme Smith contenait un habillement complet de jeune garcon, l'échelle de corde, la lettre explicative de tout ce qu'elle avait à faire et un flacon où étaient vingt-cinq gouttes de laudanum. Elles étaient destinées à endormir la femme de chambre si elle ne voulait pas contribuer à la fuite. L'heure indiquée était *onze heures.*

Tout ce que souffrit le marquis pendant le temps qui s'écoula, jusqu'au moment indiqué, ne peut se décrire. C'était de l'angoisse. Il était si facile de surprendre la fugitive! Enfin dix heures et demie sonnèrent, et le marquis se mit en chemin. Il avait un grand manteau militaire, un chapeau à trois cornes et marchait avec grande assurance pour éloigner tout soupçon en étant rencontré à cette heure de la nuit.

En arrivant en face de l'auberge *delle due Torre*, dans cette petite ruelle qui lui avait déjà servi d'asile, il frémit et crut un moment que tout était découvert. La fenêtre à côté de celle de Mme Smith, cette fenêtre qui était celle des gendarmes, cette fenêtre était ouverte, et nulle lumière ne paraissait. Pourquoi? Était-

ce donc pour le mieux surprendre? Il fut un moment accablé de la pensée d'échouer si près du port. Dans ce moment onze heures sonnaient à toutes les églises de la ville. Lorsque la plus voisine se fit entendre, alors le marquis vit une faible lueur au travers des rideaux blancs de Mme Smith. Sa fenêtre s'ébranla et elle-même parut sur le balcon, habillée en homme. Louise[1] jeta un paquet au marquis et puis fit descendre une cassette qui renfermait les diamants de Mme Spencer. Tout cela s'exécutait dans un silence profond; car si les gendarmes n'avaient eu d'autre intention, en laissant leur fenêtre ouverte, que de n'avoir pas trop chaud, la chose n'en était pas moins inquiétante par elle-même, en leur permettant de bien mieux entendre ce qui se faisait dans la rue et surtout aussi près d'eux. Enfin vint le moment que le marquis redoutait avec raison. Mme Smith, après une courte prière, franchit le balcon et, posant ses pieds sur les échelons vacillants de l'échelle, elle commença à descendre. Mais bientôt ce balancement, ce vide au-dessous d'elle, le danger qu'elle courait, tout lui fit une telle impression qu'elle se sentit défaillir et, fermant les yeux en se cramponnant avec force à l'échelle, elle appela doucement le marquis qui était au-dessous d'elle.

— Je me sens mourir, lui dit-elle, je ne puis ni descendre, ni remonter. Je suis perdue!

— Ayez du courage, et cela ira bien! Voyez comme tout a déjà réussi. Tâchez seulement de descendre

[1] Femme de chambre de Mme Smith. Cette fille se conduisit d'une manière héroïque après le départ de sa maitresse. Elle épousa ensuite, comme on le verra, Amédée, le brigadier de gendarmerie.

encore quelques échelons. Bien! Maintenant n'ayez aucune crainte et jetez-vous en bas. Je vous recevrai.

La comtesse hésitait. Des pas se firent entendre dans la rue.

— Nous sommes perdus, s'écria le marquis d'une voix étouffée, si vous ne vous décidez pas à suivre mon conseil.

On approchait. La comtesse, troublée par la crainte de sa chute, troublée par celle d'être découverte, se précipita dans les bras du marquis, qui tomba sur la terre avec elle, mais sans se faire aucun mal, parce qu'il avait été au-devant du fardeau. Tandis que tous deux se relevaient, deux hommes passèrent en chantant de l'autre côté de la rue, sans faire aucune attention aux fugitifs, dont le cœur battait violemment. Ces hommes s'éloignèrent et permirent au marquis et à Mme Smith de continuer leur chemin. Il était urgent de s'éloigner et ils arrivèrent à la grange.

— Grand Dieu ! s'écria l'infortunée en se laissant tomber sur la paille de la litière, quelle horrible nuit! Oh ! si vous saviez tout!

Et elle paraissait frissonner devant un terrible souvenir.

— Calmez-vous, lui disait le marquis, au nom de vos enfants, de votre mère, de vos sœurs. Ne mettez pas maintenant un obstacle à l'exécution d'un projet dont le commencement est déjà si heureux.

Mme Smith pleurait.

— Ah! cette pauvre Louise! Si vous saviez ce qu'elle a fait ! Elle voulait me suivre d'abord. Et puis, quand elle a vu que la chose était impossible, elle m'a dit que du moins elle ne ferait aucune réponse qui pût faire même deviner ma trace et, « pour être

mieux dans la vérité de mon rôle, a-t-elle ajouté, je vais boire en effet ce laudanum. Cela me fera dormir et m'empêchera de dire un seul mot qui puisse être mal traduit pour vous. » Et avant que je pusse l'en empêcher, poursuivit Mme Smith, elle a avalé tout ce qui était dans votre petite fiole. Cela m'inquiète.

Le marquis la rassura. Mais quand il sut que Louise avait bu le laudanum, une exclamation énergique lui échappa. Depuis leur arrivée dans la grange, il se rappelait qu'il avait oublié l'échelle de cordes à la fenêtre de l'auberge. Son espoir était que Louise irait à la fenêtre et verrait l'échelle avant le point du jour. Mais il n'y fallait plus songer et maintenant le premier passant pouvait donner l'alarme.

— Ah! nous sommes perdus! répétait Mme Smith en sanglotant.

— N'ayez aucune crainte, s'écria le marquis.

Et en deux sauts il est hors de la grange et vis-à-vis l'auberge *delle due Torre*. Il regarde. Il n'y a plus rien. Il s'approche. L'échelle a été coupée, elle est par terre au bas de la fenêtre. Louise était retournée sur le balcon pour voir si sa maitresse était hors de danger et, ayant aperçu l'échelle, elle avait tout compris. Le marquis la jeta dans la ruelle obscure. Il écouta. Tout était calme, tout dormait. On n'entendait que la respiration bruyante d'Amédée et de ses compagnons. Mais les imprécations devaient bientôt succéder en voyant avec quelle adresse leur prisonnière leur était échappée...

De retour à la grange, le marquis trouva Mme Smith plus calme et plus maitresse d'elle-même. Son émotion avait été provoquée par le danger et le dévouement de tout ce qui l'entourait. Maintenant elle avait mai-

trisé ce mouvement et était redevenue elle-même. Ce fut elle qui fit la remarque que trois heures venaient de sonner.

— Si nous partions? dit-elle.

— Sans doute, mais comment faire? Brescia est une ville fermée. Le moyen de sortir avant l'ouverture des portes? Ah! je pense... Oui, c'est cela!

Et, prenant dans le cabriolet un bonnet en drap bleu avec un galon et un gland d'or, il le met sur sa tête, fait monter la comtesse dans le cabriolet et se place à côté d'elle[1], enveloppé dans son manteau, et, frappant le cheval de louage, le force d'arriver au grand trot à la porte de la ville.

— Eh bien, qu'est-ce donc? s'écrie-t-il en jurant. Comment! le gardien des portes n'est pas à son poste! Je le ferai casser!

L'autre arrive à moitié éveillé, avec ses clefs à la main.

— Qu'est-ce donc qu'il y a? demande-t-il tout tremblant.

— Le colonel du troisième, répond d'une grosse voix le marquis... On t'a prévenu hier au soir que j'allais à la campagne ce matin. Je te ferai casser.

— Mon colonel, je vous assure que je ne savais rien.

— Allons, ouvre tes portes et ne bavarde pas tant.

Le gardien ouvre les trois portes, en ayant grand soin de tenir son bonnet de coton à la main et retourne se coucher, tandis que les fugitifs roulent rapidement vers Salons[2].

[1] On sait qu'elle était en garçon.

[2] 3 mai 1806.

Aussitôt qu'ils furent arrivés, ils montèrent sur la barque et se dirigèrent vers Riva. Alors ils respirèrent et purent rendre grâce à Dieu de l'heureux succès de leur tentative.

C'était un beau moment pour communiquer avec la Providence ! Le jour se levait et colorait des premiers feux du matin cette nappe d'eau cristalline qui les renvoyait, brillants comme de précieux joyaux, se jouer sur les belles prairies qui recouvrent de leur herbe épaisse et fleurie les flancs des montagnes voisines. Le lac de Guarda est plus agreste que le lac Majeur et le lac de Como. Mais cette sorte de nature plus sauvage est mieux adaptée à la physionomie de ses environs. C'est une nature primitive, telle qu'on la rêve dans des solitudes inconnues. Et, dans le moment où les fugitifs glissaient rapidement sur ses eaux bleuâtres, ils étaient embaumés par les émanations des plantes alpines qui croissent en foule sur ses rives et forment le pâturage parfumé des troupeaux qui couvrent les collines à cette époque de l'année (le 3 mai). C'est un pays différent d'un autre que l'Italie. Il y a dans l'air qu'on respire une abondance de vie, un surcroit d'existence qu'on ignore ailleurs et qu'ailleurs aussi la nature ne communique pas. Ce sont des parfums inconnus et ravissants que votre pied répand autour de vous lorsqu'il presse seulement la terre. Aussi, le thym, le romarin, le serpolet, la menthe, tous ces géraniums odorants, dont plusieurs viennent dans nos serres, se trouvent là dans une prairie entourant une ferme, et ces prairies forment un tapis diapré sous les plus beaux arbres et recouvrent de grands rochers aux arêtes vives et saillantes, dont les couleurs jaunes et brunes tran-

chent sur leur verdure et forment partout une ravissante décoration. Le lac de Guarda est un des sites les plus remarquables de ces beaux lieux. Aussi les étrangers vont-ils toujours les visiter. Mme Smith ne le connaissait pas et jouissait avec tout l'enthousiasme de son âme élevée et de son imagination poétique de tout ce qu'elle voyait. Elle avait le bonheur d'avoir une double existence, comme tous ceux dont l'âme est émue devant une belle œuvre de la création.

Ils abordèrent à Riva.

CHAPITRE II

Arrivée à Trente. — Le commissaire de police. — Vive inquiétude. — Les fugitifs sauvés par le maître d'auberge. — Le chariot de campagne. — Souffrance de Mme Smith. — Ils fuient. — La vallée et les broussailles. — Mme Smith se décourage. — La maison isolée. — La jeune femme. — Le diner. — Le mari et l'espingole. — Seconde fuite. — Berthold-Scalden. — Le lac de Zell. — L'ermitage. — La Gazette de Trente. — L'auberge au bord du lac. — La chapelle. — Les régiments et la peur. — Signalement et danger. — La frontière de la Styrie. — La barrière. — La princesse et le garçon libraire. — La femme blonde et l'homme brun. — Le déguisement. — Les habits de bergers. — Arrestation. — Départ pour Sainte-Marie.

Mais de nouvelles tribulations allaient troubler la tranquillité que ce temps de délices avait ramenée dans l'âme de la pauvre fugitive. Pour avoir d'autres chevaux à Trente[1], il fallait montrer le passeport de Mme Smith. Celui du marquis portait bien son signalement, mais il y avait de plus le mot *camerière*, qu'il avait changé en Cameriéra. La comtesse ayant repris ses habits de femme, le commis n'aurait rien dit; mais ce fut le commissaire de police qui devait viser

[1] Depuis la paix de Presbourg la Bavière avait Trente dans son apanage. Mais le roi de Bavière était tellement dévoué à l'empereur Napoléon (et puis sa fille était vice-reine), que la Bavière était comme la France pour Mme Smith.

le passeport. Probablement de mauvaise humeur d'avoir été réveillé, il trouva ce qui au reste était vrai, c'est que le passeport était presque faux. Cependant comme il fallait un plus grand examen et que, ne donnant pas l'ordre d'avoir des chevaux, il était bien sûr de retrouver ses gens le lendemain matin, il remit à huit heures l'examen du passeport et s'en retourna dormir, laissant ses fugitifs livrés à l'inquiétude.

— Il n'y a pas à hésiter, dit le marquis, il faut partir à pied. Autrement nous sommes perdus.

Mme Smith était accablée de fatigue. Cependant en voyant l'imminence du danger, elle se résolut à suivre le conseil du marquis. Il avait remarqué la figure du maître de l'auberge. Cette physionomie lui avait paru bonne et bienveillante. Il s'en fut à lui et prit quelques renseignements sur la route à suivre. Le digne homme le regarda avec intérêt et pitié. Il est probable qu'une idée, au reste assez vraisemblable en pareille circonstance, vint le frapper.

— Il est impossible que la jeune dame puisse entreprendre cette route à pied au milieu de la nuit, s'écria-t-il. Écoutez, vous n'êtes ici sous aucune surveillance, vous me donnez votre parole que vous n'avez rien à démêler avec mon gouvernement. Eh bien ! je vais vous vendre, si vous le voulez, un cabriolet, c'est-à-dire un chariot de campagne assez bon. Je vous céderai également un cheval qui supportera bien une longue traite. Et puis partez, et que le ciel vous conduise !

Il attela lui-même son cheval, aida Mme Smith et le marquis à monter dans le chariot, y monta lui-même pour répondre par son nom au gardien des portes et de cette manière ils passèrent sans difficulté.

Il était deux heures du matin lorsqu'ils sortirent de la ville de Trente. Le bon aubergiste, enchanté de les avoir sauvés, les quitta à une lieue de la ville, puis il y retourna après leur avoir souhaité toutes les chances de bonheur.

Les fugitifs étaient mal dans ce chariot. Mme Smith ne se plaignait pas. Mais à chaque cahot, le marquis voyait la souffrance se révéler sur son visage. Elle était enveloppée dans un manteau, presque entièrement couchée, tandis que le marquis conduisait. Il avait pour elle ces soins fraternels dont il avait assuré la comtesse Attems qu'il ne se départirait jamais, et il oubliait sa propre fatigue pour ne s'occuper que de Mme Smith.

Vers le matin Mme Smith se sentit tellement faible, qu'elle pria le marquis d'aller un peu plus lentement. Mais l'inquiétude qu'il éprouvait était si grande, qu'il ne pouvait se décider à ralentir le pas de leur cheval. Depuis quelque temps son oreille était frappée d'un bruit sourd qui semblait annoncer dans le lointain le roulement d'une voiture et le bruit d'un fouet. Ce bruit venait de Trente. Enfin, il se rapprocha tellement que la comtesse l'entendit elle-même et devint aussitôt pâle et tremblante.

Ils étaient alors sur la hauteur d'une vallée assez profonde, au bas de laquelle coulait une petite rivière ou plutôt un torrent; de l'autre côté était une montagne escarpée et très boisée. Le marquis n'hésita pas. Il venait de voir au loin, dans la route, une calèche remplie d'hommes en uniformes. Étaient-ils poursuivis? La chose était probable, si elle n'était pas sûre. Par la position des deux voitures, le marquis pouvait très bien distinguer, tandis que

le soleil donnait dans la vue de ceux qui venaient à lui, ce qui faisait qu'ils ne pouvaient le voir. Son parti fut pris à l'instant.

— N'ayez aucune crainte, dit-il à Mme Smith...

Et, prenant le cheval par la bride, il le fit descendre en courant jusqu'au fond de la vallée et, lui faisant aussitôt passer le petit torrent, il entra, toujours en forçant le cheval d'avancer, dans un fourré épais formé par les jeunes arbres qui étaient au bas de la montagne ; il y pénétra avec peine, mais il y parvint, et ce fut alors qu'il fit part à Mme Smith du motif de la course qu'elle venait de faire.

— Mon Dieu, dit-elle en joignant les mains, c'est trop longtemps disputer une misérable existence ! Pourquoi ne les avoir pas attendus ! Qu'espérons-nous ! Leur échapper toujours ? Hélas ! c'est impossible, l'Europe entière est à cet homme. Laissez-moi subir mon sort, monsieur de Salvo, retournons à Milan. Vous me déposerez à l'entrée de la ville et vous vous éloignerez ensuite pour éviter d'être rencontré dans les premiers moments.

Elle pleurait et paraissait accablée. Le marquis lui remontra que de tous les partis le plus mauvais était celui dont elle parlait. La fuite avait déjà d'heureux commencements, ses suites devaient être également heureuses.

— Songez avant tout à vos enfants, à votre mère, à votre mari, lui dit son jeune conducteur avec le sérieux d'un homme de quarante ans. Votre devoir est de vous conserver. Quant à moi, si vous voulez absolument retourner, je vous suivrai et vous me livrerez avec vous.

En ce moment le bruit des voitures qu'ils avaient

aperçues se fit entendre sur les hauteurs, ce bruit fut d'abord très fort, puis il s'éloigna, et enfin se perdit tout à fait. Quant le calme fut rétabli autour d'eux, la comtesse joignit de nouveau les mains et remercia Dieu.

— Allons, dit-elle, la Providence ne veut pas que je leur sois livrée!... Mais comment sortir de ce taillis maintenant [1] ?

En effet la chose n'était pas facile. Le marquis s'en fut à la découverte.

— Tout va bien, dit-il en revenant, j'ai trouvé un sentier qui est presque un chemin. Le cabriolet peut y passer. Il faut le prendre, car dans notre position rien n'est plus à redouter que les villes et les grandes routes.

Il expliqua alors à Mme Smith qu'il voulait gagner la frontière de la Styrie, en suivant la lisière du territoire de Salzbourg. L'épreuve qu'ils avaient faite de leur passeport à Trente n'était pas de nature à leur donner de l'assurance pour le reste de la route, en passant par les grandes villes. Il fallait donc suivre des chemins détournés et tout faire pour éviter d'être rencontré et reconnu. L'évasion était connue depuis trois jours. Le signalement devait être donné et leur position était bien autrement périlleuse qu'elle n'était avant la fuite de Brescia. Mme Spencer le comprit et redevint la femme supérieure qu'elle

[1] Si je donne tous ces détails, c'est pour montrer à quel point l'existence d'une femme pouvait être infortunée à cette époque, même dans le rang le plus élevé. Cela tenait au temps. Voyez la vie malheureuse que j'ai menée en Espagne. Ainsi ces détails sont nécessaires comme peinture du temps et de l'époque de Napoléon.

avait révélé depuis ses malheurs. Elle souffrait d'une horrible fatigue, mais on pouvait dire d'elle :

In corpo debile, anima forte !

Elle gravit la montagne presqu'à pied. Lorsqu'ils furent arrivés au sommet, ils aperçurent avec joie une maison isolée qui leur parut une ferme. La pauvre fugitive succombait de lassitude. La chaleur était excessive, elle n'avait pour se désaltérer qu'un peu d'eau tellement chauffée par le soleil, qu'elle n'était plus buvable ; elle ne se plaignait pas, mais elle se sentait mal. Ils arrivèrent enfin devant la porte de cette maison. Elle était l'unique qu'on aperçût dans ce désert. La porte en était fermée et les aboiements de deux ou trois gros chiens furent d'abord la seule réponse qu'on obtint. Enfin, une fenêtre au-dessus de la porte principale s'ouvrit, et une jeune femme leur demanda brusquement ce qu'ils voulaient ?

— Nous reposer un moment et avoir, en le payant, du lait et quelque chose à manger.

— Cette maison n'est pas une auberge ! Et puis, comment vous trouvez-vous ici ? Le chemin par où vous êtes venu n'est connu que de mon mari et de quelques habitants de l'autre vallée.

Et en parlant elle attachait un regard curieux et défiant sur les deux fugitifs.

— Je suis professeur de botanique à l'Université de Pavie, répondit le marquis. Ma femme m'accompagne toujours dans mes courses. Cette fois elles ont été plus longues que de coutume et nous nous sommes égarés. Mais allons, ouvrez-nous et donnez-nous quelque chose à manger. Vous ne vous en repentirez pas.

La femme se détermina enfin à ouvrir et fit entrer Mme Smith dans une salle basse assez bien tenue, où elle trouva de la fraîcheur qui la remit et lui redonna de la force. Pendant qu'elle plongeait ses bras et son visage dans une cuve d'eau pour en enlever la poussière, la jeune femme leur servit un dîner assez bon. Ils venaient de le finir, lorsqu'un homme se présenta à la porte. Il était armé comme il était nécessaire de l'être dans cette partie des montagnes. Sa figure était dure et l'expression de mécontentement qu'il ne put cacher en apercevant les deux étrangers fit peur à Mme Smith. La jeune femme lui expliqua ce qu'étaient leurs hôtes. Pendant ce temps, il déposait ses armes, c'est-à-dire son espingole, son sabre, ses pistolets, en gardant sur lui toutefois un long poignard. Tandis que Mme Smith, vraiment effrayée, regardait cette étrange figure avec terreur, il marchait dans la chambre. Tout à coup il aperçut la petite cassette aux bijoux qui ne quittait jamais la fugitive. L'homme s'en approcha et, par un mouvement brusque qu'il fut impossible de prévoir, il ouvrit la cassette qui était fermée par une petite clef d'or alors dans la serrure. Et les bijoux de Mme Smith étincelèrent aux yeux de cet homme.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il enfin, je ne me suis donc pas trompé ! A votre équipage, votre air craintif, votre présence dans un lieu qui ne peut servir que de retraite contre la justice, tout m'a fait penser que vous étiez des aventuriers. Maintenant ceci est plus sérieux, vous êtes des voleurs à ce que je vois, et peut-être, ajouta cet homme... peut-être des meurtriers.

Mme Smith se laissa tomber sur une chaise en poussant un cri dont l'expression déchirante alla au cœur

de la jeune femme. Elle fut à elle et lui donna un peu d'eau.

— Vous n'êtes pas des voyageurs ordinaires, dit l'homme, il est de mon devoir de vous arrêter, jeune homme, et d'aller au bourg voisin chercher main-forte pour vous conduire dans les prisons de Trente.

Il s'avança vers le marquis dont les pistolets étaient dans le chariot et qui ne pouvait lutter avec cet homme qui l'aurait terrassé d'une seule main. Il frémit en pensant à tous les résultats qui pouvaient arriver d'une arrestation aussi terriblement motivée et effectuée à Trente, d'où ils avaient fui la nuit précédente.

— Écoutez, dit-il à cet homme en le prenant à part, prenez garde à ce que vous allez faire.

Et sur le champ composant une histoire, il lui dit qu'ils étaient émigrés, que les bijoux étaient bien à sa femme, et termina en lui offrant vingt piastres pour les laisser partir.

— Vous m'en donneriez quarante que je ne vous laisserais pas aller, répondit l'homme. Plus vous insistez, plus je vois que vous craignez la justice Allons, marchez devant moi, poursuivit-il en prenant son espingole et l'un de ses pistolets. Obéissez, ou je tire.

Le marquis refusait de marcher. L'homme allait le prendre par le bras pour l'y contraindre, lorsque sa femme se jeta à ses pieds, le suppliant de les laisser partir. Les larmes de Mme Smith l'avaient attendrie et elle avait subi la loi commune du charme que la belle proscrite exerçait sur tout ce qui la voyait et l'entendait. Elle parla elle-même avec un tel accent que cet homme finit par se laisser séduire ou atten-

drir, comme on voudra, et lui-même fut atteler leur cheval pour qu'ils pussent se remettre en route, quoiqu'il fût déjà tard, car tous ces pourparlers avaient employé une partie du jour. Quelques offres qui lui furent faites, quelques prières que la comtesse elle-même lui adressât, il se refusa à les laisser passer la nuit dans sa maison.

— Partez, leur dit-il. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous laisser aller. Que Dieu me le pardonne si vous êtes coupables !

Les malheureux se remirent en route. Il était alors tout à fait nuit. Il marchèrent jusqu'au jour dans ces montagnes et se trouvèrent au matin près d'une ferme fortifiée, comme il y en avait alors dans le Tyrol à cette époque, et ils y déjeunèrent. Puis ils se remirent en route et poursuivirent leur triste et dangereux pélerinage.

Ils se dirigèrent vers Berthold-Scalden. C'est un lieu où l'on prend les eaux, et il fallait éviter de passer dans la ville. Le marquis connaissait un peu les environs de Berthold-Scalden et guida son cheval vers le lac de Zell. Ils arrivèrent de bonne heure à une petite auberge située au bord du lac et dans laquelle les buveurs d'eau venaient quelquefois manger des truites. Le maître était un grand nouvelliste et avait plusieurs journaux sur sa table. Le marquis, avide de renseignements, se saisit du premier qui lui tomba sous la main. C'était précisément celui de Trente ! Il y lut sous la rubrique de Milan, que la police de Trente signalait comme fugitifs Mme Spencer Smith et le marquis de Salvo, donnant à la comtesse le nom de *prisonnière d'Etat* et ordonnant en conséquence à tous les habitants du royaume d'Italie de les

arrêter, s'ils les rencontraient, et de les envoyer sous bonne et sûre garde à Milan, où le marquis serait jugé par le prince vice-roi, comme coupable[1] d'avoir favorisé l'évasion d'une prisonnière d'État de l'empire français.

En lisant ce singulier paragraphe, le marquis ne put s'empêcher d'être vivement frappé des dangers que *lui* personnellement pouvait courir. Mme Smith était également menacée d'un malheur réel, parce que, dans l'état où elle était, une captivité sévère était la mort pour elle. On ne pouvait pas la lui donner sous une autre forme, *mais on le pouvait ainsi* ! et c'était assez. Quant au marquis, son affaire était sûre.

Ne voulant pas l'alarmer, il s'approcha d'elle tandis qu'elle regardait le lac de Zell, dont les belles eaux bleues réfléchissaient les collines vertes et fleuries, couvertes de troupeaux qui l'entourent, et la petite chapelle de la Vierge, qui est bâtie dans le bois, à quelque distance, mais dont on aperçoit le toit, et dont la cloche s'entendait dans cette tranquillité matinale, qui donne un si grand charme aux sites montagneux, en animant leur solitude sans la troubler. Mme Smith, dont l'imagination était toute poétique et qui savait donner une couleur à ce qu'elle voyait, jouissait avec délices du tableau ravissant qui se déroulait devant elle à mesure que sa vue faible lui donnait un nouvel aperçu de quelques beautés, n'avait plus aucune crainte en ce moment et montra en sou-

[1] Le signalement du marquis était exactement donné, et il aurait été bien sûrement *fusillé* s'il eût été rejoint. Mais, pour qu'on ait *mis sa tête à prix*, comme quelques sots journaux l'ont pu dire, cela n'est pas vrai et ne se faisait en France qu'au XIIIe siècle.

riant au marquis comme les eaux du lac étaient un miroir tranquille et pur. Les troupeaux nombreux qui animaient cette scène naturellement sauvage et solitaire, donnaient un aspect remarquable par son étrangeté à toute cette scène.

— Il faut partir, dit le marquis.

— Je suis prête, dit-elle avec sa douceur accoutumée. Partons. J'aurais pourtant bien voulu demeurer ici tout aujourd'hui.

— Tout aujourd'hui ! s'écria le marquis. Vous voulez donc vous perdre ?

Mais craignant de l'alarmer, il reprit plus doucement :

— Non, non, il faut partir. Nous tournerons Berthold-Scalden, et nous serons peut-être cette nuit à la frontière de la Styrie ; bon courage.

Dans le même instant des clairons se firent entendre, et, répercutés par l'écho de la montagne, firent l'effet de toute une armée qui s'avançait. Le marquis se mit à la fenêtre et vit dans une petite prairie qui était tout près de la maison, se déployer plusieurs escadrons de cavalerie et des troupes qui se disposaient à manœuvrer. Il s'informa auprès de l'aubergiste. C'étaient des régiments qui passaient et avaient séjour, c'est-à-dire qui demeuraient même une semaine à Berthold-Scalden et qui, pendant le temps de repos, venaient le matin manœuvrer au bord du lac. Le marquis connaissait beaucoup d'officiers dans les régiments bavarois comme dans les français. Il fallait renoncer à l'idée de traverser cette troupe. Une fatalité semblait poursuivre les fugitifs.

— Que faire, mon Dieu, que faire? disait Mme Smith en pleurant. Je vais me dénoncer moi-même ; et,

quant à vous, sauvez-vous par le Tyrol. Un homme seul peut aisément s'échapper. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Le marquis témoigna, par un mouvement d'humeur assez marqué, que cette nouvelle proposition d'abandon lui était presque offensante. Mme Smith lui tendit la main en lui demandant pardon de l'avoir blessé.

La malheureuse ne connaissait pas le journal de Trente. Le marquis l'avait déchiré et jeté au feu.

— Il faut traverser le lac, lui dit-il, et nous réfugier dans les montagnes voisines. Du courage, vous dis-je, et tout ira bien.

Et dans le même moment lui-même n'avait plus d'espoir.

Ils passèrent le lac et firent diriger la barque du côté de l'ermitage. Le projet du marquis était de demander un asile au desservant. Il savait qu'il pouvait le faire sans péril et c'était alors le seul moyen de salut. Ils passèrent deux jours dans la chapelle. Elle est isolée au milieu d'un bois de sapins et peu fréquentée des habitants de Berthold-Scalden. Vers le soir du second jour on entendit le bruit des instruments militaires qui parvenait dans la sainte retraite. Ils jouaient des airs de guerre, puis d'autres plus mélodieux. Alors le vent du lac portait cette harmonie avec un charme tout particulier qui provoquait les larmes de la jeune femme, frappée d'exil, errante et malheureuse. Lorsque le soleil fut couché, le marquis passa le lac et fut aux informations. Le pays était libre, les régiments avaient continué leur route vers Salzbourg, et les proscrits pouvaient passer. Ils se déterminèrent à partir à l'instant même. Guidés par les avis de l'ermite, ils évitèrent Berthold-Scalden

en le tournant. Le lendemain ils traversèrent Rastadt, gros bourg dans lequel ils s'arrêtèrent pour dîner. Ils n'étaient plus alors qu'à deux lieues de la frontière de la Styrie.

— Nous sommes enfin sauvés! s'écria le marquis.

Les malheureux l'étaient moins que jamais.

Ils se remirent gaiement en route après leur dîner et atteignirent sans le moindre obstacle une barrière intérieure, qui s'ouvrait en effet sur le chemin de la Styrie[1]. Ils demandèrent le passage et présentèrent avec confiance leur passeport. Le gardien le lut. Puis tout à coup il se mit à rire, courut à son bureau, prit un autre papier, compara et se mit à rire beaucoup plus fort.

Quand on rit, ce n'est pas alarmant. Cependant ils voulurent savoir la cause de cette hilarité si excessive et la comtesse lui demanda en allemand ce qui la causait. L'homme, riant toujours, lui donna le papier qu'il avait comparé au passeport et, en le lisant, Mme Smith se mit à rire aussi fort que lui. Le marquis crut qu'on le mystifiait. Enfin il apprit le fait, qui était au reste assez plaisant.

La jeune princesse de F... avait eu le cœur attendri pour un garçon libraire de Vienne. Cette tendresse était devenue une telle passion mutuelle, que les deux amants avaient pris la fuite pour se soustraire aux grands-parents et à l'autorité impériale, qui ne plaisante guère quand il est question de mésalliance, et de mésalliance aussi forte que celle d'un propriétaire de parchemins avec celui qui les vend. Le gouvernement autrichien avait donc signalé les deux fugitifs,

[1] Barrière d'un chemin vicinal.

non seulement à toutes les grandes villes de l'empire germanique et de l'empire français, mais du royaume d'Italie, et de plus l'ordre aux premières autorités de transmettre le signalement des deux individus dans tous les lieux par lesquels ils pourraient passer.

L'homme de la barrière de la Styrie en avait donc reçu comme un autre et, comme ce signalement portait une jeune femme blonde et un jeune homme brun, il n'en fallut pas davantage pour exciter sa gaieté, car il avait trouvé plaisant qu'ils fussent ainsi venus se livrer avec autant de bonhomie, surtout le jeune homme, qui devait craindre un châtiment sévère...

Après le premier moment de gaieté, Mme Smith pensa qu'il était temps de mettre un terme à cette situation et, montrant au gardien les deux signalements, elle lui démontra que les cheveux blonds et bruns étaient les seules marques de ressemblance qui existassent entre les fugitifs et eux, *paisibles voyageurs*. L'homme en convenait. Mais il ne voulut pas cependant avoir cette responsabilité.

— Ecoutez, leur dit-il, Salzbourg est tout près d'ici. Allez-y. Vous y ferez voir vos passeports. On les visera et, alors, vous passerez. Mais convenez qu'un passeport de Venise, qui n'a été visé *nulle* part depuis qu'il a été donné, est une chose un peu suspecte.

Et il avait raison, l'homme.

— Nous sommes perdus, dit Mme Smith. Les obstacles se multiplient à mesure que nous approchons du but. Je suis découragée et n'ai plus d'espoir. Que faire?

— Une chose fort simple. Ce moment est celui où les troupeaux quittent leur demeure d'hiver pour celle

d'été et voyagent par troupes immenses. Il faut avoir deux habits de bergers, abandonner le chariot et le cheval, et passer au milieu de la nuit avec une de ces troupes de bêtes à laine, et de leurs conducteurs, qui ne sauront pas eux-mêmes si nous sommes avec eux

Mme Smith fut à l'instant frappée de la simplicité et de la bonté de ce moyen.

— Oui! oui! s'écria-t-elle en frappant ses petites mains. Oui! Allons sur-le-champ faire l'emplette des deux habits. Ce sera charmant! Retournons à Rastadt[1].

— Non pas, nous y serions trop remarqués. Il faut tout simplement acheter deux habits de bergers, dans quelque chaumière.

— Grand Dieu, dit la jeune et élégante femme avec dégoût, comment croyez-vous que j'irai mettre des habits pleins de vermine peut-être! J'aimerais mieux la prison de Valenciennes...

— Mais songez que Rastadt est un bourg, que notre *déguisement* car ce n'est pas autre chose, sera signalé là cinq minutes après que les habits seront demandés.

Mme Spencer ne voulut entendre à rien. Elle exigea que le marquis retournât à Rastadt. Elle avait été très bien soignée par la maîtresse de l'auberge et Rastadt lui paraissait un lieu de toute sécurité. Ils y arrivèrent au soleil couché et devaient en repartir à minuit pour se trouver avec les troupeaux au moment du passage, qui ordinairement avait lieu avant le point du jour.

Le marquis, chargé du soin de faire le mensonge, dit à l'hôtesse, que, voulant *surprendre* sa sœur, qu'ils

[1] Ce n'est pas le Rastadt où furent assassinés les plénipotentiaires. Celui-ci n'est qu'un bourg.

allaient rejoindre, sa femme (Mme Smith) voulait s'habiller en paysans, en bergers et qu'ils la chargeaient du soin d'acheter les deux habits. Il lui remit plusieurs pièces d'or et la bonne hôtesse s'en fut acheter les habits chez un homme nouvellement établi à Rastadt. Par un de ces hasards, qui ne sont au reste que trop ordinaires quand on est malheureux, ainsi que le savent tous ceux qui ont eu des carrières orageuses, cet homme était attaché à la police de la petite ville de Sainte-Marie, à deux lieues de là. Les occasions de rapports étaient rares, comme on peut l'imaginer, à Rastadt. Le pauvre malheureux était peut-être au moment de donner sa démission, lorsque la maîtresse de l'auberge vint acheter les deux habits de bergers chez lui. Il la questionna. La femme répondit la vérité et cette vérité était suffisante pour faire arrêter toute une ville. Il ne lui dit rien, lui vendit les deux habits, puis, quand elle eut les talons tournés, il fit seller son cheval et s'en fut à Sainte-Marie faire cette fois un rapport qui transporta de joie le chef en sous-ordre lui-même. Il faut dire qu'à cette époque l'affaire de Dracke avait compromis une foule de personnes et que le Wurtemberg, la Bavière, et même l'Autriche, livraient au premier mot de l'empereur Napoléon celles qui étaient suspectes. Ce mois de mai où se passaient toutes ces choses était celui qui suivit Austerlitz. Nous étions grands alors, et on nous craignait.

Le déguisement se fit sans difficulté et au milieu de rires joyeux. La pauvre fugitive avait un de ces moments de bien-être qui précèdent quelquefois, quoi qu'on en dise, les moments malheureux et les font paraître plus amers et plus lourds à porter ensuite.

A minuit, après avoir payé largement leur bonne hôtesse, ils lui dirent adieu et se disposaient à monter dans leur chariot pour gagner la frontière styrienne lorsque, en traversant un corridor obscur qui conduisait de la salle basse à la cour, le marquis sentit la pointe de deux baïonnettes lui serrer les côtés, tandis que Mme Smith, brutalement saisie par deux soldats, était ramenée dans la salle basse devant un commissaire de police qui, pour cette grande affaire, était venu de Sainte-Marie. Il était assis et regarda longtemps la comtesse avec insolence.

— Votre nom, lui demanda-t-il enfin.

— Mme Spencer Smith, fille du baron Herbert, internonce d'Autriche à Constantinople et femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Stuttgard.

Mme Smith avait raison. Elle ne pouvait se sauver, ainsi que son compagnon, qu'en disant la vérité. Elle était maintenant sur le territoire autrichien. Le gouvernement pouvait n'être pas assez fort pour la sauver. Mais les subalternes pouvaient se laisser imposer par son ton d'autorité et la laisser aller. En effet le rustre fut un moment stupéfait à cette litanie de grands noms. Mais il sourit et se dit :

— Elle ment.

Et, au fait, la comtesse devait un peu compter sur l'incrédulité.

— Et pourquoi ce costume ?

— Parce qu'il m'amuse de le porter. Cela ne vous regarde pas.

— Hum ! Et où alliez-vous ?

— Chez ma sœur, la comtesse Strassoldo, à Gratz en Styrie.

— Quel est cet homme qui est avec vous ?

— Mon valet de chambre.

L'homme noir se mit à rire mais il ne dit rien.

— Je ne puis rien décider sur vous, dit-il enfin. Il faut me suivre à Sainte-Marie. *Là*, nous verrons.

Pendant ce temps le marquis était gardé à vue dans la chambre voisine. Mais il avait entendu les demandes et les réponses, et cela suffit pour le guider dans son interrogatoire, lorsque l'homme noir le lui fit subir. Le lendemain matin ils partirent tous pour Sainte-Marie, Mme Smith en voiture et le marquis à pied entre deux soldats.

Sainte-Marie est une ville très petite du Tyrol et cependant un lieu de garnison. L'homme noir fut conter son affaire à un officier supérieur qui était dans la ville comme première autorité. Sa première pensée fut que cette femme était une aventurière. Il se rendit au lieu où elle était et l'interrogea lui-même assez cavalièrement.

Les femmes ont seules cette finesse et cette délicatesse de souvenir, cette pensée qui, bien que fugitive et sans intérêt, laisse des traces dans leur imagination, si ce n'est dans leur âme. L'année précédente, Mme Smith avait été à Inspruck avec son mari. Ils avaient donné un bal. L'emplacement était petit et ils furent obligés de refuser plusieurs demandes. Ceci était nécessaire à savoir pour l'explication de ce qui va suivre.

L'officier de cavalerie, qui était en ce moment le juge d'instruction de la comtesse, fut poli envers elle, comme on l'est envers une femme qui vous parait jolie. Mais il était aisé de voir que la considération ne suivait pas le salut qu'il lui fit lorsqu'elle se nomma et déclina le nom de Mme Spencer Smith.

— Vous prenez là un nom respectable, madame, lui dit-il, et il pourrait vous en arriver malheur. *Vous n'êtes pas madame Spencer Smith.* Dites-moi la vérité et peut-être pourrai-je vous sauver.

J'ai déjà dit, je crois, que Mme Smith avait la vue très basse. Elle ne fit donc pas d'abord attention à cet officier, qui ne lui paraissait qu'un homme grossier de plus. Mais à mesure qu'il parlait, ses idées se classaient autour d'un souvenir et bientôt elle fut sûre de son fait.

— Je ne suis pas Mme Spencer Smith, monsieur, lui dit-elle en souriant. Vraiment! Avez-vous donc la mémoire si légère? Avez-vous oublié, monsieur, que, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre à Stuttgard, sir Spencer Smith enfin, vint l'année dernière à Inspruck, sa femme qui était avec lui, donna un bal, où furent invités plusieurs officiers. Quelques-uns cependant ne purent l'être en raison de la petitesse du local? L'un de ces messieurs, le baron de *** (vous, monsieur), parent d'une dame d'Inspruck, se fit recommander par elle et obtint ce que n'eurent pas ses camarades.

— Madame, madame, s'écria le baron en se mettant à genoux devant Mme Smith et lui baisant la main, car cette gracieuse figure venait de se révéler à lui et il retrouvait en effet dans *l'aventurière* la belle fée dont la magie leur avait fait passer de si agréables heures à Inspruck — madame, pouvez-vous me pardonner? Je suis un malheureux! Daignez être aussi indulgente que vous êtes aimable et belle, ou je suis un homme perdu.

Mme Smith le releva en riant et l'assura que tout était oublié.

— Mais je suis bien pressée d'arriver chez ma

sœur, dit-elle, et la journée s'avance. J'espère que j'aurai la permission d'achever mon voyage, ajouta-t-elle en souriant.

— Comment! s'écria le baron, je voudrais bien que quelqu'un s'y opposât! Je suis maintenant votre champion.

Il sortit aussitôt et fut trouver le commissaire de police à qui il certifia, sur sa parole d'honneur, que cette dame était M[me] Spencer Smith.

— Ma foi, tant pis pour elle alors, dit le commissaire de police. Je n'avais fait jusqu'à présent aucune attention à cette gazette de Trente, que vient de me donner mon secrétaire. Lisez ce paragraphe.

Et le baron lut ce que le marquis avait lu à l'auberge du lac de Zell. Il fut embarrassé. La France était alors une personne qui avait les bras si longs qu'elle atteignait partout où l'on se sauvait.

— Il ne faut pas nous mêler de cette affaire, dit le commissaire de police. Il faut conduire la comtesse et *son valet de chambre* à Salzbourg. Et, comme il ne faut se faire d'ennemis nulle part, vous l'y conduirez comme pour lui faire honneur.

— Ma foi, non, dit le baron. Je ne veux pas faire le gendarme avec une femme de sa sorte, et puis si jolie, si aimable!

— Aimez-vous mieux que je lui donne quatre soldats et un caporal pour escorte.

— Non pas certainement.

— Eh bien, vous, ou eux. Il n'y a pas de choix. Je vais aller lui signifier l'obligation où nous sommes de ne pas prendre cette responsabilité sur nous. En vérité les dames de notre noblesse allemande devraient bien ne pas courir les champs comme Angélique ou

Bradamante. Voilà la princesse de F..., voilà... Que Dieu leur soit en aide!

Mme Smith fut troublée en apprenant cette décision. Non pas pour elle, mais pour le malheureux marquis. Son sort lui faisait peur. Ils partirent donc pour Salzbourg, qui, par le dernier traité de Presbourg, appartenait à l'Autriche. Le marquis monta sur le siège et, pendant la route, qui dura un jour et demi, il servit à table comme aurait dû nécessairement le faire un valet de chambre.

En arrivant à Salzbourg, la prisonnière, car elle l'était toujours, fut conduite dans la première auberge de la ville, et le baron fut aussitôt avertir les autorités, en ayant soin de poser deux sentinelles à la porte de Mme Smith, qui venait de retrouver dans la fille de l'auberge, une enfant élevée par sa mère, la baronne Herbert, grande-maitresse de la grande duchesse de Wurtzbourg. Elle fut donc aussitôt entourée de soins. Mais son inquiétude ne pouvait en recevoir de soulagement. Elle apprit d'elle toutefois des choses qui lui furent utiles.

Pour éclaircir ce qui va être dit, il faut savoir que, bien que Napoléon ne fût pas alors empereur d'Autriche par le droit, il l'était par le fait, et que tout ce qui était disposé à faire de la soumission à tout prix, comme cela se voit, mon Dieu, même dans notre belle France, était trop heureux de lui montrer du zèle pour son service, même du dévouement. L'affaire de Dracke avait fait un grand bruit en Europe, et tout ce qui se rattachait à cette conspiration était pour l'empereur Napoléon d'un haut intérêt. La comtesse Smith était fort instruite à ce que croyait l'empereur, de toute cette affaire. Elle avait même été influente

de cela, par les siens et ses amis, elle était donc à ses yeux une personne importante. C'était pour cette raison qu'elle était persécutée, et non par cette stupidité, parce qu'*elle s'appelait Smith*. C'est absurde plus qu'on ne le peut dire et n'a même pas besoin de réfutation.

Le directeur général de la police à Salzbourg était un homme de beaucoup de talents, fort actif, voyant juste et trouvant peut-être ridicule, comme cela l'était en effet, qu'une femme se mêlât d'affaires politiques. Et, quoique fort poli, il mit un peu d'ironie dans son interrogatoire.

— Monsieur, lui dit Mme Smith, émue jusqu'aux larmes par sa position, dont le danger était surmonté par le ridicule depuis qu'elle était sous la domination autrichienne, quoi qu'il en fût de son affaire, monsieur, je suis dans ma patrie et vous me devez protection. Au lieu de cela vous m'insultez ! Je m'en plaindrai, monsieur ! Je vous prie de faire remettre un billet de ma part au général comte O'Donnell et au fils du prince Parr. Je réclame leur protection et je la réclame contre vous !

C'était la jeune fille de l'auberge qui lui avait dit que le prince Parr et le général O'Donnell étaient dans la ville.

Le directeur de la police savait qu'une femme dans le cas où se trouvait Mme Smith ne peut être qu'irritée. Il ne répondit donc pas aux injures et continua son interrogatoire.

— Quel est l'homme qui est avec vous, madame?

— Mon valet de chambre.

— Son nom ?

— Francesco Raimondo.

— Combien y a-t-il de temps que vous l'avez?

— Trois mois.

— Ah!

Et le directeur général sortit de l'appartement en saluant très bas, mais il était évident que son respect était quelque peu ironique.

Le marquis était gardé à vue dans l'une des chambres de la maison. On le mena à l'hôtel de la police et là commença un interrogatoire qui, pour lui, pouvait être grave dans ses résultats. Il le savait bien, mais il était jeune, et puis il était soutenu par un sentiment noble et généreux. Il y a de grandes ressources dans de pareils soutiens.

La salle dans laquelle ils étaient, le directeur général et lui, donnait sur la Saar, qui coule au pied du château et entoure la ville de Salzbourg. Vis-à-vis étaient de belles collines, et toutes revêtues de la plus admirable végétation. Le marquis, après avoir répondu comme il devait le faire et s'être encore une fois *parjuré* en faisant un mensonge, se mit à regarder les collines, le fleuve, la campagne. Puis s'écria tout-à-coup :

— Quelle admirable nature! Ah! c'est presque aussi beau que l'Italie!

Le directeur se mit à sourire. Il ne fit plus de questions, mais il sonna. Il entra un grand vieillard maigre, que son trousseau de clefs faisait reconnaître pour geôlier. On lui remit le marquis, et dix minutes après il était dans une chambre ou plutôt un cabinet, de dix pieds de long sur sept de large, sous les toits du donjon du château, à deux cents pieds du sol. On lui porta une soupe, du pain, de l'eau et on le laissa rêver tout à son aise.

Vers le soir, un homme assez bien vêtu entra dans sa prison et lui dit *en latin:*

— Votre maîtresse est sauvée, mon ami, elle est partie pour Lintz.

— Est-il vrai! s'écria le marquis. O mon Dieu, soyez béni!...

— Vraiment, dit l'homme au latin en souriant de la facilité avec laquelle le prisonnier l'entendait, vous êtes un serviteur bien attaché, bien dévoué. Mais vous-même, qui vous sauvera, mon ami?

— Dieu, répondit le marquis en faisant allusion à la devise de sa maison[1].

— C'est sans doute un bon protecteur s'il voulait s'en mêler. Mais souvent nous avons le libre arbitre de notre destinée. Vous feriez mieux de parler.

Le marquis ne répondit pas... Quelques instants après on le fit descendre dans le cabinet du directeur.

— Connaissez-vous le marquis de Salvo? lui demanda-t-il brusquement.

— Vraiment, je le crois bien. C'est mon maître, dit le marquis sans se troubler.

— Pourquoi l'avez-vous quitté?

— Par son ordre, pour suivre Mme Smith et tâcher de la sauver en route, ce que j'ai fait. Mon seul regret est de n'avoir pas entièrement réussi.

— Dans quelle ville avez-vous laissé votre maître?

— A Venise.

Ils demeurèrent en silence pendant quelque temps, puis le directeur sonna d'une façon particulière,

[1] *In Deo salus:* devise de la famille de Salvo et l'origine de son nom.

comme la première fois, et il vint un homme dont la figure ne valait pas mieux que celle de son camarade le geôlier du donjon. Il conduisit le marquis dans un cachot dans lequel on entrait par une porte basse qui formait *guichet*. A peine y voyait-on pour se conduire dans ce cloaque infect où deux bancs de pierre, une voûte humide, un peu de paille étaient là, comme pour rappeler au prisonnier qu'il ne devait sortir d'un tel lieu que pour aller à la mort.

M. de Salvo était accablé. Pour la première fois depuis sa généreuse entreprise il n'avait plus de force et de courage. A la vérité, Mme Smith était sauvée. Mais lui, qu'allait-il devenir maintenant? Il s'assit sur un banc de pierre et, mettant sa tête dans ses mains, il se plaignit. Tout à coup une sorte de grognement, qui pourtant venait d'une voix humaine, se fit entendre du milieu de la paille pourrie qui couvrait la terre dans le coin opposé du cachot.

— Ne peux-tu te taire et me laisser dormir, camarade? dit enfin une voix rauque avec un ou deux blasphèmes pour se faire mieux comprendre. Tu te plains comme si tu souffrais seul! Eh! pardieu, si comme moi tu avais la potence en perspective, à la bonne heure encore!

Le marquis fut d'abord effrayé, puis stupéfait, en voyant s'agiter sur cette paille noirâtre une créature humaine, un homme couvert de haillons tombant en lambeaux, dont la figure sinistre recevait une teinte de plus de scélératesse d'une barbe longue et noire, accompagnant des cheveux hérissés, dont les mèches laineuses étaient mêlées de la fange et de la paille dans laquelle il s'était roulé. Cette vision infernale attachait sur le nouveau venu un œil qui

semblait chercher jusqu'au fond du cœur s'il était une victime, ou un scélérat comme lui[1].

— Qui donc êtes-vous? dit enfin le marquis, et comment se fait-il que vous soyez dans mon cachot?

— C'est plutôt à moi à vous demander pour quelle raison vous êtes dans le *mien*, dit l'homme. Voilà sept mois que je l'habite...

— Et pourquoi êtes-vous enfermé?

— Ah! pourquoi! Ils disent comme cela que j'ai... eh bien, pour en finir, je suis accusé d'avoir assassiné le cocher du prince de Schwartzenberg. Moi, je leur dis qu'ils en ont menti. C'est tout simple. Et puis, après tout, quand un brave homme est offensé, il doit commencer par se faire justice. L'autre est trop longue.

Le marquis recula avec horreur devant cet homme qui s'applaudissait avec ses mains teintes de sang. Il ferma les yeux, feignit de dormir et finit par tomber réellement dans un profond sommeil. Il dormait depuis longtemps, lorsque le cachot s'ouvrit bruyamment et le geôlier, suivi d'un porte-clef, vint *respectueusement* prier le marquis de le suivre chez le directeur. A peine éveillé, il ne remarqua pas d'abord la politesse du geôlier. Mais, à mesure qu'il montait

[1] Sans parler du système de législation qui est absurde dans notre siècle, dans tout ce qui regarde la prévention, je dirai seulement que le *secret* et le *cachot*, c'est-à-dire un cloaque fort malsain, humide, où la santé s'altère, est une chose infâme à appliquer comme *punition* à un homme qui peut être innocent, et qui l'est plus souvent qu'il n'est coupable; vous le mettez dans la même *partie que le meurtrier*, l'incendiaire. Et puis vous croyez beaucoup faire ensuite en lui disant : « Allez en paix. » Il fallait l'y laisser.

et traversait les nombreux corridors, il s'aperçut d'une singulière différence dans l'accueil qui lui était fait. Ce fut bien autre chose lorsqu'il fut chez le directeur. Celui-ci fut à lui et l'embrassa étroitement.

— Eh quoi! mon cher marquis, vous m'avez contraint à user d'une telle sévérité envers vous! Comment, vous me mettez dans le cas de vous offenser, de vous maltraiter! Oh! ce n'est pas bien!

Le marquis, craignant que ce fût un piège, nia d'abord que ce fût *lui* qui fût *lui*-même. Mais le directeur lui montra une lettre de Mme Smith, qui était partie pour Lintz, où elle devait rester jusqu'à la réponse du comte de Stadion[1] et où le marquis la devait joindre. C'était ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, car pour n'avoir pas fait de l'eau claire dans cette affaire il aurait pu advenir que le marquis payât pour tous, d'autant qu'il était réclamé par la police de Venise et celle de Milan. Son signalement était affiché dans tous les carrefours, et les peines les plus sévères prononcées non seulement contre lui, mais contre ceux qui le cacheraient. Le directeur savait dès le premier moment que c'était lui, à ce qu'il paraît. Le résultat ne fut pas malheureux, mais grâce à l'intervention de Mme Smith et de ses amis.

— J'espère que vous me ferez l'honneur de dîner avec moi, dit-il au marquis.

Le marquis le remercia sans accepter. Il partit pour Lintz, rejoignit Mme Smith et, après quelques semaines d'attente, ils recurent enfin la réponse de Vienne.

[1] Il était alors ministre des affaires étrangères et premier ministre, mais non pas chancelier de cour et d'État, comme l'est M. de Metternich.

Mme Smith devait prendre le nom de Mme *Muller* et aller s'embarquer dans un port du nord. Elle s'en fut à Gratz, chez sa sœur la comtesse Strassoldo, et là se passa une scène qui rappelle un peu le moyen âge.

On se souvient qu'à Venise, lorsque la comtesse rejeta d'abord les offres du marquis de Salvo, il lui dit que sa détermination était si désintéressée que, une heure après l'avoir remise à sa famille, il la quitterait, sans même lui demander le bonheur de rester près d'elle. A peine étaient-ils à Gratz, et comme elle était encore dans les embrassements de l'arrivée, le marquis prit une chaise de poste et s'en fut chercher les enfants, Édouard et Sidney, qui étaient je ne sais où, et, revenant auprès de Mme Smith avec ses deux fils, il lui dit :

— Voilà vos enfants, voilà votre sœur. Vous êtes maintenant en sûreté sous le toit de votre famille. A présent, adieu ! Je vous laisse, en vous prouvant, je l'espère, qu'un cœur d'homme d'honneur peut concevoir et exécuter une généreuse action sans vouloir une récompense.

Mme Smith lui tendit la main et, tout émue de sa reconnaissance qu'elle sentait encore mieux depuis qu'elle était au milieu de ce qu'elle aurait été forcée de quitter, elle lui demanda à son tour, comme récompense de l'amitié qu'elle lui vouait, de demeurer avec elle et de ne pas aller surtout chercher des dangers que son dévouement pour elle lui avait fait courir. Ils partirent peu de temps après pour la Russie et Mme Smith fut obligée d'aller s'embarquer, je crois, à Riga, pour retourner en Angleterre. Le marquis de Salvo, étant à Wilna, envoya un cartel au directeur de la police de Salzbourg, tout simplement pour lui

apprendre à être plus poli envers les étrangers. La chose n'eut pas de suite.

Et voilà comment Napoléon traitait les femmes qui avaient le malheur d'écouter une vocation un peu virile. Il fallait être *nulle* avec lui pour passer en dehors ou en dedans de l'investigation de son regard.

J'ai raconté cette aventure dans tous ses détails, parce que, concernant une femme jeune, noble et grande dame, elle donne une couleur de l'époque au grand tableau que je fais. Elle vient, avec l'exil de Mme de Staël, de Mme Récamier, de Mme de Chevreuse, mon voyage en Espagne, et les malheurs de bien d'autres femmes. C'était une des conséquences du temps d'alors plus que de la volonté de Napoléon.

Arrivé à Londres, M. de Salvo reçut les remerciements de la famille de Mme Smith, et la reine (femme de Georges III) lui en témoigna publiquement sa satisfaction.

CHAPITRE III

Campagne de Russie. — M. de Caulaincourt. — Erreurs funestes. — *La retraite est difficile.* — Conséquences de la bataille de la Moskowa. — Kutusow. — *Rostopchin.* — *La ville sainte.* — Incendie de Moscou. — Bulletins de l'armée. — Police de Paris. — Conspiration de Malet. — MM. le duc d'Otrante, prince de Talleyrand et général Servan, consuls de la future république. — Projet d'enlèvement. — L'abbé Lafond. — Caractère de Malet. — Sa bravoure militaire. — Développement de la conspiration. — Les premiers 100,000 francs, et les premiers 1,000 hommes. — M. Frochot. — Les généraux Guidal et Lahorie. — Savary. — Frayeur. — Être fantastique. — L'EMPEREUR EST MORT. — Le petit sergent. — Allocution toute militaire. — MM. Pasquier et de Rovigo à la Force. — Visite au général Hulin. — Coup de pistolet. — M. Doucet, chef d'état-major. — Laborde, adjudant de place, et Pasques, inspecteur de police. — Arrestation de Malet. — MM. Pasquier et de Rovigo, réintégrés dans leurs fonctions. — Commission militaire. — Condamnation à mort. — Exécution.

Nous voici arrivés à l'affaire du général Malet.

Pour comprendre ce *phénomène*, il faut remonter un peu plus haut dans les affaires de Russie. J'ai déjà parlé, je crois, de la fatale crédulité de M. le duc de Vicence relativement aux troupes dont l'empereur Alexandre niait l'existence. Comme M. de Caulaincourt était de bonne foi dans sa croyance, cette croyance devait être funeste dans ses effets, parce que l'empereur devait nécessairement être un peu faible pour résister

à la parole d'un homme qui ne cesse de vous répéter :

— Sire, l'empereur ne veut pas faire la guerre!

M. de Lauriston fut moins crédule. Mais il apporta dans ce dédale inextricable, dans lequel nous étions prêts à nous plonger, une obscurité qui ne pouvait qu'ajouter à la confusion. Il fut crédule dans un moment où il aurait fallu de la résolution et nullement de la patience. Enfin c'était sûrement ainsi que Dieu l'avait décrété. La campagne de Russie s'ouvrit enfin, et les malheurs de Napoléon surgirent au-dessus de sa gloire et de son étoile heureuse.

Cette étoile domina pendant les premières semaines de la campagne. L'empereur fut victorieux des Russes. Mais il devait voir que ces hommes, dont la nature est évidemment différente de la nôtre, ne devaient pas être jugés d'après des observations faites comme pour les peuples du reste de l'Europe.

Napoléon, en faisant la guerre en Russie, a aussi peu connu son peuple que son climat. Ainsi, loin de se laisser aveugler par ces succès de bataille évidemment incomplets, puisqu'en avançant il ne laissait derrière lui qu'un pays ravagé, ce qui faisait dire à l'empereur Alexandre, comme M. de Malseigne à son adversaire : « Monsieur, la retraite est difficile[1] ! », l'empereur Napoléon devait agir, en 1812, bien plus prudemment qu'il ne l'avait fait lorsque, moins aveu-

[1] M. de Malseigne se battait fort souvent. Un jour il eut une querelle si violente avec un autre officier qu'ils résolurent de se battre dans la chambre même. Après quelques coups donnés, l'adversaire de M. de Malseigne le pressa de son fer et finit par le lui enfoncer dans le côté droit du cou et l'encloua à la porte.

— *C'est fort bien, monsieur*, lui dit M. de Malseigne, *mais la retraite est difficile!*

glé par la fortune, il se trouvait, en décembre 1806, en présence des Russes qui fuyaient devant lui, en évitant le combat.

Alors il s'arrêta et sut prendre sur la Vistule une formidable position, se disposa pour la campagne prochaine, fit des camps retranchés à Thorn et à Praga, ainsi que des têtes de pont sur la Vistule, le Bug et la Narew. Aussi Friedland amena-t-il le traité de Tilsitt. Je sais bien qu'on peut objecter que l'armée était tout entière arrivée en 1812 près de Moscou le 7 septembre, époque où le froid n'est pas rigoureux. Mais Moscou, peuplée de 400,000 habitants, ne devait donc pas se défendre? Tout devenait faute.

Cependant la bataille de la Moskowa, gagnée par la bravoure et le talent du maréchal Ney, nous fut aussi fatale dans sa victoire qu'une défaite. Quelle liste funèbre se déroula après la nouvelle de cette bataille! Le Scythe Kutusow, qui eut la hardiesse de dire qu'il avait été vainqueur, qui fut récompensé par le titre, si rarement donné en Russie, de feld-maréchal, Kutusow dut en effet croire qu'il avait vaincu l'ennemi à qui ses pertes étaient bien plus douloureuses que ne pouvaient l'être les siennes. Quel carnage dans cette affreuse journée! On m'a assuré que le nombre des coups de canon qui avaient été tirés dans cette bataille était de plus de cent trente mille. Mais si nous fûmes vainqueurs, ce fut seulement pour le vain honneur d'être les maîtres d'un champ de bataille jonché de cadavres, de coucher sur une terre trempée de sang!

— Cette nuit, me dit Junot, est une des plus horribles que j'ai passées de ma vie! Pas de vivres! Une pluie froide et continuelle! Pas de bois! Et des gémissements, des cris d'agonie de tous côtés!

Les Russes se retirèrent sur Moscou. C'est là qu'était un homme, dont la capacité était cachée sous l'enveloppe d'un bouffon, car, en Russie, il n'était connu que sous cette dénomination à la cour de Paul I[er], qu'il amusait et faisait rire par des histoires grotesques qu'il accompagnait de pasquinades et de plaisanteries ridicules. *Rostopchin* était un homme d'une haute portée et lorsqu'il fit brûler Moscou il savait bien que la cour de Pétersbourg lui voterait de doubles remerciements. Il savait que depuis longtemps *la ville sainte*, toujours rivale de Pétersbourg, était l'objet de bien des conseils secrets et de plans que jamais le gouvernement n'avait osé ou pu mettre à exécution. L'autocrate de toutes les Russies avait trop la volonté de commander sur toutes ses provinces pour ne pas voir avec ennui la première ville de l'empire lui résister souvent, parce que ces vieux boyards moscovites, qui depuis Pierre-le-Grand défendent leurs privilèges comme leurs pères les ont défendus, ne peuvent être réduits dans leurs palais, au milieu de leurs nombreux esclaves. Rostopchin, en étendant les mesures de destruction déjà adoptées dans le commencement de la campagne, ne fit que son devoir apparent. Mais il avait dans la pensée une intention plus profonde, et le cabinet de Pétersbourg, sans être d'accord avec lui, le comprit, et l'en remercia du fond du cœur.

Après l'admirable relation de M. de Ségur, il n'y a rien à dire. J'ai eu aussi bien des relations, mais rien de comparable à cela[1]. Aussi que pourrais-je

[1] Ce que je dois réfuter dans ce volume et qui est relatif à mon mari est personnel, et nullement de la faute de M. de Ségur; il a écrit sur les bulletins.

ajouter? Je me bornerai à répéter que dans cet incendie de Moscou on ne peut y retrouver que la férocité de ces hordes sauvages, de ces Scythes d'autrefois qui ravageaient les pays qu'ils quittaient. Ceux-ci plus civilisés n'ont pas une rage moins imbécile. Ils sont toujours les mêmes que du temps des Romains. Potemkin les a retrouvés tout aussi féroces à Ismaéloff. C'est une démence barbare, ou plutôt Rostopchin, comme je l'ai dit plus haut, exploita la barbare fureur de ses compatriotes pour amener à leur consommation les projets formés depuis longtemps de brûler Moscou et de ruiner ainsi des hommes puissants que la cour de Pétersbourg n'aimait pas et redoutait. Je ne sais plus par qui j'ai entendu faire un jour la comparaison de Rostopchin et de Christophe-le-Mulâtre, l'un brûlant le Cap, ravageant les Antilles, et le Scythe, fou et féroce, brûlant *la ville sainte*[1] !

Cependant nous entrâmes dans Moscou!... Nous y entrâmes. Et, pourra-t-on le croire, mon Dieu, on y a ri, on y a dansé, on y a joué la comédie!

Pendant ce temps l'armée russe de Finlande débarquait à Riga. L'armée de Moldavie gagnait Brese, sur le Bug. Cette dernière armée menaçait de de couper nos communications avec Varsovie. Nous commencions alors à nous réveiller de notre sommeil de bonheur. Le réveil devait être terrible.

[1] Cette dévastation de territoire est un aveu bien humiliant, il me semble, de la faiblesse d'un peuple; car enfin il dit par là : « *Je n'ai pas la force de t'empêcher de prendre ma maison autrement qu'en la ruinant!* » Les Ottomans firent de même au déclin de leur puissance. C'est l'impéritie d'un peuple et son insuffisance militaire à son plus haut degré.

Malgré toutes les précautions prises par l'empereur pour que les nouvelles désastreuses n'arrivassent pas à Paris, on recevait des lettres. Il passait des messages. Et ces nouvelles incertaines — nous le dîmes un soir avec l'archichancelier — étaient beaucoup plus nuisibles que des bulletins qui eussent été francs et vrais, hélas ! comme le premier après la retraite de Moscou ! Il y avait alors à Paris des mécontents parce qu'il y en a toujours. La police avait l'œil sur eux, mais depuis quelque temps elle semblait engourdie. Cet œil toujours ouvert se fermait quelquefois, et, pour parler avec vérité, depuis la retraite du comte Dubois, la police de Paris était excessivement mal ordonnée. Ce qui arriva à cette époque en est une preuve sans réplique.

Lorsqu'on lira dans notre histoire qu'un jour, dans Paris, sans que rien ait pu le faire présumer du moins ostensiblement, un homme, *à lui seul*, a été au moment de renverser le gouvernement et d'établir un nouvel ordre de choses que personne ne demandait, que personne n'appelait, certainement jamais on ne le pourra croire. Et, lorsqu'on ajoutera que cet homme a été arrêter *lui-même* le ministre et le lieutenant de police, c'est au point de faire dire par des petits-enfants à leur aïeule :

— Grand'mère, vous radotez.

Ce que je viens de dire est pourtant arrivé le 23 octobre 1812. Il faut, pour que la chose soit mieux comprise, la reprendre de plus haut.

Lorsque l'empereur était à Bayonne au château de Marrac [1], Dubois, toujours attentif aux agitations de

[1] En 1808 et 1809.

Paris, veillait encore avec plus de soin en l'absence de l'empereur. Fouché était cependant au ministère à cette époque. Tout à coup on annonce au préfet de police qu'une conspiration se forme et qu'elle est même assez avancée pour donner de l'inquiétude. C'étaient des généraux qui en étaient les chefs, et des généraux de l'armée du Rhin. C'étaient le général Malet, le général Lahorie, ancien aide de camp de Moreau, et un autre tout aussi obscur, qui se chargeaient de bouleverser la France, sans être les mandataires même de la plus chétive commune... Mais il y avait un mobile caché et l'habileté de Dubois sut bientôt le trouver. Il y avait alors fort peu de troupes dans Paris et dans les environs. Les affaires d'Espagne commençaient et la garde elle-même se dirigeait vers les Pyrénées. L'empereur avait eu de tout temps, comme on le sait, une sorte de méfiance pour ce qu'il appelait *la queue de Robespierre* et chargeait surtout tous ceux qui avaient en main la sûreté de Paris, de surveiller cette partie de sa population. Le comte Dubois, qui avait l'habileté la plus remarquable et qui a laissé bien loin tous les lieutenants de police ses devanciers, parce qu'il raisonnait son affaire, pensa avec raison que Malet n'était pas seul le chef de cette entreprise. On voulait rétablir la république, avec trois consuls et trois vice-consuls. Quels devaient être les *six rois* que nous donnait cette république? Voilà ce qu'on ne sut que très imparfaitement. Cependant l'un des consuls était disait-on, le duc d'Otrante, M. de Talleyrand devait être son second, et le troisième *premier consul* était le général *Servan*, ancien ministre de la guerre, et qu'on appelait à bon droit le marquis de Servan avant

la révolution, parce qu'il était *le marquis de Servan*. Comme il ne voulait pas être seulement un *marquis* et que le titre de *dictateur* ou de *premier consul* lui convenait mieux, il avait fait le plan de jeter à bas l'idole de la France et de se mettre à sa place. C'est un projet comme un autre... S'il eût réussi, le général Servan était un habile homme, mais comme il n'en est rien, il n'était qu'un sot. Cependant il ne le fut pas entièrement, car il sut se retirer à temps. Il avait voulu mettre son plan en activité lors de la première campagne de Russie, mais les victoires de Friedland l'en avaient empêché. Cette seconde tentative, au moment d'éclater, n'attendait pour se dévoiler que le départ de six mille grenadiers de la vieille garde qui allaient à Bayonne. Ce fut alors que le comte Dubois surprit toute l'affaire, déjà très avancée. Elle fut mise sous les yeux de l'empereur avec le nom des complices. L'un de ces noms avait une fatale célébrité. C'était *Eve Démaillot*, secrétaire de Robespierre. L'empereur, en l'apprenant, ordonna que le procès n'eût pas lieu en son absence et, lorsqu'il fut à Paris, il biffa de sa main tout ce qui pouvait ressembler à une condamnation. Cependant il était évident qu'on voulait le tuer, car dans cette première affaire de Malet, il s'agissait d'*enlever* l'empereur dans l'un de ses voyages à la Malmaison : et l'on peut présumer ce que signifie l'*enlèvement* de Napoléon. Il pardonna donc et les coupables furent seulement dirigés sur le midi de la France et en Italie[1]. Quant au général Malet et au général Lahorie,

[1] Et voilà cet homme *si féroce*, si despote ! Ceci et l'affaire de Moreau en sont en effet de belles preuves.

ils furent mis dans une maison de santé. Malet était chez un nommé Dubuisson, dont ce fut certes le malheur d'avoir un tel homme sous son toit..

Le 22 octobre au soir, il jouait aux échecs avec un prêtre dont l'opinion était totalement étrangère à la sienne. Mais lorsqu'il s'agit de se mettre en guerre contre une puissance qui nous est mutuellement ennemie, alors toutes ces nuances s'effacent devant la couleur fortement tranchée d'une grande résolution, et cela se conçoit. Si le feu prend à la maison et que mes bras soient nécessaires pour porter de l'eau, que m'importe à moi que cette maison soit à mon ennemi? Je loge dedans, mon enfant sera brûlé si je n'y porte pas secours. Aussi le fais-je. Eh bien! dans l'opinion du général Malet, il pensait sauver la France, et ce prêtre, qu'on appelait *l'abbé Lafond*, le pensait aussi. Ce fut le motif de la confiance, ou plutôt de la demi-confidence du général Malet. Il expliqua à l'abbé Lafond, comment, le lendemain matin, il allait, *lui* prisonnier assez obscur, changer la face des affaires de l'Europe. Mais il abusa également le prêtre et lui dit que l'empereur était mort, et que la nouvelle lui en était parvenue dans la soirée; que le prince archi-chancelier tiendrait cette nouvelle secrète aussi longtemps qu'il le pourrait, mais que cependant le Sénat et le Corps législatif étaient convoqués pour le 25, et Malet pensait, ajoutait-il d'un air très naturel, que c'était pour faire reconnaître l'empereur Napoléon II.

— Voilà pourquoi, disait-il, il faut nous hâter. Ce qu'il faut au peuple français, c'est son libre arbitre; il faut qu'il puisse dire : « Je veux cet enfant, ou je ne le veux pas. »

L'abbé Lafond, qui avait aussi ses projets, approuva d'autant plus le général Malet, qu'il le prit pour un fou et se dit à lui-même : « C'est un insensé qui va frayer la route. Comme il m'est égal de marcher sur son cadavre pour arriver là où je veux aller, laissons-le faire, quitte à le faire enfermer après comme fou, si les autres ne l'ont pas tué. »

Malet est un homme assez extraordinaire pour donner de lui un portrait détaillé. Sa vie et sa mort sont également dignes d'attention, et toutes deux sont des matériaux précieux pour l'histoire.

Malet (Charles-François) était d'une famille noble de Dôle, en Franche-Comté, et destiné à l'état militaire, car il était de noblesse d'épée. Il était né le 28 juin 1754. On voit par cette date, qu'à l'époque de sa conspiration il n'était pas jeune ; il avait commencé sa carrière militaire par les mousquetaires, où il était entré à l'âge de seize ans, et n'en sortit qu'à la réforme du corps. Quoique jeune à cette époque, il n'entra pas au service actif ; il reçut un brevet de capitaine de cavalerie et se retira à Dôle, où il demeura jusqu'au moment de la révolution. A cette époque les idées philosophiques avaient fait de grands progrès en France. Elle était alors digne sœur de l'Allemagne et sa jeunesse comprenait la noble mission de l'homme.

Malet prit avec chaleur parti pour le nouvel ordre de choses, aussi fut-il nommé un des premiers pour commander un des bataillons de volontaires qui furent la tige immortelle de notre belle armée. Il se conduisit bien et fit preuve non seulement de bravoure, mais de talents militaires, et lorsque l'empereur rappela auprès de lui plusieurs généraux *oppo-*

sants, Malet fut du nombre. Il avait fait la campagne de Naples avec Championnet, il y retourna avec Masséna, et je crois être sûre que Masséna le cite dans plus d'un rapport. Il lui donna même un poste de confiance, le commandement de la place de Pavie. Mais comme son opinion était plus républicaine que l'empereur ne voulait qu'on le fût dans l'armée et Malet ayant manifesté des croyances non seulement républicaines, mais exagérées, même dans ce temps, il fut mis à la retraite sans emploi. C'est ainsi qu'il atteignit 1809 et entra dans cette conspiration dont Servan avait donné la première idée. Alors il fut arrêté. Il y en avait assez pour le faire fusiller, mais l'empereur était clément, malgré toutes les sottises qu'on a dites à ce sujet, et jamais il n'a fait mourir quand il a pu faire grâce. Malet fut seulement enfermé.

Ce fut pendant cette détention qu'il retrouva le général Lahorie, ancien chef d'état-major[1] de Moreau, et le général Guidal également connu pour ses opinions républicaines. Malet se rapprocha d'eux par la double attraction de la conformité de pensées et de celle du malheur. Ils étaient tous trois à la Force.

Maintenant, voici qui place Malet dans une position à nulle autre semblable. Jamais on ne verra certainement un homme rêver du fond d'un cachot qu'il va renverser le trône du souverain le plus élevé en puissance, de l'homme le plus grand par son génie, lui, homme obscur, inconnu ! Oh ! que cette heure a dû être marquée d'un terrible sceau aux yeux

[1] Il fut aussi son aide de camp.

de Napoléon, lorsqu'elle lui apparut sonnant la possibilité de sa ruine, au moment où rien ne proclamait les dangers qui l'entourèrent ensuite. Car alors rien n'était encore arrivé de malheureux à nos aigles. Ils planaient toujours triomphants sur les destinées de la France. Et dans ce même temps un homme se réveille de sa léthargie dans le coin d'un cachot, et son souffle fait presque disparaître un empire.

Le 22 octobre, Malet était dans une maison de santé, sous la direction de M. Dubuisson, et située rue de Charonne, au faubourg Saint-Antoine. Il passa la soirée à jouer aux échecs avec un prêtre nommé l'abbé Lafond, dont certes les opinions n'étaient pas en harmonie avec les siennes, ainsi que je l'ai dit plus haut. Il était rêveur, et en effet il devait l'être, car son plan était fait et il devait le mettre à exécution dès la même nuit... Aussitôt que tout le monde fut retiré dans la maison, le général Malet descendit dans le jardin. Il escalada le mur et se trouva libre enfin et pouvant agir. Mais il était seul encore. *Seul!* Et il partait de ce point pour détruire l'homme dont le nom seul, aussi à lui, faisait trembler le plus puissant souverain de l'Europe.

Le premier soin de Malet fut de se procurer des troupes. Il savait qu'avec des troupes on a de l'argent, ensuite qu'avec de l'argent on a des troupes, puis avec des troupes encore de l'argent et ainsi de suite. Le difficile est d'avoir les premiers cent mille francs ou les premiers mille hommes... Quant à Malet, il fut trouver le commandant[1] ou le colonel

[1] Je ne sais lequel et je ne veux pas le savoir, cela est par trop pénible. C'est d'ailleurs un nom dont il est inutile de perpétuer l'existence. Qu'il soit frappé d'oubli!

d'un des régiments de la garde parisienne et lui persuada que l'empereur était mort devant Moscou, le 7 du mois d'octobre. Il le crut un peu vite.

Puis de là Malet courut à la caserne de la dixième cohorte, où il trouva le chef de bataillon Soullier, à qui il montra un faux décret du Sénat qui prononçait la dissolution de l'empire et nommait le général Malet commandant de Paris. M. Soullier avait probablement aussi grande envie de croire cette parade ridicule, car il fit aussitôt prendre les armes à sa troupe, et s'en fut de sa personne à l'Hôtel-de-Ville, dont il s'empara sans aucune résistance. Frochot était à la campagne, dont il ne revint que vers dix heures du matin, et trouva tous les préparatifs en train pour recevoir le gouvernement provisoire. Comme cela était presque achevé, le pauvre Frochot jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de diriger les travaux ! Pauvre Frochot ! Pauvre Frochot ! Ne devait-il pas se dire : « Mais si l'empereur est mort, qu'est-ce donc qu'il peut y avoir à faire si ce n'est de dire :

— Vive Napoléon II !

Mais il n'y pensa pas, et j'en ai été fâchée pour lui, car il avait à répondre à quelqu'un qui pardonnait peu ces sortes d'offenses.

Aussitôt que Malet eut des troupes, il fit sortir de prison le général Lahorie et le général Guidal et leur distribua leurs différents rôles. Le sien n'était pas le plus facile.

Le général Guidal fut à la préfecture de police, et le général Lahorie au ministère de la police.

Parmi les défauts de Savary, qui alors était mi-

nistre, on ne peut pas lui reprocher d'être paresseux et de faire languir le travail. Il passait souvent la nuit à faire les dépêches pour l'empereur, et la nuit de ce même jour, le 23 octobre, il avait écrit jusqu'au jour. Il venait de se mettre au lit, je crois même qu'il n'était pas couché, lorsque son valet de chambre entra chez lui pâle et tremblant :

— Ah ! monseigneur, lui dit-il, on vient vous arrêter !

— M'arrêter !... s'écria le duc.

— La cour est remplie de soldats. Il y a un officier-général à leur tête et ils disent qu'ils viennent pour vous prendre. Ils montent par le grand escalier. Moi, je suis accouru, parce que... vous avez peut-être des papiers.

Le pauvre garçon était essoufflé et pâle comme un mort. Je vis le même jour le pauvre duc, et je puis dire que, même douze heures après, il l'était tout autant.

En apprenant qu'on venait l'arrêter, le duc de Rovigo ne pensa pas que ce pût être d'après un autre ordre que celui émané de l'empereur. Il ne se disposa donc à aucune défense et ne chercha même pas à fuir, mais il fut accablé sous le coup qui le frappait. Dans ce moment un bruit affreux se fit entendre dans la pièce voisine. On vint à la porte de sa chambre dont on demanda l'entrée AU NOM DE LA LOI, et tout aussitôt la porte fut enfoncée à coups de crosse de fusil. Le panneau d'en bas fut le premier brisé et ce fut par cette *chatière* que les soldats entrèrent chez le duc de Rovigo. Aussitôt que la porte fut ouverte, il vit devant lui un homme qui dut lui paraître un être fantastique : c'était le général Lahorie, qu'il

savait sous les verrous de la Force et qu'il voyait là l'épée au côté et en uniforme d'officier général. L'effet produit sur Rovigo par tout ce qui venait de se passer était comme le contre-coup d'une machine électrique. Il voyait sans voir et entendait sans entendre...

— Comment, diable ! dit Lahorie en jurant, ta chambre est comme une forteresse. Eh bien ! tu es étonné de me voir, n'est-ce pas ?

Etonné n'était pas le mot. Il n'y en avait pas pour exprimer ce qui se succédait dans la tête du duc de Rovigo. Il venait de reconnaître Lahorie qu'il avait fait lui-même mettre en prison. Et il le voyait *là*, en mesure de commander à des soldats et venant pour l'arrêter, *lui !*[1]

— L'empereur est mort, dit Lahorie, et le peuple va enfin nommer ses magistrats.

Il faut ici rendre justice à qui elle est due. En entendant cette nouvelle, en apprenant ainsi *la mort de l'empereur*, Savary tomba presque sans connaissance sur une chaise qui était près de lui, et pendant quelques instants il ne vit et n'entendit rien. Savary aimait vraiment l'empereur.

Mais à mesure que ses idées reprenaient leur cours, il se faisait en lui une autre révolution. Il voyait, sans en être sûr, qu'il y avait une affaire mal montée, mais qui s'exécutait et pouvait être funeste dans ses résultats. L'empereur pouvait être mort dans la retraite de Russie, mais était-ce donc ainsi

[1] Je crois me rappeler, sans en être sûre, que Rovigo, qui ne connaissait pas Guidal, par exemple, le vit le premier, et ce ne fut qu'après lui que Lahorie arriva.

que les ministres devaient l'apprendre ? Cette remarque, très judicieuse au fond, lui fit douter de *tout* et il le dit à Lahorie avec fermeté. Le général Guidal s'approcha alors, et dit quelques mots tout bas au général Lahorie, auxquels celui-ci ne parut pas faire grande attention. Ce général Guidal, qui du reste avait une assez mauvaise figure, se tourna vers les soldats et dit à haute voix :

— Mais où est donc *le petit sergent ?* Qu'on fasse monter *le petit sergent.*

Ce petit sergent, à ce que m'a assuré le duc de Rovigo — et il disait en cela la vérité — était chargé, à ce qu'il paraît, *de l'expédier* plus promptement que de toute autre manière. Il n'arriva que quelque temps après. En voyant ce général Guidal, avec sa physionomie de sinistre augure, le duc s'approcha de Lahorie, et lui dit :

— Lahorie, nous avons bivouaqué ensemble et nous avons senti tous deux la fumée de la poudre aux mêmes batailles. J'espère que tu ne l'oublieras pas et que tu ne me laisseras pas assassiner comme un chien quand je suis un brave soldat.

Au mot *assassiner*, Lahorie tressaillit, car c'était un honnête homme.

— Qui parle de mort? lui dit-il fort ému.

— Personne, *et tout* autour de moi, répondit le duc en le fixant avec une sévérité qui força l'autre de baisser les yeux. Au reste, ajouta le duc de Rovigo, je t'ai sauvé la vie lors de l'affaire de Moreau, Lahorie. J'espère que tu ne l'oublieras pas...

Lahorie ne répondit rien, mais il s'avança rapidement vers Savary et, lui prenant la main, il la lui serra presque convulsivement. En vérité ils étaient

tons comme dans un rêve fiévreux. Enfin le duc de Rovigo fut jeté dans un cabriolet de place et conduit à la Force, où son étonnement fut grand de trouver M. Pasquier, qui, tout aussi ignorant que le ministre de la police de ce qui avait amené cette inconcevable aventure, mais plus excusable que le duc de Rovigo, avait été également mis dans une voiture de place et conduit à la Force. Ce qui est bien le complément du burlesque de cette histoire, c'est que le concierge de la prison ne voulut jamais les recevoir comme prisonniers... Il était le plus sage de tous, lui et ne pouvait dire à volonté :

— Allons, mettons-nous à rêver...

Pendant que ces messieurs faisaient ce que les Parisiens ne manquèrent pas d'appeler, dès le même jour, *un tour de force*, Malet s'en était allé chez le général Hulin, qui commandait la place de Paris et la première division, en l'absence de Junot, qui alors était gouverneur de Paris, mais qui se trouvait en Russie. Le général Hulin ne connaissait pas le général Malet. Le général Malet fut le trouver directement et sous la protection de son habit et de ses épaulettes, il parvint jusque dans la chambre voisine de celle où le général Hulin était au lit avec sa femme. En apprenant qu'un officier général le demandait, Hulin se leva et, sans autre vêtement qu'une robe de chambre, il passa dans la pièce où était Malet, qui tout aussitôt entrant en matière, lui *annonça* la mor de l'empereur et l'établissement d'un autre gouver nement. Hulin regarda un seul instant le général Malet et vit aussitôt que c'était une fourberie. Mais il était seul dans son appartement intérieur. Personne dans le moment. Malet *varlait de troupes* qu'il avait

là avec lui. Son parti fut pris à l'instant même, et il fut ce qu'il devait être, parce que Hulin était un homme de tête et d'exécution. Seulement il aurait dû ne s'en rapporter qu'à *ses poings* et à sa force[1]. Mais il voulut imposer à cet homme et, après avoir eu l'air d'examiner le sénatus-consulte et la nomination de Malet[2], il feignit d'aller à son bureau pour confronter une signature, mais effectivement pour prendre une paire de pistolets chargés qui étaient dans un des tiroirs. Malheureusement Malet l'aperçut par l'effet de la glace qui était auprès de lui, et faisant deux pas vers le pauvre Hulin, il lui tira un coup de pistolet, presque à bout portant, qui lui mit une balle dans la joue gauche. Il tomba. Malet crut l'avoir tué et, descendant rapidement, il sortit de l'état-major, qui alors était place Vendôme et s'en fut, toujours courant, en donnant l'ordre à ses soldats de ne laisser sortir personne, de l'hôtel de la première division militaire, chez le commandant Doucet, chef d'état-major de la place de Paris et en possession de cet emploi depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis 1792. C'est un homme aussi excellent, sous bien des rapports, que capable de remplir la place qu'il a si long-

[1] Le général Hulin était un homme de six pieds et fort en proportion de sa grandeur. Malet était un petit homme qu'il aurait facilement terrassé.

[2] Dans la *Biographie des contemporains*, il y a une foule d'erreurs pour celle de Malet. Comme je n'ai pas l'intention d'en faire la critique, car j'aime fort ses auteurs, je ne les citerai pas ici, je parlerai seulement du lieu de l'arrestation de Malet; il ne fut pas arrêté chez Hulin, ce fut chez Doucet; il fut arrêté par Laborde, adjudant de place, et Pasques, inspecteur de police.

temps occupée. Il connaissait Malet, *comme sa mère*, comme aurait dit Figaro, et pour toute réponse au fatras, qu'il voulut lui débiter, de la mort de l'empereur et du sénatus-consulte, il lui demanda par quelle autorité il avait été *libéré* et qu'il eût à reprendre, et cela à l'instant même, le chemin de sa geôle.

Tandis que le commandant Doucet parlait comme M. Pasquier et M. de Rovigo auraient dû le faire, Malet pensait qu'il fallait utiliser, sur la tête de Doucet, le second pistolet qu'il avait en poche. Il y mit donc la main. Mais, en même temps que lui, étaient entrés deux hommes qui se connaissaient en expéditions de ce genre et qui s'étaient approchés doucement du prisonnier fugitif, tandis qu'il parlait au chef d'état-major. Ils n'eurent besoin que d'un léger signe de celui-ci pour empêcher le général Malet de faire un seul mouvement. Ces deux hommes étaient le vieux Laborde, adjudant de la place de Paris, connu et redouté de tout ce qui avait peur *du fouet* et bien capable en effet de donner de la crainte, car il était bien habile pour dépister un malfaiteur ou un conspirateur. L'autre était un inspecteur de police, nommé *Pasques*. Ce fut lui qui, sur un signe de Doucet, saisit le général Malet par les deux coudes et, les tirant à lui, il le terrassa de cette manière sans que l'autre pût mettre la main sur son pistolet. Il fut aussitôt lié et garrotté, car il était méchant, et Doucet, se hâtant d'aller à la première division, apprit là seulement tout ce qui s'était passé. La blessure d'Hulin était fort grave en apparence et elle donna d'abord des inquiétudes. Mais il fut promptement guéri et put se convaincre, dans le peu de temps que dura *sa cure*,

combien était général et vrai l'intérêt qu'il avait inspiré...

On a voulu depuis donner un corps à cette ombre d'une conspiration et on a prétendu que Malet avait de grandes relations dans l'étranger. Je ne le crois pas. Son silence pendant le procès ne prouve qu'une chose, c'est qu'il n'avait rien à dire, voilà tout. Il a abrité ses vastes desseins *dans son silence*. Au fait, c'est déjà bien honnête d'avoir empaqueté un ministre et l'avoir envoyé, dans un cabriolet de place, *à la Force*, d'avoir emballé et fait porter à la même adresse un lieutenant de police, d'avoir cassé la mâchoire à un lieutenant général qui valait mieux que lui, et tout cela, par sa propre pensée et sa seule impulsion, puis en finir par avoir les bras tournés par un inspecteur de police, qui s'est conduit de manière à obtenir le ministère de la police, ou tout au moins la préfecture. Si j'avais été l'empereur, je l'aurais fait.

A peine Malet fut-il lié, comme un vrai fou qu'il était, que toute son affaire s'évanouit comme ces créations[1] de fées, qu'elles s'amusent, dans leur folie, à jeter sur quelque île déserte, puis que leur souffle emporte. Les soldats comprirent très bien que l'empereur n'était pas mort. Quant à M. Soulier, on lui dit comme dans *les Héritiers*[2], en se moquant de lui :

[1] Une jolie production, presque aussi brillante qu'une création de sylphide, c'est la légende de Ploërmel, par M. d'Anglemont, sous le titre de *Morgane,* dans la dernière édition de ses *Légendes françaises*. Au milieu de beaucoup de légendes pleines d'intérêt, celle-là est remarquable. C'est une belle rose dans une fraiche couronne.

[2] Jolie petite pièce de M. Alexandre Duval.

— *Le défunt n'est pas mort!...*

Doucet commença alors une promenade de ministère, pour remettre chacun à sa place. L'archichancelier n'avait pas même été inquiété, et cela se comprend. Malet était toujours sûr de Cambacérès. Ce qu'il lui fallait, c'était le gouvernail.

On s'en fut chercher M. Pasquier, M. le duc de Rovigo. On les réintégra chacun dans leur hôtel et, ce même jour, ils déjeunèrent chez eux.

Ce même 23 octobre, il était onze heures du matin. Je venais d'entrer dans ma salle de bains lorsque j'entends un colloque assez bruyant entre M. Fissont[1], secrétaire de mon mari, et Mme Lallemand. La salle de bains avait seulement une pièce entre la cour et elle. Mme Lallemand ouvrit la porte et me dit :

— Chère amie, comprenez-vous ce que dit M. Fissont? Quant à moi, je n'y entends non plus qu'à de l'arabe.

— Qu'est-ce donc? dis-je aussitôt en fermant mon livre. Serait-ce une nouvelle de l'armée?

— C'est une nouvelle, dit Mme Lallemand, mais pas de l'armée. Et puis elle n'a rien de bien lugubre, celle-là, au contraire.

Et la voilà qui rit comme l'enfant le plus joyeux. Puis elle ouvrit la porte et dit à M. Fissont de parler d'où il était et se plaça pour bien juger de l'effet qu'il allait produire sur moi.

— J'ai dit à Mme Lallemand, madame, dit alors M. Fissont, tout amusé de son récit, *que M. le duc*

[1] Il ne l'avait pas emmené en Russie avec lui. M. Fissont venait de se marier. Il est aujourd'hui secrétaire général de l'intendance civile en Algérie.

de Rovigo a été conduit à la Force ce matin à sept heures, en même temps que M. le baron Pasquier, que c'est le général Malet qui les y a conduits. Et maintenant il est lui-même à l'Abbaye, au Temple, je ne sais où, et le général Hulin a reçu une balle dans le visage.

— Ah çà! que me contez-vous là? m'écriai-je.

Car je ne pensais pas que ce fût autre chose qu'une plaisanterie, dont je ne voyais pas le sens, et je n'avais rien compris à cette histoire, parce que pour moi le ministre de la police à la Force c'était aussi trop absurde.

Mais quand je ne pus douter que la chose venait réellement de se passer, j'avoue que je fus plongée dans le plus profond des étonnements. Cette stupéfaction fut générale. Tout Paris fut accablé sous le poids de cette étonnante aventure, excepté pourtant les deux héros de l'affaire. Ils n'en étaient que plus charmants et plus aimables. M. de Rovigo était bien un peu inquiet et M. le baron Pasquier de même. Toutefois il n'y paraissait pas. Et en vérité ils avaient raison, car au retour de l'empereur il ne déplaça personne, si ce n'est ce bon Frochot, qui n'avait eu d'autre tort que de croire un peu trop vite qu'un empereur est mortel comme un autre homme. Mais, pour qui connaissait bien tout ce pays de la cour et des intrigues, il était bien visible que le duc de Rovigo n'était plus aussi en faveur. Et quant à M. le baron Pasquier, il se trouva plus que jamais éloigné de la toge rouge que son esprit, ses talents comme magistrat, son nom je puis dire même, tout enfin l'appelait plus que personne à porter.

Je suis fâchée après cela d'avoir à faire la re-

marque qu'il y a des lettres dans le *Journal des Débats*[1] qui prouveraient qu'une injustice blesse profondément et qu'un ressentiment n'est pas une de ces futilités que le vent de l'adversité d'autrui dissipe ou rejette à l'oubli.

Quant au général Malet, sa fin fut tellement douloureuse qu'en vérité en la voyant, surtout entourée de cette auréole que place toujours la témérité autour d'une tête aventureuse, on ne peut s'empêcher de le plaindre. Sa folie n'est plus que de l'audace et on est seulement fâché de ne pas la voir plus utilement employée. Une commission militaire fut assemblée. Elle jugea sans désemparer, et Malet, Guidal et Lahorie furent condamnés à mort à l'unanimité. La procédure dura trois nuits et deux jours. Pendant tout ce temps Malet fut très courageux et ne dit et ne fit rien qui fût répréhensible.

— J'ai voulu détruire la puissance despotique que Napoléon exerce sur le monde entier, dit-il à ses juges. Je l'avoue. Pourquoi tous ces débats? Vous voulez me trouver des complices? Je vous répète que je n'en ai pas...

Il fut condamné à être fusillé, ainsi que *ses complices*. On les conduisit dans la plaine de Grenelle, le 27 octobre, à trois heures après midi. Malet marchait d'un pas très ferme vers le lieu où le peloton les attendait.

— Ils sont bien jeunes, dit-il en regardant les pauvres conscrits qui allaient lui donner la mort.

Les condamnés furent placés à côté les uns des

[1] Voyez le *Journal des Débats* du 1er et du 5 avril 1814. Il y avait bien peu de temps que Napoléon était tombé.

autres, sur un même rang, et le peloton devait faire feu sur tous en même temps. Après la première décharge, le général Malet demeurait toujours debout. Il était blessé, mais pas à mort! A la seconde il tomba. Il ne pouvait, le malheureux, il ne pouvait mourir! Enfin les soldats furent obligés de l'achever. Je sais qu'à cette époque on parla de coups de crosse de fusil, de coups de baïonnette qu'il aurait reçus pour accomplir l'œuvre de punition ou plutôt de vengeance. Mais ce tableau est si hideux qu'on ne peut s'y arrêter sans éprouver de la souffrance.

CHAPITRE IV

La conspiration. — L'impératrice Joséphine. — La comtesse de Talhouet. — M. Hervé. — Les diamants donnés. — L'archichancelier. — La campagne de Belleville. — *Le monstre.* — Découverte. — Exil de M. Hervé. — L'empereur en rit. — Mystification du comte R. de S. et de M. de Nisas. — Le voyage à Fontainebleau. — Colère de l'empereur. — Ordre au préfet de police. — Les experts jurés. — M. Aubusson. — M. de La Valette. — *Il est innocent!!!* — Le prince et la princesse Louis. — Le duc de Bassano. — Asker-Kan. — *Le narghilé.* — La part du malheur. — La promenade. — La lettre. — La mère et le fils. — Le protecteur inconnu. — Les degrés de noblesse. — Mot remarquable de Junot. — *Nous sommes des aïeux!* — Diplomatie du *Moniteur.* — Waterloo. — Le maréchal Grouchy. — Souvenir de 1811. — L'homme *Soufflet.* — Le grand maréchal. — L'homme Soufflet n'est qu'un fou. — Qui en fait un assassin?

Puisque nous venons de parler si longtemps du ministère de la police et de la préfecture, il faut que je place ici une anecdote assez comique, que j'ai oubliée en 1809. Mais avec des Mémoires, s'il est presque défendu d'anticiper sur les temps, il est toujours permis de revenir.

On était à la Malmaison et l'empereur était à Vienne. C'était pendant la campagne de Wagram. L'impératrice avait beaucoup de monde autour d'elle, et, toujours bonne et désireuse qu'on s'amusât, elle ne voulait pas voir de visage triste et chagrin. Un

jour elle avisa Mme la comtesse de Talhouet ayant un air tellement tragique, qu'elle fut à elle, vivement alarmée, et lui demanda ce qu'elle avait. Mme la comtesse de Talhouet répondit, avec une voix troublée, que la chose était de nature à n'être confiée qu'à Sa Majesté SEULE. L'impératrice, fort inquiète, passe dans son appartement, et là, Mme la comtesse de Talhouet lui apprend qu'elle était certaine à ne pouvoir en douter qu'une affreuse, une épouvantable conspiration est au moment d'éclater. Elle doit, dit-on, frapper à la fois sur toute la famille impériale. L'impératrice poussa de grands cris, et certes on crierait à moins, car Mme de Talhouet annonçait que cette terrible conspiration avait tout combiné pour que la mort *fût certaine* et que le poison d'abord, puis le fer, le feu, devaient être les auxiliaires les uns des autres pour que la famille entière fût détruite. La pauvre comtesse de Talhouet, *sommée* de déclarer qui lui avait donné ces détails, dit, tout naturellement, qu'elle les tenait d'un M. Hervé, de Morlaix, homme très recommandable, qui était riche, bien vu dans le monde et qui se trouvait heureux de pouvoir sauver ses souverains d'un péril aussi imminent. Ce M. Hervé était le bailleur de fonds et la caution de l'entrepreneur général des illuminations de Paris et des palais impériaux. Il était de la même province que la comtesse de Talhouet et il avait pensé avec raison qu'elle serait une excellente introductrice auprès de la bonne Joséphine, qui, toujours craintive autant que bienveillante, devait accueillir une pareille histoire. Mais la chose fut plus loin que peut-être ne l'avait pensé M. Hervé. La comtesse de Talhouet l'introduisit auprès de l'impératrice José-

phine. Mais, d'après ce qu'on sut plus tard, il est évident qu'il n'avait pas compté sur tant d'honneur. Pourtant il fit bonne contenance, enchérit encore sur ce qu'il avait dit à Mme de Talhouet et il en dit tant, que l'impératrice, vraiment alarmée, résolut d'en parler à l'archichancelier, puisque M. Hervé mettait pour condition expresse de ne rien faire savoir à la police.

— Si le ministre de la police et le préfet de police sont instruits de cette affaire par Votre Majesté, madame, lui dit M. Hervé, ils ne me pardonneront pas d'avoir été plus habile qu'ils ne le sont tous deux, pour veiller au salut de la famille impériale, et ils feront manquer la réussite de la découverte entière, que je suis en train de faire à moi seul. Mais l'homme, ou plutôt *le monstre*, qui médite un crime si affreux, a quelque confiance en moi, parce que je lui promets l'argent nécessaire pour mettre à fin son entreprise. Votre Majesté se doute bien que je ne le lui donnerai qu'avec certitude de le prendre au piège. Mais encore pour cela faut-il avoir des fonds disponibles et, quoique fort riche, mes capitaux sont placés et je ne puis disposer de dix mille francs, tandis qu'il m'en faudrait quatre cent ou tout au moins trois cent mille.

L'impératrice aurait plutôt trouvé, je ne saurais dire quelle rareté, que trois cent mille francs dans sa caisse, au mois de juillet où l'on était alors. Son inquiétude était pourtant extrême et le moyen de la dissiper difficile, parce que l'impératrice était fort gênée pour se procurer de l'argent et que l'empereur mettait toujours des obstacles à ce qu'elle pût faire des emprunts. Elle tint conseil avec les dames

du palais de service, et le résultat fut que ces dames apportèrent leurs diamants à l'impératrice pour qu'elle en fît ce qu'elle voudrait. Elle fut touchée de ce dévouement et, réfléchissant qu'il fallait de la prudence pour employer des valeurs doublement précieuses puisqu'elles étaient données par l'attachement, elle résolut de parler de cette affaire à l'archichancelier. Cambacérès fut dans un grand étonnement et, quoiqu'il n'aimât pas Fouché, il le disculpa néanmoins du défaut de négligence et il témoigna des doutes sur la véracité du dénonciateur. Cependant, quand il apprit le nom de M. Hervé, il ne sut que dire et, pour concilier toutes choses, il résolut d'aller lui-même à Belleville où M. Hervé avait une maison et dans laquelle se rendait *le monstre*, asssasin de la famille impériale tout entière. Il le dit à l'impératrice pour qu'elle en prévint M. Hervé, qui, bien loin d'en paraître mécontent, fut charmé que l'archichancelier prît, dit-il, connaissance des choses et des lieux. Quant *aux choses*, l'archichancelier n'en apprit pas davantage ; quant aux lieux, on lui montra un jardin au bout duquel était une petite porte donnant sur la campagne et par laquelle entrait *le conspirateur*. M. Hervé expliquait toute l'affaire en homme habile, mais celui qui l'écoutait était encore plus fin que lui. Tout cela lui parut louche et cette aventure avait d'ailleurs un mauvais côté, quel que fût celui par lequel on l'envisageât. Si elle était vraie, il fallait que l'autorité intervînt au plus tôt ; si elle était fausse, la dignité de l'impératrice se trouvait compromise par tous ces mystères peu convenables pour elle. L'archichance lier avait l'esprit des convenances à un point remar-

quable. Tout ce qui blessait même les plus ordinaires le frappait aussitôt. Il ne dit rien à M. Hervé, mais, en rentrant dans Paris, il fit dire au comte Dubois ce qu'il en était. La maison de Belleville fut entourée, et M. Hervé surveillé de très près. On sut bientôt qu'il jouait à la Bourse; on sut également qu'il y avait perdu des sommes immenses qui lui faisaient craindre sa ruine. Il connaissait la bonté de l'impératrice Joséphine, il calcula d'après cette bonté, tant il est vrai que l'excès même en bien est quelquefois nuisible.

M. Hervé était un second M. de Latude[1]. Il avait spéculé sur les inquiétudes plus ou moins vives qu'il pouvait donner à l'impératrice, relativement à l'empereur d'abord, qui était ce qu'elle avait de plus cher, puis sur elle-même et sur toute la famille. La comtesse de Talhouet, qui était de sa province, lui parut propre à faire réussir ses projets. Elle aimait beau-

[1] On sait que M. de Latude, n'ayant aucune fortune, conçut le projet de gagner la faveur de Mme de Pompadour, en lui écrivant que le hasard lui avait fait découvrir une affreuse conspiration contre le roi, elle-même, et la famille royale. Une caisse de *confitures empoisonnées* devait arriver à Versailles comme venant de Naples ou d'Espagne, et cette caisse devait donner la mort à *tout Versailles*. La lettre donna de vives alarmes. La caisse arriva en effet. Le lieutenant de police, menacé de perdre sa place, devint furieux contre cet inconnu qui arrivait du fond du Limousin pour faire la police de Paris et de la cour. Il fit prendre des informations. Le pauvre Latude eut cent limiers à sa piste. C'était trop de quatre-vingt-dix-neuf, le premier sut toute la chose. On ne devait qu'une réprimande à l'étourdi jeune homme! L'infortuné, jeté dans les cachots de Bicêtre, de Vincennes, de la Bastille, a subi une détention de *trente-cinq ans*. Je l'ai vu souvent. Il vivait encore en 1801. Il était fort ennuyeux.

coup l'impératrice et devait être ravie de lui rendre service, et un service de cette nature. Tout marchait comme il le voulait, lorsque l'impératrice eut l'idée de faire intervenir l'archichancelier. Sa pensée fut heureuse. Cela lui évita une remontrance sévère de l'empereur, tandis qu'il ne fit que se moquer d'elle, à son retour de Wagram, lorsqu'il apprit l'histoire. En effet, le préfet de police fit faire une descente chez M. Hervé qui avait eu la sottise de garder des brouillons de sa main, qui n'étaient autres que les lettres écrites par le *conspirateur* et que M. Hervé faisait copier par un jeune secrétaire à lui qui ignorait ce qu'il faisait. On trouva dans son bureau d'autres papiers qui constataient sa ruine financière, et d'ailleurs il convint de tout. M. Hervé fut mis en prison, où il demeura jusqu'au retour de l'empereur, qui, ainsi que je l'ai dit, rit beaucoup de cette affaire, qu'il appelait une mystification pour la gravité *du prince archichancelier de l'empire*. On remit M. Hervé en liberté. Mais il fut envoyé à Morlaix, chez lui, avec défense de revenir à Paris.

Il arriva un peu plus tard une aventure qui montre également combien il faut peu se fier aux choses qui peuvent paraître le plus positives, dès qu'il est question de juger un homme et de lui infliger une peine.

Le comte R. de S. et M. Carrion de Nisas reçoivent un jour une lettre du chambellan de service auprès de l'empereur, pour se rendre, aussitôt la lettre reçue, à Fontainebleau où la cour était alors. Le comte R. de S. était à sa terre. Il part aussitôt dans une calèche attelée de six chevaux, brûle le pavé, crie à tous les postillons que l'empereur l'attend, et dans le fait la chose pouvait être vraie. Mais, quelque hâte qu'il fit, il ne

put arriver cependant qu'après Carrion de Nisas, qui lui raconta son affaire à la descente de voiture, ce qui ralentit un peu son empressement.

Carrion de Nisas, étant à Paris, avait eu la possibilité de partir plus tôt que le comte R. Il était donc arrivé à Fontainebleau à neuf heures du soir, tout essoufflé et ayant payé quatre francs de guide aux postillons. Il s'était empressé d'aller au salon de service avec d'autant plus de hâte qu'il avait vu un certain mouvement dans le château, qui lui avait donné fort à penser. Le chambellan de service ne sut d'abord s'il lui parlait grec, et il lui demanda enfin très sérieusement ce qu'il voulait?

— Eh parbleu! ce que je veux? dit M. de Nisas, je veux voir l'empereur!

— Je comprends cela, mais c'est impossible.

— Mais il veut me voir, lui!

— Vous! C'est une chose que je comprends encore que l'empereur veuille vous voir, mais c'est encore une chose impossible, parce que vous n'êtes pas sur la liste.

— Mais vous m'avez écrit.

— Allons donc, vous rêvez.

— Tenez plutôt.

Et Carrion de Nisas montre au chambellan la lettre d'avis qu'il a reçue le matin même et en vertu de laquelle il était accouru. Le chambellan eut à peine jeté les yeux sur l'écriture qu'il dit à M. de Nisas :

— Vous avez été mystifié. Cette lettre ne vient pas de moi.

Il n'eut pas de peine à le convaincre de la chose. Le comte R. de S. arriva au même instant et compliqua l'affaire, loin d'ajouter au moyen de l'expliquer.

— Mais je voudrais au moins faire ma cour à Sa Majesté, dit le comte. C'est un droit que je suis toujours bien heureux d'exercer.

— Je le conçois, dit le chambellan, qui était M. de Tournon, mais il y a à cela encore un empêchement. C'est que l'empereur est parti ce matin à quatre heures.

— Parti ! s'écrièrent en même temps les deux mystifiés...

— Oui, parti. Pourquoi cet air étonné?

— Et pour quel pays s'est-il donc ainsi dérobé à nous? s'écria M. de Nisas qui avait toujours conservé sa spirituelle gaieté au milieu du sérieux que donne toujours une mystification.

— Pour l'Italie.

Carrion de Nisas se retourna alors vers son compagnon d'infortune et, prenant une attitude de circonstance, il lui dit :

— En ce moment, cher comte, il n'est pas deux partis.
Allons prendre la poste et diner à Paris.

Ils s'en retournèrent en effet comme ils étaient venus et la chose en resta là pour quelques jours. Mais l'empereur, ayant appris par le rapport de chaque jour, qu'il recevait par estafette, ce qui était arrivé *sous son nom*, prit la chose au sérieux et se fâcha très haut. Le préfet de police reçut les ordres les plus sévères pour trouver la personne qui avait joué ce tour à un grand officier civil de la couronne, et l'empereur demandait aussi aux personnes de sa maison comment il se pouvait faire que le papier de son service particulier eût pu servir pour une mystification.

C'était vrai. Le papier qui avait servi pour écrire

la lettre était d'une fabrication particulière. Il avait un signe qui se mettait dans le papier même, lorsqu'il était en pâte, et ce papier, aux mains d'une personne étrangère, paraissait un fait sur lequel il fallait au moins que l'autorité portât son attention.

Ceci compliquait la chose. Il paraissait aussi que ce papier, dérobé dans le cabinet de l'empereur ou dans le salon de service, ne pouvait donc l'avoir été que par une personne attachée au service d'honneur ou bien au service privé. Pour arriver à la connaissance du fait, l'autorité fit venir le papetier de l'empereur. Il reconnut que le papier des deux lettres était bien sorti de ses magasins. On lui ordonna de remettre toutes les lettres qu'il avait reçues pour les fournitures de la cour, et, nantie de ces pièces, la police fit venir les cinq experts-écrivains jurés près la cour criminelle, leur remit toutes les lettres produites par le papetier, ainsi que les deux lettres du comte R. de S. et de M. Carrion de Nisas, que l'empereur avait renvoyées de Milan, et avait jointes à son ordre d'arrestation. Les experts demeurèrent enfermés pendant plusieurs heures. Le résultat de leurs longues délibérations et de leur *examen scrupuleux*, disaient-ils, fut de prononcer que parmi les lettres qui leur avaient été remises, il en était une qui s'accordait avec les deux lettres de mystification et ils la produisirent. L'auteur des deux lettres comparées était M. Aubusson, chef de division au conseil d'État et qui, en l'absence de M. le duc de Bassano[1], devait tenir la plume au conseil d'État présidé par le prince

M. le duc de Bassano était alors fort malade et n'avait pas accompagné l'empereur en Italie. Il était demeuré à Paris.

archichancelier et qui envoyait à Milan la copie des procès-verbaux des séances.

Les experts ayant fait un rapport *authentiquement* signé *de tous*, M. Aubusson fut conduit à la préfecture de police.

M. Aubusson était un vieillard respectable, ayant l'aspect tout patriarcal. En se voyant arrêté, il fut frappé au cœur. Mais lorsqu'il entendit ce dont il était accusé, il fut aussi surpris qu'indigné. Il montra ses cheveux blancs et demanda si à son âge il pouvait être jugé capable d'un tour de page. On lui montra le procès-verbal des experts, les lettres des mystifiés et enfin les siennes, signées de lui, et d'après lesquelles les experts avaient prononcé qu'il était coupable, et puis l'ordre formel de l'empereur. M. Aubusson fut confondu, mais comme il était innocent, il ne put que gémir d'une telle erreur et attendre que justice lui fût rendue.

Cependant l'arrestation d'un homme aussi recommandable que M. Aubusson, ainsi que son bizarre motif, avaient fait grand bruit dans Paris. Il avait beaucoup d'amis qui vinrent aussitôt le voir et qui prirent à sa position le plus vif intérêt. Dans le nombre était cet excellent M. de La Valette, qui était toujours là où souffraient ses amis. Il fut à la préfecture de police et demanda à parler au comte Dubois.

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous vous êtes trompé. Vous avez fait arrêter M. Aubusson, il n'est pas coupable.

Le préfet ouvrit de grands yeux, ou plutôt de grandes oreilles en entendant ces paroles, et il regarda M. de La Valette, qui, à son tour, le regarda fixement, et puis alors il s'arrêta tout court. Il n'était pas

heureux, comme on sait, dans ses ambassades, témoin celle de Mme Durosnel.

— Mais, monsieur et cher confrère, lui dit le comte Dubois, si M. Aubusson n'est pas le coupable, quel est-il donc?

— Comment! quel est-il? Et comment voulez-vous que je le sache? répondit M. de La Valette avec un étonnement tout risible...

— Mais puisque vous affirmez avec tant d'assurance que ce n'est pas lui, vous savez donc qui c'est?

— Eh! non, de par tous les diables! je n'en sais rien. Mais je connais M. Aubusson, et il en est incapable. Je ne puis dire la chose que par conviction personnelle, mais elle est profonde, et j'en suis garant.

— Cependant M. Aubusson va être conduit au Temple et...

M. de La Valette fit un bond comme s'il eût marché sur un scorpion...

— Au Temple, s'écria-t-il, au Temple! Mais vous n'y songez pas! Comment, au Temple! Mais vous ne voulez donc pas m'entendre, quand je m'enroue à vous crier qu'il est innocent!

— Mais vous le crieriez beaucoup plus haut, dit M. le comte Dubois en riant de la colère de l'excellent homme, qu'à moins que vous ne me disiez le nom du coupable cela ne sert qu'à embrouiller la chose. Allons, mon cher comte, vous savez qui a fait cette belle affaire, dites-moi son nom et M. Aubusson ira dîner avec sa femme. A-t-il une femme?

— Eh, je n'en sais rien! Sûrement qu'il a une femme. Qui est-ce qui n'en a pas! Mais je vous répète encore une fois que le brave homme est innocent.

— Ah çà! dit le comte Dubois, je commence à croire que vous ne seriez pas aussi obstiné à le défendre, si vous n'aviez pas la conscience troublée par un remords. C'est vous qui êtes le coupable.

M. de La Valette fit bien un autre saut en s'entendant accuser lui-même. Mais ce soupçon le fit rire.

— Enfin puisque vous savez le nom du coupable, vous l'êtes maintenant de ne le pas nommer, dit le préfet.

M. de La Valette parut réfléchir.

— Eh bien, donnez-moi deux heures, dit-il au comte Dubois, et je vais me faire autoriser à le dire, car le secret n'est pas à moi seul.

Il partit en courant, après avoir reçu du comte Dubois l'assurance qu'avant deux heures il ne serait rien changé au sort actuel de M. Aubusson. Les deux heures n'étaient pas encore écoulées, que le comte de La Valette revint et rapporta l'autorisation pleine et entière de nommer les coupables.

Ces coupables, bien qu'ils fussent presque assurés de l'impunité, ne l'étaient pas de la colère de l'empereur, parce que les personnes de sa famille n'étaient pas plus que d'autres exemptes de son mécontentement en pareille circonstance.

C'étaient la princesse et le prince Louis qui avaient fait la mystification. Ils étaient à la Comédie-Française, dans la petite loge carrée qui est à l'avant-scène. En face d'eux étaient, le même soir, le comte R. de S. et M. Carrion de Nisas. Tous d'eux riaient beaucoup. Le prince et la princesse eurent la pensée de rire eux-mêmes à leurs dépens, en leur faisant faire la route de Fontainebleau. Comme l'empereur était parti depuis le matin, ils espéraient être à l'abri

de toute chose et que cette affaire tomberait dans l'oubli, parce qu'ils comptaient arriver à temps à Fontainebleau pour recommander au chambellan de service de ne pas garder la lettre et de la brûler. L'affaire fut plus sérieuse, et le fut surtout pour un homme respectable, qui se vit conduit à la préfecture de police, avec ses cheveux blancs et son caractère digne et recommandable. Le comte Dubois le fit aussitôt reconduire chez lui et accorda même à M. de La Valette de suspendre son rapport à l'empereur qui devait le recevoir par l'estafette, jusqu'à ce que le prince et la princesse eussent le temps de se disculper auprès de l'empereur, car sa colère était terrible pour ces sortes de choses, et surtout quand son nom y était mêlé.

Les lettres dont on ignore les auteurs, n'ont pas toujours une aussi funeste influence. Voici une histoire qui m'a été contée par le principal acteur[1], avec cette grâce charmante qu'il met à conter, et que je ne pourrai imiter que difficilement.

L'empereur était en Pologne, à Varsovie même. Il venait de recevoir Askerkan, ambassadeur de Perse, et le traité qu'il avait apporté se discutait chaque jour, et chaque jour le Persan apportait une nouvelle difficulté. Le duc de Bassano, ennuyé de cette continuelle finesse, qui ne consistait que dans des puérilités, était au bout de sa patience. Il y avait quinze jours qu'il n'était sorti, car ses conférences commençaient au

[1] Le duc de Bassano. J'ai déjà parlé de son talent pour conter. Jamais je n'en ai rencontré de plus aimable. L'autre jour il était avec moi et mon fils, et nous racontait sa captivité en Autriche. Il était sept heures et demie quand nous pensâmes à dîner, tant le charme était puissant.

matin et ne finissaient que le soir. Ce fut le quinzième jour. M. Amédée Jaubert, qui était auprès de l'ambassadeur persan comme interprète, accourut chez le ministre secrétaire d'Etat, comme l'ambassadeur entrait dans son hôtel.

— Monsieur le duc, lui dit-il, vous pouvez conclure ce matin même; l'ambassadeur ne sera plus exigeant. Tout à l'heure dans votre antichambre, l'un de ses esclaves a cassé son *narghilé*[1]. *La part du malheur* est faite, et vous pouvez aller en avant avec sécurité sans crainte de trouver un obstacle.

Il ne se trompait pas, le traité fut signé le jour même.

M. le duc de Bassano, libre enfin de quelques heures de son temps, sortit pour faire une promenade dans un bois qui était en face du château occupé par l'empereur, et dans lequel il logeait lui-même. La jeune garde avait bivouaqué la nuit précédente dans cet endroit et des restes de feux mal éteints étaient encore épars sur l'herbe et aux pieds des beaux arbres du bois. Le duc fut frappé en y entrant de cet aspect d'une solitude à demi animée, ou plutôt d'un monde animé et maintenant abandonné. Il se promenait pensif au milieu de ces vestiges que des peuples si différents semaient ainsi sur la terre d'un autre peuple, lorsqu'un papier qui se trouva à terre le frappa. C'était une lettre; elle était ouverte et quelques expressions très tendres, qui s'offrirent au duc malgré lui, car la lettre était ouverte entièrement, lui donnèrent la curiosité de l'ouvrir et de la lire. Il s'en repentit presque aussitôt. Il éprouva presque un mouvement d'envie en voyant combien l'homme à qui cette lettre était

[1] Son équipage de pipe.

adressée était aimé : C'étaient des mots si tendres! un amour si vrai, si pur, une abnégation si entière, si complète. Et cela devait être, car c'était une mere qui l'écrivait.

Oui c'était une mère qui écrivait à son fils. Le duc le vit dans les dernières lignes de la lettre :

« Adieu, mon enfant, lui disait la pauvre mère, adieu! Quand je songe que tu es isolé, sans appui, au milieu de toutes les peines qui déjà sont si vives dans ton état, je me prends à pleurer et je prie Dieu qu'il te fasse trouver un protecteur qui se rappelle encore le nom de ton père.

« Julie Desmaisons. »

Le duc a une âme faite pour comprendre tout ce qui est noble et généreux.

— Pauvre enfant, pauvre mère! dit-il en lisant la lettre. Eh bien, je serai ce protecteur que tu demandes à Dieu, si ton fils en est digne!

Il prit la lettre et rentra au château. Mais, au lieu d'aller chez lui, il fut chez le maréchal Besssières qui commandait la jeune garde.

— Vous avez dans les vélites de la garde, lui dit-il, un jeune homme nommé D..., je voudrais avoir des renseignements sur son compte.

Le maréchal Bessières fit appeler le colonel César de la Ville et lui demanda les notes du jeune vélite que le duc de Bassano venait de lui nommer. Les notes vinrent. Elles étaient parfaites. Le duc de Bassano demanda aussitôt au maréchal s'il y avait une place d'officier vacante et il sut avec plaisir qu'il y en avait une. Le même jour, dans son travail avec l'empereur, il lui parla de son aventure. L'empereur

en rit d'abord, et puis elle le toucha. Des informations plus sérieuses furent prises, car le jeune homme non seulement avait une bonne conduite, mais il était bien élevé et pouvait alors parvenir à tout, car le régime de l'empire était bien celui où le mérite prenait ses degrés de noblesse.

Ce mot me rappelle une chose dite un jour par mon mari à M. de Montmorency, duc de Laval. On parlait beaucoup des *ancêtres* et de l'ancienne noblesse. Cela pouvait être plein de justesse, mais maladroit devant un homme dont les parchemins étaient dans la poignée de son sabre. Junot le comprit au reste plutôt qu'il ne le sentit, car il savait bien qu'il n'y avait rien d'hostile dans la phrase qui lui était adressée. Cependant il ne put s'empêcher d'y répondre, mais il le fit comme il le devait, avec son esprit fin et plein d'aperçus très remarquables.

— Monsieur, dit-il au duc de Montmorency... sans doute c'est une belle chose qu'une illustration comme celle que vous pouvez invoquer. Après tout, la différence qu'il y a entre nous, c'est que vous *avez des aïeux*, et que nous, *nous sommes des aïeux*.

Je trouve ce mot très beau et d'une juste simplicité.

Ecrire des Mémoires, c'est feuilleter ses souvenirs, c'est mettre en ordre une foule d'incidents plus ou moins curieux, qui se pressent en foule autour de notre pensée. Mais souvent aussi on saute à pieds joints sur toute une époque, parce qu'une autre époque nous réclame à plus de titres et nous impose presque l'obligation de la raconter. Mais il est convenu que l'on peut toujours revenir et que rien n'est perdu quand le souvenir le retrace. Voici une histoire assez plaisante qui arriva en 1811 — dans l'hiver de

1810 à 1811 — et qui fut peu connue parce que l'empereur n'en permit pas beaucoup la relation. On sait que, lorsque son nom était quelque part, il était fort difficile sur la publication des choses.

On sait aussi que sa diplomatie s'exprimait quelquefois par des notes très sévères mises dans le *Moniteur*, notes toujours concises, serrées et, pour ainsi dire, *en style lapidaire*. Il n'épargnait pas même les siens, ni les rois ni les reines. Et c'étaient au fait toujours ces terribles notes que ses généraux redoutaient le plus comme réprimande. Peut-être qu'à Waterloo le maréchal Grouchy aurait marché en entendant le canon de la bataille gronder en l'appelant, s'il n'avait redouté ce stigmate effrayant dont la main de Napoléon frappait quelquefois très inconsidérément. Hélas! qui le sait mieux que moi, moi qui ai vu l'âme la plus dévouée à sa fortune et à sa destinée heureuse ou malheureuse, frappée de mort par deux articles du *Moniteur?* O mon Dieu, ce souvenir ne devait-il pas arrêter sa main lorsque plus tard il en faisait un nouveau? Le souvenir de ce qu'il souffrit à Dresde en apprenant qu'il venait de perdre un de ses plus fidèles amis, un de ceux qui lui auraient été colonne de fer pour soutenir son trône, eh bien, le chagrin le tua dans le plus lumineux de sa vie! Et ce fut une parole amère qui lui donna la mort!

Ah! n'abordons pas encore de tels moments. Ce n'est pas surtout sur eux qu'il faut anticiper.

Il y avait eu un jour grand cercle aux Tuileries. On s'était retiré à une heure à peu près, ainsi que cela arrivait lorsqu'on soupait dans la galerie de Diane. L'empereur, après le cercle, monta en voiture et fut coucher à l'Elysée Napoléon. Les valets de pied,

en éteignant les lumières et les feux, trouvèrent dans le cabinet même de l'empereur un homme caché derrière les rideaux de la fenêtre. Cette rencontre causa d'abord un grand émoi parmi tout le peuple frotteur et éteigneur. Mais au bout d'un instant l'étonnement succéda à l'épouvante, en voyant cet homme occupé à chercher quelque chose avec une grande attention.

Un valet de pied s'approcha de lui. Il tenait une lumière à la main. L'homme s'élance non pas sur le valet de pied, mais sur la lumière et la souffle. Une autre était plus loin, il y court et la souffle encore. On les rallume et l'homme toujours de souffler. Ensuite sa manie devint plus hostile et il cracha assez impoliment au nez de ceux qui l'approchèrent pour le prendre. On fit avertir le grand maréchal. Il vint aussitôt et s'approcha comme les autres de l'homme-soufflet. Mais il eut aussi son tour comme les autres et l'homme lui cracha au nez le mieux du monde. Cet homme fut arrêté et la chose fut d'autant plus facile qu'on vit que ses armes n'étaient pas bien redoutables. On l'interrogea. Cet homme était un fou. Il l'était depuis peu de temps, et depuis la mort de son père, qui était fumiste et avec qui il était venu plusieurs fois éteindre des feux de cheminée au château. Dans sa monomanie il s'était figuré qu'il retrouverait l'âme de son père aux Tuileries, dans les feux ou les lumières. On le mit à Charenton et ce fut fini.

Mais ce ne fut pas tout pour le corps diplomatique. On s'empara de cette aventure dans les faits les plus apparents qui parvinrent au public et l'un des ambassadeurs le plus en crédit à Paris écrivit à sa cour

que l'empereur avait été au moment d'être assassiné par un homme qui était caché dans sa chambre à coucher. Celui qui écrivait cette aventure à sa cour concluait de là, comme M. Canning dans le parlement d'Angleterre, que l'existence de l'empereur ne tenait qu'à un fil et que les guerres avec la France n'étaient que des *guerres viagères* sur la tête d'un seul homme. L'empereur sut cette méprise ainsi que le mot *guerre viagère*. Il s'en vengea dans une note sanglante insérée au *Moniteur* du mois de février de cette même année et dont bien sûrement celui qu'elle frappait s'est non seulement vengé en 1814, mais j'ai lieu de le croire et, j'ajouterai de le craindre par estime pour son beau caractère, jusque sur le rocher de Sainte-Hélène[1].

[1] Je n'ai même pas besoin de mettre une initiale, cela est inutile pour ceux qui ne savent pas l'histoire. Pour ceux qui la connaissent, cela l'est encore moins.

CHAPITRE V

Tristesse et souvenirs. — La robe noire à l'Opéra. — Mes vrais amis. — Le brisement de cœur. — Les regrets. — Marie-Louise. — La fille de l'empereur d'Autriche. — L'archichancelier. — Le régicide. — Encore le général Malet. — Le roi de Rome. — *Le tour de force* et M. Pasquier. — Rostopchin et Christophe. — Moscou et ses flammes. — La retraite. — La guerre *éternelle*. — JAMAIS et TOUJOURS. — Départ de l'empereur. — Arrivée à *Ochsmiana*. — Auguste de Caulaincourt. — Sa mort. — Son mariage. — Bulletin du 19 décembre à Paris. — Son effet. — Arrivé de Napoléon à Wilna. — Le duc de Bassano. — Arrivée à Varsovie. — L'hôtel garni. — L'abbé de Pradt. — L'homme d'esprit ridicule. — Le petit salon. — Promenade de l'empereur. — Le général Moreau. — Sa bière. — Le même salon. — Arrivée de l'empereur à Paris. — IL EST MINUIT. — Bonheur du retour. — Le roi de Rome. — Encore Marie-Louise. — L'archichancelier Frochot. — Instruction criminelle. — Le traître. — Conversation de Junot et de Napoléon. — La belle pensée de l'empereur. — *Si j'étais mort!* — Affection de Junot. — Souvenirs d'Henri IV. — Le cardinal Maury. — Position de l'empereur expliquée par lui. — Le *figuier* et les *pommes*. — Les hommes de la révolution. — Mécontentement de Junot. — Ma maladie. — Je suis fort mal.

Il est des souvenirs sur lesquels il est affreux d'être obligée de revenir. C'est une nouvelle agonie, une nouvelle mort, et pour des yeux fatigués de pleurs, pour une âme lasse de souffrance, n'ai-je pas raison de dire que c'est une peine amère que de réveiller de leur long sommeil de terribles pensées

auxquelles se rattachent l'humiliation d'un grand peuple, l'écroulement d'un grand empire, le bouleversement de votre existence. Mais surtout et voilà la plaie douloureuse même dans la cicatrice que toujours forme le temps, la perte par la mort de tout ce que vous aimiez.

Oh! que j'ai longtemps souffert, bien souffert, mon Dieu! Je ne portais pas le deuil ostensiblement en ayant une élégante robe noire un jour de première représentation à l'Opéra, et disant : « *C'est pour l'anniversaire du* 5 *mai* 1821! » mais lorsque me promenant dans les bois solitaires qui entouraient la demeure que j'avais choisie en quittant un monde qui avait l'impudeur de ne plus venir entourer de flatteries celle qui ne pouvait plus lui offrir les mêmes joies dans sa maison, lorsque je me demandais à moi-même ce qu'étaient devenus tant d'amis[1] véritables et que la réponse me venait du tombeau, oh! c'est alors que mon âme se brisait, et que je pleurais avec un déchirement de cœur qui m'a fait concevoir qu'on pouvait mourir d'une peine profonde.

Je devais souffrir amèrement de celles que Dieu m'avait envoyées dans sa colère, car je suis faite pour l'amitié et ses douces et saintes affections. C'est le souffle qui fait vivre. Privée de cette animation de tous les jours, de tous les instants, il faut ne plus

[1] Je serais ingrate envers le sort, si je ne reconnaissais pas que Dieu a été grandement bon en me conservant de vrais et bons amis, qui ont adouci l'amertume de ces premiers instants. Il en est surtout que rien n'a rebutés. Ils bravaient, pour venir me consoler, la glace de l'hiver comme le soleil de la canicule. Ils m'ont appris que le cœur de l'homme pouvait être aussi bon qu'il peut être méchant et vicieux, mais surtout ingrat!

existêr, car c'est ne pas vivre que vivre isolée de tant d'intérêts qui firent le charme de notre vie pendant bien des années. La perte de M. le comte Louis de Narbonne surtout fut un coup terrible pour moi. J'ai assez parlé de mon affection filiale pour lui pour que mon chagrin soit compris. Mais avant cette peine il m'en fallait subir de bien douloureuses aussi et qui, dans le temps, me rendirent facile sur les coups qui me frappèrent ensuite et me familiarisèrent avec la souffrance! Je ne parle pas ici du brisement de mon existence, du total renversement de ma fortune. Sans affecter une philosophie qu'il m'est au reste indifférent de voir ou non recevoir à croyance, je dirai que jamais les pertes de ce genre n'ont eu le pouvoir de me faire jeter une larme. Sans doute j'ai été vivement affectée de la perte d'une fortune conquise à mes enfants par l'épée de leur père et payée de son sang, mais lorsque ma pensée, en se reportant sur cette époque de désastre, m'a rappelé que cette fortune était le seul bien qu'ils eussent, parce que leur père n'en avait pas PRIS d'autre et qu'il n'avait que la récompense du brave, ce qui avait payé vingt blessures et vingt ans de travaux, alors j'ai été consolée et même fière de ma position et de la leur, bien sûre qu'un jour ils ne me désavoueraient pas et que leur pauvreté leur serait un honneur. Mais revenons à 1813.

Cet affaire de Malet avait fait un effet terrible, dont la secousse avait ébranlé les provinces les plus éloignées. Pendant ce temps, Marie-Louise était à Saint-Cloud, très peu effarouchée, n'en trottant pas moins à cheval pour courir le même jour dans les bois environnants, où pouvaient se trouver des attroupements

de conspirateurs, puisque le général Malet et ses deux complices étaient seuls arrêtés et que dans le premier instant on dût croire qu'une telle démarche n'ait pas été faite par lui sans des relations étendues au loin et qui pouvaient éclater encore. Ce n'était pas courage de la part de Marie-Louise, c'était à la fois ennui de s'occuper de la chose — qu'elle n'a jamais bien comprise — et une suite de son caractère.

— Qu'auraient-ils pu me faire? dit-elle avec une sorte de hauteur à l'archichancelier, lorsqu'il fut à Saint-Cloud pour lui rendre compte de l'affaire du matin.

Il semblait qu'elle lui disait :

— Je voudrais bien savoir ce qu'ils auraient pu faire à la fille de l'empereur d'Autriche!

Mais l'archichancelier n'était pas homme à se laisser fort imposer par de grands airs appuyés sur du vent, il avait pour sa part jugé un roi. Je ne dis pas cela pour montrer de lui une chose en bien, car c'est la plus mauvaise action de sa vie. Mais, enfin, il l'avait faite. Et puis ce même François II, cet empereur d'Autriche avait été deux fois obligé de fuir devant nos armes. Tout cela abat le prestige qui se forme autour des trônes. La mort et la fuite sont deux événements qui montrent l'homme tel qu'il est, car on le voit subissant la loi commune et ne pouvant commander à ce qui régit le dernier misérable de son royaume.

Aussi Cambacérès, sortant un peu de ce calme solennel qui jamais ne le quittait, répondit assez aigrement et même avec une parole un peu prompte, ce qui était bien plus inusité chez lui :

— Ma foi, madame, Votre Majesté est bien heu-

reuse de voir les événements d'un œil aussi philosophique, car elle sait sans doute que le projet du général Malet était de *remettre le roi de Rome à la pitié publique*, c'est-à-dire aux Enfants-Trouvés, et, quant à Votre Majesté, on *devait décider la chose plus tard*[1].

Hélas! pouvons-nous nous étonner que Marie-Louise, une étrangère parmi nous, qui n'avait pris à aucune des mille racines que sa jeune âme avait jetées dans cette terre qui était devenue sa patrie, fût aussi insouciante à l'événement que je viens de rapporter, quand j'ai vu des Français plaisanter sur toutes ses conséquences et ne trouver que des jeux de mots à faire dans une circonstance aussi terrible que celle où nous nous trouvions alors, circonstance qui, pourtant, offrait un immense intérêt de morale, même à l'être le plus éloigné de celui de la patrie, en montrant l'insuffisance des seuls moyens répressifs, quand la force de défense consiste précisément dans ces mêmes moyens?

Quelque temps après l'affaire de Malet, l'impératrice Joséphine revint de Prégny[2], où elle était allée

[1] On trouva dans la poche de Malet un plan fort bien fait et rédigé seulement par lui, qui réglait ainsi le sort de chacun; celui du roi de Rome était fixé comme je viens de le dire.

On *n'a jamais* dit à Marie-Louise quelle était cette décision. Elle était déjà arrêtée et bien loin d'être satisfaisante pour l'orgueil de la fille des Césars.

M. de Montgaillard a dit dans son *Histoire de France*, que c'était grâce *aux soins* de Cambacérès que Savary avait été délivré, ainsi que M. Pasquier. Il n'en est rien, la chose s'est passée comme je l'ai dit plus haut.

[2] Charmante propriété qu'elle avait achetée sur les bords du

après avoir quitté Aix en Savoie, et vint à la Malmaison. M. le baron Pasquier fut la voir et fit une partie de billard à la russe avec M. de Beaumont, chambellan de l'impératrice. M. de Beaumont fit les quarante points sans remettre la queue. M. Pasquier s'écria comme le duc de Rovigo chez lui[1] :

— Parbleu, voilà un fameux tour de force !

Nous eûmes toutes envie de rire. Mais le sérieux de l'impératrice nous donna l'exemple.

Ce qui nous parvenait des nouvelles de l'armée de Russie était aussi rare qu'il était affreux. Les lettres ne passaient pas. Nous étions privées même de cette consolation si impossible à ôter à l'absence, car alors il faut mourir. Je ne parle pas ici avec une expression exagérée, je parle de la douleur de craindre pour le père de ses enfants, pour celui qui doit toujours être votre meilleur, votre plus sûr ami, et dont les jours importent à ceux de toute une famille. Ces craintes-là sont anxieuses et vous tuent lorsqu'elles se prolongent. Voilà pourtant comme nous étions presque toutes en 1812 et 1813.

Ce fut alors que parvint à Paris le premier bruit de l'incendie de Moscou, cette horreur que la rage envieuse qui animait alors toute l'Europe contre Napoléon, fit qualifier de sublime action et qui eût été frappée d'anathème s'il l'eût ordonnée à son peuple. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que *Rostopchin* a mérité, en incendiant Moscou, *comme*

lac de Genève. Elle appartient aujourd'hui à un Genevois qui ne l'habite que rarement, étant en Angleterre.

[1] J'ai dit, je crois, que M. de Rovigo, jouant au billard, dit le même mot que M. Pasquier. Le rapprochement est plaisant.

il l'a fait, de subir le parallèle très juste du Scythe féroce et insensé brûlant et ravageant sa patrie, avec le nègre sauvage Christophe, brûlant la ville du Cap aux Antilles et massacrant les blancs.

Les détails de ce désastre sont trop admirablement retracés dans l'ouvrage de M. le comte de Ségur pour que je les renouvelle ici. Je dirai seulement que les relations très rares qui nous parvenaient parlaient bien de Moscou brûlé et dévasté. Mais sur peut-être une vingtaine de lettres que j'ai pu lire et qui contenaient des détails très circonstanciés sur ce terrible drame, pas une n'était semblable à l'autre dans l'explication. Tant il est vrai de dire que le rayon visuel de notre intelligence est tout aussi différent de celui qui est près de nous, que le regard *matériel* — si je puis parler ainsi — l'est parmi les hommes entre eux. La lettre de M. de Narbonne est celle qui, selon moi, contenait le plus de vérité, d'après ce que dirent tous mes autres amis. Quant à Junot, il n'entra pas dans Moscou et demeura à quelques lieues pour veiller sur les ambulances, qui chaque jour se remplissaient de blessés et de malades qui se repliaient sur les derrières de l'armée. Le froid commençait à faire ressentir son terrible effet dans cette contrée de glace et cet effet doublait, centuplait l'effroi qui déjà privait l'armée de son courage et de cette résolution dont elle avait tant besoin. Il ne s'agissait plus de combattre des hommes, de les combattre chez eux au milieu de leurs ressources, ce qui déjà était un avantage immense pour eux et contre nous, c'était un ennemi dont la force inconnue apportait la mort aussitôt que son souffle vous frappait au visage.

Lorsque le froid succéda à la chaleur des flammes de Moscou, de ces flammes dont les langues dévorantes se promenèrent dans la ville aux quarante fois quarante coupoles, lorsque la plus grande partie de cette armée, surprise au sein d'une sécurité presque commandée par son chef, put juger que le retour était presque fermé vers la patrie, alors il se répandit un découragement de mort sur tous ces braves, qui avaient tant de fois affronté les plus grands, les plus terribles hasards. Je les ai entendus au moment du retour, lorsque les peines étaient encore tellement vives et fraîchement incisées dans le souvenir, que le front cicatrisé du plus brave de tous pâlissait encore en parlant seulement de ces terribles heures ! L'empereur put alors juger que sa volonté n'était pas assez forte pour lutter contre Dieu, lorsque Dieu avait dit en formant un homme :

— *Je te doue de ces facultés, et tu n'iras pas au delà.*

Napoléon voulut exiger de ses généraux ce qu'ils ne pouvaient plus lui donner. Aussitôt que cette vérité fut reconnue, il y eut un effet terrible qui se manifesta parmi toute cette troupe, lorsqu'elle put voir enfin que pour elle il n'était plus de trêve ni de paix avec les dangers et la mort. Ils se demandèrent à eux-mêmes pourquoi ces récompenses que Napoléon leur avait données, mais qu'ils avaient eux-mêmes au reste noblement payées d'avance, par les flots de leur sang versé en Italie, en Égypte, en Espagne, en Allemagne et même en Amérique. Car le monde entier nous a vus parcourir ses routes ; les cadavres de nos soldats engraissent le champ du nègre des Antilles, comme celui du Bohême et du Hongrois, et

les steppes de la Russie recevaient alors les corps des malheureux qui mouraient dans leurs neiges des suites d'une blessure reçue sous les orangers de Grenade !...

Cette conviction d'une guerre éternelle produisit une sensation qui bouleversa toutes les pensées. Alors — et je parle d'après beaucoup de voix qui révélèrent leurs souffrances dans ces jours de mort — on se demanda pourquoi ces titres, pourquoi ces majorats, pourquoi ces cordons, ces ordres, tout ce faste de récompenses, si JAMAIS, JAMAIS on n'en pouvait jouir en repos ! Toujours loin de tout ce qu'on aimait, on finissait par devenir étranger à sa famille. Les plus doux, les plus chers des liens devenaient eux-mêmes une simple impression raisonnée. Les enfants grandissaient loin de leur père et il se formait ainsi dans une famille des liens d'affection séparés, qui plus tard portaient le trouble et le malheur dans une maison. A prendre ensuite la vie plus matériellement, la souffrance du regret était peut-être encore plus vive dans le moment même, parce que ce souvenir venait retracer à l'homme privé de tout, sur la route glacée où il retombait à chaque pas sur la neige, manquant quelquefois de pain et de vêtements, qu'il avait une maison parfaitement pourvue de toutes choses, chaude et commode, et lui offrant en foule tous ces riens que la fortune donne, et que les gens de bon goût savent si bien rassembler autour d'eux ! Alors une sorte de rage s'emparait de ces malheureux affamés et transis, et de jour en jour leur voix s'élevait plus menaçante et plus ferme en répétant :

— Eh quoi ! JAMAIS, JAMAIS DE REPOS !

Bientôt les revers commencèrent à montrer le

malheur sous un aspect plus terrible encore. Ce fut en vain que l'empereur voulut lui-même en imposer à tout ce qui l'entourait, par une feinte sécurité, et à la France par des décrets sur les théâtres, datés de Moscou, qui devaient montrer à quel point son esprit était libre. Rien n'empêchait que la vérité parvînt à l'armée, rien n'empêchait aussi qu'elle nous vînt éclairer de sa triste lumière, malgré la distance qui nous séparait des lieux où se jouait ce drame effrayant et terrible.

Kutusow voulant empêcher la jonction du maréchal Victor, attaqua le roi de Naples à *Winskowo*[1] et le battit malgré son opiniâtre et courageuse défense.

Ce fut alors que Napoléon se détermina à faire sa retraite. Ainsi donc, toute l'Europe en armes, plus d'un million d'hommes s'égorgeant, une capitale brûlée et ravagée, tant de veuves en deuil, d'enfants orphelins, tant de bières qui s'ouvraient déjà pour recevoir les morts, qui devaient tomber en touchant de la main le sol de la patrie, tant de malheurs affreux, *irréparables*, toute cette tragédie enfin dont nous étions tous acteurs, au moins par le brisement de nos âmes, tout se termina par une malheureuse retraite !

Après quarante jours d'occupation, Napoléon abandonne Moscou, Moscou qu'il s'attendait à voir dans toute sa pompe moscovite et gothique, avec ses richesses orientales, ses jardins, ses coupoles et ses toits d'or, ses palais, ses boyards, et dont il ne trouva que le cadavre presque enseveli sous un linceul de cendres.

Le maréchal Mortier, demeuré à l'arrière-garde, fi

[1] Vingt lieues ouest de Moscou.

sauter le Kremlin et l'Arsenal. Le Kremlin, première résidence des ducs de Moscovie et qui, tout accoutumé qu'il était à voir des scènes de mort et de sang, apprit en tombant que nous étions plus barbares que les premiers Scythes. Et en vérité ses vieilles murailles ne devaient pas s'attendre au sacrilège d'être renversées par une main française, qui devait les respecter, au moins comme monument des plus curieux. C'est en général un aspect fort étrange que cette partie du caractère de Napoléon, qui s'offre ainsi à nous soumis à des puérilités inconcevables. On ne peut même se l'expliquer dans un homme doué de si éminentes facultés [1] !

Au moment de quitter Moscou, l'empereur suspendit son départ, et cependant les subsistances n'y arrivaient plus que difficilement. Mais, abusé par les souvenirs d'Erfurt, et croyant, au reste, avec raison, pouvoir compter sur l'attachement de l'empereur Alexandre, il lui proposa un nouveau traité. Les campagnes de 1805 et de 1809 avaient été terminées ainsi, et Napoléon jugeait que celle de 1812 ne pouvait l'être autrement. En vérité, il autoriserait à le croire. Mais combien les circonstances étaient différentes ! L'Autriche, dont le système est tout paternel et conservateur, n'hésita jamais à sacrifier son territoire pour sauver des hommes, tandis que celui de la Russie était tout autre. Non pas qu'elle fût encore dans cette route suivie par ses anciens souverains, et de laquelle ils ne voyaient leurs sujets qu'en esclaves,

[1] On m'a assuré que rien n'était moins nécessaire que la destruction du Kremlin. Mais l'empereur le voulut comme une trace qui devait marquer à jamais son passage.

mais parce que la localité, le changement de mœurs et surtout de langage, tout était disposé pour qu'en effet les combinaisons fussent différentes. Napoléon ne connaissait pas assez la Russie et le caractère d'Alexandre. Il le jugea faible et incapable, parce qu'il l'avait rallié à lui, lors de Tilsitt, sans éprouver de difficultés. Il crut en conséquence que les propositions faites par le général Lauriston seraient peut-être discutées, mais du moins acceptées. Il n'en fut rien. Cinq semaines furent perdues en négociations inutiles, que les premiers jours devaient montrer telles qu'elles étaient, et le 23 octobre 1812 commença la fameuse retraite, par l'évacuation de Moscou, cette retraite dans laquelle le maréchal Ney fut sublime comme soldat, comme général en chef, comme tout ce qui jamais ceignit l'épée.

Junot me disait à son retour de Russie :

— Je n'ai, dans toute ma vie, rien vu d'aussi admirable que Ney pendant la retraite de Moscou. C'est fabuleux de bravoure, de talent, et de tout ce que l'homme peut demander et obtenir de Dieu, quand il commande une armée[1].

Maintenant la parole va changer d'expression. C'est la plainte amère d'un cœur brisé, d'une âme ulcérée, d'une mère, d'une veuve, dont le devoir est de faire connaître de grandes vérités. Sans doute, c'est un devoir pénible. J'aurai de vives blessures à dévoiler, bien profondes, car il me faut plonger dans la nuit du tombeau et en évoquer ces mêmes vérités que je dois mettre au jour.

[1] Avec la même vérité que j'ai répété les jugements de ses nombreux *frères d'armes* pour le Portugal, je rends ici témoignage au talent du maréchal Ney.

Les courriers étaient enfin parvenus à passer et le 29e bulletin daté de *Malodeczno*[1], le 3 décembre, arriva à Paris le 18. Alors cessa pour toujours l'enchantement qui nous fascinait. Nous vîmes tout à coup nos malheurs, nous les vîmes avec une cruelle prévision. Rien ne nous fut celé dans l'avenir. Il semblait que nous dussions expier, nous, pauvres innocents, toute la gloire passée de notre belle nation ! Les conjectures avaient, au reste, une teinte sombre et sinistre, depuis que les bulletins ne nous arrivaient plus qu'à de longs intervalles et que les lettres étaient interceptées. Cette fois, l'empereur avait été d'une cruelle franchise avec nous. Néanmoins, tout était préférable à l'incertitude. Et puis il fut noblement vrai. Il mit entièrement à découvert l'état des pertes de la France. Il lui parlait de son deuil avec cette voix qui était puissante quand elle parlait la langue du cœur, comme, lorsqu'elle appelait à la bataille, haute et sonore comme un clairon. Plusieurs critiques se sont élevés contre ce 29e bulletin. Les gens qui en ont parlé sont les mêmes qui ont voulu raisonner sur ce qu'ils ignoraient. Le style de l'empereur était dans ce bulletin ce qu'il devait être. Il n'était pas seulement écrit pour les Français assis au coin de leur feu, il devait aussi être lu par les soldats de la Grande-Armée, par une foule de vieilles moustaches retirées dans leurs villages et presque tous oncles, pères ou aïeux des jeunes conscrits de la retraite. Ainsi donc, lorsque l'empereur compare les Bédouins aux Cosaques, il n'a pas

[1] Vingt lieues ouest de Borisow, quinze lieues nord-ouest de Minsk.

tort. Un auteur, que j'estime fort du reste, paraît surtout très offensé de ce que Napoléon ose comparer les *hideux Bédouins* aux Cosaques. Je ne sais, en vérité, s'ils ne doivent prétendre à ce surnom-là, bien plus que les voleurs déguenillés de l'Orient. C'est ainsi que la prévention juge tout avec cette âpre injustice qui compromet les meilleures causes. Cet homme va jusqu'à reprocher à l'empereur[1] de terminer son bulletin en disant :

« Ma santé n'a jamais été meilleure. »

Eh quoi ! Lorsque la conspiration Malet avait été au moment de réussir, en s'appuyant sur le fait de la mort de l'empereur, lorsque rien ne l'avait seulement fait présumer, on trouve étrange que Napoléon, en rentrant presque en fugitif dans son empire, fasse connaître que non seulement il vit, mais que sa santé n'est pas même altérée ! Voilà, je le répète, comment il arrive que la prévention n'attaque jamais avec succès. Elle dépasse toujours le but. C'est ainsi qu'il est stupide de reprocher à l'empereur d'avoir quitté l'armée dans sa retraite. Qu'aurait-il fait pour son bien ? Ce qu'il avait à faire, c'était de venir à Paris chercher des secours et c'est ce qu'il fit. Sans doute, il pouvait mourir — et peut-être cela eût-il été plus heureux pour lui, pour éviter une agonie de six années sur le roc de feu de Sainte-Hélène. Mais que seraient devenues la France et l'armée ? Était-ce donc au milieu d'un pareil désastre, lorsque pas une

[1] *Revue chronologique de l'histoire de France*, par M. de Montgaillard ; ouvrage excellent, du reste, mais qu'il est impossible de lire, tant il est prévenu contre Napoléon et même contre tout le monde. Les ennemis de Napoléon ne trouvent pas même grâce devant lui. — (5e période, page 541.)

main n'était de force à soulever ni son épée, ni son sceptre, qu'il fallait désirer le voir couché dans sa bière? Celui qui parle ainsi n'est même pas Français.

L'arrivée de l'empereur à Paris, où il rentra le 20 décembre, suivit immédiatement le bulletin qui avait paru la veille. Napoléon avait arrêté son retour au milieu des désastres de la retraite. Il en parla d'abord à Duroc.

— Si vous l'aviez entendu, me disait le duc de Frioul en me racontant cette conversation, vous l'auriez admiré plus que dans toute autre circonstance de sa vie.

Il en parla ensuite au duc de Vicence qui avait perdu son frère dans cette mortalité exercée par tous les fléaux et qui désirait revenir en France pour consoler sa mère[1]. Napoléon lui dit qu'il voyagerait sous son nom. Berthier fut également instruit. Ils furent d'abord les seuls que l'empereur mit dans son secret. Le 5 décembre, il partit de Smorgoni après avoir longtemps conféré avec le général Hogendorp, gouverneur de Wilna, qu'il avait mandé pour s'assurer que tout ce qu'il était possible de rassembler de vivres et de munitions serait réuni dans cette dernière ville. Cette conférence avec le général Hogendorp prouve combien Napoléon se fiait peu au

[1] Auguste de Caulaincourt, frère cadet du duc de Vicence. Il était fort inférieur à son frère sous tous les rapports. Il avait épousé la fille de M. d'Aubusson de la Feuillade, chambellan de l'empereur. Mlle d'Aubusson était au couvent, lorsque son mari partit pour l'armée et ne le quitta même pas pour la noce. Elle se maria, comme cela se faisait jadis, avant l'âge permis pour l'habitation commune.

roi de Naples pour ce qui concernait l'administration.

— Je *pèserai* plus sur mon trône aux Tuileries, qu'à la tête de l'armée, disait-il au peu de personnes qui l'entouraient au moment de son départ.

Et il avait bien raison.

Dans la nuit qui suivit, il courut un fort grand danger à *Ochsmiana*. C'était une ville assez petite, à moitié fortifiée, dans laquelle était une partie des troupes de Kœnisberg. Au moment où l'empereur y arrivait, les Cosaques qui pénétraient partout et qui étaient entrés dans la place par une surprise, chose fort inexcusable[1] à la guerre, comme on sait, venaient d'en être repoussés. Il ne tint à rien que l'empereur ne fût pris. Arrivé à Wilna, il s'arrêta quelques moments dans le faubourg pour voir le duc de Bassano, pour qui son amitié et son estime étaient entières, et qui pouvait lui donner sur la situation morale de Wilna, alors le point le plus important de l'armée, les plus sûrs et les plus clairs renseignements. A Varsovie, où il arriva une heure après midi, il ne voulut descendre dans aucune maison particulière. Il alla à un hôtel garni, l'hôtel d'Angleterre, et ce fut de là qu'il envoya chercher M. de Pradt, cet homme qui a trouvé le moyen, avec de l'esprit et une intelligence assez supérieure, d'après ce qu'on répète au moins, ce qui n'est pas toujours une raison, d'être à jamais souverainement et sottement ridicule, avec un vernis d'odieux qui donne à son ridicule une couleur infâme, pour la manière dont il a osé parler de Napoléon. Il fut mandé

[1] Le grand Condé disait : « Être battu, c'est un malheur qui peut arriver au plus habile général ; être surpris, jamais. »

par lui à Varsovie, pour des renseignements que l'empereur voulait savoir et qu'il savait. Il demeura quelque temps avec l'empereur dans un petit salon au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Angleterre, l'empereur n'ayant pas voulu qu'on lui préparât un autre appartement. Ce petit salon dans lequel il demeura et dîna ce même jour de sa venue à Varsovie, fut le théâtre d'une autre scène bien différente, lorsque le corps de Moreau, le corps du transfuge, du traître infidèle, fut transporté dans le pays de ceux pour qui sa main perfide pointa le canon sur ses frères d'armes et ses compatriotes. Il passa dans sa bière par la ville de Varsovie. Le convoi fit station et ceux qui menaient le deuil s'arrêtèrent dans ce même hôtel où Napoléon avait passé quelques mois avant. On déposa la bière dans la maison, tandis que les conducteurs allaient manger et boire en riant, car celui qui meurt en ennemi de sa patrie, sur la terre étrangère, ne doit pas s'attendre que son drap mortuaire sera mouillé d'aucune larme. Le cercueil fut donc porté dans l'intérieur de la maison, et ce fut dans ce même petit salon où l'empereur avait révélé tant de grandes pensées, que le corps de Moreau demeura solitaire, en attendant le bon plaisir de ses conducteurs. Nul appareil n'entourait son cercueil. C'était une moralité tristement offerte à l'expérience des hommes.

Neuf jours après son départ de Smorgoni, Napoléon était à Dresde, où il vit quelques moments le roi de Saxe. Il parcourait cette route avec la rapidité d'une flèche lancée par ces anciens Scythes qu'il laissait derrière lui. De Dresde, il fut à Erfurt. Ce fut là qu'il quitta son traîneau pour prendre la voiture de voyage de M. de Saint-Aignan, notre ministre près

le duc de Weimar et beau-frère de M. le duc de Vicence. Il traversa seulement ensuite toutes les villes des frontières, même Mayence et le 19 décembre, à minuit un quart, l'empereur arriva devant la première grille des Tuileries. Depuis l'affaire de Malet, on redoublait de sévérité dans tout ce qui regardait la police intérieure et la sûreté du château. L'impératrice venait de se coucher, lorsque la calèche où était l'empereur s'arrêta à la grille. Il fut d'abord très difficile de le faire reconnaître dans cette petite voiture dans laquelle il était seul avec le duc de Vicence, qui, après un tête-à-tête de quatorze jours et quatorze nuits, le déposa enfin à la porte de la chambre de l'impératrice et s'en fut lui-même chercher un repos dont il avait grand besoin.

Il est impossible de rendre l'excès de sensibilité auquel l'empereur fut entraîné lorsqu'il embrassa Marie-Louise et surtout son fils ! L'enfant, réveillé à une heure inaccoutumée, fut au moment de pleurer. Puis il reconnut son père dont le portrait lui était montré chaque jour et il ne lui dit plus rien. Combien Napoléon a dû souffrir à Sainte-Hélène, en se rappelant cette heure si douce, que l'avenir devait rendre ensuite si amère ! Et Marie-Louise ? Que de bonheur il avait à lui dire qu'il l'aimait, qu'il était aussi heureux de la revoir que de rentrer dans sa capitale ! Elle les a bien entendues toutes ces paroles d'amour, mais son oreille seule les a recueillies. Son cœur fut muet sous la main qui le pressait. Il demeura insensible. Et pourtant, à la honte de l'humanité et de notre sexe, ce cœur devait parler un jour !

Le lendemain matin, 20 décembre, le canon des

Invalides gronda presque avant le jour, pour annoncer à Paris que l'empereur était revenu. J'étais alors trop malade pour aller au château. J'y envoyai mon frère. Je voulais avoir des nouvelles de Junot. Albert y fut et il me dit à son retour que jamais le lever de l'empereur n'avait été aussi beau et aussi nombreux. Quant à lui, il était parfait. Il comprenait toutes les inquiétudes et rassurait de la plus touchante, de la plus gracieuse manière les pères, les frères qui venaient à lui pour avoir des nouvelles. Sa position était tout autre que le jour de son départ pour la campagne de 1812. Alors il était le grand *tout*, l'unique lumière. Il n'avait pas de comptes à règler avec une nation tout entière. Si parfois il s'élevait quelques murmures, les victoires répondaient et les murmures se dissipaient. Maintenant il n'en allait plus ainsi. La France se plaçait devant Napoléon et, lorsqu'elle parlait de ses fils engloutis par milliers sous les eaux glacées de la Bérésina et dans les neiges de Borisow, massacrés aussi par milliers par les Cosaques, périssant TOUJOURS PAR MILLIERS dans les déserts de la Sibérie, lorsque la France demandait d'une voix sérieuse et plaintive où donc étaient tant de bataillons de beaux soldats, cette armée enfin qui devait conquérir le reste de l'Europe, alors Napoléon comprenait qu'il était également placé, *lui*, en face de la nation. Il devait compte à cette même nation de son salut et de sa gloire. Mais il avait en même temps le sentiment que *lui seul* pouvait combattre le danger qui s'avançait à pas de géant. Cette confiance en sa force était juste. Nous l'avions comme lui. Notre malheur est venu de perdre cette même confiance.

Je vis l'archichancelier quelques jours après le retour de l'empereur, Il me dit que la chose qui avait le plus occupé Napoléon, depuis son retour, était l'affaire du général Malet.

— Mais vous ne croiriez pas, me dit Cambacérès, que ce n'est pas l'audace de cet homme qui a frappé le plus l'empereur, c'est la conduite de ce malheureux Frochot. Il ne peut lui pardonner et, dès qu'on lui prononce son nom, il entre dans l'une de ses plus belles colères...

— Mais, lui demandai-je, pour quelle raison est-il plus irrité contre Frochot que contre Savary et contre Pasquier?

— Je n'en sais rien. Mais cela n'en est pas moins vrai. Il a ordonné une instruction, et je crains pour Frochot, à vous parler vrai.

Je fus très attristée de ce que me dit l'archichancelier, parce que j'aimais beaucoup le comte Frochot et que je savais que Junot l'aimait aussi très sincèrement. Il était Bourguignon et, depuis que Junot avait le gouvernement de Paris, tous nos liens d'amitié s'étaient resserrés. Je craignis donc pour lui d'après l'opinion du chef de notre magistrature. Il ne se trompait pas. Après l'instruction, l'empereur exigea des membres du conseil d'État, un vote individuel. Il fut terrible contre Frochot, car enfin il était coupable. Eh bien, que fit l'empereur, cet homme qu'on veut toujours représenter comme un fondateur de *bastilles*, un inventeur de supplices?... Il se contentera d'éloigner Frochot des affaires, mais sans avoir eu un seul instant la pensée de lui appliquer la peine des traîtres. Et pourtant, d'après ce que sais, *il le considérait comme tel.* Il dit un jour à Junot, lorsque

celui-ci revint de Russie et qu'il voulut parler en faveur de Frochot :

— Ne me parlez jamais de cet homme. Son nom me fait mal à entendre prononcer. S'il n'est pas traître, il en a tous les semblants. Comment ! au premier mot que lui dit un homme inconnu au nom de ce Malet, il dispose de la salle des conférences de l'Hôtel-de-Ville !... Mais si j'eusse été mort en effet, où était la place du préfet de Paris ? Auprès de la régente et de l'empereur Napoléon II. Qu'aurais-tu fait, toi ?

Junot regarda l'empereur et ne lui répondit pas. L'empereur répéta sa question. Junot ne répondit pas davantage. Napoléon le regarda à son tour et le vit tellement pâle, qu'il fut presque effrayé. Mais il le comprit et lui prenant la main :

— C'est *une supposition* que je fais, mon vieil ami. Va ! Le ciel m'accordera encore de longs jours. J'en ai besoin pour mettre à fin tout ce que je veux faire. Mais Dieu est juste. Il sait que ce n'est que pour la gloire et le bonheur de la France et du monde que je lui demande une longue vie. Oh ! la France, la France ! Que je la voie prospère et riche comme je la rêve dans mes songes d'aujourd'hui. Que je la voie ainsi, et puis tout est fini !

— Et votre fils, sire ? lui dit Junot.

L'empereur tressaillit.

— Mon fils !... Oh ! oui... Je veux aussi vivre assez longtemps pour le voir ce que je veux qu'il soit, le premier prince de son temps.

Et, s'appuyant contre la fenêtre qui regarde sur le jardin, il tomba dans une rêverie profonde dont Junot ne chercha pas à le tirer. Il souriait quelquefois et sa physionomie recevait l'éclat intérieur d'une

vive lumière qui s'échappait de l'âme. Cette lumière venait se concentrer dans ses yeux et alors ils lançaient des flammes. Il demeura ainsi quelques minutes, puis, reprenant la conversation où il l'avait laissée, il reparla encore de Frochot :

— Est-ce donc ainsi, disait-il, que les magistrats se sont conduits à la mort d'Henri IV ? Voyez M. de Sillery qui alors était chancelier. Ce fut au Louvre qu'il courut. Il fut se ranger auprès de la régente et de celui qui devenait roi par la mort de son père, puisque les lois du royaume l'avaient ainsi décidé. Mon fils doit me succéder, d'après les Constitutions de l'empire. Frochot est un homme que jamais je ne punirai, en souvenir de sa fidélité passée et de sa probité. Mais aussi jamais je ne l'emploierai.

Junot me raconta cette conversation le jour où elle eut lieu entre lui et l'empereur. Le cardinal Maury dînait ce jour-là chez moi, ainsi que cela était souvent[1]. Nous parlâmes en confiance de cette affaire. Le cardinal se mit à côté de ma chaise longue et, faisant signe à Junot d'approcher, il nous dit :

— Soyez bien persuadés tous deux que l'enquête faite contre le comte Frochot l'a été bien plutôt pour la position de l'empereur et de sa famille en France, et par suite en Europe. L'empereur a dû être fortement frappé, soyez en sûrs, de cette *légèreté*, si je puis dire le mot, dans la conduite de Frochot. Elle lui est preuve d'une vérité peut-être triste, c'est que la révolution qu'il a cru anéantir est toujours vivante. Il a mis encore trop de ces gens de 92 dans son conseil d'État. Son conseil ne devait être composé

[1] Pendant six ans et même sept, *je l'ai vu tous les jours*.

que d'hommes dont il était sûr. *Que voulez-vous demander à un figuier?*[1] *Des pommes ou des poires?* Il ne vous en donnera pas et ne produira jamais que des figues... Ainsi *un révolutionnaire* ne sera jamais *que révolutionnaire.* Frochot l'a été après tout.

— Mais il est honnête homme, dit sèchement Junot. Je suis sa caution.. Jamais il n'a songé à trahir l'empereur. C'est un malheureux vertige qui lui a brouillé le jugement le jour de l'affaire de Malet. Pardieu ! le duc de Rovigo s'est bien laissé, comme un misérable enfant, conduire à la Force et M. Pasquier aussi ! Allons donc, il faut aussi être juste; et puis, après tout, monsieur le cardinal, les hommes de la révolution dont je me fais gloire de faire partie, ont de l'honneur et beaucoup de respect pour leur parole. Quand une fois ils ont prêté serment, ils le tiennent...

En apprenant l'arrivée de l'empereur aux Tuileries, je poussai un cri de joie. Sans doute que les chefs de corps allaient le suivre de près. J'avais envoyé mon frère au château le lendemain, mais la foule était trop grande, il ne put voir l'empereur. J'attendis quelques jours. Mais, n'entendant aucune nouvelle, ne recevant *rien*, je m'alarmai et j'écrivis à l'empereur. Il m'était impossible d'aller au château. J'étais alors mourante d'une maladie nerveuse des plus terribles et je ne pouvais passer d'une chambre à l'autre que portée sur une sangle par deux domes-

[1] C'était la comparaison dont le cardinal se servait très souvent. Il aimait les figures en parlant et employait volontiers cette manière de faire effet.

tiques. Les inquiétudes que j'avais éprouvées depuis un an m'avaient donné un coup qui devait être mortel. Le pylore commençait à s'attaquer et j'étais très mal.

En écrivant à l'empereur, je lui parlai de Junot avec une expression profondément triste, car je l'étais moi-même de la pensée de ne plus le revoir peut-être. J'étais si mal. Et puis ses lettres étaient si mélancoliques que je ne pouvais retenir mes larmes en les lisant. Je voyais que cette âme si noble, si pure, si dévouée, avait été profondément malheureuse par un fait que j'ignorais, mais dont l'existence m'était révélée par les paroles pleines de douleur que renfermaient ses lettres. Le lendemain même du jour où j'écrivis à l'empereur, je vis arriver mon bon Duroc, mon frère, mon ami. Je l'avais déjà vu à son arrivée.

— Cette fois ce n'est pas pour moi, me dit-il.

Et il me fit, à l'instant même, part de la réponse de l'empereur.

Il me faisait dire d'être parfaitement tranquille et que Junot se *portait bien*.

— Mais je sais le contraire, répondis-je à Duroc en le regardant très fixement. Et vous aussi, mon cher duc, vous le savez bien.

Duroc baissa les yeux et ne répondit pas.

— Duroc, lui dis-je en lui prenant la main, je suis bien malade, peut-être ne verrai-je pas reverdir ces arbres-là — et je lui montrais ceux de mon jardin — dites-moi la vérité. Qu'est-ce donc qu'il y a entre l'empereur et Junot?

— Mais rien de nouveau, me répondit-il...

Il n'avait aucun tort de me répondre ainsi. Il

croyait que je connaissais les deux bulletins, mais on me les avait cachés pour ne pas augmenter mes inquiétudes déjà si vives. Une lettre de Junot, qui avait été retardée en route et que je transcris ici venait seulement de m'être remise[1]. Malgré le ton de gaieté qu'il voulait lui donner, j'avais démêlé une vive souffrance, et j'en voulais connaître la cause. Qu'est-ce que ce bulletin, du 23? De quel mois? Je demandai tout cela à Duroc. Il me répondit sans aucune suite et me laissa beaucoup plus inquiète que je puis le dire. Rien n'est affreux comme du vague dans l'inquiétude.

Le lendemain, je reçus une nouvelle lettre de Junot, par laquelle il me demandait de solliciter une audience de l'empereur et de demander pour lui un congé, car il souffrait d'horribles douleurs Dans la première me parlait de ce bulletin du 23. Je mets ici quelques-unes de ces lettres, pour que Junot puisse être enfin connu et apprécié comme il doit l'être.

N° XXXVI de la Correspondance de Russie.

« Mojaïsk, le 15 novembre 1812.

« Je viens de recevoir, mon aimable amie, ta première lettre de Paris, en date du 22 septembre. Si tu

[1] Les estafettes ne passaient qu'avec de grandes difficultés et je suis assez fondée à croire que nos lettres étaient tout autant retardées à la poste de France qu'à celle de l'étranger. L'empereur craignait les *lectures mal faites* des lettres venant de Russie, et le danger des nouvelles mal répandues. J'ai entendu un homme qui pourtant était le plus loyal et le plus brave des hommes parler de cela avec une telle assurance de bien faire, qu'il en était comique.

crois que je te laisse jouir sans jalousie de tout ton bonheur, tu te trompes bien. J'envie les heures du jour où tu peux voir, soigner et embrasser tes enfants. J'envie les heures de nuit où tu reposes au milieu d'eux! Je ne peux me faire à l'idée que tu seras encore bien longtemps ainsi, sans que ton ami puisse aller partager ce bonheur avec toi, ce bonheur qu'il espère, le seul qu'il chérisse désormais. Je vois toujours avec bien de la peine que le moindre effet de ton imagination porte sur ton physique. Ta santé n'est pas encore bien rétablie. Pourtant je te conseille de ne pas te tourmenter du bulletin du 23. Tu sais bien que beaucoup de victimes innocentes *ont ressenti les fureurs du Vésuve*. C'est un volcan dangereux. Malheur à celui qu'il veut perdre, lorsqu'il se trouve à portée de son irruption. Mais Jupiter peut être trompé un moment et il sauve ensuite celui qu'il avait un moment abandonné. Je te dirai tout cela un jour. Tout ce que je puis t'en dire maintenant, c'est que si le maître m'avait vu ce jour-là, j'aurais été loué *beaucoup*, *beaucoup*. »

. . . .

Voici une autre lettre de la même époque.

Nº XXXVIII de la Correspondance de Russie.

« Thorn, le 25 décembre 1812.

« Enfin[1], ma chère Laure, je puis t'écrire longuement et sans craindre que ma lettre ne passe pas. Tu

[1] Ils étaient, de même que nous, très longtemps sans nouvelles. Il ne fallait pas, disait-on, *démoraliser l'armée*.

auras dû en recevoir une de moi, de Wilna, dans laquelle je te disais qu'après bien longtemps sans lettres de toi je venais enfin d'en recevoir un gros paquet. Effectivement, je les ai toutes devant moi et j'en compte huit de toi, trois de Calo la bonne[1], cinq de ma Joséphine, et une de ma chère Constance. Je répondrai à toutes. Mais à toi, ma Laure chérie, que puis-je dire? Je viens de les relire, ces lettres si terribles, et le cœur de ton ami est au désespoir. Te savoir aussi souffrante et ne pas partager les soins que tes amis te prodiguent est une peine cruelle pour moi. Je crois que je te guérirais un peu. Ton cœur a besoin de caresses, d'amour, et partager ton mal ce serait l'affaiblir. Tu dois penser, mon amie, de l'effet qu'a dû faire sur ton ami une suite si longue de lettres toujours plus alarmantes! Jamais un mot de consolation! Et quand c'est toi qui parle de ton état, j'éprouve que, le sentant mieux qu'une autre, tu le peins d'une manière plus frappante, et ce que tu dis me fait bien plus de mal que ce que disent les autres. Oh! si je peux recevoir la permission que j'ai tant sollicitée de t'aller voir, que l'espace qui nous sépare sera bientôt parcouru! Que je ne penserai guère à mes propres maux! L'idée de te soulager, de te soigner, me fera tout oublier et rien ne me retiendra un quart d'heure.

« Pauvre Laure! Après si longtemps d'absence, après tant d'événements extraordinaires, craindre encore de ne pas te voir! Penser que tu es si souffrante et

[1] Mme la baronne Lallemand. Elle demeurait chez mois depuis la mort de son fils arrivée en 1806. C'était mon amie la plus intime, le duc l'aimait aussi comme une sœur.

que moi aussi j'ajoute à ton mal ; car je n'en peux douter, tu te seras figuré ton ami cent fois plus malheureux qu'il ne l'a été. Privée de ses lettres, tu ne savais à qui t'en prendre. Tu l'as quelquefois accusé et, revenant ensuite à la vérité, tu auras gémi sur son sort. Tu as su qu'il souffrait aussi, et tes maux en ont augmenté. Tu as su qu'il avait *manqué de tout* et ton cœur, en ressentant ses peines, a aggravé les tiennes. Voilà, ma Laure, voilà une des souffrances de ton ami. Lui, qui voudrait aux dépens de sa vie te rendre la santé et le bonheur, voit avec désespoir ta jeunesse se consumer dans la douleur et sa destinée, l'obligeant à s'éloigner de toi, n'être pas en état de te soulager par l'emploi des sentiments sincères qu'il t'a voués pour sa vie.

« Dans une lettre de ma Joséphine, tu as mis un *post-scriptum*, malgré ta faiblesse, pour me parler des envois que tu m'as faits[1]. Eh bien, mon ange, je te remercie. En passant à Kœnigsberg, il y a quelques jours, j'ai trouvé dix paquets arrivés par nos courriers. Il y avait quelque chose de toi. C'était des groseilles de Bar, délicieuses, et des bonbons du *Fidèle Berger*[2]. Il est bien probable que tu m'en auras envoyé d'autres, mais depuis lors je n'ai rien

[1] C'était notre excellent ami Lavalette qui se chargeait de cela ! voilà encore un bien bon ami que la mort a frappé.

[2] C'étaient des gros carrés de sucre à la framboise, à l'amande, à la groseille, au citron, à l'orange, etc., etc. On en met un carré dans un verre d'eau et l'on a sur-le-champ un verre d'excellent sirop d'orgeat, ou bien d'orangeade ou de limonade. Comme Junot aimait beaucoup ces sortes de boissons rafraîchissantes, je lui avais envoyé ces bonbons très nouveaux alors. Les meilleurs se faisaient au *Fidèle Berger*.

reçu; plus de lettres depuis Wilna. Aussi je suis vraiment malheureux. Comment peut-on être aussi longtemps dans la crainte de ce qu'on aime, sans mourir d'inquiétude! Pour moi, je t'assure que je ne dors pas et que partout ton image souffrante vient tourmenter mon âme!... le désir de te revoir est la seule pensée qui m'occupe! Te revoir, au milieu de tes enfants! Ma Laure, ta maladie est nerveuse, crois-tu qu'une attaque aussi douce ne fera rien à ce vilain mal qui t'accable? Oh! moi je crois que si. Et enfin par la moitié de mes jours j'achèterais cet essai.

« Combien je sais gré à Calo des soins qu'elle prend de toi! Quelle délicieuse amie! Pourquoi le bonheur n'est-il pas aussi son partage? Le ciel n'est pas toujours juste, il dispense souvent en aveugle ses bienfaits et ils tombent à côté de la bonne terre qui devrait les récolter...

« Adieu, ma bien-aimée, ma Laure chérie. J'attends avec une bien vive impatience de tes lettres. J'espère que la première me dira enfin : « *Je suis mieux !* »

« Embrasse tes enfants pour leur père et qu'ils te le rendent mille fois. Rappelle-moi au souvenir de nos amis et compte à jamais sur le cœur et le sincère attachement de ton ami, qui te voue pour la vie tous les sentiments dont son âme est susceptible.

« Adieu, ma Laure. »

Je transcris ces lettres parce qu'elles ont été écrites *six mois* avant la mort de Junot[1] et que je veux ap-

[1] Dans les biographies mensongères écrites sur Junot, il n'en est pas de plus absurde que celle des frères Michaud. Je vais la réfuter plus loin.

prendre à le connaître à ceux qui en ont entendu parler à des gens pour qui très probablement il était inconnu et qui ont *écrit* et *dit* sur lui, relativement à son caractère, à sa vie intérieure, les choses les plus stupides comme les plus mensongères. Junot était un être aussi complètement bon que Dieu peut en avoir créé. Il était homme de capacité et d'esprit, et l'attachement qu'il a conservé pour moi jusqu'à son dernier jour me rend orgueilleuse du peu que je puis valoir, car il fallait bien enfin qu'un attachement aussi sincère, qui n'était plus de la passion, puisqu'il y avait treize ans que nous étions mariés, fût appuyé sur quelques qualités. Voici une lettre qu'il m'écrivit encore de Thorn, cinq jours après celle que je viens de citer.

Nº XXXIX de la Correspondance de Russie.

« Thorn, le 1er janvier 1813.

« Ma chère Laure, il est quatre heures du matin... je ne dors pas, je pense à toi et je me lève pour t'écrire. Quelle année tu viens de passer, mon cher ange! Que celle-ci commence donc mieux et continue toujours mieux! Que ton ami aille te soigner et qu'au moins cette satisfaction diminue un peu ton mal, accru par les inquiétudes que je t'ai données et les peines de l'absence, de celui qui vous aime tant, et dont la présence au milieu de sa famille est si nécessaire pour sa santé, pour ses enfants. Si je n'obtiens pas un congé, il m'est impossible de me remettre et d'être en état de recommencer une autre campagne[1].

[1] Il avait des douleurs rhumatismales qui, jointes à celles de

L'empereur pourra-t-il me refuser d'aller voir ma Laure dans l'état où elle est, quand je suis sûr que ma présence la soulagera. Ce climat-ci augmente chaque jour mes douleurs, et hier il ne m'a pas été possible de revenir chez moi à pied. On a dû faire mettre des chevaux à une voiture.

« Ma bonne amie, combien un séjour de quelques mois près de toi me serait nécessaire ! Comme je chercherai tout ce qui pourra te faire oublier un moment tes maux ! Pour moi, des bains me rendront encore, j'espère, la force qu'ils m'ont rendue à mon retour d'Espagne. Je crains aussi la goutte, j'éprouve des douleurs qui y ressemblent. Enfin je suis complètement hypothéqué[1].

« Je t'ai écrit, ma Laure, que j'avais reçu une lettre de Fissont, du 16 décembre, mais dans laquelle il n'y avait rien de toi. Hier j'en ai reçu une de ma chère Joséphine, à la fin de laquelle tu m'as écrit quelques lignes bien tristes, bien affligeantes. Je ne voudrais pas pourtant ne pas les avoir reçues *de toi*. L'idée que tu ne peux pas écrire me désespère. Juge, mon amie, de l'image que mon imagination me présente, quand je réfléchis que *tu ne peux pas* m'écrire ! Je sais bien que souvent tu ne peux pas te lever ; quand je t'ai vue ainsi, j'en voyais aussi la cause, mais, si

ses nombreuses blessures, le faisaient cruellement souffrir. Sa dernière blessure reçue en Espagne lui causait surtout d'horribles crises de migraine. Cette blessure a eu des suites funestes.

[1] C'étaient toujours ces mêmes douleurs rhumatismales qu'il voulait prendre pour la goutte. Il était devenu d'une grande sobriété peu de temps après notre mariage et dans les six dernières années de sa vie il ne buvait plus qu'un peu de vin de Bordeaux très trempé et mangeait excessivement peu.

loin de toi, je ne puis qu'exagérer — s'il est possible — ce que tu souffres. Et, hélas! pauvre amie, je n'ai pas besoin d'augmenter tes maux dans ma pensée, pour être le plus malheureux des hommes. Je connais ton état, je sens tes douleurs. Elles sont là dans mon cœur. Pourquoi ne puis-je pas au moins les partager!

« Pardonne, ange chéri, je t'afflige encore, mais que te dirai-je? Que je t'aime? Oui sans doute, je t'aime, et c'est ce qui me fait tant souffrir de tes maux. Comment se peut-il qu'il n'y ait pas un médecin qui puisse te soulager? Tous réunis ou séparés, ils ne savent donc rien prescrire de salutaire?... Cette pensée me désole. Te savoir au milieu de toutes les ressources de l'art, et n'en rien obtenir qui améliore ton état. Cela est affreux à penser et, loin de toi, le mal augmente encore par l'effet de l'imagination tourmentée.

« Adieu, ma Laure. Tu peux encore avoir un plaisir, c'est d'embrasser tes enfants. Que mes étrennes seraient belles si je pouvais me joindre à eux pour t'embrasser et te souhaiter de meilleurs jours! Embrasse-les pour leur père, et qu'avec toi ils l'aiment comme il vous aime tous de tout son cœur.

« Bonne année à Calo et à nos amis[1]. »

Quelques jours après, je recus une autre lettre dont l'expression était si profondément triste, que, malgré

[1] C'étaient le cardinal Maury, M. de Cherval, la duchesse de Raguse, la marquise de Bréhan, M. de La Valette, Mme Lallemand, la comtesse de la Marlière, et mon excellent Millin, l'un de mes amis les plus chers... Il est mort aussi!...

ma faiblesse, je résolus de voir l'empereur. J'écrivis, non pas au chambellan de service, mais à Duroc, pour qu'il demandât à l'empereur de m'accorder un moment d'audience. Comme je ne pouvais jamais me lever avant six ou sept heures du soir, il fallait que la demande d'audience passât par lui pour qu'il pût expliquer à l'empereur l'état où j'étais. L'empereur me fit répondre tout de suite qu'il me recevrait le lendemain à neuf heures.

Cette entrevue me troublait par avance. J'étais faible et je craignais que ma force ne me trahît. J'en avais assez compris par la lettre de Junot et les mots échappés à Duroc ainsi qu'à Berthier, pour savoir enfin que l'empereur avait été très sévère pour Junot. Mon projet était donc d'arriver à son cœur si je pouvais et de le supplier de ne pas blesser celui de l'homme du monde qui lui était le plus fortement dévoué.

Je me rendis à huit heures et demie chez l'empereur. Je voulais avoir la possibilité de parler *fermement*, et je ne le pouvais qu'avec du calme. J'attendis près d'une heure, car, bien qu'il eût indiqué celle de neuf, je ne fus appelée qu'à neuf heures et demie.

Je dois lui rendre cette justice que, aussitôt qu'il me vit, il fit une exclamation qui témoignait à quel point il était frappé et touché de mon changement.

— Mon Dieu, madame Junot, qu'avez-vous donc eu? Vous êtes bien malade! C'est vrai cela. Je vois bien que ce ne sont pas des *manières de vapeurs*.

Je souris tristement. A cette époque de ma vie je croyais fermement mourir.

— Ah! poursuivit-il, c'est qu'on m'avait dit que vous *faisiez la malade*.

Je levai les yeux sur lui et il put voir que leur brillant était dû à la fièvre. C'était en effet l'heure où elle redoublait tout les soirs.

— A-t-on dit à Votre Majesté quelle était la raison qui me faisait jouer une si sotte tragédie? Car pour le mot *comédie*, il n'y a pas moyen d'y songer.

Et je lui montrai mes mains dont les doigts effilés et amaigris ne pouvaient retenir aucune bague.

— Ma foi, non! répondit l'empereur avec un naturel et une bonne foi adorables. Seulement je crois avoir entendu dire que c'était pour ne pas faire votre service chez Madame et avoir eu un prétexte de donner votre démission, et rester dame honoraire.

— Mais il me semble, Sire, que je n'avais nul besoin de *prétexte* pour faire une chose aussi simple. La gouvernante de Paris a des devoirs à remplir qui l'empêchent d'avoir aucune place à la cour. Si Votre Majesté veut bien se rappeler ce que j'ai eu l'honneur de lui observer à cet égard, un jour où je fus obligé de laisser *quatre-vingts personnes* à diner chez moi, les priant de vouloir bien m'excuser comme maîtresse de maison, si je laissais le soin tout entier de leur faire politesse à M. le duc d'Abrantès. C'était heureusement les officiers de la garnison, qui se trouvèrent beaucoup plus contents de n'avoir pas de femmes à leur dîner. Mais la chose n'en était pas moins fautive de ma part, sans qu'il y eût pourtant de ma volonté.

L'empereur me regardait toujours attentivement. Nous étions debout tous deux. Je sentis un moment une telle faiblesse que, m'appuyant sur la table, je respirai des sels. Napoléon s'en aperçut et, me pre-

nant la main, il *me jeta* plutôt qu'il ne me fit asseoir sur un fauteuil et se plaça près de moi.

— Ah çà, que voulez-vous? C'est pour Junot, n'est-ce pas? Eh bien, il reviendra! Mais en attendant il se plaint beaucoup de moi, n'est-ce pas? Il se plaint. Allons, dites la vérité.

— Non, Sire, il ne *se plaint* pas. Jamais il ne me parle de Votre Majesté qu'avec respect et amour.

— Comment, il ne SE PLAINT pas? répéta-t-il encore.

— Non, Sire.

L'empereur me regarda de nouveau et chercha dans mes yeux si je lui cachais ma pensée. Mais je lui avais dit la vérité. Je ne savais rien et, mes amis m'ayant tout caché, j'en étais à tout apprendre. Mais ce n'était pas l'empereur qui m'aurait instruite. Il savait alors qu'il était loin d'avoir agi comme il le devait faire avec un ancien ami. Et je savais qu'il en avait de la honte intérieure, si ce n'est du remords, bien qu'il fût loin de prévoir la tragédie qui devait suivre. Il jouait avec un gant blanc qui était sur son bureau. Ce gant était extrêmement petit, je suppose qu'il appartenait à l'impératrice Marie-Louise. Il gardait le silence. Enfin il le rompit et me dit :

— Pourquoi ne pas m'avoir apporté les lettres de Junot? Je suis curieux de voir comment il se plaint de moi, car je vous répète que je suis sûr qu'il se plaint de moi! Lui aussi!

Et, se levant, il jeta le gant avec une si grande force qu'il fit raisonner la vitre contre laquelle il alla tomber. Et poursuivant avec une colère toujours croissante :

— Oui, lui aussi, lui se plaint! Ils se plaignent tous! Tous! Je n'ai fait que des ingrats. Dans cette

foule d'hommes que j'ai faits ROIS, il n'y en a pas un, non PAS UN SEUL qui soit reconnaissant, pas un qui ait un cœur, une âme, pas UN qui m'aime!

Dans ce moment il jeta les yeux sur moi et s'arrêta tout à coup comme effrayé. *Je sentis* qu'il devait l'être, *je sentis* qu'il devait croire que j'allais mourir. J'étais en effet presque mourante. Les dures paroles de l'empereur m'avaient saisie à l'âme. Lui entendre dire, à lui, à lui Napoléon, qu'il n'était pas aimé de l'homme qui peut-être n'est mort que de son amitié mal récompensée, mal reconnue! Et je savais, moi, quelle était sa force, et je savais aussi que Napoléon ne l'ignorait pas. J'étais trop faible pour soutenir en son nom une pareille attaque. Je ne pus que fermer les yeux et retenir mes larmes. Si j'avais dit un mot, si j'avais regardé l'empereur, j'aurais éclaté, et je savais combien les scènes lui déplaisaient. Cependant, Dieu m'est témoin que, dans cet instant, la crainte de lui déplaire était la pensée qui m'occupait le moins. Mais je songeais à Junot.

L'empereur, comme je l'ai dit, fut presque effrayé de ma pâleur. Il vint auprès de moi, me prit la main. et me dit avec une sorte de bonté rude qui lui était particulière.

— Allons, allons, à qui diable en avez-vous? Est-ce parce que j'ai dit que j'avais fait des ingrats? N'en avez-vous pas fait aussi? Quel est celui qui se trouve au-dessus des autres et qui n'en fait pas?

— Votre Majesté devait faire une exception, lui dis-je en me levant. Elle frappe ainsi sans miséricorde sur tout ce qui l'entoure. Croit-elle donc que ses paroles soient oiseuses? Elle n'en dit pas une qui ne soit recueillie, accueillie par l'envie et la haine.

Sans doute ce n'est pas moi qui répéterai à Junot ce que Votre Majesté vient de dire. Mais d'autres oreilles peuvent entendre et une autre bouche peut le redire. Et savez-vous le mal que vous feriez, Sire, le savez-vous ? Ce ne serait pas ici de l'humeur comme le maréchal Lannes, qui, tout en vous aimant, vous traitait comme il n'aurait pas traité un inférieur. Ce ne sera pas une *bouderie*, comme vous appelez vous-même ce que fait le maréchal Ney. Non, ce ne sera rien de tout cela. Ce sera LA MORT pour celui qui vous aime, comme vous ne l'avez jamais été.

Je retombai sur mon fauteuil. J'étais épuisée. Je ne sais d'où me venait tant d'audace, mais dans ce moment j'aurais dit des choses encore plus fortes. Lorsque je parlai du maréchal Lannes, l'empereur se mordit les lèvres et parut visiblement embarrassé. Je lui avais rappelé là de fâcheux souvenirs, car, au fait, Lannes avait avec lui quelquefois des façons étranges. Et puis Lannes n'aimait pas l'empereur comme Junot. Lannes était un officier général ayant sa réputation faite, il n'était pas l'œuvre de Napoléon, comme Junot. Le maréchal Ney était la même chose. Il y avait même chez lui quelque peu de sentiment approchant de l'éloignement. Il était originairement de l'armée du Rhin et tout ce qui venait de là était comme infatué d'une sorte de prévention *pour* Moreau, qui devenait tout de suite un effet contraire envers Napoléon. Et puis venait ensuite cette pensée : « *Je suis grand sans lui!* » J'avais donc frappé juste. Aussi fut-il quelque temps à me regarder avec une sorte de mécontentement qu'il voulait taire, mais que son front révélait.

— C'est vraiment inconcevable comme vous ressem

blez à votre mère quand vous vous fâchez, me dit-il en souriant à demi. Vous êtes, pardieu, aussi emportée qu'elle.

— Vous n'êtes pas généreux, Sire, lui répondis-je d'une voix encore tremblante. Vous savez que je ne puis quitter la place et cependant il y a déjà bien longtemps, plus de dix ans, Sire, que j'ai dit à Votre Majesté que je n'entendrais *jamais* de sa bouche un mot sur ma mère, s'il n'était pas tel qu'il doit être.

— Eh bien, dit-il avec une expression fort étrange et en se rangeant comme pour me faire place, qui vous retient? Qu'attendez-vous?

— Votre réponse, Sire.

— Quelle réponse?

— Celle que je suis venue vous demander pour Junot. Je ne quitterai pas Votre Majesté que je ne l'aie obtenue, dussé-je beaucoup supporter d'elle.

Il s'arrêta, me regarda quelques instants, puis il dit comme se parlant à lui-même:

— Singulière femme! Caractère de fer. Ah çà! comment vous arrangez-vous avec cette mauvaise tête de Junot?

— Le voulez-vous savoir, Sire?

— Oui.

— Eh bien, j'aurai l'honneur de vous envoyer quelques-unes de ses lettres. Votre Majesté m'a fait l'hon neur de m'en demander d'ailleurs quelques-unes tout à l'heure, je lui obéirai.

— Il est donc bien souffrant?

— Il paraît qu'oui, Sire. Votre Majesté doit se rappeler que sa malheureuse tête est couverte de cicatrices. Il y en a dont l'origine date de bien loin.

— Oui, oui, et cette origine est noble et belle, par-

dieu! C'était un brave garçon que Junot. Il allait au feu comme au bal.

— Il a prouvé à Votre Majesté, Sire, il y a peu de temps encore, que le soin de sa vie lui était peu de chose quand il s'agissait *de la servir et de servir son pays*.

Il me regarda comme pour me demander d'expliquer ma pensée. C'était ce que je voulais. Je poursuivis:

— Il est vrai que Votre Majesté a moins trouvé de mémoire pour les faits récents que pour les anciens. Mais, je le répète, Junot ne regarde ni à son sang ni à sa vie, quand il s'agit de votre service.

Alors il parut se rappeler.

Voici le fait.

Lorsque nous revînmes à Paris, dans l'été de 1811, Junot était encore souffrant des suites de la blessure qu'il avait reçue à Rio-Mayor[1], en Portugal. Les traces elles-mêmes en étaient mal effacées, et il est juste de dire que sa physionomie en était légèrement altérée. L'empereur, qui avait un coup d'œil d'aigle pour la rapidité d'*investigation*, s'aperçut à l'instant même que Junot était changé. A cette époque, l'empereur était d'humeur difficile. Les affaires s'embrouillaient avec la Russie, celles d'Espagne allaient mal, l'Allemagne fermentait. Enfin, il souffrait moralement et cette souffrance débordait souvent en mauvaises paroles.

Le premier dimanche après notre retour, Junot fut à Saint-Cloud pour la messe. Lorsque l'empereur fut devant lui, il s'arrêta, lui dit bonjour, et se mit

[1] 19 janvier 1811, dans la retraite de Masséna à Rio-Mayor, en Portugal.

ensuite à l'examiner avec une grande attention.

— Ah! ah! dit-il enfin, voilà donc cette fameuse blessure *dont les journaux anglais ont tant parlé!* Elle t'a rendu bien laid, monsieur Junot.

Junot me répéta ce mot et je vis qu'il en était blessé. Dans le fait, on peut trouver une autre parole à dire à l'homme qui, étant général en chef, s'expose comme un capitaine de cavalerie ayant sa fortune à gagner, pour que le service soit plus exactement fait. Il en souffrait donc et vivement.

— Pourquoi ne lui avoir point répondu, dis-je à Junot? Tout cela vient de ce que toi et une foule d'autres vous vous laissez habiller comme des ennemis. Regarde si jamais l'empereur me dit un mot désagréable? Eh bien, il ne le fait pas parce qu'il sait que je lui répondrais sérieusement!

Junot me regardait d'un air sombre. Je voulus le déterminer et lui *donner du cœur.* J'insistai et lui parlai longtemps.

— Eh bien, je crois que tu as raison, me dit l'excellent homme. S'il me dit encore quelques-uns de ces mots durs qui portent atteinte...

Il ne poursuivit pas, mais je vis qu'il était résolu et je m'en applaudis, car il n'en aimait pas moins l'empereur. Mais ici il était question de ne pas se laisser méconnaître.

Le dimanche suivant, l'empereur, en passant devant le gouverneur de Paris, s'arrête encore et, cette blessure[1] lui apparaissant faute de mieux, il répéta de nouveau cette phrase terrible :

[1] Elle lui avait excessivement gonflé le nez. Cela s'est passé ensuite.

— Mon Dieu, Junot, elle t'a rendu bien laid !

Junot devint pâle, puis très rouge, à ce que me dit ensuite Duroc, mais son émotion fut courte. Il s'inclina très bas, puis il dit à l'empereur avec une expression particulière :

— Je me vois différemment, Sire, je trouve même qu'elle m'a embelli, l'ayant reçue pour le service de Votre Majesté.

L'empereur demeura court. Ce lui fut une étrange chose à lui-même que de s'entendre adresser une sorte de réprimande tacite, enveloppée sous une formule incapable d'être condamnée. Il regarda longtemps Junot, puis il passa outre.

Jamais depuis il ne lui parla de cette blessure. C'était à cela que je faisais allusion. Il se le rappela probablement, car il me lança un de ces regards qu'on n'oubliait pas. Mais j'étais invulnérable ce jour-là. J'entre au reste dans tous ces détails parce qu'ils font parfaitement connaître Napoléon. Toutefois, il ne faut pas faire l'application de ce que *je montre* ici pour tous les temps de sa vie. Il faut faire, et faire grandement, la part des exigences du moment. Ainsi, mon mari revenant d'Espagne, blessé, souffrant, rapportait sur ce front toujours riant devant l'empereur, une impression assombrie, malheureuse sur l'avenir. Cette attitude qui lui était commune avec tous ceux qui revenaient de la guerre de la Péninsule, et qui semblait une censure amère de cette même guerre, le vœu jadis de Napoléon, son vœu chéri, son utopie favorite, il y en avait assez peut-être pour qu'il fût un peu sévère pour ceux de ses généraux qui ne cachaient rien de ce qu'ils éprouvaient. Lui aussi montrait une différence. C'est que

ce qu'il disait portait coup et faisait mal. Ce qui est certain aussi, c'est qu'il l'avait senti. Je l'ai compris à ce regard dans lequel se lisaient à la fois du reproche à moi et de la colère contre lui-même. Cependant il ne me dit pas un mot qui eut rapport à cette blessure. Mais comme s'il eût voulu me faire payer le petit triomphe que je venais d'avoir il me demanda tout à coup, avec assez d'aigreur, pourquoi je me rattachais toujours à ses ennemis. Et sans me laisser cette fois le soin de deviner, il me nomma Mme Récamier, et ajoutant d'un ton fort impératif :

— Que comptez-vous qu'il vous adviendra en vous obstinant à *me braver?*

— Votre Majesté est bien bonne d'employer de si grands mots pour une chose naturelle. Je me suis arrêtée à Lyon pour y voir Mme Récamier, parce qu'elle est l'amie intime de mon mari, qui a pour elle autant d'estime et de vénération que d'attachement. Et puis je l'ai fait pour moi-même, parce que je l'aime, parce qu'elle est malheureuse de son exil, malheureuse à en mourir, comme...

Et au moment de nommer Mme de Chevreuse, me voilà retenue par je ne sais quelle raison qui me criait au dedans de moi qu'elle n'était pas sur la même ligne que Mme Récamier. L'une était une ange de perfection, une martyre de l'amitié et une victime d'autant plus intéressante qu'elle souffrait d'être frappée par tous les points de l'âme qu'une femme peut avoir vulnérable, tandis que l'autre était une jeune femme intéressante sans doute, mais qui avait voulu sa disgrâce, qui l'avait cherchée, et puis, comme un enfant qui veut un jouet, quand elle avait eu le malheur pour hochet, elle l'avait trouvé si lourd à

porter, qu'elle n'en avait plus voulu... Sans doute elle souffrait, mais par sa faute. Tout cela m'apparut en une seule pensée et je me tus. L'empereur continua pour moi et ajouta :

— Et Mme de Chevreuse, n'est-ce pas? Pardieu, je vous conseille de la plaindre, celle-là! C'est une folle, une véritable folle. Quant à l'amie de Junot, je n'ai rien à lui dire, si ce n'est que sa maison et celle de son père ont été trop longtemps le rendez-vous, le club de tout ce que le faubourg Saint-Germain a de plus démoniaque. Et puis cela fait un *schisme*. On va la voir à Lyon comme on allait voir M. de Choiseul à Chanteloup.

— Sire, il n'y a que soixante lieues de Paris à Chanteloup. Chanteloup était ensuite un lieu admirable. M. le duc de Choiseul y recevait une grande foule de monde et faisait même inscrire le nom des arrivants sur une grande colonne qui était dans le parc. Je comprends qu'on allât chez lui, d'autant qu'on était sûr de l'impunité de l'insolence sous le règne de Louis XV. Mais aller voir Mme Récamier dans une auberge, où elle est mal établie, souffrant chaque jour de la privation de choses devenues une seconde nature, car elle n'est plus riche, Sire, vous le savez sûrement.

— Allons donc, dit Napoléon en haussant les épaules.

Et il continua son éternelle promenade.

— J'ai l'honneur de vous l'affirmer, Sire...

— Mais de quoi se plaint-elle? Ne l'ai-je pas envoyée dans sa ville natale?

Elle ne se plaint de rien, Sire. C'est moi qui ai voulu vous intéresser à son sort et qui vous l'ai mon-

trée telle que je l'ai vue. Je dois même à la vérité de dire qu'elle ne m'a nullement donné mission pour parler à Votre Majesté. Maintenant, Sire, que Votre Majesté considère qu'elle fera une action adorable en rappelant Mme Récamier. Elle fera une heureuse et revenue dans sa patrie, elle vous bénira tous les jours, et moi, et Junot aussi, et puis encore tous ses amis. Oh ! Sire, je vous en conjure, soyez bon pour l'exilée ! Faites-la revenir dans son vrai pays, où elle est aimée, recherchée de tous et où vraiment elle serait heureuse. Car la patrie, la patrie, c'est le lieu où se trouvent les affections et les habitudes. Accordez-moi cette grâce, Sire, je ne vous demanderai bientôt plus rien.

Et en effet à cette époque, j'étais vraiment bien mal.

— Non, non, répondit Napoléon, je serais aussi par trop simple d'appeler auprès de moi une personne qui me hait et ne voit que des gens qui me haïssent.

— Mais c'est une erreur et je puis...

— Ah ! en voilà certainement plus que je n'en veux entendre pour quelques parties de votre discours. Je vais trancher la difficulté : *je ne veux pas* que Mme Récamier revienne à Paris. Écrivez-le lui si vous le voulez et dites-lui la raison de mon refus.

— Non, Sire, je ne ferai ni l'un ni l'autre. La mission d'une femme doit être de consoler, jamais d'augmenter l'affliction. Maintenant, Sire, Votre Majesté veut-elle me dire ce qu'il faut faire de cette demande de Junot, pour son retour en France ?

— Que je l'accorde, mais seulement pour quatre mois. Écrivez-le lui vous-même, cela vous fera du bien à tous deux.

Et, me congédiant de la main, il me dit par là que mon audience était terminée. Mais s'il avait fini avec moi, moi je n'avais pas fini avec lui, et il existait une chose sur laquelle je voulais obtenir justice à tout prix. C'était le réintégrement de mon frère à Marseille.

Quelques mois avant, un jour, vers le matin, on entendit dans un grand et bel hôtel[1] de la rue Lafitte, appelée alors rue Cerutti, un fort grand bruit. On se battait, on se gourmait fort et ferme, et cependant M. Charles de Fl...t, auteur de tout le vacarme criait, non pas comme un paon, non pas comme un sourd, mais comme un homme complètement ivre qu'il était. Il criait qu'il voulait les pistolets de M. de Montrond, qu'il voulait tuer cet Auguste Colbert[2], qui était là comme une immense paire de pincettes.

— Je veux le tuer, criait Charles de Fl...t.

Et le duc de Lav... avait mille peines à le retenir. Cette scène fit du bruit et revint aux oreilles de l'empereur. Il demanda où s'était fait le désordre. Quand on lui eût nommé M. de Montrond, il s'emporta, prétendit qu'il résumait en lui tous les *vices* de la régence.

— Je n'aurai jamais de mœurs en France, dit l'empereur, tant que M. de Montrond y restera.

M. de Montrond qui était avant tout un homme d'esprit, et d'esprit supérieur, dans une tout autre portée qu'on l'a jugé longtemps, je veux dire comme homme du monde et de plaisirs, se rit de cette sortie de l'empereur contre ses mœurs, et de son intérêt

[1] L'hôtel aussi s'appelait hôtel Cerutti.

[2] Le général Auguste Colbert tué en Espagne.

pour celles de la France. C'était, dans le fait, pousser loin la sollicitude. En résumé, M. de Montrond fut obligé de sortir de France pour obéir à un décret, mesure aussi arbitraire que s'il eût été un ukase du czar de Russie, qui se joue de la liberté de ses sujets comme tous les gouvernements despotes. Il passa, je crois, en Angleterre et de là en Sicile.

Un jour, le duc de Rovigo écrit à mon frère, alors commissaire général à Marseille, pour lui donner l'ordre, *au nom de l'empereur directement*, de faire arrêter M. de Montrond, aussitôt qu'il se présentera aux portes de la ville.

« Il a rompu son ban, disait le ministre. Il est revenu en France, à Paris, ET JE N'EN AI RIEN SU ! Mais il est en route pour Marseille, où il doit arriver peu d'heures après ma lettre, pour s'y embarquer. Il est dans une calèche jaune, il a un habit bleu et il bat les postillons en leur donnant cent sous de guides. »

Mon frère donne ses ordres et attend l'événement avec une extrême impatience mêlée d'ennui, car cette mission lui donnait de l'humeur. La cause de l'exil de M. de Montrond était si absurde qu'il en fallait rire pour ne pas prendre de la colère à devenir *canard*, comme disait M. de Torcy.

A sept heures du soir, on vient annoncer qu'un homme est entré dans la ville. Il porte un habit bleu, sa calèche est jaune et il bat les postillons en leur donnant cent sous de guides. Mais cet homme a les yeux noirs, et M. de Montrond les a bleus. Cet homme est gros comme un muid, et M. de Montrond avait alors la tournure la plus élégante de Paris, quoiqu'il ne fût plus de la jeune génération. Cet homme a une crinière noire frisée, et M. de Montrond n'en a d'au-

cune couleur, puisqu'il porte perruque et une perruque blonde. Cet homme n'est donc pas M. de Montrond, ou bien il aurait donc été changé, non pas en nourrice, mais dans le chemin. Au surplus, comme la chose en valait la peine, car les ordres de l'empereur ne se déclinaient pas aisément, Albert ordonna que l'homme fût amené devant lui, quitte à lui demander une ou vingt fois pardon, si ce n'était pas celui qu'on cherchait. On l'amena, et Albert, qui connaissait M. de Montrond, vit aussitôt que ce n'était pas lui. Le monsieur était pâle comme un mort et ne comprenait rien à son histoire. Il était dans une calèche jaune parce que le jaune était la couleur alors à la mode pour les voitures. Il avait un habit bleu, parce que cela lui plaisait, ce dont assurément on ne pouvait lui faire un crime et il donnait cent sous de guides aux postillons, parce qu'il courait après un banqueroutier qui lui emportait trois cent mille francs. Mon frère, au désespoir de cette méprise, demanda, comme il l'avait projeté, vingt fois pardon au monsieur qui s'en fut courir après son banqueroutier. Je ne sais pas s'il l'a rattrapé, ces gens-là ont de bonnes jambes. J'en sais quelque chose[1].

Albert attendit un autre habit bleu, une autre calèche jaune, un autre prodigue de cent sous de guides, ce qui, soit dit en passant, ne fait pas marcher les postillons un temps de trot plus vite. Mais rien ne vint. Impatienté, il s'informe et apprend que M. de Montrond est bien revenu en France, mais

[1] Depuis la mort de Junot, j'ai essuyé *cinq* banqueroutes et six en y comprenant la Prusse et le Hanovre qui m'ont payé 180,000 francs avec 4,000.

qu'il en est ressorti aussitôt en se moquant du duc de Rovigo et de ses hommes. Il s'était embarqué à Narbonne, et ceux qui connaissent leur géographie, savent que Marseille n'est pas alors le chemin qu'il faut prendre. Voilà du moins ce qu'il répondit au duc de Rovigo, lorsque celui-ci lui écrivit une lettre des plus ridicules et des plus dures, pour lui témoigner le mécontentement de l'empereur sur *sa maladresse*.

Il aurait dû ne pas mettre ce mot-là. En le lisant, Albert sentit courir dans ses veines tout le sang généreux que Dieu lui avait donné. Il répondit une autre lettre que le duc, je crois, n'a jamais montrée, qui contenait, non seulement des vérités dures, mais une demande formelle s'il croyait parler à un de ses agents.

« Le jour où j'ai reçu ma commission du gouvernement, disait mon cher, mon noble Albert, j'ai juré à mon propre honneur de l'exercer de manière à ce que ma conscience ne me reprochât jamais RIEN. Jusqu'à présent j'ai rempli mes fonctions comme un honnête administrateur, un homme de l'État et non pas comme un homme *réprouvé* par les honnêtes gens. Je n'ai point fait arrêter M. de N..., parce que M. de N... n'était pas M. de Montrond et que, n'ayant rien à alléguer contre M. de N..., j'aurais été un agent de l'arbitraire injuste, ce que je ne serai jamais[1]. L'empereur n'exige pas des hommes au delà

[1] Mon frère a été onze ans à Marseille comme commissaire général. La ville de Marseille a encore aujourd'hui le souvenir de son administration sage et convenable. Il y était bien aimé, et, je puis dire, autant estimé, ainsi qu'à Strasbourg et à Lyon. Ces trois villes sont garantes de ce que j'avance

le ce qu'ils *peuvent*. Moi, monsieur le duc, je ne puis que le servir en mettant à sa disposition ma vie et tout mon dévouement. Mais ce dévouement s'arrête devant une injustice criante, s'il me faut la remplir. Voilà ma profession de foi, et j'ose dire que Sa Majesté me connaît assez pour n'en pas être étonnée. »

Sans doute, mais Sa Majesté était bien changée depuis l'armée d'Italie. Napoléon avait bien toujours un grand respect pour l'exacte observance des principes sociaux sur lesquels reposent la tranquillité et le bonheur de chaque individu, mais cette manière de voir était subordonnée à ses intérêts, tant il est vrai que les hommes ont leur rayon visuel dirigé d'après leur volonté momentanée. Ce qui est bien aujourd'hui avec un particulier, sera mal demain avec un roi. Ah! c'est une dure condition que de remplir une place importante sous un gouvernement despotique! Albert s'en aperçut bientôt. Il reçut une autre lettre dans laquelle le duc de Rovigo lui demandait sa démission. Albert l'envoya par le retour du courrier. Il m'écrivit en même temps :

« Ma bonne sœur, je vais à Paris, je suis destitué. Mais je te prie de n'en avoir aucune peine, c'est pour une cause honorable et je te connais assez pour savoir que tu ne me blâmeras pas de n'avoir pas hésité un seul instant. L'empereur lui-même reviendra sur une prévention injuste et sera pour moi ce que je désire qu'il soit, mais je ne demanderai rien au delà.

« N'est-ce pas que tu voudras bien me donner l'hospitalité? Cette démission me rendra tout joyeux parce que je vais te voir, comme je l'ai longtemps rêvé, toujours, ma bonne sœur, ma Laure chérie,

mon enfant, ma fille! car tu es à la fois ma sœur et mon enfant. N'est-ce pas moi qui t'ai élevée, n'est-ce pas moi qui ai remplacé notre père près de toi, bonne sœur? Eh bien! je ne veux plus te quitter. Je serai pour tes filles et tes fils ce que j'ai été pour toi. Cette pensée me fait du bien à l'âme. Je serai aussi près de ce bon Junot, dont le cœur pour moi est celui d'un frère donné par la nature, et non par une alliance. Il m'aime lui, il est honnête homme, il me comprendra.

« Comme nous allons bien arranger notre vie! Nous ferons de la musique, nous peindrons, nous nous occuperons de littérature. Ta maison, déjà le rendez-vous de tant d'artistes, ne sera pas moins joyeuse par l'arrivée d'un méchant troubadour de Provence, qui vient prendre leçon *de la gaie* science auprès de ses maîtres! Je te conduis aussi, comme tu peux le penser, notre oncle Georges. Je n'ai pu me résoudre à le faire retourner en Corse. C'est le frère de notre mère, ma sœur, et je te connais comme je me connais moi-même, c'est-à-dire pour être certain que tu feras ton devoir dans cette circonstance. Junot n'en sera pas fâché, j'en suis sûr. Je le connais aussi[1] »

[1] A la mort de ma grand'mère, Mme de Comnène, en 1805, mon frère recueillit chez lui, à Marseille, mes deux oncles le comte Georges et l'abbé de Comnène. A mon retour de Portugal, où j'étais alors comme ambassadrice, je fis venir auprès de moi mon oncle l'abbé de Comnène et il y est demeuré jusqu'en 1816. Mon oncle, le prince Démétrius, recevait une pension de moi et de Junot, aussi convenable que si un gouvernement la lui eût donnée. Tout ce que je pouvais y ajouter, je le faisais, ne remplissant en cela que mon devoir, puisqu'ils étaient

Mon Albert arriva donc à Paris dans l'automne de 1812, à mon retour des eaux d'Aix. Il ne disait que la vérité. Junot fut au désespoir en apprenant cette nouvelle, il aimait profondément son beau-frère. « C'était, disait-il, le plus honnête homme qu'il connût. » Il était alors en Russie. C'était aussi de Russie, de Moscou, je crois, qu'étaient datés les ordres de l'empereur.

Mais si Junot était ulcéré profondément, que devais-je éprouver, moi ? D'abord, ce fut de la colère, ensuite de la peine et puis le résumé de toutes ces impressions fut une assez bonne indignation perma-

les frères de ma mère. Lorsqu'en 1812 mon frère quitta Marseille, mon oncle Georges vint habiter ma maison et n'en sortit que lorsque mon oncle l'abbé la quitta. Ils avaient alors une pension du roi.

Albert et moi nous avions été élevés dans un grand respect de nos grands parents. C'était un reste des mœurs antiques dont la Corse a quelques traditions. Et puis lui et moi nous étions les *seuls* qui fussions en position de remplir un devoir envers mes oncles. Il n'existait aucun parent *direct*, et surtout aussi PRÈS qu'Albert et moi. M. de Geouffre, veuf de ma sœur aînée, était devenu même étranger à la famille depuis la mort de sa femme et l'aurait toujours été sans son enfant qui renoua les liens d'alliance, mais il n'avait alors que dix-huit ans et n'était d'ailleurs aucunement en mesure de rien faire pour ses grands-oncles. Et puis Albert et moi nous étions d'un degré plus rapproché pour le *droit de donner*. C'était un droit que Junot réclama, et dont il usa largement par le bien qu'il fit à ma famille. M. de Geouffre, emmené par lui en Portugal malgré l'extrême éloignement de l'empereur pour lui comme ami de Lucien, y refit une fortune. Mes cousins furent mis dans son état-major. L'un d'eux, Georges Stephanopoli Saint-Ange, fils d'une Comnène, cousine germaine de ma mère, fut tué à Saragosse. Mes autres parents protégés, secourus dans leur infortune. Voilà ce que faisait Junot, voilà ce qui le rendait adorable.

nente, qui me détermina à parler à l'empereur, ce même jour où j'étais là avec lui dans son cabinet, si malade et si pâle, croyant que j'allais mourir.

Ainsi donc lorsque l'empereur me fit signe de la main pour me dire adieu, je me retournai vers lui et lui dis :

— Sire, j'ai encore quelque chose à demander à Votre Majesté ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est de rendre à mon frère une bienveillance qu'il n'a jamais mérité de perdre. Je ne le demande pas comme grâce, car il ignore que je vous en parle, et peut-être même en serai-je blâmée et désapprouvée pour l'avoir fait sans ordre. Mais je le demande comme justice. Le monde n'est pas composé de gens qui voient tout avec un œil droit et juste. Albert est connu pour un homme d'honneur, mais quand Votre Majesté punit, on doit croire que ce n'est que d'après des causes justes. Alors mon frère *aurait tort* et Votre Majesté sait très bien maintenant *qu'il n'avait pas tort.*

L'empereur ne me répondit rien d'abord. Il faut lui rendre cette justice qu'il était vraiment équitable. Il avait une grande bonté dans l'âme, mais pas dans le cœur, c'est-à-dire qu'il n'avait aucune sensibilité. Il était fâché lorsqu'il commettait une injustice, et quelquefois même il la réparait. Voilà des parties de sa vie où cet homme était hors de la ligne humaine. Il connaissait Albert depuis longtemps. Il le *savait par cœur* et, lorsqu'il donna cet ordre au duc de Rovigo, il ignorait comment s'était passée la chose. Albert la lui avait exposée depuis dans une lettre particulière et il avait été fâché d'avoir puni si vite. En

m'écoutant il avait l'air presque *contrit* et je lui en sus gré.

— Eh bien, Sire, que décide Votre Majesté?

Il me regarda en souriant :

— Comme vous êtes pressée, madame *la gouverneuse!* Vous croyez donc qu'on fait un magistrat comme vous un de vos bonnets. Non, pardieu, pas!

— Mais, Sire, ce n'est pas ma faute. Il ne le fallait pas défaire si vite. Cependant que puis-je espérer? Je dis *moi*, car pour Albert je me donnerai bien garde, je le répète, de lui dire que j'ai parlé à Votre Majesté...

— Il faisait très bien son affaire à Marseille, ce diable de Permon, dit l'empereur en se remettant à marcher avec ses mains derrière son dos...

— En vérité, si j'étais de vous, je ne le dirais pas.

— Mais *sa conduite envers moi*, me répondit l'empereur en s'arrêtant pour me jeter un regard qu'il voulait rendre accablant, sa conduite envers moi, madame, n'a rien de commun avec son administration. Il m'a *désobéi*.

— Non, Sire, répondis-je avec beaucoup de calme.

— Comment, *non!* s'écria-t-il avec emportement, il ne m'a pas *désobéi!*

— Non, Sire, M. de Rovigo lui a donné l'ordre de faire arrêter M. de Montrond, et non pas un *homme ayant un habit bleu, courant la poste à cent sous de guides, dans une calèche jaune*. Votre Majesté voit que je connais l'affaire.

— Beaucoup trop bien. Je vous ai déjà dit cent fois que vous étiez *femme* et que les femmes ne devaient pas se mêler des affaires de l'État.

— Ma foi, Sire, ce n'est pas qu'elles m'amusent, vos affaires, mais quand elles s'attachent à nos affections, à nous autres pauvres femmes, il faut bien que nous nous en occupions, même malgré nous.

Il me regarda et marmotta quelques paroles que je ne pus entendre. Puis il me dit :

— Eh bien, que voulez-vous pour votre frère?

— Vous lui devez une réparation, Sire, car un roi doit toujours rendre plus qu'il n'a ôté. Pourquoi ne le feriez-vous pas préfet de police de Paris? Ou bien plutôt préfet de Paris? Croyez-vous qu'il aurait fait...

— Oh! non, par exemple! s'écria Napoléon avec une expression naturelle qui me fit presque lui pardonner son injustice envers mon Albert.

Il marcha quelque temps, puis il me regarda encore une fois. Cette fois ce fut en souriant de ce bon et charmant sourire qui le faisait tant aimer.

— Eh bien, qu'attendez-vous donc? Croyez-vous emporter *le brevet?*

— Pourquoi non, Sire?

— Pourquoi *oui* plutôt? Car enfin dans tout cela je ne sais rien que ce que m'a dit une femme, et une femme qui est sœur.

— Votre Majesté veut-elle une preuve que je n'ai avancé que l'exacte vérité?

— Comment?

— J'aurai l'honneur de lui envoyer la lettre de M. le duc de Rovigo. Comme je présume qu'il ne se fait pas faute de lui montrer les nôtres, c'est une *restitution.* Votre Majesté y verra qu'il y avait ordre d'arrêter M. de Montrond, *ayant un habit bleu, une calèche jaune et donnant cent sous de guides.* Mais il n'y avait pas l'ordre d'arrêter un homme en *habit*

bleu spécialement. Mon frère, qui connaît M. de Montrond...

— Il le connaît ? s'écria Napoléon.

— Oui, Sire, beaucoup.

Et je fus tellement surprise de cette interruption et de son air étonné, auquel se mêlait une mauvaise expression, que je ne pus m'empêcher de reprendre :

— Oui, Sire, Albert connaît beaucoup M. de Montrond. Il ne pouvait donc prendre une autre personne pour lui. Et, s'il l'eût reconnu dans l'homme qui lui fut amené dans son cabinet, il l'eût fait conduire au château d'If, ainsi que le portait son ordre, même quand il aurait eu un habit vert, que sa calèche eût été brune, et qu'il n'eût donné que deux francs aux postillons, tandis qu'il a fort bien fait de ne pas arrêter le gros monsieur qui avait un habit bleu et une calèche jaune. Oh ! que tout cela est petit !

— Ne tranchez pas ainsi, madame Junot, vous apprendrez quelque jour avec plus d'expérience que des petites choses se font les grandes. *En attendant, dites à votre frère que je suis bien fâché de ce qui s'est passé.*

— Je ne lui *dirai rien*, Sire, car, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je n'avais pas mission de lui pour vous parler. Puis... Enfin je ne lui dirai pas que j'ai parlé à Votre Majesté.

Et je me dirigeai vers la porte. Il me regardait aller sans parler.

— Eh bien, dit-il enfin, nous quittons-nous fâchés? Mauvaise tête, mauvaise tête ! Savez-vous que vous êtes bonne pour vos amis. Mais je crois que vous devez être un vrai démon pour vos ennemis.

— Je n'en ai pas, Sire. Du moins je ne le crois pas.

A moins pourtant que je n'aie pour ennemis les gens qui m'ont fait du mal. Et la nature humaine est faite de telle sorte que je n'en serais pas étonnée.

Ma pensée se reportait alors sur une femme qui avait voulu me faire bien du mal, qui avait même cherché à briser ma vie ce qu'elle avait fait en partie. L'empereur connaissait toute cette histoire, et il me regarda avec une expression toute particulière.

— J'ai été content de vous dans cette affaire-là, madame Junot, me dit-il avec un sérieux dans le regard et dans la parole que je ne puis rendre ici. Je ne puis dire la même chose d'une autre. Mais il paraît, au reste, que ceux qui lui tiennent de plus près que vous n'en sont pas mieux traités. Adieu.

Et il retourna à son bureau, où il s'assit. Et, avant que j'eusse refermé la seconde porte, il était probablement enfoncé dans ces hautes pensées qui régissaient le monde.

Je trouvai une foule d'amis dans le salon de service, qui tous voulaient me donner le bras pour m'aider à descendre l'escalier du pavillon de Flore. Le comte de Courtomer, qui précisément était de service cherchait à lire sur ma pâle figure si j'avais réussi. Je lui fis un signe de tête affirmatif. Au même moment entra Duroc avec M. de Brigode. Encore deux amis. Tous voulurent me servir d'escorte. Je me rappelai le feu d'artifice d'Aix et, en voyant tous ces uniformes, ces décorations et ces hommes ainsi *masqués* — car j'appelle cela une mascarade — escortant une pauvre jeune femme qui semblait la mort se promenant pour prendre l'air, en vérité il y avait de quoi fâcher l'empereur. Je pris le bras de M. de Courtomer et de Duroc, et je descendis doucement avec eux cet

immense escalier du pavillon de Flore, leur racontant sommairement la conversation que j'avais eue avec l'empereur. Aucun d'eux n'aimait le duc de Rovigo et cette effroyable injustice faite à un homme de bien dans la personne de mon Albert les avait révoltés. Il était évident que mon frère était victime d'une machination profonde et méchante. Je pouvais la combattre. Mais, hélas ! ne savions-nous pas que le mal, toujours si facile à faire, devient une entreprise effrayante dans son résultat, quand il s'agit de le réparer?

CHAPITRE VI

Mon danger. — Inquiétude de mon frère et de mes amis. — Le docteur Portal. — Le bain. — L'évanouissement. — Mme Lallemand. — La robe de crêpe rose. — Les douleurs. — Arrivée de Junot. — Joie de la famille. — Alfred et Napoléon. — Joséphine et Constance. — Joie paternelle. — Albert. — Changement de Junot. — Récits de la retraite de Moscou. — Le maréchal Ney. — Le comte Louis de Narbonne. — *Sa frisure.* — Corvisart. — Le duc de Bassano. — Son courage. — Corvisart et Portal. — L'opium et les bains de viande. — Encore Mme Lallemand. — Le docteur Kappeler. — Son talent et sa bonté. — Sa ressemblance *médicinale* avec Corvisart. — Junot, garde-malade. — L'insomnie. — La confidence. — Les larmes du brave. — La souffrance. — La lettre et la maitresse. — Le changement d'adresse. — Noble action méconnue. — Flatterie *courtisanière*. — Le duc de La Feuillade et Louis XIV. — Mes hommages à Monsieur le dauphin. — La starostie de douze cent mille francs de rentes donnée à Davout. — Fermentation de Paris. — Les calembours. — Colère de l'empereur. — Il est mauvais jardinier. — Les *grenadiers et les lauriers*. — Les *plats*. — La colonne. — Le tyran sur l'*échasse*. — Fonds à vendre! — La petite armée. — La rue de l'Ouest. — Junot, Malet et Hulin. — Le gouvernement de Paris.

Chaque jour ma maladie prenait un aspect plus sinistre. Mon frère, vraiment inquiet, ne quittait presque plus ma chambre. Ma faiblesse était tellement grande que je m'évanouissais dix fois dans un jour. Enfin j'en vins au point[1] de ne pouvoir plus sortir de

[1] C'était une affection nerveuse produite par de violentes

ma chambre. C'était alors le docteur Portal qui me soignait. J'avais eu non seulement tous les premiers médecins de Paris, mais même de l'Europe, et sans aucun succès. Un jour on m'avait couvert la poitrine de sangsues, et puis on m'avait mise dans un bain. Il était près de minuit. Ce bain, cette saignée, l'inanition dans laquelle me plongeait l'impossibilité totale d'avaler le moindre aliment, l'épuisement d'une journée de souffrances, me firent tomber dans un évanouissement si profond, que, ne pouvant plus me soutenir dans la baignoire, je poussai un faible gémissement et je coulai dans le bain.

Il n'y avait en ce moment auprès de moi que ma bonne Caroline, Mme Lallemand, qui passait presque tous ses moments auprès de moi, depuis que j'étais aussi mal. Ce qu'elle fit alors, je ne l'oublierai jamais, parce qu'il fallait une amitié bien forte et bien entière pour en donner la possibilité. On connaît la baronne Lallemand ; sa taille de créole, souple et élégante comme un peuplier, mais sans force aucune ; ses petites mains si délicates qu'on a peur de les froisser quand on veut les serrer, et ses bras, toute sa personne enfin, qu'on ne juge pas susceptible d'enlever un enfant. Eh bien, en me voyant couler dans l'eau, où j'allais étouffer, elle fut prise d'une telle terreur, qu'elle s'élance à moi, plonge ses bras dans la baignoire, me tire de

secousses. Cette affection avait choisi son siége dans le pylore, et un verre d'eau sucrée était une chose qui ne me passait plus à l'époque dont je parle. J'étais presque étique et avec une fièvre continue. Cette horrible maladie dont Corvisart seul a trouvé le moyen de me guérir ne l'a cependant jamais été entièrement. Je l'ai encore et jamais elle ne sera guérie radicalement. Mon voyage en Espagne en était la cause première.

l'eau, où j'étais évanouie et le corps plus pesant conséquemment que si j'eusse été *éveillée dans la vie*, et, sans faire attention à une charmante robe de crêpe rose qu'elle avait, elle m'enlève dans ses bras et me tire de la baignoire, où j'aurais péri sans elle! Cet effort fait, elle tomba sans force à côté de moi sur le tapis où j'étais moi-même pâle et mourante. Mes femmes qui étaient dans une pièce voisine accoururent au cri qu'avait poussé Mme Lallemand, car son mouvement d'inspiration avait été si prompt qu'il fut exécuté bien plus vite que je ne puis le raconter.

Je revins à moi, mais ce fut pour sentir combien je souffrais! A cette époque la vie m'était odieuse. Ma jeunesse était remplie par des journées de souffrances et des nuits de tortures, et ma patience ne pouvait plus comprendre le degré supérieur : la résignation.

Ce fut alors que Junot arriva. Oh ! ce fut une déchirante entrevue. Lui me revoyait mourante, presque dans la tombe et y descendant par des douleurs dont la violence était rapide et dont l'effet, quoiqu'il le fût aussi, n'amenait pourtant la mort que lentement. Moi, je le retrouvais non seulement changé, mais changé d'une manière alarmante. Il portait en lui une destruction morale. Je le connaissais si bien ! Je voyais dans son cœur. Je le lisais comme un livre! Je lisais dans cette âme malade tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle souffrait, tout ce qu'elle devait souffrir! *Tout!* Oh! non, ma pensée n'allait pas à cette conclusion terrible!

Albert était entre nous deux. Nos enfants étaient sur mon lit. Junot revoyait son Napoléon beau comme les amours du Guide, son Alfred maintenant frais,

bien portant, l'honneur de sa mère enfin, en le présentant à son père qui l'avait quitté si débile et si faible, ses deux filles dont l'une, belle comme un ange, annonçait déjà ce qu'elle est devenue depuis, et notre bonne Caroline, cette amie qui faisait alors partie de la famille, tout cela était autour de lui, l'embrassant, lui baisant les mains, lui grimpant sur les épaules, lui donnant de ces joies qui inondent le cœur et le plongent dans d'ineffables voluptés.

Je n'ai jamais connu un être plus fait que Junot pour apprécier de pareils moments. Il les doublait lui-même pour moi, par l'effet que je voyais qu'il en recevait. Mais ce n'étaient plus que des éclairs qui jaillissaient de cette âme assombrie. Un poids immense s'était affaissé sur elle et lui donnait une mort lente et torturée.

Quelques instances que je fisse auprès de lui, je ne pus rien obtenir. Il craignait, le pauvre ami, de me donner une peine de plus, il savait si bien que je partageais toutes les siennes! Seulement une fois il me questionna avec un intérêt très marqué sur ma dernière conversation avec l'empereur. Je me donnai bien de garde de lui rapporter ce qu'il avait dit de l'ingratitude de ceux qui l'entouraient, mais je lui demandai s'il s'était plaint des malheurs de la campagne.

— Jamais, me dit-il. Et pourtant l'exemple ne me manquait pas. Ce pauvre Ney, que tu sais n'être pas facile à vivre dès qu'il s'agit d'obéir, et c'est pour l'empereur comme pour un autre, est celui de nous qui, en supportant la souffrance avec le plus de courage, a témoigné le moins de patience. Au surplus il a peut-être le droit de parler, car indépendamment

de sa belle bataille de la Moskowa, il a été sublime dans la retraite. Sa conduite est au-dessus de tout éloge.

Mais une louange qui m'allait au cœur lorsque Junot me la faisait remarquer, c'était celle que méritait mon ami le comte de Narbonne. Il fit l'admiration de tout le quartier général pendant la retraite entière. Toujours habillé comme pour aller aux Tuileries, *pas de redingote*, pas de manteau, toujours coiffé, poudré, il était vraiment étonnant.

— Et puis son charmant esprit aussi vif, aussi aimable, me disait Junot, que s'il eût été dans mon salon ou dans celui de M. de Talleyrand.

Junot me disait aussi qu'un homme qui l'avait toujours étonné relativement à ce courage de sang-froid de tous les moments, c'était le duc de Bassano[1] ! Le duc de Bassano n'a quitté l'empereur que rarement pendant tout le temps qu'a duré sa charge de secrétaire d'État et de ministre des affaires étrangères, et il était aussi calme au milieu du feu où il se trouvait quelquefois, que s'il eût été devant la table des délibérations au Conseil d'État.

Corvisart venait de revenir. Junot, au désespoir de me voir dépérir chaque jour, malgré tous les efforts de l'amitié, de l'amour et de toutes les affections dont j'étais entourée, demanda à Corvisart de me venir voir. Il n'était pas mon médecin. En apprenant que c'était Portal qui me soignait, il fit un mouvement de

[1] Le duc de Bassano a prouvé plus récemment encore comment on peut allier les deux qualités d'homme de *sabre* et d'homme d'État, lorsqu'il fut attaqué en Suisse dans le château d'Alaman, appartenant à M. le comte de Sellon, dans l'année 1817.

tête. Il n'aimait pas la manière gothique et surannée avec laquelle il soignait. La médecine avait fait de grands progrès, et les docteurs de l'âge de Porta étaient demeurés stationnaires. Je devais être une nouvelle preuve de la pensée de Corvisart. Comme il avait de l'affection pour moi, aussitôt qu'il apprit que j'étais aussi mal, il vint me voir.

En m'apercevant, il recula. C'était une ombre qu'il avait devant lui. Il était dur habituellement avec ses malades, mais ce jour-là, ce ne fut pas le malade qui reçut l'explosion. Ce fut le médecin. Portal était là. C'était une espèce de consultation. On se rappelle la figure hâve, maigre surtout, du docteur Portal. Dans le moment dont je parle ici, il était de deux teintes plus livide encore.

— Et je vous prie, monsieur, lui dit Corvisart, qu'attendiez-vous pour faire suivre un traitement quelconque à cette malheureuse femme? Attendiez-vous, je vous le demande, qu'elle fût cousue dans son drap mortuaire et couchée dans sa bière? Ma foi, écoutez donc, il fallait même commencer à ce compte-là, monsieur!

Et sa voix sonore et profonde faisait retentir la chambre :

— Monsieur, savez-vous bien que c'est un assassinat! Et une femme de 26 ans encore! Monsieur, je le répète, c'est une indignité!

Mme Lallemand voulut le calmer. Il lui répondit assez durement, comme à tout le monde au reste. Enfin, après m'avoir questionnée, palpée, secouée, il se mit à hocher la tête et à se promener en silence et l'air soucieux. Tout à coup il s'arrêta devant Junot :

— As-tu confiance en moi?

— Comme en Dieu

— Bien vrai?

— Sur mon honneur!

Corvisart serra la main de Junot.

— Tu remplaceras ce pauvre Lannes dans mon cœur, dit Corvisart, tu es comme lui un loyal et brave garçon. Oh! pourquoi donc est-il mort?

Toutes les fois que Corvisart parlait du duc de Montebello, il s'attendrissait. Il était ami de la maison Guéhéneuc et avait connu la duchesse et son frère aussi jeunes que nos enfants l'étaient alors, et leur était attaché avec une amitié bien rarement aussi sensible et aussi forte.

— Eh bien, poursuivit-il, puisque tu as confiance ne moi, il faut faire exécuter ce que je vais prescrire. Il ne faut pas que la duchesse mange *du tout*. Quand je dis *du tout*, c'est une diète absolue. Puisque cet estomac ne veut *rien*, eh bien, il ne faut *rien* lui donner[1].

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme Lallemand, que cette

[1] Cette défense *de ne rien manger, rien avaler,* consistait dans une rigueur très grande relativement aux aliments. J'en avais l'horreur moi-même, mais Corvisart entendait par RIEN — RIEN en effet. Je demeurai donc *onze jours* sans avaler une cuillerée d'eau sucrée, quelquefois je me sentais MOURIR... Alors la sueur froide inondait mon front, tout mon visage. C'était l'agonie! Mais une agonie vivante. Ah! que j'ai souffert! Pendant ce temps je prenais des bains de viande, c'est-à-dire qu'on me mettait dans une de ces baignoires de cuivre appelée *Sabot*, dans laquelle on mettait des pieds, des fraises de veau, une foule de viandes mucilagineuses. Tout cela cuisait, et moi l'on me plongeait là-dedans pour que l'épiderme absorbât de la *nourriture!...* C'est ainsi que j'ai parcouru ces onze jours. Oh! que j'ai été patiente dans de pareilles tortures!

pensée de diète absolue faisait croire à l'anéantissement, à la mort. Ah ! mon Dieu, mais elle va mourir!

Corvisart se retourna de son côté et, quand il vit ce joli visage, ces beaux yeux bleus, brillants comme deux saphirs au milieu de leurs larmes, et tout l'ensemble gracieux de sa personne, il ne put d'abord lui dire la parole amère qu'il avait sur les lèvres, il sourit même à cette charmante vision. Mais les mouvements doux lui étaient étrangers et il ne pouvait longtemps retenir sa mauvaise humeur :

— Êtes-vous donc médecin, dit-il avec une intonation de voix inimitable? Ah! si vous êtes ici pour *faire la bonne femme*, je ne me mêle de rien!

La bonne Caroline fut d'abord émue de cette algarade si hors de propos. Mais ensuite elle savait que cet homme était un dieu parmi les hommes, car il pouvait donner la vie ou rappeler du dernier degré de péril un malade confié à lui. Et certes j'étais bien arrivée à ce dernier degré. Ses ordonnances furent strictement suivies. Le onzième jour, j'essayai de manger de la crême de riz. J'eus un affreux vomissement. Corvisart avait voulu être auprès de moi pour juger de la crise. Il fit une laide grimace quand il vit que tout ce qu'il avait tenté était nul. Il fut à Junot et lui dit :

— Mon ami, ta femme est très mal. Les sources de la vie ne sont pas épuisées, parce qu'en elle il y a les forces vitales d'un homme. Je n'ai jamais rencontré une constitution aussi robuste, aussi saine. Il y a donc espoir. Mais en elle, *elle seule*. C'est à la nature à conserver ce qu'elle a fait. La duchesse est constituée de manière à vivre cent ans, si des chagrins trop vifs ne la tuent pas. Car, vois-tu, si elle est forte, elle

souffre en raison de sa force. Maintenant dans l'état où elle est, il n'y a qu'un parti à prendre pour la sauver, c'est de lui donner de l'opium, non pas de l'opium d'Orient[1], Dieu nous en préserve!... mais de l'opium gommeux, mitigé encore avec de la gomme. De cette manière il est en entier dégagé des portions narcotiques. Il n'est pas même somnifère profond. Il n'est que calmant. Consens-tu à ce que je lui en donne?...

— Fais tout ce que tu voudras, s'écria Junot, pourvu que tu la sauves.

Le même jour on me donna un quart de grain d'opium gommeux, délayé dans je ne sais plus quoi. Je mangeai, c'est-à-dire que je pris quelques cuillerées de crême de riz. On persista. Enfin je fus sauvée. Corvisart était un des hommes les plus habiles dans son art sans aucun doute. Mais où il n'a pas de rivaux, c'est dans ce coup d'œil d'aigle jeté sur un moribond et trouvant dans les décombres de sa vie de quoi édifier un nouveau monument. Il redonnait la vie. Quant à moi, je le regarde comme mon libérateur[2].

[1] L'opium que prennent les Orientaux est brut, tel qu'on le récolte; ce sont les parties résineuses qui le chargent qui font tout le mal qu'on en éprouve en Orient. Celui-ci est dépouillé de toutes les parties étrangères à sa nature calmante, et ne produit pas l'effet rêveur de l'opium turc.

[2] Il existe pour moi un homme à qui mon attachement et ma reconnaissance sont encore plus acquis qu'à Corvisart. C'est le docteur Kappeler. Je lui dois trois fois la vie. Il est non seulement mon médecin, mais mon ami et le sera jusqu'au dernier souffle d'une existence qu'il m'a conservée et me conserve encore tous les jours. Son talent, fort remarquable d'ailleurs, a cela de particulier, et je puis dire de commun avec Corvisart, qu'il

Cependant ma faiblesse était si grande qu'à peine pouvais-je marcher. Deux valets de chambre me portaient sur une sangle, lorsque je voulais passer d'une chambre dans l'autre, car je ne pouvais me tenir sur mes jambes. Je sortais un peu en voiture. Mais l'hiver était si rude et l'air mortel pour un souffle presque éteint. Je restais donc tranquillement dans mon appartement, bien clos, et soignée par mon mari, qui lui-même cependant avait plus besoin de soins minutieux que moi. Toutefois il ne souffrait pas qu'une garde ou une de mes femmes couchât dans ma chambre depuis son retour. Il s'était établi dans mon grand lit, tandis que j'étais dans un autre plus petit qui me

jette sur le malade un de ces mêmes regards qui vont consulter la mort ou la vie jusque dans vous-même. Le comte Louis de Narbonne me l'avait amené dans mes grandes souffrances, et je n'avais pas eu alors en lui toute la confiance qu'il méritait, parce qu'il était trop jeune. « Cependant, me dit le comte Louis, ma mère, la duchesse de Narbonne l'a avec elle, et elle s'en trouve admirablement. » Je ne le voulus pas écouter. Plus tard je le revis, c'était en 1828. J'étais alors au couvent et fort malade, mais excessivement *mal*. M. Kappeler me soigna avec un art admirable. Depuis c'est toujours avec les mêmes soins. Mais sa bonté ajoute ceux d'un ami à ceux du médecin. Ma confiance en lui est si grande que je ne voudrais jamais consentir à une consultation si j'étais très mal. Avec son talent d'observation et de profonde science pratique, je suis certaine d'être sauvée. M. Kappeler a une modestie qui ne peut lui faire de tort, parce que jamais elle ne nuit à son malade; mais il pourrait aussi parler et parler très haut... Il est médecin en chef d'un hôpital — l'hôpital Saint-Antoine — et dans le temps de l'épidémie, son courage a égalé sa bonté. J'étais attaquée aussi. Il venait quelquefois jusqu'à trois fois et à une heure du matin. « C'est mon devoir, me disait-il. Si je péris, eh bien, c'est un soldat mourant d'une balle qui lui casse la tête. »

servait de lit de repos. En sortant du bain c'était lui qui me donnait la gelée de viande que je prenais d'heure en heure, ou le lait glacé que je buvais aussi à des intervalles très rapprochés.

Une chose caractéristique de la nature de Junot, c'était une grande disposition au sommeil. Cela était au point de s'endormir même en lieu qui lui plaisait. Cette disposition n'était pas changée à son départ pour la Russie. Aussi lui dis-je en plaisantant que le métier de garde-malade était le plus mauvais qu'il pût choisir. Il me sourit tristement et la nuit je fus bien surprise lorsque chaque fois que la pendule annonçait l'heure marquée pour mes potions, il se soulevait et demandait doucement :

— Laure, dors-tu?

Et sa voix était claire et sans ce timbre voilé que lui donne le sommeil. Les premières fois je ne fus que surprise et touchée, je crus que ma maladie lui donnait une inquiétude qui rendait son sommeil plus léger. Mais ensuite je fus alarmée pour lui-même. Non seulement il ne dormait plus[1], mais les heures qu'il passait ainsi veillant étaient terribles. Une nuit, il me croyait endormie, je l'entends soupirer profondément. Et ce soupir était douloureux. Il venait d'une âme brisée. Il soupira encore, puis encore. Enfin il pressa sa tête contre le traversin et j'entendis un gémissement qui me traversa le cœur, car il fallait que le sien fût bien malheureux. Je l'appelai deux fois sans qu'il me répondît.

[1] En effet, il m'écrivait de Thorn, 11 janvier 1813 : « Il est quatre heures du matin. *Je ne dors pas* et je me relève pour t'écrire. »

— Junot, lui dis-je, tu souffres, et tu souffres dans le cœur. Pourquoi ne viens-tu pas à moi?

Il était toujours silencieux. Je me levai et je fus moi-même à son lit. La lampe d'albâtre donnait peu de lumière. Mais, en m'approchant pour l'embrasser, je sentis son visage couvert de larmes.

— Toi, pleurer, m'écriai-je. *Pleurer*, mon Dieu ! Et que peux-tu avoir, mon ami bien-aimé, pour *pleurer?*

Et je le serrais convulsivement contre moi. Je ne pouvais pas *pleurer* moi. J'étouffais. J'étais tombée à genoux sur l'estrade du lit, et là j'éprouvai une telle douleur, que je crus mourir.

— Voilà ce que je craignais, dit-il en me relevant. Ma pauvre Laure, et comment veux-tu supporter le poids de mes peines dans l'état où tu es? Pauvre amie!

— Mais à présent je sais que tu souffres. Je le sais comme jamais je n'aurais cru le savoir, mon Dieu ! Oh! qu'il faut que la plaie soit douloureuse! Dis, dis-moi ce que tu as, mon ami.

Hélas! je le présumais bien ce qu'il avait! Mais je voulais l'entendre de lui.

Il me dit *tout*. Ce fut alors que j'appris pour la première fois l'histoire de Smolensk, celle du retard du corps d'armée et enfin les terribles bulletins! Mais tout cela n'était RIEN encore. Une dernière blessure plus envenimée que le reste, avait rendu les autres incurables comme elle. Voilà ce qui avait détruit le sommeil, ce qui plaçait le malheureux dans un désert horrible, au milieu de la vie la plus civilisée et la plus élégante. Il était incessamment aux prises avec cet ennemi qu'on lui avait jeté au cœur comme une pâ-

ture empoisonnée. Le souvenir de ces bulletins creusait dans l'âme tous les jours davantage, en y versant comme des gouttes d'eau-forte. La souffrance devenait à tous les moments plus insupportable.

— Et tu ne me parlais pas? A moi, ta plus sûre, ta meilleure amie!

Il me rapprocha de lui et, posant sa tête sur mon épaule, il pleura. Ses larmes étaient brûlantes. On sentait qu'elles devaient corroder ses joues, dessécher ses paupières. Je pleurai avec lui, et il souffrit moins. Je lui demandai s'il avait vu l'empereur en particulier. Il me dit qu'oui, que Duroc, dont l'amitié avait été celle d'un frère dans toute cette affaire, avait même parlé à l'empereur du changement de Junot, et de son changement depuis les bulletins. L'empereur n'avait rien répondu et, lorsque Junot l'avait vu, il avait été excellent pour lui, lui avait même parlé avec une sorte de confiance qui était peu en accord avec tout ce qui s'était passé. Junot, en me racontant cette entrevue qui avait eu lieu l'avant-veille, me disait qu'il était lui-même étonné qu'elle ne lui eût fait aucun bien.

— Et sais-tu pourquoi? ajoutait-il avec une expression sombre qui allait maintenant à sa belle physionomie, c'est que la vérité *seule* parle au cœur et en est comprise. En me disant qu'il m'aimait encore, l'empereur n'était pas vrai.

Et le malheureux se rejeta dans mes bras et pleura avec désespoir.

La nuit fut terrible. J'oubliai mes douleurs pour ne plus sentir que les siennes. Je le pris avec la douceur qu'il faut mettre à soigner un être malade. J'es-

sayai de lui parler sur tous les tons, car il comprenait peu celui de la raison. Son sentiment pour l'empereur était de la passion. Il fallait lui parler sa langue. Oh ! qu'il souffrait, qu'il souffrait, lorsqu'il répétait: « Il ne m'aime plus ! »

Alors il me prenait dans ses bras, il baisait mes mains, mes yeux, me dévorait de caresses et me répétait :

— Mais tu m'aimes toujours, toi ? Tu m'aimes, car, vois-tu, je n'ai que toi pour me consoler, et puis mes enfants. J'ai perdu ma mère, je n'ai plus que toi pour m'aimer. Aime-moi toujours, ma Laure. Mon Dieu, mon affection est si dévouée pour qui la possède !

Je parlai à mon frère, le lendemain matin, de cette nuit terrible et que cependant je bénissais, parce qu'elle m'avait enfin donné le droit de lui parler de ses peines et de l'en faire parler. Il pouvait mourir de cette contrainte. J'en vis la preuve le lendemain. Il venait à toute heure dans ma chambre pour renouer l'entretien de la nuit. Il me disait en se couchant à mes pieds et posant sa tête sur mes genoux :

— A présent je n'ai plus cette douleur qui m'empêchait de respirer. Tu es toujours mon ange ! Pourquoi donc ne voulais-je pas te parler ! Que j'étais insensé ! Toujours toi, toujours toi, ma Laure !

— *Même quand je m'appelle Li...e.*

Et alors il rougissait, mais il riait aussi et me disait :

— Tu sais bien que je n'ai *aimé personne* au monde comme je t'ai aimée, ma Laure. Tu sais que je n'aime personne comme je t'aime et que je n'aimerai jamais maintenant comme je t'aimerai. Car, en vérité, je

crois que c'est comme le jour où je t'ai demandée à ta mère, où je t'ai demandé à toi-même si tu voulais de moi pour mari. Te rappelles-tu ces moments-là ? N'est-ce pas qu'ils sont de ceux qui jamais ne s'oublient ?

Et si Albert entrait au milieu d'une de ces conversations-là, alors nous devisions des heures entières sur le temps d'autrefois. Nous y retournions par la pensée. Nous étions heureux par le souvenir, parce que celui-là n'a rien d'amer. Il était pur et ses joies étaient notre bien. Elles étaient là et nous pouvions jouir. Le souvenir n'avait pas de regret.

Cette histoire du changement de noms, que j'ai indiquée plus haut, mérite d'être racontée. Elle est de 1812.

Junot, étant pour peu de temps à Paris, obtint de l'empereur la permission d'aller en Bourgogne voir son père, mais seulement pour quinze jours. Il part et, selon sa promesse, il m'écrit en arrivant et fort exactement pendant son séjour à Montbard. Quatre jours avant son retour je reçois une dernière lettre de lui. J'étais dans mon lit et Mme la baronne Lallemand était en ce moment assise auprès de mon chevet.

— Comment se porte le duc ? me demanda-t-elle en apercevant une altération assez visible sur ma figure.

— Oh ! fort bien ! Seulement il a été un peu dérangé dans sa correspondance et il s'est trompé d'adresse.

— Comment cela?

Je lui montrai l'adresse qui était bien la mienne. Mais j'ouvris la lettre et je lui fis voir le commencement :

« Je serai à Paris jeudi prochain, ma chère Li...e. »

Nous nous regardâmes, Caroline et moi, et puis nous nous mîmes à rire, mais je ne riais pas *de franc jeu*. Je continuai la lecture de la lettre. Elle était compromettante sans être tendre. Je n'aurais pas voulu en recevoir une semblable. Du reste la différence du style pouvait être appréciée par la dame, car il était probable qu'elle avait ma lettre. Je fus au moment de lui envoyer la sienne comme plus tard je lui en ai renvoyé plus *de cent* mais alors c'eût été une méchanceté, tandis que l'autre action est celle de ma vie peut-être où j'ai montré le plus de générosité de cœur. Elle a été méconnue, cette générosité, et cela m'a rendue peu bonne, s'il faut le dire, pour cette personne. Ne savoir pas reconnaître une noble action, c'est se déclarer inhabile à la faire.

Mais qui fut bien *pantois?* Ce fut Junot. Il avait déjà appris la mésaventure de ses deux adresses et il en était assez embarrassé. Bref, il y eut pardon complet de ma part. Je lui remis sa lettre et lui demandai la mienne que je ne voulais pas perdre. Il me la promit. Mais, ne la voyant pas, j'insistais toujours. Enfin il me dit en m'embrassant et me rapprochant bien près :

— Tu ne comprends pas pourquoi je ne t'ai pas donné ta lettre?

— Non.

— Comment! Tu aurais voulu la lire après qu'elle avait été lue par une autre personne?

— Oh non!

Et je le compris alors. Il y avait des trésors d'affection dans cette âme-là. Mais des trésors d'affection

surtout pour la manière de sentir et de le rendre à ceux qu'il aimait vraiment. Je ne conçois pas comment Napoléon pouvait ne pas regretter un tel ami, au point de ne pouvoir se consoler de sa perte. Il ne pouvait l'aborder avec tranquillité lorsqu'il était absent quelque temps et le revoyait. C'était une émotion vive et profonde qui s'épanchait dans le regard, dans la parole, dans l'expression de toute la physionomie de toute sa personne. On ne *feint pas l'émotion*, ou bien alors on est complètement ridicule. La flatterie *courtisanière* s'arrête *là*, elle ne peut imiter ce qui *est vrai*. M. de La Feuillade, qui faisait état d'aimer[1] Louis XIV avec une *profonde amitié*, comme on disait dans ce temps-là, ayant obtenu un congé dans je ne sais plus quelle campagne, monta à cheval et vint à Versailles à franc étrier, fut chez le roi et lui dit :

— *Il y en a qui viennent pour voir leur maîtresse, leur femme, leurs enfants. Moi, Sire, je suis venu pour voir Votre Majesté et je repars à l'instant même.* »

Et en quittant le roi, il ajouta par une recherche extrême :

— *Oserais-je prier Votre Majesté de faire agréer mes humbles hommages à Monsieur le Dauphin ?*

Louis XIV fut touché de cette démarche et dit le

[1] C'est une chose assez remarquable que cette expression employée souvent alors en parlant au roi. On lit dans Bussy-Rabutin, qu'il disait à Louis XIV : « Votre Majesté sait combien je l'aime. Mon *amitié* pour elle durera toujours, etc. » Dans Mme de Sévigné cela se voit aussi. Il serait fort à désirer qu'une personne instruite fît un travail sur la différence *de voir*, *de penser* et *de sentir* de ce temps-là au nôtre.

même soir au dauphin, avec un air de satisfaction presque aussi coquet qu'aurait pu l'avoir une femme vis-à-vis d'une rivale :

— *Je suis chargé de vous faire des compliments.*

C'est un trait certes bien calculé pour faire effet. Il n'y a rien de comparable surtout *aux hommages pour Monsieur le dauphin.* Voilà une chose que Junot n'aurait même pas imaginée. Mais en revanche, il pleurait avec son âme virile et courageuse. Et une larme de tendresse de cet homme-là est plus lourde dans la balance de l'affection que toutes les démarches comme celle que je viens de citer.

Napoléon, je l'ai dit bien souvent dans ces Mémoires, avait, comme tous les souverains, la passion d'être aimé. Et, chose étrange, il ne faisait en général rien pour les hommes qui lui étaient les plus dévoués par le cœur, autrement qu'en leur donnant des récompenses toutes matérielles. Comme si un seul mot de l'âme, allant à l'âme, ne payait pas plus les fatigues et les peines de telles gens, qu'une starostie tout entière valant douze cent mille francs de rente, comme celle qu'il donnait à Davout qui ne l'en aimait pas plus. L'empereur avait, à cet égard, de bien étranges manières de voir et d'agir, et pourtant lui-même devait alors savoir ce que c'était que la souffrance, car il y avait à cette époque une fermentation sourde dans Paris qui lui donnait une vive inquiétude et que, malgré toute sa grandeur de pensée, il ne pouvait cacher à ceux qui le connaissaient bien. Lorsque l'impératrice Joséphine était à côté de lui sur ce siège rembourré d'épines qu'on nomme un trône, il lui racontait une partie de ses souffrances quand son cœur était trop plein. Alors la part humaine était

faite, il pouvait sourire, car il avait pleuré. L'homme avait incliné son front superbe devant la douleur. Il pouvait le relever, et laisser croire qu'il la bravait. Comme s'il est sur la terre un homme qui dénie sa puissance ! Mais ici, avec Marie-Louise, il lui fallait toujours être dans une sorte de représentation. Il lui fallait songer à dérober un nuage qui passait sur son front : « car, pensait-il, elle peut l'écrire à son père et cette famille, qui me hait, rirait peut-être en apprenant que mon tour est venu, à moi aussi, de souffrir et de craindre. » Duroc a seul connu ce qu'il a souffert dans cette année de 1813, c'est-à-dire au retour de Russie. Junot avait aussi la clef de ce caractère impénétrable pour tout autre peut-être que ceux qui l'avaient connu comme moi et lui dès sa première jeunesse, ou, comme Duroc, en le voyant à toute heure et dans tous les moments. Je le connaissais aussi, moi, et cette dernière conversation, qui est en effet la dernière de ce genre que j'aie eue avec lui, m'a révélé combien son âme souffrait et combien elle souffrait en raison du grand changement qui s'était opéré en lui depuis une année. La gloire, et la gloire heureuse, le soutenait jusque-là. Une fois que la fortune a délaissé la conduite de son char triomphal, alors tout a marché en déviation, parce qu'il n'avait pas prévu ce cas et ne savait pas se conduire lui-même.

Une chose, par exemple, qu'il ne pouvait dissimuler, c'était la douleur que lui causaient toutes les caricatures, les bons mots, les calembours de la ville de Paris. Il aurait dû en rire, mais bien loin de là, ils l'affectaient profondément. Un jour on trouva placardé sous l'un des aigles du côté des Tuileries, au bas de la colonne, un quatrain contre l'empereur

qui était vraiment épouvantable. Le duc de Rovigo, qui, ainsi que je l'ai dit, avait véritablement de l'affection pour Napoléon, fit faire des recherches sur le quatrain. Impossible de découvrir l'auteur. Le lendemain, le quatrain reparut encore et à la même place. Les agents de la police l'enlevèrent de nouveau et firent le guet tout le jour autour du monument. L'empereur n'avait pas seulement, comme on le sait, la police du ministère, il en avait malheureusement bien d'autres qui lui faisaient un mal réel, non seulement moralement, mais matériellement. Il fut instruit, lut le quatrain et manda le duc de Rovigo, contre lequel au reste il avait une humeur dont il était facile de s'apercevoir depuis le retour de Russie, à cause de l'affaire de Malet. L'empereur n'a jamais pardonné à M. de Rovigo, ni à M. le baron Pasquier, d'avoir laissé avilir la majesté impériale dans ses ministres, en se laissant ainsi traîner en prison comme de *vrais gobe-mouches*, ainsi que lui-même les avait appelés. Cette humeur avait été bien plus forte contre le pauvre comte Frochot, pour son empressement à reconnaître la mort de l'empereur. Et, pour dire la vérité, il ne lui avait pas fait une longue oraison funèbre.

Quant au ministre de la police, il ne lui avait pas retiré son ministère, parce qu'alors il n'avait pas oublié toute raison au point de s'abandonner à un ennemi qui, lui aussi, n'oubliait jamais une injure. Rovigo était donc toujours ministre de la police. Mais aussi l'empereur le menait-il assez durement pour lui faire quelquefois regretter — lui-même me le dit le matin du jour dont je parle — que le petit sergent du général Guidal n'eût pas fait son office et ne l'eût pas tué.

— Qu'est-ce à dire, monsieur, lui cria l'empereur du plus loin qu'il le vit, qu'est-ce à dire ? Faut-il donc que je sois insulté par des misérables qui se jouent de ces autres misérables que vous payez pour surveiller les malfaiteurs et qui, Dieu me pardonne, se liguent avec eux ! Faut-il que j'aie vécu jusqu'à aujourd'hui, poursuivit-il en frappant du pied et entrant dans un de ces accès de colère qui lui étaient bien funestes, pour m'entendre appeler tyran et buveur de sang, pour m'entendre bafouer d'un autre côté par cette canaille qui ne sait mordre le cerf que lorsqu'il est à bas, qui n'approche du sanglier que lorsqu'elle ne craint plus le coup de boutoir.

Et il frappait du revers de la main droite un petit paquet de papiers dans lesquels le duc de Rovigo reconnut par-dessus tous le fatal quatrain de la colonne. Dans le fait, il était aussi effroyable dans les images qu'il présentait qu'injuste dans son application à Napoléon. Jamais il n'y eut un homme moins tyran que lui, et surtout moins *sanguinaire*. Il était bon même. Il n'était pas sensible, mais il avait de la bonté dans l'exercice habituel de la vie. Il avait même de la sensibilité plus que je n'en ai vu à aucun homme pour son fils. Cette adoration profonde, ces larmes dont il baignait le visage de son enfant, ces larmes-là avaient une source dans l'âme, et cette source ne peut exister sans une sensibilité qu'on ne peut mettre en doute.

Voici les vers :

Tyran juché sur cette échasse,
Si le sang que tu fis verser
Pouvait tenir en cette place,
Tu le boirais sans te baisser.

Cette image de l'empereur tout en haut de la colonne, entourée dans cette place Vendôme par une enceinte de maisons qui, dans le fait, la ferme comme un lieu tout exprès pour contenir, comme aurait pu faire le Dante, ce breuvage imposé à un grand criminel par l'une des rèveries du poète, il y a une grandeur fantastique dans ces quatre vers qui me frappa d'une fâcheuse impression la première fois qu'on en parla. L'empereur en fut douloureusement saisi et il répétait toujours :

— Un tyran, moi ! Un tyran ! Et sanguinaire encore ! Ils verront, ils verront plus tard. Ils en auront du sang[1], ils en auront plus qu'avec moi et ils l'auront sans gloire.

Une des choses qu'il était aussi très contrarié de voir circuler dans Paris, c'étaient des calembours de toutes sortes, de toutes les couleurs qui étaient redits dans tous les carrefours et parfaitement compris par le peuple de Paris, naturellement spirituel. Où était le temps où Brunet avait passé vingt-quatre heures en prison pour avoir répondu dans *Cadet-Roussel, maître de déclamation*, tandis qu'il mangeait des noix et jouait avec les coquilles : *Je fais des péniches ?*

Maintenant l'empereur pouvait juger lui-même que l'esprit avait fait de grands progrès dans la civilisation de la pensée et dans sa manifestation, vraie liberté, vraie source de tout bien, comme peut-être de tout mal, mais évidemment plus importante dans le premier effet. La pensée est la reine du monde. L'entraver, c'est bouleverser tout ordre, déranger

[1] Quelle prédiction ! Et le mot est littéralement vrai.

tout équilibre, c'est donner des fers à qui doit nous régir, et dès lors plus d'harmonie.

Ces calembours étaient du reste fort spirituels. Millin, mon ami, et je puis dire l'un de mes plus chers et de mes plus intimes, m'apportait toutes ces choses et j'en riais quelquefois avec lui, mais en secret, car Junot n'aurait pas entendu raillerie et M. de Narbonne avait une telle loyauté chevaleresque dans le caractère qu'il aurait brûlé tout ce qu'il aurait trouvé dans ce genre-là, au lieu de me l'apporter et surtout d'en rire.

Une fois déjà, en 1809, lorsque tous les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, les princes d'Allemagne et toute cette foule de reines, de princesses étaient venus balayer de la queue de leur manteau royal *la poussière du vestibule impérial*, alors, un jour, on vit appliqué sur le mur du château des Tuileries qui regarde la cour, une immense affiche, sur laquelle les lettres avaient un pied de haut, et qui disait ce peu de mots : *Fonds à vendre, pas cher, fabrique de sires.*

Une semblable était du côté du jardin. Le calembour, le jeu de mots, ce que vous voudrez, était joli, mais l'empereur ne le trouva pas ainsi. Les ordres les plus sévères furent donnés, comme on peut le penser, pour trouver le coupable. Mais *jamais* on n'a pu le découvrir. C'est bien extraordinaire.

En 1813, les calembours revinrent encore se faire voir sur les murs de la demeure impériale. Ici la colère de l'empereur n'eut plus de bornes.

— Il lui fallut supporter alors, me disait M. de Narbonne, tout le poids de cette immense infortune, de son premier et terrible désastre, de ce malheur,

grand comme tout ce qui l'avait précédé, car il semblait que cet homme devait tomber autrement qu'un autre. Et cependant il lui fallait encore souffrir les morsures de mille insectes, de reptiles que son soleil avait fait fuir et qui reparaissaient aussitôt qu'un nuage le voilait. Et ces morsures étaient d'autant plus vives que c'était le ridicule qui était leur venin. Et en France il est mortel.

L'empereur le savait bien.

L'un de ces calembours disait qu'il était *mauvais jardinier, car il avait laissé geler ses grenadiers et flétrir ses lauriers.*

Et puis un autre était un dialogue entre deux hommes qui passaient sur le Carrousel.

— Monsieur, pourriez-vous me dire quelles sont les statues que je vois sur ces pilastres ?

— Oui, monsieur, ce sont des Victoires.

— Ces femmes-là ?

— Oui, monsieur.

— Monsieur, je vous demande pardon, des Victoires n'ont jamais eu cette tournure-là. Des Victoires ! Que diable, monsieur, venez-vous me conter là ?

— Mais ce qui est, monsieur. Et puis, tenez, vous voyez bien que ce sont des Victoires, *elles tournent le dos à Napoléon.*

Et puis encore :

— Venez ici, monsieur... Allons, ne pleurez pas... Qu'avez-vous fait de ces quatre cent mille petits soldats que je vous ai donnés pour vos étrennes, il *n'y a pas encore un an ?* Où est-elle cette armée ? *Je l'ai*, papa.. *je l'ai* (gelée).

Celui-ci est le moins spirituel et celui qui, selon

moi, fait le plus de mal. Il y a toute une profondeur d'abîme dans ce seul mot : *Il n'y a pas encore un an!*

Et Napoléon sentait tout cela comme autant de lames ardentes qui lui traversaient le cœur.

— L'empereur a perdu toute son argenterie, disait un autre, mais en revenant en France il a été tout étonné de retrouver tous *ses plats* au sénat...

Et malheureusement tous ces mots devenaient populaires, ils circulaient avec une effrayante facilité. Un jour Junot rentra avec la figure toute bouleversée. On construisait alors du côté du Luxembourg. Il avait été voir quelqu'un de sa connaissance, rue de l'Ouest. En entrant dans la rue de l'Ouest même, il apercoit, sur une charpente de construction, un mauvais placard, écrit à la main et dans lequel se trouvaient en dix lignes les plus grossières inventions sur l'empereur.

— Mon Dieu, me dit-il en tombant accablé sur une chaise, mon Dieu, est-il possible que le peuple de Paris soit ingrat à ce point envers l'empereur! Lui qui ne s'occupe que de son bonheur, qui lui donne le pain presque pour rien, qui embellit cette ville ingrate, de telle sorte qu'on vienne lui apporter en tribut les richesses du monde! Et c'est elle, elle, qui agit en ennemie envers celui qui est son bienfaiteur !

Le général Hulin était à cette époque commandant de Paris, ayant sous lui l'adjudant commandant Doucet. Junot était toujours gouverneur de Paris. Mais depuis 1810, depuis la guerre d'Espagne et celle de Russie, comme il était presque toujours absent, il fallait que le pouvoir exécutif fût dans plusieurs

mains. Combien j'ai loué Dieu qu'il fût en Russie à l'époque de l'affaire de Malet ! Le misérable, connaissant le caractère de Junot, — comme au reste il connaissait celui d'Hulin — il aurait commencé sans autre préambule par le tuer. C'était un homme à ôter de son chemin, car il ne fallait pas songer à le gagner, ni à lui imposer par un grossier mensonge. De toute cette division de pouvoir, il résultait que le gouvernement de Paris n'existait plus, que tout était bouleversé dans son administration et que la surveillance intérieure de Paris était mal entendue, et surtout mal faite comme exécution. Les deux autres autorités *parisiennes* se rejetaient mutuellement sur leur confiance dans le gouvernement de Paris, et, de fait, le gouvernement de Paris n'était plus qu'illusoire[1].

[1] Lorsque Junot était gouverneur de Paris, en 1807 par exemple et 1808, il avait sous ses ordres plus de soixante mille hommes. Il commandait presque jusqu'à Tours! On voit qu'il était important pour une personne que j'ai désignée de l'avoir dans ses intérêts en cas de mort de l'empereur.

CHAPITRE VII

Kutusow et *Morosow*. — Ce que sont devenus les quatre cent mille hommes composant l'armée de Russie. — Nuit désastreuse de la Bérésina. — Ney toujours brave. — Avenir effrayant. — Blessures. — Le général Valence. — Douces émotions. — Incrédulité. — *L'empereur vous aime*. — Doutes. — M. de Narbonne et Junot. — Lettres de l'empereur. — Récit. — Correspondance de Berthier. — Mme Diwoff. — Extraits de lettres. — But que je me propose en écrivant ces Mémoires.

Tandis que Napoléon commençait à éprouver en France que le peuple garde peu le souvenir de ce qui est fait pour lui, les Russes chantaient bien haut leur chant de victoire. Ivres d'un dénouement auquel ils étaient loin de s'attendre et qu'en effet le hasard amena presque seul, ils ne remarquèrent seulement pas que leurs trophées étaient composés de cadavres et ne reposaient que sur des bases fragiles. La jactance moscovite feignit de ne pas reconnaître la part *du temps*, cet immense auxiliaire, quoique le peuple de Russie dît vulgairement alors que ce n'était pas le général Kutusow qui avait détruit l'armée française : c'est le général *Morosow* (*la gelée*).

Junot était profondément triste lorsqu'il parlait des désastres de Russie ; il n'aimait pas qu'on le questionnât sur les malheurs de 1812. Ce n'était que lorsque nous étions seuls qu'il se laissait aller à la

mélancolie profonde qui l'accablait et qu'il me parlait avec confiance sur ce qu'il avait vu. Un jour, à déjeuner, il lut dans le *Moniteur* un passage fort long sur la rentrée en France d'une partie des troupes revenant de Russie. Un rire amer répondit seul à ce passage et, jetant au loin le journal, il fit entendre une sorte d'imprécation.

— N'est-ce pas une chose indigne du grand cœur de l'empereur, me dit-il, lorsque nous fûmes rentrés dans mon cabinet, de vouloir cacher à la nation qu'elle a perdu ses fils ! Et comment le celer d'ailleurs ? Ce journal qui parle des troupes qui viennent d'entrer dans Mayence en revenant de Russie !

Et il leva les épaules.

— De quatre cent mille hommes qui ont passé le Niémen, disait-il avec un air sombre, il n'en est pas revenu cinquante mille !...

C'était surtout à ce passage du Niémen, qu'il aimait à rappeler la bravoure et le talent du maréchal Ney. En retraçant ces désastres, la figure de Junot devenait sublime. C'était du feu qui jaillissait de ses yeux. Quant au passage de la Bérésina[1], il ne pouvait en parler. Il nous racontait un soir les malheurs de cette nuit désastreuse au passage de cette rivière, et il nous faisait frémir. Ces femmes, ces enfants périssant à la fois par la lance des Cosaques et dans l'eau glacée du fleuve ! ces cadavres écrasés sous les roues des fourgons, où s'entassaient d'inutiles richesses, frappés par les boulets des deux partis ! les femmes prises par les Cosaques et subissant tous les

[1] La Bérésina est un affluent du Dnieper.

outrages! ces enfants dépouillés et jetés sur la neige, les cris, les hurlements, le fracas du canon, toute cette lueur sinistre qui éclairait comme une flamme mortuaire les débris qui se pressaient sur les ponts et tombaient dans le fleuve sans pouvoir être secourus ! Vingt mille prisonniers furent emmenés captifs. Les richesses de Moscou furent rendues à leurs maitres, mais souillées de sang et de fange ! Ils s'emparèrent en même temps de cent cinquante canons. A notre tour nous fûmes dépouillés, honteusement, comme de vils brigands !

Et Junot grinçait des dents!

Junot nous disait encore que si le général Kutusow ne s'était pas laissé gagner deux marches et que si le général Wittgenstein n'eût pas fait d'énormes fautes, l'armée française devait être détruite corps et biens au passage de la Bérésina, et surtout à la fameuse affaire de Kowno et au passage du Niémen.

Le maréchal Ney avait été dans la retraite de Russie, me disait Junot, ce qu'il avait été dans celle de Portugal, toujours le dernier à se retirer, faisant face à l'ennemi pour défendre, protéger la vie du dernier soldat, ranimant le courage anéanti par des mots pleins de vigueur et valant ainsi à lui seul plus de dix bataillons.

Ce fut dans les eaux du Niémen que s'abimèrent, malgré les efforts surnaturels du héros, les débris de la plus belle armée que la France ait jamais jetée sur les peuples ennemis. Cette campagne de 1812 fut, comme les précédentes, resserrée dans un espace de quelques mois. Mais quelle terrible différence ! Combien de malheurs, de deuils! quelle révélation d'un effrayant avenir! Et nous, encore jeunes mères, mais

femmes toujours inquiètes, toujours malheureuses, nous en étions arrivées à ce point d'infortune de n'avoir plus d'espérance *d'avenir*. Jamais un projet ne pouvait se former pour une époque un peu reculée. Quelque bonheur qui eût suivi comme récompense le dévouement de ces hommes qui exécutaient les volontés de celui devant qui tout fléchissait, que leur en revenait-il? Quel charme trouvaient ces malheureux à avoir à Paris des maisons somptueusement meublées, pour expirer de froid et de besoin, quel que fût leur rang civil ou militaire, dans les plaines de Borisow, ou sur la berge de Wesselowo[1]? Tous le comprenaient. Quelques-uns, mais le petit nombre, le sentaient, mais en silence. On verra bientôt que ceux qui souffraient autant ne l'éprouvaient pas également, et surtout *ne le démontraient* pas. Seulement il devait bientôt venir une heure de deuil suivi d'autres deuils et d'éternels revers, frappant sur les familles, les décimant en abattant leur chef ou leur jeune héritier. Oui, il vint un temps où le vêtement de deuil semblait être la couleur nationale! Et pour moi cette heure n'était pas éloignée.

Junot souffrait cruellement de ses blessures depuis son retour de Russie. La dernière surtout, qu'il avait reçue en Espagne dans l'hiver de 1811, fut d'un effet

[1] Village où se réunirent les débris de tous les corps. Junot y fut longtemps même avant la retraite de l'armée. Wesselowo est le lieu où l'on a passé la Bérésina. C'est à Borisow que se réunirent les deux armées russes qui venaient l'une du golfe de Livonie, l'autre de la Finlande suédoise. Cette réunion prouve combien Napoléon était mal informé des mouvements de l'armée russe. Cela répond à ce que j'ai dit dans les précédents volumes.

terrible sur son organisation. Il s'y joignit un renouvellement de souffrance pour une autre blessure reçue en Italie à *Lonato*. Cette blessure lui ouvrait le crâne. Elle avait un sillon tellement profond, qu'on y pouvait mettre un doigt couché en travers. Cette cicatrice fut si longtemps à se refermer que le général Bonaparte la rouvrit en voulant plaisanter, près de six mois après qu'elle fut fermée. J'ai mis tous ces détails, quoique j'en aie parlé précédemment, parce que la dernière de ces blessures a probablement attaqué les fibres du cerveau et remis en désordre tout l'équilibre cérébral. Junot, sans avoir rien perdu de ses facultés intellectuelles, était dans un état étrange. Il était souvent dans une somnolence très marquée pendant le jour, et la nuit ne lui amenait aucun sommeil. C'était bien douloureux à voir. Un jour il était près de ma chaise longue avec mon frère, Duroc, et le général Valence. J'avais remarqué que ce dernier avait une profonde affection pour Junot, surtout depuis le retour de Russie. Je lui en savais gré et je lui ai voué pour le motif qui avait amené cette amitié une grande reconnaissance. Ce fut Duroc qui me le dit.

Ce jour-là, comme nous étions tous réunis, on annonça M. de Narbonne, arrivé depuis quelques heures seulement. Il s'empressait de venir auprès d'une de ses amies les plus chères. Junot fut à lui et se jeta dans ses bras, puis l'amenant à moi :

— Voilà, me dit-il, non seulement un ami, mais un noble frère d'armes!

Et il lui serrait cordialement la main...

Après le premier étonnement douloureux que M. de Narbonne éprouva de mon affreux changement, il

regarda autour de lui et, me voyant entourée de Junot, d'Albert, de Duroc, enfin d'amis bien chers, il reprit la main de Junot et l'interrogea du regard, ignorant si j'étais instruite.

— C'est toujours de même, mon digne ami, lui dit Junot dont la physionomie changea aussitôt[1]. Oui, je souffre comme je souffrais là-bas et voilà une douleur peut-être encore plus vive.

Et me prenant dans ses bras, il posa sa tête sur mon épaule et il pleura! Dans ces moments il me faisait un mal affreux! Jamais, depuis que nous étions mariés, je ne l'avais vu pleurer qu'une autre fois et dans une circonstance terrible. Oh! il fallait qu'il souffrît bien!

— Junot, Junot! lui dit Duroc d'une voix forte, tu es injuste envers l'empereur. Il t'aime toujours. Oui, je te jure qu'il t'aime toujours comme il t'aimait. Demande à Mme Junot, qui l'a vu il n'y a pas longtemps. Dites-lui donc qu'il a tort! me dit Duroc, impatienté de mon silence.

— Mais je le lui ai déjà dit, répondis-je au grand maréchal, que puis-je de plus ? Il ne me veut pas croire...

— Parce que tu n'as pas toi-même un accent de vérité, ma pauvre amie, parce que tu veux me convaincre sans l'être, dit Junot en se levant. Mais moi, moi, je SAIS BIEN ce que je sais.

— Junot! s'écria M. de Narbonne, je dirai comme Duroc, vous êtes injuste. L'empereur vous aime. Eh pardieu! qui donc aimerait-il s'il ne vous aimait pas,

[1] Il avait tout confié à M. de Narbonne en Russie.

vous, le plus ancien de ses amis? Il vous aime, vous dis-je, et vous êtes injuste.

— Et c'est vous qui me le dites, répondit Junot, vous qui avez été témoin de ce qui fut fait pour Rapp, lorsqu'on voulut lui donner mon corps d'armée! S'il ne l'a pas eu, c'est parce que son âme est trop noble pour vouloir de la dépouille d'un ami. Mais cette dépouille enfin, on devait me l'enlever! Ces soldats que j'avais conduits à la mitraille de la Moskowa, on voulait me les enlever! Tous les moyens d'avoir de la gloire on voulait me les enlever! Et qui donc avait le pouvoir de le faire, si ce n'est celui qui peut tout? Non, non, je ne suis pas injuste! Napoléon ne m'aime plus et, si j'ose le dire aussi à vous autres, voyez-vous, *il ne nous aime plus*.

Son accent, son air, tout son ensemble était admirable pendant qu'il parlait. Sa belle physionomie respirait à la fois tous les sentiments nobles et affectueux blessés dans une âme généreuse. Mais une chose qui me frappa beaucoup, ce fut l'éclair électrique qui sortit de son regard de feu pour aller éveiller une nouvelle pensée dans les cœurs de ses camarades. Ils gardèrent tous le silence, il est vrai, mais il est certain qu'au dedans de chacun d'eux, il y avait une voix qui répondait à celle du vieil ami méconnu dans le moment de l'affliction et repoussé comme *exigeant*, lorsqu'il demandait non pas des places, des cordons, des grâces, mais une parole du cœur[1].

[1] J'aime et je vénère trop l'empereur et sa mémoire pour qu'il puisse y avoir même une ombre de doute dans mes paroles. Ce n'est donc pas une *accusation* que je fais ici, c'est une vérité

Personne ne parlait. Ces cinq hommes étaient là, silencieux, rêveurs, et pas une voix ne se faisait entendre.

— Mon ami, dis-je enfin à Junot, il est de ton devoir de parler à l'empereur. Je te l'ai dit déjà souvent, et je le répète encore, je crois que s'il savait BIEN ce que tu souffres, il serait non seulement empressé de réparer le mal qu'il t'a fait, mais ce serait d'une manière éclatante...

Duroc ne dit rien. Mais Albert, M. de Narbonne et Valence s'écrièrent que j'avais raison et qu'il le fallait faire. Dans ce même moment, M. de Valence, entendant sonner cinq heures, prit son chapeau et s'en fut. Dès qu'il fut parti, Junot s'approcha de Narbonne et lui dit :

— Croyez-vous que je ne l'ai pas fait? Croyez-vous donc que je me suis laissé frappé au cœur sans me défendre? Duroc sait bien que j'ai écrit. Il sait aussi quelle réponse j'ai reçue!

Et ses traits prenaient une expression terrible. Hélas! j'ai trop appris dans la suite à l'expliquer, cette expression! Duroc fut à lui et prit sa main qu'il serra :

— Tu me fais mal, Junot, lui dit-il. Calme-toi, calme-toi pour elle.

Et il me montrait à lui.

— Il faut qu'elle voie au contraire ce que j'ai fait, dit Junot. Je veux que Narbonne et mon frère le sachent aussi.

Il passa dans son appartement et revint aussitôt

révélée. Il est de fait que les fatigues et les revers de Russie l'avaient changé.

avec un portefeuille dans lequel étaient plusieurs papiers. Il y avait quelques lettres de l'empereur, que je reconnus à l'écriture. Cela m'étonna, parce que je savais que Junot les tenait toutes dans une cassette de bois de santal précieusement montée en or. Cette boîte venait de Mourad Bey. Junot l'avait rapportée d'Egypte et, dans l'origine de sa possession, il la destina toujours à renfermer les lettres de l'empereur, dont il avait déjà bon nombre à cette époque. Aussi jamais je ne pensai à la lui demander, quoique j'en eusse bonne envie. Elle était en outre renfermée elle-même dans un admirable meuble fait par Jacob et qui était dans sa chambre à coucher[1].

Junot se mit auprès de ma chaise longue et, prenant quelques-uns des papiers de son portefeuille, il dit :

— Quelques mois avant que les bulletins parussent, j'avais déjà eu quelques explications avec Berthier, relativement à ce qui m'affectait alors. Il s'agissait du 4e corps que je commandais. Je l'avais conduit d'Italie en Allemagne, et même sur les frontières de la Pologne. On me fit quelques difficultés à l'arrivée du vice-roi. J'en fis à mon tour, non que j'eusse de la répugnance à servir sous Eugène, loyal et brave enfant que j'ai mis à cheval et que j'aimais comme mon frère. Mais ce nouvel arrangement ne me convenait pas. Je réclamai. Les réponses me révélèrent un nouvel ordre de choses dans les manières de l'empe-

[1] Lorsque le duc de Rovigo vint, quelques mois après, pour prendre la correspondance de l'empereur et qu'il brisa *à lui seu* les *scellés* posés chez moi en mon absence, comme cela se fait toujours quand il y a des mineurs, il emporta la cassette et je ne l'ai jamais revue.

reur. J'en écrivis à Duroc... Tu dois te rappeler tout cela, lui dit-il en s'adressant directement à lui?

Duroc fit un signe de tête affirmatif, et Junot poursuivit :

— L'empereur était alors à Dresde. Voici la lettre de Berthier. Elle est officielle dans chacun de ses mots. *Lui aussi* devenait quelquefois prince souverain avec ses camarades.

Et Junot leva les épaules. Les deux autres, surtout Duroc, se mirent à sourire.

A monsieur le duc d'Abrantès.

« Dresde, 21 mai 1812.

« MONSIEUR LE DUC,

« L'empereur a reçu votre lettre. J'ai également celle que vous m'avez adressée par *M. de Contréglise.* Vous avez tort de croire que l'empereur vous donnait une marque de défaveur. Sa Majesté connait *trop bien votre dévouement à sa personne et combien votre bravoure lui est utile sur le champ de bataille.* Vous avez, monsieur le duc, mal compris l'ordre qui a été donné, puisque je vous ai dit que vous restiez aux ordres du vice-roi pour commander plusieurs divisions. Mais, pour ne laisser aucune incertitude à cet égard, je vous fais connaître les intentions de Sa Majesté. Vous conservez le commandement en second du 4e *corps*, sous les ordres du prince vice-roi qui commande plusieurs *corps* du centre. Mais le 4e *corps* étant à l'armée d'Italie, formée par le vice-roi, l'intention de l'empereur est que l'état-major de ce *corps*

soit en même temps l'état-major de S. A. I. et R. comme commandant plusieurs *corps* du centre de la grande armée. Vous restez donc, monsieur le duc, commandant, sous les rapports militaires du 4ᵉ *corps*, aux ordres du vice-roi. L'empereur vous porte toute confiance. Sa Majesté vous aime et moi je vous connais assez pour être persuadé que cette assurance détruira les inquiétudes que vous paraissez avoir eues.

« *Le prince de Neufchâtel, major général,*

« ALEXANDRE. »

Le style de cette lettre me parut si ridicule, pour ne pas dire plus, que j'eus besoin de *la relire* moi-même, après l'avoir entendue... C'était bien vrai... il y avait en outre des répétitions de mots, des phrases hors de sens. Par exemple, il y avait certes assez de corps pour en faire *un corps* d'armée à eux seuls; mais dans la circonstance qui nous occupait, c'était peu de chose. Le fond, la contexture de la lettre, voilà ce qui avait frappé Junot, et je le conçus à l'instant. Ce n'était au fait qu'un reflet. Que devait être *la lumière souveraine* qui envoyait un tel rayon?

Junot continua :

— Cette lettre me fit une vive impression. J'en accusai réception à l'instant, mais avec une amertume qui, bien qu'elle fût exprimée dans une seule ligne, racontait ce que je devais souffrir d'une manière si formelle et si officielle de correspondre avec un vieil ami, même pour une affaire de service. Berthier est vraiment bon, il est incapable de faire du mal à aucun

de nous. Mais il n'est pas comme vous, mes amis! Il n'affronterait pas notre Jupiter.

Et l'excellent homme donnant chacune de ses mains à ses deux camarades, les regardait alternativement avec une tendresse fraternelle.

— Mais enfin, tel qu'il était, le Berthier de l'armée d'Italie se remontrait encore quelquefois. A peine eut-il reçu ma lettre, qu'il m'en écrivit une de sa propre main, et la voici :

« Dresde, 21 mai 1812.

« Mon cher duc d'Abrantès,

« Pourquoi vous affliger sans motif. L'empereur vous aime. Vous voilà sur le champ de bataille et là où il sera à même d'apprécier ses vrais amis. Nous sommes du nombre. L'empereur n'a rien voulu de désobligeant pour vous. Vous restez au 4e *corps* comme commandant ce 4e *corps* sous les ordres du vice-roi. L'empereur a ordonné que ce serait l'état-major de ce *corps*, qui serait celui du vice-roi, comme commandant plusieurs *corps*. Vous avez donc ce qui est préférable, le commandement militaire du 4e *corps*. Il n'y a eu en cela qu'un objet d'économie pour avoir un état-major de moins. Le 4e *corps* vient d'Italie, il a été formé par le vice-roi et il est naturel que ce soit l'état-major de ce *corps* qui soit le sien, plutôt que celui des Bavarois, c'est-à-dire le chef d'état-major ordinaire[1].

[1] Je n'ai pas suivi l'orthographe de la lettre. Elle est singulière en ce qu'elle reporte à une époque même plus éloignée que

« Soyez tranquille. L'empereur, dans la conversation qu'il a eue avec moi, m'a plus que jamais persuadé de la confiance qu'il vous portait. *Le général Junot est dans son cœur. Il se souvient de ses anciens services. Il en espère de nouveaux.*

« Mille amitiés, mon cher duc.

« ALEXANDRE. »

Cette histoire me frappa ainsi que sa date. Je fus à mon secrétaire et j'y pris une lettre de Junot, que je donnai à lire à M. de Narbonne. Duroc la connaissait déjà. Elle était datée de *Plock*, du 30 *mai* 1812... et sous le nº 29 de la correspondance de Russie[1]. J'allais partir pour les eaux d'Aix. Il le savait. Après m'avoir parlé de ma santé, il ajoutait ce paragraphe, qui m'avait alors vivement inquiétée :

« ... Tu as aussi quitté tes enfants, ma chère amie, mais au moins c'est pour peu de temps. Tu en as souvent des nouvelles. Ton Napoléon les remplace en partie. Mais leur pauvre père! il n'a rien, lui, il est bien loin! Et qui sait ce qu'il va devenir? *Patience, courage et constance*, j'ai tout cela avec l'hon-

celle où Berthier était jeune homme. Il écrit vice-roi avec un y, mille avec un seul l, et ainsi de suite.

Mes Mémoires vont être terminés. Je me suis alors retirée du monde, et ce que je n'ai *pas vu*, je préfère n'en pas parler. Je pense publier mon voyage en Italie dans les années 1817, 1818 et 1819, pour faire suite à mes Mémoires. C'est l'époque où la famille Bonaparte était toute réunie en Italie, soit à Rome, soit à Florence, la reine de Naples exceptée.

[1] Les lettres que j'ai de Junot sont reliées pour qu'elles se conservent mieux. Celle-ci comme toutes celles de Russie sont dans le même volume que celles de d'Espagne.

neur suffisant pour les soutenir tous trois noblement. Quelque chose qui m'arrive, on ne m'entendra ni réclamer, ni me plaindre.

« Ce passage de ma lettre te fera de la peine, mon ange. Dans quelques jours il te sera expliqué. J'ai confiance en celui qui doit décider mon sort. Quel qu'il soit, je le supporterai. Mon cœur est pur et mes actions n'ont pu mériter aucun reproche. Je puis d'ailleurs supporter un grand malheur. Ce que je ne supporterai jamais, *c'est une humiliation.* »

Junot ne se rappelait plus cette lettre. Il fut touché en la lisant.

— Deux jours après te l'avoir écrite, poursuivit-il, je reçus celle de Berthier que je viens de te lire. Elle me rendit mon aveugle confiance dans l'attachement de l'empereur.

Il s'arrêta, passa sa main dans ses cheveux et les rejeta de côté, comme pour ôter un fardeau et donner de l'air à son front qui brûlait. Hélas ! je le savais, comme lui, qu'une parole avait suffi pour lui rendre toutes ses illusions ! Il m'écrivait toujours de Plock, en date du 3 juin 1812, sous le n° 30 de la correspondance de Russie :

« J'ai reçu hier l'assurance que l'empereur me conserve sa confiance, et ses bontés sont portées au comble en remplissant toutes mes espérances. Je suis sûr de faire cette campagne avec distinction et d'être à même de prouver aux dépens de ma vie — s'il est nécessaire — combien mon dévouement et ma reconnaissance égalent dans mon âme les bienfaits de l'empereur...

« Adieu, mon amie; le courrier part, ton ami est bien heureux ! il t'aime et t'embrasse de tout cœur. »

Au milieu *de cette joie*, il était parti, et s'était enfoncé dans la Pologne, puis enfin dans la Russie, et les lettres étaient devenues tous les jours plus rares. Cependant j'en reçus deux, l'une du 20 août, écrite au bivouac, au milieu des champs, l'autre[1], toujours au bivouac, et le soir de la bataille de la Moskowa. Dans la première, il me parle longuement de l'affaire *générale* de Smolensk, mais point du tout particulièrement.

« Nous avons eu, m'écrivit-il une grande affaire devant la ville de Smolensk ; les Russes l'ont défendue, et nous l'avons prise. Cette ville, fort grande et très bien bâtie, mais en bois, a été entièrement brûlée par nos obus. Et lorsque nous y sommes entrés, nous n'y avons trouvé que des cendres et des cadavres. Quelques rues ont échappé au feu, mais il n'y avait personne. Toute la population, forte de quarante mille âmes, a suivi l'armée russe. Depuis cette bataille, j'ai toujours été en course et j'ai, hier encore, eu une autre affaire ; j'y ai perdu environ 500 hommes. Les Russes en ont perdu beaucoup. J'ai été assez content de mes jeunes soldats[2]. Ils ont fait douze belles charges de cavalerie.

« Aujourd'hui nous nous reposons. L'armée marche et notre tour viendra demain. Nous suivons la route de Moscou et je pense que j'aurai le plaisir d'embrasser Mme Diwoff[3] avant qu'il soit un mois. Con-

[1] Sous le nº 31 de la correspondance de Russie.

[2] C'étaient de jeunes Westphaliens, tous conscrits.

[3] Mme la comtesse *Diwoff*. C'était une de nos amies. Elle s'était surtout fort attachée à moi et m'appelait *sa petite sœur*, quoiqu'elle eût été grandement ma mère. Elle était bonne et très dévouée à ses amis. Elle a occupé longtemps l'hôtel de

nais-tu mon bonheur de trouver après mille lieues de fatigue, une amie bonne et dévouée qui me parlera de sa petite sœur et qui me fera oublier tous les vilains visages que je ne cesse de voir depuis mon entrée en Pologne. . . . .

. . . .

« Je t'ai écrit l'autre jour que j'avais reçu le portrait de mon Napoléon le jour de ta fête, et le plaisir que cela m'avait causé. C'est sans doute le seul bonheur que j'aie eu depuis mon départ de Paris.

« Adieu, ma bien-aimée. Adieu, mon amie. Embrasse ton fils pour nous deux et dis mille choses aimables à Calo. »

Que d'inquiétudes, de peines déguise et révèle tout à la fois cette lettre. Je connaissais trop Junot pour m'y tromper. La lettre qui suivit ne contenait que trois lignes pour m'annoncer la victoire de la Moskowa[1]. Ensuite il m'écrivit de Ghyat, à trente-huit lieues de Moscou. Je le suis ainsi pas à pas pour arriver au moment où nous sommes et qui décida de sa vie. Cette lettre de Ghyat était du 7 septembre et la 33e de notre correspondance de Russie. Elle était sérieuse et triste. On voyait déjà la plaie, car l'appareil n'avait pas été mis par une main habile et amie.

« Quand te reverrai-je? ma chère Laure!... quand

la Reynière, rue des Champs-Elysées, et tout ce qu'il y avait de meilleure compagnie russe et française se réunissait chez elle. Non seulement les Russes et les Français, mais tout ce qui arrivait à Paris d'étrangers de distinction s'y faisait présenter. Sa maison était alors la meilleure de Paris.

[1] Cette lettre est dans l'album d'autographes de Mme Bering la mère, à Londres. C'est moi qui l'ai donnée à son fils.

te presserai-je, avec mes enfants, dans mes bras, contre mon cœur? Que cet avenir est à désirer! Mais qu'il peut être loin! Nous serons bien mal. Nous n'avons *rien* et pour des poignées d'or on ne peut *rien* avoir non plus. Pas une aune de drap, pas même une fourrure! Quant à moi, je n'ai encore manqué de rien, mais mes provisions diminuent, etc.

« Ce qui me manque, c'est ma Laure chérie, ce sont mes enfants, c'est tout ce que mon cœur aime. Hélas! quand je vous reverrai, je serai comme l'an passé, perclus de tous mes membres. Je suis déjà aussi souffrant qu'en revenant de Portugal. Juge de ce que ce sera quand l'hiver aura passé là-dessus. »

Quelle tristesse amère et profonde! Chacune de ses paroles raconte une nouvelle souffrance en voulant la cacher!

Une autre lettre était de Mojaïsk même[1]. Celle-là[2] était plus gaie. On voyait que des *lettres amies* avaient versé quelques gouttes de baume sur la blessure. En effet, je l'appris ensuite. C'était exactement une passion que le sentiment de Junot pour Napoléon. Il l'aimait avec un abandon de lui-même presque aussi entier que celui qu'il ressentait pour moi, qu'il aimait, je puis le dire, avec une profonde tendresse. Il est incompréhensible pour moi que Napoléon n'ait pas apprécié Junot dans cette partie adorable de son être. Ce que devait valoir, mon Dieu! pour un souverain, une telle affection, aussi vraie, aussi dévouée! Mais à quelle valeur se pouvait-elle taxer?

[1] Lieu de la bataille. Les Russes ne l'appellent pas bataille de la Moskowa, mais la bataille de la Mojaïsk.

[2] Datée du 13 septembre 1812 et sous le n° 34.

Une chose à remarquer, dans tout ceci, où je suis mon chemin pas à pas, c'est une lettre de Berthier, datée de Wilna, le 6 juillet 1812. Elle est tout entière de sa main. Il paraît que Junot avait eu quelque nouvelle peine pour son affaire du prince Eugène et qu'il en avait encore écrit à Berthier. Il était assez simple de penser, et l'empereur le devait faire, que, quelle que fût l'amitié de Junot pour le prince Eugène, il ne se pouvait qu'il oubliât que dix ans avant il l'avait connu enfant et colonel dans la garde de son beau-père ; que les antécédents de cela étaient, non pas une familiarité d'enfants, mais une sorte d'amitié presque protectrice, comme la pouvait avoir pour un jeune homme de haute espérance comme Eugène, un homme déjà célèbre parmi les braves. De tout cela, il y avait trop peu de jours. Il y en avait surtout trop peu pour que sa tête, vieille de cicatrices, pût s'incliner avec résignation devant la jeune moustache de la vice-royauté. Tous les prestiges de la souveraineté et de la puissance n'ont jamais eu leur effet dans la famille de l'empereur que sur sa propre personne. Il n'a jamais voulu se pénétrer de cette vérité qui était pourtant évidente. Il est résulté beaucoup de malheurs de cette manière d'agir de la part de Napoléon.

« ... Mon cher duc d'Abrantès, disait Berthier dans une lettre écrite toute de sa main, j'ai parlé de vous à l'empereur. Il a trouvé inutile que vous veniez ici, Sa Majesté devant en partir d'un moment à l'autre et votre corps se mettre en mouvement demain matin.

« Continuez à commander le 4e corps pour la partie militaire. L'empereur ne voulant pas former

un nouvel état-major pour le vice-roi, doit se servir[1] de celui du 4e corps. *L'empereur vous aime. Ne vous tourmentez pas. Patientez. Sa Majesté connaît votre position, elle vous saura gré de vous y tenir.* Vous combattrez à la tête du 4e corps, n'est-ce pas là le principal? N'est-ce pas le commander réellement?

« Je vous embrasse, mon cher Junot. Bientôt l'empereur verra les corps du vice-roi. Tout finira par s'arranger d'une manière qui vous contente.

« Vous connaissez mon amitié.

« ALEXANDRE. »

Cette lettre est remarquable, en ce qu'elle met à jour, selon moi, tout ensemble, *ce reploiement* sur lui-même, qu'on remarquait depuis longtemps dans l'empereur, et pourtant ce raisonnement, qu'il lui faut conserver ses amis et surtout ses amis dévoués, comme il savait que l'était Junot. Il connaissait sa tendresse pour lui, son dévouement et savait qu'un mot amical de sa part pouvait tout à la fois le consoler et le rattacher. Dans une affaire aussi importante que celle que je retrace maintenant, je ne dois rien omettre. Il y a eu des erreurs graves qui ont été longtemps accréditées; je n'ignore pas que l'opinion de plusieurs personnes a été influencée par ces mêmes erreurs. C'est donc pour cela qu'il est de mon devoir de présenter les faits dans leur plus minutieuse exactitude. Les probabilités morales

[1] Ceci est pour moi fort obscur. Lorsque je lus cette lettre avec Junot, ce n'est pas cette phrase qu'il m'importait d'expliquer et depuis je ne peux comprendre ce qu'elle veut dire.

trompent rarement, et ici elles sont nombreuses en faveur de Junot. Je dois donc, je le répète, tout mettre au grand jour.

Je sais bien que ceux qui veulent trouver matière à remarque, et même à sarcasme à toutes choses, diront que ma légèreté française fait de ceci une affaire de mode et que je ne devrais pas porter la main sur la statue du dieu que j'ai proclamé. Mais je répondrai que j'écris l'histoire et non le roman de la vie de Napoléon ; que je dois dire la vérité de toutes les actions de cet homme, le plus grand sans doute que Dieu ait créé, mais un homme enfin, qui, tout immortel qu'il soit dans sa renommée et dans sa prospérité, a fait des fautes, et des fautes de cœur comme des fautes de génie. Je ne flétrirai pas, pour parler avec la voix de ma conscience, ce que j'ai loué, admiré avec enthousiasme. Je serai conséquente avec moi-même, car je serai vraie. Dans ce livre, Napoléon sera non pas comme sur un théâtre, environné d'illusions et de prestiges, mais avec sa propre grandeur, la sévère et simple majesté de son génie. Dans ce livre, son nom ne sera dit qu'avec une vénération qui ne sera pas affaiblie par le dévoilement de quelques fautes, et peut-être la main qui le loua justement a-t-elle plus qu'une autre le droit de signaler ces mêmes fautes.

A qui, d'ailleurs, devait venir demander vengeance et justice une gloire outragée? N'est-ce pas à sa veuve? Oui, c'était à moi à révéler la vérité. Je n'irai pas au delà. Quand les faits parlent si haut, il faut bien se garder d'y rien ajouter. En parlant d'ailleurs de Napoléon, la veuve de Junot, de celui qui fut à la fois son admirateur et son disciple, doit par devoir

s'étudier à parler comme son mari l'eût fait, s'appliquer à ne blesser aucune des parties vulnérables d'une grande mémoire, en retraçant des faits aussi importants qu'ils sont douloureux. Il est une délicatesse de cœur que je dois ménager, sans diminuer toutefois l'effet de la chose. Voilà ce qu'il me faut chercher et ce que je demande à Dieu de m'inspirer.

CHAPITRE VIII

Le calmant. — La lettre. — Le baron Desgenettes. — Amitié. — Bataille de la Moskowa. — Les boulets et les obus. — Les blessés. — Marmont. — L'ours en pâté. — Bulletin du 23. — Le volcan ! — Rancune du Vésuve. — Kœnigsberg et Elbing. — Une belle âme. — *Je souffre, mais j'aimerai !* — Lettre de Junot à l'empereur. — Le général Tharreau. — Le corps d'armée égaré. — Smolensk. — Le Borysthène. — Le combat. — LES BULLETINS SONT FAITS. — Injustice et douleur. — Tristesse et pressentiment. — Les discours. — Rougeur et pâleur de Napoléon ! — L'imbécile ! — Le roi de Rome. — Respect et amour. — MM. Barbé-Marbois et Muraire. — Abandon de l'armée par Murat. — Examen de la France depuis 89. — Brissot. — Robespierre. — Billaud-Varennes. — Barrère. — Institutions départementales. — M. de Lafayette. — M. de Bouillé. — Marat. — 18 fructidor et le général Bonaparte. — Fouché et Talleyrand. — Le père Bridaine et son sermon. — Le cardinal Maury. — Louis XIV. — Le retour. — M. de La Valette. — Le Juif et l'Autriche. — Mystification plaisante.

Après cette lettre de Berthier datée de Wilna, il paraît que Junot fut plus tranquille et plus heureux pendant quelque temps. *L'effet du calmant* avait été positif. Je reçus une lettre de lui, datée de Mojaïsk, qui était même gaie et dans laquelle il me parlait presque en riant et du climat et des boulets russes. Cette lettre est curieuse en ce qu'elle montre à quel point Junot était impressionnable pour tout ce qui lui venait de l'empereur. Une assurance d'affection, et

il était heureux ; une seule parole injuste, et il était désespéré !

N° XXXIV de la Correspondance de Russie.

« Mojaïsk, le 13 septembre 1812.

« Je t'ai écrit un mot, ma chère Laure, après la grande bataille du 7, pour te faire voir que je n'étais pas mort et je te confirme aujourd'hui par ces présentes cette bonne nouvelle. Je te dirai de plus que, quoique nous ayons un temps du diable, c'est-à-dire du nord, avec un vent et un froid terrible qui a *enrhumé, humé et inhumé* un grand nombre de malingres affaiblis par la fatigue de la route et la pénurie des vivres, cependant, moi, je me porte bien, et même mieux que jamais. Ce matin, j'ai mangé comme quatre à déjeuner avec Desgenettes[1], qui était mort

[1] M. le baron Desgenettes, médecin en chef de la Grande-Armée. C'est un de mes plus anciens et de mes plus chers amis. Il n'est pas un homme que j'estime au-dessus de lui ; je l'aime comme un frère. Je l'aime avec une profonde affection. Il a un cœur parfait et, à l'âge où il est parvenu, il a conservé non seulement son esprit, mais toutes les parties piquantes de cet esprit naturellement l'un des plus mordants que je connaisse. Je l'ai pressé de faire ses *Mémoires*. Ce qu'il a vu depuis le commencement de la révolution est prodigieux. Il a surtout vécu longtemps près de l'empereur, et un tel homme examinant Napoléon doit en donner un aperçu remarquable et tout à fait intéressant. Il a commencé à mettre en ordre ses documents et il m'a lu les premiers chapitres de son ouvrage. C'est étincelant d'esprit et d'originalité. Il peint avec sa plume et fait tout à la fois, et selon sa fantaisie vagabonde, un Raphaël ou bien un Callot. M. Desgenettes est tout ensemble le meilleur des hommes et le plus éminemment spirituel et le plus amusant que j'aie rencontré dans ma vie.

de faim et avec qui j'ai bu à ta santé. Il se porte bien malgré *sa mauvaise vie*, et je te prie de le faire dire à sa femme.

« L'avant-garde de l'armée russe est tout au plus à dix lieues de Moscou. On dit que les Russes veulent encore se battre une fois. Soit. *Nous n'avons refusé de la vie une si galante partie* et ils nous verront *là*, et quand ils voudront.

« L'empereur a été bien content de la conduite de mon corps d'armée à la grande bataille. Il est vrai qu'ils se sont battus à merveille. Je n'ai de ma vie entendu tant de boulets, de mitraille, d'obus et de balles que ce jour-là. Tous les officiers de mon état-major qui étaient autour de moi ont été tués ou blessés sans exception. Ce pauvre Lagrave[1] ! Enfin Alexandre a eu un cheval grièvement blessé d'un coup de canon et un autre d'une balle. Pour moi, je suis resté au milieu de tout ce fracas sans qu'il me soit arrivé la moindre chose et sans bouger, excepté pour le service, sans avoir mis seulement pied à terre, et me voilà bien portant.

« Tu es sans doute à Paris[2], en ce moment. Tu es au milieu de tes enfants et moi je suis ici entouré de plus de 3,000 blessés, russes, français, ou alliés. C'est un spectacle effroyable. Rapp, Grouchy, Nansouty, Friant, Gratien sont du nombre, etc.

« Aimez-moi bien pour me consoler d'être si loin de vous tous. Embrasse bien tes enfants pour moi et désire, ma bonne Laure, le retour de ton ami avec

[1] On le crut tué, mais il ne l'était pas ; il fut seulement envoyé prisonnier en Russie.

[2] Je revenais des eaux d'Aix en Savoie.

autant d'ardeur qu'il désire, lui, se retrouver près de toi, qu'il aime de tout son cœur.

« J'ai écrit à la malheureuse duchesse de Raguse[1] et au maréchal. Demande-lui si elle a reçu ma lettre et donne-moi des nouvelles du maréchal, s'il y en a encore à donner.

« Mille choses à Calo et à Cherval[2]. J'ai reçu sa lettre. »

Quelle différence de cette lettre à la précédente seulement ! Il est facile de voir comment il était au pouvoir de Napoléon de bouleverser cette âme noble et généreuse et surtout dévouée à lui.

Dans la suivante, en date toujours de Mojaïsk, et du 6 octobre 1812, il me dit :

« Il fait depuis deux jours un temps superbe. J'irai peut-être à la chasse aux ours. Si j'en tue un, je te l'enverrai en pâté... »

Maintenant, nous arrivons à l'action principale; le nœud se resserre et l'intérêt est plus vif.

Je reçus une lettre de Junot, de Mojaïsk toujours, en date du 15 novembre 1812 (36e de la correspondance de Russie), qui est trop importante pour l'omettre. Je vais donc la transcrire dans son entier comme nécessaire à l'explication où je vais arriver.

[1] Le maréchal avait été blessé aux Arapiles. La duchesse avait été le joindre en Espagne, c'est-à-dire à Bayonne, et n'était pas encore de retour.

[2] La baronne Lallemand. Mes enfants l'avaient nommée ainsi, ne pouvant pas prononcer Caroline, et nous lui avions conservé ce nom dans notre intimité, qui était comme celle d'une sœur. Et puis M. Lageard de Cherval, celui qui fut toujours l'objet d'une sorte d'hostilité entre l'empereur et moi.

Nº XXXVI de la Correspondance de Russie.

« Mojaïsk, le 15 novembre 1812.

« Je viens de recevoir, mon aimable amie, ta première lettre de Paris du 22 septembre. Si tu crois que je te laisse jouir sans jalousie de tout ton bonheur, tu te trompes bien. J'envie les heures du jour où tu peux voir, soigner, embrasser tes enfants. J'envie les heures de nuit où tu reposes au milieu d'eux. Je ne puis me faire à l'idée que ce sera encore pour longtemps ainsi, sans que ton ami puisse partager ce bonheur avec toi, ce bonheur qu'il espère, le seul qu'il chérisse désormais. Je vois toujours avec bien de la peine que le moindre effet de ton imagination porte sur ton physique. Ta santé n'est pas encore bien rétablie. Pourtant je te conseille de ne pas te tourmenter du bulletin du 23[1]. Tu sais bien que beaucoup de victimes innocentes ont ressenti les *fureurs du Vésuve*. C'est un volcan dangereux; malheur à celui qu'il veut perdre, quand il se trouve à portée de son irruption. Mais Jupiter peut être trompé un moment, et il sauve ensuite celui qu'il avait un moment abandonné à la RANCUNE DU VOLCAN. Je te dirai tout cela un jour: tout ce que je puis te dire aujourd'hui, c'est que si le maître m'avait vu ce jour-là j'aurais été loué *beaucoup*, *beaucoup*, etc. »

[1] Il croyait alors que je le connaissais; mais il n'en était rien, mes amis me l'avaient caché. J'étais inquiète de la tristesse de ses lettres; mais habituée à lire dans son âme comme dans un livre, j'y voyais de tristes et douloureuses pages.

Je joins ici le fac-similé[1] de cette portion de lettre, parce qu'elle est importante pour contribuer à la clarté de ce qui suit. Je mets aussi le *fac-similé* de cette lettre d'Elbing.

« Elbing sur la Vistule, le 22 décembre 1812.

« Eh bien, ma chère Laure, voilà encore bien des jours passés sans avoir reçu de tes lettres, et toi aussi sans avoir rien reçu de ton ami. Tu m'as écrit, toi, et moi je n'ai pas même pu le faire. Hier, à Kœnigsberg, j'ai reçu tes envois. Je t'en remercie. Il ne m'en faut plus faire, j'espère aller les chercher moi-même. J'ai écrit à l'empereur l'état de ma santé, l'exigence de mes affaires, ta maladie, qui meréclame et qui s'augmente par mon éloignement, et la connaissance que tu as de ma pénible existence. Je lui demande un congé qui m'est indispensable, sans lequel il m'est impossible ni de me rétablir la santé, ni de renouveler les moyens de faire une autre campagne si je le puis. Demande une audience à l'empereur et sollicite-le pour nous. Il ne peut pas te refuser. Je puis encore le servir. Mais, si je ne me rétablis pas, j'en suis incapable pour la vie.

« Cette lettre, ma Laure, va te faire de la peine, mais je le dois[2]. J'ai pu te tromper quand nous étions

[1] Les *fac-similés* que la duchesse d'Abrantès annonce fréquemment dans le courant de ses Mémoires (sauf un de Duroc) ne figurent pas à l'édition de 1834. (*N. D. L. E.*)

[2] Quelle aimable et bonne pensée! Il y a de l'âme et de l'âme de femme dans cette délicatesse craintive d'effrayer quand on souffre soi même.

encore plus mal, mais aujourd'hui il n'y a plus que la vérité à dire. Je ne puis pas marcher sans canne et il m'est impossible de monter à cheval[1]. Ce climat est affreux pour moi. J'ai tant vécu dans les pays chauds, que je suis plus qu'un autre frappé de la rigueur prodigieuse de cette atmosphère, qui n'a au reste épargné personne.

« Je me rends à Thorn, où j'espère recevoir la permission que j'ai demandée et que je réitère à l'empereur. Il ne peut me la refuser. Ce n'est pas le désir de revoir Paris qui en est l'objet. Mais quand ma santé, la tienne, ma fortune sont les motifs qui me pressent, quand je ne peux pas rentrer en campagne sans renouveler mes équipages en entier[2], où prendrai-je ce qu'il me faut, si je ne vais moi-même faire un dernier sacrifice de ce que j'ai et qui peut n'être pas nécessaire à l'existence? Ce n'est que sur vous que se reportent mes idées et que je crains pour l'avenir. Pour moi, je n'ai besoin de rien. Quand on a fait comme moi cette campagne sans se plaindre, je défie le sort d'imaginer la possibilité de me faire changer, *Mon âme, résolue depuis longtemps, l'est plus que jamais; et quoi que j'aie à souffrir, il ne me sera pas possible de cesser d'aimer.*

« Adieu, ma Laure chérie. Embrasse bien tes enfants pour toi et pour leur père. Aimez-le bien et souhaitez pour vous et pour lui de le revoir bientôt.

[1] Il n'avait que quarante et un ans!

[2] Il avait perdu ses équipages tout entiers. Ils représentaient une valeur de plus de 200,000 francs, en y comprenant son argenterie de campagne, ses fourgons, ses chevaux et ses voitures. Il n'avait sauvé qu'une *calèche-dormeuse* et une caisse d'argenterie.

« Je pars à l'instant pour Thorn. Il fait un froid cruel.

« Amour pour la vie.

« Ton ami,

« J. »

Maintenant nous voici au moment d'expliquer la tristesse de Junot et le malheur qui l'avait frappé en apprenant que Napoléon n'était plus pour lui le général Bonaparte de Toulon. Peut-être la chose n'avait-elle suivi qu'une pente naturelle, mais Junot ne voyait pas ainsi avec son âme ardente et passionnée. Il voulait une réciprocité, qu'il exigeait même d'autant plus impérieusement dans ses rêves d'affection, qu'il sentait, *lui*, à quel point il aimait toujours. Il aimait L'HOMME, et non pas l'empereur, et il était toujours celui qui, à Marseille, voulut partager la captivité du général Bonaparte, lorsque la prison était le chemin de l'échafaud[1]. On peut alors se former une idée de ce qu'il dut éprouver en voyant paraître un premier bulletin où son nom était marqué par le doigt de la haine, et de la haine injuste. A peine était-il revenu de son premier étonnement douloureux, qu'un second bulletin encore plus injuste que le premier achève de l'accabler.

Il voulut voir l'empereur, demanda la permission

[1] Madame mère ne voyait jamais Junot, ou ne me parlait de lui, qu'elle ne rappelât, les larmes aux yeux, cet événement de la vie de son fils. C'étaient Albitte et Salicetti qui l'avaient fait emprisonner avant de le destituer et de le mettre dans la cruelle position où nous le vîmes ensuite, ma mère et moi, dans les mois qui précédèrent le 13 vendémiaire. C'est alors qu'il garda le silence sur la fuite de Salicetti que nous sauvâmes.

de quitter Mojaïsk pour aller à Moscou. Il lui semblait qu'un mot allait remettre sa conduite toujours noble, toujours pure, toujours si chevaleresque, dans son vrai jour. On lui refusa cette permission. Mais Berthier lui écrivait toujours des lettres comme celles de Wilna et le malheureux s'endormit sur la foi d'une sécurité trompeuse, mais qu'il n'était pas blâmable d'avoir.

Puis vinrent les désastres de Moscou. Il eut à gémir dans la gloire de celui qu'il aimait et, pour la première fois, il comprit qu'il était pour lui un plus grand malheur que de souffrir par Napoléon, c'était de souffrir en lui. Que n'aurait-il pas donné pour avoir une puissance à mettre à ses pieds! Oh! je puis parler des regrets douloureux de cette âme, car j'ai entendu ses sanglots, j'ai vu toutes ses tortures!

Ce fut alors qu'il reçut un ordre du prince de Neufchâtel pour aller à Moladetchno. Voici sa réponse au prince de Neufchâtel. Elle est suivie de sa lettre à l'empereur. Je ne l'ai pas publiée plus tôt, parce que j'attendais qu'elle eût ici sa place.

« Moladetchno, le 3 décembre 1812.

« Monseigneur,

« Je reçois l'ordre de Votre Altesse sérénissime de me rendre ici. J'y suis depuis hier soir, parce qu'il n'y a pas un village sur la route et pas une goutte d'eau. La journée ayant été extrêmement forte, il est resté plus du tiers de la cavalerie en arrière et à pied. Les uns ont cherché des villages dans les chemins

aboutissant à la grande route, d'autres ont pris le chemin de Wislieka, et on assure qu'une autre partie des troupes a suivi la route de Minsk.

« La première lettre de Votre Altesse sérénissime me dit de me rendre à Moladetchno et d'y réunir cette cavalerie, d'où j'en conclus qu'elle pensait que ce serait aujourd'hui que je ferais cette réunion, et ce temps est vraiment nécessaire. J'en profiterai pour les passer en revue, compter leurs armes et rendre compte de leur situation à Votre Altesse sérénissime. Elle verra ce que je dois espérer de gloire du commandement qui m'est confié pour finir cette campagne. Jamais personne de mon rang n'a été chargé de pareille mission et j'ose assurer sur mon honneur que je ne suis pas en état de résister à cinquante, je ne dis pas Cosaques, mais paysans armés et montés. J'exécuterai l'ordre que j'ai reçu. Mais, monseigneur, rappelez-vous vos bontés et, si je dois terminer ma carrière d'une manière aussi peu digne de ma vie, mettez cette dernière preuve de dévouement aux pieds de Sa Majesté pour qu'elle sache que si j'ai vécu son plus fidèle et plus attaché sujet, je ne changerai pas au dernier moment et que je remets avec confiance entre ses mains le sort malheureux de mon intéressante famille [1].

« J'ai l'honneur, etc. »

[1] Cette lettre, telle qu'elle est dans le *fac-similé*, a été trouvée par moi, ainsi que celle de l'empereur, dans les papiers de Junot, avec ses cahiers de correspondance; si la lettre eût été écrite plus tôt, le brouillon n'eût jamais été retrouvé. Mais alors on était hors du trouble de la retraite et la Providence permit que ces deux pages se retrouvassent.

« *A l'Empereur.*

« Moladetchno, le 3 décembre 1812.

« Sire,

« Cette mémorable campagne va se terminer. Je l'ai commencée avec un commandement fait pour donner de la gloire, et je finis avec un commandement trop au-dessous de mon rang et dans lequel je ne puis qu'achever de me déshonorer. Deux bulletins m'ont accablé, Sire, je ne m'en suis pas plaint. Mais si l'opinion publique n'est pas ce qui m'est le plus cher, celle de Votre Majesté est ce à quoi j'attache plus de prix qu'à la vie.

« Le bulletin qui parle de la marche de l'armée sur Smolensk dit que *je me suis égaré et que j'ai fait un faux mouvement.* Eh bien, Sire, je ne me suis *point égaré.* Seulement j'ai fait, le second jour de marche, six lieues au lieu de huit que je voulais faire (chose facile à réparer dans les autres journées). Le général Tharreau s'est perdu par *désobéissance* et malgré que je lui eusse laissé des plantons de cavalerie pour le diriger sur Boullianow. A dix heures du soir, lorsque j'envoyai chercher mes généraux pour leur parler de notre marche, on ne trouva pas le général Tharreau à l'emplacement que je lui avais désigné. Je crus qu'il était resté en arrière, et j'envoyai au-devant de lui. L'officier chargé de cette mission rentra au camp à trois heures du matin sans l'avoir rencontré. Alors, me rappelant son opinion de la veille sur notre direction et connaissant son caractère, je ne doutai pas qu'il n'eût *voulu* suivre la droite pour arriver sur la route de Mitislaw que nous

devions rejoindre. J'envoyai sur-le-champ M. le colonel Revest[1], mon chef d'état-major, qui le trouva en effet à plus de quatre lieues de nous, et il ne rentra au camp qu'après quatre heures du soir. J'avais appris que Votre Majesté avait eu lieu d'être mécontente de cet officier général. J'espérais, à force de marcher, réparer ses torts et, pour ne pas perdre cet homme, j'ai supporté la punition de sa faute. Tout le 8e corps a été témoin de ce fait. Mais il m'importe seulement que Votre Majesté sache la vérité. Cet acte de justice m'a coûté bien cher[2].

Le bulletin sur l'affaire du 19 août, devant Smolensk, m'accuse de *n'avoir pas agi avec assez de fermeté.* Par conséquent j'ai donc eu PEUR? Eh bien, Sire, Votre Majesté va connaître ma conduite. Elle a eu pour témoins dans cette journée, le général Valence, le général Sébastiani, le général Bruyères et beaucoup d'autres. Je reçus l'ordre d'aller protéger la construction des ponts sur le Borysthène. Je le fis, et nous passâmes ce fleuve assez lentement à cause de notre artillerie, les rampes des ponts étant très mauvaises. Les chemins que nous avions été obligés de faire nous ayant retardés beaucoup aussi, je ne pus déboucher du bois qu'à deux heures et je pris position. *Je n'avais reçu aucun ordre de combattre*,

[1] Beau-frère du général Mormet. Il vit encore et habite ses propriétés dans le département de l'Hérault

[2] Il serait absurde de dire ici que Junot se perdait à la place du général Tharreau. Mais cet officier général était déjà dans la disgrâce de l'empereur, Junot pensa qu'il était perdu s'il le faisait passer à un conseil de guerre, comme en effet il en méritait la peine, et il croyait être plus aisément pardonné. Encore une illusion!

j'ignorais même, Sire, quelles étaient les troupes qui se battaient à ma gauche. Mais après une demi-heure, et lorsque la division Gudin arriva, le feu ayant recommencé beaucoup plus fort, je montai à cheval et passai un grand ravin que j'avais devant moi avec deux bataillons d'infanterie légère et ma cavalerie ; j'arrivai sur une superbe position en arrière de l'ennemi ; la plaine ou plutôt le plateau qui nous séparait de l'arrière-garde russe était couvert de tirailleurs et de cavalerie. Néanmoins, persuadé que nous pouvions être utiles à l'attaque de front, je fis passer ma petite avant-garde, qui reconnut que l'artillerie devait refaire un pont dans un village à droite pour pouvoir passer, ce qui fut exécuté, tandis que j'envoyai l'ordre au 8e corps de venir me rejoindre en entier et le plus promptement possible[1]. »

Junot manquant de fermeté et de volonté d'aller à l'ennemi paraissait si étrange, que même ses ennemis, et sa grande faveur lui en avait fait beaucoup, ne purent s'empêcher de trouver la phrase bizarre. C'était, au reste, le roi de Naples qui avait fait ce rapport à l'empereur.

« — Allons, Junot, marche donc, lui disais-je ; comment donc !... mais ton bâton de maréchal est là !... »

Voilà comment le roi de Naples racontait la chose. Mais Junot, lui, la disait tout autrement, et le disait

[1] Il y a lieu de croire qu'il manque quelques lignes à cette copie de la lettre à l'empereur, mais elles sont peu importantes. Les deux affaires sont expliquées.

avec les preuves à la main. C'est cette affaire *avec le Vésuve* qu'il m'expliquait dans sa lettre de Mojaïsk du 15 novembre. D'abord, s'étant bien conduit, il s'attendait à ce que cette brume qui s'était élevée entre l'empereur et lui se dissiperait. Il savait que l'affaire de Smolensk n'avait pas eu le résultat que voulait l'empereur, et l'humeur que cela devait lui donner lui paraissait une excuse suffisante pour ne pas même lui rendre justice à l'instant. Il fallait un motif à d'autres fautes. Mais cette justice, pour être tardive, n'en devait pas moins luire sur un front innocent! Junot attendit longtemps. Trop longtemps peut-être! Bientôt il crut voir que, malgré la connaissance que l'empereur avait dû avoir de toute l'affaire de Smolensk, il gardait le silence. Le roi de Naples devait demeurer à la tête de l'armée au retour de l'empereur en France. Napoléon avait-il voulu ne pas le désobliger par un démenti formel donné à une fausseté avec une vérité? Quoi qu'il en soit, Junot n'entendit aucune parole réparatrice se dire sur son nom, et un voile ténébreux cachera toujours les causes premières de l'espèce d'intrigue ourdie contre lui. Ce fut alors que, l'armée étant en pleine retraite, Junot reçut l'ordre du prince de Neufchâtel, auquel il répondit, ainsi qu'on vient de le voir, et il écrivit pour la première fois à l'empereur sur toutes ces choses qu'il était bien difficile que Napoléon ne sût pas aussi bien que lui. Il lut la lettre de Junot et il la lut avec beaucoup d'attention.

— C'est fâcheux, dit-il enfin, *les bulletins sont faits.*

Il ne faut ici aucune réflexion. Il ne faut pas même s'arrêter sur le motif qui a pu faire répondre un mot

aussi dépourvu de toute justice à l'empereur. J'ai longtemps ignoré le fait en lui-même. Ce n'est que dans cette nuit, cette veille de la douleur où Junot, vaincu par l'émotion qu'il ressentit à la vue de mes larmes, se laissa aller à m'instruire de tout. J'ai remercié Dieu de ne pas l'avoir appris plus tôt. Si je l'avais su le jour où j'obtins l'audience de l'empereur, il y aurait eu entre nous une explication qui peut-être eût été encore plus orageuse que celle où il eut *la bonté*, comme il le dit lui-même dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, de se laisser traiter par moi comme *un petit garçon* [1]...

Après avoir lu ensemble tous ces papiers :

— Voilà, me dit Junot, ce qui s'est passé pendant cette malheureuse année ! Voilà ce que j'ai fait aussi. Mais *voilà la vérité*. Était-ce donc par la bouche de Napoléon que mon nom devait arriver sous une fausse couleur à la postérité? Cette pensée me tue!

— Mais enfin, dis-je à Duroc, quelle conduite faut-il tenir dans tout ceci? Il me semble qu'il y a quelque chose à faire. Autrefois, nous aurions eu l'impé-

[1] Voyez le chapitre intitulé : *De Junot et de sa femme*. Ce chapitre n'est pas tout entier de l'empereur. Il ne faut qu'avoir vécu quelques jours dans son intimité pour reconnaître qu'il n'y a ni sa façon de parler, ni même ses locutions les plus communes. Il a dit sans nul doute plusieurs faits que renferme ce chapitre. C'est un canevas sur lequel on a fait ensuite une tapisserie *telle quelle*. Il y a des absurdités qu'il *est impossible* que l'empereur ait dites Comme par exemple que Junot *voyageait avec ses relais*... La chose est physiquement impossible, quand on dépenserait cent louis par heure. Il y en a vingt de cette force-là. Junot avait des relais pour aller à la Malmaison et à Saint-Cloud comme tous les ministres. Encore sommes-nous allés quelquefois en poste à la Malmaison.

ratrice Joséphine. Mais le moyen d'aborder l'empereur par une personne comme Marie-Louise !

Ici, je m'arrêtai. Je me rappelais la conversation que j'avais eue dernièrement avec Napoléon — celle de 1808 — et je ne dis plus rien. Junot avait raison, l'empereur était changé.

Le résultat de cette matinée fut de procurer un adoucissement très grand aux peines de Junot. Il put en parler avec moi. Nous en causions avec Duroc quand il s'échappait un instant de sa prison, qui commençait aussi à lui paraître lourde. Un jour, Junot lui prit la main et lui dit :

— Mon cher Duroc, tu souffres comme moi. Je te l'ai dit l'autre jour : *Nous souffrons tous !* Et cependant nous l'aimons tant !

Duroc était triste et bien autrement sérieux dans son humeur habituelle depuis son retour de Russie, qu'il ne l'avait été jusque-là dans toute sa vie. Je le connaissais assez pour voir que ce n'était pas ici une chose qui le touchât personnellement. Je ne me trompai pas. Il nous parla d'une foule d'inquiétudes qui, en effet, devaient être de nature à faire à la fin naître de tristes pressentiments pour l'avenir que nous avions devant nous. Nous apprenions à connaître les alarmes.

— En cherchant dans un carton où étaient plusieurs discours que l'empereur voulait revoir, il avait la veille même, nous dit Duroc, retrouvé celui que le préfet de la Seine avait prononcé le jour de son arrivée à Paris. Napoléon le prit, le relut en entier et, s'étant arrêté au mot de Moscou, il avait pâli, rougi. Puis, prenant le papier et le froissant avec colère, il l'avait ensuite foulé aux pieds et jeté

dans le feu, en répétant : « L'imbécile ! Oh ! l'imbécile ! »

Et dans le fait, quoique l'épithète soit injuste, le discours était de force à exciter la gaieté de nos ennemis, et conséquemment nos larmes.

« Sire, disait le préfet de la Seine, nous étions dans la tristesse. Mais vos regards viennent tout vivifier. Quelle allégresse !... mais aussi, que de gloire pendant votre absence ! Notre admiration suivait les pas de Votre Majesté lorsqu'elle volait de victoires en victoires *planter ses aigles sur les tours de Moscou* et dans ces moments plus glorieux encore où elle montrait ce que peuvent contre le climat, la constance et la force d'âme, qui lui ont assuré *le plus beau triomphe qu'il soit donné aux mortels d'obtenir...* »

Certes il est difficile de faire un plus maladroit discours. Napoléon aurait mieux aimé qu'il lui eût dit une injure. Il aurait eu à punir, et voilà tout.

Le discours qu'il cherchait était celui du grand-maître de l'Université. Il n'était pas dans ce carton. Napoléon le fit chercher dans un autre. Ne le trouvant pas, il dit au grand-maréchal d'aller voir chez lui s'il le trouverait dans ses papiers :

— Je suis *sûr* qu'il n'y est pas, Sire, lui dit le grand-maréchal. Mais, si Votre Majesté l'ordonne, elle l'aura dans un instant.

On eut le discours et l'empereur le lut et le relut jusqu'à trois fois. Que pouvait-il vouloir en faire ? Voilà ce qu'il ne disait pas. Je ne le connaissais qu'imparfaitement ce discours, et seulement par ce que m'en avait dit l'archevêque de Paris, qui était le cardinal Maury et que je voyais chaque jour, comme

je l'ai déjà dit. Il était en grande admiration devant ce discours et le savait par cœur, bien qu'il n'aimât pas le grand-maître et qu'il lui décochât un trait d'arbalète de sa lourde main quand il le pouvait, avec quelques bonnes paroles bien amères. Mais ici c'était autre chose et il avait raison. M. de Fontanes avait aussi fait de la louange, mais elle n'était pas offensante, et son discours était fait pour imposer, même dans les provinces et dans le midi de l'Europe. Ce que m'avait dit Duroc me donna envie de le lire. Il était, du reste, au *Moniteur* où il peut encore se voir tout entier.

« Permettez, Sire, disait-il, que l'Université détourne un moment les yeux du trône que vous occupez avec tant de gloire pour le reporter vers cet auguste berceau, où repose l'héritier de votre grandeur. *Toute la jeunesse française environne avec vous de ses espérances et de ses bénédictions, cet enfant royal, qui doit les gouverner un jour.* Nous le confondons avec Votre Majesté dans le même respect et le même amour. Nous lui jurons d'avance un dévouement sans bornes comme à vous-même. Sire, ce mouvement qui nous emporte vers lui, ne peut déplaire à votre cœur paternel, car il vous dit que votre génie ne peut mourir, qu'il se perpétuera dans vos descendants et que la reconnaissance nationale doit être éternelle comme votre nom. »

Lorsque Junot lut ce discours, il fut touché de plusieurs expressions vraiment remarquables qui se trouvent dans quelques-unes de ces phrases. A peine l'eut-il parcouru qu'il dit avec émotion :

— C'est en pensant à son fils que l'empereur a demandé ce discours. Il est l'expression de la jeu-

nesse savante, par l'organe de son grand-maître. Cette assurance de l'amour de la jeune génération qui produira des hommes faits au moment de l'avènement probable de Napoléon II, a touché l'empereur. Enfin je suis sûr que ce n'est que pour son fils qu'il a mis une telle instance à le relire.

Je crois que Junot avait raison.

Au milieu de *cette nécessité de louanges*, dans un moment où la décence nous imposait plutôt l'obligation du silence, je remarquai deux hommes qui, tout en demeurant dans une mesure parfaitement convenable, surent rester également dans l'attitude que leur commandait l'honneur national. Leur nom va faire comprendre qu'on aurait tort de s'en étonner. C'est Barbé-Marbois[1] pour la Chambre des comptes et

[1] Il y a dans ces deux hommes une pureté de mœurs tout à fait antique. Je ne connais rien de plus beau que la conduite de M. Barbé-Marbois sous le Directoire. Il me fait l'effet d'un de ces pères conscrits mourant sur leurs chaises curules. Rien n'est admirable comme la simplicité dans la vertu, au milieu des orages politiques. M. de Marbois a été sensible à une erreur qui dans le temps fut accréditée dans toute l'Europe et que j'ai redite avec la France entière qui même le croit encore; c'est l'histoire de l'ambassadeur de Perse. Je me suis chargée avec plaisir de la démentir dans cette note.

Quant à M. le comte Muraire, c'est aussi un homme à la Plutarque, c'est un de ces caractères taillés largement et sur une échelle dont le compas et l'équerre sont perdus. Pour un tel homme l'intérêt du pays est TOUT, l'intérêt privé n'est RIEN. J'ai une profonde estime pour M. le comte Muraire. Elle est compagne de ma tendre amitié pour sa fille, Mme la comtesse de Sussy. Elle est, comme lui, un être dont l'âme est de feu, mais de ce feu sacré qui fait conserver éternellement des amis et vous en acquiert chaque jour de nouveaux. Et puis comme elle est Française! J'ai déjà parlé de ses rares qualités. Main-

Muraire, pour la cour de cassation. Ils ont été au pied du trône rendre au souverain de la France l'hommage qu'ils lui devaient, mais cette démarche n'eut rien de honteux et ils ne bravèrent pas les larmes de quatre cent mille familles qui portaient alors le deuil en Europe, en célébrant avec des chants de joie un triomphe ensanglanté de quelques heures, d'autant plus regrettable et plus horrible qu'il luit d'une lueur sinistre à côté de la défaite honteuse où s'engloutirent et ce même triomphe et les débris de toute une armée.

Hélas ! les nouvelles que nous recevions de la Russie ne faisaient que donner une teinte encore plus sombre à l'avenir ! Murat avait abandonné l'armée que l'empereur lui avait confiée. Plus elle était en désordre et plus il était de son devoir peut-être d'y rester jusqu'au dernier jour.

— Les besoins de *son royaume* le rappelaient chez lui, disait-il.

Son royaume ! Et quelle était donc cette magie qui avait soufflé son poison sur toutes ces intelligences royales qui étaient devenues assez insensées pour se croire en effet souveraines par elles-mêmes, oubliant ainsi quel était celui qui les avait couronnées ? C'est merveille, en vérité, ou plutôt c'est grande pitié de voir s'agiter, dans ce nuage sombre qui précède l'orage, cette foule d'insectes qui, maintenant fiers du malheur de leur chef, cherchent à le piquer de leur aiguillon, au lieu de réunir en un faisceau tous leurs moyens pour soutenir cette force qui fait la leur. Les

tenant je le fais d'une voix plus haute. Deux ans de plus se sont écoulés depuis ce que j'en ai dit.

insensés! De rois mercenaires, ils deviendront alliés perfides, amis, parents ingrats et, dès lors, ennemis implacables.

Oh! quelles devaient être les pensées qui se pressaient alors en foule dans le cœur de cet homme! Il avait fait des heureux, il avait fait des princes, il avait fait des *rois*, il avait fait des HÉROS! Et maintenant il se voyait délaissé de ces appuis naturels sur lesquels il devait compter!

Ce que j'entendis alors autour de moi formait un blâme général sur le roi de Naples. Tous les officiers généraux, dont mon salon était rempli depuis le retour de Junot, n'avaient qu'une voix et qu'un avis, c'était de témoigner le plus vif étonnement, surtout de l'abandon de l'armée au moment du nouveau danger qui la menaçait. Ce danger était d'autant plus à redouter que le contre-coup devait se faire ressentir à Paris même. Et un peu plus de réflexion aurait dû offrir à Murat la vérité d'un autre péril tout aussi certain pour lui, c'est que la secousse ébranlerait Naples et son trône précaire, bien autrement à mort qu'une éruption de son Vésuve.

Ce danger de l'armée de Russie était d'abord dans la conduite équivoque de l'Autriche, et puis dans la position des différents corps, qui, rassemblés confusément sur la Vistule, offraient dans leurs misérables débris l'image d'une destruction qui révélait notre malheur dans sa terrible vérité. La cavalerie était totalement détruite, l'artillerie dans son matériel ne présentait plus rien qui pût même mériter ce nom. C'était la réunion de tous nos désastres en une seule masse et l'aveu de nos misères. Il aurait fallu dans une telle circonstance un autre homme que Murat, et

même que le prince Eugène, sur qui le roi de Naples se déchargea du soin du salut de toute cette foule pâle et presque expirante, qui ne demandait à ses chefs que de revoir la France pour y mourir autrement que sur un chemin couvert de neiges et de glaces, où les malheureux expiraient de besoin, après avoir été percés de la lance des Cosaques. Murat n'avait pour talent militaire que le courage d'un soldat. Mais à quoi pouvait servir une bravoure audacieuse avec des gens qui n'avaient plus de jambes pour le suivre, ni d'armes au poing pour l'imiter dans ses courses de tirailleur au galop qu'il s'amusait à faire sur des groupes de Cosaques? Chose étrange, cette sorte de vaillance chevaleresque qui, semblable à la bravoure du moyen âge, avait l'air de ces défis portés par les héros de ce temps-là, n'était plus, à l'époque dont je parle, au milieu de ces ombres livides et mourantes qui l'entouraient, qu'une parade ridicule qui aurait fait rire, si les malheureux avaient pu rire.

Il partit donc et, le 8 janvier 1813, il remit ces tristes débris de la plus belle armée du monde entre les mains du prince Eugène. Quel effet produisaient toutes ces nouvelles, mon Dieu! On n'osait parler dès qu'il y avait dix personnes dans un salon. Mais aussitôt qu'on était sûr d'être en confiance et à l'abri de toute remarque, alors les craintes se manifestaient et l'avenir était examiné avec des yeux qui souvent se fermaient devant les maux qu'il présentait.

La France était alors dans un état extraordinaire qu'il est bon d'examiner, pour comprendre les événements subséquents comme ils doivent l'être.

Depuis 89, qu'avons-nous vu en France? Les révo-

lutions de notre Révolution et, à chaque mouvement, une réaction s'élever comme force répulsive de celle qui attaquait. C'est ainsi que plus les révolutionnaires ont cru détruire et plus les choses abattues ont pris une force réfractaire.

Il y a évidence non seulement dans les résultats, mais dans les rôles même des acteurs du grand drame révolutionnaire. Cette évidence se retrouve encore plus fortement formulée dans les deux périodes de la révolution ascendante et descendante. Cette sorte d'échelle est curieuse à monter et à descendre. Et, depuis le jour où le peuple prit la Bastille, et puis égorgea son gouverneur pour promener ensuite son cadavre en lambeaux dans Paris, jusqu'à celui où Napoléon Bonaparte revint d'Egypte pour panser et guérir nos plaies par son génie tout immortel, il existe de grandes choses, bien faites sans doute pour être étudiées et servir de leçon aux rois comme aux peuples, si les rois et les peuples pouvaient se corriger par l'exemple du passé. A cette première attaque du peuple en masse, il se leva un autre parti, composé aussi de Français. C'était tout ce qui comprenait l'*ancien régime*. Ce mot qui commence aujourd'hui à ne plus avoir une signification précise, en avait une alors. Il signifiait non seulement la noblesse[1] et la cour, mais tout ce qui tenait à la noblesse et à la cour, et dont les intérêts étaient communs avec ceux de la classe titrée. Le 14 juillet enfin sépara

[1] On entendait par *ancien régime*, tout ce qui avait appartenu à la cour ou bien à une personne titrée. On pouvait donc ne pas l'être et faire partie de l'ancien régime, ce qui rendait cette classe très nombreuse.

l'ancien régime du nouveau. Première réaction. Puis vint celle de la noblesse, celle du clergé, quand on l'abolit. Celle-ci fut spéciale et terrible. On peut même la diviser en deux parties égales, au supplice de Gobel[1], de Fauchet et de plusieurs évêques constitutionnels. Les institutions départementales en provoquèrent une autre parmi les administrés des provinces, en leur donnant une souffrance que rien ne venait adoucir. C'était la réaction de la faiblesse lourdement active et s'élevant à côté de la force brutale et vexatoire. La cinquième de ces réactions fut horrible dans sa provocation et bien bizarre dans son

[1] Si j'avais la place et le temps nécessaires, je montrerais encore Brissot, cet agitateur qui donnait *l'absolution* aux égorgeurs d'Avignon, qui mit en vente les biens des émigrés, ordonna l'incendie des châteaux, et qui commit à lui seul plus de vexations et d'horreurs que beaucoup d'hommes de cette époque réunis. Eh bien, vous le voyez changer subitement au 20 juin. Après le 10 août il voulut même sauver le roi, parce que ces hommes qui avaient été ses pairs, devenaient ses maîtres et qu'il ne le voulait pas. Il succomba dans la lutte, quoiqu'il fût plus habile que ceux qu'il voulait abattre. Mais il en est toujonrs ainsi en révolution, parce que l'individu lutte presque continuellement seul contre des masses, isolées à la vérité, mais toujours plus fortes que lui. Parmi les cordeliers, Danton et les organisateurs de septembre, las de boire du sang et de marcher parmi des cadavres, méditèrent le 9 thermidor, sans pouvoir l'exécuter. Et pourtant il était de beaucoup supérieur à Robespierre et à Saint-Just. Robespierre lui-même voulait détruire la Montagne. Et Legendre qui voulait dépecer le corps de Louis XVI pour envoyer un membre de lui aux départements de l'Ouest pour bannière, André Dumont, une foule de ces monstres de la funeste année, ont tous fléchi devant les systèmes conservateurs et fait eux-mêmes une contre-révolution, une réaction, ce que vous voudrez de leur première révolution. La France vivait dans ces paroxysmes continuels.

effet. Ce furent le 10 août et la déchéance de la royauté constitutionnelle. A celle-ci vous voyez l'un des apôtres les plus chauds de la liberté et du système constitutionnel, M. le marquis de Lafayette enfin, après avoir accepté un commandement de la force armée, et l'avoir guidé lui-même à Versailles les 5 et 6 octobre, abjuré sur l'autel de la patrie ses titres de noblesse, parlé de *l'insurrection comme du devoir le plus saint*, présenté *les Droits de l'homme* à l'assemblée, après avoir constitué Louis XVI prisonnier au château des Tuileries, écrire à M. de Bouillé des paroles repentantes, avec le langage de la répression de l'anarchie qui commençait à se montrer hideuse et formidable, faire fusiller au Champ-de-Mars les pétitionnaires de la déchéance du roi et terminer sa première période révolutionnaire par sa démarche à l'Assemblée nationale pour lui demander compte de la violation de la personne du roi dans la journée du 20 juin ; se disputer avec le côté gauche, qui le renvoie dans le côté droit, dont à son tour il est repoussé, et finir par émigrer! Belle conclusion! Quant à la seconde période de sa vie, elle n'appartient pas à cette partie de mes Mémoires. J'en parlerai à l'époque voulue.

Ce que je veux démontrer ici, c'est que, depuis la révolution, nous avons toujours eu deux décompositions par faction. On pourrait même comparer cette chose bizarre à l'effet purement mécanique opéré par la *décomposition chimique* par laquelle les hommes de chaque secte ont éprouvé une telle altération dans leur nature et dans leur moralité intérieure, qu'on ne retrouvait plus en eux au dehors le même individu, c'est-à-dire la même espèce. Abusé par ce qu'il avait

vu lui-même, l'empereur fut entièrement dans l'erreur sur l'état moral de la France au moment du péril. Il avait comprimé avec sa main puissante, pendant quatorze années, toutes ces opinions, toutes ces réactions, et il croyait la France régie par une seule volonté, qui était la sienne. Sans doute il avait beaucoup fait pour user la force révolutionnaire, non pas celle de 89 et même de 91, mais celle de 93 et de 94, celle qui était destructive et mortelle dans son action. Il l'avait toujours combattue et avec une sorte de haine. L'affaire de Malet était venue corroborer son opinion pour lui donner une nouvelle preuve que les révolutionnaires de la seconde époque existaient toujours en France avec les mêmes principes subversifs de tout ordre et tendant continuellement à détruire, mais uniquement par intérêt personnel et, surtout, par une ignorance complète des besoins du pays et des volontés de ce même pays. Joubert, le républicain le plus habile que la révolution ait donné à la France et qui eût tenu secondairement la place de Napoléon à un 18 brumaire — qu'au reste il voulait faire, — voyait bien comme je viens de le dire. Marat, qui, tout monstre sanguinaire qu'il était, avait des moyens, voulait aussi faire une réaction dans son parti. Il s'était convaincu qu'il fallait une concentration de pouvoir et il le disait hautement. Au 13 vendémiaire même, Bonaparte avait vu devant lui la Gironde et la Montagne, qui jusque-là s'étaient livré un combat à mort, cesser de s'entr'égorger pour fusiller les agitateurs du moment, qui étaient alors des royalistes. Le 18 fructidor, qu'il organisa également de l'armée d'Italie où il était alors, lui présentait Tallien ou du moins son parti, déportant ou fusillant

des Girondins[1], et des Girondins déportant ou fusillant des Thermidoriens[2]. Napoléon avait donc été trop tôt persuadé que les différents partis de la révolution s'étaient détruits par eux-mêmes. Sans doute il y avait quelque vérité de cela pour les hommes de 93. Encore Fouché était-il au ministère, M. de Talleyrand avait-il une des grandes charges de la couronne, et Barère et Billault-Varennes se promenaient-ils tranquillement sur le boulevard d'une ville dont on aurait pu paver les rues avec les crânes de ceux qu'ils avaient fait périr. Oh! mille fois honte sur nous! Et pourtant nous sommes un peuple *aimable*, *doux*, BON MÊME! Enfin...

Cependant il faut dire pour notre honneur que l'autorité ne demeura pas dans ces mains teintes du sang, et du sang innocent des Français. Ces factions révolutionnaires, même les plus énergiques, n'ont jamais obtenu d'autorité permanente. La leur a été éphémère et, chose bizarre, la stabilité fut plutôt donnée par le sort aux réactions qu'elles avaient produites, tant il est vrai que la force réfractaire est bien autrement *force* que toute autre. Il y a dans elle une souffrance et puis une inertie qui la multiplient et la rendent redoutable quand elle se lève. C'est un don du malheur. Mais il est de fait que l'insulte et la cruauté se sont usées sur ces réactions produites par

[1] Les Girondins, c'est-à-dire ceux qui étaient de ce parti dans la Convention et dans les deux conseils après le 13 vendémiaire. Ceux dont je veux parler ici sont Aubry et Saladin.

[2] Le Thermidorien est Bourdon de l'Oise. On pourrait bien le mettre, sans courir le risque d'être démenti, en tête de ce qui restait de 93. Quant à Billault-Varennes, il vivait encore il y a deux ans et demeurait sur le boulevard du Temple.

la proscription et la mort. Les premières ont passé comme un orage dévastant tout, ravageant jusqu'aux plus jeunes plantes. Mais le champ demeurait là, lui. Il y demeurait pour reproduire. Ce champ, c'était le pays.

J'ai dit tout à l'heure que Napoléon avait une trop grande sécurité relativement aux différents partis qui, après tant d'années, bouleversèrent la France. Parce qu'il avait comprimé, il croyait qu'il n'y avait plus rien; parce qu'il avait arrêté la presse, il croyait qu'on ne pensait pas. Il était loin de juger sainement cette importante partie du gouvernement moral. Un soir je l'entendis parler sur cette question de la liberté de la presse, et il en raisonnait admirablement, comme de tout ce qui était traité par lui. Mais mon opinion était autre que la sienne dans une telle matière. Ainsi je ne puis rien prononcer. Et puis, Napoléon avait peut-être raison en quelque point. Néanmoins cette raison était alors, selon moi, bien peu importante, en proportion de l'immense bien que peut faire la pensée exprimée librement.

L'empereur, en parlant de la liberté de la presse je ne sais plus à qui, je me rappelle seulement que c'était à Saint-Cloud [1] l'empereur disait que la liberté de la presse ne pouvait être que funeste en France par l'usage insensé que les écrivains journalistes faisaient de leur plume [2].

[1] Je ne me rappelle plus le nom de l'interlocuteur. C'était un conseiller d'État et de la révolution, peut-être Réal, mais je n'en suis pas sûre.

[2] A cette époque surtout, c'était la plus indécente licence que l'on pût voir. L'abbé Sieyès qui était au Directoire, à la fin ennuyé de cette attaque quotidienne, fit suspendre, *ou pendre*, je

— Les actions les plus simples du gouvernement, disait l'empereur, sont soumises, non pas à leur enquête, mais à l'examen le plus indécent. Et souvent, le plus sot premier venu, échappé d'un banc de collège, est tout heureux de s'attaquer à plus haut que lui. Grand bonheur, comme nous le savons tous, à l'âge où tout est *beau* et *brillant*. Cela est même à un âge plus avancé, parce que l'esprit français est éminemment tourné à l'opposition, et même à l'opposition railleuse. Un Français ne sait pas résister à un bon mot, ce bonheur dût-il même lui coûter un emploi, un héritage.

Ouvrez le *Moniteur*, voyez depuis 87, époque de sa fondation, jusqu'à 1799, voyez quelle est la pensée qui dirige la plus grande partie des discours prononcés ! Toujours cette tendance à l'opposition, et à l'opposition railleuse, je le répète. Nous avons le besoin de faire effet. Nous sacrifions à notre vanité pour cela l'intérêt même du pays qui souvent se trouve blessé dans sa convenance d'être ainsi mis à jour devant des étrangers. C'est partout et en tout chez les Francais. Croyez-vous donc que le père Bridaine venait prêcher, comme il le faisait à Paris, pour convertir les gens de Versailles ? Vraiment ? C'était bien là son but ! Tant mieux, s'il le menait là. Mais ce qu'il voulait, c'était de faire de l'effet, et certes il était bien sûr de lui en parlant comme il le faisait devant des gens dont les oreilles étaient closes à toutes les vérités un peu dures.

ne sais lequel des deux, un grand nombre de journalistes en 1798. Il avait aussi *le talent du sceptre, le bonhomme Sieyès*.

— Ne pensez-vous pas ainsi, monsieur le cardinal, dit-il au cardinal Maury, qui était ce jour-là à Saint-Cloud ?

Le cardinal avait une profonde vénération pour le talent du père Bridaine. Il répondit à l'empereur que le père Bridaine était *un apôtre* dans toute la force du mot, et qu'il était d'une entière bonne foi et vraiment animé de l'esprit, quand on le fit prêcher à Saint-Sulpice, je crois, ou bien à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Et tout à coup voilà le cardinal qui se lève, et, avec cette voix large et sonore, cet accent qui n'était qu'à lui, il se met à nous dire ces belles et adorables paroles du père Bridaine, ce sermon sur la pauvreté et sur les grâces à attendre de Jésus-Christ pour récompense, faisant précéder cette partie d'une peinture de l'enfer.

— Mais qu'ai-je fait, ô mon Dieu ! Je suis entré sous le chaume, et j'ai parlé de votre sévérité, ô mon Dieu, à qui doit tout attendre de votre bonté ! J'ai prêché l'abstinence à des malheureux qui n'ont pas de pain ! J'ai parlé d'humiliation à l'humble dont la poussière est la couche. J'ai crié contre les joies du monde à des oreilles qui n'entendent que la plainte du désespoir, que le cri de la misère. Pardon, pardon, ô mon Dieu, si j'ai contristé des cœurs à vous, si j'ai affligé vos vrais enfants ! C'était ici, mon Dieu, dans cette ville impure, où le vice fait sa demeure, où Satan fait ses recrues pour son royaume infernal, ici, où maintenant, les yeux fixés sur la chaire de vérité, des femmes impudiques, des hommes perdus attendent de moi quelques paroles qui chatouillent peut-être leur amour-propre de grands, leur vanité nobi-

liaire. Non, je leur dirai qu'ils sonts *maudits* pour avoir oublié le pauvre au jour de l'affliction, pour l'avoir oublié comme ils ont oublié Dieu. Mais lui aussi vous a rejetés, et vos prières ne sont plus un encens qui fume au pied de son trône. Vous être *réprouvés ! Allez, maudits !... vous êtes réprouvés !*

En finissant cette phrase, le cardinal lança toute sa voix qui roula pour ainsi dire sous la voûte de la galerie comme les éclats d'un tonnerre. Mais ce qui est étonnant, c'est l'effet qu'il produisit sur chacun[1]. L'empereur lui-même fut frappé d'une sorte d'impression momentanée sans doute, *mais positive.* Le silence suivit la dernière phrase. Mais, au bout de quelques instants, l'empereur s'approcha du cardinal et lui dit :

[1] Le père Bridaine avait en effet une éloquence remarquable, surtout avec son ignorance. Mais ce qu'il disait venait du cœur. Cet homme avait ensuite du génie. En voilà plus qu'il ne faut pour donner de belles choses. Un jour il prêchait dans une petite ville. C'était pour le dimanche de la Passion. Il se plaça comme toujours dans sa chaire, et, assis comme dans sa chambre, il avait l'air soucieux. Après avoir fait la prière et le signe de la croix : « Mes frères, dit-il aux gens qui l'entouraient, il vient d'arriver une bien triste aventure dans notre pauvre petite ville voisine. Vous connaissez tous le fils de ces honnêtes artisans, ces bons N... ? Eh bien, leur fils qui était, comme vous le savez tous, l'honneur de notre province et la joie de ses parents, ce bon et excellent jeune homme, ayant appris que des mauvais sujets allaient être pendus pour leurs méfaits, fut leur caution, les sauva, les rendit à la société. Eh bien, mes frères, ce pauvre jeune homme ! Ils l'ont abandonné ! renié ! Il a péri à leur place. Et, comme il n'y avait pas de bourreau, c'est un de ceux qu'il avait sauvés qui en a servi ! Oh ! mes frères, dit l'apôtre en pleurant, le jeune homme, c'est Jésus-Christ ! Et nous, nous sommes ceux qu'il a sauvés ! »

— Ce n'est pas du père Bridaine ce que vous venez de nous dire là, monsieur le cardinal, n'est-ce pas?

— Je demande pardon à Votre Majesté, répondit le cardinal, ce n'est pas le même arrangement de phrases, mais ce sont les mêmes pensées. Ce sermon est d'ailleurs très connu (c'était vrai, et je le connaissais). Il est plus long et parfaitement beau. C'était l'homme de Dieu, Sire, que le père Bridaine. Votre Majesté dit qu'il prêchait ainsi pour faire de l'effet. Mais il passait sa vie dans les villages, dans les chaumières, dans des lieux non pas déserts, mais habités par des gens simples, par ceux enfin à qui le royaume des cieux est promis.

— Eh bien, je vous passe le père Bridaine, encore. Mais enfin soit! Quant aux autres, je sais *ce qu'ils valent*. Et le mot est plus juste qu'on ne croit, dit de ma bouche, ajouta-t-il en ayant l'air de dire qu'il savait ce que *valaient* le silence et le bavardage.

— La liberté de la presse fut fort demandée aux états généraux, dit le conseiller d'État.

— Ah! ah! dit l'empereur.

Puis, comme s'il eût ri lui-même de son étonnement, il reprit aussitôt :

— Je le crois, pardieu, bien. C'était sûrement la corporation des imprimeurs ?...

Je fus fâchée pour lui de ce mot.

— Non, Sire, répondit le conseiller d'État, ce n'était pas la corporation des imprimeurs. Les trois ordres avaient des cahiers où les volontés s'exprimaient librement. M. le cardinal doit s'en souvenir.

— Oui, oui, répondit le cardinal, que cette sorte d'interpellation ennuyait fort. Comment, diable !

monsieur le comte, allez-vous vous rappeler que les trois ordres parlaient par cahiers?

— Et que disaient vos cahiers? demanda l'empereur avec humeur.

— Sire, Rennes[1] demandait par le cahier de son tiers état la liberté de parler, d'écrire[2] et d'imprimer, à la charge seulement[3] de mettre le nom de l'imprimeur et de ne jamais attaquer l'homme en place dans sa vie privée et dans sa conduite d'homme du monde... Ces demandes, Sire, furent faites par les cahiers non seulement du tiers état de plusieurs provinces, mais aussi par la noblesse et le clergé de beaucoup d'autres. L'Auxois, Nîmes, l'Agénois, le bas Limousin. L'Agénois surtout se distingua par ses demandes admirables faites par sa noblesse, l'une des plus anciennes et la plus pure de France[4].

— Que voulaient-ils donc ? demanda l'empereur qui prenait intérêt à la conversation, quoique peut-être le sujet ne lui plût pas.

— Sire, la noblesse de l'Agénois demanda que les magistrats seraient responsables des faits à leur

[1] Rennes (*Tiers*, art. 45), unanimement demandé.

[2] Paris, hors les murs. (*Tiers*, Art. 14).

[3] Mont-de-Marsan, Gascogne, page 7. Il y avait dans la demande que l'auteur ne serait tenu à aucune peine, à la charge seulement par l'imprimeur de mettre son nom. On mettait aussi des bornes à la haine particulière en empêchant de parler de la conduite privée des gens en place.

[4] J'entends même par là une partie de Toulouse ; quant à l'Agénois, sa noblesse était en 89 ce qu'elle fut toujours, brave autant que loyale et l'amie du pays. Voilà la vraie noblesse et, lorsqu'à de pareils sentiments il s'en joint d'autres produits par une longue suite d'aïeux honorables, on peut les pardonner.

charge à la nation assemblée. Il y a plus, cette demande fut unanime dans les trois ordres [1]. Votre Majesté ignore peut-être un fait assez curieux, c'est que les cahiers de la noblesse de Paris portent la demande de la démolition de la Bastille [2]. La noblesse d'Arras demanda que le secret des postes ne fût plus violé. L'abolition des lettres de cachet, des lettres closes fut demandée à l'*unanimité* par les trois ordres. La traite des noirs abolie, également unanime. Le droit de propriété sacré et garanti par tout ce que les lois ont de plus fort, sans que jamais un individu, *quel qu'il fût*, pût en être privé, *même* pour l'intérêt public, sans en être dédommagé aussitôt à dire d'experts. Cette dernière demande était également unanime. Une chose fort remarquable, poursuivit le cardinal, et dont se doutent à peine les gens qui parlent sans savoir ce qu'ils disent, raisonnant sur une époque qu'ils n'ont pas vue et dont la plupart du temps ils n'ont rien lu, c'est qu'à l'ouverture des états généraux, la noblesse et le clergé avaient depuis longtemps des vues non seulement philanthropiques, mais philosophiques, dans le bon sens du mot, c'est-à-dire une volonté ferme de faire du bien et d'accroître les lumières. Tous les grands propriétaires avaient des plans les plus vastes pour l'éducation et la prospérité du pays. Beaucoup avaient déjà établi des manufactures particulières. Et un autre fait, c'est que pour l'établissement de ces mêmes manufactures. quelles étaient les entraves?... C'étaient les ouvriers

[1] L'Angoumois se montra aussi admirablement; les cahiers de sa noblesse sont bien beaux et curieux à étudier.

[2] Noblesse. (Paris, page 14.)

et leurs maîtres; c'était le fléau des corporations, celui des jurandes... des syndics... de tous ces vampires de l'ouvrier simple, lui-même abusé par eux.

— Comment, dit l'empereur, je le crois bien ! Vous êtes bien instruit, monsieur le cardinal. J'ai là-dessus des détails bien curieux, et, si avant 1787 la pauvre France a eu quelques manufactures, elle le doit à la seule Providence et à la force ascendante de son industrie, qui a surgi malgré le manteau de plomb jeté sur elle. C'est votre bon ami saint Louis, ajouta-t-il en riant et en frappant sur l'épaule du cardinal, tandis qu'ils montaient et descendaient le grand salon bleu de Saint-Cloud. Votre bon ami saint Louis n'a pas toujours été une perfection.

— Mais, Sire, reprit le cardinal, qui défendait son favori, saint Louis ne fit autre chose que mettre les ouvriers en corps et de faire de cette réunion plutôt une école *d'enseignement mutuel* qu'une corporation. Le fisc, qui se met partout, se mit là comme ailleurs. Et les *confréries* devinrent bientôt un moyen *d'emprunts* et même d'exactions.

Napoléon était attentif, et quelquefois il s'arrêtait, regardait le cardinal avec ce regard profond et tout scintillant de feu et de génie, quand son âme rêvait quelque grande pensée.

— Quel est le roi de France qui le premier *fut donc ainsi le tyran du peuple*[1] ? Il faut demander cela *à la savante ici*... Junot, où est donc ta femme ?

[1] J'écrivis cette conversation en rentrant chez moi, quoique malade et fatiguée, tant elle me parut extraordinaire et remarquable.

Je n'étais pas loin. Je m'avançai. Le cardinal, qui savait tout cela bien mieux que moi, s'était tu très obligeamment jusqu'à ma réponse, qui fut d'abord celle d'une sotte. Je m'embarrassai bien plus que si l'empereur m'eût dit un mot désagréable et ce ne fut qu'après avoir entendu répéter la question, que je pus répondre que je croyais que c'était *un Valois*. Mais je n'étais pas sûre du nom. Cependant la mémoire me revint, et je pus dire que c'était Henri III. Un premier édit de lui *impose* les corporations. Un autre édit déclare *que la permission de travailler* est *un droit royal et domanial*[1].

— Allons, ce n'est pas mal, dit l'empereur, ce n'est pas mal. Car en vérité Henri III est comme un roi étranger parmi nous. Il se trouve placé à côté de Henri IV, qui est demeuré l'idole de la nation, tandis que lui n'en eut que le mépris sous plus d'un rapport, dont *pas un* n'est injuste. Ainsi donc, qu'il ait fait une action de plus ou de moins lâche et honteuse dans sa vie corrompue, cela est bien égal. Mais ici, c'est autre chose. Ce n'est pas encore lui dont je veux parler comme le roi qui a fait le plus de mal à la France, sous le rapport indiqué tout à l'heure. Allons, madame Junot, aidez-moi ! Allons, voyons !

[1] Cet édit est bien curieux par la teneur, et ceux qui le suivirent le sont encore davantage. On prescrit par ces édits la *manière de travailler*, les outils dont on doit se servir, la forme, la qualité du chef-d'œuvre pour l'admission, le temps à demeurer compagnon ou maître. Ensuite l'*hérédité* mettait les rêveries jusque-là. L'enfant *d'un maître compagnon*, fût-il une bête, était plutôt reçu. Ensuite l'argent faisait tout et tarissait le talent même, parmi les ouvriers eux-mêmes. Les jurandes et les syndics étaient eux-mêmes les fléaux de la classe ouvrière. L'envie et la jalousie parmi eux faisaient le reste.

Cette fois, j'y étais parfaitement. Mais je voyais que lui aussi se rappelait très bien son homme, et il eût été bien maladroit à moi de lui en ôter le plaisir. Aussi, je n'eus garde. Il sourit, se remit à marcher et, prenant une prise de tabac, il dit tout en cheminant :

— Eh bien, c'est Louis XIV, votre *grand roi*, qui est cause de cette sorte d'anarchie dans les corporations. Car il ne faut pas se dissimuler que les maux de cette nature ne s'effacent pas avec une entière volonté de le faire. On se ressent aujourd'hui encore de ce malheureux effet des corporations.

— Votre Majesté est toujours bien sévère pour Louis XIV, dit le cardinal.

— Et cependant, répondit l'empereur avec un sourire plein de grâce, je ne suis *pas jaloux* de lui, quoiqu'on l'ait prétendu. Sans doute, je suis sévère pour Louis XIV, poursuivit-il plus sérieusement, parce que je sais qu'il a fait à la France des plaies qui saignent encore aujourd'hui. Ce sont de grands malheurs, monsieur le cardinal, que ceux qui sont imposés à une nation pour satisfaire des passions effrénées.

Et sans doute apercevant sur la physionomie du cardinal une expression singulière que tout son savoir de courtisan ne pouvait dissimuler, il ajouta [1] :

— J'ai fait souffrir la France sans doute, dans cette dernière et malheureuse guerre. Mais mon intention était au contraire de lui donner du bonheur et de la gloire. Je ne l'ai pas pu faire parce que la volonté de

[1] J'ai déjà dit que j'écrivis cette conversation en rentrant chez moi, parce qu'elle me frappa vivement.

l'homme n'a qu'une quantité de forces, et que ces forces ne peuvent lutter contre la trahison et la mauvaise foi...

Le cardinal, très contrarié d'avoir été peut-être deviné, ne savait que répondre. Il savait que s'excuser pour une chose tacite, c'est faire une faute bien autrement maladroite que la première qu'on peut toujours désavouer. L'empereur, content d'avoir répondu, ne fit plus paraître qu'il eût compris le mouvement de lèvres et de sourcils du cardinal, et reprit :

— Ce fut pendant la guerre qui précéda celle de la succession d'Espagne... Cette guerre qui amena le traité de Ryswick..., cette guerre injuste, autant que mal faite et mal conduite, et qui coûta des millions à la France, que Louis XIV, dépourvu de toutes ressources, créa des offices qui se multiplièrent ensuite à l'infini. Mais ce fut surtout pendant la guerre de la succession que ces offices n'eurent aucune mesure. La seule année 1704 vit créer quinze maitrises. Quand on songe à leur destination surtout, il est impossible de n'avoir pas une profonde pitié d'un peuple imposé si cruellement au nom de celui qui doit être son père. Du moins, si je suis sévère avec lui, moi, je lui donne ce qu'il aime, en revanche, et il me comprend, et il m'aime. Car il m'aime, le peuple. C'est dans le peuple qu'il me faut aller chercher maintenant des cœurs dévoués. Les autres ont été trop heureux. Il y a des exceptions cependant, dit-il en se reprenant, car il venait de rencontrer tout à la fois mon regard et celui tout attristé de Duroc qui, déjà frappé par avance du coup qui nous l'enleva quelques mois plus tard, semblait ployer sous le poids d'une tristesse de pressentiment. J'ai de lui une

lettre bien singulière à cet égard-là, à peu près de cette époque. L'empereur était affecté. Il se promena encore quelque temps, puis il rentra dans ses appartements, mais silencieux et triste, et comme ayant reçu une fâcheuse impression de tout ce qu'il venait d'évoquer. Le cardinal s'en revint avec moi. Et, avec M. de La Valette[1], nous parlâmes pendant toute la route de cette liberté de la presse qu'on paraissait vouloir demander avec tant d'instances à l'empereur.

— Il ne la faudrait pas absolue, dit le cardinal Maury, parce que dans notre belle France rien ne s'y fait avec mesure. Si l'on donnait demain la liberté de la presse, vous auriez licence après-demain. Voyez ce que votre Directoire a gagné à laisser parler. Cela ne sert à personne, si ce n'est à ceux qui se font payer pour se taire et qui, pour être achetés à plus haut prix, crient comme des paons du plus haut de leur tête...

— Comment, lui dis-je, vous croyez que dans les hommes qui pourraient dire d'utiles vérités il n'en est pas un bon nombre d'honorables et de véritablement assez patriotes pour parler à l'empereur le langage de la patrie, sans qu'une intention vénale souille une intention si loyale !

— Je n'en connais *pas deux* qui soient capables de braver la colère de l'empereur pour le motif lui-même. Et, ces deux-là, il faudrait encore voir bien clair dans leur âme. Plaignez-moi d'avoir cette pensée-là, madame la duchesse, mais c'est l'expérience des hommes qui me l'a donnée... Ainsi, par exemple, je crois que A..., M..., C..., C... et quelques autres

[1] Junot demeura à Saint-Cloud.

encore ne seraient pas gagnés par de l'argent. Mais ils le seraient par des places, des grâces, des faveurs d'un haut prix...

— Eh bien, vous vous trompez pour M..., lui disje, je le connais beaucoup et je puis répondre de lui...

— C'est-à-dire que vous croyez pouvoir en répondre, parce que vous êtes vous-même loyale et que vous n'imaginez pas que l'homme qui dit une chose en pense une autre. Mais si l'on vous fournissait la preuve que M... a eu la fièvre pendant un mois, parce que M. de Fontanes a été nommé grand-maître de l'Université...

— Allons donc !

— C'est la vérité exacte. N'est-il pas vrai, monsieur le comte ?

— Hein ! Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria La Valette, qui s'était endormi comme un bienheureux pendant notre discussion, qui l'ennuyait à la mort.

On le mit au courant.

— Je le crois pardieu bien, qu'il voulait être grandmaître de l'Université. Nous en avons eu la preuve dans des lettres de lui et dans les réponses à ses lettres. Mais la preuve irrécusable, et même ce qui est plus étrange de la part du petit homme, c'est que cette constante opposition envers l'empereur a été motivée là-dessus. Je tiens de l'empereur lui-même qu'à l'époque où le M... était dans son intimité, il avait appris de lui-même le dessein qu'il avait formé depuis longtemps de refaire une université, et de mettre un grand-maître à la tête. Le M..., se jugeant d'une valeur assez haute, probablement pour se faire beaucoup payer, avait imaginé ce système d'opposi-

tion qui, au fait, réussit quelquefois. Mais ici le but fut manqué parce qu'il écrivit imprudemment, et l'empereur, en lisant ses lettres, prit à son égard un parti qui a été constamment suivi.

— Savez-vous bien, dis-je à La Valette, que c'est une bien horrible chose que de violer ainsi le secret des familles? Car, en ouvrant une lettre et en la lisant pour voir s'il n'est pas question de l'empereur, vous y voyez bien des affaires étrangères à la politique. Ainsi, lorsque je vais au spectacle, un commis très subalterne dans votre administration aura le droit de me fixer avec insolence parce qu'il aura mes secrets.

La Valette se mit à rire.

— Que voulez-vous que je vous dise? La morale de cela, c'est qu'il ne faut pas que les jeunes femmes aient des secrets. Mais, reprit-il plus sérieusement, vous vous trompez sur la manière dont se fait ce travail-là. Il est aussi consciencieux que possible. L'empereur *seul* même lit les lettres importantes. Et puis je vous jure que cette lanterne magique qui nous passe devant les yeux chaque jour, nous rend bien indifférents sur les intérêts privés de chacun. Et puis si vous croyez que nous ne sommes pas à même de faire quelquefois du bien, vous vous trompez. Je vais vous raconter une aventure arrivée après la bataille de Wagram et dans laquelle l'empereur joue un rôle admirable. Comme je ne vous nommerai personne, cela ne vous mènera à la connaissance d'aucune chose.

L'empereur venait d'arriver de la campagne de de Wagram. Il était à Fontainebleau. Un matin, j'étais encore couché, lorsqu'un page arrive au galop dans

ma cour et m'apporte l'ordre de me rendre *immédiatement* auprès de Sa Majesté. Je fis venir des chevaux de poste qu'on attela à ma voiture, parce que je ne voulus pas croire le petit diable de page qui voulait m'emmener à franc étrier. C'était pour se moquer de moi. Hein ! Oui, je crois que c'était pour se moquer de moi. J'arrivai auprès de l'empereur, qui me parut de très bonne humeur. Il avait devant lui quelques lettres ouvertes. L'une d'elles était une écriture de femme et remplie sur les quatre côtés par une écriture fine et serrée comme des pieds de mouche.

— Voilà une petite personne bien imprudente, dit l'empereur en me mettant la lettre dans les mains. Lisez cela, et puis rappelez-vous ensuite de ce que je vais vous dire, monsieur le comte, poursuivit-il avec un sérieux qui m'aurait fait peur si je n'avais été le plus sage des hommes.

Le cardinal et moi, nous nous mîmes à rire si bruyamment, que le bon La Valette en demeura tout stupéfait. Je le tirai par la manche et je lui dis tout bas :

— La lettre n'était donc pas de Mme F... ?

Et le cardinal, le tirant par l'autre bras, lui dit un mot très court que le bruit de la voiture m'empêcha d'entendre, mais qui produisit un singulier effet sur La Valette, car il bondit comme un volant sur le coussin heureusement bien moelleux de la voiture. Et, se retournant de mon côté, il me regarda d'un air tout aussi effaré, reportant alternativement ses petits yeux que l'étonnement voulait rendre plus grands sans y parvenir.

— Allons, allons, calmez-vous, disait le cardinal avec son gros rire, sa grosse voix et sa grosse figure

rouge, même à côté de sa soutane, mais toujours avec cet accent d'un esprit supérieur, même dans une raillerie, calmez-vous, mon cher comte, et finissez votre histoire.

— Eh bien donc, reprit La Valette avec assez d'assurance, l'empereur me dit de lire cette lettre. Le curieux de la chose, c'est que je connaissais l'écriture. Cette lettre, écrite d'un château, à dix lieues de Paris, était adressée à un officier de la maison de l'empereur. Elle contenait des détails terribles pour le mari, qui était aussi attaché à l'empereur, mais dans sa garde, et dont le grade était même assez élevé. Ces détails compromettraient pour toujours le repos de l'intérieur de cet homme. L'empereur me dit de prendre à l'instant même des informations pour savoir si la jeune femme avait des enfants de son mari.

« — Allons, va vite et reviens de même, me dit l'empereur. Je t'ai envoyé chercher parce que, devant plus tard voir cette lettre, il était inutile d'avoir un confident de plus. »

Et il me poussait par les épaules. Mais comme je pouvais répondre à la question sans aller plus loin, je ne faisais pas un pas et je réfléchissais. L'empereur n'aime pas beaucoup qu'on réfléchisse, comme vous savez, surtout quand il donne un ordre. Il répéta d'une voix plus sévère. Alors je me retournai vers lui et je lui dis :

« — Sire, elle n'a pas d'enfants. »

Il ouvrit non seulement de grands yeux, mais de grandes oreilles. Je dis encore une fois :

« — Sire, elle n'a pas eu d'enfant depuis sept ans qu'elle est mariée. Elle est jolie, elle est jeune et,

sans employer ici le style du roman, elle a été *sacrifiée.*

« — Bhrurrr, s'écria l'empereur. Et toi aussi, mon vieux ami, tu deviens romanesque! Tu vois des *victimes*, des *tyrans*, des *sacrifices*, là où il n'y a que des jeunes filles très contentes d'abord d'avoir une voiture, des diamants, d'être présentées à la cour et de courir toutes seules toute la journée pour faire des visites et montrer les atours de la corbeille et du trousseau. Oh! je connais tout cela. Mais ici, c'est tout une autre affaire... Et comment la connais-tu donc?

« — Comme on connaît les gens, Sire. Je connais ses parents. Je l'ai presque vue naître.

« — Ah, ah! eh bien, dis-lui donc de ne pas *conspirer* contre moi et de ne pas chercher à détacher de mon service des hommes dont je suis sûr. Qu'elle use de son empire comme femme et comme femme amoureuse, mais qu'elle ne dépasse pas la ligne tracée par la nature, même à tout ce qui porte une cornette. Au surplus, ses propres affaires devraient assez l'occuper, car, d'après cette lettre, elle est au cinquième mois d'un événement qui peut troubler à jamais sa vie. Et cependant... c'est bien une tête de femme! Voilà qu'elle va s'occuper du meilleur moyen de me tuer.

Je fis un cri!

« — Oui, oui, poursuivit l'empereur, elle écrit à *** et elle lui dit dans une sorte de chiffre, qu'un enfant pourrait du reste comprendre, que le temps approche, que l'exemple du jeune fanatique de Schoenbrunn doit donner du courage à des Français qui doivent être encore plus fatigués que lui de leur *esclavage* et *de ma cruauté.*

Je tenais cette lettre dans ma main et je la parcourais sans comprendre. Je savais bien que l'opinion de la famille de cette jeune femme était extrêmement royaliste. Mais qu'elle eût influé sur la jeune femme elle-même, voilà ce qui me confondait et devenait inintelligible. Elle était un composé d'enfantillage, de grâces, d'esprit, mais voilà tout. C'était un monceau de rubans, de fleurs et de gaze, d'où pouvait sortir une belle opale à couleurs changeantes, mais un rubis, un diamant? Jamais! Enfin je lus la lettre. Elle paraissait n'être pas la première. J'en fis l'observation. L'empereur me dit que c'était la cinquième qu'il lisait...

« — Et Votre Majesté ne m'en a pas parlé?

« — A quoi bon? Je *savais* que tu la connaissais.

« — Vous le saviez, Sire, m'écriai-je en faisant un bond sur moi-même et me rappelant surtout sa surprise précédente.

« — Sans doute je le savais. Tu t'étonnes de tout aujourd'hui. Que peut-il y avoir de surprenant que je connaisse tes relations avec cette famille? Tu crois peut-être que je t'en veux, parce qu'ils sont royalistes? Eh! mon Dieu, où en serais-je donc, si je m'allais fâcher contre tous ceux qui voient le faubourg Saint-Germain? Ce n'est donc pas pour cela que je t'ai mandé. Mais d'après la lettre de ce matin, la petite imprudente est au moment de tout voir se découvrir. Je ne veux pas d'esclandre dans l'intérieur de mon palais. Je veux que tout se passe convenablement, et surtout avec un grand respect pour les mœurs et les convenances... C'est toi que je charge de toute cette affaire, La Valette. Tu vas aller *aujourd'hui même* chez Mme ***. Tu lui parleras, mais *seul*,

entends-tu bien, *seul*. Je ne veux là-dedans, ni mère, ni oncle, ni cousine. Il paraît, d'après ses lettres, qu'elle n'a que sa femme de chambre pour confidente... Qu'elle n'en prenne pas d'autres. Tu es là, toi, en cas de besoin, tu serais utile. Quant à son amant, *il faut qu'elle le considère comme mort pour elle*, à moins que son mari soit enlevé par une balle ou un boulet de canon. A cette condition j'écris au maréchal *** pour qu'il donne une mission au mari et qu'il ne puisse être de retour que lorsque son repos et celui de tous les siens ne pourra être troublé par la connaissance d'une chose qui serait un coup mortel pour lui.

— J'étais si attendri en l'écoutant, poursuivit La Valette que — vous ne me croirez peut-être pas — eh bien, je pleurais. Je pleurais comme un enfant...

— Ah ! je vous crois, je vous crois sans peine, lui dis-je en riant, quoique très émue moi-même, et je vous crois d'autant mieux que vous m'en donnez la preuve en ce moment, plus que par toutes les paroles du monde...

Il avait la figure couverte de larmes. Quant au cardinal, il se barbouillait le nez et le menton avec son tabac d'Espagne et répétait en souriant :

— Qu'il est habile cet homme, qu'il est habile ! Je suis sûr que cette famille a été gagnée à sa cause à tout jamais, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit le brave homme avec une sorte de rudesse qui ne lui était pas habituelle, ou plutôt... Oh ! j'ai tort... on la croirait ingrate... Oui, sans doute, elle s'est attachée à l'empereur. Et ce que Votre Eminence doit trouver plus exemplaire et plus digne d'attirer son attention, c'est

que la jeune femme s'est repentie de ses fautes, ou, pour parler juste, *de sa faute*, et qu'elle est aujourd'hui la femme la plus respectable que je connaisse bien certainement. Et j'ai le droit de m'y connaître j'espère.

Il semblait que le digne homme se réfugiât dans la vertu de sa femme et qu'il eût d'avance une révélation de ce qu'elle serait un jour!

— Oui, oui, dit le cardinal, je suis fort édifié sans doute de la vertu de votre jeune madame, mais je crois, *moi*, que l'empereur, en faisant ce qu'il a fait, ne songeait ni à la dame, ni à sa vertu. Il était ce qu'il est toujours, l'homme le plus habile que Dieu ait fait, et certes il prouvait ce que je dis là en agissant ainsi que vous venez de le dire. Du reste, mon *favori* Louis XIV, comme le dit Sa Majesté, a été clément de la même manière. Seulement sa vie n'était pour rien dans l'aventure. Cet épisode rend le pardon et la conduite de l'empereur sublimes en même temps qu'habiles.

— Votre *favori* Louis XIV, monseigneur, dit La Valette, est celui qui nous a fait le présent indigne de tout gouvernement honorable, le violement du secret des lettres. C'est M. de Louvois qui, le premier, imagina cette infamie. Depuis lui, on a trouvé très commode de savoir, sans beaucoup chercher, ce qui était important pour l'État. L'on s'est donc mis à ouvrir les lettres, et cela sans pudeur, sans aucun discernement même et violant dix cachets pour arriver au bon. Louis XV exigeait de M. de Choiseul un *compte rendu, surtout dans la partie scandaleuse*. Ensuite M. de Choiseul lui-même avait un *abregé* de cet *abrégé*, qu'il commentait avec son esprit fin et railleur, et

dont il charmait les loisirs de Mme de Grammont[1] et de cinquante oisifs rassemblés dans son salon. Mais une chose qui vous surprendra, c'est que l'époque où les lettres furent le plus ouvertes, ce fut pendant les années 93, 94, 95, 96, 98 et 99. 93 surtout fut une véritable inquisition, moins le bûcher, mais il avait une digne suppléante. Il existe à la poste des preuves de ce que je vous dis là, qui feraient l'étonnement de bien des gens. Le Directoire ne s'en faisait pas faute, comme vous pouvez le croire. Mais sous son règne anarchique rien n'étonne, parce que tout y était dans une proportion de mal que ce serait plutôt la chose contraire qui surprendrait. L'empereur ne fait donc que ce qui est fait partout d'ailleurs et bien moins adroitement qu'en France.

Je fus de l'avis de M. de La Valette et je lui racontai à ce sujet une anecdote du temps de l'ambassade de Junot à Lisbonne.

J'écrivais assez souvent en France. Mais comme l'infidélité de la poste nous était connue, Junot envoyait fréquemment des courriers à l'empereur ou bien à M. de Talleyrand. Cependant j'écrivais quelquefois par la poste, mais alors il était rare que je ne m'en repentisse pas. Un jour je reçois une lettre de la vicomtesse de Puthod, l'une de mes amies les plus intimes et que j'aimais chèrement. Cette lettre avait plusieurs pages et était écrite sur du papier vélin satiné venant de chez *Coiffier*[2], alors le Susse

[1] Sœur de M. de Choiseul.

[2] Coiffier était le père de Mlle Mezeray, actrice *très* et *toujours* mauvaise, de la Comédie-Française. Son magasin était où se trouve aujourd'hui celui de Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré.

de la papeterie élégante de Paris. Mme de Puthod, très soignée dans tout ce qui l'approchait, était surtout d'une propreté exquise et recherchée. J'étais donc bien certaine que les huit pages toutes souillées, froissées, que j'avais dans les mains, n'étaient certes pas sorties des siennes dans cet état. Mais ce fut bien autre chose lorsque voulant continuer ma lecture, je fus arrêté par une page qui manquait. Le commis chargé de lire le grimoire français de ces *révolutionnaires* maudits, que l'*antechrist* envoyait en ambassade dans leur pauvre royaume, y avait mis tant de temps et de soins qu'il était demeuré détenteur de la dernière page de ma lettre. Et comme c'est une grande affaire, quand on est à cinq cents lieues l'une de l'autre, qu'une page de plus ou de moins entre deux amies, je fis grand bruit et M. Legoyt, second secrétaire d'ambassade, eut la bonté d'aller à la poste pour moi et d'y faire tapage. Mais ce fut en pure perte. Ils nièrent d'abord que la page eût été perdue, parce que la lettre n'avait pas été lue. Cela était assez pour ne pas insister, mais pas assez pour me convaincre; aussi, écrivis-je à la vicomtesse:

« Je ne puis vous donner aucun détail sur ce que vous voulez savoir, il me faudrait pour cela vous parler du pays et, sauf quelques exceptions très remarquables [1], je n'ai pas grand'chose à en dire, si ce n'est du mal. Or, je me rappelle que, étant petite, ma gouvernante me recommandait toujours d'être polie avec

[2] En tête de ces exceptions, je me ferai un devoir de mettre la duchesse de Cadaval, le marquis de Valence, le comte Sabugal, le marquis d'Alorna, Dom Thomas de Noronha, M. d'Araujo et M. d'Anadia. Quant à M. de Villaverde, il avait de l'esprit. Eh bien, il avait de l'esprit.., et beaucoup même.

les gens quand je me trouverais *avec eux* et *chez eux*, il y a bien une toute drôle de morale là-dedans, mais enfin, je suis chez les Portugais, je ne puis donc pas vous dire tout ce que j'en pense, surtout depuis que je vois qu'ils ouvrent les lettres assez maladroitement pour employer un commis qui perd les feuilles, et les lit ayant les mains sales, etc. »

Comme je n'irai pas jusqu'en 1818, époque où se passe le fait qu'on va lire, je le place ici parce qu'il y est parfaitement en son lieu, en raison de l'à-propos.

Quelques mois après les événements fabuleux de la Restauration, événements qui avaient remis l'Italie sous le joug autrichien, il arriva que dans une ville — que je crois être Milan, sans être assez sûre du fait pour l'affirmer — des agents de la poste chargés d'ouvrir les lettres qui pouvaient donner quelques inquiétudes par le nom que portait la suscription, furent étrangement empressés, en ouvrant une lettre adressée à l'un des premiers personnages marqués à l'encre rouge, de trouver une lettre écrite EN HÉBREU. C'est un chiffre comme un autre. Mais l'hébreu, ne le lit pas qui veut. C'est une langue d'*agrément* peu usitée dans le jargon social. Aussi messieurs de la poste furent-ils dans une sorte de désespoir de n'être ni assez habiles pour traduire cette pièce importante au salut de la ville, qui devait sans doute se trouver compromise, et dont le grimoire en lettres devait donner la clef. Mais la personne à qui elle était adressée refusa de recevoir la lettre, disant que ce n'était pas pour elle. Ma mémoire, qui me revient à mesure que j'écris, me dit que la ville était Trieste. Or, dans Trieste, ce n'est pas un personnage bien difficile à

trouver qu'un juif. Qu'il soit Allemand, Polonais, Russe, il importe peu. S'il sait lire le Talmud, c'est ce qu'il faut. On fit donc battre la chamade pour déterrer un israélite. Et, enfin, dans une petite rue près du port, tout en haut d'une vilaine maison bien noire et bien sale, on trouva un petit vieillard, presque diaphane, collé contre une lampe à la lueur de laquelle il faisait des chiffres, et puis encore des chiffres. On lui raconta comme quoi il fallait suivre ceux qui le venaient chercher, chez le commandant de la ville. S'il avait pu pâlir, le petit juif, il en serait devenu comme une figure de cire. Mais un petit juif, cela ne pâlit jamais. Il suivit donc les envoyés du commandant et, arrivé chez lui, il se mit à déchiffrer le grimoire, qu'il lisait couramment comme feu Moïse. Mais c'était alors qu'il aurait pâli s'il avait pu pâlir! A mesure qu'il lisait, il jetait autour de lui un de ces regards de juif qui cherchent à tout prendre, et sont tous quêteurs. Il s'y joignait un anxiété terrible. Il était évident que le petit juif avait trouvé un grand, un terrible secret dans la feuille hébraïque et tout le conseil du commandant se mit à pâlir de concert avec lui.

—Juif, dit le commandant d'une voix sévère, qu'as-tu trouvé dans cette feuille qui te fasse trembler comme tu trembles? Allons, traduis-nous cela et finissons.

— Excellence, s'écria le petit juif en se jetant à genoux et joignant les deux mains. Excellence, je vous en conjure, ne me faites pas traduire cette page maudite! Au nom du Dieu vivant brûlez ce papier, et ne me forcez pas, moi pauvre malheureux, à vous dire ce qu'il renferme.

— Comment, maraud, mécréant maudit, il y a sur ce papier quelque chose que tu n'oses pas me lire? C'est un peu fort! Sais-tu bien qu'il y a des moyens pour te délier ta langue de Judas! De quel pays es-tu?

— De Varsovie, monseigneur.

Et le petit juif s'inclinait si bas, si bas qu'il entrait en terre.

— Varsovie? Ah! pardieu, et voilà précisément la chose! Tous ces juifs polonais sont autant de fléaux, partout où ils se trouvent, même dans leur propre pays, où l'on ne veut pas d'eux. Ah! çà, veux-tu lire et promptement? Autrement, tu auras affaire avec l'autorité! Et tu sais que la nôtre ne plaisante pas.

Le petit juif, tout tremblant, se mit en devoir d'obéir. Il prit ses lunettes, en frotta les verres, les rendit nets et luisants, et puis il voulut commencer. Mais il fallut se moucher, tousser. Et puis il n'y voyait pas assez clair. Enfin il prit son parti, comme un poltron qui se lance au milieu d'un danger, et, d'une voix aigre et perçante, il jeta ces paroles aux oreilles du commandant et de son conseil :

« Canailles que vous êtes... »

Et puis il s'arrêta comme tout étonné lui-même de ce qu'il venait de dire. Il leva son petit œil chassieux et rencontra le regard flamboyant du commandant.

— Excellence, Excellence, s'écria-t-il en laissant tomber le malencontreux papier, ce n'est pas ma faute! Je ne voulais pas vous dire cette impertinence.

— Continue, dit le commandant, et fais promptement.

Alors le petit juif reprit le papier et lut cette fois tout ce qu'il contenait sans interruption :

« Canailles que vous êtes! Comment pouvez-vous aussi être assez imbéciles pour croire que si je voulais conspirer contre vous et votre baraque de ville, j'irais me servir d'un moyen aussi stupide que celui-ci pour cacher mes desseins? Au moment où l'on vous lit cette *carte* politique, ce chiffre tant redouté par vous, il est certain que vous avez perdu plus de temps et surtout plus de considération à en chercher la clef, à le faire traduire, que bien certainement il vaut. J'aurai donc le plaisir de me moquer de vous, et cela sans que vous sachiez si je *suis* ou *non* l'auteur de votre mystification. Cela vaut bien, j'espère, le déshonorant plaisir de violer les choses les plus saintes et de vexer d'honnêtes gens dans les actions les plus simples de leur vie sociale. Que la leçon vous profite... si jamais une leçon donnée a corrigé d'un défaut comme celui que vous avez. »

Jamais on ne put découvrir l'auteur de la mystification. Quant au petit juif, il regagna son sixième étage en disant :

— Si, comme moi, ils ne recevaient ni n'écrivaient de lettres, cela ne leur arriverait pas.

CHAPITRE IX

Ma correspondance d'Espagne. — Étoile de Napoléon. — Maladie, guerre, ASSASSINAT. — Notre situation en Espagne. — Rapp et Junot. — Les coups de canne. — VIVANT, — VINGT-DEUXIÈME BLESSURE ! — Doigts gelés. — Ressemblance. — Pie VII à Fontainebleau. — Les deux maîtres. — Les sœurs de charité. — La quête. — Le jeune abbé. — Mme Menou. — Mme V...dé. — L'empoisonnement. — La duchesse de Chevreuse. — Troubles de Caen. — Libelle. — Les chenilles. — Jeunesse de Napoléon. — Le maître de chant. — Proclamation de Louis XVIII. — Distractions. — Haroun-al-Raschid. — Le magasin d'albâtre. — Triomphe d'une mauvaise pensée. — *Le petit homme.*

L'année 1813 avait commencé sous les plus tristes auspices. Les désastres de l'armée de Russie semblaient en appeler d'autres et le Midi leur répondait d'une voix lugubre par d'autres malheurs et d'autres morts. J'avais encore beaucoup d'amis en Espagne et, chaque semaine, je recevais des nouvelles, non par l'estafette ni par la poste, mais par quelque officier qui rentrait en France et m'apportait une lettre qu'il entourait encore de tout ce qu'il pouvait me dire d'intéressant pour ajouter à ce qu'on m'écrivait. Ces relations verbales et écrites étaient désespérantes ! et pourtant nos maréchaux avaient une conduite bien admirablement belle dans des circonstances aussi terribles, ne se maintenant qu'avec des peines infinies, même après les plus glorieux combats. Le maréchal

Suchet avait toujours conservé le littoral de la Méditerranée. Le maréchal Soult, par de savantes combinaisons, savait encore soutenir le roi Joseph dans un royaume battu en brèche de toutes parts et ne demeurant encore debout que par une suite du bonheur de l'ancienne étoile de Napoléon, qui demeurait encore attaché à son sort et à ceux des siens, malgré que la fortune se fût retirée de lui et de ses entreprises. L'Espagne, encore couverte de nos bataillons, ne l'était plus de nos soldats. Les régiments étaient bien là, mais ce n'étaient plus les mêmes hommes! C'étaient des enfants succombant à la fois sous les trois fléaux de la maladie du pays, de la guerre, et de l'*assassinat*. Cette dernière mort surtout était ce qui frappait le plus droit au cœur, parce que l'agonie en était continuelle, par la terreur dans laquelle vivait la victime. Il est inutile de considérer la quantité de troupes qui inondent l'Espagne. Cette vérité reconnue n'est ellemême qu'une preuve de plus de notre faiblesse. Notre position était à cette époque si étrange en Espagne qu'un de mes amis m'écrivait :

«... Quelque malheureux que nous fussions lorsque vous étiez ici, rien n'approche de notre position actuelle. L'homme le plus courageux se sent anéanti. Comment voulez-vous avoir le désir de vaincre, lorsque la victoire d'hier est nulle aujourd'hui ? Je l'ai écrit à l'empereur encore avant-hier. Les Espagnols seront vaincus, on pourra même les détruire. Mais les conquérir, les subjuguer, jamais! Il n'y a pas de trêve, pas de paix à espérer avec un peuple dont la haine et le fanatisme sont les véhicules, dont la résistance politique et religieuse est entretenue et renouvelée par ces mêmes véhicules. Savez-vous ce qu'ils ont

fait dernièrement dans les montagnes de Soria et du côté de Zamora? On les a désarmés, on leur a pris tous leurs fusils et ces piques, ces lances faites, si vous vous le rappelez, pour s'habituer aux lances des Polonais et n'en avoir plus peur, eh bien! ils ont refait des munitions en moins de huit jours. Ils ont établi des forges dans la montagne, ils ont forgé des piques et des sabres, ils ont fondu des balles avec du plomb qu'ils ont pris je ne sais où. Quant aux fusils, je crois qu'ils ont des démons avec lesquels ils fraternisent et qui leur en donnent. Il est fabuleux de dire à combien se monte le chiffre de ce qui leur en a été ôté. Au reste, toute arme leur est bonne. S'ils n'avaient pas de fer, ils trouveraient moyen de faire des haches de pierre et des canons de bois[1], avec lesquels ils nous tueraient tout aussi bien qu'avec d'autres. Et puis l'assassinat peut se faire sous tant de formes! Seulement rappelez-vous que plus il sera cruel, plus il sera pcpulaire. »

Cette lettre écrite par un homme qui connaissait bien l'Epagne, me fit un grand mal. J'aimais alors ma patrie comme je l'aime toujours aujourd'hui et ses malheurs trouvaient un retentissement bien douloureux dans mon âme. Hélas! tandis que nous gémissions sur l'Espagne, le Nord se couvrait de nuages d'où la foudre devait tomber sur nous!

Rapp était en correspondance suivie avec Junot Junot avait éprouvé une reconnaissance profonde du

[1] Il n'est pas du tout absurde de supposer que les Espagnols pourraient faire des canons en bois. En 1793, les royalistes de la Lozère gagnèrent une grande bataille sur les républicains avec des canons de bois cerclés en fer. — On a trouvé dans l'arsenal de Salzbourg des canons en cuir.

refus que Rapp avait fait du commandement de son corps d'armée, lors de la mauvaise humeur de l'empereur et, lorsque Rapp retourna à Dantzick, Junot lui dit :

— Tu es mon frère d'armes, toi ! tu es l'homme d'honneur et de loyauté que je rêvais pour lui donner ce nom-là. Je n'oublierai jamais ton action.

Rapp, selon lui, avait fait une chose tout à fait simple et s'étonna fort que Junot lui en parlât seulement. Il lui serra la main et lui dit :

— Eh bien ! oui, entre nous, vois-tu, ce sera à la vie à la mort.

Junot mettait donc un extrême intérêt à suivre la marche de Rapp à travers la vie dangereuse qu'il menait en Russie. Un jour il reçut une lettre de lui qu'il m'apporta et qui est bien remarquable par la profonde tristesse qu'elle déguise et révèle en même temps. Après le passage de la Bérésina, qu'il traversa avec l'empereur, il s'était dirigé avec lui sur Wilna. Mais à Smorgoni l'empereur lui confia qu'il partait pour la France pour chercher des ressources, réveiller le patriotisme national :

— Car, vois-tu, mon cher Rapp, ils veulent envahir notre beau pays et je ne veux pas qu'il perde *un seul de ses joyaux, moi!*

— Oui, me disait Rapp en me racontant sa séparation avec l'empereur, oui s'il a quitté l'armée, c'était pour en sauver les débris. C'était pour élever une barrière entre nous et les Prussiens, et les Russes, et non pas parce *qu'il avait froid*, comme le disent encore ici des hommes à qui je ne serai content que lorsque je leur aurai coupé leurs deux oreilles.

C'était en 1818 qu'il me disait cela. Pauvre Rapp !

En 1813 il écrivit à Junot une lettre qui n'est pas de son écriture, parce qu'elle est dictée à un secrétaire, à cause du mauvais état de ses mains. Cette lettre fit une peine extrême à Junot.

Lorsqu'à Smorgonî l'empereur dit adieu à Rapp, il lui dit qu'il désirait qu'il retournât à Dantzick, mais qu'auparavant il devait rallier l'armée de concert avec Ney et le roi de Naples. A Wilna il fit des prodiges, non seulement de valeur mais d'humanité. Il comprenait bien lui, le vieux soldat quoique l'homme jeune, il comprenait bien que des misérables qui n'avaient reçu dans l'espace de deux mois que trois distributions[1], fussent sourds à la voix de leurs chefs, mais quel que fût leur délire, ils entendaient toujours celle de leur camarade. Ce fut celle-là qu'il leur fit entendre. Toujours ferme cependant à côté de l'indulgence, on l'a vu dans cette journée remarquable, portant sur ses épaules un sous-officier blessé qui ne pouvait marcher et, pendant qu'il le portait, il donnait des coups de canne à un soldat qui assommait une vivandière, pour avoir un pain que cette pauvre femme venait de payer QUINZE FRANCS ! ! !

Voulant obéir à l'empereur, il songea à partir pour Dantzick. Mais comment faire? Il fallait passer le Niemen, et le froid était si rigoureux que les Russes eux-mêmes tombaient sous sa terrible action. Cependant Rapp voulait obéir et surtout rejoindre sa place de Dantzick, dont le péril était manifeste depuis nos revers. Il se détermina enfin à se confier à deux juifs qu'il loua à Wilna pour qu'ils le menassent jusqu'au Niemen. Ce fut la relation de ce voyage que

[1] A Smolensk, à Orscha et à Kowno.

reçut Junot par un officier que Rapp envoyait à l'empereur pour lui dire qu'il ne se rendrait jamais *vivant*, à moins qu'il ne le lui ordonnât. Cet officier nous raconta ce qu'il avait souffert par l'intensité du froid, Cela fait frissonner. Le malheureux était déjà couvert de blessures[1] et le froid lui gela deux doigts de la main droite, et une partie du nez. Il avait surmonté tous les obstacles et de la nature et des hommes pour se jeter dans Dantzick.

— Il y parvint, mais par une sorte de miracle, nous dit cet officier.

« Au reste, mon cher Junot, écrivait-il, j'ai trouvé ma pauvre place dans un état affreux... Tout y était en pleine désorganisation. Je m'y suis renfermé maintenant et bien habile sera celui qui m'en fera sortir. On dit que les Russes veulent venir pour le tenter, avec le duc de Wurtemberg. Je les attends de pied et surtout de *main ferme*, quoique leur diable de *général Morosow* m'ait presque coupé les deux doigts et m'ait emporté le nez. C'est que si cela arrivait, sais-tu bien, les jolies femmes ne me prendraient[2] plus pour toi, etc... »

Nous eûmes à cette époque à peu près une de ces nouvelles jetées à la société pour pâture et sur les-

[1] Il avait reçu sa vingt-deuxième blessure la veille de la bataille de la Mojaïsk. M. de Narbonne me disait que l'empereur l'envoyait lui-même tous les jours pour savoir de ses nouvelles. On était alors à Moscou, où les flammes le forcèrent d'errer de maison en maison.

[2] Il y avait beaucoup de ressemblance entre eux, quoique je ne puisse guère dire en quoi elle consistait, mais il y en avait. Junot était plus élancé que Rapp et plus distingué de tournure et de manières.

quelles elle s'exerce largement. Ce fut le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Fontainebleau, où était le pape Pie VII depuis plusieurs mois[1], après avoir subi une sorte de captivité à Savone. Sa conduite à Fontainebleau avait été admirable. Celle d'un apôtre, du véritable vicaire de Jésus-Christ. En l'approchant, l'impératrice se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction, que le saint père lui donna comme à sa fille. L'empereur, toujours dans la question, fut avec le pape comme s'il venait d'arriver de Rome pour le couronnement de 1804. En reconnaissance d'avantages temporels accordés par la France, le pape promit l'institution canonique au grand nombre d'ecclésiastiques qui, depuis la rupture du saint-siège avec la France, avaient été nommés évêques. L'empereur rendait également sa faveur et ses bonnes grâces aux évêques et aux archevêques qui avaient encouru son déplaisir. De ce nombre était le cardinal Fesch, qui était exilé dans son archevêché de Lyon. Il était oncle de l'empereur cependant; mais Napoléon n'avait pas de liens de famille sous ce rapport-là.

Ce nom du cardinal Fesch me rappelle que dans l'énumération des noms des membres de la famille impériale qui étaient à Aix-en-Savoie, l'année précédente, et que j'avais nommés dans un chapitre précédent, j'ai omis de parler du cardinal Fesch. Son caractère est pourtant aussi honorable que son cœur est bon et dévoué. Il ne voulut pas faire, par com-

[1] Le pape était à Fontainebleau depuis le mois de mai 1812. L'empereur fut dans le mois de janvier à Fontainebleau, vers le 15 ou le 16, je crois. Il partit de Paris comme pour aller faire une chasse à Grosbois, chez Berthier, et partit de Grosbois pour Fontainebleau.

plaisance pour son neveu, parce qu'il était empereur, ce que l'autre exigeait assez impérativement de lui.

— J'ai deux maîtres avant vous, dit-il à Napoléon, Dieu d'abord, et puis le pape. Vous voulez que je prenne possession du siège de Paris. Je ne le ferai que lorsque mes bulles de Rome seront arrivées.

Or, comme l'empereur était brouillé avec le saint-siège, il n'était pas probable que les bulles vinssent de sitôt. L'empereur insista, et le résultat de la lutte fut l'installation du cardinal Maury, comme *archevêque nommé*, et l'exil du cardinal Fesch dans son diocèse de Lyon. Il s'y rendit, y vécut saintement, et comme un excellent homme, qu'il est en effet, et ne parut pas disposé à céder. Il était fort bien établi dans son palais *archiépiscopal*, et il y tenait fort bien sa cour d'archevêque, lorsque Madame mère vint à Aix-en-Savoie. Le cardinal vint la voir et passa six semaines avec nous. Il y eut une particularité dont je me souviens, qui n'a de prix que parce que le personnage est devenu depuis un homme très remarquable dans le clergé.

Madame mère était protectrice de toutes les institutions de charité existantes alors en France. Les sœurs de charité, comme on le pense, devaient être au premier rang. Il n'y en avait pas à Aix. Comme il y avait un hospice, les autorités de la ville demandèrent à Madame de leur donner des sœurs de charité. Quatre sœurs et une supérieure suffisaient pour desservir l'hospice. Madame accorda volontiers la demande, mais il fallait une quête pour subvenir aux premières dépenses de leur installation. L'occasion était belle. Il y avait précisément alors à Aix une

grande quantité de gens riches qui, par vanité, si ce n'était par charité, devaient donner. La reine d'Espagne, cet ange de miséricorde et de bonté, sa sœur, qui avait beaucoup de ressemblance avec elle, l'impératrice Joséphine, la princesse Pauline, moi, M. et Mme de Semonville, M. et Mme de Rambuteau, une foule d'autres personnes devaient nécessairement donner pour un tel motif. On arrêta donc de faire une sorte de cérémonie de cette quête. Mais il fallait quelqu'un pour prêcher.

— Mon Dieu, nous dit le cardinal, j'ai ici un tout jeune homme qui s'essaie dans sa chambre à parler seul *et haut*. Il a des moyens. Parlez-lui du projet, je vais le faire appeler.

On fit venir le jeune abbé. C'était la plus ravissante figure que j'eusse jamais vue. Il avait à peine vingt-quatre ans. Il était, malgré sa beauté et sa jeunesse, tout en Dieu et tout recueilli, fort modeste, paraissant aimer profondément son protecteur. Ce jeune et bel abbé, c'était l'abbé Feutrier.

Lorsque le cardinal lui eut expliqué ce que nous attendions de lui, il prépara un discours qu'il prononça dans la petite église d'Aix et qui ne produisit pas l'effet qu'on en attendait. Le jeune abbé pouvait être très beau, mais pour bon prédicateur, c'est autre chose.

Je m'en étais douté, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est pourtant au sourire continuel que l'abbé mettait toujours avant et après ses phrases. Je doute que l'abbé Combalot et l'abbé Lacordaire sourient autrement qu'en appelant à l'ineffable bonté de Dieu, et encor· le sujet devient-il si sérieux que le sourire est toujours de trop. Pour obvier, en conséquence, au

peu d'impression que pouvait faire l'abbé Feutrier, je proposai d'avoir *une quêteuse*. Ce sont de ces petits moyens humains qu'il ne faut jamais négliger. Nous avions à Aix une charmante personne dont j'ai déjà parlé, Mme de Menou. On la pria de se charger de la quête, ce qu'elle accepta avec reconnaissance, comme participation à une bonne œuvre. Elle fut donc placée à la porte de l'église d'Aix, ayant un voile de dentelle sur la tête, et plus jolie qu'aucune madone de Raphaël. Je me rappelle que, ne pouvant trouver une bourse dans la ville d'Aix, je fus obligée de prêter une jatte en vermeil qui était dans mon nécessaire de voyage, et ce fut dans cette sorte de coupe que se fit la quête, qui fut très abondante, grâce à notre belle quêteuse.., et bien un peu aussi à la charité des *aumôniers*, Mais pour le sermon, il fit rire, et voilà tout. Le cardinal le comprit bien. Mais il était fort engoué du jeune abbé. Et puis il comprenait mieux l'italien que le français, s'il faut le dire.

Lorsque je passai par Lyon et que je m'y arrêtai pour voir Mme Récamier, il était déjà de retour dans son palais archiépiscopal. Il m'engagea à dîner chez lui, ainsi que tous mes amis, M. et Mme Alexandre Doumerc, Mme Lallemand, et M. de Geouffre, mon beau-frère. Il nous fit *grand'chère*, comme aurait dit Brantôme. Entre autres *raretés* et *primeurs*, il nous fit servir des merles de Corse qu'il prétendait sentir le myrte, mais qui, en réalité, sentaient fort mauvais, parce qu'ils étaient venus pendant le mois d'août et que la grande chaleur avait produit son effet naturel, Il fut, du reste, ce qu'il a toujours été, bon, hospitalier, et le plus accueillant des hommes.

Puisque je reparle de Lyon, il faut que je relève

ici une erreur bien coupable, parce qu'elle est faite avec une pleine connaissance de cause... J'ai lu, l'autre jour seulement, et encore par hasard, une histoire racontée par Mme de V...dé, dans les *Mémoires de Constant*, où l'on a intercalé une relation d'elle qui est en grande partie relative à l'empereur et mensongère d'un bout à l'autre, respirant la haine et la vengeance, et tout cela parce que l'empereur n'a pas voulu que Mme de V...dé demeurât dame du palais, ni payer cinquante mille francs de dettes qu'elle avait. Elle écrivit une lettre très pathétique à l'empereur, en lui disant qu'elle allait *s'empoisonner* si ses dettes, — dettes d'honneur s'il en fut jamais, c'était une dette de jeu, — n'étaient pas payées dans les vingt-quatre heures. L'empereur, comme on a pu le voir, n'était pas très susceptible de cet entraînement romanesque qui porte à un premier mouvement, mais il était bon et surtout très *donnant* pour prévenir un malheur de réputation, et bien plus encore pour empêcher une catastrophe aussi terrible. Il envoya donc aussitôt l'aide de camp de service pour prendre quelques informations relativement au genre de la dette. L'aide de camp qui, je crois, était Rapp, arriva à Auteuil, où Mme de V...dé avait une maison et la trouva disposée à tout autre chose qu'à se tuer. *Sa démission lui fut demandée* et rien ne put fléchir l'empereur, qui était avec raison très susceptible sur de pareilles affaires. Mme de V...dé devint son ennemie la plus acharnée après cette démission donnée. Elle écrivit un libelle qui forme une centaine de pages, qu'on a mis au travers du troisième volume de *Constant*. Il est impossible d'imaginer l'effet que produit cette longue suite de pages couvertes d'injures, en contraste avec

cette bonne simplicité franche de Constant C'est le tableau recevant l'ombre. Les injures, je ne les relèverai pas, parce qu'elles sont si ridicules que je ne puis assez les oublier. Mais il est des faits, des mots attribués à Napoléon, que je dois rectifier. C'est un devoir.

Mme de V...dé prétend que Mme de Chevreuse, étant exilée à Caen (où elle fut effectivement quelque temps, parce que son humeur toute mobile ne lui permettait pas de demeurer six mois dans la même ville), y fut fort malade et que, l'empereur ayant envoyé des troupes pour apaiser les émeutes qui eurent lieu pour les grains dans le Calvados, le général qui les détruisit, lui ayant demandé *pour récompense* de faire revenir Mme de Chevreuse dans sa famille, parce qu'elle était fort malade, et malade à mourir, l'empereur avait répondu :

— *Eh bien! elle mourra aussi bien à Caen qu'à Paris.*

Et Mme de V...dé ajoute :

« *Et l'infortunée mourut peu de temps après cette cruelle réponse.* »

Il y a erreur sur erreur dans toute cette histoire. Mme la duchesse de Chevreuse, que du reste je regrette fort, parce qu'elle était une spirituelle et bonne personne et dont je trouve la punition injuste et cruelle, a bien été à Caen, mais non pas dans le temps indiqué par Mme de V...dé. Les troubles du Calvados, qui eurent lieu pour les blés, eurent lieu pendant que l'empereur était en Russie. Il n'était pas à Paris, et ne pouvait donc pas donner une récompense au général qui avait terminé ces affaires. Il est ensuite plus que douteux que l'empereur eût donné une ré-

compense, même en paroles, pour une telle chose, parce que la manière dont ces troubles furent apaisés, en tuant, par exemple, des femmes, des vieillards et des enfants, cette manière fut non seulement blâmée par l'empereur, quand il l'apprit en Russie, mais il en fut excessivement mécontent. Et, certes, il n'aurait pas donné une *récompense* pour de telle besogne. Mme de Chevreuse n'était pas ensuite à Caen à cette époque qui était 1812 si ce n'est tout au commencement de l'année. Et encore je n'en suis pas sûre. Ce dont je suis certaine, c'est qu'au mois de septembre 1812, Mme la duchesse de Chevreuse était à Lyon, où elle est morte dans le printemps de 1813. Elle n'est donc pas morte à Caen et le général dont je veux oublier le nom, qui apaisait les émeutes de gens *qui ont faim et demandent du pain* en fusillant des vieillards et des femmes, n'a pas demandé sa récompense à l'empereur dans les termes employés par Mme de V...dé.

C'est une bien misérable haine que celle qui se manifeste envers Napoléon, de la manière dont la témoigne Mme de V...dé. Il est visible que cette haine est *personnelle*. On voit clair dans ces pensées à moitié exprimées, à moitié retenues, qui révèlent une âme remplie d'un fiel produit par une cause qu'elle ignore, mais qui n'est pas probablement à l'honneur de la personne qui en use ainsi sans pitié ni vergogne. Mme de V...dé devrait se rappeler qu'elle *a accepté* la place de dame du palais qui lui fut donnée à la suite de longues sollicitations faites par elle-même auprès d'un grand personnage qui occupait alors un poste très remarquable comme confiance auprès de l'empereur. Mme de V...dé n'a jamais *eu le droit* de se plaindre

de l'empereur Napoléon, comme j'aurais pu l'avoir, moi, ou tout autre dans ma position. L'empereur devait de la reconnaissance à la mémoire de nos maris. Il en devait à nous-mêmes pour avoir partagé leurs malheurs, leurs fatigues et leurs souffrances; lorsqu'ils rentraient dans l'intérieur de la vie domestique.

Mais qu'était Mme de V... ? Qu'était M. de V... ? Elle, une fort belle femme, lui, un fort honnête homme — probablement, car je ne le connais pas. — Mais ensuite qu'est-ce que tout cela faisait à Napoléon? Je ne veux même plus répondre à ce libelle, parce que cela donne de la colère *à devenir dinde.*

Ceux qui habillent l'empereur avec une peau de tigre, comme lui-même l'a fort spirituellement dit à Sainte-Hélène, ne le connaissent guère. C'est pitié en vérité de voir une renommée aussi colossale être livrée à des chenilles qui la souillent de leur bave impure. L'empereur n'avait peut-être pas une grande sensibilité, encore l'amour qu'il avait pour son fils prouve-t-il que cette grande âme avait été créée bien complètement par la divinité. Elle ne se trompe pas dans ses œuvres et le moule où fut jeté Napoléon était bien de ceux dont on sort avec la perfection.

L'empereur avait des goûts qui dénotent la bonté. Aussi je crois qu'il est né avec le germe d'une extrême sensibilité, et que le malheur de sa position, car il n'était pas heureux dans les premières années de sa jeunesse, lui imposa presque une autre nature. Ensuite l'ambition et toute sa sécheresse égoïste est venue envahir une âme qui était d'abord formée pour aimer et être aimée. C'est une autre vie que celle qui

s'offrit à Napoléon en sortant de l'enfance, et celle qu'il a suivie. Il ne pensait pas, lorsqu'il était lieutenant d'artillerie à Marseille, qu'un jour cette ville ferait partie de son vaste empire. Il avait dix-sept ans. Il était alors dans toute la verdeur de la jeunesse et, conséquemment, des illusions. Mais comment un rêve, même un rêve de jeune homme, pouvait-il se bercer devant une couronne, devant un trône, devant une puissance? A cette époque il n'en reconnaissait *qu'une seule*, c'était celle exercée par deux yeux parlant d'amour, par une voix harmonieuse. Alors il se laissait aller volontiers au charme d'une magie séductrice, de cette magie qui nous enlace et nous enchante, lorsque surtout elle vient à nous fortifiée de mille illusions. C'est pour cela que la séduction du théâtre est si redoutable. Ce fut celle-là que l'empereur, encore presque enfant, ressentit à Marseille[1] pour Mme de Saint-Huberty. On sait qu'elle excellait dans le rôle de Didon. Napoléon la vit, l'entendit et son cœur de feu palpita aux accents de cette voix qui révélait, dit-on, les peines de l'âme avec une telle vérité, qu'on pleurait en l'écoutant, mais de ces larmes si douces, de ces larmes qui sont à elles seules une volupté. Après avoir entendu Mme de Saint-Huberty dans ce rôle de Didon, Napoléon, transporté et profondément ému, composa les vers que je mets ici. Ces vers sont peut-être les *seuls* qu'il ait faits de sa vie et j'en puis garantir l'authenticité.

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendit votre empire naissant ·

[1] On dit à Marseille, d'autres à Aix, mais la différence est si légère, que le mieux est de ne pas s'y arrêter.

Didon n'eut pas d'attrait assez puissant
Pour arrêter la fuite *où son amant s'obstine*;
Mais, si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
Eût été reine de Carthage,
Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux,
Et votre beau pays serait encore sauvage [1].

Il y a de la poésie dans ces vers-là. En ajoutant à ce goût pour les vers qu'ont seules les âmes tendres, cette préférence pour les œuvres ossianiques, cette tendance à la rêverie, ce charme à écouter les cloches lorsqu'elles tintent vers le soir, et tout cela sans affectation, sans rien qui dénote le comédien ou l'homme ayant un masque, voilà qui prouverait que l'empereur fut d'abord créé pour être, comme Lucien, un composé *de fer et de feu*, et dont l'âme aimante et toute remplie de cette force d'amour qui développe en nous la bonté et la pitié, fut d'abord altérée par un *premier sentiment méconnu*, et puis cette ambition dévorante qui ravagea toutes les passions douces en lui, et les remplaça par des volontés violentes et des affections qui, bien loin d'être la douceur de sa vie, ne furent plus que secondaires et très peu importantes dans sa grande marche au travers du monde qu'il s'en allait bouleversant. Je ne suis pas injuste pour Napoléon. Je ne suis pas *une fanatique séïde* non plus. Étant aussi raisonnable qu'il est grand, je le juge comme doit l'être un colosse de gloire tel que lui, par ses actions présentées à la postérité.

[1] Ces vers sont parfaitement authentiques. Je les tiens de M. le duc de Bassano, qui a la certitude qu'ils sont réellement de l'empereur.

Ce qui m'était arrivé lorsque j'avais reçu la nouvelle de la bataille de Busaco et que l'empereur me fit gronder de ne pas la lui avoir communiquée, me revint en tête en recevant de Londres une pièce bien curieuse, avec un paquet de musique que m'envoyait Naldi[1], ce bon Naldi, mon maître de chant à Lisbonne. Il me faisait parvenir souvent de la musique et, lorsqu'il quittait momentanément l'Angleterre, il chargeait quelqu'un de confiance de ce soin. Cette fois la chose était grave, quoiqu'elle ne le fût pas relativement de lui à moi, parce que Naldi connaissait mon attachement à l'empereur, ainsi que l'amour dévoué de Junot. Lui, ou son mandataire, ne m'envoyèrent donc cette pièce, qui me parvint alors, que comme une rareté, attendu[2] qu'en France elle serait probablement *peu connue*.

Cette pièce était la fameuse proclamation de Louis XVIII, datée d'Hartwell, la maison de campagne qu'il occupait près de Londres[3]. Cette proclamation me surprit au dernier point. Je me rappelle qu'à cette époque je la pris pour une œuvre de folie. Rien ne me révélait le péril venant de ce côté. Et, pour dire la vérité, c'est qu'alors il n'y avait pas plus de

[1] Le plus digne des hommes et le plus loyalement probe. Naldi est un de ces hommes qui sont rarement placés sur la scène du monde. Il était fait pour être à la première place bien plus que tant d'autres. Il est le père de la comtesse de Sparr.

[2] La proclamation était renfermée dans les duos d'un opéra de Winter fait pour la Bellington et la Grassini, intitulée : *Proserpine*. Ces morceaux sont ravissants, surtout un duo qui commence ainsi : *Vaghi colli ameniprati.*

[3] Près de Londres, dans le Buckingham-Shire.

chances pour Louis XVIII que pour Louis-Philippe. Encore celui-ci avait-il plus de sympathie avec la nation dans ce temps-là. Je ne crois pas que, au moment de la Restauration, il y eût dans toute la France dix mille personnes sur les quarante millions d'habitants qu'elle renfermait, qui voulussent décidément cet ordre de choses[1]. La proclamation de Louis XVIII était fort bien faite. Elle exprimait des idées *toutes constitutionnelles* et annonçait des volontés *toutes paternelles*. C'était le résumé de la charte donnée un an plus tard, avec des principes plus développés.

Je pensai d'abord à ce que j'allais faire de cette pièce. La montrer à Junot n'était utile à rien. Elle l'aurait violemment agité, et voilà tout! Après quelques réflexions, je me décidai à envoyer chercher le duc de Frioul et je la lui remis entre les mains. Elle était datée du 1er février, et nous étions alors au 8. Je demandai à Duroc[2] s'il croyait que l'empereur ne l'eût pas. Il me dit que, quant à lui, il en ignorait l'existence, qu'il allait l'emporter, mais qu'il croyait ne pas devoir me recommander la discrétion la plus absolue. Cette parole dite par un ami qui devait si bien me connaître, qui me lisait comme un livre, me fit de la peine. Je le lui dis.

[1] Il y en a beaucoup dans le faubourg Saint-Germain qui ont regretté vivement l'empire.

[2] J'ai déjà fait remarquer qu'il était bien extraordinaire qu'une amitié aussi vive, aussi pure, se fût établie entre moi et Duroc à l'âge que nous avions tous deux, sans que dans le cours de notre intimité la moindre pensée contraire à notre devoir soit venue se placer entre nous, et il est de fait que cette amitié fut toujours celle d'un frère pour sa sœur, mais en même temps très profonde et très tendre.

Je suis pour l'empereur, en cette circonstance, ce que vous et Junot êtes pour lui, dis-je au duc. Jugez-moi donc d'après vous et d'après lui. Et maintenant dites-moi si vous ne seriez pas blessé si je vous faisais cette recommandation...

— J'ai tort, me dit-il, j'ai tort. Mais si vous saviez? Si vous pouviez voir comme moi toute l'horreur de l'intérieur de quelques âmes. Mon Dieu, que je serais bien vite pardonné! Oh! ma pauvre amie, quel avenir se lève devant nous!

Il emporta la proclamation et moi je n'en conservai que le souvenir. Je le revis quelques jours après et, l'ayant questionné relativement à cette pièce, il me repondit:

— N'en parlons pas. J'espère que vous me tiendrez votre parole.

Je ne répondis qu'en lui serrant la main. Mais j'ai été fidèle à ma promesse, car Junot lui-même ne sut rien de cette pièce, qui au fait demeura inconnue pour tout ce qui tenait à l'empire jusqu'au moment de l'entrée des alliés. Je n'en parlai pas à Mme Lallemand, ni à Narbonne qui, par sa position, aurait pu me donner de curieux éclaircissements relativement au plus ou moins de fondement que pouvait espérer *le comte de Lille.* L'empereur ne le nommait jamais autrement.

A quelques jours de là, je fus au cercle malgré mon état de maladie qui me retenait au lit jusqu'à six ou sept heures du soir. Lorsque l'empereur fut vis-à-vis de moi, il s'arrêta, me regarda fixement en laissant reposer son œil de tout son poids sur le mien, comme pour descendre dans ma pensée et déchiffrer ce qui s'y passait. Enfin, au bout de deux ou trois mi-

nutes, il me dit, mais avec une expression tellement distraite qu'il était évident qu'il pensait à autre chose :

— Comment vous portez-vous, madame la duchesse?...

Et, se rapprochant de moi, il me dit en me regardant encore plus fixement que la première fois :

— *C'est bien, très bien.*

Et puis comme si cette idée eût été attachée à l'autre :

— Votre oncle est-il ici?

— Lequel, Sire?

Je faisais cette question exprès, comme il faisait la sienne.

— Comment, lequel?

— Oui, Sire.

— Mais vous n'en avez qu'un.

— J'en ai trois, Sire.

— Ah! oui, l'abbé de Comnène! Vous savez très bien duquel je veux parler.

Il m'avait devinée comme je l'avais deviné...

— Sire, il y a plus de *douze jours* que je ne l'ai vu.

La proclamation avait été remise par moi à Duroc il n'y avait pas quatre jours... L'empereur sourit et passa plus loin. Mais qu'il était changé et que son sourire était triste! Ah! toutes les horreurs de Sainte-Hélène se révélaient déjà à cette âme que le malheur ne pouvait toucher sans la blesser à mort!

Voici une histoire qui arriva dans ce même temps et que je veux raconter, parce qu'elle le place dans un de ces jours lumineux qui lui sont propres.

On sait que Napoléon aimait à courir le matin, accompagné seulement du duc de Frioul, et que surtout son grand plaisir était de n'être pas reconnu. Un jour, dans le mois de mars ou d'avril, il sort de l'Élysée, où il était alors, et avec Duroc, ils prennent ensemble le chemin des boulevards par le plus beau jour d'un printemps chaud et parfumé. Il était six heures du matin. Arrivés sur le boulevard, l'empereur observa en riant que leur course était trop matinale. Toutes les boutiques étaient encore fermées.

— Il ne faut pas faire l'Haroun-al-Raschid d'aussi bonne heure, dit-il. C'était d'ailleurs la nuit, je crois, qu'il faisait ses courses de surprise avec son fidèle Giaffar.

Et tout en causant, en remarquant telle maison qui faisait un mauvais effet en gênant la voie publique et en la faisant noter sur le calepin de Duroc pour que Fontaine en fût instruit par lui à leur premier travail, ils arrivèrent au passage du Panorama... Là, quelques boutiques venaient de s'ouvrir. L'une d'elles attira l'empereur plus qu'une autre. C'était celle du fameux magasin d'albâtre de Florence. Il était, comme il l'est encore aujourd'hui, tenu par M. L... et sa sœur. Tous deux[1] sont Suisses.

Il n'y avait dans le magasin dans ce moment qu'une servante qui balayait, et même si gauchement, dans la crainte de casser quelque chose, que l'empe-

[1] Ils sont tous deux parfaitement élevés et ayant les meilleures manières, ils vivaient tous deux fraternellement, et c'était plaisir de les voir toujours unis et aussi heureux ensemble. Je crois que l'un des deux s'est marié. La sœur est une charmante femme sous tous les rapports, et comme bonnes façons, et comme femme estimable. Elle est fort belle.

reur ne put s'empêcher de la regarder longtemps et de rire ensuite du rire joyeux d'un jeune écolier...

— Ah çà! dit-il enfin, qui donc tient ce magasin? On ne voit ici ni maîtresse ni maître.

— Voulez-vous t'y donc acheter queque chose, dit la servante en suspendant son travail et regardant l'empereur en s'appuyant sur son balai, et posant son menton sur ses deux mains.

Elle avait un air assez moqueur, et, dans le fait, elle n'avait aucun tort, car jamais on ne verra, selon moi, une plus étrange physionomie que celle de Napoléon dans son costume d'*Haroun-al-Raschid*, comme lui-même l'appelait, ou de calife de Bagdad[1].

Il portait toujours la fameuse redingote grise[2]. Ce n'était pas là le singulier. C'est la façon de la redingote. Jamais l'empereur n'avait voulu être serré, ni même gêné dans ses habits, ce qui fait que ses tailleurs lui faisaient des habits et des redingotes qui lui allaient comme s'ils avaient pris mesure sur une guérite pour la largeur et la longueur. Lorsqu'il se maria, le roi de Naples le fit consentir à se laisser habiller par ses tailleurs. L'empereur y tint assez courageusement les premiers jours, mais ensuite il cria au supplice et *demanda merci*. Il donna la question à décider à l'impératrice, qui, pourvu qu'on lui laissât ses courses à cheval et ses quatre ou six repas, était de bonne humeur et de l'avis de tout le monde. Elle

[1] Il chantait aussi très souvent, depuis qu'il avait relégué le fameux air de Camille ou le Souterrain : *Non, il est impossible*, l'air du Calife : *De tous les pays pour vous plaire...* et cela avec la même voix fausse.

[2] Il en portait aussi souvent une bleue dans les dernières années.

accorda, en conséquence, à l'empereur toute facilité pour s'habiller à sa mode et surtout à sa guise, disant qu'elle aimait l'empereur *autant d'une manière que de l'autre.* Je crois qu'elle ne mentait pas et qu'elle voulait seulement dire *qu'elle ne l'aimait pas plus d'une manière que de l'autre.*

Avec cette redingote faite ainsi que je viens de le dire, à la grâce de Dieu, il avait un chapeau rond posé sur ses yeux, parce qu'il ne voulait pas être reconnu, et le chapeau planté tout droit. Cette redingote boutonnée et mise en *façon d'étui*, tout cela joint à une grande *déshabitude* des façons du monde, faisait, comme on peut le croire, un ensemble assez comique, où rien du héros ne se retrouvait. La servante des albâtres jugea dans un coup d'œil rapide que le personnage ayant une redingote et un pareil chapeau, ne pouvait vouloir acheter qu'un serre-papier ou quelque autre misère de dix à quinze francs, ce qui ne valait certes pas la peine d'aller réveiller sa jeune et belle maîtresse. Mais l'empereur, qui ne jugeait pas de même, après s'être à son tour diverti de la tournure de la Fatime du balai, lui demanda avec un ton de maître s'il y avait là quelqu'un pour lui répondre.

La jeune sœur de M. L..., ayant entendu le colloque de sa servante et de l'empereur, se hâta de passer une robe et de descendre dans son magasin. En la voyant, l'empereur fut frappé de l'aspect de sa figure et de sa tournure, toutes deux aussi nobles, aussi distinguées que celles des femmes les plus élégantes de la cour impériale.

— Pardieu, madame, lui dit l'empereur en touchant le bord de son chapeau, mais évitant de l'ôter

pour n'être pas reconnu, il me semble que vous n'êtes guère matinale ; ce n'est pas ainsi qu'une marchande doit tenir son magasin.

— Vous auriez raison, monsieur, répondit Mlle L..., si nous vendions et si le commerce allait. Mais qu'importe ou non que nous soyons dans notre magasin, la vente n'en va ni plus ni moins.

— Le commerce est donc bien malade? dit Napoléon en regardant différentes choses placées sur des tablettes...

— Perdu, monsieur, perdu ! Et comment cela serait-il autrement? Nous devons périr à la peine.

— Vraiment! Comment, la France est dans un état aussi alarmant? Je suis étranger. Je voudrais faire quelques emplettes et, en même temps, je désiserais qu'une aussi agréable personne me donnât quelques éclaircissements sur ce qui se passe en France. Comment appelez-vous la forme de ces vases?

— Ce sont des vases forme *Médicis*, répondit Mlle L...

— Ceux-ci sont fort beaux. A quel prix les mettez-vous?...

Mlle L... ouvrit à la fois les yeux et les oreilles. Les vases étaient marqués *trois mille francs*. Elle le dit à Napoléon. Il fit seulement un signe de tête, puis il reprit :

— Vous dites donc que le commerce ne va pas. Quelle en est la raison?

— Eh ! monsieur, *tant que nous aurons un petit homme* aussi enragé que l'est celui-là pour faire la guerre, comment voulez-vous que nous ayons, non pas des jours, mais des heures tranquilles?

Et la jeune et belle fille se laissa tomber comme

accablée sur le banc de son comptoir. L'empereur la regardait avec complaisance, mais avec une sorte d'intérêt respectueux, car j'ai déjà dit qu'elle imposait seulement en marchant dans son magasin.

— Est-ce que votre mari est à l'armée? dit-il à Mlle L...

— Je ne suis pas mariée, monsieur, je suis sous la protection de mon frère et je l'aide dans son commerce... Nous ne sommes pas Français, nous sommes Suisses.

— Ah! Ah!

Et l'empereur dit ce mot avec la même distraction qu'il aurait mise à bâiller, ou telle autre chose. Et pourtant il écoutait bien.

— Je vous achète ces deux vases *Médicis*, dit-il à Mlle L... On viendra les chercher à onze heures. Vous aurez soin qu'ils soient prêts...

Il dit ces derniers mots avec le vrai ton du maître et, touchant de la main le bord de son chapeau, il s'élança hors du magasin en faisant signe au duc de Frioul de le suivre.

— Eh bien, j'ai eu *mon fait*, j'espère! dit-il, lorsqu'ils furent sortis du passage, où les boutiques commençaient à s'ouvrir. Sais-tu bien qu'elle est fort distinguée, cette jeune fille! Lorsqu'elle m'a dit qu'elle était Suisse, j'ai cru voir une des femmes ou l'une des sœurs des hommes du *Grutli*[1]. Crois-tu qu'elle m'ait reconnu?...

— Je suis sûr du contraire, Sire. Sa parole était

[1] C'est le nom de la prairie où se prêta le serment de Guillaume Tell, Valther Furst et Staufacher.

trop calme et trop assurée. Non, elle ne sait pas qui vous êtes.

L'empereur fut pensif pendant quelques instants et puis, relevant sa tête, son regard parcourut ce qui l'entourait avec un calme orgueilleux. Duroc, qui me racontait cette scène, me dit qu'il était certain que l'empereur avait eu quelques mauvaises pensées dont ensuite il avait triomphé...

Oh! son âme était grande et forte!

A onze heures, Mlle L... vit arriver des porteurs avec un brancard et un valet de pied à la livrée de l'empereur. Il était porteur d'un petit billet qui disait que Mlle L... devait accompagner les vases pour en toucher le montant.

— Et où dois-je aller? dit la jeune fille toute tremblante, car elle commençait à regretter ses paroles du matin en voyant la livrée impériale.

— A l'Élysée-Napoléon, mademoiselle, dit le valet de pied.

Son frère, qui apprit l'aventure en même temps que la conclusion, car il rentrait seulement, voulut accompagner sa sœur. Il fit charger les vases avec le plus grand soin et se mit en marche derrière eux avec sa sœur qui tremblait comme une feuille de bouleau. Et pourtant elle ne se doutait pas de l'entière vérité.

Arrivés à l'Élysée-Napoléon, ils furent introduits à l'instant même dans le cabinet de l'empereur. Il prit lui-même trois billets de mille francs dans son bureau et, les remettant à Mlle L..., il lui dit en souriant :

— Une autre fois, ne murmurez pas autant de la stagnation du commerce...

Et, faisant un signe de la main d'une manière gracieuse, il rentra dans son appartement intérieur.

Le frère et la sœur étaient deux êtres faits pour comprendre cette conduite généreuse. Ils la sentirent avec une âme à l'unisson d'une belle action. J'ai vu longtemps après Mlle L... raconter cette histoire et toujours d'une manière aussi simple et aussi à son avantage, sans le savoir. Elle avait appris depuis cette matinée, que le commerce pouvait souffrir sans que ce fût immédiatement la faute du chef de tous. Elle était juste. Aussi *le petit homme* avait bien grandi dans son esprit, non pas en lui achetant une paire de vases de trois mille francs, mais en oubliant une parole qui, pour tant d'autres, eût été une offense.

CHAPITRE X

Le tocsin européen. — Proclamation de l'empereur Alexandre. — Discours de l'empereur Napoléon. — Alexandre pacificateur de l'Europe. — La Prusse et son système. — Le duc de Brunswick. — *Sauve qui peut!* — Vente de la Suède. — 25 millions. — C'est le prix du sang. — Plus il vaut, plus il est payé. — L'Espagne perdue. — Belle conduite de Soult. — Lettre de Bernadotte à Napoléon. — Le transfuge. — *Ma petite Bonnette!* — L'empereur trop bien servi. — Les gardes d'honneur. — Mort de M. de Lagrange. — Le pressentiment. — Promenade en calèche. — Le duc de Frioul et Junot. — Amitié fraternelle. — Ce qu'était Duroc. — Combien il était bon. — Pressentiments de Junot. — Amour pour l'empereur. — La *consécration* et le serment. — L'enfant du brave dévoué avant sa naissance. — Le bulletin. — La partie de billard. — M. de Flahaut et M. de Valence. — Les cent bouteilles de vin de Sillery. — La bouteille d'eau de Portugal et la bouteille d'éther.

Maintenant nous sommes à un moment qui est d'une haute et terrible importance dans la vie privée des familles comme dans le corps politique des nations. L'immense colosse de la France, naguère revêtu de pourpre et d'or, commençait à dépouiller sa riche parure et n'était plus qu'un grand squelette dont les os déjà ébranlés s'entrechoquaient entre eux.

Averti enfin de son danger et du nôtre, au bruit du tocsin que les puissances européennes faisaient tinter de toutes parts, Napoléon rassembla autour de

lui les forces de cette France qui jamais n'est épuisée de son sang et de ses richesses, quand il faut donner l'un et l'autre pour la défense de sa gloire et de son honneur. A l'occupation de Varsovie par les Russes[1], l'empereur répondit par un senatus-consulte[2] qui déterminait la régence pendant la minorité du roi de Rome. Au premier pas fait vers lui pour l'attaquer, lui qui jamais ne le fut, il oppose l'assurance de la réversion de son pouvoir! A la proclamation d'Alexandre[3] qui invite les Allemands à *secouer le joug de la France*, il répond par son discours au Corps législatif.

« Je désire la paix, dit Napoléon. Elle est nécessaire au monde. Quatre fois depuis la rupture du traité d'Amiens, je l'ai proposée par des démarches solennelles. Mais je ne ferai jamais qu'une paix honorable et conforme à la grandeur de mon empire. »

Et l'on a pu critiquer de semblables paroles! Que devait-il dire, cet homme qui, quelques mois avant, possédait l'Europe entière! Oh! combien sa grande âme devait souffrir, lorsqu'elle était si peu comprise!

Bientôt Alexandre prit le rôle du pacificateur de l'Europe. Un manifeste de Varsovie, en date du 22 février, suivit la proclamation du 10, de la même ville. Il appelait tous les peuples de l'Allemagne à *l'indépendance*. Comme si pour eux il était moins honorable de répondre à l'appel de Napoléon, que

[1] Le 8 février 1813, reddition de Varsovie.

[2] Le 5 février 1813. Voyez le *Moniteur*.

[3] 10 février 1813, en date de Varsovie. Elle est adressée aux Allemands et à l'alliance rhénane.

d'obéir à la lance d'un Cosaque! Enfin le 1er mars, la sixième coalition continentale contre la France est proclamée en Europe. Et *seule*, pour la sixième fois aussi, elle regarde ses ennemis avec fierté et les défie de l'abattre. Ce n'eût pas été une vaine jactance certes, si, dans ceux qui l'ont livrée, il n'y avait pas eu de ses enfants. Le même jour, la Prusse, toujours fidèle à son système de défection[1], abandonne l'ami

[1] C'est une chose curieuse à suivre que la conduite de la Prusse depuis 92. Toujours versatile, dissimulée comme une femme faible, nous l'avons vue en 92 prendre l'initiative et nous faire la guerre parce que nous étions si malheureux que nous allions succomber. Et pourtant elle n'était pas parente des Bourbons et n'avait reçu ni insultes ni dommages. A la troisième campagne, la Prusse retira son armée de celles coalisées, parce que la France triomphait partout. Elle poussa le cri de *sauve qui peut*, après le traité de Bâle qui détruisait celui de Pilnitz, et renversa et rendit dérisoire l'impertinent manifeste du duc de Brunswick. La Prusse alors fut un peu moquée chez les républicains, qu'elle avait tant maudits. Ils la bafouèrent même. Pourquoi s'y exposait-elle? En 1799 la fortune changea pour nous, la Prusse changea aussi et M. de Sandoz vint en son nom flatter le Directoire. En 1805 l'Autriche arma. La Prusse regarda de droite et de gauche, et se dit que la France devait être battue. Elle signa un traité avec la Russie, sur le tombeau de celui qui conduisait bien autrement les affaires de la Prusse. M. d'Haugwitz fut témoin d'Austerlitz et un courrier, expédié à Berlin, arriva à temps pour faire déchirer le traité de Postdam. La Prusse vira de bord, hissa le pavillon de la France et abattit celui de l'Angleterre, qui allait être le sien. C'est ainsi qu'elle se conduisit pendant 22 ans. En 1812 la peur avait fait signer un traité aux conseillers de Berlin, la déroute de Moscou leur rendit courage et ils entonnèrent un champ de triomphe en réponse aux cris d'agonie de nos soldats mourant dans les fleuves glacés, dans les boues et les neiges de la Russie. Enfin la Prusse jeta le masque. Mais toujours perfide par le besoin de l'être, elle emprisonna le général

chancelant et va faire alliance avec celui dont le bonheur se lève. Le traité d'alliance entre la Prusse et la Russie se signe à Kalisch. Dans le même temps, l'Angleterre et la Suède signent aussi un traité pour abattre l'ennemi commun. Ils sont tous altérés de son sang. C'est une curée. C'est une frénésie qui les pousse contre cet homme qu'ils devraient tous aimer et vénérer, parce que l'humanité entière doit être vaine de lui. Et c'est un homme qui est presque son allié, qui est le beau-frère de son frère, qui signe le traité qui doit donner un ennemi de plus à la France et à Napoléon, car le prince royal de Suède faisait tout et Charles XIII n'était plus qu'une ombre de roi. Au reste, ce nouveau traité de 1813 (3 mars) n'est qu'une confirmation des traités précédents (24 mars et 3 mai 1812). Seulement cette fois la Suède est *achetée*. C'est le prix du sang maintenant et, comme il est précieux, on le vend cher. La Suède recevra vingt-cinq millions de francs et la cession de la Guadeloupe abandonnée aux Anglais par le général Ernouf. Il y a dans tous ces traités, dans ces capitulations, une lueur de honte et de bassesse qui fait mal à l'âme.

Chaque jour les plus désastreuses nouvelles nous arrivaient, tantôt elles venaient de l'Espagne et apportaient la perte de quelque ami, ou d'une bataille, ou d'une province. Le maréchal Soult, qui avait fait des efforts surhumains pour lutter contre le malheur de sa position, devenue terrible par le départ de la meilleure partie de ses troupes pour le Nord, fut

York en même temps qu'elle lui dit de trahir. Tant de turpitudes et si peu de grandeur, cela fait mal !

enfin contraint à se porter de Valladolid au nord de l'Espagne. Cette mesure, qui était indispensable, et que même il n'avait retardée que trop longtemps, fit un effet malheureux sur le moral de l'ennemi et de nos soldats. Elle découragea ceux-ci en proportion de l'orgueil qu'elle donna à l'autre. Dès lors, notre séjour en Espagne ne fut plus regardé que comme précaire.

C'est, je pense, vers ce temps que Bernadotte écrivit à l'empereur pour lui demander *en ami* « de n'être plus ambitieux, de modérer *cette soif de conquêtes* qui est funeste à l'Europe, ajoute-t-il. Je suis désintéressé dans la question, et vous pouvez croire que mon profond attachement pour mon pays et pour vous me dicte seul cette démarche. »

On croit rêver en lisant de pareilles choses ! Lui, Bernadotte ! Lui, JEAN, prince royal de Suède, venir dire à Napoléon, empereur des Français, qu'il doit remettre l'épée dans le fourreau, lorsque, *lui*, tire la sienne! Et cela au moment où son beau-frère, le mari de la sœur de sa femme[1] était menacé dans sa vie, dans tout ce que l'homme a de précieux et de cher! Bernadotte s'allie à toutes ces vieilles puissances que sa fierté républicaine repoussa si longtemps loin de lui. Mais parmi elles, il n'en est pas une seule dont le talent puisse effaroucher le sien. Ils sont TOUS NULS, et lui le premier parmi eux. Un autre transfuge, un traître, un Français indigne du nom de Français, va

[1] On sait que la sœur de la reine Julie est reine de Suède. Je n'ai rien entendu de plus plaisant que le roi de Suède, avec son accent béarnais, appelant sa femme d'un petit no n d'amitié, qui était *Bonnette*. Je ne sais pas si les habitudes : oyales ont supprimé la caresse bourgeoise.

bientôt paraître sur cette scène de guerre et de désolation. Celui-là fut jadis son maître et Jean, prince royal de Suède, sera heureux de lui serrer la main et de lui donner même la droite pour lui faire sentir sa supériorité.

Pendant ces préparatifs au dénouement du grand drame qui allait se représenter, Napoléon organisait de toutes parts ses moyens de défense. Les gardes d'honneur lui fournissaient à la fois ces mêmes moyens et devenaient entre ses mains des otages sûrs pour se rassurer sur les provinces intérieures. La France, sans cesse insultée par la Prusse, prit enfin l'initiative, non pas *traîtreusement* et dans l'ombre, mais dans le Sénat de l'empire. On y proclama hautement la déclaration de guerre que l'empire faisait à la Prusse. Ce moment fut terrible pour tous ceux qui, comme Junot et ses frères d'armes, connaissaient les ressources de la France. Ils savaient par exemple que l'armée française, au moment où elle déclara la guerre à la Prusse, ne se composait que de *trente mille anciens soldats!* Elle avait son quartier général à *Statsfurts*, près de *Halberstadt*. C'était le prince Eugène qui la commandait. Il avait pris position sur l'Elbe et la Saale, ancien théâtre de notre gloire. Mais quelle était la partie de l'Allemagne qui ne l'était pas ? Nous occupions Magdebourg, Wittemberg et Torgau. C'était dans cette dernière ville que je devais, dans cette même année, recevoir un coup encore bien douloureux même après mes malheurs.

Le Sénat, qui ne voyait dans la guerre intentée contre la France qu'une tentative répétée et six fois essayée sur notre beau pays, accorda à l'empereur ce

qu'il lui demanda pour repousser l'agression. Cent quatre-vingt mille hommes furent ordonnés par le *sénatus-consulte* du 3 avril 1813. C'est dans ces cent quatre-vingt mille hommes que se trouvent ces dix mille gardes d'honneur qui firent tant crier après l'empereur. Eh bien, il en fut de cela comme de bien des choses dont j'ai déjà parlé, c'est-à-dire que l'empereur *fut trop bien servi*. Il avait demandé au ministre de l'intérieur DEUX MILLE GARDES D'HONNEUR, on crut lui faire la plus agréable des flatteries en lui en envoyant DIX MILLE... C'étaient donc huit mille familles qui étaient aigries contre l'empereur et le maudissaient au lieu de le bénir. L'empereur, pendant ce temps créait trente-sept cohortes urbaines pour la défense des places maritimes. Cet homme était universel. Il n'oubliait rien.

Il eut un chagrin qu'il ressentit vivement même à cette époque. Ce fut la mort de M. de Lagrange. C'était, comme on le sait, le mathématicien le plus habile que la science et l'Europe avaient eu depuis Euler. L'empereur l'aimait beaucoup et sa mort l'affecta. M. de Lagrange avait alors 78 ans. L'empereur s'occupa de ce malheur avec une sollicitude qui semblait annoncer un pressentiment.

— Je ne puis vaincre ce que j'éprouve, dit-il à Duroc. J'ignore ce que peut signifier l'effet produit par cette mort de Lagrange, mais il y a du *pressentiment* dans mon affliction.

Duroc essayait de dissiper ces pensées sombres et lui-même quelquefois s'y laissait aller. Un jour il vint me voir. C'était le matin. Il était deux heures. Le temps était beau et Junot, malgré que le froid fût encore piquant, avait fait mettre les chevaux à

une calèche et voulait m'emmener promener. Duroc vint avec nous. Il avait une heure à lui et il voulait causer de plusieurs choses intéressantes avec Junot et avec moi. Il voulait surtout parler avec le duc de la mort de Fuentès, que Junot avait reçu dans ses bras et dont il avait été l'exécuteur testamentaire. On sait que le comte Armand de Fuentès avait une fille de Mlle Bigotini et que Duroc était dans la même position. La conversation fut tout à la fois triste et amicale. Duroc était si bon, si affectueux ! Il était si bon père ! Il parlait avec une parole qui venait du cœur. Oui, il était *bon*, et ceux qui peuvent dire que ce n'était pas doivent faire croire que, si le doute existe, c'est qu'ils ont eux-mêmes provoqué ce qu'il pouvait avoir de mauvais. Il fut toujours pour moi le meilleur des amis, comme il fut pour l'empereur l'un de ses plus fidèles sujets et de ses plus dévoués serviteurs. Hélas ! le moment approchait où lui aussi devait me montrer le chemin de délivrance de nos misères. Il le sentait, je crois, et cette agitation, cette sorte de souffrance qui ne lui était pas naturelle et qui révélait une peine intérieure de l'âme, me fit une forte impression. Je lui donnai la main et je lui dis :

— Mon ami, j'espère que vous n'oublierez pas, en partant, que je suis ici et que vous pouvez tout demander à mon amité.

L'excellent homme me regarda d'un air attendri. Il me comprenait, mais une particularité que je connaissais l'empêchait en ce moment de me répondre comme il l'aurait voulu. Je le compris parfaitement et, pendant toute la promenade, je parlai de manière à le rassurer sur le sort de sa fille, et surtout à dimi-

nuer l'impression presque lugubre qu'il ne pouvait rejeter par derrière lui.

— C'est un pressentiment, répétait-il toujours pendant la promenade. Je ne reviendrai plus au bois de Boulogne.

Il paraissait frappé. Bon et excellent Duroc! J'aurais bien sûrement donné de plus douces consolations à son âme souffrante, si je n'avais été aussi chargée de la sainte mission de soigner une âme souffrante.

Junot était retombé dans un état de sombre inquiétude dont mes soins et mon affection l'avaient tiré. Il avait d'étranges moments d'inquiète souffrance. Il pleurait, lui, si fort et si maître de lui! Il pleurait comme un enfant. Les mouvements joyeux n'arrivaient plus à lui que par des intervalles qu'il fallait encore saisir.

Un jour, en lui annonçant que j'étais enceinte, il fut d'abord heureux. Puis il s'attrista par la crainte d'un surcroît de souffrances pour mon état si peu fait pour supporter une si longue fatigue. Mais tout à coup il vint à moi et, me prenant dans ses bras, il me dit avec une expression qu'on ne peut oublier quand une fois elle vous a frappé l'œil et l'oreille :

— Laure, si c'est un garçon, promets-moi, jure-moi de l'élever uniquement dans l'amour, dans la crainte de l'empereur. J'entends dans la crainte de l'affliger. Promets-moi de faire tous tes efforts pour qu'il l'aime comme je l'ai aimé, comme je l'aime toujours.

Et sa voix tremblait d'émotion.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? dit-il en me voyant seulement pleurer, car en ce moment, je l'avoue, la puissance de Dieu même ne m'aurait

certes pas fait promettre ce qu'il me demandait, en voyant cet homme dont le loyal amour était si mal reconnu par celui qui aurait dû payer ces trésors de l'âme par une parole venue de l'âme aussi.

Hélas! c'était tout ce que l'infortuné lui demandait.

— Laure, tu me fais plus de mal que tu ne penses en ne me répondant pas, comme j'ai peut-être le droit de te demander de le faire. N'est-ce pas, mon amie, que mon fils, si c'est un fils, ne recevra de toi que des leçons comme celles que je lui aurais données?

— Mais tu les lui donneras toi-même, mon ami...

— Moi? Non, non! il me faudrait encore des années de vie, et je n'ai plus que des jours...

— Et tu veux que je réponde à de semblables paroles? Mon ami, tu ne réfléchis pas non plus que pour cet homme tu blesses le cœur de tout ce qui t'aime. Que t'ai-je fait, moi, pour me parler comme tu le viens de faire?

Je pleurais et je souffrais, car en ce moment il était d'un si grand changement, que je ne pouvais fixer sa noble figure sans me sentir une telle douleur au cœur, qu'il me semblait que j'allais mourir. Je fus à lui et, l'entourant de mes bras, je lui dis avec la volonté de le calmer :

— Eh bien! je te jure, mon ami, que l'enfant que je porte sera, quel qu'il soit, élevé dans l'amour de celui que tu aimes tant. Quant aux autres, c'était déjà un devoir pour moi de le faire. Et si je prends cet engagement, tu sais que je le tiendrai. Mais à présent, mon ami, l'état de ta santé demande des soins. Ne pense plus à repartir pour l'armée. Je ne suis pas juge en pareille matière, mais il me paraît que maintenant tu te dois à ta famille. Ainsi donc, tu pourras lui in-

culquer toi-même ces sentiments d'attachement que tu sais si bien éprouver pour l'empereur. Ne me quitte plus! Ne quitte plus tes enfants, nos amis! Ici tu seras entouré de soins, d'amour, tu seras aimé.

Je pourrai vivre encore de longues années, d'autres souvenirs pourront s'effacer, mais jamais, jamais je n'oublierai la rapidité avec laquelle il s'élança sur moi! Il me saisit avec cette force terrible qu'il avait naturellement en lui et qui doublait à la venue d'une émotion profonde :

— Mais tu ne m'entends pas, ou tu ne me comprends donc plus? Comment, à présent que tu sais ce que m'a fait cet homme aux milles panaches, à présent que tu sais ce que sa vengeance a imaginé pour me perdre auprès de l'empereur, tu ne veux pas voir que je n'ai qu'une réponse à lui faire?

Et ses yeux flamboyaient. Il était admirable, mais terrible.

— Que veux-tu? Laisse tout cela, répondis-je en tremblant, car il me faisait peur.

— Ce que je veux, s'écria-t-il, ce que je veux, c'est de ME FAIRE TUER! Alors, quand je tomberai sous un boulet russe ou autrichien, quand une balle prussienne ou anglaise me renversera sous les pieds de mon cheval, alors je leur demanderai avant de mourir si *j'ai manqué de résolution*.

Cette malheureuse phrase du bulletin lui revenait sans cesse à l'esprit. Je le regardais avec cette pitié du cœur qui va trouver la souffrance dans l'âme affligée et qu'une femme aimée peut seule ressentir et donner. Le duc la comprit, ou plutôt la sentit. Il vint à moi et, posant sa tête sur ma poitrine, il pleura encore C'étaient des gouttes d'eau-forte que ces

larmes-là. Elles retombaient sur son pauvre cœur brisé et le détruisaient en le brûlant.

Le soir de cette cruelle matinée il était assez calme. C'était toujours après de tels orages qu'il avait comme un armistice avec la souffrance. La lutte commençait alors. L'homme ne voulait pas fléchir, mais la peine rongeante, cette vipère qui de son dard brûlant fouille sans cesse au cœur et le pique, l'empoisonne de son venin, la peine était la plus forte et fut en effet triomphante.

M. de Flahaut et le général Valence étaient venus nous demander à diner. Après être sortis de table, nous passâmes dans le billard. Junot se trouvant plus disposé à faire quelque chose qui le pût distraire, proposa une partie de billard à quatre.

— Je me mettrai contre Valence, et ma femme contre M. de Flahaut. Valence, s'écria-t-il en riant et s'élançant avec une vivacité de jeune homme pour prendre sa queue de billard, je te joue cent bouteilles de ton meilleur vin de Sillery contre vingt-cinq louis, veux-tu du marché?

— Oui, pardieu, répondit le général, surtout si la duchesse se met de la partie. Mais elle n'a pas accepté.

— Bah! ma femme veut toujours ce que je veux, n'est-ce pas, ma Laure?

Et, venant à moi, il m'entoura la taille de l'un de ses bras, m'enleva comme une plume à la hauteur de son visage, m'embrassa et, me reposant à terre, courut arranger les billes.

— Elle a dit oui, Valence! As-tu vu comment elle a dit oui? Sans parler. Mais elle a dit oui.

— Cela ne m'est pas prouvé, dit le général Valence, qui, voyant son front s'éclaircir et sa bouche nous

sourire, avait l'aimable esprit de prolonger ce moment de distraction.

— Comment cela? dit le duc en posant fort sérieusement sa bille sur le billard et me regardant avec une sorte d'inquiétude. Puis il vint à moi rapidement, me prit dans ses bras et me dit à demi-voix :

— Tu dois me détester? Je suis sûr que je t'ai fait mal tout à l'heure en t'enlevant ainsi comme si tu étais seule.

Il se frappa le front. Ses yeux s'assombrirent et en une minute et tout ce qu'il y avait de joyeux en eux avait disparu.

— Non, non, m'écriai-je, non, non, je ne souffre pas le moins du monde! Jamais depuis un an je ne me suis mieux portée, et je suis fière et joyeuse d'être ton second dans un duel où le seul sang qui doit couler est dans une bouteille de vin de Champagne. En vérité il faudrait qu'il n'y en eût jamais d'autre.

A mesure que je parlais, le duc me suivait des yeux. Il me *regardait* parler, si je puis dire ainsi. Lorsque j'eus fini, il me rapprocha encore de lui, prit ma tête dans ses mains, me décoiffa en baisant mes cheveux et puis, me regardant avec une expression indéfinissable, il me dit bien bas :

— Tu es mon ange consolateur, toi! Que je t'aime! Écoute, tu joues bien. Joue encore mieux que de coutume. J'attache une pensée... bizarre peut-être... mais, enfin, c'est mon idée. Si je gagne...

Il leva les yeux, ils étaient brillants et radieux.

— Si je gagne, eh bien, c'est une réponse de Dieu à tout ce que je souffre depuis si longtemps. Vois-tu ce brave et loyal garçon, poursuivit-il en me montrant le général Valence, celui-là me connaît. Il était à côté

de moi quand l'homme aux panaches voulut me donner des ordres quand il n'avait aucun droit de le faire, et parce que je n'ai fait que mon devoir, cet homme!...

— Oui, oui, il eut mille fois tort. Mais viens jouer et surtout rappelle tout ton talent. Quant à moi, je vais faire de mon mieux.

Et je l'embrassai. Il se mit à sourire et nous nous disposâmes au combat.

— Ah ça, tout cela est fort bien, dit M. de Flahaut, mais que jouons-nous, Mme d'Abrantès et moi?

Dans le fait, il fallait régler l'enjeu. La chose n'était pas facile, parce que je n'ai jamais joué d'argent de ma vie, et que, ne buvant que de l'eau, l'enjeu du général Valence me tentait peu à gagner.

— Eh bien, si vous voulez, dis-je à M. de Flahaut, je vous jouerai une bouteille de la grandeur de celle de ces messieurs... seulement, au lieu d'être remplie de vin de Champagne, elle le sera d'eau de Portugal. Voulez-vous ainsi?

— A merveille! Mais moi, si je perds, qu'aurez-vous? Voulez-vous aussi de l'eau de Portugal?

Je dis que oui.

— Eh bien, comme vous êtes malade et que vous avez surtout mal aux nerfs, j'y joindrai une bouteille d'éther.

Tout le monde se mit à rire. Nous commençâmes. Junot et moi gagnâmes les trois parties. Il eut ses cent bouteilles de vin de Sillery, et moi probablement ma bouteille d'éther.

Lorsque nous eûmes fini, Junot s'approcha de moi et me dit avec un front tout radieux :

— Eh bien! nous avons gagné, ma bonne Laure!

Et il me prenait la taille pour me faire sauter, puis

il se rappelait qu'il ne le fallait pas et il s'arrêtait.

— Nous avons gagné!

Je le regardai d'un air surpris, car ordinairement il lui était bien égal de gagner ou de perdre.

— Imagine-toi, me dit-il bien bas, que j'avais attaché à cette partie une pensée qui me tient au cœur. Et cette pensée, tu la devines, n'est-ce pas?...

Je ne devinais pas du tout, au contraire, et je le regardai en souriant en lui disant que je ne m'en doutais pas.

— Comment! reprit-il, tu ne comprends pas que c'est pour savoir *s'il m'aime toujours!*

En entendant cette parole du cœur sortir de sa bouche, en entendant cet homme qui souffrait depuis des mois entiers du supplice de douter que le sentiment d'affection pour lequel il vivait, pour lequel il mourrait, fût bien reconnu, en l'entendant m'avouer une faiblesse dont il aurait ri dans un autre, je me sentis émue aux larmes. Je l'embrassai avec un sentiment de profonde affection, car un être aussi aimant devait être à son tour aimé et adoré de tout ce qui l'entourait.

— Eh bien, lui dis-je en riant, tu vois qu'il t'aime toujours comme il t'aimait. Sois donc joyeux et que je te revoie enfin comme tu étais il y a deux ans.

Et dans le fait, il fut toute cette soirée comme je ne l'avais pas vu depuis bien longtemps. Il causait avec tous ceux qui arrivaient. Il demeura pour le thé, ce qu'il ne faisait jamais. Il fut causant, aimable et lorsqu'il le voulait, j'ai connu peu d'hommes aussi agréables que lui dans les manières.

Ainsi donc cette idée, ou plutôt cette pensée, d'être plus ou moins aimé de Napoléon, ne le quittait plus.

C'était une obsession. Ce n'était plus seulement pendant le sommeil, c'était TOUJOURS. Cette nuit il dormit paisiblement. Le lendemain, la journée fut comme celle de la veille. Le jour d'après il entra dans ma chambre avant neuf heures. Il était pâle. Ses yeux fort rouges et sa physionomie était bouleversée.

— Laure, me dit-il, je vais te quitter. Je pars. L'empereur vient de me faire *une grande grâce!!*...

Et il jeta sur mon lit deux brevets, dont l'un le nommait gouverneur de Venise, et l'autre gouverneur général des provinces illyriennes.

— Et voilà la réponse qu'il a faite à la demande que je lui ai adressée il y a huit jours. Je lui ai écrit pour lui demander de faire cette campagne[1], pour lui demander de me faire tuer, car... voilà tout ce que je veux aujourd'hui.

— Et moi?... et tes enfants?

— Ah! oui, vous tous! Vous! Rien que vous!

Et il pleurait sur mes mains, qu'il serrait convulsivement. Son état me brisait le cœur. Je lui parlai avec cette voix de l'âme qui charme toujours les douleurs de celui qui souffre, quand il aime. Je parvins à lui faire voir cette nomination ce qu'elle était véritablement : un poste de haute confiance et d'une excessive importance. Les provinces illyriennes étaient un objet de convoitise pour l'Autriche, qui voulait les ravoir, et ce motif, qui est même peut-être le plus positif dans tous ceux qui ont été déduits pour l'abandon du beau-père dans la cause du gendre, était alors moins à jour qu'il ne s'y est mis depuis. Junot

[1] La campagne de Dresde qui allait se rouvrir, et pour laquelle l'empereur partit au mois de mai avec l'impératrice.

se calma et put raisonner sur ce que je lui disais. Dans ce moment on vint lui dire que Duroc le demandait chez lui. L'excellent ami, prévoyant que le premier moment serait orageux, était venu pour le calmer. Je le fis prier de passer chez moi, quoique je fusse au lit. Il était en habit bourgeois et venait de faire avec l'empereur une course du matin, comme il en faisait si souvent depuis son retour de Russie.

— S'il cherche l'esprit public, nous dit le duc de Frioul, il a dû être content. Nous sommes allés ce matin dans le faubourg Saint-Antoine. Je ne croyais pas, moi-même, qu'il y fût aimé comme il l'est. Tu ne peux pas te faire une idée, Junot, à quel point l'enthousiasme est porté pour lui. Il a voulu s'arrêter devant une immense maison que l'on bâtit rue Charonne. Son chapeau était bien rabattu sur ses yeux. Cependant il est si reconnaissable que je crains toujours quelque malheur dans ces expéditions où je fais le Giaffar. Ce matin nous étions là au milieu de deux cents ouvriers qui maçonnaient et qui piochaient en même temps, parce qu'il y a des marais que l'on *défriche*, pour ainsi dire, pour en faire un jardin à cette manufacture. Eh bien, l'empereur était tout aussi calme que s'il eût été entouré de soldats de la vieille garde. Il regardait les maçons travailler, et particulièrement l'un d'eux, qui remuait son bras avec peine et paraissait moins agile que ses camarades...

« — C'est singulier, dit l'empereur, on dirait que je connais ce visage-là. »

Et il continuait à fixer le maçon, qui, à son tour, ayant avisé le petit homme, dont l'œil ne le quittait pas, s'en fut chercher sous son chapeau presque

rabattu qui ce pouvait être. L'enquête ne fut pas longue et l'ouvrier, ancien soldat, reconnut son général. La bâche qu'il venait de remplir, tout auprès de nous, lui tomba des mains et les genoux lui tremblèrent.

« — *Mon général!* s'écria-t-il d'une voix étouffée...

« — Eh bien, eh bien, qu'as-tu donc, mon vieux brave? lui dit l'empereur en allant à lui. Tu m'as donc reconnu? Eh! pardieu, moi aussi je t'ai reconnu? Tiens, demande à Duroc. Je lui ai dit : « Voilà un visage que je connais. » Et à présent je te remets tout à fait. Tu était dans la 32ᵉ. Tu étais caporal et tu as été blessé au pont d'Arcole, pardieu!

Le maçon répondait en inclinant la tête à chaque mot de l'empereur, en ne disant jamais un autre mot que :

« — Oui, mon général.

« — Ah çà! pourquoi t'es-tu fait *gâcheux* de plâtre? Puisque tu peux lever une bâche, tu peux bien porter un fusil!

« — Non, mon général, reprit le *gâcheux* en jurant énergiquement, non, je ne puis pas lever un fusil!

Et il fit voir qu'en effet son bras se levait à peine à la hauteur de l'épaule.

« — Mais tu étais dans la garde à Austerlitz, poursuivit l'empereur, car c'est bien toi qu'on appelle Bernard, et tu es enfant de Paris?

« — Oui, mon général, c'est vrai tout ça.

« — Et pourquoi n'as-tu pas les Invalides?

« — Je les ai eus mon général, mais...

« — Ah! ah! oui, je me rappelle très bien à présent...

Et je vis le front de l'empereur se rembrunir.

« — Le maréchal Serurier ne m'a pas donné de bonnes notes sur ton compte. Qu'est-ce que cela veut dire? Si ton opinion n'est pas celle qui convient au gouvernement, il faut alors quitter la France et t'en aller bâtir des maisons en Amérique...

« — Mais, mon général, il faudrait pour cela quitter non seulement mon pays, mais vous, que j'aime encore plus que lui.

« — Moi? dit l'empereur en riant. Pardieu, voilà qui est curieux. Comment donc arranges-tu ton attachement pour moi avec ta haine pour l'empire?...

« — Parce que, mon général, parce que... c'est que... voyez-vous... c'est que... c'est vous!

— Je suis sûr, poursuivit le duc de Frioul, que cet homme n'a pas du tout songé à la valeur immense du mot qu'il venait de dire. Ce n'est pas qu'il n'en eût la pensée intime. Mais il ne l'aurait pas traduite alors par la sublime simplicité de ces seuls mots : « C'est vous! »

L'empereur en a été frappé. Il comprit alors et cet homme et son âme, qui est, j'en suis sûr, grande et belle. Il n'y a pas jusqu'à cette continuité dans sa conduite à vouloir toujours appeler l'empereur : *Mon général !* qui n'eût son côté lumineux dans cette petite histoire... d'autant que jamais il n'eut l'air insolent et ne manifesta la volonté de braver. Cela est si vrai, que je n'en fus pas frappé d'abord, et que je ne vis dans cette innovation qu'une habitude du vieux soldat.

L'empereur le regardait avec des yeux où se peignait bien un peu de mécontentement, mais où cependant se voyait encore plus de bienveillance. Le vieux soldat était là, devant nous, le bonnet à la main, et

tout aussi respectueux que sous les armes, à une parade des Tuileries...

« — Ah çà ! est-ce que tu n'a pas la croix ?

Le maçon entr'ouvrit sa veste, et sa croix brilla sur sa poitrine...

« — Elle est à sa place, dit Bernard. Vous me l'avez donnée à la bataille de Wagram, mon général, pour une balle que ces damnés Autrichiens m'avaient envoyée dans la poitrine. Vous passiez là comme on me relevait, et quand vous avez su que j'avais attrapé ma taloche en brave homme, vous m'avez donné la croix. Oh ! c'était un fameux emplâtre que vous m'avez appliqué là, allez. Aussi je dors avec. Elle ne me quitte jamais. Par exemple, quand je travaille, je la mets dans ma veste.

« — Pourquoi cela ? dit l'empereur. Crois-tu donc que ton métier fasse du tort à ta croix ? Ton état est honorable, entends-tu, et tu ne dois pas rougir de lui. Que penseront de toi tes camarades et tous ceux à qui tu prêches la république ? Ils doivent bien rire de toi, mon pauvre Bernard, car enfin c'est par fierté ce que tu fais là.

Le pauvre Bernard ne savait où il en était. Il se rappelait en ce moment que ses camarades s'étaient d'abord moqués de lui et ensuite qu'ils s'étaient fâchés. Il baissa les yeux. L'empereur lui dit après un moment de silence :

« — Tu as la pension de ta croix. Je suis fâché que le maréchal ne m'ait pas demandé ce qu'il fallait faire de toi avant de te mettre ainsi à la porte de la retraite des braves gens. Y avait-il quelque autre raison pour te renvoyer comme on l'a fait ? Allons, dis-moi la vérité.

« — Mon général, il y en avait une autre, pour dire tout. Je me laissais un peu aller les décadis, voyez-vous... je veux dire les dimanches. J'ai été puni plusieurs fois. Et puis est arrivée cette histoire[1], vous savez, mon général. Et, ma foi, alors je me suis dit : « Puisqu'on t'as mis à la porte, il faut aller manger « la soupe ailleurs. » Et je me suis mis à gâcher du plâtre. Mais tout de même ça me fait de la peine d'être hors de la maison. Et si c'était un effet de votre bonté, mon général, reprenez votre vieux soldat.

Il releva tout à fait sa tête pour mieux voir l'empereur et sa figure, paraissant alors entièrement éclairée, montra une physionomie expressive et d'autant plus persuasive, en ce moment, que de grosses larmes lui coulaient des yeux et tombaient, comme dans une rigole, dans une large et longue cicatrice qu'il avait au milieu de la joue gauche. L'empereur ne lui répondit rien, mais le fixa longtemps. Il me demanda ensuite ma bourse, en tira trois napoléons et, les donnant à Bernard :

« — Voilà pour boire à ma santé avec tes compagnons, Bernard. Allez déjeuner. Voilà l'heure, et surtout ne vous grisez pas, car alors je serais obligé de payer votre journée à votre maître. Adieu, mes enfants !

« — Vive l'empereur ! vive l'empereur ! s'écrièrent tous les maçons. Et, l'entourant aussitôt, ils jetèrent leurs outils, leurs bâches et voulaient lui baiser les mains. Bernard se tenait à l'écart et était le seul qui ne dit rien, mais il pleurait, et dans ces larmes du

[1] L'*histoire*, comme il l'appelait, c'est qu'un jour étant ivre il avait crié : *Vive la république!*

vieux brave il y avait plus d'amour que dans tous ces cris répondant à un don d'argent. L'empereur s'approcha de Bernard et lui dit :

— Bernard, il faut aller voir de ma part le général Songis[1] ou le maréchal Bessières. Ou bien, si tu l'aimes mieux, il faut venir au château et tu demanderas ce jeune homme-là, vois-tu. (Et il frappa sur l'épaule de Duroc.) Tu lui parleras, et il aura quelque chose à te dire de ma part.

Il s'en fut après avoir ôté son chapeau à tous les ouvriers, qui, ravis de sa visite, de son *aubaine*, répétaient tous le cri de : Vive l'empereur ! même longtemps après qu'ils ne le voyaient plus.

Cette histoire me frappa vivement lorsque Duroc me la raconta. Quant à lui, il y faisait moins attention, parce que cela se rencontrait sous différents aspects presque tous les jours. Cependant il convint avec moi que celle-ci était d'une tout autre nature, il y avait du beau romain dans ce Bernard. L'empereur le comprit, cet homme. Il le comprit avec son génie, et cela parce qu'il ne l'avait pas écouté en roi. Le souverain se serait fâché. Le héros non seulement pardonna, mais devina la grandeur d'âme du soldat. Bernard ne fut plus maçon. Il eut une place dans l'administration du palais. Il s'habitua enfin à dire SIRE et VOTRE MAJESTÉ, quand il parlait de l'empereur. Mais le curieux de la chose, c'est que surtout depuis la chute de l'empire il est devenu tellement impérialiste, qu'il fendrait la tête au premier qui manquerait de dire en parlant de l'empereur : SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI.

[1] Parce que, étant infirme, on pouvait l'employer dans le train d'artillerie de la garde.

Il était fort républicain avant d'entrer dans la garde, mais, avant tout, dévoué à l'empereur. Ce Bernard qui avait fait le siège de Toulon, les campagnes d'Italie, celles d'Egypte, avait conservé pour le général Bonaparte une sorte de culte. Il ne voyait rien au delà de ce titre de général immortalisé par les plus admirables victoires. Aussi ne le lui ôta-t-il pas dans son esprit. Mais lorsque l'empire fut établi, et au moment des signatures, il s'en fut chez le maréchal Davout et lui dit qu'il ne voulait pas signer POUR. Le maréchal ou celui qui tenait sa place, en parla à l'empereur. L'empereur, qui voulait que tous les votes fussent libres, ordonna que Bernard signerait comme il le voudrait, ce qu'il fit au bas d'un NON, mais avec des vœux pour son général et l'offre de son sang et de sa vie. Lorsqu'il fut blessé à Wagram, l'empereur, qui voulait avant tout conserver de bons soldats et de bons Français, lui donna la croix, après l'avoir fait soigner comme s'il eût été attaché à son état-major. Ce caractère lui paraissait original, et il est même étonnant que cet homme n'ait jamais été plus loin que le galon de caporal. Il écrivait assez bien. L'empereur l'oublia pendant deux ou trois ans. Puis vint cette affaire des Invalides, où Bernard avait non seulement parlé avec peu de retenue, mais crié plusieurs fois : « Vive la république ! » Il pérorait, parlait. Enfin il fit si bien que le maréchal le mit *à la porte*, comme il le dit lui-même.

En racontant à Duroc comment il avait suivi cet homme, l'empereur était sublime de simplicité et de bonté.

— Ce même jour-là, dit le duc de Frioul à Junot, je t'assure qu'il m'a parlé de toi, en rappelant le siège

de Toulon, et qu'il m'en a parlé comme de l'ami qu'il aime le mieux, avec Marmont et moi. Je te l'affirme sur l'honneur d'un frère d'armes, Junot...

Junot s'approcha du duc de Frioul et lui prit la main :

— Tu me le jures? lui dit-il...

— Sur l'honneur, sur mon enfant!

— Il n'en était pas besoin, Duroc, ta parole suffisait. Oui, il est toujours le même, n'est-ce pas? Eh bien, je partirai! J'irai le servir là où il me dira d'aller... Et au fait, qu'importe que mon sang coule au Nord ou au Midi? Seulement je voudrais que l'empereur me donnât, comme en Portugal, la possibilité de correspondre avec lui directement. Crois-tu qu'il le veuille?

— J'en suis sûr.

— Comment cela!

— Parce qu'il me l'a dit.

— Duroc, dit Junot tout joyeux, demande-lui pour moi une audience pour demain matin.

Le lendemain il vit l'empereur. Napoléon fut aussi bon, aussi aimable pour lui qu'il l'était quand il voulait l'être. Junot partit pour l'Illyrie, où je devais aller le joindre, quand l'état de souffrance où me mettait ma grossesse me le permettrait. Junot devait d'abord s'établir à Trieste et puis préparer mon habitation à Venise[1].

[1] Laybach était le chef-lieu du gouvernement de l'Illyrie. Mais, comme Junot était en même temps gouverneur de Venise et que cette dernière résidence était plus agréable, je l'avais choisie.

CHAPITRE XI

Enthousiasme de la France pour la cause nationale. — La patrie en danger. — *Aux armes!!!* — Le maréchal Macdonald abandonné. — Trahison. — Le général York. — Taurogen. — Réponse à M. de Chateaubriand. — La brochure. — Le roi de Naples. — Le prince Eugène. — Brouille de Murat et de Napoléon. — Cause de cette brouille. — Le général Cavalgnac. — M. Godefroy de Cavaignac. — Son éloge. — Querelles du roi de Naples et de sa femme. — Il ne veut pas être mené. — Le second *Bacciochi*. — Le comte Daure. — Le duc de La Vauguyon. — Demande de Murat. — Décret de l'empereur. — Les Français napolitains — Bouderie de Murat. — Le couloir secret. — M. Mazois. — Son éloge. — *L'entremur*. — Le beau jeune homme et le gros petit homme. — Lettre de Napoléon à sa sœur et à Murat. — Il n'a du courage que comme *un moine ou une femme*. — Marie-Louise. — On ne l'aime pas. — Pourquoi cela? — Ses galopades. — La jeune bourgeoise de Paris et le capitaine de l'armée d'Espagne. — Infidélité. — Folie et mort de Claire.

On a reproché à la France d'avoir abandonné la cause de Napoléon en 1814. Peut-être à cette époque y eut-il vraiment un découragement qui influa sur la conduite des Français, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'en 1813, l'élan national était admirablement beau et me rappelait à moi, jeune femme, ce que j'avais vu, toute petite enfant, au commencement de la Révolution, c'est-à-dire en 1794 et 1795. La patrie était de nouveau en danger. Napoléon le disait avec sa voix forte et puissante, et la France l'entendait.

Elle comprenait. Les revers de la retraite de Russie étaient affreux, sans doute, mais tel était l'amour qu'on portait à cet homme que nul reproche ne sortait de la foule du peuple. Quelques voix s'élevaient et disaient parfois quelques sottes ou même quelques spirituelles paroles, mais qu'est-ce que cela faisait? La France entière marchait après la gloire et la suivait fidèlement, car le souvenir de vingt ans de victoires ne pouvait être effacé par une défaite qu'on pouvait justifier encore en montrant la confiance que Napoléon devait avoir dans ses alliés. Il ne chercha pas cependant cette justification aux dépens de l'honneur d'un autre. Il se contenta d'appeler *aux armes!* Et, comme au temps où la défense de la liberté armait la France entière, on vit deux cent cinquante mille hommes[1] courir aux drapeaux aux seuls mots de l'*invasion étrangère*. Ce mot fut électrique. La Prusse, qui fut la première, comme toujours, à sonner la cloche de la défection, fit alors l'indigne affaire de *Taurogen*. Le général York abandonna le maréchal Macdonald[2] qui avait pénétré victorieusement dans la *Samogitie*, attaqué et entamé la Livonie et menacé Riga. Il fut contraint d'abandonner ses succès et non seulement de *reculer*, mais de voir son indigne allié signer une convention avec les Russes! Macdonald fut donc obligé de rétrograder jusqu'à Lawartz et l'Oder, au lieu de vaincre et de s'établir chez l'ennemi.

Mais à la vue d'une trahison si lâche — une trahi-

[1] Le Sénat ordonna, le 11 janvier 1813, une levée de 250,000 hommes.

[2] Il faisait l'extrême gauche de la grande armée.

son qui formait le digne complément d'une conduite toujours cauteleuse depuis vingt-cinq ans, de ce même abandon qui avait toujours été tenu en réserve pour une défaite, comme à Austerlitz, lorsque M. d'Haugwitz portait les deux lettres dans sa poche — à la vue de cette perfidie, notre jeunesse, et même les pères, crièrent : *Aux armes!* encore plus haut. La France devint un camp, les villes un arsenal particulier où se forgeaient les armes. L'empereur, infatigable au milieu de cette tourmente intérieure qui lui annonçait des événements différents enfin de ceux qui formaient sa carrière depuis tant d'années, activait tout par cet esprit créateur et vivifiant qui nous avait redonné l'existence depuis que nous nous étions donnés à lui.

Mais au premier cri d'alarme, tout un parti se leva contre lui, — contre lui, son bienfaiteur! — et répudia nos conquêtes, notre gloire, nos lauriers. Ils étaient sanglants, ces lauriers! disaient-ils. Eh! quels lauriers ne le sont pas? Ils ont, dit-on, coûté des milliers d'hommes à la France! Mais la révocation de l'édit de Nantes a frappé d'expatriation plus de trois cent mille familles. Parmi ces malheureux, combien n'y avait-il pas de vieillards abandonnant le toit, le champ paternel, pour aller mourir sur une terre étrangère! Croit-on qu'à l'agonie de ces infortunés leur cri de désespoir ne résonna pas avec un éclat plus retentissant[1] au pied du trône de Dieu, pour deman-

[1] Voyez une brochure de moi qui parut en 1831, intitulée : *De la Liberté, avant, pendant et après la Restauration*, réponse à M. de Chateaubriand, avec cette épigraphe :

« France, écoute ce qui retentit à tes oreilles. Les servitudes et les humiliations du passé, voilà ce qu'on redemande comme

der vengeance contre Louis XIV, que le boulet frappant le soldat de Napoléon au milieu des batailles? Et quant aux autres reproches qu'on avait à lui faire, fussent-ils réels aussi bien que futiles, ils ne vaudraient pas encore les cages de fer du château de Loches, l'édit sur les chasses du bon roi Henri IV, et les passe-temps *de la fleur de chevalerie*, qui menait joyeusement sa cour et ses maîtresses voir brûler les sectaires à petit feu pour distraire et réjouir un chacun. Allons, il ne faut pas non plus crier ainsi *tollé* après Napoléon. Il n'en a pas tant fait.

Il me faut maintenant parler d'un des plus grands et des plus graves motifs de ses malheurs et de sa chute.

J'ai raconté dans le précédent chapitre le départ du roi de Naples pour *son royaume*, laissant au prince Eugène le commandement de l'armée qui lui avait été confiée par Napoléon. C'était un dépôt sacré que l'empereur lui mettait entre les mains. Et il ne le vit pas!

légitime. Les préjugés de l'ignorance et le culte du despotisme, voilà ce qu'on préconise comme fondement de l'ordre social. »

(*Faits civils de la France*, Tissot, t. i.)

Cette brochure, sans nom d'auteur, fut faite et publiée pa[r] moi en réponse à la première que fit paraître M. de Chateaubriand en avril 1831. Malgré ma profonde admiration pour so[n] beau talent et son noble caractère, je ne me trouvai pas être d[e] son opinion... à cette époque (mai 1831). Comme mes Mémoire[s] n'avaient pas encore paru, je ne voulus pas mettre mon nom [à] un ouvrage politique, surtout pour mon entrée dans le mond[e] littéraire. Des motifs personnels me firent ensuite retirer cet[te] brochure, au moment où parurent mes Mémoires. Elle aura [sa] place dans un recueil de *Mélanges littéraires* que je me propo[se] de publier.

Il abandonna ces restes précieux d'une troupe de braves, rejetant sur le vice-roi d'Italie le poids immense de cette responsabilité que Napoléon lui avait remise comme une préférence donnée au plus brave et au plus digne. Il quitta *le danger* enfin — car il faut le dire — il abandonna l'armée à Posen et retourna à Naples.

Il est à propos de faire ici une remarque qui peut jeter du jour sur l'obscurité de cette époque de sa vie.

Depuis longtemps une aigreur presque haineuse avait remplacé les sentiments qui unissaient les deux beaux-frères, sentiments qui, du reste, n'avaient jamais été ceux de l'amitié. Napoléon n'aimait Murat qu'en raison de sa bravoure et du parti qu'il en pouvait tirer. Je prie de croire que je ne parle ici d'après aucune impression personnelle. Ce sont des renseignements positifs et dégagés, au contraire, de toute partialité... L'empereur n'avait pas pour Murat ce sentiment de profonde amitié qu'il avait pour tous ses anciens officiers de l'armée d'Italie. Il se moquait ouvertement de lui, lorsqu'il n'était pas à l'armée, et certes beaucoup d'entre nous l'ont entendu rire du roi de Naples et l'appeler *le roi Franconi*. Cette inimitié, ou plutôt, pour parler plus juste, cette répulsion datait de plus loin et la cause en était bien connue à ses amis les plus intimes. Je retrouvais encore hier, en cherchant parmi des notes, une lettre de Junot qui est bien explicative à ce sujet. Mais laissons cela.

Le motif qui rendait le roi Joachim presque l'ennemi de son beau-frère avait pris sa source dans tout ce qui se passa lors de son expédition contre la Sicile

(1809). Murat se fit braver par la flotte anglo-sicilienne, qui vint même prendre *Procida* et *Ischia*. Il eut cet élan de bravoure qui lui était propre et lui fit crier *en avant!* sans savoir même s'il était suivi. Il prépara une descente en Sicile. Le passage fut ordonné et une division, celle du lieutenant général Cavaignac[1], passa de l'autre côté du phare. Les autres divisions ne le suivirent pas. Pourquoi? Voilà ce que je ne sais ni ne puis expliquer. Mais le roi de Naples le traduisait de la façon la plus injurieuse pour son beau-frère. Son expédition était manquée. Il attribua le non-succès à l'empereur, crut qu'il avait donné des ordres secrets et revint à Naples, honteux comme un vaincu et la vengeance au cœur. Ce fut dès cet instant que l'aigreur se mit entre eux. La plus amère correspondance s'établit entre la cour des Tuileries et celle de Naples. La mésintelligence suivit bientôt et ne fut pas ce qu'elle aurait été si Ferdinand eût été à Naples, car les rapports de famille une fois troublés, ne sont remplacés que par la haine. Murat se plaignit hautement. La reine, qui depuis longtemps vivait dans une sorte d'opposition tacite avec lui pour des détails d'intérieur tout à fait privés, voyant un prétexte pour la guerre prit parti contre le roi. Et le palais de Naples vit le scandaleux spectacle d'une lutte maritale entre le roi Joachim et la reine Caroline.

Ces dissensions atteignirent des personnes de leur cour. Tout devint prétexte pour le roi, tout devint

[1] Oncle de M. Godefroy de Cavaignac, de ce brave et digne jeune homme, aussi loyal, dans son opinion, qu'habile et capable de la conduire.

prétexte pour la reine. Un médecin, un chirurgien, je ne sais lequel des deux, mais je sais qu'il s'appelait *Péborde*, était très aimé du roi et, par conséquent, détesté de la reine. Péborde voulait épouser une jeune et charmante personne, Élise de Saint-Même (fille de Mme de Saint-Même, amie de ma mère, et dont j'ai beaucoup parlé dans mes premiers volumes). Cette affaire, qui eût été toute simple si le roi et la reine avaient bien voulu ne pas s'en mêler, fut une véritable guerre à mort. Joachim, comme tous les hommes qu'on *mène*, criait du haut de sa tête qu'il ne voulait pas être *mené* par sa femme, qu'il ne voulait pas être un *second Bacciochi*.

Il vit dans l'armée française une sorte d'auxiliaire pour seconder la reine. Les emplois principaux de sa cour étaient en grande et majeure partie occupés par des Français. C'était M. Paul de La Vauguyon qui était colonel général de sa garde et qui, en sa qualité de Français, devait lui porter ombrage. C'était M. le comte Daure, qui, sous le même titre *exactement* que M. le duc de La Vauguyon, devait l'inquiéter, étant ministre de la guerre. C'était... ma foi, la place me manque pour en faire la liste.

Le fait important est de dire que Murat demanda le rappel des troupes françaises. L'empereur fronça le sourcil et répondit par un *non* très sec. Alors Murat tomba dans des méfiances absurdes, même par leur excès. La reine et lui devinrent presque ennemis et l'intérieur du palais de Naples fut un enfer. Une nouvelle demande, tout aussi maladroite et surtout intempestive, acheva de mettre la mésintelligence entre les deux couronnes. Murat demanda que tous les Français qui était à son service fussent naturalisés

comme Napolitains. La chose était maladroite de toute manière.

— Ah ! ah ! dit l'empereur, il ne se regarde donc plus comme Français lui-même, notre frère.

Et dans la colère que lui fit éprouver cette démarche de Murat, Napoléon, pour toute réponse, fit aussitôt paraître le décret suivant, dont jamais Joachim n'oublia les paroles :

«... Considérant que le royaume de *Naples fait partie du grand empire*; que le prince qui règne dans ce pays *est sorti des rangs de l'armée française;* qu'il a été élevé sur le trône *par les efforts et le sang des Français*, Napoléon *déclare* que les citoyens français sont, *de droit*, citoyens du royaume des Deux-Siciles. »

J'avais alors un grand nombre d'amis à Naples. J'en avais, non seulement dans l'intérieur intime du roi et de la reine, mais dans toutes les positions, et, pour dire la vérité, j'ai même été mieux instruite par ceux qui n'étaient rien, que par ceux qui avaient, par honneur, l'obligation de se taire. Eh bien, *tous* n'ont eu qu'une voix pour me rapporter combien la conduite de Murat fut absurde et ridicule dans cette circonstance. Il bouda comme un enfant, ôta[1] sa croix *de la Légion d'honneur* et même le grand-cordon de l'ordre. Il s'en fut à *Capodimonte* et là, perpétuellement en querelles avec la reine, ils donnèrent tous deux le scandaleux spectacle d'une dissension qui recevait un jour honteux de ses motifs. Des intrigues basses et privées l'envahirent tout entier. Il passait

[1] Pendant un jour seulement. Mais il l'ôta pendant vingt-quatre heures, et *par humeur*.

quelquefois une partie des nuits à lire de nombreux rapports de police, tous plus alarmants les uns que les autres et d'autant plus inquiétants, pour lui, que ceux qui les rédigeaient connaissaient le côté vulnérable de l'homme[1]. Il oubliait, pour satisfaire ce goût

[1] J'ai eu un ami qui était à Naples à peu près vers cette époque. C'était le bon, l'aimable et le savant Mazois. Il a vu cette cour de Naples avec les yeux d'un homme d'esprit et l'âme d'un loyal et honnête homme. Il était bien curieux à entendre sur le théâtre de la cour et ses acteurs.

Il était architecte, comme chacun sait. Il fut employé, je ne veux pas dire par lequel des deux époux, à faire différents travaux au palais de Naples et à celui de Casente. Dans des temps aussi orageux, qui rappellent les troubles Guelfes et Gibelins et les querelles de Jeanne, il était à propos de prendre ses précautions contre un danger. En conséquence, Mazois fit faire un couloir secret, pratiqué entre deux murs et susceptible de laisser passer un homme... Ce couloir servit longtemps *à une personne*. Puis, les intérêts changèrent. Je ne sais pas s'ils étaient politiques ou non, cela ne me regarde pas. Je suis *historienne*, et voilà tout. Le fait est que le voyageur du couloir changea et que l'*entremur* fut parcouru par un autre homme. Les rendez-vous sont toujours à heure fixe, qu'ils soient pour décider du sort d'un empire ou de la vie d'une femme. Or, l'heure de ce premier rendez-vous était passée depuis longtemps, et personne ne paraissait. *Celui* ou *celle* qui attendait, impatienté de cette attente, prit une lampe et entra dans le passage, où était l'explication du retard. Le premier voyageur était un grand et beau garçon, svelte, élégant de tournure et tout à fait destiné à voyager dans un entremur. Mais l'autre, quoiqu'il fût un homme des meilleurs et des plus spirituels, et même des plus supérieurs, n'en était pas moins un peu trop sphérique pour le passage, qui certes n'avait pas été fait pour lui. De manière que, s'y étant engagé, il ne pouvait ni avancer ni reculer et se trouvait pris comme dans une souricière. Il en sortit cependant et, le lendemain, le pauvre Mazois fut tout *pantois* d'avoir fait un passage secret dans un palais de *rois* et de *reines*, où toutes les tailles ne pouvaient pas passer.

de délation et d'espionnage, ce qu'il se devait à lui-même. Il voyait de vils espions. Il leur parlait, il les accueillait. C'était en même temps une honte et une pitié. Mais il avait *du bon* dans l'âme. Aussitôt que le tambour battit en 1812, il redressa sa tête et parut écouter si l'empereur l'appelait. Quand il entendit sa voix, il parut hésiter. Cependant il était résolu. Il partit pour la Russie. Mais son cœur était ulcéré et ce fut alors qu'il en donna des marques. Le moment était mal choisi. Du reste, toujours aussi brave *sur le champ de bataille*, comme le disait l'empereur, il fit dans cette campagne de Russie tout ce qu'un homme peut faire de plus vaillant et de plus déterminé. Il gagna des batailles, fut vainqueur des Russes et ajouta à la gloire de nos aigles. Voilà pour la vérité. Quelque tort qu'on ait à reprocher à un homme, la vérité avant tout. Dans cette horrible retraite de Moscou, l'empereur était entouré d'un bataillon qui pouvait à bon droit être nommé *le bataillon sacré*. Là, des colonels et des maréchaux de camp faisaient le service de sous-officiers, des lieutenants généraux celui de capitaines et de lieutenants. Murat en était le colonel. Il y a une sorte de souvenir de la chevalerie dans cette troupe d'hommes à épaulettes d'or se faisant gardiens de leur bien-aimé. Et Napoléon l'était encore pour eux à cette époque, bien qu'il crût ne voir autour de lui que des ingrats, comme il me le disait dans l'audience que j'eus de lui au retour de Russie.

On a prétendu, dans je ne sais plus quelle biographie ou quel ouvrage, que, lorsque Murat reçut le commandement des mains de l'empereur, il lui dit qu'il consentait seulement à conduire l'armée sur le

territoire prussien et que, aussitôt arrivé à Kœnisberg, il s'en irait à Naples. Il ne faut que connaître l'empereur pour douter complètement de cette version. C'était bien lui qui, au moment où Murat lui avait donné des sujets de mécontentement graves, aurait été en recevoir la loi, lui qui ne la voulut jamais recevoir d'aucune autre puissance en Europe. C'est absurde à prétendre. J'ajouterai que le *Moniteur* du 8 février, lorsqu'il apprit que Murat avait abandonné le commandement laissé par la confiance, prouve tout le contraire. Voici l'extrait du *Moniteur* :

« Le roi de Naples étant indisposé, à dû quitter le commandement de l'armée, qu'il a remis au prince vice-roi. Ce dernier a plus l'habitude d'une grande administration ; il a la confiance entière de l'empereur... »

Le 26 ou le 24 janvier précédent, Napoléon avait déjà écrit à sa sœur Caroline :

« Le roi de Naples a quitté l'armée. Votre mari est très brave *sur le champ de bataille*, mais il est plus faible qu'une femme *ou qu'un moine* quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage moral. »

Plus tard, dans le mois de février ou de mars, il écrivit à Murat lui-même :

«... Je ne vous parlerai pas ici de mon mécontentement... sur votre conduite depuis mon départ de l'armée, car cela provient de la faiblesse de votre caractère. Vous êtes un bon soldat, vous vous battez bravement sur le champ de bataille. Hors de là vous n'avez ni caractère, ni vigueur. Au reste, je présume

que vous n'êtes pas de ceux qui croient *que le lion est mort* et qu'on peut... Si vous faisiez ce calcul, il serait complètement faux... *Vous m'avez fait tout le mal que vous pouviez me faire depuis mon départ de Wilna. Mais je ne veux plus parler de cela. Le titre de roi vous a tourné la tête. Si vous désirez le conserver, conduisez-vous bien...* »

Cette lettre écrite à Murat, en 1813, acheva l'ouvrage de l'article du *Moniteur* et il devint l'ennemi de Napoléon.

C'est ici le lieu d'observer que l'empereur a toujours eu une pensée singulièrement fausse dans cette coutume de faire insérer dans le *Moniteur* des personnalités offensantes. Il s'est peut-être fait plus d'ennemis avec ce malheureux journal qu'avec son canon. L'article de la reine de Prusse, article injuste, au reste, autant que faux, celui du prince royal de Suède, de M. de Stadion, celui de M. de Metternich et puis lord Castlereagh, et mille autres, tout ce qui fut inséré, depuis 1803 jusqu'en 1814, contre le prince de Galles, depuis Georges IV, fut peut-être un plus sûr moyen de haine que tout ce qu'avaient légué M. Pitt et nos longues guerres. Je ne parlerai pas des particuliers, dont Napoléon blessait les réputations au cœur; mais j'ajouterai seulement qu'il est hors de sens pour moi que cet homme, le plus grand des hommes, eût recours à de si petits moyens, qui donnaient la mort comme des vipères, lorsque souvent il ne voulait infliger qu'une punition.

Pendant ce temps, les nuages s'épaississaient de plus en plus et l'orage approchait chaque jour. Pendant ce temps, que croyez-vous que faisait celle qui

aurait dû trembler et s'inquiéter que le canon autrichien vînt gronder sur les hauteurs de Montmartre? Que faisait Marie-Louise enfin? De la tapisserie. Elle jouait du piano, s'en allait voir son fils, comme je je vous l'ai déjà dit, à une heure fixe, se le faisait apporter de même, et l'enfant, qui connaissait mieux sa berceuse que sa mère, voulait à peine lui donner sa petite joue rosée pour que l'autre y posât ses lèvres. Et pourtant, comme l'empereur l'aimait, mon Dieu! Il l'aimait plus que jamais il n'aima une femme, et Dieu l'a puni par celle-là même qu'il préféra à l'autre.

Marie-Louise n'était aimée d'aucune de nous, et cela était fort naturel. Constamment retirée dans son intérieur le plus intime, elle ne voyait en familiarité que la duchesse de Montebello. Sans doute le choix était bon, mais cependant elle aurait pu avoir plus de *laisser-aller* dans ces petites soirées que l'empereur lui avait organisées en y admettant seulement quarante à cinquante femmes qui, *se relayant*, c'était le mot, faisaient que, chaque jour, elles étaient douze ou quinze. Cela comprenait les dames du palais et les maisons des princesses de la famille impériale. C'était peu amusant. J'en ai rendu compte. Et si ce n'eût été l'oreille de l'impératrice, qui faisait son devoir de tourner pour le bon plaisir de chacun, on s'y serait bien impérialement ennuyé. Quant à Marie-Louise, elle passait son temps comme je viens de le dire, montant à cheval, non pas du tout comme Catherine Ire pour accompagner l'empereur à la guerre, mais pour *galoper*. Je crois que le mot est littéralement juste. Elle *galopait* pour *galoper*. Et cependant l'Europe entière armait contre l'homme

qui était son mari devant Dieu, devant les hommes, la moitié de sa vie, le père de son enfant! Et dans cette Europe dont les flots allaient peut-être nous submerger, étaient son père, ses oncles, son frère! N'avait-elle donc pas une parole à leur dire? Ne pouvait-elle se présenter à eux en s'écriant :

— Cette terre de France, c'est le patrimoine de mon fils! C'est ma nouvelle patrie! Ne la ravagez pas !...

Mais non, elle fut muette. Toujours, toujours muette!

Il arriva à cette époque une histoire bien tragique, que l'on fit disparaître à cause de l'homme et à force d'efforts, du journal causeur du monde. Ce fut d'autant plus facile que, les intérêts privés se rattachant alors aux intérêts généraux, il était impossible de distraire son attention de la commune tragédie qui se représentait sur le grand théâtre. Depuis, il s'est écoulé tant d'événements et de jours qu'on peut parler du fait dont je fais mention, sans craindre d'ailleurs d'être indiscret. Cette histoire offre une réunion d'incidents plus extraordinaires qu'aucun roman ne peut, certes, en présenter.

Dans une honnête famille bourgeoise de Paris, il y avait une jeune fille que je nommerai par son nom de baptême seulement. Elle s'appelait Claire. Cette jeune fille avait un fiancé qu'elle aimait avec une de ces passions que les cœurs de femmes seulement peuvent connaitre, parce que, ayant plus que les hommes la faculté de souffrir, le ciel dans sa justice nous a donné aussi la faculté d'aimer plus qu'eux. Claire avait été accordée à son prétendu lorsqu'elle n'avait encore que treize ans et qu'il n'était que sous-lieu-

tenant. Depuis, il avait agi comme un brave jeune homme et, en 1813, il était capitaine dans l'armée d'Espagne — dans le corps du général Foy [1]. Pendant longtemps il donna de vives inquiétudes non seulement à sa famille, mais à celle de sa fiancée. Il faisait partie de l'armée de Portugal, et j'ai déjà dit combien les lettres avaient eu de peine à passer. Cependant on avait été rassuré sur son compte, lorsque tout à coup on cessa de recevoir de ses lettres. Et cependant l'armée était rentrée en Espagne. Mais Eugène n'y était pas revenu avee elle.

Sa famille et celle de Claire écrivirent au maréchal Bessières qui était alors à Valladolid. Il fit prendre des informations, mais elles furent très longtemps infructueuses. Eugène de S... n'était pourtant pas mort, à ce que disaient les chefs. Qu'était-il devenu? Claire pleurait et son amour de jeune fille, si tendre, si dévoué, donnait alors des larmes à plus d'une douleur. Elle craignait pour la vie de son amant, elle craignait pour son amour.

— Mon Dieu, disait-elle un jour en priant devant son crucifix, faites-moi la grâce de me rendre assez forte pour supporter ce que je crains !

Enfin, le maréchal écrivit lui-même à la famille que le capitaine Eugène de S... était *retrouvé*, Il avait été malade, disait le maréchal, et une famille portugaise des environs de Viseu l'avait humainement recueilli. « Ce qui est rare, ajoutait le maréchal, car l'assas-

[1] Eugène de S... était capitaine dans le corps que commandait le général Foy le jour du combat de Tolosa. Je ne sais et je n'affirme pas qu'il fût sous ses ordres avant ce

sinat suivait presque toujours une rencontre isolée. »

Quelques jours après une lettre d'Eugène confirma celle du maréchal. Il était fort éloquent dans la peinture de sa reconnaissance, mais ne disait pas un mot de son retour, ni de son mariage. En lisant cette lettre, Claire devint froide et pâle :

— Il ne m'aime plus ! se dit-elle.

Un an se passa ainsi... à recevoir des lettres contraintes, et bien évidemment écrites sous l'impression de la seule pitié, et à cacher une peine qui amenait la mort dans le sein de la jeune fille aimante et fidèle. Elle lutta contre la souffrance tant que son âme eût de la force. Mais le jour vint où elle fut anéantie par une nouvelle qui parvint d'une manière confuse à ses parents. On disait qu'Eugène avait enlevé une jeune fille en Portugal et qu'il allait l'épouser. Les parents n'y crurent pas et voulurent lui cacher cette nouvelle. Mais Claire comprit même ce qu'on lui taisait et devina un malheur qu'elle avait prévu. Le lendemain elle avait disparu. Une lettre qu'elle laissa, demandait à son père et à sa mère de lui pardonner d'avoir ainsi disposé d'elle. On la crut morte.

C'est tandis que l'armée de Masséna était en retraite que, plusieurs corps s'étant un peu écartés de l'armée principale, celui d'Eugène se trouva séparé des autres. Lui-même allant un jour en reconnaissance, ou plutôt en *maraude*, comme on le disait alors, et ne revenant pas, ses camarades le crurent assassiné et ils retournèrent au quartier général dans cette persuasion. Il avait, en effet, été rencontré par quelques hommes armés, contre lesquels il avaient voulu se défendre et qui l'avaient blessé ! Ils l'avaient ensuite emporté. Pendant plusieurs semaines sa prison fut supportable

et même douce, car une jeune fille devint sa geôlière, et il l'aima de cet amour passionné qui porte avec lui et en lui bonheur et malheur. La jeune Portugaise l'aima bientôt aussi, plus peut-être qu'elle-même ne l'était. Ce n'était pas de l'amour, c'était de cette passion délirante qui est du feu, de la lave dans ces cœurs de la Péninsule. Eugène ne résista pas. Il oublia Claire, ses engagements, son devoir, la France, tout pour cette enchanteresse aux yeux de velours qui le menait en enfer en lui montrant le paradis.

— Partons, lui dit-elle un jour, je sais le moyen de rejoindre l'armée française sans rencontrer les nôtres. Mais, Eugène, tu me promets que je n'aurai pas à me repentir de mon sacrifice, car pour toi, vois-tu, je quitte ma mère, ma famille et ma patrie !

Eugène la pressa sur son cœur et la regarda sans lui répondre... Son regard s'appuya sur celui de la jeune fille et lui disait tout ce qu'elle demandait. Elle pencha sa tête sur la poitrine du jeune Français et dit seulement :

— Partons !

La nuit suivante, ils quittèrent la maison maternelle de *Dolores*. Ils suivirent des chemins inconnus au jeune homme, mais que Dolores paraissait connaître parfaitement. Trois jours après, ils étaient à Ciudad-Rodrigo et, une semaine n'était pas écoulée, que le jeune capitaine était à la tête de sa compagnie et que Dolores était Mme de S...

Quelquefois Eugène se réveillait de son rêve d'amour et sa pensée rebelle se reportait malgré lui dans cette maison de la rue Saint-Denis, où l'attendait une jeune fille, qui était sa fiancée !...

— Mais elle n'est plus à moi, se disait-il. Je suis sûr

qu'elle est mariée même. Au surplus, il faudra bien que les choses s'arrangent.

Et dans sa dureté, il ne pensait même pas que la pauvre Claire pouvait pleurer.

L'Espagne avait reçu le contre-coup des désastres du Nord. Le roi Joseph, après avoir fait tous les efforts qu'un être humain peut faire, fut obligé de se retirer sur la France. Le malheur de notre destinée militaire a voulu que dans ce moment, où il était nécessaire surtout d'avoir à la tête de nos troupes un homme comme le maréchal Suchet ou le maréchal Soult, l'un fût encore en Saxe et l'autre occupé à faire fuir, de Tarragone, Georges Murray, qui s'en fut en nous laissant son artillerie. Mais qu'importait ce succès? Jourdan, qui commandait l'armée royale, était malheureusement son chef le jour de la funeste affaire de Vittoria. Il était major général et tout était perdu : bagages, artillerie. TOUT enfin était tombé au pouvoir de l'ennemi. La route de France était impraticable. Il fallut y rentrer par Pampelune et cette route était elle-même couverte de *guérillas*. Ce fut là que le général Foy arrêta avec vingt mille hommes presque toute l'aile droite de l'armée anglaise dans cette retraite, au combat de Tolosa (en Biscaye).

A la nouvelle du désastre de Vittoria, l'empereur manda le maréchal Soult auprès de lui.

— Il faut partir pour l'Espagne dans *une heure*, lui dit-il. Tout y est perdu par une impéritie inconcevable. Allez, servez-moi et servez votre pays comme vous savez le faire, et ma *reconnaissance n'aura pas de bornes*[1].

[1] J'ai dit que dans les lettres que je recevais de l'armée il y

Le maréchal Soult partit de Dresde en ayant pour tout renseignement la nouvelle de l'entière destruc-

avait des détails curieux sur des faits intéressant l'empereur et tous ceux qui l'entouraient. En voici un extrait. Il concerne précisément le fait du départ du maréchal Soult.

« ... Nous avons été bien étonnés l'autre jour de voir arriver ici la duchesse de D... Elle est venue y chercher le duc pour des histoires d'intérieur pour lesquelles elle est sans pitié. Parce qu'elle est d'une conduite parfaitement exemplaire et que nul reproche ne peut lui être fait, elle n'entend à aucune concession et il y a eu des explications orageuses... »

Et cette même lettre, commencée un jour, comme toutes les lettres écrites en campagne, n'était finie que huit ou dix jours plus tard. En voici la fin :

« ... Le maréchal Soult est parti pour l'Espagne. C'était le seul homme capable de sauver les malheureux débris que Jourdan a si imprudemment sacrifiés ! Quelle malheur affreux que cette bataille de Vittoria ! Et vous croyez en connaître les détails ? Et bien, vous ne savez rien ! L'empereur a empêché la publication des épouvantables vérités du bulletin. Il y a de bien graves accusations ! Mais il est des fautes pour lesquelles il faut un tribunal tout exprès pour le coupable, et un accusé tout fait pour le tribunal ! Enfin *bahia bahia... usted con Dios !* Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'empereur est, comme Auguste, redemandant ses légions à Varus.

« Mais le départ du maréchal eut un antécédent bizarre. Lorsque l'empereur l'envoya chercher pour lui dire sa volonté et qu'il l'eut transmise à la maréchale, elle lui dit très impérativement : « *Vous ne retournerez pas en Espagne !* » Le maréchal fut un peu étourdi de cette volonté contradictoire, lui si ferme dans ce qu'il entend exécuter. Aussi répondit-il par un haussement d'épaules à cette parole : « *Je ne veux pas que vous* « *retourniez en Espagne !* ».

« J'arrivais chez le maréchal au moment où la conversation était le plus animée. Comme j'apportais de nouveaux ordres qui tendaient à accélérer son départ, nous passâmes dans

tion de l'armée, arriva sur la frontière au moment où les débris de cette belle armée d'Espagne venaient

son cabinet. Il avait l'air soucieux. Je lui demandai ce qu'il avait. Il me dit : « — Il faut bien que je parte et je vais partir. Mais la maréchale ? Elle a, je crois, le diable au corps. On a été lui faire cinquante contes sur moi et sur Mortier, et ce sera une dent difficile à arracher que son consentement. »

« Comme je le connaissais ferme et décidé, et surtout homme de résolution, je le quittai, bien persuadé que l'orage finirait par un coup de tonnerre qui serait l'expression de sa volonté. Mais la chose m'avait parue gaie. L'empereur en vit les traces sur mon visage en rentrant au palais Marcolini, et je lui en dis la raison. Il ne vit pas comme moi. Tout au contraire, il frappa du pied et commanda qu'on fût chercher la maréchale. Elle arriva presque aussitôt. Le maréchal logeait en face de nous. *La scène* fut vive, et en disant *la scène* je dis le mot propre. La maréchale répondit admirablement à l'empereur, parce que jamais elle ne sortit des bornes du respect. Mais elle fut *sévère* et dit très positivement à l'empereur : « — Sire, le maréchal vous doit sa vie et ses services. Mais en vous les donnant ne doit-il rien non plus à ses enfants et à sa veuve ? Voilà six ans que le maréchal use sa santé dans les sables brûlants de l'Andalousie et dans les parties les plus difficiles de la Péninsule. Son dévouement a été reconnu par Votre Majesté, Sire, et pourtant elle n'a jamais fait rien pour lui...

« — Comment ! s'écria l'empereur.

« — Non, Sire, poursuivit la maréchale avec beaucoup de sang-froid, elle a moins fait pour mon mari que pour le maréchal Suchet, par exemple ; et surtout, ajouta-t-elle avec une juste émotion — car elle avait raison — que pour le maréchal Ney. Pourquoi Votre Majesté ne le récompenserait-elle pas de même ? Le titre de prince, sire, serait dignement porté par lui. La pointe de son épée en soutiendrait la couronne, comme la lame a défendu vos frontières. »

« L'empereur fut un moment *accablé*, c'est le mot, sous cette éloquence d'une femme plaidant une cause honorable et juste. Il avait voulu lui parler avec sévérité et il ne sut que continuer

tomber presque expirants sur le sol de la patrie. Il les rallie, leur parle de cette voix puissante comprise par des soldats français quand elle rappelle à la gloire, attaque l'ennemi à Roncevaux au milieu de ces mêmes rocs qui virent tomber Roland. L'affaire fut terrible. Malgré tout le talent de Soult, il ne put redonner la vie à ce qui était mort.

L'armée n'existait plus depuis Vittoria. Repoussés, écrasés par tous les malheurs, ces misérables restes rentrèrent en France, après avoir laissé plus de huit mille hommes sur les rochers de Roncevaux.

Depuis bien des jours, on voyait au milieu de cette horrible déroute une jeune fille pâle et malade, et visiblement aliénée, demandant à tous ceux qu'elle rencontrait, le régiment du capitaine de S... Les soldats l'accueillaient selon l'humeur où ils étaient. Tantôt repoussée, tantôt bien reçue, la pauvre enfant ne pouvait parvenir à rejoindre celui qu'elle cherchait. Une vivandière [1] en eut pitié et la sauva des désastres

une conversation commencée avec une aussi noble fermeté. Néanmoins, le résultat de cette conférence fut que le maréchal est parti pour l'Espagne pour aller rétablir des affaires désespérées. »

Cette relation n'était pas aussi longue dans la lettre que je reçus alors. Elle contenait en revanche des détails sur d'autres questions. Ce que j'ai dit de la suite de celle-ci, m'est parvenu d'un autre côté, et comme le commencement et la fin sont tout aussi bien à la louange d'une femme que j'estime comme épouse, comme mère, et comme femme enfin, je l'ai mise ici comme je l'ai su...

[1] Cette femme, aussi bonne, aussi humaine qu'elle était alors jolie, s'appelle *Rosalie Berger*. Elle a longtemps appartenu au huitième corps et faisait partie de la division du général Clausel (aujourd'hui maréchal). Je l'ai vue souvent à

qui l'auraient enveloppée. Mais il lui restait à peine la force de marcher lorsqu'elles arrivèrent au premier village de France. Dans ce village, elle trouva au moins une partie du repos qu'elle était venue chercher. Elle mourut dans la nuit qui suivit son arrivée, mais sans dire un seul mot qui pût faire soupçonner qui elle était. Dans la matinée du même jour le régiment d'Eugène arriva.

— Capitaine, lui dit Rosalie, il y a ici une jeune fille qui demande après vous depuis Vittoria que c'est une pitié. Je l'ai protégée tant que je l'ai pu, et heureusement pour elle, la pauvre enfant. Mais enfin...

— Une jeune fille ! s'écria Eugène. Où est-elle ?

— Dans cette maison. Mais ne vous pressez pas tant. Ce n'est pas la peine, car la pauvre créature est retournée cette nuit au bon Dieu.

En ce moment, ils entraient dans la cabane où le corps était étendu sur de la fougère et entouré de fleurs des montagnes, que les enfants de la maison avaient mises à la tête et aux pieds de la morte, selon l'usage du pays. Eugène poussa un gémissement sourd et tomba sur ses genoux devant le cadavre. C'était celui de la pauvre Claire !...

Toro, ou elle vendait des fruits pour ma table à mes domestiques

CHAPITRE XII

Premiers mois de 1813. — Coalition continentale. — *Union de la Vertu.* — Dispositions de la Prusse. — Préjugés de l'empereur à son égard. — Politique de l'Angleterre. — M. de Schwarzenberg. — Anecdote. — *Le valet pris pour le roi.* — Les Bourbons en 1813. — L'acte d'autorité. — La lettre cachetée. — Le duc de Rovigo. — Royalisme. — Hartwell. — Proclamation. — Impression qu'elle produit sur l'empereur. — Politique. — Événements.

Pour suivre ma pauvre jeune fille, j'ai anticipé sur les temps. Il nous faut retourner aux premiers mois de 1813 pour marcher avec les événements.

La sixième coalition continentale était formée contre la France. L'empereur avait peut-être provoqué la défection totale de la Prusse par le refus qu'il eut le tort de faire aux propositions de M. de Hardenberg, adressées le 6 février au comte de Saint-Marsan, notre ministre à Berlin. Cette démarche avait pour but de placer le roi de Prusse entre les deux empereurs comme intermédiaire pacificateur. Ce n'est pas que je croie que le roi de Prusse eût alors plus d'affection pour nous que par le passé, mais, depuis nos guerres avec la Russie, il avait été si complètement écrasé par les éclats et les ricochets des deux artilleries combattantes, qu'il voulait, je pense par intérêt pour lui-même et pour son peuple, empêcher de seconde victoire comme celle de Friedland, et de

seconde défaite comme la dernière campagne de Moscou. Je pense donc que la cour de Berlin, surtout le roi, qui est un honnête homme, était de bonne foi lorsque, en 1813, au mois de février, elle offrit sa médiation [1] par cette note dont j'ai parlé plus haut. Deux incidents de peu d'importance empêchèrent non seulement qu'elle fût acceptée, mais que Napoléon donnât quelque créance à cet acte tout amical, qui toutefois, par son apparence protectrice, ne pouvait aussi que lui déplaire. Maintenant examinons toutes les causes du mouvement qui s'opérait alors.

Tout le monde ne sait pas qu'après la bataille d'Iéna l'empereur Napoléon reçut des ouvertures qui lui furent faites par la fameuse association appelée l'*Union de la Vertu* (Tugend-Bund). Cette association, déjà formidable à cette époque, demandait à Napoléon d'affranchir l'Allemagne et de lui donner des institutions représentatives et libérales. Elle voulait reconnaître un grand chef et se mettait à sa disposition. Ceci est positif. L'empereur fit la faute bien impolitique de la refuser. Son refus eut deux résultats funestes pour lui et pour la France. Le premier fut de changer en une ennemie implacable et terrible une force qui pouvait dans ses mains devenir le levier du nord de l'Europe, en mettant à sa disposition toute la

[1] La Prusse proposait sa médiation conciliatrice et, pour prix de son entremise, on devait évacuer la Prusse. Les Français se seraient retirés sur l'Elbe, les Russes sur la Vistule, et la neutralité aurait été accordée aux provinces prussiennes et saxonnes situées entre ces deux fleuves. Les places fortes sur l'Oder, ainsi que Dantzig et Pillau, devaient être remises à la Prusse pour qu'elle les occupât jusqu'à conclusion de la paix. La première chose demandée par la Prusse était un armistice,

jeunesse de cette époque, non seulement en Prusse, mais dans les villes d'Allemagne où il pensait être le plus maître et qui étaient toujours au moment de lui échapper. Et puis la *Tugend-Bund* avait grandi depuis Iéna. Le cabinet du roi de Prusse lui était non seulement ouvert, *mais soumis*. Et ce cabinet était son organe dans les circonstances importantes. Ce fut lui qui détermina le roi Guillaume à partir pour Breslau, où l'on devait discuter d'autres intérêts. La *Tugend-Bund* était donc devenue l'ennemie de Napoléon, et son refus d'être avec eux l'avait mise contre lui. En apprenant que le roi de Prusse était à Breslau, Napoléon sourit avec cette expression que nous lui connaissions, et qui faisait présumer à ceux de son intérieur tout ce qui se passait en lui. La note communiquée à M. de Saint-Marsan fut refusée avec des paroles même assez offensantes. L'empereur avait en ce moment deux motifs qui le portaient à une sorte de violence à demi révélée envers la Prusse. La connaissance qu'il croyait avoir de la trahison du cabinet de Berlin et l'extrême confiance qu'il avait d'une autre part dans celui de Vienne.

— Je n'aime pas la Prusse. Elle a été pour moi *personnellement* déloyale et sans foi. Elle a été pour ma patrie une alliée toujours perfide. Je ne l'aime pas enfin.

Mais je dois à la vérité de dire ici que l'empereur Napoléon fut non seulement injuste pour elle, mais *impolitiquement*, car elle ne voulait pas trahir alors. Ce ne fut que le 27 février que le baron de Hardenberg signa dans cette même ville de Breslau, où le cabinet de Berlin, tout dévoué à la *Tugend-Bund*, avait entraîné le roi, un traité d'alliance *offensive* et

défensive entre la Prusse et la Russie. Il n'était que l'ampliation, a-t-on dit, d'un premier traité stipulé à Kalisch et à Wilna trois semaines avant. Cela est vrai. Mais je puis certifier, *car j'en ai vu la preuve*, que la Prusse ne l'aurait pas ratifié si la note remise à M. de Saint-Marsan avait été acceptée par la France. C'est un fait que je puis affirmer avec assurance. Jusque-là, la Prusse avait conservé avec nous des formes non seulement amicales, mais d'une nature qui devait nous être de quelque prix par l'attitude qu'elles donnaient à la Prusse au milieu des désastres du retour de Russie. Napoléon ne sut ou ne voulut pas non plus distinguer l'effet qu'avait dû produire en Prusse et dans toute l'Allemagne son refus d'accepter la direction du mouvement qui introduisait dans toutes les principautés et souverainetés germaniques un nouvel ordre de choses et de volontés. Par ce refus, il s'attira toute une vengeance nationale. Cependant, et même en entendant gronder l'orage, il s'obstina à ne pas vouloir se mettre à l'abri et ce fut de Breslau que partirent ces édits qui appelèrent sous les armes toute la jeunesse combattante de la Prusse. Trente jours ne s'étaient pas écoulés que 140,000 soldats, brûlant de cette même ardeur militaire que nous avions vue à nos frères et à nos pères en 1792, étaient disposés à résister à Napoléon. Non plus cette fois comme à Iéna, mais le sabre aux dents, le pistolet au poing et la rage au cœur. Ils l'attendaient sur leur frontière, résolus déjà à la quitter pour venir attaquer la nôtre. C'est ainsi que tout se préparait pour l'accabler et nous avec lui. Mais tous ces armements se faisaient dans le silence et l'ombre. Le grand coup d'État européen se préparait mystérieu-

sement. Le cabinet de Saint-James, avec cette même politique qui, en 1782, lui fit accueillir les exilés de Genève [1] pour nous les renvoyer ensuite comme moyen de discorde et d'agitation, lui fit encore adopter cette fois le même parti. Bernadotte et la Russie, la Prusse et l'Autriche, furent soumis à l'Angleterre. Et cependant le talent de l'Autriche était bien de force à lutter contre toutes les autres puissances, étant surtout assisté de Napoléon. Pourquoi donc cette défection? Ce n'est pas aujourd'hui, en 1834, maintenant que le livre de la politique européenne est ouvert à tout venant, et cela pour le bonheur de chacun, qu'il faut nous venir conter une version *metaphysique*. Nous nous mettrions à rire, n'est-ce pas, si l'on nous disait que *c'était pour la morale de cette même pauvre Europe que les puissances s'étaient levées pour arrêter Napoléon dans sa course devastatrice*. Tout cela ressemblerait à des contes bleus. L'Autriche elle-même, si l'empereur Napoléon lui avait rendu, mon Dieu, ses méchantes provinces illyriennes, auxquelles elle tenait comme... à tout ce qu'on n'a pas, s'il avait rendu les provinces illyriennes, je sais et je puis l'affirmer aussi, que le prince de Schwarzenberg aurait coopéré au grand mouvement au milieu duquel il demeura passif et que la neutralisation subite du contingent autrichien n'aurait pas eu lieu. C'est merveille, en vérité, de se rappeler toutes les belles paroles de ces puissances, lorsqu'elles virent le lion malade et déjà languissant! Que de volontés généreuses! Tout était vu sous un jour radieux alors et Napoléon n'était plus qu'un

[1] Dumont, Clavières, Rolland, Marat, etc.

homme, même ordinaire, aux yeux qui, si longtemps, s'étaient abaissés devant le soleil de sa gloire. Tandis que tout se disposait dans l'extrême nord, M. de Stakelberg[1] et sir Horace Walpole se rendaient à

[1] Je sais une histoire sur un M. de Stakelberg, grand-père ou grand-oncle de celui-ci, qui est assez jolie pour trouver place dans des Mémoires contemporains.

Stanislas Poniatowski était alors roi de Pologne. Mais on sait jusqu'à quel degré de *servitude*, si l'on peut se servir de ce mot, la cour de Russie tenait le jeune souverain. La cour d'Autriche y envoya un agent diplomatique, mais sans un caractère ostensiblement accrédité. Cet agent était le fameux baron de Thugut, l'un des hommes les plus subtilement fins et habiles que l'Allemagne ait jamais eus dans ses cours. Arrivé à Varsovie, il apprit des choses qui lui parurent de nature à être non seulement dénoncées à sa cour, mais réprimées dès le même instant autant que cela serait *en sa possibilité agissante à lui*, baron de Thugut. Quelques jours après son arrivée, il fut invité à aller voir le roi à une maison de campagne qu'il habitait en ce moment près de Varsovie. Comme le baron n'était pas encore du corps diplomatique, il ne pouvait s'attendre à une autre réception. Il partit de bonne heure de Varsovie et arriva à une heure après midi à la campagne où était le roi. Il trouva un aide de camp qui le reçut avec de grands égards et qui, après avoir été prendre les ordres du roi, l'introduisit dans un appartement intérieur, en lui disant qu'il y trouverait Sa Majesté. Cet appartement, parfaitement arrangé et ressemblant aux appartements de Trianon pour la distribution, ouvrait sur un jardin dans lequel se promenaient quelques personnes. Le baron de Thugut parcourut plusieurs pièces toutes solitaires et se disposait à passer dans le jardin, lorsqu'il entendit tousser légèrement dans un cabinet voisin. Il avança et vit un homme décoré de plusieurs grands cordons et dont la physionomie rappelait ce qu'il croyait savoir de Stanislas Poniatowski. Comme il n'est guère d'usage de fixer les yeux sur un roi, M. de Thugut, ne doutant pas que ce ne fût le sien, s'inclina par trois fois, selon la coutume révérencière et stupide du pays de cour. Ce à quoi le personnage plaqué, cordonné, chamarré,

Vienne sans aucun caractère diplomatique apparent, mais avec une mission toute secrète et de la plus haute importance, l'un pour la Russie, l'autre pour

répondit comme les rois, par une seule inclination de tête toute protectrice et silencieuse. Comme Stanislas était bavard comme un roi parvenu, le baron de Thugut fut tout étonné de sa réserve : « Allons, dit-il en lui-même, je n'ai qu'à me bien tenir, car voilà déjà de la besogne russe. » Mais la Russie y était pour bien autrement qu'il ne le croyait vraiment. Une porte s'ouvrit, et un beau roi, un vrai roi bien parlant, bien causant, comme il y en a enfin, vint à lui les bras ouverts et lui fit un de ces accueils qui font adorer les rois, quand ils ont assez de bon sens pour être toujours de même. L'autre personnage plaqué, cordonné, chamarré, c'était M. de Stakelberg, ministre de Russie.

— Ah ! ah ! se dit à part le vieux renard diplomatique, tout honteux d'avoir été prévenu dans une *impertinence avouée* dans les relations communes et privées de l'Autriche et de la Russie, qui alors n'étaient pas ce qu'elles devinrent sous l'empereur Joseph II, ah ! monsieur de Stakelberg, vous vous donnez des airs de roi !

Et puis il riait. Mais il avait de la colère au cœur, et ce fut tout en sacrifiant cette colère au respect diplomatique qu'il accepta l'invitation du roi de dîner avec lui et de passer la journée à la campagne. Il reprit bientôt son équilibre d'esprit et, tout en charmant le roi par sa manière spirituelle de conter, il songeait cependant à ses trois saluts du matin et ne ressemblait pas mal à l'homme qui aurait reçu un soufflet et ruminerait au moyen de le rendre avant de tuer son homme en duel. Enfin, le soir, le roi fit un whist et mit le baron de sa partie. Dans le courant de la soirée, il se trouva être le partner de Stanislas. Alors il joua une fois un valet de carreau pour un roi de cœur. Stanislas l'avertit. M. de Thugut s'inclina en demandant pardon. Quelques moments après, il joua de même un valet pour un roi.

— Je demande ma grâce à Votre Majesté, s'écria-t-il, mais je ne sais, en vérité, ce que j'ai aujourd'hui, voilà la TROISIÈME *fois que je prends un valet pour un roi !*

l'Angleterre... M. de Stadion était ensuite au bureau pour tenir la plume et rappeler les griefs contre Napoléon, si l'on en mettait en oubli. On sait qu'il ne l'aimait pas, et l'empereur avait eu soin d'entretenir cette haine par ses articles du *Moniteur*. Oh ! ce *Moniteur !* Pendant ce temps, M. de Lebzeltern, le fils de nos amis de Lisbonne, l'un des hommes les plus habiles et les plus excellents que possède l'Autriche aujourd'hui, fut envoyé à Wilna pour y conférer avec le comte de Nesselrode, et M. de Humboldt agissait à Vienne conjointement avec M. de Stakelberg et sir Horace Walpole. Fouché et M. de Talleyrand, mais surtout M. de Talleyrand, n'étaient pas étrangers à toutes ces affaires. C'est à la France à formuler le degré de reconnaissance qu'elle leur en doit.

L'empereur avait depuis quelque temps des soupçons très violents contre M. de Talleyrand. Il lui revenait de cent côtés que l'ancien évêque d'Autun se déchargeait entièrement de l'affaire d'Espagne, conseillée, dirigée par lui dès l'origine, et cette justification était tout à fait injurieuse pour l'empereur. M. de Talleyrand, ainsi placé vis-à-vis de Napoléon, ne pouvait produire que deux résultats, l'un funeste pour lui, l'autre pour l'empereur. Rien n'est plus dangereux que le voisinage des hommes qui sont dans l'obligation de vous perdre pour se sauver.

Cependant, pour qui a vu de près les hommes et les choses à cette époque, il est positif que l'Europe était dans un désintéressement profond de la maison de Bourbon. J'avais autour de moi des gens de tous les partis. J'avais dans ma propre famille, dans mes oncles qui habitaient mon hôtel, des hommes, je ne

dirai pas partisans des Bourbons, mais serviteurs dévoués et portant à la famille exilée tout l'amour que moi et mes fils nous portons aujourd'hui à la famille Bonaparte, exilée également et comme l'autre aussi proscrite parce qu'elle fut malheureuse. Notre coutume à nous c'est toujours de donner du malheur à ceux qui en ont déjà. Il en est de même du bonheur. Nous accablons toujours. Oh ! que nous sommes un singulier peuple ! Non pas plaisant au moins, qu'on n'aille pas le croire. Déjà au temps de Voltaire, il nous appelait le peuple *singe-tigre* et nous n'avons pas menti de l'épithète.

Je disais donc qu'en 1813, et même 1814, il n'y avait pas de retentissement en Europe pour rétablir les Bourbons sur le trône de saint Louis. J'entendais tous les jours des conversations dans lesquelles on parlait des périls de la France et jamais on ne s'appuyait pour son salut sur le retour des Bourbons ramenés par les alliés. C'est alors que parut cette fameuse proclamation de Louis XVIII, qui fut jetée sur les côtes de Normandie et de Bretagne par les croiseurs anglais. Cette proclamation était faite avec art, et comme tout ce que pouvait faire Louis XVIII, qui était un roi d'esprit. Je ne puis exprimer l'étonnement où fut la France, Paris surtout ! On cacha la chose le plus qu'il fut possible, mais elle fut toujours connue. Le duc de Rovigo se donnait un mal à faire pitié. Un jour il arrive chez moi tout en nage et, tout en entrant dans ma chambre, il me dit :

— Savez-vous que j'ai failli faire un acte d'autorité dans votre escalier !

— Et contre qui, mon Dieu ?

— Contre vous-même... c'est-à-dire une de vos lettres.

Je le regardai d'un air si étrangement insolent qu'il ne sut comment poursuivre.

— Une de mes lettres, lui dis-je en avançant sur lui, une de mes lettres? Mais vous êtes devenu fou, monsieur le duc!

— Non, pas du tout. Mais écoutez donc! Ma foi, que voulez-vous? Que diable aussi, tous vos amis sont royalistes!

Je le regardai avec un sourire amer et dédaigneux, et répétai :

— *Tous mes amis sont royalistes*! Et quand cela serait? Mais cela n'est pas vrai et je reconnais, dans cette parole haineuse, le texte des rapports qui sont faits sur moi et sur Junot à l'empereur. Vous savez que ce n'est pas vrai et ce que vous venez de dire est d'un méchant homme.

Il chercha à m'apaiser. Au moment où je parlais le plus vivement — car j'étais fort en colère — M. de La Valette entra dans mon cabinet. Je parlais si haut que je n'avais pas entendu la voix du valet de chambre qui l'avait annoncé.

— Tenez, mon ami, lui dis-je, les joues encore empourprées de colère, jugez cette affaire.

Et je lui racontai ce qui venait de se passer et de se dire. Le bon et digne homme haussa les épaules.

— Et qu'est-ce que c'est donc que cette lettre que tu voulais ouvrir? demanda La Valette au duc de Rovigo.

A cette parole, toute ma colère s'évanouit et je ne pus m'empêcher de rire avec cet abandon et cette bonne joie qui rendent heureux pendant qu'elle dure, autant que bonheur en ce monde. La Valette me regarda

avec un grand sérieux d'abord. Et puis, à mesure qu'il me comprenait, sa bonne et excellente physionomie se dilatait aussi, et enfin il se mit à rire aussi haut que moi. Le duc de Rovigo, qui ne nous avait pas compris, devenait d'autant plus sérieux que nous étions gais. Enfin il en arriva au point d'être sombre et menaçant dans son regard.

— Eh ! pardieu, lui dit La Valette en allant à lui, j'aurais voulu t'y prendre ! Comment, ne sais-tu pas que ce n'est pas ton affaire, de décacheter les lettres ? *Cela me regarde, moi* [1].

Et, de nouveau, le voilà, ainsi que moi, à rire au nez de ce pauvre duc. Mais ce fut bien une autre chose lorsque Savary, comprenant enfin ce qui nous mettait ainsi en joie, s'avança à son tour vers La Valette et, lui prenant la main, il lui dit, avec un ton sérieux et en même temps bien comique, mais sans qu'il s'en doutât :

— Mon cher La Valette, si la lettre avait contenu des choses qui eussent de l'importance, je t'en aurais fait part. Je ne suis pas un mauvais ami.

Oh ! pour le coup, c'est trop fort ! Je riais toujours, mais l'indignation commençait à s'en mêler. Cette manière de dire à La Valette que si le secret en avait valu la peine, on aurait été lui dire : *Veux-tu la moitié du prix du sang ?* C'était vraiment odieux ! La Valette le sentit encore avant moi, l'excellent homme et, cessant tout à coup de rire, il s'avança sur le duc de Rovigo et lui dit en jurant :

[1] On sait que le comte de La Valette, aussi loyal et bon qu'il était dévoué à Napoléon, ne lui aurait pas sacrifié son honneur et qu'il exerçait sa charge avec toute la délicatesse voulue par la plus stricte exigence.

— Ah ! çà, finiras-tu bientôt cette ridicule scène ?

Le duc ne répondit pas et, prenant son chapeau, il s'en fut en murmurant presque des menaces.

C'était véritablement une chose assez sérieuse pour amener un duel entre lui et Junot si je l'eusse racontée telle qu'elle était et que je viens de la dire.

Cette lettre, au reste, était adressée à un de mes plus intimes amis, à Millin[1], et ne contenait que des choses relatives aux sciences, aux arts, dont je m'occupais beaucoup avec lui. Il venait de publier un ouvrage sur les médailles et je lui demandais souvent, le matin, des explications qu'il me donnait ensuite le soir. Mais Millin avait une opinion très connue pour être royaliste, et c'en était assez pour faire dire encore à l'empereur : « *Vous n'êtes liée qu'avec mes ennemis !* »

Comme si tous nos autres amis, tels que Duroc, Marmont, La Valette, Bessières et une foule d'autres, que je n'ai pas ici la place de nommer, ne balançaient pas cet inconvénient, si cela en était un.

J'eus alors un fort grand chagrin. Ce fut le départ de M. de Narbonne, que l'empereur nomma à l'ambassade de Vienne. Il en était lui-même atterré. L'empereur avait certainement les dons les plus étendus du génie, et d'un génie même inconnu, mais on ne peut disconvenir que dans les deux années 1812 et 1813, il n'ait eu une étrange aberration d'esprit dans cette obstination de faire la guerre, car il ne faut pas ici employer de sophismes pour tenter de persuader ce que personne ne croirait. Napoléon lui-même en est convenu sur le rocher de Sainte-Hélène. Toutes ces négociations, ces ambassades n'avaient donc aucun

[1] Directeur-conservateur du cabinet des médailles.

but, si ce n'est de gagner du temps, pour avoir celui de reformer une armée et se présenter à l'Europe avec les moyens de lui dicter des lois nouvelles et plus dures que les premières, surtout relativement à la Grande-Bretagne. Car ce n'était pas ici la Russie, la Prusse, l'Autriche, que Napoléon venait combattre, c'était l'Angleterre! Cette ennemie acharnée, et devenue elle-même implacable par cette haine de Napoléon, qu'au reste elle lui rendait bien et qui faisait de nouveau couler des flots de sang humain. La lutte en était venue à ce point que la mort de l'un ou la destruction de l'autre devait en être le résultat. Depuis son avènement au pouvoir, qui date du siège de Toulon, car alors il prit ses premiers degrés dans la gloire et c'était un temps où la gloire donnait rang au-dessus des autres — depuis ce moment-là, Napoléon voua à l'Angleterre une haine persécutante, qu'elle lui rendit avec les intérêts du placement. Plus tard cette animadversion devint plus intense, lorsque Napoléon fut au sommet du pouvoir. Elle fut toute personnelle, et le cri de *ruine à l'Angleterre* fut le seul que proféra sa politique.

L'Angleterre était aux abois. Le système continental était en effet le moyen le plus spécial pour l'atteindre au cœur. Dans sa rage désespérée, le léopard, presque blessé à mort, se retourna, dans un dernier effort, pour s'élancer sur le chasseur qui le poursuivait sans relâche et ne devait lui donner aucune merci. Ce fut alors que parut la proclamation de Louis XVIII. L'Angleterre, en voyant se reformer une armée de 250,000 hommes, comme par enchantement, et cela à la seule voix de cet homme, reconnut en frémissant qu'il aurait des ressources

éternelles dans l'amour de la nation. Il ne fallait donc plus lui susciter des ennemis dans les souverains de l'Europe. Cette ligue n'était pas suffisante, et la preuve c'est que cette coalition continentale était la sixième depuis vingt-trois ans. Alors le cabinet de Saint-James songea à une vieille cause oubliée, abandonnée par lui depuis trois ans, et le comte de Lille, retiré à Hartwell, fut invité de nouveau à user de tous les moyens qui pourraient lui rouvrir les portes de France, avec l'assurance d'être soutenu par l'Angleterre.

Alors parut cette proclamation d'Hartwell. Les habitants de cette demeure étaient délaissés et même oubliés des ministres d'Angleterre depuis 1811. Les efforts du cabinet de Saint-James s'étaient portés d'un autre côté avec leur or. Les exilés d'Hartwell y gémissaient dans le malheur, sans que l'Angleterre s'occupât d'essuyer leurs pleurs. Mais, en voyant tout le parti qu'on pouvait tirer de cette nouvelle diversion, lord Liverpool s'en empara avec une sorte de joie délirante ! Et en effet, grand Dieu, elle frappa Napoléon directement au cœur. Les revers de Russie pouvaient se réparer. L'amour d'une grande nation lui fait trouver d'immenses ressources dans elle-même, et la nôtre avait cet amour et les moyens de le faire connaître. Mais avant d'en demander des preuves, Napoléon voyait tout à coup se dresser devant lui un ennemi inconnu, mais dont le droit ne l'était pas. C'était un homme cru mort, enterré et sortant de sa bière, relativement à une foule de personnes qui avaient abandonné la bannière fleurdelisée, et l'avaient fait de bonne foi, croyant sa cause perdue. Napoléon, qui depuis quinze ans était assis sur le

trône de France, bien légitimement acquis par ses services et le vœu des Français, entendait une voix lui crier : « *Usurpation et légitimité.* » Ainsi donc, ce qu'il regardait à bon droit comme l'héritage de son fils, il se le voyait enlever au nom de la vieille cause, qu'il devait croire oubliée et perdue! C'était un nouvel adversaire plus terrible qu'aucun autre. Tous ses amis furent attérés à la vue de cette pièce. Junot et mon frère en parlaient un jour chez moi, et Albert dit ces paroles remarquables :

— Je connais assez Napoléon pour être certain que cette arme est celle qu'il craignait sur toute autre. L'empereur est *routinier* dans beaucoup de choses. Tout ce qui a rapport à son enfance doit être gravé chez lui en traits profonds. Ainsi donc, comme nous jugeons par ce que nous éprouvons nous-mêmes, l'empereur doit ressentir une impression très vive d'entendre un appel fait par l'*héritier de saint Louis et de Henri IV.* Il y a dans ces noms de magiques accents qui résonnent fortement, qui vibrent aux cœurs français. C'est *la légitimité* enfin qui vient l'accuser d'*usurpation.* Et cela devant le monde entier. Je suis certain qu'il en est profondément blessé!

Albert ne se trompait pas. J'ai su par tout ce qui entourait alors intimement Napoléon que cette proclamation d'Hartwell fut plus capable d'émouvoir son grand cœur que les revers de Russie. Junot le retrouva comme dans les beaux jours de leur antique amitié et il lui parla de ce fait, avec une grande restriction, toutefois, mais de manière à lui faire voir que l'âme était atteinte par lui. Le secret fut religieusement gardé et je puis dire, à *ma louange*, que dans

ma propre maison, je n'en parlai pas même à mes amis les plus intimes. Et pourtant je connaissais, non seulement l'existence de la proclamation, mais je l'avais lue. Néanmoins comme Junot[1] tenait en grande partie le secret de la bouche de l'empereur et qu'il attachait une grande importance à ce qu'il ne fût pas révélé, je fus silencieuse. Mais ce que je savais était bien fait pour m'inquiéter et la haute capacité d'Albert était à peine suffisante pour me calmer, en me présentant toutes ces chances que nous avions pour être rassurés.

Cette déclaration d'Hartwell est entièrement l'ouvrage de Louis XVIII. On sait qu'il aimait fort à parler et à écrire, ce qu'au reste il faisait bien. Quand il fut question de la publier, il fut d'abord embarrassé et puis il fit parler aux ministres les plus portés contre l'empereur Napoléon. L'idée n'en vint pas de Castlereagh, elle fut de lord Liverpool. Lord Castlereagh, au contraire, était porté à traiter avec la France. Mais lord Liverpool, particulièrement blessé par des articles du *Moniteur*, apportait à l'heure du danger de son ennemi toute la petitesse de la vengeance, et dans le fait, il faut le dire, cette publication du *manifeste* d'Hartwell était d'une importance trop première pour l'Angleterre pour qu'elle la négligeât. Elle leur valait cent mille hommes de plus dans la coalition. Cependant, lorsque les ministres furent interpellés dans le parlement pour dire si cette pièce devait être regardée comme *officielle*, tous déclinèrent la responsabilité.

[1] Duroc m'ayant recommandé, *sur ma vie,* de n'en pas parler, Junot, *lui-même,* fut quelques jours sans le savoir.

C'est en ce lieu qu'il est nécessaire de parler de plusieurs faits importants et peu ou même pas du tout connus, qui se sont passés en France relativement à la Restauration. On a beaucoup parlé des fautes de l'empereur. Il est donc nécessaire de lever un rideau que sa politique a longtemps jeté sur ces mêmes faits, qui ne sont autre chose qu'une attaque continuelle dirigée contre lui par l'Angleterre et toujours par l'emploi des plus viles manœuvres. Napoléon ne voulait pas qu'on connût le danger que lui faisait courir l'Angleterre et, par cette raison, il tenait dans l'ombre toutes les tentatives qu'elle dirigeait contre lui.

Il me faut encore remonter dans le passé. Mais la chose est indipensable. Je vais lui consacrer un chapitre.

On sait encore aujourd'hui que, pendant toute l'époque de l'Empire, la plus sévère surveillance était exercée principalement sur les côtes, et particulièrement sur celles de la Bretagne et de la Normandie. Il n'est donc pas étonnant que les choses que je vais raconter soient demeurées cachées dans une sorte d'obscurité. La dissiper, c'est ajouter aux matériaux pour l'histoire. Je le fais donc, quelque peine qu'il me coûte d'avoir à signaler des noms appartenant à des familles honorables. Mais la vérité est *une*, et ce serait la trahir, ainsi que la cause que j'ai toujours servie, que de ne pas déclarer tout ce que je sais relativement à cette époque où, sans cesse en butte à tous les moyens et toutes les armes que l'Angleterre pouvait employer, Napoléon se débattait contre elle en lui rendant attaque pour attaque. C'est une partie même intéressante, sur laquelle on ne saurait

jeter un trop grand jour. Il ne peut servir qu'à montrer dans un plus vif intérêt le prisonnier de Sainte-Hélène. Car il ne fut *jamais* l'agresseur. Et à l'époque du traité d'Amiens, si l'Angleterre avait été de bonne foi, Napoléon eût été aussi pour elle un allié et même un ami. Mais le moyen de pardonner une conduite semblable à celle que je vais dévoiler?

Cette conduite, au reste, ne doit pas être imputée au peuple anglais. Il fut toujours à part dans la grande querelle entre les deux empires. Il voulait la paix lors du traité d'Amiens. On en voit la preuve dans la relation que me fit le général Lauriston à son retour de Londres, lorsqu'il y fut envoyé, en 1801, pour y porter la ratification des préliminaires de la paix d'Amiens. Le cabinet de Saint-James pouvait avoir dès lors la pensée de rompre ses engagements, mais, certes, le peuple de Londres ne pensait pas de même. M. de Lauriston me racontait que la foule qui se pressait autour de sa voiture était si grande, qu'il craignit un moment pour lui. Ses chevaux furent dételés par le peuple et il fut conduit presque sur les bras de cette foule, ivre de joie de voir enfin cesser une guerre qui, pour n'avoir pas encore toutes les angoisses du système continental, n'en était pas moins terrible dans ses conséquences pour son bonheur commercial. Et celui-là est le premier en Angleterre, parce qu'il mène à la considération d'argent, une de celles le plus en permanence chez les Anglais, excepté cependant pour quelques cas très rares.

CHAPITRE XIII

Conduite de l'Angleterre après la rupture du traité de paix d'Amiens. — Pitt. — Légitimité. — Coup d'œil sur la conspiration de Georges Cadoudal. — Où était son quartier général? — Causes de la pacification de la Vendée. — M[mes] de Combray et Aquet. — Vols scrupuleux. — Le vicomte d'Aché (ou Ascher). — *Lestorières*. — Caractère de M[me] de Combray. — Comac et Frotté. — Traité de Presbourg. — Plans d'attaque. M. de La Chapelle. — Duplessis-Pascou et Charles Le Noir. — Allocution. — Vol de la recette d'Alençon par les chouans. — Arrestations. — Oraison funèbre du duc d'Enghien. — ÉCHAFAUD. — Trahison. — La marquise de Vaubadon. — Le gendarme. — Assassinat. — Ce que les ministres anglais espéraient en renversant Napoléon.

Nous voici maintenant arrivés à une époque bien importante, non seulement dans notre histoire, mais dans celle du monde entier. Le retour de l'ancienne dynastie et l'écroulement de l'empire sont de ces révolutions qui obtiennent l'attention des peuples et un sujet d'étude pour eux, comme les peuples pour les rois, sans que pour cela les uns et les autres en soient meilleurs et plus sages...

Il est important de dévoiler les intrigues multipliées et soutenues que l'Angleterre fit mouvoir pour abattre l'empereur. Ces intrigues commencèrent à la rupture de la paix d'Amiens et ne s'arrêtèrent qu'en 1815, lorsque l'infortuné fut en leur pouvoir. Mais, invariable dans ses projets et dans leur but, l'Angle-

terre ne le fut pas toujours dans ses moyens. Il est curieux de la suivre dans tout ce qu'elle tenta dans l'intérieur de la France, après la pacification de la Vendée. Je possède, relativement à cette partie de nos affaires, des documents originaux du plus haut intérêt. Ce n'était pas au moment de l'exécution de ces intrigues ténébreuses que je voulais en parler. Cela aurait interverti l'ordre des faits. J'ai préféré suivre les événements. Mais maintenant que nous sommes arrivés à la terrible conclusion de ce drame qui frappa sur tant de têtes, il est de mon devoir d'*historienne* de montrer les fils qui firent mouvoir cette étrange conspiration, dont la France ne se doutait pas dans la masse de ses habitants, et qui, exécutée par quelques individus, changea les destinées de tout un empire sans sa volonté.

Ceci, quoique antérieur, coïncide parfaitement avec 1814, parce qu'il donne la clef de cette résolution si déterminée de Napoléon d'abattre l'Angleterre.

A l'époque de la rupture du traité d'Amiens, l'Angleterre comprit que la guerre qu'elle rallumait était une guerre à mort. La comparaison de Rome et de Carthage était ici dans toute sa force, et rien n'y pouvait manquer, puisque M. Pitt était toujours aussi influent sur le ministère, qu'il en fît ou non partie. Il n'a pas fait grand bien à l'Angleterre, mais il nous a fait bien du mal.

Une de ses combinaisons favorites, c'était de troubler la paix intérieure de la France. Il lui semblait concluant que l'empereur ne pourrait pas résister longtemps à ce mal intérieur, sans cesse entretenu par une puissance occulte et malfaisante. Sans doute la police était active, mais elle ne l'était pas encore

assez pour *prévenir* et, lorsqu'elle *découvrait*, le mal avait déjà fait des progrès terribles.

C'était dans les restes du parti chouan que l'on devait chercher les instruments meurtriers, selon M. Pitt. Ce fut aussi dans cette partie de la France qui borde le Calvados et la Seine-Inférieure, que se montrèrent les agents dont l'Angleterre se servit avec une bien plus grande utilité que la police de l'empire ne le crut. Je demande donc d'être lue avec quelque attention, car je vais prouver deux vérités : l'une que l'Angleterre a longtemps bouleversé notre intérieur par les intrigues de ses agents; l'autre que, après avoir été rebutée par des échecs répétés, elle avait abandonné la partie en 1811 et ne releva le *dé inespéré*, que la fortune lui jeta en Russie, que par l'apparition de cette légitimité venant combattre Napoléon, comme l'ennemi le plus dangereux qui pût se dresser contre lui. Alors l'Angleterre vit qu'elle ne serait pas la seule à soutenir l'exilé d'Hartwell, parce que, en personne habile, elle prévit aussi que l'empereur augmenterait la force du charme employé contre lui par la plus impolitique obstination. Mais avant ce moment *Hartwell* était abandonné et même le parti délaissé et sacrifié, ainsi que je vais le prouver.

On sait qu'en 1802, lors de l'affaire de Georges, il y avait en Angleterre un comité pour les affaires de France. La Grande-Bretagne avait toujours eu pour nous *une extrême sollicitude*. Elle se montrait jusque dans le soin de conduire *la chouannerie*. Elle dirigeait tout dans l'Ouest par la voix d'un comité qui lui était spécial. C'était lui qui payait et qui nommait les différents chefs du parti. Il y en avait de deux sortes, d'invisibles et de permanents. Ceux-ci

avaient le titre de chefs de divisions, parce que les provinces étaient partagées en divisions militaires. Le quartier général *était à Londres*. Les chefs les plus importants étaient les *invisibles*. Ils obéissaient à la fois cependant eux-mêmes, d'abord à un des princes et puis au comité secret. C'était par les *invisibles* que les chefs de division recevaient les ordres du comité de Londres. Les invisibles ne se communiquaient qu'à eux. Voilà ce qui survécut à la pacification *ostensible* de la Vendée. On ne le croirait pas si les preuves n'en étaient pas sous nos yeux.

Les femmes étaient surtout employées dans ces intrigues. L'une d'elles, Mme la marquise de Combray et Mme Aquet, sa fille, furent d'une haute influence dans ces affaires dangereuses. Mme Aquet y perdit la vie et mourut sur l'échafaud pour le vol de la recette d'Alençon.

Dans les moyens employés par l'Angleterre, un surtout qu'elle regardait comme puissant, était le vol des deniers du gouvernement. Les recettes, les remboursements au Trésor, rien ne lui échappait. Des bandes étaient organisées et avaient succédé aux chouans. Elles étaient poursuivies, traquées par la gendarmerie. Mais, au moment d'être prises, ces bandes disparaissaient comme par enchantement et tout devenait calme.

Mme la marquise de Combray était dévouée à la cause royale. Son fils, le comte de Bonneuil, et sa fille, Mme Aquet, mariée à un des hommes du parti le plus intrigant et le plus déterminé, l'étaient pour le moins autant qu'elle. Mme Aquet, dominée par des affections qui voulaient mettre tout à profit, fut la première de la famille qui prit part au vol des recettes.

Maintenant je dois dire que ces vols étaient faits avec une scrupuleuse exactitude. On ne prenait rien que ce qui était nécessaire pour le service et les hommes chargés de la garde du *trésor* n'ont jamais été pris en faute de soustraction.

C'est alors que parut sur la scène orageuse de cette représentation politique un homme dont l'existence vraiment extraordinaire mérite d'être au moins aussi connue que celle de Georges. La Restauration fut ingrate pour sa mémoire et il avait peut-être préparé la route par laquelle Louis XVIII est rentré dans Paris ! C'est lui qui a maintenu le souvenir des Bourbons au cœur de la Normandie et d'une partie de la Bretagne. C'est lui qui parcourait les côtes de la basse Normandie sur une frêle barque, où la mort le menaçait à toute heure. Mais il ne la redoutait pas, parce qu'il était homme de cœur avant tout et que, son honneur une fois engagé par sa parole à la cause royale, il devait mourir pour la servi-

C'était un ami de Georges. Il avait couru les mêmes dangers, mais il avait échappé à la mort qui avait frappé son ami et s'était sauvé en Angleterre, où le comité l'avait accueilli avec distinction parce qu'on l'avait apprécié.

Cet homme était le vicomte d'Aché[1]. Il était d'une famille noble et honorable de Bretagne. Avant la révolution il servait dans la marine royale, où il était capitaine de vaisseau. Il avait des talents, un grand courage, une connaissance profonde des hommes et des choses, une force de corps peu commune et une

[1] Je ne suis pas bien sûre que ce soit ainsi que s'écrive son nom. C'est peut-être de cette manière : d'Ascher.

stature colossale. Tous ces avantages sont nécessaires dans un chef de parti, et M. le vicomte d'Aché joignant à ceux qu'il possédait non seulement beaucoup d'ambition, mais un attachement et un dévouement entier à la cause royale, le comité de Londres l'avait enrôlé comme successeur de Georges. En effet il prit le nom que celui-ci avait longtemps porté et sous lequel il avait échappé aux recherches de la police : celui de *Lestorières*. Le vicomte voulait-il indiquer, en prenant ce nom, que Georges laissait un homme digne de le remplacer? Il le prouva bientôt.

Ce fut lui qui se rapprocha de la marquise de Combray et en fit un des chefs les plus importants de la cause royale. La marquise avait une grande fortune, consistant principalement dans de belles propriétés sur la frontière du Calvados. Dans le nombre était une terre qui lui venait de sa famille et dont le vaste château, situé au milieu des forêts, loin de toute habitation, convenait admirablement à des entreprises du genre de celle des chouans. Le château de *Tournebut* était immense. Les souterrains surtout étaient une sorte de labyrinthe dont il fallait, pour ainsi dire, la carte pour ne pas s'y perdre. Mme de Combray les fit nettoyer, ajouta encore à leurs détours et, bientôt, elle put offrir à cent cinquante hommes armés de se cacher dans son château, avec la certitude de n'être pas trouvés. Une particularité assez remarquable, c'est que ce château avait appartenu, dans l'origine de sa construction, au maréchal de Marillac, condamné, en 1600, pour crime de péculat; le rapprochement est bizarre.

La marquise de Combray était un vrai chef de parti. Son esprit, tout à fait supérieur, lui faisait re-

garder une foule de lois qui régissent l'existence des femmes comme autant de préjugés qu'il lui fallait rejeter, dans la route qu'elle suivait. Naturellement sérieuse, ses études avaient été dirigées vers un but différent de celui qu'on donnait autrefois à l'éducation des femmes. Royaliste par principes, elle l'était encore devenue par l'odieux que répandait sur sa vie d'alors le gouvernement directorial. Et, lorsque le premier consul vint enfin donner de plus beaux jours à la France, son parti était pris et déjà elle avait donné trop de gages pour pouvoir se retirer. Les chefs les plus féroces du parti chouan avaient trouvé chez elle un refuge, non seulement à Tournebut, mais dans le château de *Donnai*, qu'elle avait acquis à cause de sa position sauvage et retirée. Elle quittait quelquefois son habitation ordinaire de *Tournebut* pour venir à *Donnai*, dont elle avait également acheté une partie du presbytère. C'est là qu'elle cacha le baron de *Comac*, lieutenant de *Frotté*. Frotté lui-même y reçut asile, ainsi que vingt-quatre des siens, qui furent placés dans une ferme de Donnai, située au milieu des bois. C'est ainsi que la marquise de Combray cacha les hommes les plus redoutés et les plus cruels du parti chouan, car, alors, la belle Vendée n'existait plus. *Hingant de Saint-Maure*, *Tamerlan*, *Gaillard*, *Tilleau*, tous ces chefs de bandes se dérobèrent longtemps à la recherche de la justice par les soins de Mme de Combray. Et ce qui assurait le secret, c'est que jamais aucune imprudence de cette femme, vraiment remarquable, ne la fit soupçonner dans un temps où la surveillance la plus stricte entourait la moindre action douteuse. Comme la Seine-Inférieure était désignée pour une parfaite neutralité par le comité de Londres, ainsi que

le département de l'Eure, la marquise avait loué une vaste maison isolée dans le faubourg Bouvreuil, rue de la Valasse, à Rouen, pour y cacher ses protégés au moment du péril; par ce moyen toute trace était perdue. Cette maison n'avait pas de numéro et avait une sortie sur la campagne.

La marquise de Combray était parente du vicomte d'Aché; il était lui-même un homme trop supérieur pour ne pas apprécier ce que valait une telle femme dans des affaires comme celles de la cause royale. Il fut donc à *Tournebut*, se lia intimement avec elle et ce fut dans ce château et dans celui de *Donnai*[1] qu'il passait tout le temps qu'il n'employait pas à parcourir la côte ou bien à faire le voyage de Londres, où il allait fréquemment pour y chercher de l'argent *pour la solde des bandes* ou *pour la séduction*. Ce que je rapporte est *positif* et, en l'écrivant ici, je livre ces matériaux au domaine de l'histoire. Il est utile de parcourir ces temps en rétrogradant pour expliquer la position de la famille royale au moment de sa rentrée en France.

Mme de Combray connaissait également la capacité du vicomte. Elle savait qu'avec cet homme, elle était

[1] L'autre partie du presbytère avait été acheté par un curé nommé *Clairisse*. Cet homme était prêtre, mais il n'approuvait aucunement les mesures arbitraires et sanglantes, les affreuses représailles exercées par les chefs de bandes, surtout depuis la destruction de la chouannerie. Il regardait avec raison une pareille conduite comme celle que pourraient tenir des chefs de brigands. Peut-être le malheureux a-t-il laissé voir trop clairement ses impressions et ses sentiments. Il mourut subitement et l'on accusa de sa mort, *dans le pays même*, les Combray et, je le dis à regret, le vicomte d'Aché. Cet homme a un caractère auquel je ne voudrais pas d'ombre.

à la fois en Angleterre et en France. L'activité infatigable qu'il mettait dans sa vie entière avait en effet quelque chose de surnaturel. Aucun temps ne l'effrayait. Il avait fait construire un canot qui n'avait que dix-sept pieds de long. C'était dans cette barque qu'il allait chercher les ordres des princes, qu'il rapportait leurs plans. Et ces courses, il les faisait malgré le vent, les orages. Rien ne l'effrayait, rien ne l'arrêtait. Accompagné d'un ancien matelot de son bord, nommé David, qu'il avait connu et pris aux îles Marcouff, il se hasardait souvent par le temps le plus affreux et qui aurait arrêté le plus déterminé des contrebandiers. Il bravait TOUT et réalisait le mot de M. Pitt : « *Il se met sous la protection des tempêtes.* »

Lorsque après le traité de Presbourg l'Europe dut se résigner à plier devant Napoléon, l'Angleterre, réduite au silence, ne le fut pas à l'inaction. Désespérée d'avoir vu échouer la cinquième coalition continentale, elle se résolut à faire du moins à la France un mal qu'elle ne pût parer qu'avec de grands efforts. Il s'agissait de rallumer les feux mal éteints de la chouannerie, mais de les cacher dans l'ombre jusqu'au moment où les nombreux agents payés et entretenus par elle avertiraient que ces feux pouvaient commencer l'incendie qui devait embraser la France. Le vicomte fut mandé à Londres. Et il est bon de remarquer que c'est au moment que le ministère déclarait en plein parlement que le cabinet de Saint-James allait ouvrir des communications avec celui des Tuileries.

Arrivé à Londres, le vicomte d'Aché fut reçu cette fois d'une façon toute singulière. On commença par le mettre en prison. Cela peut étonner d'abord, mais

en le voyant ensuite réclamer par M. de La Chapelle, *ministre de Louis XVIII*, et tout aussitôt élargi, tout s'explique. Voilà quel fut le plan[1] arrêté par le comité de Londres et le ministère anglais. Je puis ré-pondre de son authenticité, ayant sous les yeux et dans les mains le rapport[2] original où tout est relaté.

Le vicomte d'Aché fut reçu à Londres par M. de La Chapelle, comme un *plénipotentiaire* vivement attendu par les princes et venant leur porter les serments et la soumission des chefs de la chouannerie. Il le mit en rapport avec les ministres. Le vicomte les vit souvent et, dans leurs nombreuses conférences, il les convainquit que *le comité de Londres* avait eu raison de lui donner sa confiance. Le résultat de ces conférences fut d'arrêter le plan que le vicomte pré-

[1] Voici quel était ce plan. On devait débarquer le printemps suivant sur les côtes du Calvados, à *Port-en-Bessin*. Ce n'était qu'une fausse attaque pour attirer nos troupes. L'attaque réelle devait avoir lieu à Cherbourg, au *Port-Bail et à l'ile Fatihou*, puis sur *Carentan*, *au fort du pont de Douvres*. On devait rompre des digues et des chaussées, et inonder toute cette partie, de manière à se renfermer dans *Port-Bail*. Alors la ville de Cherbourg était facile à prendre par d'autres troupes débarquées au Port-Bail également, parce que, montant sur la montagne du Roule, les forts étaient pris à revers. Les troupes qui devaient être mises à la disposition du vicomte pour l'exécution de ce plan, étaient *anglaises, russes et suédoises*. Lorsque l'empereur en eut connaissance, il fut étrangement surpris et agité. Les ordres les plus rigoureux furent donnés sur toutes les côtes. Et tels étaient la stricte surveillance de la police à cette époque et le silence des journaux, que personne ne se douta de ce fait, qui pourtant fut au moment de s'accomplir, tandis que l'empereur était en Russie pour sa première campagne.

[2] Il est encore dans mes papiers. Ce rapport fut fait par M. Savoye-Rollin, préfet de la Seine-Inférieure.

senta et qui fut entièrement approuvé par les ministres. Ce projet était très bien raisonné. Le vicomte était de bonne foi. Mais le cabinet britannique ne l'était pas et il était alors odieux de précipiter dans le crime et la rébellion les restes d'un parti qu'on faisait écraser. Le vicomte repassa en France avec des instructions de Hartwell et des ministres, qu'il *ne devait ouvrir qu'en France*. Ces instructions contenaient un crédit très étendu sur un banquier de Rouen, ainsi que l'*ordre* de se procurer de l'argent, et *beaucoup*, par le moyen du vol des recettes publiques.

Le vicomte d'Aché et la marquise de Combray n'approuvaient pas ces vols de diligences. Mais ils avaient de grands projets à mettre à exécution et ils n'avaient pas assez d'argent quelquefois pour les accomplir. Il fallait donc recourir à tous les moyens pour en avoir. Je répète néanmoins qu'ils répugnaient à l'âme noble de M. d'Aché et, plus d'une fois, il refusa de faire partie de l'expédition qui les procurait.

La plus importante de toutes celles qui furent alors exécutées fut celle de l'enlèvement de la recette d'Alençon. Elle avait été organisée avant le retour de d'Aché. Il était revenu de Londres sur une frégate anglaise avec son fidèle patron *Jean David*. La frégate les avait conduits à la station de l'amiral Saumarez, qui les expédia sur un brick de quatorze canons vers les côtes du Calvados près de Sainte-Honorine. Le débarquement fut dangereux. Il était nuit, la mer était houleuse et le vicomte fut obligé d'aborder à la nage.

A peine fut-il arrivé en France que les affaires royalistes se ranimèrent. La séduction fit des progrès effrayants. L'argent du gouvernement qu'on prenait à

ses agents servait à payer des traîtres. Un commissaire de police de Caen, nommé *Vincent*, fut gagné. Un autre fonctionnaire public, nommé Guérin Brulard, fut également acheté. Les progrès étaient rapides. L'argent de l'Angleterre était déposé à Rouen chez un banquier nommé Nourrit. Quant à celui des recettes, on l'enterrait dans les bois et on allait y puiser selon les besoins du parti. Il est à remarquer que jamais aucune infidélité ne fut faite! C'est une particularité digne d'attention.

Ce fut alors que les victoires de l'empereur, dans le Nord, firent une puissante diversion aux projets déjà arrêtés. Mais le parti royaliste s'était trop avancé pour demeurer maintenant exposé à la vengeance de Napoléon.

— Il faut débarquer, s'écriait le vicomte d'Aché en brandissant une carabine anglaise qui ne le quittait jamais, il faut exécuter notre plan à présent ou jamais!

L'Angleterre souriait en voyant cet élan de courage et cette détermination. Le vicomte reçut ordre de se tenir prêt. Des troupes se rassemblèrent à Jersey et à Guernesey. Deux hommes se chargèrent de porter les nouvelles fréquentes que réclamaient de semblables événements. L'un était un émigré au service de l'Angleterre nommé *Duplessis Pascou*, l'autre *Charles Lenoir*. Ils guidèrent même les hommes qui devaient augmenter les bandes du comte de Bonneuil et de Placide d'Aché, frère du vicomte. Ces descentes s'opéraient sous les yeux de sentinelles *gagnées* et de douaniers déjà séduits par l'or de l'Angleterre. Dans ce même moment, l'ordre arriva du comité de Londres de faire imprimer un manifeste de Louis XVIII, que

l'empereur n'appelait alors que *le comte de Lille*[1]. Le vicomte essaya de le faire imprimer à Caen, la presse que le parti avait à Tournebut d'abord, puis dans la retraite solitaire du prieuré de *Donnai*, étant en mauvais état et ne pouvant servir. Mais les ouvriers imprimeurs de Caen ne voulurent pas s'en charger, quoique deux d'entre eux fussent chouans[2]. Un libraire, nommé Manoury, *rue Froide*, à Caen, non seulement le refusa, mais faillit le trahir. Il est à remarquer que, pendant que l'Angleterre opposait de tels moyens à la fortune de Napoléon, cette fortune leur répondait par des victoires et des conquêtes. Aussi les hommes du parti royaliste commençaient à craindre que la tentative ne pût réussir et le vicomte d'Aché, dont l'âme courageuse ne faiblissait jamais, voyait avec rage ses efforts devenir impuissants devant les nouvelles du Nord.

Un autre chef d'insurrection s'unit alors au vicomte. Il s'appelait Le Chevallier et était fort intimement en rapport avec Mme Aquet, fille de la marquise. C'était une petite femme de vingt-deux ans, fort jolie, déterminée à *tout* sacrifier pour sa cause et portant le dévouement très loin. Elle avait des opinions encore plus exagérées que son frère et sa mère. Aussi l'infortunée les a-t-elle payées de sa tête.

A cette époque eut lieu le vol de la recette d'Alençon; il y avait soixante mille francs dans la voiture. Elle fut attaquée par neuf hommes déterminés et

[1] Il ne lui a jamais donné d'autre nom, même en 1815.

[2] Un des hommes, employés par d'Aché s'appelait Lanoé, garde-chasse de la marquise de Combray. Cet homme était fort remarquable par son intelligence.

armés d'une manière redoutable. Rien n'est curieux comme de les suivre dans leur marche mystérieuse jusqu'au moment où ils se réunissent dans le château solitaire et inhabité de *Donnai*[1]. C'est là, au milieu de la nuit, que le dernier rendez-vous est assigné aux brigands. *Le Chevallier*, qui les conduit comme chef, leur rappelle leur devoir comme sujets *fidèles du roi*. Il leur parle *d'honneur* même, tant il est vrai que les partis donnent une couleur différente même aux crimes. Après son discours, il se mit à genoux et, prenant un crucifix, il fit jurer de nouveau ses complices d'être fidèles à leur cause. Il y a quelque chose de bien étrange dans cette religion évoquée au moment où des hommes vont commettre un attentat contre les lois et le pacte social[2]. Mais Le Chevallier connaissait les esprits qu'il avait à diriger et savait que les moyens qu'il employait étaient tout-puissants sur eux. Après avoir reçu le serment de ces hommes, il les quitta et fut se cacher chez un aubergiste d'*Aubigny*, près de Falaise, en donnant un dernier rendez-vous à ses agents dans une maison abandonnée du faubourg Saint-Laurent à Falaise. Là, ils se rejoi-

[1] Le presbytère de Donnai et son château appartenaient à Mme la marquise de Combray. Depuis la mort mystérieuse et tragique du curé, le presbytère lui appartenait en entier. Mais elle avait tout donné à sa fille, Mme Aquet.

[2] Ce qui devait effrayer, c'était cette confiance des conjurés. Ces marches, ces contre-marches dans deux provinces, ces débarquements, ces vols à main armée, cet état de siège pour ainsi dire dans lequel ils tenaient le Calvados et l'Eure, ainsi que la Normandie. Et partout le secret, partout la certitude de trouver un asile et une retraite. Aussi l'empereur avait raison de voir, dans cette manière dont l'Angleterre le combattait, la plus terrible des attaques.

gnent, en repartent à minuit et, le 7 juin, ils attaquent la recette d'Alençon dans le bois de *Quesnai*.

Mme Aquet avait non seulement connaissance du vol, mais elle l'avait presque organisé. C'était elle-même qui, de ses petites mains, avait coupé et cousu la grosse toile qui devait faire les sacs pour renfermer l'argent volé. Elle avait recueilli trois fois les brigands dans son château de Donnai, où elle-même leur portait à manger, avec une Mlle Dupont, son amie et sa confidente. Singulière époque, étrange folie, qui donnait ainsi des vertiges de politique et d'ambition aux têtes qui devaient le moins les ressentir!

Le vol fut conduit à Donnai, chez Mme Aquet, et déposé dans un trou très profond. Il y demeura sous la garde d'un des conjurés, seulement connu dans le parti sous le nom de *Joseph* Buquet. Cet homme était dominé par Mme Aquet, comme elle-même l'était *par Le Chevallier*. Celui-ci était donc bien sûr que le trésor ne lui échapperait pas. Après le vol, ils se dispersèrent, abandonnant les cadavres et les blessés sur la route[1]. Le Chevallier paya les brigands en leur donnant seulement cinquante francs *par homme*.

Mais un vol de cette importance réveilla les autorités. Les soupçons se portèrent sur Mme de Combray, qui pourtant était innocente. Le vicomte d'Aché, dont l'esprit entreprenant était jugé capable des actes les plus violents, fut poursuivi avec l'acharnement de la meute après la bête fauve. Mais en cher chant à découvrir les auteurs de ce fait du vol de la diligence d'Alençon, la police recula presque d'é-

[1] Je connais une personne qui était ce jour-là dans la diligence. Il a péri plus de sept victimes.

pouvante à la vue de tout ce qui s'offrit à elle. Si l'empereur n'avait pas été alors victorieux en Allemagne, il était perdu. La plaie était profonde et ne put alors se guérir que par ce sentiment de gloire et de bonhenr que les Français lui devaient et dont, à cette époque, ils étaient reconnaissants. Le Chevallier fut arrêté, Mme Aquet le fut aussi. La police avait bien pu être abusée un moment, mais, son œil une fois ouvert, il ne ne se ferma plus et l'on sait qu'alors ses bras sont longs. L'empereur, instruit de toute l'affaire, envoya d'Allemagne les ordres les plus rigoureux pour détruire jusqu'aux moindres racines du parti chouan, qu'on avait si bien cru anéanti et qui vivait encore plein de force et d'audace à trente lieues de Paris, c'est-à-dire que ce qu'on avait gagné à la mort des anciens chefs avait été de ramener le foyer plus près du centre.

Mme de Combray, en apprenant l'arrestation de sa fille, fut au désespoir. Elle n'avait pas vu d'Aché depuis longtemps. Leur premier entretien éclaira la marquise sur l'innocence du vicomte. Il blâmait, comme elle, le vol de la recette et des diligences, surtout dans un moment où, selon lui, il fallait n'opposer aux victoires de Napoléon qu'un dévouement à la cause royale pur et sans aucune apparence même de crime.

Mais les chouans ne pensaient pas tous ainsi et, quoique le vicomte d'Aché fût alors le premier de tous par son talent comme par son influence sur les princes et dans les lieux insurgés, il en était d'autres qui avaient aussi leur degré d'importance et dont la morale était celle que les chouans pratiquaient sous Frotté. La morale admise parmi eux était, au reste,

celle de toutes les guerres civiles. Prendre les caisses publiques n'était pas *voler*. Mais on sait où mène un pareil raisonnement. C'est un sophisme qui de lui-même démontre sa fausseté et à l'aide duquel on détruit un pays.

Bientôt des gendarmes parcourent tous les bois de la Bijude et de Donnai. Tournebut est entouré. La marquise se sauva dans les bois, dont elle connaissait les détours, et gagna Falaise. Mme Aquet, déguisée en paysanne, s'en fut à Donnai pour s'emparer du reste de l'argent. La malheureuse femme arriva au milieu de la nuit, mourante de fatigue et par une tempête des plus horribles. A peine était-elle dans la maison de Joseph, située à l'entrée de la forêt, qu'elle apprit que des gendarmes étaient à sa poursuite ! Excédée de besoin, succombant sous des inquiétudes et une fatigue au-dessus de ses forces, l'infortunée fut contrainte de remonter à cheval et de prendre la fuite. Elle voulait rejoindre sa mère, qu'elle savait être à Falaise. Mais la marquise de Combray, avertie que la justice la cherchait, se sauvait *à pied* dans le même temps et faisait quatre lieues sans s'arrêter, pour gagner *Tournebut*. Arrivée dans son château, elle apprit que les dangers les plus sérieux la menaçaient. Elle quitta alors les appartements supérieurs et descendit dans les souterrains, où elle s'enferma avec Bonneuil, son fils. Un *nommé Lefebvre*[1], qui était avec elle, reçut pendant

[1] Il avait un autre nom. Mais c'était celui qu'on lui connaissait dans le parti. Ils avaient tous des noms de guerre, ce qui contribuait à leur donner une sorte de sécurité, sans qu'il y eût pour cela plus de sûreté pour eux.

huit jours qu'ils demeurèrent dans ces souterrains, les plus singulières communications sur le château de *Tournebut*. La marquise lui montra les appartements qu'elle avait préparés pour un prince de la famille royale et toute sa suite, si le débarquement avait eu lieu. Des fourneaux avaient été construits pour que la cuisine se fît sans bois, afin d'éviter la fumée[1]. M. de Bonneuil copiait pendant ce temps-là le manifeste de Louis XVIII et une oraison funèbre du duc d'Enghien, qu'on avait jugé à propos de faire pour réveiller l'indignation contre l'empereur, malgré le nombre d'années écoulées depuis l'événement.

Pendant ce temps Mme Aquet échappait à la justice parce que le mal avait tellement jeté de profondes racines que la corruption s'était introduite jusque dans les agents de l'autorité. Mme Aquet vivait à Caen avec un officier de gendarmerie qui la protégeait de son épée et la servait de son crédit. Enfin elle fut arrêtée, ainsi que Le Chevallier.

L'instruction faite à Rouen par le préfet, M. Savoye-Rollin, établit qu'au moment du vol de la recette d'Alençon, il existait deux insurrections prêtes à éclater dans le Calvados et dans les départements de l'Eure et de la Seine-Inférieure. Ces deux insurrections, tendant au même but, avaient deux chefs séparés que faisaient agir le comité de Londres et les ordres d'Hartwell. Ces deux chefs étaient Le Chevallier et le vicomte d'Aché. Mais leur manière de voir était bien différente. Le vicomte ne voulait aucun trouble

[1] Ces appartements souterrains, éclairés par des lampes d'un volume extraordinaire, étaient d'une grande magnificence et remarquables pour leur distribution.

intérieur. Le Chevallier, au contraire, prétendait que c'était le seul moyen de parvenir à insurrectionner la France. Le Chevallier avait de nombreuses et de hautes relations dans Paris. Il y correspondait journellement et souvent par l'entremise de Mme Aquet[1], dont le nom de fille de la marquise de Combray lui donnait la facilité d'être dans l'intimité de gens qui ne rêvaient alors que le retour des Bourbons. C'était une partie du faubourg Saint-Germain, même de celle qui faisait partie des maisons des princes de la famille impériale et qui l'avait sollicité. Ceci soit dit sans reproche.

Le vicomte d'Aché, tout au contraire, étranger aux intrigues, mais fortement déterminé à faire triompher son parti, ne voyait et ne voulait d'autres ressources que celles des armes et de la coalition. Les vols de diligence surtout lui étaient odieux. Sa morale était sans doute étrange, car il n'est certes pas plus honorable d'introduire un étranger dans sa patrie que de la ravager soi-même. Cependant on comprend ce raisonnement d'honneur d'un homme bien élevé et bien né, comme l'était en effet le vicomte.

Mme Aquet, ayant été mise en jugement, déclara qu'elle était enceinte. Elle accoucha. Et puis la malheureuse jeune femme périt à vingt-cinq ans sur un *échafaud* ! La marquise de Combray[2], qui n'avait

[1] Mlle de Combray, jeune et jolie comme un ange, avait fait un très mauvais mariage à l'époque de la Révolution. Elle fut très longtemps brouillée avec sa mère pour ce mariage et ne la revit que pour les affaires de la cause royale, lorsqu'elles se renouèrent en 1807 et 1808.

[2] La marquise ne sut le vol que lorsqu'il fut commis. Alors sa fille lui demanda, pour la sauver, de cacher 10,000 fr. en

été que *recéleuse* d'une partie de l'argent d'Alençon, fut condamnée à une réclusion de 24 ans! Le Chevallier fut guillotiné, ainsi que Lanoé et un autre dont j'ai oublié le nom. Quant au vicomte d'Aché, quoique très poursuivi, il ne fut pas pris. Mais l'infortuné ne pouvait approcher des côtes pour s'embarquer, car elles étaient maintenant gardées avec une rigidité qui lui enlevait tout espoir de retraite. Il errait dans les bois, manquant souvent de nourriture et n'osant se fier à personne, lorsqu'il n'était pas certain que ce fût un ami. Une fois il passa deux jours et deux nuits, sans un morceau de pain, sans une goutte d'eau, dans le même bois de *Quesnai*, où le vol d'Alençon avait été fait. Le malheureux était poursuivi pour ce vol dont il était innocent!

Les hostilités du parti chouan et du comité de Londres cessèrent alors, n'ayant plus de mobile qui les fît agir. Mais le gouvernement connaissait les principaux chefs du parti royaliste, et particulièrement le vicomte d'Aché. On en parla à l'empereur, dont l'attention était particulièrement dirigée sur le Calvados, la Seine-Inférieure et le département de l'Eure. Il n'en parlait pas, mais il s'en occupait avec une extrême sollicitude. Les détails qui lui furent donnés sur le vicomte d'Aché le frappèrent.

— Il faut acquérir cet homme, dit-il. Il est visible que le comité de Londres, dégoûté de la mauvaise réussite de ses plans, veut en ce moment abandonner

écus qu'elle avait encore à Le Chevallier et qui venaient du vol d'Alençon. La marquise était mère. Elle fit ce que feraient toutes les mères! Elle se sacrifia.

la partie et qu'il délaissera ses agents, comme il l'a déjà fait deux fois, même depuis Quiberon. Il faut profiter de l'effet que produira une telle conduite sur ce monsieur d'Aché. Qu'on le prenne... *à tout prix.* Cet homme vaut à lui seul une armée. Je veux l'avoir.

Mais le vicomte était invisible. Il semblait se jouer des recherches les plus suivies, traversant tous les écueils sans en toucher aucun. Il allait même sortir de France lorsqu'une trahison infâme le livra. Ce fait est important à rapporter, si ce n'est exclusivement pour l'histoire, au moins pour celle du cœur humain.

Le vicomte d'Aché était enfin parvenu à se rapprocher des bords de la mer. Changeant de costume dix fois dans un mois, il bravait les gendarmes et la police, et se riait de leurs recherches en les voyant passer au-dessous de lui tandis qu'il était caché dans l'arbre le plus touffu d'une forêt, dans laquelle il errait sans nourriture depuis plusieurs jours. Mais en approchant de la mer il trouvait encore plus de périls et d'obstacles à surmonter. Enfin il était parvenu dans les environs de Caen, lorsqu'il se rappela que la marquise de Vaubadon avait une maison dans le voisinage de Caen, et à peu de distance de la mer. Le vicomte avait été lié avec Mme de Vaubadon *assez intimement* pour qu'il se crût autorisé à lui demander un asile. Il y fut en effet avec la même confiance qu'il se sentait au cœur et qui lui disait que, si la marquise de Vaubadon était proscrite, il la sauverait.

Aussitôt qu'elle le vit, elle courut en effet à lui avec une apparence de dévouement joyeux, qui pouvait, qui *devait* même tromper un homme loyal et bon.

— Que je vous remercie, lui dit-elle en lui donnant la main et le regardant avec des yeux humides, que je vous remercie de m'avoir choisie pour être votre ange sauveur. Car je le serai, mon ami! Oh merci !

Malgré la rudesse d'un marin et d'un homme dont l'existence politique avait absorbé la plus grande partie de ce que son âme avait de tendre, le vicomte avait conservé dans cette âme une grande puissance d'affection. Il se sentit vaincu par cette adorable indulgence qui lui apparaissait dans une femme qui devait au moins ne plus l'aimer, si elle ne le haïssait pas, car la marquise avait été abandonnée par le vicomte pour Henriette de Montfiquet.

— Que vous êtes bonne, lui dit le malheureux proscrit, en ployant devant elle son genou raidi par la fatigue, que vous êtes bonne! Oui, je ne dois vous remercier qu'à genoux.

Et cet homme si sévère, si dur envers la souffrance, pleurait doucement sur les mains d'une femme qu'il croyait généreuse.

— Prenez pitié de moi, lui dit-il enfin, il y a six jours que je ne vis que de fruits sauvages et d'un peu de lait qu'un pâtre m'a donné par charité. Il y en a quarante que je n'ai dormi sous un toit.

La marquise de Vaubadon ne put retenir un cri et, se levant aussitôt, elle fut chercher ce que sa maison pouvait offrir de plus excellent, servit elle-même M. d'Aché, ne mit dans le secret qu'une seule femme de chambre de confiance et, dès le lendemain, le vicomte se vit enfin en sûreté sous un toit hospitalier. Bientôt il en vint au point de souffrir de ses remords. Il avait beaucoup aimé Mme de Vaubadon. Ce sentiment

revint dans toute sa force alors et il fut doublement heureux de lui devoir la vie.

— Mon ami, lui disait-elle, il faudra partir pour Londres, mais au printemps prochain. Je veux y aller avec vous. Maintenant je partagerai votre bonne ou mauvaise fortune. Laissez-moi vous prouver que je vous ai pardonné, ajoutait-elle en souriant, lorsque le vicomte lui disait en lui baisant les mains, que jamais il ne l'exposerait aux dangers que le proscrit courrait en traversant de nouveau la mer dans une frêle pirogue qu'une vague pouvait engloutir.

Et puis elle le consolait de la mort et de la captivité de ses amis. Elle évoquait de brillantes chimères, relevait ses espérances abattues, lui donnant ainsi une vie nouvelle et devenait pour cet homme, que des années de malheur avait rendu l'être le plus à plaindre, un ange consolant et bon... bon comme Dieu pour tous ceux qui souffrent.

M[me] de Vaubadon avait un grand nom, une belle fortune et, conséquemment, une grande existence dans la province qu'elle habitait, et même à Paris. Elle y faisait ordinairement de fréquents voyages et, lorsque le vicomte fut chez elle depuis quelques semaines, elle vint à Paris pour recueillir les *oui-dire* et juger de la position de son ami. Son absence fut courte. Elle ne fut que huit jours dans son voyage. Elle rassura le vicomte sur le secret de son séjour. Mais elle lui dit en même temps que le gouvernement voulait l'avoir *à tout prix* et qu'il devait se céler plus que jamais.

— Restez toujours ici, lui dit-elle. Que pouvez-vous désirer ailleurs ?

— Oh! rien, sans doute, répondait le proscrit en

se mettant à ses pieds et perdant auprès d'elle le souvenir de son devoir.

Car, en la regardant, il oubliait tout, excepté le bonheur qu'elle lui avait rendu !

N'est-il donc aucune marque qui puisse avertir une âme noble et pure qu'elle aspire un air empoisonné auprès d'un monstre à face humaine? Cette femme, qui avait des sourires d'amour, des paroles passionnées pour l'homme qu'elle trahissait, comment n'apparaissait-elle pas à cet homme hideuse et repoussante? Comment, en la serrant sur son cœur, ne sentait-il pas une force répulsive qui le séparait d'elle? Oh ! la divine justice devrait attacher un signe terrible sur un front coupable ! Elle devrait par avance y graver un remords anticipé, qui fît au moins rêver la victime et l'empêchât de tendre la gorge au couteau !

Oui, cette femme tant aimée, cette femme qui usurpait une reconnaissance généreuse, qui réclamait, au nom de son dévouement, les pensées d'une belle âme, cette femme n'était qu'un monstre affreux qui faisait un traité pour livrer la victime endormie à ses bourreaux, qui vendait le sang du proscrit pour de l'or! Car elle ignorait, la misérable, qu'on voulait offrir une amnistie entière au vicomte et elle devait croire qu'il subirait le même sort que Charette et Georges !

— Monsieur, dit-elle au ministre de la police, je sais où l'on peut trouver M. d'Aché. Je l'indiquerai, mais je veux *cent mille francs !*

Le ministre — que je ne veux pas nommer; on peut trouver son nom facilement, sans que j'aie à l'écrire pour un tel fait — regarda la marquise avec un œil qui semblait s'étonner qu'une femme pût re-

vêtir volontairement une forme aussi hideuse. Cependant il souriait ! Ces deux âmes étaient sœurs.

— Cent mille francs, madame ! lui répondit le ministre. Savez-vous que c'est une énorme somme que vous me demandez-là ! Cent mille francs ! Que diable, on ne peut pas donner cent mille francs d'un chef de chouans. S'il avait été vendéen, je ne dis pas, mais chouan ! Et puis un chouan qui se cache encore, une chouannerie qui a peur, cela n'est pas bien effrayant.

— Eh bien, monsieur le duc, je vais retourner d'où je viens et M. d'Aché partira pour l'Angleterre. Puisqu'il est si peu redoutable, cela doit vous être égal.

— Je n'ai pas dit cela, madame, et la preuve que la chose ne m'est pas égale, c'est que je vous offre soixante mille francs pour nous livrer M. d'Aché. Maintenant, voilà mon dernier mot. Voyez à conclure. Autrement je ne vous cache pas que nous saurons bientôt le trouver... et le trouver sans vous.

Mme de Vaubadon trouva le raisonnement spécieux, sans doute, et le marché fut conclu ! La misérable s'engagea et revint auprès de la victime avec un front serein et la bouche souriante.

Elle était cependant fort préoccupée. Pour toucher les soixante mille francs il fallait *livrer* le vicomte ! Et comment déterminer cet homme à quitter un asile que l'attachement sur lequel il avait droit de compter devait lui faire regarder comme un lieu de salut ? Mais son âme était si noble, si généreusement élevée que la marquise fonda sur cette même noblesse de cœur son infernale espérance. Bientôt le vicomte put remarquer en elle une préoccupation qui l'absorbait. Ses yeux demeuraient fixés sur lui. Souvent même il la surprit pleurant. Un jour enfin il la supplia de lui con-

fier ses peines, car « son œil d'ami les avait, disait-il, devinées. » Elle résista longtemps. Enfin elle lui dit que, depuis plusieurs jours, sa maison était observée. Elle avait remarqué des hommes qui rôdaient autour du parc, aussitôt que le jour baissait, et parmi ces hommes il lui avait été facile de reconnaître le secrétaire du premier commissaire de police de Caen. Deux de ses domestiques, ajouta-t-elle, avaient été interrogés sur les personnes qui étaient chez la marquise.

— Enfin, lui dit-elle en pleurant, ma maison est soupçonnée. Je ne parle pas du danger que je puis personnellement courir. Si vous succombiez dans votre lutte avec le gouvernement usurpateur, je mourrais avec vous.

Le vicomte fut atterré en entendant cette confirmation de ses propres craintes. De la chambre secrète qu'il occupait, il avait aussi aperçu ces hommes dont parlait la marquise. Il se voyait pris par eux, garrotté comme un vil criminel, traîné à la suite de quatre gendarmes, pour aller finir obscurément sa vie, sans fruit, pour la cause à laquelle il l'avait consacrée! Mais bientôt le danger de cette femme qu'il aime, de cette femme qui peut-être aura le sort de Mme Aquet... A cette pensée de mort il pousse un gémissement profond et, tombant à genoux devant la marquise:

— Je veux partir, dit-il. Ce soir même je m'éloignerai d'ici. Lorsque je ne serai plus dans cette maison, quelles preuves pourront vous accuser? Oh ! que je parte! que je m'éloigne de vous! De vous, mon Dieu, qui m'avez sauvé! Vous, mon ange, ma vie, tout ce que je puis aimer en ce monde. Et vous quitter? Vous abandonner sans défense à ces hommes

qui ne respectent rien? Je ne veux pas partir! s'écriait-il à cette pensée d'abandon.

Et le malheureux retombait épuisé aux pieds de la femme perfide qui suivait d'un œil infernal les progrès du désespoir dans ce cœur où sa main allait bientôt arrêter la vie.

— Mon ami, lui dit-elle enfin, calmez-vous. Ce n'est pas pour moi que je vous laisse sortir de cette maison. Mais dès qu'elle est soupçonnée, elle n'est plus sûre pour vous. Voilà ce que je vais faire. David doit croiser sur la côte, devant la *Délivrande*[1]. Je connais trop son dévouement pour vous, pour n'être pas sûre de le trouver attendant un signal. J'irai moi-même cette nuit, à la chapelle. J'y attendrai le point du jour. Quel est le signal qui vous fait reconnaître de lui?

En entendant ces paroles, le vicomte n'eut plus qu'une pensée, ce fut de mourir pour cette femme qui lui paraissait si sublime dans son amour. Mais sa vie pouvait être encore utile à la cause royale. La voix de cette cause le rappela à lui-même. Il voulut sauver sa vie, pour cette cause et pour cette femme aimée qui la lui faisait chérir. Il lui disait cela en pleurant comme un faible enfant.

— Qu'est-ce donc que je fais de si extraordinaire? disait la marquise. Mon Dieu, il est si doux de sauver une aussi noble vie, quand elle est celle d'un autre nous-même. Mon ami, dites-moi le signal, car le

[1] *La Délivrande* est une chapelle isolée sur les bords de la mer, à peu de distance de Caen. Rien n'est sauvage et triste comme ses alentours. Les contrebandiers connaissent parfaitement *Notre-Dame de Délivrande*.

jour baisse. Je partirai à minuit, et je serai à la Délivrande au point du jour.

— C'est un mouchoir noir, répondit le vicomte, je dépliais ma cravate, et elle me servait de drapeau.

— Mon Dieu, dit la marquise en pâlissant malgré elle, c'est un drapeau bien lugubre!

— Êtes-vous donc superstitieuse? dit M. d'Aché. Ne le soyez pas, mon amie. Un ange comme vous doit dissiper toutes les chances de danger et de mort.

La marquise baissa les yeux devant ce regard étincelant du feu d'une noble pensée. Elle commençait à faiblir sous le poids de son infamie!

Mais le lendemain matin elle aborda le vicomte avec une physionomie heureuse et riante. La nuit lui avait rendu sa perversité tout entière.

— David est à la côte, s'empressa-t-elle de dire à M. d'Aché. Il vous enverra ce soir un de ses plus courageux matelots pour vous servir de guide jusqu'à la Délivrande. Là, il se trouvera lui-même pour vous recevoir. Je vous ai fait préparer un cheval, et ce soir, mon ami, nous nous séparons. Mais c'est pour votre sûreté, votre vie!

La journée s'écoula dans des sentiments bien différents. Le vicomte voyait avec une sorte de terreur, inconnue à son beau courage, s'approcher l'heure qui devait le séparer de cette femme qui, pour lui, réalisait les plus sublimes et les plus douces pensées. Quant à elle, c'était avec une lenteur de mort que l'aiguille se trainait sur le cadran de la pendule. Enfin onze heures sonnèrent à toutes les horloges de la ville de Caen. Le vent apporta leur vibration jusque dans la chambre retirée où la marquise, fatiguée de

son rôle sensible, n'avait plus la force de cacher le meurtre sous l'enveloppe d'un ange. Dans ce moment, le son prolongé d'un cor de chasse se fit entendre.

— C'est le signal! s'écria-t-elle en se précipitant hors de la chambre pour aller au-devant du matelot, qu'elle y ramena bientôt, en le présentant à M. d'Aché comme venant de la part du patron David.

Cet homme, interrogé par le vicomte, paraissait connaître le pays comme lui-même et lui promit de le faire arriver à la Délivrande avant le point du jour.

Mais il fallait partir. Après avoir embrassé l'amie qu'il quittait avec désespoir, le vicomte monta à cheval et sortit de sa maison au moment où minuit sonnait.

On était alors dans le mois d'octobre. La nuit était froide et sombre. Il venait de la mer un vent glacé qui portait un frisson sinistre au cœur du brave partisan. Il marchait en silence et le matelot le suivait en ayant soin de tenir son cheval tellement près du sien, que le vicomte finit par en prendre de l'humeur.

— Mon ami, lui dit-il, éloignez un peu votre cheval, vous empêchez presque le mien de marcher.

Et se penchant sur le cou de son cheval, il le flatta de la main. Mais l'animal ne releva même pas la tête. C'était un cheval vieux, malade, épuisé et hors d'état de *fournir un seul temps de galop*, si le vicomte avait voulu fuir. La malheureuse avait tout prévu[1].

Le vicomte avait une carabine anglaise, du travail

[1] Elle s'est elle-même vantée à quelqu'un, qui me l'a redit, de cette *finesse de femme!* C'est ainsi qu'elle appelait son infernale prévoyance.

le plus précieux, qui jamais ne le quittait. Avant de partir, il l'avait chargée dans la chambre même de la marquise; mais, au moment du départ, elle lui avait donné elle-même le conseil de la faire porter au matelot :

— Car, lui dit-elle, vous aurez bien assez à faire à conduire votre cheval dans cette obscurité.

Le matelot portait donc la carabine et tous deux cheminaient en silence. C'est ainsi qu'ils firent à peu près la moitié du chemin. Le trajet était périlleux, car ils tournaient la ville de Caen pour gagner ensuite la Délivrande où les attendait David.

Tout à coup, l'oreille exercée du vicomte recueille des bruits étranges. Il lui semble entendre des voix confuses. Dans ce moment, le matelot se mit à tousser d'une façon si singulière qu'un soupçon terrible s'empara de M. d'Aché...

— Ma carabine, dit-il à cet homme.

Pas de réponse.

— Ma carabine, répéta-t-il d'une voix plus impérative.

Même silence...

Le vicomte vit alors probablement qu'il était trahi et fit un mouvement pour descendre de cheval. Il avait six pieds et sa force musculaire était terrible. Le matelot, jugeant qu'il ne pourrait pas lutter avec lui, le mit en joue avec sa propre carabine et lui cria d'une voix tonnante :

— Halte-là ! Je ne suis plus matelot, je ne ne suis plus ami, je suis *gendarme*[1] et je vous arrête au nom de la loi !

[1] Ce gendarme s'appelle Foison.

Une imprécation terrible fut la seule réponse du vicomte. Pour la première fois de sa vie, il voulut fuir. Mais le cheval qu'il montait fut également rétif à la voix et à l'éperon. Ce fut en ce moment que le gendarme, craignant que sa victime lui échappât avant l'arrivée de ses camarades, bien qu'il eût reçu seulement ordre *de prendre le vicomte*, et non pas de le TUER, déchargea sa carabine presque à bout portant sur lui ! Le malheureux était sans armes. Il voulut, par un mouvement machinal et inspiré par sa bravoure habituelle, saisir son couteau de chasse. Mais son bras ne put même se soulever... il avait été brisé par le coup de *sa propre carabine*. La nuit était sombre et la main du meurtrier tremblante. La victime ne fut que frappée et ne tomba pas sous le premier coup.

Au bruit qu'il fit, une troupe de *douze gendarmes*, embusquée derrière un buisson pour y attendre sa proie, accourut sur le lieu de la scène. Croyant que le vicomte se défendait et redoutant sa force, dont la renommée racontait des choses presque fabuleuses, la *troupe entière* tira sur lui et le malheureux tomba percé de balles[1] et assassiné aussi lâchement qu'il aurait pu l'être par une bande de brigands. En le voyant étendu sans vie au milieu du chemin solitaire qu'il inondait de son sang, les assassins se regardèrent. Mais pas une main n'osa s'avancer pour relever le cadavre. Il semble qu'ils redoutaient encore cet homme, tout massacré qu'il était. Ils s'éloignèrent silencieusement et rentrèrent à Caen, dans leur ca-

[1] Le cheval fut également percé de balles et mourut au même instant.

serne, sans parler de leur expédition, car l'autorité, qui voulait M. d'Aché et non pas son cadavre, leur aurait demandé un compte sévère du sang versé.

Mais la catastrophe ne pouvait rester longtemps inconnue. Le vicomte avait été payé *trop cher au Judas*, pour qu'on ne s'informât pas de lui-même ce qu'il était devenu. La marquise voulut au moins avoir la loyauté du crime. Elle raconta comment un gendarme était venu prendre le prisonnier le 8 octobre, à minuit. Depuis, elle n'avait revu aucun d'eux.

Pendant ce temps, le cadavre mutilé de la victime gisait abandonné sur le chemin où elle avait été égorgée. Quelques paysans le relevèrent et crurent reconnaître en lui un horloger voyageur qui tous les ans passait dans cet endroit. Il fut enterré dans cette croyance, qui était celle du pays. Cette erreur épaississait le voile au lieu de l'enlever. Enfin le gouvernement, voulant sortir de l'inquiétude où le mettait la disparition du vicomte d'Aché, ordonna l'exhumation du corps en présence d'une commission formée de personnes qui l'auraient connu.

La chose fut exécutée et l'enquête prouva que le corps[1] était bien celui du vicomte d'Aché, agent accrédité depuis longtemps de Louis XVIII et de l'Angleterre, et dont le zèle infatigable n'avait jamais cessé d'entretenir un foyer de discordes civiles dans l'intérieur de la France et sur cette partie de nos côtes

[1] La stature du vicomte d'Aché ainsi que toute sa personne étaient assez particulières pour ne laisser subsister une méprise. Il avait près de six pieds. Mais une chose remarquable surtout en lui étaient ses jambes et ses pieds. Leur conformation était particulière et fut reconnue sur le cadavre déterré.

principalement qui borde le Calvados et le département de la Seine-Inférieure.

Mais cet éclat, que les gendarmes forcèrent de donner à la chose, jeta une odieuse lumière sur toute l'affaire. La marquise de Vaubadon en fut entièrement éclairée. A la vue d'un tel monstre, un cri d'horreur retentit autour d'elle! Elle fut obligée de fuir. Elle emporta son or, ses remords et sa honte, et fut se cacher dans un lieu où l'infamie de son action ne fût pas parvenue.

Après la mort de M. d'Aché, l'Angleterre découragée ne fit plus de tentatives pour allumer la guerre civile dans le Calvados. Plusieurs *partisans* furent toujours prêts, néanmoins, à lever l'étendard et à marcher pour la cause. Toutefois les provinces du Calvados et de l'Eure étaient presque paisibles lorsque la proclamation de Louis XVIII y parut. Sa venue ralluma les feux mal éteints et l'empereur, qui connaissait l'esprit du pays, eut des craintes qui, je l'ai dit plus haut, furent de nature à éveiller toute sa sollicitude. *Cette légitimité*, qui lui apparaissait comme un nouvel ennemi grand et formidable, appelait *usurpation* ce que *lui* voyait comme le commencement d'une dynastie, dont le jeune héritier devait inspirer la terreur du nom de son père. C'était une déception terrible ! Napoléon reconnut, en revoyant tous les rapports des préfets de la Seine-Inférieure, du Calvados et de l'Eure, que les brigandages de ces provinces avaient été *toujours* protégés, excités même par l'Angleterre. Il reconnut son ennemie partout ! Il la découvrit même dans les traces anciennes qui étaient demeurées sur les plages désertes du Calvados. Il la

reconnut dans ces retraites mystérieuses des châteaux des nobles de cette partie de la France. Il la reconnut encore dans la nouvelle insurrection de l'Ouest, que l'on avait découverte par le moyen de Mme la marquise de Vaubadon qui, servant de secrétaire au vicomte, avait pu facilement en livrer une copie. Partout enfin l'empereur reconnaissait l'Angleterre aux coups perfides qui lui étaient secrètement portés. Pour nous, elle avait longtemps sommeillé, mais jamais cependant elle n'avait été inactive; et maintenant, que le malheur commençait à régir la destinée de son adversaire, elle pouvait faire jouer les ressorts qu'elle n'avait jamais laissé rouiller... J'ai rapporté toute cette histoire pour faire voir que l'Angleterre avait non seulement un œil toujours ouvert sur nos affaires intérieures, mais qu'elle y portait aussi une main active. Ainsi donc, *jamais* elle n'abandonna la partie, quoique pendant trois ans les habitants d'Hartwell fussent dans une sorte d'oubli de la part du cabinet de Saint-James. Le ministère anglais voulait peut-être agir pour lui-même, et partager la France en reprenant Calais, Dunkerque, et réalisant en 1813 les vœux toujours trompés des rois de la maison de Tudors, comme des Plantagenets, comme des Stuarts, comme de tous ceux qui ont régné sur l'Angleterre... C'est une pensée... et je suis persuadée que l'Angleterre n'a protégé le retour des Bourbons que parce qu'ils étaient pour elle un moyen plus certain de se venger de nous.

CHAPITRE XIV

Sermon d'un élève à son maître. — Carrière royale de Bernadotte. — Déclaration de guerre de la Prusse. — Armée du prince Eugène. — Situation militaire. — Sinistres pressentiments de M. de Narbonne. — Le bouton de rose et le duel. — *Mémorial de Sainte-Hélène*. — M. T...n et le congrès. — Lettres sans réponses. — Mort de l'abbé Delille. — Revue critique. — Départ de l'empereur. — NÉCESSITÉ. — Haine implacable contre l'Angleterre. — Passage à Erfurt. — Combat de Weissenfels. — Bravoure de notre infanterie. — Défilés de *Poserna*. — Bessières y est tué. — Épopée à faire. — Scène burlesque. — Le manteau de cour ensanglanté. — Reconnaissance.

On parla beaucoup à cette époque (mars 1813) d'une lettre écrite à l'empereur par le prince royal de Suède. J'entends ici la véritable lettre du prince royal, et non pas ce qu'on publiait. J'en parlai à Duroc et à mes autres amis. Mais soit que Napoléon eût gardé pour lui cette lettre, qu'il regardait comme une sorte d'*insulte*, je ne pus savoir d'eux la vérité, que peut-être ils ignoraient eux-mêmes.

Cependant on racontait que cette lettre était une sorte de *sermon* fait par l'*élève* à son *maître*. Or, on sait que le *maître* n'avait aucune disposition à écouter les avis même de ceux qu'il aimait. Ainsi donc, il devait considérer *la demande à main armée* que lui faisait Bernadotte de donner la paix à l'Europe, comme

une offense même des plus graves. Bernadotte cherchait sans doute un prétexte pour rompre entièrement avec la France. Il devait assez connaître Napoléon pour savoir l'effet que produirait sur lui un avis en manière de remontrance.

Peut-être cependant n'a-t-on pas assez suivi Bernadotte dans sa *carrière royale* depuis le moment où il quitta la France pour avoir une autre patrie. Les intérêts de cette nouvelle patrie devenaient pour lui des devoirs. Peut-être l'avons-nous trop oublié. Il fut profondément blessé, en 1811, lorsque la France refusa d'intervenir auprès du Danemarck pour la Norwège. Vint ensuite l'invasion de la Poméranie[1]. Alors se firent les premières propositions de la Prusse et de la Russie[2].

On assure que le prince royal empêcha Charles XIII d'y accéder dès cette première époque. Je le souhaite pour lui. Il m'est toujours pénible d'accuser un nom de notre ancienne phalange sacrée. Un tort peut-être positif de Napoléon, c'est qu'il traita Bernadotte comme Murat, et la chose était toute différente. Murat était la création de l'empereur. C'était un nuage que la volonté et le pouvoir du magicien avaient rendu compact, et que sa baguette avait coloré de l'apparence royale, tandis que le prince royal de Suède était souverain par l'élection d'une nation libre et généreuse. Il se devait à cette nation, et ne devait avoir de reconnaissance que pour elle. Mais cependant la patrie qui l'avait vu naître ne pouvait être oubliée de lui, et voilà son tort comme celui de Moreau. Bernadotte

[1] 26 janvier 1812.
[2] Voyez les traités préliminaires des 24 mars et 3 mai 1812.

devait rester *neutre*. La postérité, comme l'époque contemporaine, en doit juger ainsi.

Cependant la Prusse avait enfin déclaré la guerre à la France et proclamé son accession au traité d'alliance continentale. Nous étions alors dans une terrible position ! L'armée que commandait le prince Eugène et qui était tout ce qui faisait notre force, ne comptait que trente-deux mille hommes, anciens soldats ! Le vice-roi fit des prodiges pendant le temps qu'il demeura sans secours, presque sans espérance, ne voyant autour de lui que des alliés prêts à déserter notre cause et des soldats découragés. Nous occupions encore Magdebourg ; le vice-roi avait son quartier général à Stassfurth, près de Halberstadt. Rapp, enfermé dans Dantzig, s'y maintenait comme un héros. Mais ces dernières lueurs n'éclairaient plus que des volontés mourantes. Junot était parti pour les provinces Illyriennes et pour Venise, car les Anglais menaçaient le littoral de toute cette partie du Midi et l'empereur avait compris, à l'heure du danger, qu'il lui fallait un homme dévoué comme son ancien ami. Hélas ! le moment approchait où tous ses meilleurs amis, ses plus fidèles serviteurs, devaient tomber autour de lui, comme pour l'avertir que la roue de la fortune allait cesser de tourner sous sa main. Berlin était occupé par les Cosaques. La ville neuve de Dresde était prise par les Prussiens. Hambourg était évacué et les forces de l'armée française, quoique formidables en apparence, n'étaient pas faites, par leur nature, à rassurer les hommes habitués à juger les choses. Voilà quelles étaient les troupes qui étaient alors en Allemagne, en avril 1813. Il y avait huit

corps d'armée et la garde impériale. Ces troupes étaient ainsi divisées :

1er corps, sur l'Elbe inférieure, commandé par le général Vandamme, homme intrépide et l'un des plus capables, sans doute, pour défendre la patrie au jour du danger. Il avait.	hommes. 40,000
2e corps, commandé par le maréchal Victor, duc de *Bellune*, que les soldats avaient surnommé *Beau Soleil*. Il était près de Magdebourg et avait avec lui une force plutôt dérisoire qu'elle n'était utile. Victor avait du cœur, du talent, mais il était malheureux.	6,000
3e corps, le maréchal Ney.	30,000
4e corps, général Bertrand.	20,000
5e corps, général Lauriston.	20,000
6e corps, maréchal Marmont.	14,000
11e corps, maréchal Macdonald.	18,000
12e corps, maréchal Oudinot.	18,000
Garde impériale.	17,000
Cavalerie impériale et séparée.	6,000
TOTAL.	189,000

Les forces alliées étaient en face de nous, toutes prêtes à l'offensive, et se composaient, sans les Suédois, de deux cent vingt-cinq mille hommes. Bientôt le prince de Suède vint les augmenter de son contingent, que lui avait *acheté* l'Angleterre et que Napoléon pouvait aussi lui acheter avec la Finlande ou la Norwège. Il fit, à cette époque, bien des fautes du même genre. J'ai déjà parlé de cette ténacité qui l'empêchait de voir clair dans ses propres intérêts même et qui

l'aveuglait au point de se nuire par des coups mortels dans une circonstance où les moindres blessures ne se pouvaient guérir. Il en est une foule d'autres que des difficultés *personnelles* — non pour moi — empêchent de faire connaître entièrement. C'est d'autant plus à regretter qu'il en est dans le nombre dont le sort de l'Europe a peut-être dépendu. Je vais en donner une idée.

C'était dans les premiers mois de 1813. Le comte de Narbonne dont je tiens ces détails était alors notre ambassadeur à Vienne. Je recevais souvent de ses nouvelles et chaque jour je voyais un ton de tristesse plus amère se répandre dans les épanchements de son amitié, toujours si bonne et si aimable avec moi qu'il aimait comme sa fille. Je lui demandais la cause de cette tristesse sans pouvoir obtenir une explication. Mais lui-même me l'avait donnée le jour où il vint me dire adieu lorsqu'il quitta Paris :

— Je ne sais où je vais, me dit-il en m'embrassant. Je m'embarque sur une mer sans rivage qui ne me présente que des écueils.

— Pourquoi ne pas refuser cette dangereuse mission ? lui dis-je presque en larmes, car je l'aimais si tendrement !

Hélas ! je ne l'ai plus revu !

— Cela m'est impossible !... Comment voulez-vous que je puisse dire à l'empereur que je ne puis accepter un poste, parce que j'y vois du danger ?...

— Cependant, mon ami, s'il est vrai que vous alliez à Vienne, cette ambassade est honorable. M. de Metternich vous aime et je suis sûre qu'à vous deux vous ferez de bonne besogne. Je puis me tromper, mais je crois que M. de Metternich veut la paix. Il est

un des hommes dont le cœur est le plus honnête et le plus droit en politique comme en toute chose. Que de fois je lui ai entendu dire dans la confiance de l'amitié et n'ayant aucune *fausseté* diplomatique dans la pensée, que les affaires politiques iraient bien mieux si les hommes ne se faisaient pas des difficultés toujours renaissantes dans ces codes de diplomatie inventés par la fraude et la faiblesse surtout! Je suis convaincue qu'il sera bien heureux de voir arriver un ambassadeur comme vous... comme vous qu'il aime d'une tendre amitié. Je vous ai dit souvent, mon ami, que le prince de Metternich *était deux hommes*, l'homme privé et l'homme public, et que tous deux étaient également bons, vertueux, et de ces êtres que la nature donne rarement.

— Je sais tout cela, me répondit M. de Narbonne. Et pourtant je suis certain de ne rien faire de bien. Ma chère enfant, je suis bien malheureux, je vous le répète.

Il appuya sa tête sur le marbre de la cheminée et se mit à rêver profondément. Que de fois, depuis nos malheurs publics et personnels, je me suis rappelé cette matinée!

— Oui, reprit enfin M. de Narbonne, vous verrez d'ici à quelques semaines, quelques mois, *que je n'aurai pas bien compris mes instructions, et que c'est moi qui n'aurai pas su faire la paix!*

Je le regardais en ouvrant de grands yeux. Albert entra au même moment. M. de Narbonne continua :

— Oui, je vous le dis, et retenez bien mes paroles, ma pauvre amie, elles sont presque testamentaires.

— Au nom de Dieu, m'écriai-je, n'allez pas me déchirer ainsi le cœur au moment de notre séparation!

Je ne vois autour de moi que des esprits frappés! Mon Dieu, mon Dieu! Oh! que nous sommes malheureux!

M. de Narbonne me prit les deux mains qu'il serra dans les siennes et, me regardant avec cet aimable sourire que je n'ai vu qu'à lui, mais qui, en ce moment, était bien loin de celui qui était sur ses lèvres en croisant le fer pour un bouton de rose[1] :

— Mon excellente amie, je vous fais de la peine à mon tour. Pauvre enfant, vous êtes destinée à souffrir dans tout ce que vous aimez! Mais ici je n'exagère aucune inquiétude. Il est des lieux, même dans ma propre famille, où je les dissimule. Mais ici je puis parler, parce que Junot vous a déjà fait entendre un pareil langage. Seulement, il est une chose que peut-être il ne sait pas comme moi, parce que son attachement pour l'empereur lui épaissit le voile jeté sur ses yeux. Mais, moi, ma chère enfant, je sais *très bien*... (et il baissa la voix) je sais trop bien que l'empereur Napoléon, notre empereur, enfin, eh bien, *il ne veut pas faire la paix.*

Je poussai un cri.

— Silence! silence et oubli, mon Dieu! Voulez-vous donc me perdre avec vous? Junot ne le voit donc pas comme moi? Cela est pourtant bien visible pour ceux qui vivent auprès de lui. Tenez, demandez à cet excellent duc de Bassano. Il conseille la paix, quoique

[1] M. le comte de Narbonne, dans un bal de l'Opéra, reçut un bouton de rose d'un masque fort spirituel et très poursuivi. On lui disputa le bouton de rose. Il fut se battre *à l'instant* derrière l'Opéra. En se battant, le bouton de rose qu'il tenait entre ses lèvres tomba de sa bouche. Sans retirer son fer, il se pencha et ramassa le bouton de rose.

bien des gens disent que pour faire sa cour à l'empereur il flatte son idée favorite. Mais je crois être sûr du contraire. Le duc de Vicence voudrait aussi déterminer l'empereur à faire la paix. Mais... je ne crois pas que la paix se fasse, parce que, dans mon opinion, il ne *la veut pas*. C'est une guerre toute politique contre l'Angleterre et, tant que l'Angleterre sera debout et même chancelante, on lui tirera des coups de canon. Ce n'est pas à la Russie, ce n'est pas à l'Autriche qu'en veut *notre maître*, c'est à cette ennemie, qui lui saute au cœur comme une vipère et le blesse de son dard toutes les fois qu'elle a le temps et la possibilité de *se lever* pour se lancer à lui. Il faut qu'elle meure, voyez-vous, pour qu'il dorme en repos, même sur sa couche de lauriers et de drapeaux conquis !

Je l'écoutais avec une triste attention, car il y avait bien de la vérité dans ce qu'il me disait. Albert ne parlait pas, mais il était évident qu'il était de son avis, et lui, mieux que tout autre, pouvait affirmer ou *infirmer* une assertion concernant la politique de Napoléon. Il le connaissait depuis sa plus jeune enfance. Il le connaissait bien et pendant vingt ans la politique la plus intérieure du cabinet de l'empereur lui avait été révélée. Le point qu'il administrait était fort important, et le littoral de la haute et basse Provence avait été souvent le but de tentatives toujours déjouées par son talent et son activité. Il me dit qu'il était de l'avis du comte Louis de Narbonne :

— Mais il faut que ces pensées ne sortent pas de cette chambre, ajouta-t-il. Il ne pourrait être que nuisible à Junot, au comte, ainsi qu'à moi, que cette *lucidité* fût aussi libre dans l'exercice de notre ju-

gement. Il faut quelquefois faire l'aveugle. Surtout, ma sœur, garde-toi bien de rien écrire de cette conversation à ton mari. Il ne faut pas l'entraîner à faire une réponse qui pourrait lui nuire à lui-même. Je sais ce qu'il pense.

— Est-ce donc comme vous deux? demandai-je toute surprise.

Albert inclina la tête.

— Oui, oui, me dit M. de Narbonne, et il en est bien malheureux. Oh! que l'empereur devrait écouter davantage la voix du dévouement courageux!

Ce que me dirent en ce moment le comte Louis et mon frère me donna beaucoup à penser. Je n'ai jamais pu vérifier mon doute, mais tout me porte à croire que dans une audience que Junot eut de l'empereur, quelque temps avant son départ, il lui parla dans le sens de M. de Narbonne et de mon frère. J'ai les plus fortes raisons de le penser du moins. Je sais qu'à cette époque la volonté d'une paix générale était son idée dominante. Et plus tard l'infortuné écrivit à l'empereur une lettre bien étrange, mais bien touchante, toujours dans ce même but.

Quant à M. de Narbonne, il partit donc pour Vienne avec cette conviction intime qu'il ne ferait pas la paix, parce que l'empereur ne la voulait pas[1]. Nos adieux furent bien tristes. Il semblait qu'une révélation de l'avenir se plaçât entre nous.

Ah! quelle perte cruelle, quel ami! Mon Dieu,

[1] Le *Mémorial de Sainte-Hélène* en parle d'ailleurs assez clairement. L'empereur dit et répète plusieurs fois qu'il n'a pas voulu faire la paix à Prague. C'est même la seule chose dont il s'accuse.

qu'ai-je donc fait pour être ainsi éprouvée par votre colère?

La première conférence qu'eut M. de Narbonne à son arrivée fut non seulement très longue, mais très importante. Ce fut dans la visite que le prince de Metternich lui rendit que cette première conférence eut lieu. En rentrant dans son appartement, il était fort ému et marchait rapidement. Il jeta son chapeau violemment sur un fauteuil et s'écria :

— Voilà encore un homme sacrifié!

Et c'était vrai.

Quelque temps après son arrivée à Vienne, M. de Narbonne reçut la visite d'un homme qu'il connaissait depuis longtemps et qu'à Paris il rencontrait souvent dans presque toutes les maisons où il allait. C'était M. T...n, banquier, dont la fortune égalait presque celle d'O...,—avec des exceptions honorables toutefois, qui du reste étaient fort connues. M. T...n apportait au comte Louis une foule de lettres de recommandation qu'il ne voulut même pas ouvrir :

— A moins que les personnes qui m'écrivent ne me donnent des nouvelles de leur santé plus récentes que celles que j'ai eues par le courrier des affaires étrangères, dit-il à M. T...n, je vous demanderai la permission de n'ouvrir leurs lettres qu'après votre départ, parce qu'elles ne peuvent vous être d'aucune utilité auprès de moi, ainsi que toutes les autres. Votre nom suffisait et je vous en veux de votre méfiance en vous-même.

— Je vous suis mille fois reconnaissant de votre bon accueil, monsieur le comte, lui répondit M. T...n, et je suis en même temps heureux de pouvoir le reconnaître. On dit qu'un congrès va s'ouvrir. Je

vous donne, si vous le voulez, le moyen d'y être tout-puissant.

— Comment, comment? s'écria M. de Narbonne, redites vos paroles. Comment, diable, mon cher T...n, savez-vous qu'elles valent presque une année de votre clos! Dites promptement comment je dirigerai ce congrès, qui, par avance, me fait presque frissonner.

— C'est fort simple, dit M. T...n. Voici le fait. Des relations d'affaires m'ont mis en rapport avec M. de Mullens, banquier de Francfort. Il me demanda si je voulais faire route avec lui jusqu'à Vienne, où il se rendait pour une affaire de haute importance.

« — Il s'agissait, me dit-il, d'une créance de *dix-sept cent mille francs* dont il voulait exiger les remboursements d'un débiteur, qui depuis longtemps lui devait cette somme, qui, jointe aux intérêts, formait maintenant un capital immense. »

— Le débiteur est *très* influent dans le congrès, et même dans l'Europe, ajouta M. T...n. Il ne peut payer cette somme en ce moment. Je le crois incapable d'être gagné par de l'argent. Mais comme M. de Mullens veut le faire exproprier, je crois que l'ami qui prêterait à M. de *** la somme nécessaire pour l'acquitter lui rendrait un service d'autant plus éminent aujourd'hui qu'il y a une vraie disette d'argent dans le trésor de son souverain et qu'il ne peut lui prêter cette somme pour se libérer. Pourquoi la France ne serait-elle pas cet ami, monsieur le comte?

M. de Narbonne fit un saut de joie. Il saisit la main de M. T...n et lui dit :

— C'est une des plus heureuses pensées que l'on puisse avoir, mon cher T...n! Je vais écrire dans le moment même. Et, pour que ma lettre ait plus de

poids et paraisse encore plus importante, je l'enverrai par un de mes jeunes secrétaires.

La dépêche fut écrite et envoyée. La réponse n'arriva pas. Cependant le temps pressait. Un jour. M. T...n, en regardant dans la cour de son hôtel, vit arriver une chaise de poste d'où descendit un homme qu'il crut reconnaître. Cet homme était Anglais.

— Ah! ah! se dit M. T...n, M. de Mullens sait à ce qu'il paraît, parler anglais aussi bien que français!

Et il se rendit aussitôt à l'ambassade de France pour faire part de ce qu'il venait de voir.

— Que diable voulez-vous que je fasse? s'écria le comte Louis en écoutant M. T...n. J'ai écrit une première fois, une seconde, une troisième! Jamais de réponse. Il semble que ce soient mes intérêts que je défende ici! Je vais écrire une dernière lettre...

La dépêche fut écrite. Elle partit comme les autres et, comme les autres, elle n'eut aucune réponse. Le résultat de toutes ces lenteurs, c'est qu'un beau jour M. de Mullens se trouva désintéressé et qu'un tiers fut possesseur de sa créance, avec ordre de ne pas pousser les choses. Que faire à cela? C'est ainsi que va la vie. Nous verrons tout à l'heure qu'à Prague et à Dresde l'empereur commit encore de nouvelles fautes. Hélas! nous en avons souffert plus que lui, car il est maintenant au lieu du repos et nous, nous l'avons perdu pour le pleurer toujours, car comment le remplacer?

Je n'oublierai jamais une scène bien curieuse qui eut lieu chez moi, dans ce même temps, à l'occasion de la mort de l'abbé Delille, qui, je crois, arriva vers cette époque[1]. Le cardinal Maury, après en avoir été

[1] Il mourut le 1er mai 1813

grand admirateur, ne l'aimait plus du tout. C'étaient des remarques plus que mordantes sur les manières de l'*abbé marié*. Il est vrai que l'abbé Delille avait une façon de jouer son rôle en ce monde qui pouvait le faire siffler d'une partie des spectateurs et rarement applaudir des autres. Il avait renié sa profession et l'avait fait de mauvaise grâce, si tant est que l'apostasie puisse jamais en avoir une bonne. Mais enfin, il faut montrer que le parti qu'on prend en toutes choses est motivé par une raison tellement puissante qu'elle vous a donné une profonde conviction à vous-même, et cette conviction, vous avez alors le besoin de la faire partager aux autres, à ce monde, tribunal impitoyable dont les jugements sont sans appel et qui prononcent sur la mort et la vie morale d'un homme avec une froide cruauté, que nous trouvons toujours injuste quand nous sommes la victime et que nous partageons quand nous sommes les juges.

Et puis l'abbé Delille n'avait plus ce qui fait pardonner des fautes par ce même monde si peu généreux et pourtant aussi prêt à faillir lui-même qu'à punir. Il ne savait plus l'amuser. Le siècle avait marché et lui était resté stationnaire. L'école romantique avait établi sa domination et le poème *des Jardins* était relégué sur quelques rayons bien élevés de la bibliothèque de chacun. Les dernières œuvres qu'il avait données à la littérature n'étaient pas lisibles, excepté le poème de *l'Imagination*. Celui des *Trois Règnes* ne peut même être critiqué. Il y aurait vraiment pitié à blâmer pareille misère de l'esprit d'un homme qui avait fait quelquefois des choses qui annonçaient mieux que *de l'extrêmement* mauvais. En résumé, la réputation de M. Delille est une de ces

réputations qui tiennent à l'époque et aux coteries. Sans doute notre monde littéraire n'est qu'une vaste intrigue divisée en coteries particulières. Toutefois il existe aujourd'hui une immense différence dans la distribution de la louange et du blâme. Rien ne se fait par manège. On dira peut-être que les journaux sont une voie pour arriver au même but. Cela n'est pas. Les plus beaux talents de notre époque sont livrés à la presse, et son scalpel les travaille avec une hardiesse dont nos souvenirs ne nous donnent pas d'exemples. S'ils surgissent, c'est par leur propre force. Voyez Victor Hugo. Son renom est plus qu'européen, il est universel. Un de mes amis m'écrivait de New-York dernièrement que les œuvres de Victor Hugo sont, en français et en anglais, dans toutes les parties de l'Amérique. Ses *Ballades*, ses *Orientales* sont traduites dans toutes les langues, et pourquoi? Parce que c'est vraiment beau et que le beau l'est *toujours* et *partout*. Allez donc traduire l'abbé Delille. Allez donc donner aux Natchez les *Trois Règnes*, aussi bien traduits que vous pourrez le faire. Ils n'y comprendront rien, à moins que vous ne composiez dans leur langue et que les idées ne leur soient données d'après eux-mêmes. Autrement rien ne se fera. Au lieu de cela, prenez *le Feu du Ciel*, *le Timbalier et sa fiancée*, prenez *Claude Gueux*, chef-d'œuvre admirable que l'auteur conte comme il l'écrit, qu'il écrit comme il conte. Traduisez cela en quelque langue que vous vouliez, partout vous y trouverez le génie, parce que le génie est une flamme qui ne s'altère par aucun alliage.

Je prends toujours Victor Hugo pour mon point de comparaison, parce que, le voyant également

toujours éclairé au premier rang, je serais injuste à moi-même en gardant le silence[1].

Pour en revenir au cardinal Maury et à Millin, le cardinal en était au troisième point de l'oraison funèbre de M. Delille, lorsque Millin entra avec une figure de circonstance. Il venait du convoi, autant que je puis me le rappeler. En entendant le cardinal Maury se déchaîner ainsi contre le défunt et surtout applaudir à la fameuse satire du *Chou et du navet*, de Rivarol, pièce éminemment spirituelle, et que le cardinal ne trouvait ainsi que depuis qu'il était, je ne sais pourquoi, l'ennemi de M. Delille, Millin se mit à faire une telle querelle au cardinal, que je fus obligée de me mettre à la traverse, car avec le cardinal il fallait craindre les suites d'une discussion. Je mis la conversation sur la politique. Celle du moment était assez importante pour occuper et occuper d'une manière intéressante. Et sur une pareille matière, le cardinal avait le droit de réclamer la première place dans la discussion. Là, il n'y avait aucune personnalité et il n'était pas offensant parce qu'on le laissait à son rang.

L'empereur était parti depuis le 14 avril. Son départ avait fait une profonde impression sur la ville de Paris. Jusqu'à ce moment, toutes les fois qu'il s'éloignait on n'avait aucune inquiétude. La victoire lui

[1] Outre mon admiration pour Victor Hugo, j'ai pour lui l'attachement que j'aurais pour un de mes fils. Le monde le connaît pour notre plus grand homme littéraire. Moi, je le reconnais aussi pour tel, mais en outre comme un excellent homme, possédant à un degré éminent les plus belles qualités de l'âme. Je suis vaine de mon amitié pour lui, parce que rien n'est rare comme la naïveté et la bonté unies au génie.

était si fidèle ! Mais le sort avait changé et maintenant les alarmes étaient aussi vives que la défiance avait été profonde. On attendait les nouvelles avec une impatience mêlée de crainte. On savait que des négociations étaient ouvertes. Mais quelle issue devaient-elles avoir ? La famille impériale se réunit à Dresde. L'empereur d'Autriche, le meilleur et le plus excellent des hommes, fut heureux de revoir sa fille, et surtout de la revoir heureuse, car elle l'était, *heureuse* ! Qu'elle ne profère pas une autre parole, ou tout un peuple entier se lèverait pour lui dire qu'elle ne dit pas la vérité.

L'empereur d'Autriche ne voulait pas la guerre à cette époque, j'en ai l'assurance. Depuis longtemps, sans doute, l'Autriche avait le désir de réparer ses pertes, de réparer surtout les immenses malheurs qui l'avaient accablée depuis 1805. C'est ainsi qu'en 1808 le cabinet de Vienne proposa à la Russie la triple alliance de la Prusse et d'elle-même, proposition que la Russie refusa. Mais, à l'époque de 1813, l'Autriche, si l'empereur Napoléon avait consenti à lui rendre les provinces illyriennes et quelque autre conquête inutile à la France et nécessaire à l'Autriche, elle eût été pour nous ce que les lois naturelles et politiques lui commandaient d'être, notre fidèle alliée. Le malheur de notre destinée voulut que l'empereur Napoléon ne fît aucune concession à ce qu'il appelait probablement d'un nom inconnu, car jamais il n'en voulait avouer l'existence. C'était LA NÉCESSITÉ, cette souveraine au sceptre de fer qui fait plier tous les potentats les plus superbes et les force à courber la tête devant elle ! S'ils résistent, elle les brise, quelle que soit leur force. Nous l'avons

vu ! Marchant toujours d'après ce principe, Napoléon ne voulut entendre, à ce qu'il parut à chacun, aucune parole de paix tant qu'il vit qu'il pouvait y avoir une chance de crainte pour lui. Mais une plus triste vérité peut-être, c'est qu'il ne voulait pas la faire, cette paix désirée, attendue, *voulue* par ses amis comme par ses ennemis. Lui-même en convenait hautement du reste, car dans son discours d'ouverture au Corps législatif, le 14 février 1813 : « La guerre que je soutiens contre la Russie, disait-il, *est toute politique*. » Et pourtant il disait qu'*il voulait la paix*.

« Elle est nécessaire au monde, dit-il dans le même discours d'ouverture, mais je ne ferai qu'une paix honorable et conforme aux intérêts et à la grandeur de mon empire. Tant que durera cette guerre maritime, mes peuples doivent se tenir *prêts à toute espèce de sacrifice*. »

Ainsi donc l'empereur nous avouait que c'était l'Angleterre qu'il allait combattre de nouveau sur l'Oder et sur l'Elbe, comme il avait été le faire à Moscou ! La chose est évidente. J'ai, je crois, démontré dans un chapitre précédent quelle était la raison qui motivait une volonté aussi ferme et aussi constante de la part de Napoléon. Sans doute cette résolution si violemment soutenue nous fut bien funeste. Mais comment condamner l'empereur ? Comment lui demander compte à lui-même de tout ce qu'il a sacrifié à cette résolution d'exterminer une ennemie qui voulait elle-même sa mort et la nôtre en même temps ? Car dans cette lutte de l'Angleterre et de Napoléon, voyez-vous, c'était non seulement une guerre à mort qu'il fallait voir. Mais à cette animosité *d'homme à gouvernement* il se joignait encore la

vieille haine de nation à nation. Il nous fallait payer tôt ou tard les intérêts de la rancune de la guerre américaine. Nous avons payé. Oui, nous avons payé. Et, comme nous sommes gens d'honneur, nous avons donné plus que nous ne devions. Maintenant, c'est l'Angleterre qui est notre débitrice! Nous sommes créanciers à notre tour et l'heure du paiement sonnera pour elle, comme elle a sonné pour nous.

L'empereur, comme je l'ai dit plus haut, était parti de Paris le 14 avril. Il arriva le 17 à Mayence, le 25 à Erfurt, lieu tout de souvenir et qui devait par sa vue redoubler sa funeste sécurité en lui rappelant qu'il y avait habité avec un homme qui lui donnait le nom *de frère*, et sur l'alliance duquel il avait cru devoir compter[1]. Il demeura quelques jours à Erfurt, d'où il rejoignit son quartier général, en parlant partout sur sa route à ces jeunes soldats tous fiers de remplacer de vieux braves et tellement électrisés par les paroles de Napoléon que, bien qu'ils fussent presque des enfants, ils étaient décidés à se faire tuer pour l'empereur et la patrie. Le génie tout entier de Napoléon fut évoqué par lui dans ces moments qui allaient voir décider de son sort et de celui *du monde*.

Cette belle jeunesse, ardente et déterminée, fut digne des espérances qu'on mit en elle. Ce fut le 29 avril, au combat de Weissenfels, qu'elle apprit à

[1] Quoique j'aie signalé dans les precédents volumes la véritable conduite de la Russie, je ne puis donner tort à l'empereur Alexandre. Il n'est pas question de mon attachement personnel pour lui et de ma reconnaissance. C'est tout à fait étranger à mon opinion. Mais j'expliquerai plus tard comment il ne pouvait agir autrement. La question pour lui était de vie ou de mort.

connaître le sifflement des balles, le grondement du canon et l'odeur de la poudre. Et cependant notre avant-garde, toute d'infanterie, car nous n'avions plus de cavalerie depuis les désastres de Moscou, renversa par son impétuosité l'avant-garde russe, presque toute de cavalerie[1]. Hélas, ce demi-triomphe précédait un malheur général qui devait être senti bien douloureusement, comme malheur privé. Maintenant les voiles de deuil enveloppent tous les noms amis qu'on prononce. Tout est douleur, tout est désespoir dans les souvenirs !

C'était le maréchal Ney qui avait conduit au feu cette belliqueuse jeunesse, au combat de Weissenfels. L'ennemi avait évacué la rive gauche de la Saale et c'était un prélude, à l'issue de la campagne, tout à fait à notre avantage. On avait, à Paris, des cartes avec de petits fichets à têtes de diverses couleurs désignant les puissances et l'on suivait la marche de l'armée avec un intérêt que je n'avais jamais vu aux jeunes femmes. Il semblait que notre danger nous fût révélé par instinct, car l'empereur avait accordé bien peu de congés. Il craignait les *jaseries* de famille. Mais, quelque soin qu'il eût apporté, l'état véritable de la nation était connu de tous.

Le terrain se disputait *pied à pied*. Napoléon comprenait que de son ouverture de campagne dépendait le sort de cette même campagne. Les autres compre-

[1] C'était M. de Lanskoï qui commandait la cavalerie russe. La nôtre était détruite et malheureusement elle n'avait pas pu se remplacer, comme l'infanterie, par un *fiat lux*. Un homme tire un coup de fusil et se laisse tuer presque aussitôt qu'on le lui dit. Mais un cavalier ? Il faut presque une année pour qu'il puisse marcher.

naient également que de reculer sur la Vistule, après l'avoir passée, les y feraient culbuter pour n'en plus jamais sortir. Il y avait donc acharnement des deux côtés et la moindre escarmouche était sanglante.

Le général Wittgenstein avait sous ses ordres une troupe nombreuse d'infanterie et de cavalerie, avec laquelle il était chargé de défendre le défilé ou plutôt les défilés de *Poserna*. Une artillerie formidable ajoutait à la force de cette position, que Napoléon voulut cependant emporter. C'était la veille de la bataille de Lutzen. Ce fut Bessières que Napoléon choisit pour cette mission dangereuse. Ce fut aussi lui que la fortune prit pour donner son premier avis de malheur à celui qui toujours avait été son élu.

Bessières, ce bon et excellent ami, qui devait remplacer Lannes, peut-être, dans la faveur militaire de l'empereur, était un des hommes, en petit nombre au reste, sur lesquels l'empereur pouvait compter. Et, d'après ma façon de penser il était même une colonne encore plus solide par l'affection que ne pouvait l'être le maréchal Lannes qui, je le répète, tout en aimant l'empereur, était bien loin d'avoir pour lui le dévouement de Junot, de Bessières, de Duroc, de quelques autres, qui étaient *ses enfants*, si je puis le dire ainsi. Je crois que Napoléon le savait.

En ouvrant la campagne de 1813, il avait donné une grande preuve de confiance et de faveur à Bessières. Il l'avait nommé commandant général de *toute* la cavalerie de l'armée, comme l'était ordinairement le roi de Naples. Le 1er mai, le maréchal, en voyant ces défilés de Poserna si terriblement défendus et sachant de quelle importance il était pour l'armée

française d'en être maîtresse, mit pied à terre à l'entrée du défilé de Rippach, plus sérieusement occupé encore que les autres, et, mettant l'épée à la main, il entraina les tirailleurs, les encourageant de la parole en même temps que de l'exemple. Ces jeunes soldats, dont l'expérience n'avait qu'un combat pour souvenir, mais dont les pères avaient proclamé depuis longtemps le nom de Bessières dans la chaumière paternelle, suivirent le héros dont ils connaissaient déjà l'histoire. Les hauteurs furent emportées, l'ennemi fut enfoncé et le défilé en notre pouvoir. Ce fut en ce moment que Bessières, qui toujours regardait le danger en face, reçut un boulet dans la poitrine, qui le renversa sans qu'il eût le temps de sentir le charme glorieux d'une si belle mort !

Ses aides de camp et tous ceux qui l'entouraient cachèrent d'abord sa mort à l'armée. On couvrit son corps d'un manteau et l'empereur fut le seul instruit de ce malheur. Il en fut accablé. Il le fut comme souverain, il le fut comme ami. C'était une perte immense pour Napoléon que celle de Bessières. Bessières à Waterloo, au lieu de... mais silence.

Sa mort fut cachée à l'armée jusqu'au surlendemain. Il fallait une victoire pour compenser un tel malheur. Napoléon écrivit le soir même à Mme la duchesse d'Istrie : «... *Votre mari vient de mourir pour la France et il a terminé sans douleur la plus belle vie.* »

Si jamais notre patrie a un Plutarque digne d'écrire la vie des hommes illustres de l'époque révolutionnaire [1], Bessières tiendra, certes, un rang distingué

[1] J'ai déjà dit que ce mot *révolutionnaire* était pris dans cet

dans cette galerie de héros. Ce n'est pas seulement comme soldat, comme existence militaire, que la sienne est remarquable et digne de donner un double orgueil à son fils, c'est comme citoyen vertueux, comme ami fidèle, comme sujet dévoué. Oh ! Bessières était ce qu'on appelle, sans aucune fiction, *un honnête homme*. Ce mot comprend tous les éloges.

Il était notre ami, à Junot et à moi. Junot eut avec lui quelques démêlés insignifiants, que je fus assez heureuse pour leur faire regarder, à tous deux, ce qu'ils étaient, c'est-à-dire rien du tout. Depuis cette époque, la plus parfaite intelligence avait existé entre les deux amis. Je crois que, si toutes les femmes avaient à cet égard agi comme moi, il en serait résulté une harmonie dans les intérêts privés dont l'intérêt général se serait ressenti. Je dois donc à la mémoire de Bessières de lui consacrer ici quelques pages. J'ai survécu à Junot. Je dois faire ce que *lui* aurait fait pour un frère d'armes qu'il aimait autant qu'il l'estimait.

Bessières était bien jeune encore pour mourir lorsque ce boulet vint nous l'enlever. Il n'avait que quarante-cinq ans[1] ! Sa figure était agréable, son sourire avait de la finesse, mais surtout une extrême douceur. Sa taille était haute, élancée, élégante, surtout sous l'uniforme de colonel des guides de la garde,

ouvrage dans sa véritable acception, c'est d'ailleurs même le seul à employer. Bessières était si peu révolutionnaire que, étant aux Tuileries comme faisant partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, il eut le bonheur, un jour d'émeute, de sauver plusieurs personnes de la maison de la reine.

[1] Jean-Baptiste Bessières, né à Pressac, département du Lot, le 6 août 1768 et tué le 1er mai 1813.

qu'il a si longtemps commandés. Il avait les yeux à la Montmorency[1], ce qui donnait une grande douceur à son regard... Il ne voulut jamais quitter la poudre ni couper ses cheveux. Il fut même, à cet égard, plus entêté que Lannes et qu'Augereau.

Quant aux qualités de son cœur, à sa belle âme, il existe de Bessières une foule de traits dont j'ai gardé note, et cela depuis les guerres d'Espagne, où nous nous sommes trouvés ensemble, depuis celles d'Allemagne, où Junot était avec lui. Tous ces traits le placent dans un jour qui en font un homme dont la France doit être fière.

Je ne m'occuperai pas de le faire connaître comme homme de guerre. Assez de biographies se sont chargées de ce soin, mais j'en veux parler comme homme privé. Je veux le montrer bon, humain, charitable, probe, jusqu'à laisser la femme vertueuse, qui porte son nom toujours avec la même pureté, dans un profond malheur. Il savait comme Junot, que sa femme et ses enfants ne murmureraient pas d'être dans l'infortune, puisqu'elle n'avait qu'une noble origine, l'honneur.

« Bessières avait quelque chose d'antique », a dit M. de Norvins dans la biographie qu'il a donnée lui. Et il a parfaitement raison. Au milieu de cette époque merveilleuse des grandeurs de l'empire, époque dont lui-même était un acteur si important, eh bien, jamais une sotte fierté, des airs qui provoquaient la raillerie d'adversaires trop heureux de se

[1] On a dit qu'il louchait, ce n'est pas vrai. Les yeux comme il les avait ont un nom. Ils s'appellent *à la Montmorency*. Bessières ne louchait pas.

moquer avec raison, n'ont été reprochés au duc d'Istrie ! Il me faisait bien l'effet d'un vrai républicain par sa franchise, son extrême naturel dans ses manières. son inépuisable bonté. Voilà ce qui lui donnait cette couleur antique *à la Plutarque* dont je viens de parler. Mais c'était surtout dans la garde qu'il était adoré et qu'il le fallait voir. Il était comme le frère adoptif de chaque soldat. Jamais sa porte n'était fermée pour eux.

— Je suis sorti de leurs rangs et je ne dois pas l'oublier, disait-il souvent.

Les provinces qu'il a gouvernées en Espagne ont prononcé certainement la plus admirable oraison funèbre sur lui. La partie des provinces du nord du 7e gouvernement qu'il avait eu longtemps, en apprenant sa mort, fit célébrer des services en son honneur. L'envie doit se taire devant ce fait. Il est concluant, car les villes et les villages qui firent dire des messes *n'étaient pas occupés par nos troupes*. En Pologne, en Autriche, en Prusse, partout où Bessières avait planté sa tente, il était en renom d'homme d'honneur et de bonté. A Moscou, il allait un jour se mettre à table. C'était dans le moment le plus affreux des horreurs de l'incendie et de cette famine partielle qui frappa de son fléau les malheureux habitants de la ville. Une foule de ces infortunés, connaissant la bonté du maréchal, se précipita dans son palais en criant :

— Par grâce, un peu de pain !

En voyant ces visages livides presque défigurés par la faim, le maréchal fut pris au cœur de cette pitié qui fait tant de mal quand on ne peut pas réparer le malheur qu'on voit. Mais il vit qu'une partie, du moins pouvait l'être :

— *Messieurs*, dit-il aux officiers d'état-major qui l'entouraient et allaient se mettre à table avec lui, *allons ailleurs chercher à dîner et laissons le nôtre à ces malheureux.*

Et faisant asseoir les habitants moscovites affamés et presque mourants à sa table, il les force à manger son propre dîner! Au passage de la Bérésina, une femme périt et laisse un enfant tout petit et orphelin :

— Je m'en charge, dit le maréchal.

Et l'enfant eut un père et un protecteur. En Espagne, il arrive un jour dans un village dont sortait un de ses frères d'armes qui ne lui ressemble sous aucun rapport. Le village était dévasté, les maisons étaient inhabitables. Le pillage était complet. Le maréchal fit réunir le peu d'habitants qui étaient demeurés sur la place et leur fit distribuer une somme d'argent de ses propres deniers, comme *indemnité de ce qu'ils venaient de souffrir*[1]. Il y aurait une foule de traits semblables à raconter et que la *pudeur* de Bessières se refusait à raconter. Il fallait que ses amis les devinassent.

Mais, en parlant de Bessières, est-il possible de ne pas parler de sa femme, de ce modèle parfait de toutes les vertus de la femme et de la mère, de la fille et de la sœur! Lorsqu'elle se maria, nous étions presque toutes mariées. Elle était si modeste qu'elle semblait craindre de venir dans le cercle de ces

[1] Ce village s'appelle la Puebla de San-Antonio et se trouve dans l'intérieur des terres, je crois, entre Burgos et Somo-Sierra. Le général était le général N... Mais il est mort, pardonnons-lui.

jeunes femmes si élégantes et si *parisiennes*. Ce n'est pas que nous fussions impolies pour la jeune femme provinciale, mais il en était *une* parmi nous dont l'impertinence valait dix insolentes à elle seule et son influence, dont nous souffrions toutes, se faisait sentir à cette charmante et douce femme qui, avec sa figure de vierge de Raphaël toute belle et toute modeste, n'osait lever les yeux qu'en rougissant et tremblant, et recevait comme un oracle des paroles très dures et souvent impolies de la bouche de la demi-grande dame dont j'ai parlé. Elle avait pourtant mauvaise grâce à dire des mots désagréables. Quant à l'être, ce n'était pas sa faute. Elle était faite comme cela! Elle était désagréable, avait la parole désagréable. La tournure, le regard, la voix, *tout* était désagréable enfin. Pour son humeur, *elle battait* ses femmes de chambre! C'est tout dire[1]. Quant à la

[1] Voici une assez drôle d'histoire relative à cette même personne. Son mari était un soir à côté de sa toilette, revêtu du grand costume de cour et l'attendant pour aller au cercle. C'était un grand jour. La petite femme se dépêchait et frappait des pieds, ce qui reculait la besogne au lieu de l'accélérer. La pauvre femme de chambre, tout ébouriffée du torrent d'invectives qui lui arrivait, pleurait et voyait à peine. Enfin la toilette était finie, le manteau était attaché, la chérusque mise, même es boucles d'oreilles. Il ne restait plus que le collier. Il étai très lourd, en camées et entouré de diamants. La femme de chambre, en se dépêchant, n'y vit pas assez clair et prit quelques-uns des petits cheveux que la jeune femme avait en assez grand nombre à la naissance du cou. La douleur lui fit pousser un cri terrible. Elle se retourne et donne le plus furieux soufflet sur le visage de la pauvre Fatime, toute repentante de sa faute involontaire. Le coup, mal dirigé, se transforme en un coup de poing sur le nez. Aussitôt un ruisseau de sang coule non seulement sur le tapis, mais encore — où croyez-vous qu'il

maréchale Bessières, qui certes ne battait personne, elle était donc, comme je l'ai dit, un ange possédant toutes les vertus. A cette époque elle était belle, mais non pas comme elle l'est devenue depuis. Sa physionomie a pris un caractère tout particulier. Elle a le type des vierges du Titien, du Corrège. Elle est si belle, et si purement belle ! Et puis on la sait si bonne ! C'est une belle enveloppe à une plus belle âme encore que l'est sa figure. J'aime beaucoup Mme la maréchale Bessières et, maintenant que je sais qu'en aimant il faut estimer pour aimer bien, je lui suis bien plus attachée qu'à l'époque où nous nous retrouvions dans l'un des quartiers de la cité des fous.

Bessières laissa son fils et sa veuve sans aucune espèce de fortune, excepté des majorats qu'ils perdirent comme beaucoup de nous. Mais l'empereur eut le temps, avant de tomber de ce trône dont le sang de Bessières, comme celui de tous les amis de Napoléon, avait cimenté les fondations, d'assurer un sort à Mme la maréchale Bessières, qui était à la charge de son frère, M. de la Perrière, ancien receveur général de Paris.

Cette nouvelle me parvint de plusieurs manières.

s'avise de tomber tout en plein ? — sur le manteau de cour qu'il inonde et rend incapable d'être porté non seulement ce soir, mais jamais. Comme la jupe était toute pareille au manteau, il fallut donc se déshabiller. En voyant ce désastre, la jeune femme se mit d'abord à pleurer, puis à gronder, enfin à rugir, c'est le mot. Et rencontrant le regard de son mari, qui, avec son calme habituel, ne recevait *plus* d'émotions de pareilles scènes, elle tourna sa furie contre elle-même et arrachant ses diamants, ses fleurs, elle se mit hors d'état d'aller au cercle, où son mari fut sans elle.

Duroc me l'écrivit dans une lettre que je n'ose pas rouvrir, parce qu'elle est elle-même une annonce de mort! Celle de Bessières m'accabla. Je l'écrivis à Junot. Il en fut au désespoir. Il l'aimait comme un frère d'armes loyal et brave, et son âme savait comprendre la sienne,

Quant à l'empereur, il en fut, dit-on, très affecté. Je le crois avec d'autant plus de raison que c'était un pilier de moins à son édifice. Le lendemain de la bataille de Lutzen, il traversait les rangs d'un régiment de sa garde, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos et l'attitude abattue. Un grenadier voulut lui donner une pétition.

— Laisse-le pour aujourd'hui, lui dit un des vieux grognards. Regarde comme il est triste. *Il a perdu un de ses enfants !*

La France a payé les funérailles du duc d'Istrie. Ce fait est bien glorieux pour lui après les positions brillantes dans lesquelles il s'est trouvé.

CHAPITRE XV

Bataille de Lutzen. — Napoléon au tombeau de Gustave-Adolphe. — Méditation. — Quarante mille coups de canon. — Bataille d'Egypte. — Dernier soupir. — Le roi de Saxe et le prince Eugène. — Médiation armée. — Scène entre l'empereur et le comte de Metternich. — Le chapeau tombé! — Qui le ramassa. — Sort de l'Autriche. — M. de Bubna. — Bautzen. — Histoire de Paris, par Dulaure. — Griefs. — Supplément à l'*Almanach national de France*, pour l'an VIII — Nous avons un maître. — Constitution du gouvernement consulaire. — Mme la comtesse Bertrand. — Jonction du prince royal de Suède aux alliés de la coalition. — Trahison de Bernadotte. — Marie-Louise et Joséphine. — Votre père est une *ganache*. — Synonyme. — *Bon et brave homme*. — L'archichancelier brave *ganache*.

Tandis qu'un premier deuil était pris par l'armée française, un triomphe dont les lauriers avaient été bien sanglants était annoncé avec une grande emphase par nos journaux. C'était la bataille de Lutzen. Cette bataille est appelée autrement par les Russes, qui la nomment *Gross-Gorschen*. Je pense que Napoléon a voulu réveiller le souvenir de Gustave-Adolphe, qui est mort à Lutzen, où il est enterré. Napoléon y arriva dans la nuit du 1er au 2 mai. La situation de son esprit était profondément triste. La mort de Bessières, arrivée depuis quelques heures et qu'il était contraint de cacher, de *refouler* en lui-même, pour ainsi dire, la gravité de sa position, tout autour de lui

donnait une teinte solennelle aux objets, ainsi qu'une forme presque fantastique. Napoléon n'était pas ordinairement dominé par les choses extérieures, mais ici l'effet moral avait une réaction. Il se fit conduire au tombeau de Gustave-Adolphe. Et là, dans le silence de la nuit, pendant les heures qui s'écoulèrent entre la perte d'un ami et le gain d'une bataille, Napoléon éprouva des impressions qui, de son propre aveu, étaient bien étranges et lui parurent à lui-même une sorte de révélation. Quoi qu'il en soit, la bataille de Lutzen fut gagnée par une sorte de phénomène ou d'inspiration du génie de l'empereur, qu'en effet un esprit comme le sien pouvait attribuer à une cause comme celle que je viens de faire remarquer[1] : une sorte de prédestination.

Cette bataille de Lutzen[2], au rapport de gens qui s'y entendent mieux que moi, est un des plus beaux faits militaires de Napoléon.

— C'est une bataille d'Egypte, avait-il dit en arrivant sur le terrain. Infanterie et artillerie, point de

[1] Jamais il ne s'est expliqué plus clairement. Voulait-il faire entendre que le génie de Gustave-Adolphe évoqué par lui, ne lui avait répondu que par un assentiment à sa propre volonté, qui était de faire la guerre ?

[2] On sait comment la bataille fut gagnée. Le maréchal Ney occupait Gross-Gorschen. L'empereur était parti et était en marche pour Leipzig, lorsqu'il apprit que le maréchal Ney avait en tête toute l'armée ennemie ! A cette nouvelle Napoléon revient au galop, suivi de sa garde et, changeant subitement les ordres donnés, il en envoie d'autres, accepte le champ de bataille de l'ennemi. Puis, se frottant les mains, il dit en riant : « A trois heures la bataille sera gagnée ! » A trois heures nous étions vainqueurs.

cavalerie[1] ! Messieurs, il faudra payer de nos personnes ici !

Et plus tard il a dit lui-même :

— J'ai gagné la bataille de Lutzen comme général en chef de l'armée d'Italie et de l'armée d'Egypte !

Au plus fort de l'action, on vit Napoléon mettre pied à terre ce jour-là et, comme il l'avait dit, *payer de sa personne.* Et c'est au cri de : *Vive l'empereur !* que des batteries entières étaient enlevées à la baïonnette ! Oh ! que notre dernier soupir fut beau[2] !

Pendant ce temps, le prince Eugène, par une marche aussi savante que belle, ouvrait les portes de Dresde au bon roi de Saxe. La fidélité saxonne, sans doute toujours fort remarquable, se remit encore plus en attitude après la victoire de Lutzen. Quant au vice-roi, ce fut le dernier exploit de sa belle cam-

[1] Il y eut quarante mille coups de canon de tirés dans l'armée française. Une particularité bien extraordinaire qui m'était encore rappelée par un officier général qui s'y trouvait, c'est que l'empereur ne put pas poursuivre sa victoire, faute de cavalerie ! « Le soir rien n'était magnifiquement horrible, me disait-il, comme l'illumination du champ de bataille couvert lui-même de morts, de blessés et de mourants, dont les gémissements servaient comme de sinistre accompagnement à la lueur infernale de l'incendie de trois villages où le combat avait été livré corps à corps, et où le feu promenait son ravage destructeur. C'était horrible à voir ! »

[2] Il est entendu une fois pour toutes que je ne veux en aucune manière attaquer l'époque actuelle. Je connais trop bien le sang français pour n'être pas certaine que la jeune génération dans laquelle se trouvent deux gages de mon sang n'est pas aussi bonne et aussi vaillante que toute celle dont je parle. Mais la gloire de l'empire, voilà ce que je pleure, voilà ce qui était unique et ce que la valeur française doit également regretter comme moi !

pagne. Napoléon avait malheureusement besoin de lui en Italie. Il dut y retourner, et partit le 12 mai, le même jour de la rentrée du roi de Saxe dans sa capitale. Le 18 mai, Eugène était à Milan. Une nouvelle armée se recréait par ses soins et cette armée se battait en Allemagne au mois d'août de cette même année. Et elle était de quarante-cinq mille hommes d'infanterie et de deux mille hommes de cavalerie. Tout cela tient au miracle! Et pourtant l'armée d'Italie avait, dans l'espace de onze mois, fourni quatre-vingt-dix mille soldats! Quarante mille au commencement de 1812, vingt mille à l'automne et vingt-huit mille à la fin de mars 1813. Ces derniers, conduits par le général Bertrand, arrivèrent à l'armée d'Allemagne pour ce même jour de la bataille de Lutzen. Ceci est un fait que je crois pouvoir affirmer. Ce départ du prince Eugène fit, je le sais aussi, une vive impression sur l'Autriche. Elle y vit une méfiance que peut-être on n'avait pas. Et dans ce moment, où elle prenait ouvertement le caractère de *médiatrice armée*, elle se sentit blessée. Pourquoi cela?...

Il arriva dans ce temps un fait qui n'a de valeur qu'autant que les deux personnages mis en scène sont nommés, car le fait en lui-même *n'est rien*. Et pourtant il *est beaucoup*.

Napoléon avait une conférence avec le comte de Metternich[1]. Elle était violente, et l'entretien prenait souvent une direction qui pouvait faire craindre à ceux qui auraient entendu qu'il ne finît par une scène, et une scène fâcheuse. L'empereur était peu maitre de lui dans de pareils instants. M. de Metternich, tou-

[1] Il n'était que comte à cette époque.

jours parfaitement en mesure, conservait un immense avantage sur son adversaire et cet avantage doublait et triplait de force, en ce que tous deux voyaient ce que la colère et le sang-froid de l'un et de l'autre leur faisaient gagner et perdre. Enfin le paroxysme parvint à son point *d'intensité*. Napoléon se promenait rapidement dans son cabinet, contraignant M. de Metternich à le suivre, mais ne pouvant cependant lui faire accélérer son pas. Ce sang-froid qui semblait le braver accrut encore sa colère. Il s'avança vers M. de Metternich avec une grande violence et lui parla d'une voix encore plus élevée. Dans le même moment, sa petite main retomba sur le chapeau que M. de Metternich tenait et, comme celui-ci était loin de prévoir la secousse, le chapeau tomba à terre.

Napoléon le vit à l'instant, et je suis sûre qu'il regretta vivement que sa main eût touché le malheureux chapeau, soit que le mouvement ait été volontaire, soit qu'il ne l'ait pas été, chose que nous ne pouvons savoir et que nous ne saurons jamais ! Quoi qu'il en soit, son regard rapide suivit le chapeau dans sa chute. M. de Metternich continua sa promenade avec le même calme, ne parut pas s'occuper de son chapeau. Son intention était non seulement visible, mais il était facile de voir ce qu'il pensait de la chute du chapeau.

Cette circonstance, si futile en elle-même, avait évidemment influé sur l'humeur et sur l'esprit de Napoléon. Il était préoccupé, regardait le malencontreux chapeau toutes les fois qu'il repassait auprès et montrait visiblement que ce fait avait action sur lui.

— Que va-t-il faire? se demandait M. de Metternich.

Car dans sa pensée il était déterminé à sortir sans chapeau, mais à ne pas le relever. Enfin, à la troisième tournée, l'empereur s'arrangea de manière à passer tout près du chapeau, de manière qu'il pût gêner sa marche. Il le poussa alors légèrement du pied, *le ramassa* et le jeta négligemment sur une chaise qui était près de lui. Il se conduisit, à ce qu'il paraît, dans cette circonstance, puérile en elle-même, mais dont il avait fait une affaire sérieuse, avec toute l'adresse et l'esprit qu'il savait mettre à ce qu'il *voulait bien faire*. Quant au prince de Metternich, son attitude fut noble et belle dans toute cette petite scène, comme elle l'est toujours, au reste, dans les diverses positions où le sort lui fait jouer un rôle. C'est une généreuse et noble créature ayant une excellente bonté.

Tandis que l'armée d'Allemagne était ainsi occupée à tenir tête aux Russes, les communications les plus actives avaient lieu entre la France et l'Autriche Le comte Louis de Narbonne, connu pour sa volonté de faire la paix, le grand-écuyer de France, M. de Caulaincourt, qui voulait d'autant plus la paix, qu'il était intimement convaincu que la Russie la voulait aussi, étaient tous deux chargés des intérêts de la France. Il y eut à cette époque un fait assez singulier qui mérite de trouver place dans la vie de Napoléon.

Je n'ai jamais beaucoup compris pourquoi Napoléon avait épousé Marie-Louise. Il n'aimait pas l'Autriche et connaissait sa force, puisqu'il l'avait détruite trois fois en neuf ans[1]. Il ne se fiait pas à sa politique.

[1] Marengo en 1800, Austerlitz en 1805 et Wagram et ses suites en 1809.

Pourquoi donc alors s'unir à elle par un lien qui, de son côté à lui, semblait devoir le lier? C'est une sorte d'énigme, comme cette énigme chinoise où il se trouve une pièce qui n'a jamais sa place, que la politique de Napoléon, quelquefois pour moi. Et cette affaire de son mariage autrichien est dans ce cas-là. Le fait est que, dans cette même année 1813, ce même mois de mai où il livrait des batailles, tout en conduisant politiquement et diplomatiquement les affaires, il avait bien accepté la médiation armée de l'Autriche, mais il n'y croyait pas et avait contre l'Autriche et sa politique un ressentiment d'une violence qu'il lui était difficile de cacher.

En voici une preuve assez remarquable. M. de Bubna lui avait été expédié à Dresde. Il le renvoya à son beau-père avec des instructions et des propositions nouvelles, tandis *qu'au même temps il faisait demander aux avant-postes russes l'admission du duc de Vicence* auprès de l'empereur Alexandre. Mais celui-ci, qui dans ce même moment se voyait à la tête d'une armée de cent quatre-vingt mille hommes, et dans une superbe position, fit de manière que sa réponse fut retardée jusqu'après la bataille qui se préparait. Cette bataille était celle de Bautzen...

C'était le 21 mai, et la bataille de Lutzen avait été livrée le 2 mai!

— Nous serons vainqueurs ce soir à trois heures, avait dit l'empereur le 2 mai!

La même prédiction précéda aussi la victoire de Bautzen. Mais que de flots de sang firent disparaître cette fois la teinte brillante des lauriers de nos soldats. Notre perte fut immense, quoique bien inférieure encore à celle des Russes et des Prussiens. Mais un

homme qui tombait dans nos rangs faisait une brèche qui ne pouvait se remplir. *Il faut serrer les rangs* ! L'ennemi a avoué vingt mille hommes de perdus pour lui. Toutefois l'avantage de cette victoire fut immense. Il nous rendit maîtres de toutes les routes qui conduisent en Silésie, nous ouvrant ainsi le cœur de la Prusse. Un autre avantage, fantastique par son importance, fut de redonner à Napoléon un nouveau baptème de gloire qui le représentait au monde comme le premier capitaine de tous les âges. La supériorité de son génie militaire reçut par cette victoire et par celle de Lutzen une sanction que rien maintenant ne peut plus lui enlever. Avec quels moyens avait-il vaincu dans cette campagne? Etait-ce donc *à force d'hommes*, comme on le lui a reproché si souvent, ou — pour parler juste — comme l'ont prétendu des gens qui présument tout de lui sans savoir ce qu'ils disent. Il y a vraiment pitié[1] !

Des Mémoires, et surtout les Mémoires d'une femme, c'est une mosaïque variée, toujours faite sur le

[1] Sans parler des guerres d'Italie et d'Egypte, il faut commencer par Marengo, puis Austerlitz, Iéna, Wagram, une foule de campagnes et de batailles où le nombre des ennemis fut toujours supérieur au nôtre. Il y a dans ce que j'avance une vérité *chiffrée* et toute numérique facile à prouver. Mais il en est de cela comme de bien d'autres choses, c'est une ignorance des temps et des faits qui est toute pitoyable. Ainsi, dans un ouvrage que j'ai lu l'autre jour, je voyais que le *Directoire envoyait des messages à la Convention* et qu'il existait en 1794 une administration volant sur les centimes additionnels, tandis que, en prenant le *Moniteur* tout simplement, on y voit que le Directoire remplaça la Convention en 1796 (13 vendémiaire) et que les centimes additionnels furent l'œuvre, habilement conçue du reste, du génie de l'empereur, alors premier consul.

même fond, à la vérité, mais avec des pierres différentes. Je crois donc pouvoir faire ici ce que j'ai fait souvent, je veux dire revenir sur des souvenirs oubliés, mais non pas effacés. Ce que j'ai dit plus haut de la légèreté de quelques personnes, en parlant surtout de Napoléon, me rappelle une rectification que j'ai déjà voulu faire relativement à lui, et puis un autre fait venait à m'entraîner et je laissais l'autre en arrière. Il s'agit cependant d'une chose qui peut-être a été reçue comme vraie dans nos provinces et surtout dans les pays étrangers. Il existe une *Histoire de Paris*, par Dulaure. C'est un ouvrage d'un mérite achevé et qui est aujourd'hui à sa six ou septième édition, et dont le succès est entièrement mérité. C'est précisément ce mérite qui me fait être sévère pour ce qu'il rapporte relativement à l'empereur Napoléon.

Dulaure n'aime pas Napoléon. Il était fort républicain, et son opinion était d'une telle nature qu'il n'a jamais pardonné à l'empereur d'avoir rouvert les églises, de s'être fait sacrer par un pape et d'avoir pris le titre d'empereur. Ce n'est pas son despotisme qu'il blâme au fond, quoiqu'il s'en prenne à lui, ne pouvant mieux faire, non. Car le comité de salut public en faisait bien au delà et Dulaure trouvait cela à merveille. Robespierre n'est un mauvais homme, selon lui, que le jour où il brûla le fanatisme et l'athéisme. Il y a dans cette manière de voir un côté burlesque bien curieux à approfondir et bien propre à la moquerie. Le jour en viendra.

Donc M. Dulaure, dans son *Histoire de Paris sous Napoléon*, tout en lui rendant la justice qu'il ne lui peut refuser, justice bien éclatante et qu'il est de

notre devoir, à nous autres napoléonistes, de mettre au jour, parce qu'elle montre le grand homme sans tous les rayons de son auréole. M. Dulaure dit de lui tout le mal que lui inspire sa vieille haine républicaine contre l'homme qui a ramené la noblesse et la messe. Et n'ayant pas beaucoup de choix dans les reproches et les mots de dédain qu'il veut adresser à Napoléon, il dit qu'il fut *seulement troisième* consul le 19 brumaire après la fameuse révolution qui détruisit ce même Directoire, que lui-même avait établi, le 13 vendémiaire, en dépit des efforts des sections de Paris qui étaient soulevées par un mouvement royaliste[1]. Il s'est trompé, ou bien il a fait un reproche qui n'était pas réellement de bonne foi. Voici le fait tel qu'il est. Je le rectifie, parce qu'il me semble qu'il est peu convenable pour Napoléon de se voir dans une position inférieure tandis qu'il était le maître. Voici la vérité.

L'*Almanach* de l'an VIII était déjà, non seulement composé, mais imprimé, lorsque la révolution de brumaire fut accomplie. On fit mettre dans le même volume ce supplément invoqué par M. Dulaure à l'appui de ce qu'il dit. C'est avec ce supplément lui-même que je vais lui répondre.

« Bonaparte[2], dit-il, fut *troisième consul provisoire*, » et il met *troisième consul provisoire* en italique, pour montrer que cela lui paraît extrordinaire et presque ridicule. Voici comment sont imprimés et cet article

[1] Et conduites par le général Danican.

[2] Voyez dans le neuvième volume de l'*Histoire de Paris*, 4e édition, période XVIIIe, *Paris sous Napoléon Bonaparte*, p. 139. Voyez aussi la note mise au bas de la même page.

et l'arrêté des conseils, dans l'*Almanach national de France* de l'an VIII de la république.

SUPPLÉMENT

à l'*Almanach national de France*, pour l'an VIII.

« Par décret du conseil des Anciens du 18 brumaire an VIII, rendu en vertu des articles 102, 103 et 104 de la Constitution, les deux conseils[1] ont été transférés à Saint-Cloud pour y siéger le lendemain 19.

» Le général Bonaparte a été chargé de l'exécution de ce décret et de prendre les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale.

» Le général commandant la 17e division[2] militaire, la garde du Corps législatif, les gardes nationales sédentaires, les troupes de ligne qui sont dans la commune de Paris, dans l'arrondissement constitutionnel et dans toute l'étendue de la 17e division, ont été mis immédiatement sous ses ordres.

» Le 19 brumaire, le Corps législatif[3], réuni à Saint-Cloud, a rendu une loi qui porte :

» Article Ier : *Il n'y a plus de Directoire*, et ne son plus membres de la représentation nationale les individus ci-après nommés, etc., etc.

[1] Celui des Anciens, composé de deux cent cinquante membres, et celui des Cinq-Cents. C'est du premier, où étaient les plus vieux députés, que fut formé en grande partie le Sénat.

[2] La première division s'appelait alors la dix-septième. C'est le premier consul qui remit les choses en ordre.

[3] Il se composait des deux conseils réunis, des Anciens et des Cinq-Cents.

» Un article spécial porte que chaque conseil nommera, *séance tenante*, une commission de vingt-cinq membres choisis dans son sein.

COMMISSION CONSULAIRE EXÉCUTIVE

Créée provisoirement par l'article 2 du 19 brumaire an VIII et installée le 20 du même mois au palais du Luxembourg.

C. Sieyès, C. Royer Ducos,	*ex-directeurs,*	Consuls de la république française.
C. Bonaparte, *général,*		

C. Hugues-B. Maret, *secrétaire général.*
C. Lagarde, *secrétaire adjoint.*

» Cette commission est investie de la plénitude du pouvoir directorial et spécialement chargée d'organiser l'ordre dans toutes les parties de l'administration, de rétablir la tranquillité intérieure et de donner une paix honorable et solide.

» Elle est autorisée à employer des délégués, mais avec un pouvoir déterminé et dans les limites du sien. »

Voilà comment est *imprimée* la position morale de Napoléon le 19 brumaire an VIII. Ainsi qu'on peut le voir, il n'est question ni de *premier*, ni de *second*, ni de *troisième* consul. Les deux ex-directeurs sont, à la vérité, sous une même accolade, mais c'est pour montrer bien plutôt leur situation passée que la présente. Le général Bonaparte vient ensuite comme le plus jeune, non seulement en effet, mais dans l'appa-

rence du monde politique, et une même accolade réunit les trois noms sous la dénomination de : *Consuls de la république*. Mais ce qui peut être ajouté à ce que je viens de rapporter, c'est le fait que voici.

Le lendemain de ce même jour, c'est-à-dire le 20 brumaire, les trois consuls se réunirent dans la salle des conférences au palais du Luxembourg. Il y avait trois fauteuils parfaitement pareils. Mais, quelque égalité que les autres consuls voulussent apporter dans leurs relations avec Bonaparte, sa volonté dominait déjà la leur. En entrant dans la salle, il marcha de ce pas rapide, que nous lui avons tous connu, vers le fauteuil du milieu, s'y plaça avant que ses collègues fussent arrivés au tiers de la salle et, leur faisant signe d'approcher et *de s'asseoir*, il entra d'abord en matière avec cette force de logique et cette clarté, cette concision qui établissaient sa supériorité en si haut lieu qu'aucun autre ne l'y pouvait atteindre. La conférence terminée, Sieyès sortit de la salle, mais bien différent de ce qu'il y était entré. Il s'approcha du duc de Bassano, alors M. Maret, secrétaire général de la commission consulaire, et, lui frappant sur l'épaule, comme son âge lui en donnait le droit :

— Mon ami, lui dit-il avec une voix profondément pénétrée, *nous avons un maître !*...

Et plus tard, dans une autre conversation, il ajouta :

— Il raisonne *sur tout, de tout*, avec une connaissance profonde des hommes et des choses, et parait tout savoir mieux que personne

Et puis, un mois après parut la Constitution de l'an VIII, promulguée le 24 frimaire et qui nommait

le nouveau gouvernement. Celui-là, par exemple, était, comme le dit M. Dulaure, « avec des *premier* et des *troisième* consuls », mais Bonaparte n'était pas au troisième rang.

GOUVERNEMENT

C. Bonaparte, *premier consul*, C. Cambacérès, *second consul*, C. Le Brun, *troisième consul*,	Au palais des Tuileries.

C. Hugues-B. Maret, *secrétaire d'État.*
C. Lagarde, *secrétaire général des consuls.*

J'ai rectifié cette erreur, au reste, constatée dans toutes les éditions de M. Dulaure, parce qu'il me déplaisait de voir l'empereur placé dans une position toute inférieure, lorsqu'il est, à cette époque du 18 brumaire, plus grand que dans aucune occasion de sa vie. Il paraîtrait, d'après Dulaure, prendre craintivement et par une sorte *de ruse* le pouvoir qu'il a conquis sur les mains souillées qui le prostituaient au mépris de l'Europe et du monde. Je ne connaissais pas cette portion de l'ouvrage d'ailleurs si estimable de M. Dulaure, autrement je l'aurais réfutée à son lieu, comme je viens de le faire. Mais dans ma *mosaïque* toutes les places sont bonnes pour y mettre une vérité. J'ai même une obligation à cette digression tout en dehors des sujets qui nous occupent, de ces sujets si lugubres et si profondément malheureux ! Hélas ! il faut y revenir ! Il faut encore ouvrir des tombes et s'entretenir avec les morts.

J'ai déjà dit le terrible effet que fit sur nous la nouvelle de la fin de cet excellent duc d'Istrie !

Elle nous donna une terreur qui ne devait être que trop tôt justifiée. Chaque estafette était attendue avec impatience, et cependant on craignait son arrivée. La position de Junot en Illyrie et à Venise me rassurait complètement. Il n'avait à craindre que le débarquement des Anglais et, comme il ne pouvait s'exécuter qu'en troupes partielles et très peu nombreuses, je n'étais pas du tout alarmée. Le général Bertrand, qu'il avait été remplacer en Illyrie, vint me voir à son retour avec la comtesse, et ce qu'ils me dirent du pays, s'il me donna de l'inquiétude pour l'amusement de Junot, me rassura sur ce qui pouvait m'inquiéter. D'ailleurs Mme Bertrand fut parfaitement bonne et aimable dans cette entrevue, qui était, pour ainsi dire, la première que nous avions ensemble. Elle me parut ce qu'elle est, une femme spirituelle, ayant une grâce infinie quand elle veut plaire et toute assurée d'être aimée aussitôt qu'elle le voudra. Le général, que je connaissais depuis longtemps, me parla avec un grand intérêt de la position de Junot. Il avait jugé de la profondeur de la plaie par quelques paroles que la douleur avait rendues plus persuasives encore et il me dit qu'il espérait beaucoup du séjour de Junot dans son gouvernement des provinces illyriennes.

— Il a un immense bien à y faire, me dit le comte Bertrand. Ce bien, pour être effectué, a besoin d'un homme qui possède l'entière confiance de l'empereur, parce qu'il faut à chaque instant des secours que les ministres accordent lentement et avec une extrême difficulté. Tandis que lorsqu'on correspond avec l'empereur, comme Junot, les affaires sont améliorées avec une rapidité difficile à croire. Junot jugera de cette position en homme habile et accoutumé à de pa-

reilles besognes. Le bien qu'il peut faire à l'Illyrie est une création pour le pays. Dites-le-lui bien chaque fois que vous lui écrivez. En présentant ainsi un but à sa vie, vous lui rendrez sa confiance en lui-même. Vous lui montrerez l'emploi de ses facultés et il aimera une existence dont le prix lui sera révélé par une voix aussi aimée que la vôtre l'est par lui.

Une nouvelle qui se répandit alors donna une sorte d'agitation plus pénible encore à toutes les inquiétudes que nous éprouvions. Ce fut la certitude de la jonction du prince royal de Suède aux alliés de la coalition. On apprit que, le 18 mai, il était débarqué à Stralsund avec trente mille Suédois. Il y a dans cette démarche de Bernadotte une *vérité de trahison* envers sa patrie, que rien n'effacera jamais. La postérité, loin d'accueillir les raisons qu'il a voulu donner pour avoir marché contre la France et que ses partisans continuent encore aujourd'hui à présenter comme bonnes, ne verra qu'un homme envieux d'une immense renommée qui toujours lui fut importune et qui a saisi le moyen de vengeance aussitôt qu'il s'est présenté. Non, non, Bernadotte ne fut ni grand, ni généreux, le jour où la bannière suédoise vint augmenter le nombre de celles qui marchaient contre nous. Qu'il ne vienne pas nous répéter ici ces belles phrases de « *despotisme châtié, de soif de conquêtes réprimée.* » Tout cela est pitoyable. M. le général Bernadotte, tout républicain qu'il le voulait paraître, a trouvé très bon que les conquêtes de Bonaparte le missent à même de donner de grandes récompenses à ses généraux, et *le prince de Ponte-Corvo* acceptait gracieusement les dotations et les titres d'*altesse*

sérénissime que Napoléon lui donnait. Mais j'ai déjà signalé une profonde vérité, c'est que dans tous les généraux qui avaient fait leurs premières armes, soit à l'armée des Pyrénées-Orientales, soit à celle de Moreau, l'empereur n'avait trouvé qu'une reconnaissance sèche et stérile qu'il pouvait même au besoin présenter comme de l'ingratitude. *Ce qu'ils ont fait*, et Bernadotte leur en a donné l'exemple. Du reste nous avons vu en 1814 comment le prince de Suède traitait son ancienne patrie. Tout cela paraîtra en son lieu. J'ai, pour ma part, un bon souvenir à rappeler.

Après avoir débarqué à Stralsund, Bernadotte avait réuni sous ses ordres une armée forte de cent quarante mille hommes, composée de Russes, de Prussiens et de Suédois. Ce fut cette armée qui, après avoir battu le maréchal Ney à *Dennewitz*, ainsi que le brave Oudinot, sauva Berlin en empêchant Napoléon de profiter des avantages de Dresde. Lui, Bernadotte, être un obstacle à la gloire des armes françaises ! Et il se dit Français ! Mais en effet il ne l'est plus, il nous a reniés ! Il a renié la France le jour où Napoléon eût en lui non pas un ennemi de plus, mais un bourreau !

Tandis qu'il débarquait à Stralsund, il se préparait une grande scène du drame terrible qui se représentait alors. La bataille de Bautzen, dont j'ai parlé plus haut, fut livrée le 21 mai. Les bords de la Sprée, accoutumés à nos triomphes, revirent encore nos aigles vainqueurs briser les vautours du Nord et leur arracher leurs plumes. Mais le défaut de cavalerie arrêtait les poursuites de nos troupes ! Il fallut abandonner en rugissant, au milieu de la victoire, des résultats immenses, parce qu'on ne pouvait atteindre cette misérable cavalerie russe qui, sans oser nous approcher,

s'egaillait[1] dans la plaine pour piller les fermes et faire des prisonniers isolés.

Pendant ce temps, nous étions à Paris attendant des nouvelles avec une extrême impatience. Souvent j'écrivais à l'archichancelier pour lui en demander, car avec Marie-Louise il n'en allait pas comme avec la bonne Joséphine, qui venait au-devant de nos inquiétudes. Celle-ci, toute gourmée, toute raide et toute étiquette, ne permettait qu'à la duchesse de Montebello d'approcher d'elle. J'ai déjà dit que le choix était parfait, mais peut-être que la duchesse de Montebello aurait dû engager l'impératrice à être un peu plus *populaire* parmi nous, si je puis dire ce mot. Au jour du malheur elle aurait peut-être trouvé des sympathies qu'elle n'a pas même éveillées. Comment l'aurait-elle pu faire? Déjeuner, faire un signe de tête à son fils, monter à cheval, faire de la tapisserie, manger de la crême, jouer, tant bien que mal, du piano, bavarder très peu royalement sur tous nos intérieurs : voilà à quoi l'impératrice s'occupait après les affaires de Dresde, quand elle venait d'apprendre que son père et son mari avaient brisé tous les liens qui les unissaient.

Il courut dans ce temps une histoire que je ne crois pas vraie, mais qui eut assez de vogue pour faire juger à quel point Marie-Louise était peu aimée, elle qui aurait été adorée de la France si elle l'eût voulu.

Voici l'histoire :

Parlant un jour de son père avec l'empereur, comme

[1] On appelle ainsi la manœuvre que faisaient les chouans dans la Bretagne. Ils se lançaient dans la plaine, s'abritaient dans les ajoncs, les haies, et de là tiraillaient nos fantassins et nous faisaient des prisonniers.

il en était mécontent, il lui répondit avec humeur. Marie-Louise, tout étonnée d'être *rudoyée* par Napoléon, lui qui ne lui parlait jamais qu'avec amour, Marie-Louise insista et continua à vouloir parler de son père à Napoléon. Comme il était sous une impression profondément irritante, il sortit de la chambre, en tirant la porte violemment après lui, et dit à l'impératrice :

— Votre père ? Votre père est une ganache !

Le mot *ganache* n'est pas impérial. Il n'est pas noble non plus, il n'est pas même fort distingué, j'en conviens, mais il est très significatif et peint à merveille... quoi ? Voyons. Ma foi, comment ferai-je pour trouver un synonyme ? Eh bien, c'est le contraire d'un homme d'esprit. L'impératrice Marie-Louise, que sa grande-maîtresse n'avait pas élevée à savoir ce que voulaient dire de telles paroles, l'ignorait entièrement. La voilà répétant le mot *ganache*, de peur de l'oublier, comme Xaïloun, dans ce joli conte de l'*Imbécile*[1], répétait pendant une journée :

— Des pois chiches ! des pois chiches !

Et qui le redit toujours *ganache*, *ganache*, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la duchesse de Montebello.

— Mon Dieu, ma chère duchesse, dit-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, expliquez-moi donc ce que signifie un mot que l'empereur vient de me dire en parlant de l'empereur mon père. Il l'a appelé ganache !

La duchesse de Montebello fut très embarrassée. Si l'impératrice lui avait dit comme une autre femme :

[1] *Xaïloun, ou l'Imbécile*. C'est un des plus charmants contes de la suite des Mille et une Nuits. C'est une collection peut-être, au reste, supérieure à l'autre que cette suite.

« Mon père », mais cette solennelle parole : « L'empereur mon père ! » arrêtait la duchesse dans sa réponse et l'explication ne lui semblait pas facile. Cependant craignant qu'une autre moins timorée ne traduisît grossièrement l'épithète, elle répondit avec sa douce voix à l'impératrice :

— Madame, cela veut dire un bon et brave homme...

— C'est singulier ! dit Marie-Louise, l'empereur avait l'air bien en colère pourtant en disant ce mot-là !

Mais bientôt elle n'y songea plus, et seulement le mot *ganache* eut dans son dictionnaire de mémoire le mot *brave homme* placé en regard.

Quelque temps après, l'impératrice est nommée régente, avec un conseil présidé par le prince archichancelier, qui devenait ainsi *son tuteur*. Voulant un jour lui dire un mot agréable, tandis que le prince était magistralement assis auprès d'elle :

— Monsieur l'archichancelier, lui dit-elle en souriant avec le plus de grâce qu'elle put apporter dans ce mouvement de sa bouche, je suis bien aise que l'empereur m'ait donné un conseil formé comme celui que je dois consulter. Mais je suis particulièrement contente, ajouta-t-elle en réservant toutes ses grâces pour le compliment personnel, du choix de son président, et j'espère que, aidée par une brave *ganache* comme vous, je ne ferai rien qui puisse déplaire à l'empereur.

Qui fut étonné ? L'archichancelier, j'espère ! Il regarda son auguste souveraine avec une surprise mêlée d'une certaine expression qui était interrogeante et voulait dire :

— Ah ! ça, vous moquez-vous de moi ?

Mais, hélas ! la bouche impériale n'y songeait pas vraiment !

Du reste je ne garantis pas la vérité de l'histoire. Je sais seulement qu'elle courut dans tout Paris à cette époque et que l'impératrice demeura propriétaire de sa drôlerie. N'est-ce qu'un prêt ? je l'ignore. En tous cas on ne prête qu'aux riches, ainsi que le dit un vulgaire proverbe.

CHAPITRE XVI

Paris désert. — Passe-temps quotidiens. — Visite et tristesse de La Valette. — Lettre de Duroc. — Encore une victoire! — — Nouvelle visite. — DUROC EST MORT. — Douloureux avertissement. — Caractère du duc de Frioul. — Amour malheureux. — Dégoûts. — L'envie ne raisonne pas. — Hostilités tacites. — Affliction de l'empereur. — Mlle Hervas d'Alménara. — Biographie universelle des frères Michaud. — Bassesses désapprouvées par les Bourbons. — La famille royale de Prusse et l'empereur Alexandre. — Lucien Bonaparte. — Lettre de Madame mère. — Indépendance. — Royaume de Toscane. — Grandiose.

Paris était désert. Les femmes dont les maris étaient absents et c'était le plus grand nombre partaient pour leurs terres ou bien pour leurs eaux et il ne demeurait à Paris que celles qui comme moi, avaient une raison péremptoire pour n'en pas sortir. Ma grossesse avançait. Ma santé, sans en avoir reçu le grand bien qu'en espérait Corvisart, était cependant fort améliorée. Je pouvais me promener, m'occuper et ma vie n'était plus au moins suspendue. Seulement je pouvais difficilement aller en voiture. J'étais alors grosse de quatre mois et demi.

Tous les soirs on se réunissait chez moi. On causait, on faisait de la musique, on jouait au billard, on dessinait sur une table couverte d'albums, de couleurs et de pinceaux, on brodait même, car il y avait des

métiers. Et puis la bibliothèque était attenante au billard et ceux qui voulaient lire, ou bien regarder de belles éditions, pouvaient facilement se contenter. A minuit on servait le thé et presque toujours avec le thé on apportait un pâté de Strasbourg, ou bien une terrine de Nérac, ou même une volaille froide, et nous soupions. C'était le meilleur moment de la journée.

Un soir — je n'oublierai de ma vie ce que j'éprouvai pendant quelques heures — un soir, ce bon La Valette vint me voir. Lui dont la physionomie était toujours si riante et si bonne pour ceux qu'il aimait, il paraissait sombre et presque farouche.

— Mon Dieu! lui dis-je, qu'avez-vous donc? vous êtes triste comme si vous reveniez d'un enterrement.

Hélas! je devais craindre de prononcer légèrement une telle parole! Il tressaillit et, mettant la main dans son sein, il me remit une lettre de la Grande-Armée. Elle était de Duroc.

— Oh! que vous me faites plaisir! m'écriai-je. Je n'avais pas de nouvelles depuis bien longtemps! Oh! que je vous remercie!

J'ouvris la lettre. Elle était écrite en deux fois, et si rapidement que l'écriture en est à peine lisible. Il me l'avait écrite la veille de la bataille de Bautzen et l'avait continuée le lendemain! Du moins à ce que je puis présumer. Toute la bonté, la bienveillance de son amitié et de son cœur sont dans ce peu de lignes. Mon Dieu, mon Dieu, quel souvenir!

Je relisais ma lettre pour la troisième fois, lorsque, me retournant pour la faire voir à La Valette parce qu'il y avait un mot charmant pour l'empereur que je voulais qu'il vît, je ne l'aperçus plus. On me dit qu'il était parti dans un trouble fort étrange. Comme lui-

même l'était fort souvent, je n'y fis pas grande attention et je me couchai sans avoir le moindre pressentiment du malheur qui m'avait déjà frappée.

Voici la lettre de Duroc...

« Il est dix heures du soir. Quoique je sois excédé de fatigue, je ne veux pas que l'estafette parte sans vous donner de mes nouvelles, car voilà bien longtemps que je n'ai pu vous écrire. Mais vous ne m'accusez pas, parce que vous connaissez toute mon amitié pour vous. J'ai reçu hier une lettre de Junot à laquelle je répondrai dès que j'aurai un moment. En attendant que je le fasse moi-même, écrivez-lui que l'empereur est content de lui et *qu'il l'aime toujours*. Pauvre Junot! c'est qu'il est comme moi, c'est que l'amitié de l'empereur est toute notre vie. Tenez, je ne puis supporter la vue de son chagrin. Cette mort de Bessières l'a accablé. Je le trouve heureux d'être ainsi regretté et, si je l'étais autant cependant, j'en aurais par avance du regret. Faut-il donc que ce soit nous qui lui donnions de nouvelles peines!

« ... Encore une victoire! Il semble qu'un pressentiment *heureux* m'empêchait de fermer ma lettre. Cette victoire est un des plus beaux faits d'armes de la vie militaire de l'empereur. Vous pouvez le dire hautement. Adieu. Donnez-moi de vos nouvelles. Je suis inquiet de vous.

« DUROC. »

Le lendemain il était à peine dix heures du matin qu'on m'annonce M. de La Valette. En me rappelant son trouble de la veille, une pensée toute sinistre me traversa le cœur. Je pensai à l'Illyrie et, m'élançant vers lui aussitôt qu'il entra :

— Qu'est-il donc arrivé à Junot?

— Rien! rien! s'écria-t-il.

Et s'asseyant près de moi, il prit mes deux mains dans les siennes et me dit avec ce charme de bonté qui n'était qu'à lui :

— Ma bien excellente amie, il vous est arrivé un grand malheur. Mais il est commun à tous ceux qui le connaissaient, car on l'aimait!

Puis, comme s'il craignait de ne pouvoir dire la fatale nouvelle, il jeta pour ainsi dire ces paroles, comme poussé par une force inconnue :

— Duroc est mort!

Je fis un cri perçant.

— Oui, poursuivit-il, Duroc est mort. Il a été tué au combat de Reichenbach, ou plutôt par un de ces hasards terribles que la Providence nous inflige, car tout était fini!

Et alors il me raconta comment Duroc, étant derrière l'empereur et causant avec le général Kirgener[1], il fut tué par le ricochet d'un boulet lancé d'une telle distance, que l'on ne conçoit pas que le projectile ait pu avoir son effet. Mais il n'en eut qu'un trop épouvantable puisque le second ricochet frappa Duroc et le frappa à mort! Les batailles devenaient terribles! L'ennemi apprenait à nous viser au cœur!

Ce ne fut que quelques jours après que je pus comprendre toute l'horreur des détails de la perte d'un si véritable ami. Dans le moment où La Valette me les

[1] Beau-frère du maréchal Lannes. Il avait épousé la sœur de Mme la duchesse de Montebello, Mlle Guéhéneuc. C'était un homme fort estimé. Une heure avant, le brave général Bruyères, ancien aide de camp de Berthier, avait eu les deux jambes emportées à l'entrée du village de Reichenbach.

raconta, j'étais dans une sorte de stupeur qui m'empêchait même de l'entendre. Oh! combien je souffris! Il semblait que dans ce second coup frappé à ma porte par la mort il y eût une voix sinistre qui me criât de me tenir prête pour une autre affliction qui devait toutes les surpasser!

L'empereur fut vivement touché de cette mort du duc de Frioul[1]. Il fut auprès de lui dans la chaumière où il fut transporté, dans le village de *Markersdorf*, à l'entrée duquel il avait été frappé. Duroc était couché sur un lit, n'ayant qu'un drap blanc posé sur lui et respirant à peine. Quand il vit l'empereur si ému — il avait les yeux humides, — il lui dit :

— Sire, éloignez-vous! La scène qui se prépare vous serait trop pénible! Je vous recommande ma famille!

Mais il n'est pas vrai — j'en suis fâchée pour le *Moniteur* — qu'il ait tenu un aussi long discours que celui qu'on lui prête. Il était accablé, mourant. Et peut-être même s'il eût parlé eût-il dit tout autre chose que ce qu'on lui a fait dire. Le maréchal Lannes, qu'on a rendu orateur à son dernier soupir, n'a pas dit un mot de ce qu'on a mis dans le *Moniteur*...

Duroc était un de ces hommes que la nature, dans son avarice, ne donne que rarement à la société. Il a été connu, estimé par le monde, qui ne voyait en lui qu'un favori sans morgue et ne connaissant que l'obligeance. Mais pour ceux à qui son âme fut révélée, pour ceux qui ont pu lire dans cette âme,

[1] Michel Duroc, duc de Frioul. Il était né à Pont-à-Mousson en 1772. Son père était chevalier de Saint-Louis, et d'une ancienne et bonne famille. Il n'était pas Lorrain, mais de la province d'Auvergne. C'est par suite de son mariage qu'il s'établit en Lorraine et que Duroc y naquit.

oh! que de trésors de bonté, d'ineffable bonté! Il méritait un bonheur qu'il n'eut jamais. Pauvre Duroc, je sais ce qu'il a souffert! Peut-être suis-je la seule! car celle-là même qui fut la cause de cette souffrance l'a sans doute toujours ignorée. J'ai déjà dit que dans l'origine le hasard seul me rendit sa confidente. On était alors à la Malmaison. Depuis ce moment j'ai toujours été la *seule* personne qui ait eu avec lui ce rapport de confiance. Non seulement ce bonheur lui *fut enlevé* par la personne qui pouvait le lui donner, mais le malheureux jeune homme n'a jamais connu un jour heureux par le bonheur du cœur, c'est-à-dire par l'amour.

— Je cherche à l'être, me disait-il quelquefois avec ce sourire doux et triste qui lui était propre, je cherche à l'être, mais *nulle part* je ne trouve de sympathie.

J'ai déjà dit que jamais nos rapports ne furent différents de ceux d'un frère avec sa sœur. S'il en eût été autrement, je n'en parlerais pas du tout. Mais la pureté de ces relations me donne le droit de proclamer toute mon estime pour lui et de dire tout le bien que je sais de son beau caractère.

Il me disait souvent :

— Si vous saviez les dégoûts que me donnent tous les hommes que l'empereur a rendus puissants, vous me plaindriez. Grâce à vous, Junot n'est plus injuste, mais combien il l'a été! Et Marmont? il l'est toujours, lui! Mais que croient-ils donc que je veux de l'empereur? Un de leurs commandements militaires? J'en serais bien fâché[1]! Un de leurs gouvernements? Eh!

[1] Sa réputation militaire était justement une des plus belles de celles qui formaient la couronne de Napoléon. Lieutenant d'ar-

mon Dieu, il me semble que celui des Tuileries en vaut bien un autre. Mais l'envie ne raisonne pas. On est envieux de moi et l'on me croit envieux des autres. On se trompe. Je méprise cette passion, qui n'est que dans les âmes non seulement basses, mais très inférieures. L'envie est le cachet de la médiocrité, de l'homme incomplet. Aussi de tous ceux qui me voulaient du mal, Junot est-il presque le seul, avec La Valette et Caffarelli, qui soient revenus de bonne foi, parce qu'ils sont hommes de cœur et en même temps supérieurs aux autres.

Cette sorte d'hostilité tacite dans laquelle il vivait avec ses anciens camarades, était pour lui un véritable sujet de peine. J'ai quelques lettres de lui, qui me parlent de cette lutte entièrement occulte, qui donnent une idée juste de la peine qu'elle lui faisait éprouver.

L'empereur fut accablé par cette mort, qui d'ailleurs suivait de si près celle de Bessières[1]. Duroc était une perte immense pour Napoléon. Il y avait treize ans qu'il vivait avec lui dans des relations intimes qui souvent faisaient disparaître le souverain pour n'y voir que l'ami. Ces relations ne furent jamais à la vérité de la nature de celles qui avaient existé entre l'empereur et Junot. Elles avaient eu leur cours

tillerie en 1792, il parcourut rapidement tous les grades, les obtenant presque tous sur le champ de bataille. Ce ne fut qu'en 1796 qu'il fut nommé aide de camp du général Bonaparte. Le titre de duc de Frioul lui fut donné pour sa belle conduite au passage de l'Isonzo.

[1] Peut-être même l'excès de cette souffrance en rendait-elle le souvenir pénible à l'empereur. Après tout, l'homme se retrouve toujours et partout. C'est tout dire.

pendant une époque terrible de la vie de Napoléon. Il avait *souffert* avec Junot, et souffert des premiers besoins de la vie. Avec Duroc, les chagrins qu'il épanchait dans sa confiance étaient d'une nature différente de celle des chagrins de 1795, lorsque le *général réformé* manquait souvent du nécessaire et que son aide de camp était assez heureux pour venir à son aide[1]. Ce sont des mystères du cœur humain bien profonds et bien abstraits. Il est difficile de les expliquer sans blesser bien avant la dignité de l'homme.

Duroc avait épousé une Espagnole, Mlle Hervas d'Alménara. C'était un fort beau mariage de fortune. De ce mariage, il eut une fille qui hérita du titre de son père, faveur que l'empereur ne fit que pour elle. M. Molé, alors ministre — je crois qu'il était grand-juge — fut nommé tuteur de la jeune duchesse. Il paraît que son père lui avait légué son âme et toutes ses belles qualités. Aussi la mort l'a-t-elle frappée à son matin! J'étais loin de Paris à cette époque. Elle-même était à Nancy. Mais j'aurais certes fait bien du chemin pour voir la fille de mon pauvre ami me rappelant son père dans l'exercice de toutes ses vertus.

Et maintenant que j'ai payé mon tribut à l'amitié,

[1] Junot, comme je l'ai dit dans les premiers volumes de ces Mémoires, était dévoué au général Bonaparte avec une tendresse fraternelle. Tout ce que sa famille lui envoyait à cette époque était remis *en entier* aux mains de son général, qui demeurait dans un assez mauvais logement, rue Louis-le-Grand. Il existe encore aujourd'hui un de mes meilleurs amis, qui l'était également de Junot, qui alors se trouvait aide de camp du brave général Laharpe. C'est M. le baron Van Berchem. Il peut se souvenir de toutes ces circonstances.

maintenant que j'ai dit tout ce que mon cœur savait de l'homme qui ne mérita *pas un reproche* pendant une longue et entière faveur, il me faut attaquer les serpents haineux qui ont osé lancer leur venin sur une si belle vie. Je veux parler de la *Biographie universelle* des frères Michaud. Ils ont osé dire dans le tome XII de leur ouvrage (page 379) que « *Duroc était plus fait pour servir dans un palais que sur un champ de bataille et que cependant il avait eu l'honneur d'y mourir, le* 22 *mai* 1813, *à Wurtchen, où il fut tué d'un boulet de canon, quoiqu'il se tînt alors fort loin de la mêlée* ».

Non seulement l'article est injurieux à la manière des gens qui ne mangent pas à table, mais il est mensonger et tout empreint de cette haine qu'il était de bon goût de verser sur les noms de l'empire à l'époque de la Restauration. Bassesse que n'ont jamais ordonnée les Bourbons et qu'ils ont même défendue. Duroc? Lui? aller mettre en oubli tout ce qu'il avait fait de grand et de remarquable en Italie, en Égypte, surtout à Saint-Jean-d'Acre, où, s'élançant dans une tour, comme au siège de cette même antique Ptolémaïs auraient pu le faire les chevaliers de Philippe-Auguste et de Richard, il se battit corps à corps avec les Turcs et prit cette portion du rempart! A Znaïm, à Wagram, partout où il fallut payer de sa personne, Duroc fut toujours prêt à s'acquitter. Habile dans les négociations diplomatiques, connaissant parfaitement le caractère de l'empereur, il fut souvent employé par lui, et toujours avec une entière approbation de son souverain et l'estime de ceux qu'il était cependant contraint d'amener à des résultats pénibles pour eux. Le roi et la reine de Prusse ont éprouvé le

bonheur de l'avoir pour ami. L'empereur Alexandre lui portait également une haute estime et, le jour où il me parla si amèrement du duc de Rovigo, il me dit que l'empereur Napoléon avait fait dans le duc de Frioul une perte irréparable. Et ce sont des Français qui ont osé tenter de flétrir une aussi belle vie? Il y a une sorte de honte même dans la réfutation. On est comme malheureux d'avoir à répondre à une attaque aussi bassement faite après la mort d'un homme!

Oh! ce fut une cruelle douleur pour moi que cette mort de Duroc[1]!

Je n'eus pas la force de l'écrire à Junot. Hélas! lui-même était déjà bien souffrant et la tragédie devenait à chaque scène plus sombre et plus terrible.

M. de Narbonne m'écrivit à cette époque une lettre bien touchante. Il avait eu de fréquents rapports avec Duroc et savait combien je l'aimais. Ensuite, il appréciait toute l'étendue de la perte que faisait Napoléon. Elle n'avait pas de compensation...

Ce fut au milieu de ce deuil intérieur et général que Lucien se montra, ce qu'il avait toujours été, une noble et généreuse création de Dieu. Il écrivit à son frère pour lui demander de venir auprès de lui. Il était prisonnier en Angleterre à la vérité, mais non pas sur parole, et il pouvait donc quitter les bords peu hospitaliers où il était retenu par le moyen qui l'y

[1] On retrouve une preuve touchante de l'amitié de l'empereur pour la mémoire de Duroc dans cette volonté qu'il manifesta de prendre le nom de colonel Duroc, lorsque, en 1815, il voulut passer et vivre en Angleterre. Jamais il ne fut remplacé... Il l'eût été par Junot, si la mort ne l'eût aussi frappé deux mois plus tard.

avait conduit, par la force. En lisant sa lettre, Napoléon fut touché. Et comment ne l'eût-il pas été en voyant ce frère constamment persécuté par lui pendant ses heureuses années, lui revenir à l'heure de l'affliction, comme pour lui prouver que les cœurs brisés ont toujours une ancre d'espérance dans les âmes généreuses? Cependant il ne lui répondit pas *directement.* Il était sans doute embarrassé pour faire cette réponse. Mais il écrivit à Madame mère, et voici sa lettre :

« Lucien vient de m'écrire pour me proposer une réunion que je désire vivement aussi. Mais le moment n'en est pas encore venu. Écrivez-lui de ma part que sa lettre a trouvé un écho dans mon cœur. *Je lui réserve le trône de Toscane. Il ira régner à Florence et fera revivre le siècle des Médicis.* Comme eux il aime et protège les arts. Comme eux aussi il donnera son nom à l'époque de son règne. »

Madame pleura de joie en lisant cette lettre. Elle y voyait enfin la cessation de cette lutte fraternelle qui lui coûtait des larmes depuis dix années! C'est un des plus beaux caractères de l'époque que celui de Madame mère! Je ne puis comprendre comment il a pu se trouver des gens assez stupides pour ne pas l'apprécier à sa juste et immense valeur. Qu'est-ce qu'un accent plus ou moins pur à côté d'actions dignes de l'admiration même des temps antiques, époque où, pour le dire en passant, elles étaient bien autrement communes que dans la nôtre? La conduite de Madame, lors de sa fuite de Corse, est sublime. Cette femme jeune encore, poursuivie par les factions en furie et leur dérobant sa tête et celle de ses enfants en fuyant au travers des précipices et des tor-

rents, seule, sans guide, bravant la mort qu'elle croyait trouver à chaque pas !

— Mais elle ne pouvait pas me frapper, environnée comme je l'étais par mes jeunes enfants, me disait-elle en me racontant son miraculeux voyage à travers les montagnes qui séparent Ajaccio de Calvi. La Providence ne pouvait abandonner une mère qui restait elle-même comme seul secours à un jeune garçon et à trois jeunes filles dont la beauté doublait le danger.

Et en me parlant ainsi, la matrone vénérable, alors mère de quatre rois puissants, devenait elle-même d'une beauté lumineuse. Toute la noblesse de son âme venait se refléter dans ses yeux, et je baisais sa main avec un respect involontaire, auquel répondait une profonde et véritable tendresse.

Cette lettre de l'empereur concernant Lucien et l'offre du trône de Toscane — que Lucien n'accepta pas à cette époque — est un fait fort curieux et très important pour l'histoire de Napoléon, et qui fut tout à fait ignoré dans le temps. Je le publie *parce qu'il est vrai* et que je veux autant qu'il est en mon pouvoir justifier de mon dévouement à Lucien et à tout ce qui lui appartient. Ce dévouement n'est pas une de ces choses purement machinales qui portent vers un individu parce qu'il porte le nom d'un autre. J'aime Lucien depuis mon enfance. J'ai appris mon affection de tous les miens, et elle me fut ensuite inculquée par son propre mérite. Plus tard l'injustice de Napoléon fit sur moi l'effet que l'injustice produit toujours sur les âmes généreuses[1]. Elle m'attacha

[1] Il est une autre chose qui produit aussi sur moi un effet

pour la vie à l'homme qu'on persécutait parce qu'il voulait demeurer dans son indépendance native, sa noble indépendance d'*homme*, que je voyais tant d'autres prostituer, le front dans la poussière devant celui qui du reste avait des balances et des poids bien justes pour taxer la valeur de chacun. Sans doute il ne pouvait être irrité contre Lucien de cette ferme résistance qui se levait avec calme devant ce pouvoir colossal d'une puissance fantastique et qui se contentait de répondre :

— Avant d'être votre frère, je suis une créature de Dieu. La mission qu'il m'a donnée sur la terre est de soulager, non d'opprimer mes semblables. Améliorer leur sort, voilà ce que je me dois à moi-même. Il m'est donc impossible d'être votre délégué pour imposer des lois despotiques. Laissez-moi mon obscurité. Je la préfère à vos couronnes, car je suis libre.

Voilà les paroles que Lucien proféra *toujours*. Voilà les sentiments qui l'ont animé pendant son exil à Rome, pendant sa captivité presque cruelle à Malte, pendant sa prison rigoureuse en Angleterre[1]. Par-

étrange. C'est le monde poursuivant un être supérieur de sa haine. J'éprouve d'abord de l'attrait pour l'individu condamné. J'examine, j'étudie et je cherche la vérité dans la nuit obscure dont la prévention entoure une vie qui souvent est noble et généreuse. Alors, quand j'ai reconnu la haine et l'envie, quand je les ai bien séparées de leur victime, cette victime devient pour moi un objet saint et vénéré, que je ne puis assez venger des injustices d'un monde toujours prêt à condamner et ne sachant jamais absoudre.

[1] L'offre d'aller auprès de Napoléon fut faite par Lucien, lorsque l'empereur était à Sainte-Hélène. Il offrait à son frère d'aller s'enfermer avec lui, avec sa femme et ses enfants, s'en-

tout et toujours libre de pensées et de volonté, Lucien offre à ceux qui voudront admirer son beau caractère sans une ridicule partialité contraire, un des plus beaux types que l'époque si fertile de la Révolution présente à l'œil de l'homme observateur. Il y a du héros dans cet homme. Il y a *du grandiose* dans la coupe de son être.

gageant avec le gouvernement anglais à n'en *jamais sortir*. Ce fut Napoléon qui refusa !!!

CHAPITRE XVII

Le duc de Vicence. — Entretien avec l'empereur Alexandre. — Estime. — Caractères appréciés. — Ruse de guerre. — Prétentions diminuées par les victoires de Wurschen et de Bautzen. — Ouvrage de M. de Norvins. — M. de Metternich. — Portrait. — Citation de Tacite. — L'homme d'affaires. — Joachim. — Flotte anglaise. — Méfiance. — *Le destin et les aides de camp.* — Le conseil des ministres. — Projet d'indépendance. — Grave offense. — Plans et perspectives de résidences royales. — *Michaïlow.* — Nouvelle Bastille. — Paul Ier de Russie. — ... *Tu n'auras pas de chaumière.* — Paroles prophétiques.

Me voici arrivée à une époque que je voudrais passer en silence. Il est des malheurs, des douleurs, qui n'ont pas de noms et qui, d'ailleurs, ne trouvent pas de sympathies dans ce qui nous entoure, passé un certain cercle dans lequel nous vivons. Je vais, au reste, reculer le plus que je pourrai le moment de parler d'une catastrophe qui fut aussi pour Napoléon un malheur réel.

On se rappelle que j'ai parlé plus haut d'une démarche faite par lui auprès de l'empereur Alexandre. Elle consistait dans la demande de l'admission du duc de Vicence, alors ministre des affaires étrangères, auprès de l'empereur de Russie. Le duc de Vicence était fort aimé du czar et Napoléon connaissait tout l'empire qu'il pouvait exercer sur lui. Empire d'au-

tant plus positif, que le duc de Vicence était parfaitement de bonne foi et croyait n'exprimer, *de part et d'autre*, que la vérité des sentiments de chacun. Lorsque l'empereur de Russie vint me voir en 1814, il me fit l'honneur de me parler de choses fort sérieuses et fort importantes, parmi lesquelles une surtout me frappa. Ce fut particulièrement le choix, disait-il, des personnes que l'empereur Napoléon avait envoyées près de lui. Je parlerai de cette conversation avec toute l'attention qu'elle mérite, lorsque nous serons à son époque. Mais il me faut en extraire ce qui a rapport à celle-ci.

— Lorsque je vis que l'*empereur Napoléon*[1] envoyait auprès de moi un homme comme le duc de Vicence, me dit l'empereur de Russie, je commençai à croire à sa sincérité. Le duc de Vicence est l'homme que j'estime le plus, ajouta le czar, après un de ces moments de recueillement sur soi-même, qui prouvent qu'on fait un appel intérieur à sa conscience. Il a du chevaleresque dans l'âme. Oui, c'est un honnête homme.

— Sire, lui dis-je fort émue, Votre Majesté ne peut louer le duc de Vicence devant une personne plus faite pour apprécier ce qu'elle en pense que moi. Nous avons été presque élevés ensemble. Je l'appelais mon frère et son digne père m'appelait sa fille. Armand est digne de vos éloges.

— Vraiment! s'écria l'empereur de Russie, tout enchanté de trouver enfin une sympathie de cœur

[1] Le czar n'appelait jamais l'empereur autrement que *l'empereur Napoléon*. En général il était admirablement bien en parlant de lui.

entre lui et la personne à laquelle il s'était attaché par la raison qui fait qu'on est *lié* par le bien qu'on fait. Vraiment! vous êtes aussi intime avec le duc de Vicence! Cela me fait plaisir. Mais vous avez dit tout à l'heure : « *Je l'appelais mon frère!* » Et pourquoi ne l'appelez-vous plus ainsi?

Je rougis beaucoup et, bien que j'eusse derrière moi une tenture de soie pourpre, l'empereur s'aperçut de l'effet qu'il venait de produire sur moi par sa question. Mais je ne veux pas poursuivre. Ce qui suit appartient à 1814. Je dirai seulement ce qui est de 1813.

— Oui, me dit l'empereur Alexandre, je fus *bien heureux*, et *bien heureux* est le mot, madame Junot, vous pouvez en croire ma parole. Elle est celle d'un homme d'honneur[1]. Je *fus bien heureux* quand je vis ce nom du duc de Vicence dans l'homme envoyé pour traiter avec moi à Bautzen. Oh! si Napoléon avait voulu, à Bautzen, à Plesswitz, lors de l'armistice. Mais il ne voulait pas la paix, même à Prague!

[1] J'ai conservé plus que de l'estime pour la mémoire de l'empereur Alexandre. Je ne parle pas de ma reconnaissance personnelle pour ses bontés envers moi. Je ne parle ici du czar que comme le vainqueur le plus modéré que l'histoire puisse présenter dans ses pages. Il était à la fois humain, valeureux, libéral et roi habile. J'aime l'empereur Alexandre. Je l'aime comme Française, ce qui peut être expliqué par sa belle conduite en 1814. Les résultats de 1815 ne peuvent lui être imputés. Le fait réel, c'est qu'en 1814 il eut une noble conduite. Certes, l'homme dont on vient de brûler la maison et qui, une heure après, entre dans celle de l'incendiaire ayant une torche allumée à la main, et qui est assez maître de lui pour ne pas user de représailles, est un homme qu'il faut admirer, et c'est ce que je fais.

— Il y avait aussi, à Prague, un homme bien honnête et bien dévoué, Sire, M. le comte de Narbonne !

L'empereur de Russie me regarda avec une grande attention, comme pour voir si je ne lui tendais pas un piège. Puis il dit, en inclinant la tête :

— Oui, c'était un loyal chevalier. Et il était en 1813 ce qu'il était en 1788, lorsqu'il se battit pour un bouton de rose. A Prague, il n'en eut que les épines. Mais je sais que ce n'est pas sa faute si les affaires n'ont pas mieux été.

Je m'arrête ici. La conversation du 17 avril 1814 viendra en son lieu. J'en ai seulement extrait ce qui avait rapport à l'époque où nous sommes, pour indiquer le degré de faveur où était alors le duc de Vicence auprès de l'empereur Alexandre.

Il y eut une sorte de ruse assez singulière en raison de ce qui se passa lors de la demande de l'admission du duc de Vicence, la veille de la bataille de Bautzen. L'empereur Alexandre, comptant la gagner, ne répondit pas d'abord à Napoléon, remettant à le faire *après la victoire*, parce qu'alors le ton de la réponse devait avoir une tout autre physionomie. Mais le sort en ordonna autrement et ce fut Napoléon qui, sans cavalerie, avec de jeunes soldats, vainquit une armée plus forte que la sienne de plus de trente mille hommes. Le czar répondit alors d'un autre ton que celui qu'il avait projeté de prendre. Le duc de Vicence fut chargé, comme l'avait demandé Napoléon, de ses intérêts, et le 14 juin l'armistice de Plesswitz fut conclu. On reconnaît là le caractère de Napoléon. Il demande un armistice, mais c'est entre deux victoires, dont l'une est mémorable, comme

exemple du plus habile talent militaire. Je dois encore faire ici une observation, c'est que, si l'empereur Alexandre avait franchement accepté la proposition le 18 mai, lorsque Napoléon fit demander aux avant-postes russes l'admission de Caulaincourt, tout le sang versé dans les deux batailles de Wurschen et de Bautzen aurait été épargné. Mon malheureux ami vivrait peut-être encore et mes enfants auraient eu un second père. Mais il en fut ordonné autrement par la Providence. Toutefois, cette victoire de Bautzen, si miraculeusement obtenue, ou plutôt si habilement imposée au sort des armes, avait changé l'esprit de la coalition. L'Autriche voulut encore revoir les affaires avant de se mettre contre ce lion terrible auquel les forces revenaient si vite après les avoir épuisées. M. de Bubna, l'un des hommes les plus remarquables du cabinet de Vienne, après M. de Metternich toutefois, que je regarde comme l'homme d'État le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe, fut envoyé à Dresde auprès de l'empereur Napoléon, pour remplir auprès de lui les mêmes fonctions diplomatiques que M. de Stadion auprès du roi de Prusse et du czar. L'armistice était une chose du plus haut[1] intérêt pour nous. Notre armée était fatiguée et demandait du repos. Napoléon comprenait toutes ses conséquences. Je crois que les alliés ne

[1] Toute cette époque est admirablement décrite dans le bel ouvrage de M. de Norvins sur Napoléon. Cette histoire est un bien beau morceau. Rien n'est comparable au beau style et à la vérité des faits importants. Je possède une foule de lettres écrites à Junot, ainsi qu'à moi, de l'armée d'Allemagne à cette même époque. Ces lettres sont des relations fidèles des événements et se trouvent en rapport exact avec M. de Norvins.

les ont pas aperçues. Autrement il serait stupide de penser qu'avec la possibilité d'abattre le colosse redouté, on lui laissait, au contraire, celle de renaître et de devenir plus formidable encore par le prestige d'une invulnérabilité que nul revers ne pouvait attaquer. On a dit à la vérité que l'empereur de Russie attendait deux renforts. Le premier était l'armée du général Saken, le second l'arrivée du transfuge Moreau, à qui le prince de Suède, *le général Bernadotte*, avait écrit lettres sur lettres pour accélérer son retour en Europe et qui pourtant n'arrivait pas. On disait que l'Autriche avait aussi son intérêt à l'armistice parce qu'elle *n'était pas prête.* Enfin, il paraît qu'il arrangeait tout le monde, cet armistice[1]. Il est à regretter qu'au lieu de l'accorder on n'ait pas persisté à continuer la guerre. Du moins Napoléon aurait-il évité sept années d'agonie sur le roc de Sainte-Hélène. Oh ! si l'avenir lui eût été dévoilé, il aurait bien préféré une mort glorieuse au milieu de ces jeunes bataillons mourant pour lui, à peine âgés de vingt ans, à des années de torture, sans gloire et sans espérance !

J'ai parlé tout à l'heure d'un homme dont le nom doit se trouver souvent maintenant dans ces Mémoires, c'est M. de Metternich. Je vais tâcher d'esquisser son portrait et de ne le colorer ni avec la partialité d'une amie, ni avec la prévention d'une ennemie, car le sort a voulu, par la conséquence de tous nos revers, que nous fussions l'un et l'autre.

[1] Une chose assez bizarre et que j'ai déjà rapportée, je crois, c'est que Napoléon se servait en parlant du mot *armistice,* ou *amnistie* indifféremment, sans spécifier les deux cas, qui sont pourtant bien différents l'un de l'autre.

M. de Metternich est un homme d'une capacité qui le place immédiatement hors de la ligne des hommes d'État d'aujourd'hui. Il est impossible, quand on le connaît, de ne pas regarder en pitié les petites ruses, les continuelles finesses d'un homme que l'Europe a placé pendant quarante ans tout en haut d'une colonne, mais dont aujourd'hui elle démolit l'apothéose pour le placer là où toujours il aurait dû seulement être, c'est-à-dire avec les hommes d'esprit. Il existait encore, il y a peu de temps, un autre homme élevé à son école et, comme lui, rempli de ruses et de détours. Il est mort. Que Dieu le prenne en grâce et lui pardonne tout le mal qu'il nous a fait. C'est le duc d'Al...

M. de Metternich a un caractère ferme, un sens et un jugement parfaitement droits, un esprit fin, actif, capable de grande application, et réunissant à la fois la raideur de la résistance à la flexibilité qui sait accorder. J'ajouterai qu'il a bien plus que du talent et que son génie lui a marqué depuis longtemps la première place parmi les hommes d'État qui régissent aujourd'hui et qui régissaient en 1813 les empires de l'Europe. A cette époque, il possédait une faculté merveilleuse à l'âge si peu avancé qu'il avait[1]. C'était une connaissance parfaite des affaires, des hommes et des choses. Il joint à ces qualités une grande élévation d'âme, de la générosité et de la franchise dans les relations de la vie d'homme d'État,

[1] M. de Metternich n'avait pas quarante ans en 1813, lorsqu'il vint à Paris comme ambassadeur d'Autriche. Après la bataille d'Austerlitz, il n'avait pas trente-deux ans. Il paraissait si jeune avec ses cheveux blonds qu'il mit de la poudre pour se vieillir.

comme il le ferait dans celle d'homme privé. Il a de la bonté et un esprit charmant tout complet de finesse et de grâces.

Sa figure était remarquablement belle. Son regard si calme et si pur était lui-même éloquent comme une parole presque toujours bienveillante et qui appelait la confiance, parce que ce regard était en harmonie avec un sourire gracieux, quoique à demi sérieux, et tel qu'il convenait à un homme chargé des intérêts d'un grand empire, lui, étant encore jeune homme et envoyé près de l'homme que le monde entier regardait alors avec une juste crainte.

Ce fut dans cette partie de sa vie politique que M. de Metternich déploya une grande capacité et prit ses degrés comme ministre habile dans le collège des hommes d'État. Sa position, souvent des plus critiques, fut traitée par lui avec l'attention qu'il devait apporter à celle d'un ministre d'une grande nation malheureuse et il prouva souvent, dans les heures difficiles qu'il dut entendre sonner, qu'il savait aussi bien prendre l'inspiration du génie que prendre conseil de la méditation. J'ai vu M. de Metternich dans la position la plus étrange, et à la fois la plus terrible, car nulle époque ne pouvait lui offrir un point comparatif pour avoir un lieu de départ et se guider dans le labyrinthe qu'il parcourait. Ce fut là qu'il prouva qu'il était plus qu'un ministre et qu'*un homme d'affaires* enfin. Il révéla l'homme d'État, et l'homme d'État d'une haute portée. Il aurait pu prendre pour sa devise ce mot de Tacite : *supra negotia*[1] !

[1] *Supra negotia.* (TACITE, liv. III.) « Il était au-dessus des

J'ai quelquefois entendu des Français parler de M. de Metternich avec une amertume qui était peut-être naturelle, mais qu'il eût été convenable de dissimuler, ou tout au moins de contraindre. M. de Metternich était Autrichien avant tout. Il devait non seulement fidélité, mais secours, assistance de ses lumières et de ses services à celui qui était son maître, et son maître malheureux. En le condamnant, ceux qui l'attaquent ne font pas leur éloge. Que feraient-ils donc à sa place? Non, non, ce n'est pas dans les années que nous venons de parcourir, ni en 1813, ni même en 1814, que M. de Metternich est susceptible de reproches. Il reste une époque qui, à elle seule, suffit pour lui en mériter de bien graves et qu'il pouvait éviter. Cette époque, c'est 1815. Jusque-là demeurons dans le silence.

C'est une campagne étrange que cette campagne de 1813. Cette manière de livrer une bataille et d'avoir une conférence, d'obtenir une victoire et de signer un armistice. Il y a là dedans toute une satire sanglante de la mauvaise nature de l'homme, car Napoléon n'était pas plus méchant, plus sanguinaire qu'un autre! Les passions humaines lui avaient été seulement inculquées par la nature sur un modèle plus vaste et plus fort que celui des autres. Mais il obéissait à la loi commune, qui, pour satisfaire les appétits déréglés de ces mêmes passions, leur jette des hommes à dévorer, des royaumes à anéantir.

J'ai déjà dit que j'avais beaucoup d'amis à Naples

affaires. » Et l'explication du mot est juste, car rien n'est pitoyable comme l'homme qui conduit les affaires avec une exactitude trop scrupuleuse.

dans tout ce qui entourait la reine et le roi Joachim. Je reçus à cette époque des lettres qui me surprirent étrangement. Le roi, me disait-on, avait reçu de l'empereur la demande de l'aller rejoindre en Allemagne et le bruit courait, dans l'intérieur même du palais, que le roi de Naples *refusait*. J'avais déjà eu la relation de son arrivée à Naples, et c'est ici le lieu de raconter sommairement ce qui suivit le départ inexplicable du roi de Naples lors de son abandon de la France à Posen le 17 janvier 1813.

Murat a certainement de grands torts envers l'empereur, mais une chose que je puis certifier, parce que les preuves en sont dans mes mains, c'est qu'une conspiration formée dans son plus intime intérieur a été l'unique cause de ses premières fautes. C'est une intrigue, très habilement formée d'ailleurs, qui le fit partir aussi précipitamment de Posen le 17 janvier. Joachim fut à dessein alarmé sur les projets des Anglais sur son royaume. On lui fit parvenir des avis très pressants qui lui annonçaient qu'une flotte anglaise était en vue des côtes de la Calabre et qu'un débarquement se préparait. Cet avis, avec des lettres de la reine, qui était également dans l'erreur — je veux bien le croire — lui parvint inopinément à son quartier général le 15 ou le 16 janvier. Murat partit aussitôt avec le général Rosetti, son aide de camp, et courut à Naples dans une inquiétude qui lui ôta pendant la route toute faculté de dormir, de manger et même de parler. Quelquefois il se frappait le front en répétant :

— Les Anglais, les Anglais ! Rosetti, vous verrez qu'à Florence nous apprendrons qu'ils sont débarqués et qu'ils sont déjà maîtres de la Calabre !

En arrivant il ne fut pas descendre à Naples. Il fut à Caserte, où était la reine avec sa famille. La personne qui m'a donné tous ces détails était alors à Caserte, où la retenait son service, et elle me disait que l'entrevue de Joachim et de Caroline avait été, non seulement contrainte et froide, mais que des scènes violentes avaient suivi le retour du roi. Le lendemain même de l'arrivée de Murat, le duc de ***, attaché à la reine, reçut ordre de se retirer de la cour et peu de jours après il fut exilé. Beaucoup d'exécutions de ce genre eurent lieu dans le mois qui suivit. Ce malheureux Murat était en butte à une méfiance d'autant plus terrible qu'elle frappait sur tout ce qu'il devait aimer et qu'il aimait toujours, car il était bon et n'avait que des ridicules. Mais bientôt sa politique devint sombre et mystérieuse. Il était agité, inquiet. Souvent, au milieu de la nuit, on le réveillait pour introduire auprès de lui des hommes inconnus. Il y a des renseignements, sur cette époque de sa vie, qui donnent la preuve que dès cet instant Murat préparait la séparation qu'il voulait amener entre l'empereur et lui. Il avait alors un motif beau et généreux, c'était l'indépendance de l'Italie. Je ferai connaître tout à l'heure sa correspondance secrète entre lui et Napoléon, que je suis assez heureuse pour posséder. Elle jettera beaucoup de jour sur ce temps obscur et mystérieux de sa vie. Je dois dire ici que, au commencement de 1813, l'Angleterre, qui, par le fait, gouvernait et possédait la Sicile depuis la mort de la reine, avait offert de traiter avec Murat, en lui proposant une armée et des subsides considérables. Le malheureux prêta l'oreille à la tentation. Le serpent qui le séduisit fut le désir d'échapper à sa femme,

dont il soupçonnait aussi les desseins. Sa vie était misérable! Il était bien autrement malheureux que lorsqu'il se plaignait au destin *de n'avoir pas d'aides de camp* [1]. L'infortuné! C'est ici que se termine sa vie! Le reste est une grande infortune sans doute, mais, si Murat eût été un homme, cette infortune eût été honorable et grande.

Le jour où le courrier de Napoléon arriva à Caserte, le roi assembla un conseil général de ses ministres.

— Messieurs, leur dit-il, l'empereur Napoléon m'engage à aller le joindre à son armée d'Allemagne.

Et, après ce peu de mots, il se tut et joua avec une lettre qu'il tenait à la main, paraissant absorbé dans une profonde rêverie. Par intervalles la main

[1] La gravité de l'époque et des événements empêche de mettre autrement que dans une note le fait suivant : Le roi de Naples était en Russie, lors de la première campagne, n'étant à cette époque que grand-duc de Berg et de Clèves. Un jour, il avait fourni la plus belle part de toutes les parts de gloire et, après être rentré excédé de fatigue, ses aides de camp, au nombre de douze ou quinze jeunes officiers, tout à fait distingués, tels que M. de F..., M. de L..., M. de R..., M. M. D...n [*], et une foule d'autres, s'étaient retirés dans une grange, et là, au milieu d'une vingtaine de bottes de foin qu'ils avaient déliées, ces messieurs dormaient d'un sommeil profond qu'ils avaient certes bien acheté. Le prince, qui voulait envoyer un ordre, fait chercher un de ses aides de camp et ne trouve personne. Enfin, il les cherche si bien lui-même qu'il les déterre dans leur foin. A cette vue, il fait une exclamation et, levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria avec une expression dont son accent si fortement prononcé fait tout le prix :

— Malhureux prince qué jé suis! Jé n'ai pas d'aidé de camp! Non, jé vous lé dis, je n'ai pas d'aidé de camp! Malhureux prince!

[*] Père de Mme Sand.

qui tenait la lettre la serrait convulsivement et venait ensuite lacérer une feuille de papier qui était devant lui.

Ceux qui composaient le conseil, croyant que Joachim ne cherchait qu'un prétexte pour refuser l'empereur, furent au-devant même de sa parole et lui en fournirent à l'envi.

— Sire, lui dit le duc de G..., le peuple de Naples ne *veut* plus que Votre Majesté s'éloigne de lui. Son amour est trop vif, ses inquiétudes trop profondes. Sire, ne nous quittez plus !

— Sire, lui dit un autre, votre santé altérée par tant de fatigues n'en pourrait soutenir de nouvelles. Ne nous quittez plus, *n'abandonnez pas vos enfants.* Ils vous aiment tant !

— Et puis, disait un troisième, pourquoi Sa Majesté, si elle doit tirer l'épée cette année, la tirerait-elle pour une autre cause que celle de ses sujets ? Ils peuvent être attaqués. Ils le seront CERTAINEMENT. Sire, demeurez avec nous.

Murat ne disait rien. A chaque discours il faisait un signe de la tête et semblait approuver. Le conseil se sépara et chaque conseiller se retira chez lui, bien convaincu que son éloquence et, surtout, son apparent attachement avaient empêché le roi de quitter Naples. Ils le dirent dans toute la ville. Le lendemain matin on apprit que le roi Joachim était en route pour l'Allemagne. Ce mouvement, tout d'impulsion, fut la dernière lueur de sa grande âme. C'est un beau mouvement et qui rachète bien des fautes, selon moi. Il rejoignit l'empereur pendant l'armistice de Plesswitz. Napoléon lui donna le commandement de l'aile droite de son armée le jour de la bataille de Dresde. A partir

de ce jour jusqu'à celui de son départ pour l'Italie, qui eut lieu après la bataille de Leipzig, sa conduite fut celle qu'il avait tenue jadis à l'armée d'Italie et à l'armée d'Égypte. Il semble qu'il voulait prouver que ce n'était pas son sang qu'il refusait à l'empereur! Je le répète, les torts ne viennent pas de lui.

C'était sans doute une belle utopie à mettre en pratique que cette indépendance de l'Italie. L'empereur Napoléon, qui avait délivré cette belle partie de l'Europe en 1796, lorsque l'Autriche et le Nord tout entier la couvraient de leurs bataillons, ne pouvait que sourire à une telle entreprise. Mais le général Bonaparte était devenu l'empereur des Français, et maintenant il en était de sa manière de voir, comme l'homme qui est de l'opposition tant qu'il a sa fortune à faire, mais qui change la direction de son gouvernail aussitôt qu'il est dans la route du pouvoir. Rien n'est plus relatif que les vues politiques. Aussi, le vrai patriote, l'homme du pays, celui qui ne connaît qu'une chose: le bonheur général, voilà celui qui peut être écouté quand il parle et appelle sous sa bannière. Oui, mais combien y en a-t-il de ces hommes-là?

J'ai présenté autant que je l'ai pu le portrait moral des hommes qui figurent au premier rang dans cette lutte européenne dont les secousses ébranlent le monde dans cette année 1813. Les derniers soupirs du colosse étaient plus redoutables que les pulsations pleines de vie d'un cœur vulgaire. Quant à l'attitude des souverains, elle était convenable, mais elle annonçait que l'orage suivrait ce calme imposé par une loi que chacun n'observait qu'à regret. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie étaient ensemble à Schweidnitz L'empereur d'Autriche et M. de Metternich au château

de Gitschin, et l'empereur Napoléon à Dresde même, où il occupait le palais Marcolini. Il se promenait beaucoup dans ses beaux jardins et ce fut dans ces jardins même qu'il dit à M. de Metternich cette parole si offensante que M. de Metternich eut la générosité d'oublier ensuite... même à Prague, où sa conduite fut admirable pour nous [1].

C'est une belle chose que ce palais Marcolini. L'empereur en parlait un jour devant moi avec ce bon roi de Saxe, qui nous disait ce que cet édifice avait coûté. Et, sans me rappeler le chiffre positif, il me souvient seulement que c'était une somme immense. Napoléon en avait le plan très détaillé et parfaitement bien colorié.

A cette époque, Napoléon prenait des renseignements sur toutes les belles résidences de l'Europe. Les châteaux royaux, comme les habitations particulières, devenaient l'objet de son attention, et tout cela pour le palais du roi de Rome. Un jour il me fit longuement causer sur les résidences espagnoles et portugaises. Je lui donnai à ce sujet tous les détails qu'il voulut et je lui fis remettre le lendemain deux vues, l'une de Cintra et l'autre de la Granja. Celle de Cintra ne pouvait lui être bonne à rien, parce que, avec toute sa puissance, il ne pouvait pas faire une vallée comme celle de Cintra. Quant à la Granja, les

[1] « Eh bien, comte de Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour me faire la guerre ? Dites-moi cela à présent... »

Il est inconcevable comment l'empereur avait peu le tact sûr et même convenable, en blessant ainsi des hommes qu'il devait au contraire gagner à sa cause et qui, d'ailleurs, le méritaient si peu !

ardins ne sont qu'une mauvaise copie de Versailles, :t le château est du plus mauvais goût comme ırchitecture.

— Mais Votre Majesté devrait avoir des vues de 'Escurial, c'est un monument bien curieux comme ıabitation royale et dans la collection qu'elle en fait.

Je regardais en même temps en souriant une vingaine de vues de tous les châteaux royaux et impéiaux de l'Europe[1] où il ne manquait *seulement* que '*Escurial*, *Aranjuez* et *Versailles*. Il me comprit et ne pinça le nez.

— Oui, oui, riez, me dit-il. Mais au fait vous avez aison. Quoique je n'aime pas ce château de Verailles, ce n'en est pas moins une bien belle chose. ;i l'on avait une baguette de fée pour le transporter ur le plateau de Chaillot, il ferait un bel effet de là omme point de vue pour les gens de Paris, n'est-ce ıas?

— D'autant mieux, répondis-je sans élever la voix, u'alors les Parisiens ne diraient pas que Votre Iajesté veut faire élever une citadelle sous le préexte de bâtir un palais au roi de Rome.

Il comprit probablement combien je trouvais cette ıensée ridicule, car il me répondit en souriant et en ıaussant les épaules :

— Les imbéciles !...

L'empereur avait merveilleusement ce don si rare l'achever votre pensée avant qu'elle eût passé par 'os lèvres.

[1] Ce fut dans une audience particulière, que j'eus de lui le mars, que je vis cette multitude de plans et de vues des difféents châteaux de l'Europe.

Voici, à propos de ce que je viens de raconter pour les palais et les châteaux, une histoire que j'ai entendu raconter à Percier en 1812, étant chez Girodet, autant que je puis me le rappeler.

Quelques jours avant de partir pour l'Allemagne, lors de la campagne de 1812, l'empereur avait fait demander M. Fontaine et M. Percier. Il paraît que ce palais du roi de Rome était une création que son esprit faisait, embellissait et recréait chaque nuit et chaque matin.

— Eh bien, messieurs, leur dit l'empereur en les voyant, avons-nous quelque chose de nouveau? M'apportez-vous quelque plan extraordinaire? Moi j'en ai plusieurs très curieux.

M. Fontaine lui montra alors le plan d'un château russe, du château de *Michaïlow*, résidence favorite de Paul Ier et théâtre encore sanglant de sa mort tragique. L'empereur repoussa le plan avec une sorte de dégoût, tandis que Fontaine lui expliquait que ce petit château avait coûté 72,000,000 de notre monnaie!...

— Et cependant, dit l'empereur, malgré les bastions, les souterrains, les portes secrètes, la mort n'en a pas moins pénétré jusque dans la chambre impériale!...

M. Fontaine dit alors à Napoléon qu'il avait appris que ce n'était qu'avec la plus grande difficulté qu'on avait pu obtenir de la cour de Russie la permission de prendre ce plan, tout informe qu'il était.

— Cela ne me surprend pas, dit Napoléon... Il y a une pudeur toute naturelle à cacher les traces encore sanglantes d'un crime épouvantable dont mon alliance a été la principale cause! Certes, je conçois leur ré-

pugnance! Voilà cependant les ennemis auxquels nous avons affaire, poursuivit l'empereur en s'adressant plus particulièrement à Duroc qui venait d'entrer, et voilà les armes avec lesquelles on nous fait la guerre!

Je suis sûre qu'en ce moment la catastrophe de Paul Ier reporta ses idées sur une parole de l'empereur Alexandre[1] qui lui fut dite par lui à Erfurt, lors de la fameuse entrevue de 1808.

Tout en examinant le plan de Michaïlow, on parla de l'assassinat de l'empereur Paul, et Duroc, qui fut envoyé en mission à Pétersbourg, soit immédiatement avant ou après, donna sur la position du château tous les renseignements qu'on peut si bien donner *quand on a vu*. Ce fut alors, dit Fontaine, qu'un

[1] On sait dans quel degré d'intimité les deux empereurs étaient à Erfurt. Un matin le czar arrive chez Napoléon et lui trouve l'air soucieux : « Qu'avez-vous, mon frère? lui dit Alexandre en lui prenant la main avec l'expression de la véritable amitié. — Tenez, dit l'empereur en lui montrant une longue lettre tout écrite en pieds de mouche, lisez cela. » Cette lettre venait de Valençay, où était enfermé le malheureux Ferdinand VII, et contenait des détails sur les intrigues toujours renouvelées du roi d'Espagne Ferdinand VII, avec une foule d'individus de tout âge, de tout sexe et de toute qualité. C'était une autre chose qu'une garde ordinaire, que celle du roi Ferdinand VII, il s'y joignait en outre *la garde noble de sa pudeur*, et tous les jours il arrivait les déclarations les plus étonnantes du monde, faites par les paysannes des villages environnants. La province sera noble comme les Asturies! « En vérité, dit Alexandre après avoir lu la lettre *du châtelain*, je comprends que tout cela vous ennuie. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que *cela vous ennuie aussi longtemps*. Si vous vous *débarrassiez de cet* ENNEMI-*là, tout le monde s'en trouverait mieux, à commencer par lui-même.* »

personnage d'une haute distinction qui se trouvait dans le cabinet de l'empereur et qui, dix-huit mois plus tard, en 1814, tenait un langage bien différent, fit remarquer avec un empressement dont l'empereur était dupe en ce moment, que le roi de Rome ne serait pas assez en sûreté.

— Une tête si chère, disait cet homme, ne saurait être trop gardée. Dans tout ce que vous avez fait, je ne vois que des choses d'agrément.

Duroc dit alors avec réserve, mais avec franchise, que l'on devait au contraire se méfier de tout ce qui pouvait avoir l'air de redoute ou même de simples fossés.

— On ne parle déjà que trop, ajouta-t-il, de l'intention de l'empereur de *reconstruire la Bastille* sur l'emplacement destiné au palais du roi de Rome.

— Duroc a raison, dit Napoléon. Et d'ailleurs à quoi serviraient, je vous prie, des batteries, des fossés, des redoutes? Messieurs, ce sont de faibles moyens, pour ne pas dire nuls, contre la trahison. Voilà la seule tentative qu'on ait à craindre et contre laquelle viennent échouer toutes les précautions. Paul I[er] avait autour de sa demeure des fossés remplis d'eau, des corps de garde remplis de soldats, des bastions, des passages secrets, des portes secrètes, et, pourtant, le poignard de l'assassin est venu le chercher jusque dans son lit, parce que ces corps de garde, toujours remplis de soldats, l'étaient, le jour du meurtre, d'hommes vendus pour que le crime s'exécutât. La confiance et l'affection, l'attachement de mes peuples, voilà ma sauvegarde. C'est la seule. Voyez si la profonde retraite du Grand Seigneur le sauve des mains meurtrières des janissaires. Quand

ils marquent son heure, elle doit sonner. Il en sera de même pour moi et ma vie est à celui qui voudra donner la sienne pour avoir la mienne. Mais mon fils apprendra de moi à gouverner les Parisiens sans forteresses et sans canons... et, j'espère, à s'en faire aimer.

Dans le moment, l'huissier du cabinet ouvrit la porte et annonça *le roi de Rome !* L'enfant courut à l'empereur d'un pas encore mal assuré, car il l'aimait avec une telle tendresse que rien ne lui donnait de distraction dès qu'il voyait son père. Napoléon l'enleva dans ses bras, l'embrassa avec émotion. Jamais cet homme n'a pu voir son enfant sans que son cœur fût délicieusement ému. Puis il s'assit et, prenant l'enfant sur ses genoux :

— Nous parlions de vous, Sire, lui dit-il en le caressant et le tourmentant tout à la fois, ce qui n'était nullement désagréable à l'enfant. Nous te bâtissions un beau palais...

Et tout à coup son front devenant soucieux, il mit le roi de Rome aux mains de Mme de Montesquiou et, se levant, il marcha avec une vive agitation et s'écria, au bout de quelques minutes de silence :

— Oui, nous te bâtissions un palais ! Et *s'ils nous accablent, tu n'auras pas une chaumière !*

Ces paroles sont remarquables et d'autant plus qu'elles semblent prophétiques. Parmi les personnes qui furent témoins de cette conversation, beaucoup sont encores vivantes[1]. Je l'ai rapportée parce qu'elle

[1] Je crois même que cette conversation, ainsi que beaucoup d'autres sur les bâtiments, doit se trouver, ou je suis bien

sert, comme tout ce qui se touche par une corde vibrante, à faire connaître plus parfaitement l'empereur.

trompée, dans un fort bel ouvrage de MM. Percier et Fontaine, intitulé *Résidences des Souverains*, par Percier et Fontaine.

CHAPITRE XVIII

Traités de Reichenbach et de Peterswalden. — Défection de la Prusse. — Proclamation du 15 août. — Bernadotte. — Intrigue. — Junot à Gorizia. — Les trois cents Croates. — Mort du général Thomières. — Douleur partagée. — Murmures. — Brutalité de M. de Rovigo. — Ce qu'était le général Thomières. — La Vendéenne. — *Pourquoi diable ne mange-t-elle pas?* — Découragement. — Moreau à Gothenbourg. — Le général J.... — MORT. — Souffrances de l'agonie. — Soif ardente. — Le chien anglais. — Hurlements. — *J'appartiens au général Moreau.*

Les malheurs de l'Espagne avaient eu un affreux retentissement dans le Nord et cela malgré la présence de Napoléon. On voyait enfin se détruire sous les coups de la fortune ce même édifice prestigieux que la capricieuse folle s'était si gracieusement plu à élever pour son favori. Les désastres de Russie, ceux de la Péninsule donnaient une hardiesse à nos adversaires que nous ne leur connaissions pas. Eux-mêmes en étaient étonnés. Partout on signait des alliances contre nous. Le traité de Reichenbach [1], celui de Peterswalden venaient de donner à la coalition une armée de deux cent cinquante mille hommes. Et cependant, au commencement de la campagne, l'An-

[1] 14 et 15 juin 1813, le premier entre l'Angleterre et la Prusse, l'autre entre l'Angleterre et la Russie.

gleterre était si dépourvue de moyens financiers, qu'elle ne pouvait donner de subsides. Mais la défection de la Prusse et l'abandon de l'Autriche créèrent des ressources dans un pays éminemment fait pour comprendre les avantages de cette nature. L'Autriche, quoique *médiatrice*, était aussi agissante, mais *masquée*, à Reichenbach. Et là, on se partageait nos dépouilles avant que nous fussions abattus. Napoléon fut encore bien imprudent dans sa manière de parler de l'Autriche pendant l'armistice. Il créa une hostilité qui pouvait ne pas exister. Il doubla ses ennemis pour avoir le plaisir de les braver. Mais alors commençaient les fautes...

— Je préfère la guerre de l'Autriche à sa neutralité, s'écrie-t-il en écrivant au duc de Vicence.

Quelle incroyable folie ! Hélas! il l'eut, cette guerre qu'il préférait ! Et, s'il l'eût voulu. je crois pouvoir affirmer car j'en ai la certitude, il aurait pu se recréer une nouvelle position belle et grande. Pour lui tout consistait *dans le temps. Gagner du temps*, voilà quelle était la pensée qui devait l'occuper constamment. Loin de la flatter et d'en faire un but de conduite, il semblait au contraire se rire d'elle ! Et, grand Dieu, c'était cependant une guerre d'extermination ! ! ! Le prince royal de Suède, dans une proclamation de lui faite le *15 août*, jour de la fête de Napoléon, jour que lui-même, quand il n'était que le général Bernadotte[1], avait fêté avec solennité, j'en

[1] Il existe un joli mot de Talleyrand, qui est riche au reste en pareille propriété, qui est vraiment bien spirituel. La princesse de Suède (Mme Bernadotte) ne pouvait, disait-elle, s'accoutumer à la vie de Stockholm. « Je m'ennuie trop profondément, répétait la princesse à M. de Talleyrand qui la regardait

suis certaine, eh bien ! ce même jour, Bernadotte disait *que l'Europe devait marcher contre la France avec le même sentiment qui, en 92, animait la France contre l'Europe.*

Ainsi donc, c'était la voix d'un Français qui proclamait une sorte de proscription, qui dévouait la tête de Napoléon au boulet suédois, à la lance du cosaque, à la balle autrichienne ! Dans le même moment, ces lettres réitérées à Moreau retiré en Amérique, près de Delaware, avaient enfin un résultat. Moreau avait quitté sa retraite où il vivait oublié, pour venir recevoir en Europe le nom de transfuge et de traître à la patrie. Aussi, à cette même époque, M. de Metternich déclara-t-il vouloir rester étranger, ainsi, ajouta-t-il, que son souverain, *à l'intrigue de Moreau*. Oh ! jamais Bernadotte ne se lavera de cette tache, elle est indélébile.

Je reçus, vers ce temps. une lettre de Junot datée de Gorizia. Il allait partir pour un grand voyage sur les bords de l'Adriatique. Des nouvelles sûres faisaient craindre que les Anglais n'opérassent un débarquement à Fiume. Il revint aussitôt à Gorizia, et, en effet, le 5 juillet, les Anglais se présentèrent devant Fiume avec une petite escadre composée d'un vaisseau de 80 canons et de quelques autres moins considérables, ainsi que des embarcations remplies de soldats anglais. Les vaisseaux anglais tirèrent sur la ville et, après une courte résistance, qui fut abrégée par la défection des troupes croates, les Anglais opérèrent leur dé-

en grande pitié. Oh ! Je m'y ennuie à mourir ! Que faire ? — *Prenare patience, madame, car, enfin, c'est bien joli pour commencer.* »

barquement au milieu de la ville sans aucun empêchement. Junot reçut cette nouvelle dans un moment où lui-même commençait ses dernières souffrances. Cependant l'infortuné était toujours lui-même et il écrivait à l'empereur, en lui rendant compte de cette affaire :

« Je vais faire arrêter les trois cents Croates qui se sont sauvés sans combattre et les faire mettre à une commission militaire. Ils méritent d'être *tous* fusillés, mais je les ferai *décimer* au sort pour les épouvanter davantage, officiers et soldats, il n'importe. »

Il sentait encore la nécessité de comprimer fortement tout mouvement insurrectionnel dans les provinces conquises. Et pourtant il était déjà bien souffrant.

Pendant ce temps j'étais à Paris, avançant péniblement dans ma grossesse et réellement malade, car je souffrais aussi de maux d'une toute autre nature. J'avais une peine relative, dans une amie qui avait été une Providence pour moi dans mes douleurs d'Espagne, en 1811. C'était Mme Thomières. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. Son mari était mort[1] dans cette Espagne où elle voulait demeurer avec lui. Je n'ai jamais vu de douleur qui fît une impression plus déchirante que la sienne. Elle m'écrivit quelques mois après l'événement pour me demander de venir pleurer auprès de moi. Elle savait bien que j'aurais des larmes pour répondre aux siennes. Je

[1] Le général Thomières, brave et bon officier général, fut tué à la bataille des Arapiles. C'était un de ces hommes dont le nombre devenait plus rare de jour en jour. Junot et Lannes en faisaient le plus grand cas.

lui répondis aussitôt que ma maison était la sienne et que je l'attendais avec un cœur disposé à consoler toutes ses peines. Quelques jours après elle arriva chez moi et m'offrit, comme je viens de le dire, le spectacle de la plus profonde affliction. Elle ne se plaignait pas. Sa douceur habituelle se retrouvait dans sa souffrance. Mais elle pleurait en silence, et ces larmes sans paroles avaient une expression déchirante. Elle fut longtemps à ne pouvoir supporter les questions qu'on lui faisait dans le monde, avec une indifférence révoltante quelquefois. Aussi venait-elle à moi quelquefois, et me serrant la main, elle me disait :

— *Je m'en vais, ces gens-là me tuent avec leurs demandes! Comme si je pouvais leur parler seulement!*

Hélas! la mort frappait alors sur toutes les têtes. Aucune n'était à l'abri de la faux meurtrière. Il semblait même que les têtes plus élevées fussent aperçues de plus loin par la camarde et abattues par elle. Pauvre Agathe, comme elle a souffert! Cette mort arrivait sur son cœur brisé après avoir renversé tout ce qui était autour d'elle. Sa mère qu'elle idolâtrait, son fils, tout jeune encore, toutes ces affections si saintes avaient été brutalement ravagées par la mort. Il lui restait son mari! Elle avait réuni sur sa tête tout ce qu'elle avait d'affections dans son âme si tendre et si aimante. Cette affection était plus que de l'amour. C'était une passion presque magique, dans laquelle était une portion de sa vie. Qu'on juge de l'effet que dut produire sur elle cette nouvelle : *Votre mari est mort!* Je crus que l'infortunée perdrait la raison. C'étaient des événements aussi terribles dans leurs ré-

sultats qui commençaient à *démoraliser* l'armée et l'intérieur des familles. En voyant cette foule de femmes et de filles en deuil, on commença à se demander quelle serait donc la fin de toutes ces tentatives de guerre dont le malheur entourait maintenant les clairons! Ce fut alors que, pour la première fois, j'entendis hautement murmurer contre l'empereur. Et, je l'avoue, je ne l'excusais plus. Hélas! le moment approchait où l'heure de mon malheur allait aussi sonner!

L'empereur n'était pas à Paris. Il n'y avait que l'impératrice et un seul homme qui auraient pu, l'un par son attachement *de fait*, l'autre par son attachement *de devoir*, balancer et détruire même ces germes de révolte qui commençaient à vouloir montrer leurs têtes de vipères. Mais Marie-Louise n'avait ni le pouvoir, ni la volonté en elle-même, de venir de cette manière au secours de son mari, du père de son enfant! Et le duc de Rovigo accrut le mal au lieu de l'éteindre. Il faisait alors le rôle de l'ours avec la pierre, qui écrase les mouches, mais la tête en même temps. Un jour il vint chez moi, et, fort brutalement, me dit que l'empereur était mécontent de moi, chaque jour davantage...

— Vous vous *entêtez* à ne voir que ses ennemis, me criait-il aux oreilles, oui, toujours ses ennemis!

Je le regardai d'un œil tout étonné.

— Oui, oui, *ses ennemis*, reprit-il avec une véhémence toujours croissante. Qu'est-ce que c'est, par exemple, qu'une *Mme Thomières*, qui est chez vous en ce moment et qui ne cesse de pleurer, *on ne sait pourquoi*, et de dire des horreurs sur le gouvernement de l'empereur?

Je fus encore bien plus stupéfaite. Le duc, qui croyait m'avoir convaincue, poursuivit :

— C'est une indignité à vous, madame Junot. Si Junot savait cela, il en serait sûrement fâché et vous en gronderait, quelque empire que vous ayez sur lui.

Dans cette dernière phrase, il y avait toute la haine que cet homme nous portait, à Junot et à moi. Je traduisis plus de vingt rapports dans le regard qu'il me lança.

— Et vous avez sûrement écrit à l'empereur que ma maison *était remplie de ses ennemis*, n'est-ce pas, monsieur le duc? Peut-être, même, aurez-vous dit qu'il y avait des rassemblements de royalistes?

Et haussant les épaules, je lui dis avec une expression dédaigneuse que j'aurais voulu doubler :

— Si vous connaissiez mieux notre armée *combattante*, vous sauriez ce que c'est que le nom d'un brave homme. Mme Thomières est veuve du général Thomières, ancien aide de camp du maréchal Lannes. Il vient d'être tué à la bataille de Salamanque, et les larmes de sa malheureuse veuve ne peuvent lui être imputées à crime, si ce n'est par...

Je n'achevai pas.

Savary fut tout surpris de retrouver *un frère d'armes* dans l'homme qu'il croyait *un ennemi de l'empereur*.

— Mais sa femme est Vendéenne, me dit-il après une douzaine de *Oh!... Ah!... Eh! mais... Cependant...*

— Sa femme n'est pas Vendéenne. Seulement elle *demeure* au Mans, lui répondis-je tout ennuyée de cette inquisition ignorante qu'il ne savait pas même conduire.

— C'est singulier! On m'avait dit qu'elle était Vendéenne. Au moins, ce qui est certain, c'est qu'elle n'aime pas l'empereur. Et, de cela, j'en suis sûr, car jeudi dernier, à votre propre table, elle a dit qu'on serait bien heureux s'il n'existait plus.

— Monsieur le duc, lui dis-je avec amertume, je sais très bien que vous avez des espions chez moi. Mais faites-moi grâce, je vous prie, de ce qu'ils inventent pour vous mystifier. Non seulement Mme Thomières n'a jamais tenu le propos que vous me citez, mais aucun autre qui lui ressemble. A peine puis-je obtenir d'elle de descendre de sa chambre et, pendant tout le dîner, elle ne dit pas une parole et n'ouvre la bouche que pour manger la pitance d'une colombe.

— Eh! pourquoi diable *ne mange-t-elle pas?* Il n'y a rien de plus insoutenable que ces femmes qui veulent se singulariser.

Jamais je n'oublierai ce mot! Il me glaça le cœur! Une insensibilité si profonde, un endurcissement si cruel! Je ne pus lui répondre que par une inclinaison silencieuse, lorsqu'il me dit adieu.

Cet homme aimait vraiment Napoléon. Du moins, je le crois, et pourtant il lui a fait plus de mal que le plus cruel ennemi.

Paris était alors dans un état d'agitation qui rappelait les temps orageux de la révolution. On était inquiet. On cherchait un port sur cette mer sans rivage où Napoléon avait lancé le vaisseau de la France et nulle lumière libératrice ne brillait pour nous rassurer. L'armistice de Plesswitz allait expirer et rien ne révélait la paix qu'on avait espérée. C'était bien autrement alarmant qu'en 1792. Alors tout était chaleur et dévouement. Tout était jeune et périssait

même par une surabondance de vie et de force qui nuisait à la santé de l'État. Aujourd'hui il n'y avait que de l'épuisement et un découragement total. On ne voyait plus les mères attacher elles-mêmes le havresac sur le dos du volontaire. Non. Elles pleuraient et cherchaient, au prix de leurs jours, à dérober la tête de leur enfant à une mort presque certaine. Et cependant l'enthousiasme était grand au commencement de la campagne. Mais cet élan n'avait pas trouvé d'écho dans les cœurs de pauvres femmes en deuil de leurs pères, de leurs frères et de leurs maris, et dont les yeux étaient encore humides des larmes du désespoir. Les désastres de Russie étaient trop près de nous.

Pendant ce temps, Moreau, parti de Morinville[1] le 21 juin, s'était embarqué pour l'Europe avec sa femme et M. de Svinine, conseiller d'ambassade russe, et cinglait vers sa patrie, avec la vengeance au cœur et la volonté de la satisfaire à tout prix, même à celui de l'honneur. Il arriva le 24 juillet à Gothenbourg, je crois, et de là se rendit à Prague pour y voir tous les souverains alliés qui l'attendaient avec une impatience qui, à elle seule, était injurieuse pour lui, car elle semblait lui dire : *Nous comptons sur vous pour faire bien du mal à la France.* Quant à lui, heureux de revenir avec le fer et la flamme devant cet homme qu'il n'aima jamais et dont toujours il fut jaloux, il s'engagea avec les souverains alliés à diriger les opérations de la campagne, bravant, pour se venger, l'œil de la patrie, tristement fixé sur un de ses fils tombé

[1] Sa campagne était située à côté de Morinville, au pied de la chute de la Delaware.

aussi bas, celui de ses camarades, de ses frères d'armes, mais, plus que tout, la vue de ces couleurs nationales, de ces uniformes, que lui-même avait conduits si souvent contre les Autrichiens et les Prussiens. Il en souffrit, m'a-t-on dit, et, lorsque la veille de la bataille de Dresde, l'empereur Alexandre vint à lui et lui dit : « *Je viens prendre vos ordres*... je suis votre aide de camp », Moreau, m'a dit un officier russe attaché à l'empereur Alexandre, devint fort pâle et trembla assez violemment pour qu'on le vît distinctement. Il souffrait et souffrait profondément.

Un jour il rencontra le général J..., qui, par des sujets de mécontentement, venait de quitter le service de France où il était depuis longtemps. Moreau, qui le connaissait peu, fut tellement heureux de trouver quelqu'un dans sa position, qu'il fut à lui tout aussitôt, lui prit la main et ne s'aperçut pas que l'autre retirait sa main et ne répondait qu'avec un air glacé aux prévenances du général Moreau, dont peut-être quinze ans plutôt, il aurait payé un mot d'une blessure.

— C'est une chose étrange, dit Moreau à l'autre transfuge, mais avec une parole plus contrainte, car il voyait enfin que le général J... ne répondait pas à ses avances, c'est une chose étrange, n'est-il pas vrai, de nous voir ici tous deux ?

— Sans doute, général, répondit l'autre, c'est en effet une des chances bizarres du sort. Toutefois, nos destinées ne se ressemblent pas ; vous savez, je crois, que je ne suis pas Français ?

Moreau ne put retenir un gémissement qui venait du cœur et, couvrant son visage de ses deux mains, il s'éloigna sans continuer la conversation. Elle eut

lieu telle que je viens de la rapporter trois ou quatre jours avant la mort de Moreau.

On sait comment il fut frappé. L'empereur Alexandre était avec lui et ils faisaient une reconnaissance devant Dresde. Le czar, toujours persistant dans sa volonté *d'obéissance*, contraignit Moreau à passer le premier sur un pont, je crois, qui était assez étroit. Un boulet lancé de l'armée française vint frapper Moreau et lui fracassa le genou droit, puis, traversant le cheval, il lui emporta le mollet de la jambe gauche[1]. Aussitôt une terreur profonde se répandit dans toute l'armée russe. Le czar parut vivement affecté. Quant à Moreau, il souffrait des douleurs inouïes. Les Cosaques formèrent à la hâte un brancard avec leurs piques, et c'est sur des armes ennemies que Moreau fut emporté d'un champ de bataille ! Aussitôt qu'il fut à l'abri dans une maison, le premier chirurgien de l'empereur Alexandre lui fit l'amputation de la jambe droite. Le général Moreau supporta l'opération avec courage. Puis il dit au chirurgien :

— Et la gauche, monsieur, qu'en voulez-vous faire ?

Le chirurgien le regarda avec surprise.

— Oui, poursuivit le blessé, que voulez-vous faire de ce lambeau qui est là fort inutilement, à ce qu'il me paraît ?

Le chirurgien répondit qu'il était de toute impossibilité de la conserver.

— Eh bien, dit froidement le général Moreau, il faut aussi la couper.

[1] Il fut blessé à mort le 27 août 1813 et mourut cinq jours plus tard, malgré l'amputation.

Et il tendit la jambe avec un stoïcisme qui eût été plus admirable encore si la blessure eût été POUR sa patrie, mais qui n'en était pas moins d'un grand prix aux yeux de la philosophie, parce qu'il montrait l'homme dans l'exercice de sa force et de sa vertu. Ce qu'il souffrit est horrible même à rappeler. L'empereur de Russie fut profondément affecté de la position terrible de cet homme, qui pouvait être un coupable pour nous et un lâche transfuge, mais qui, pour lui, était un de ces caractères qu'on pouvait admirer et même donner comme le type d'un homme remarquable, et d'une belle et immense spécialité. Il l'avait nommé son ami, l'avait pris pour conseil. Il pleura sur son lit de souffrances. Il le devait.

L'armée alliée fut blessée tout entière dans le général Moreau. On aurait dit que ce boulet s'était multiplié et avait frappé tous les chefs dans le premier. L'armée fut mise en complète déroute. Battue sur tous les points, elle ne sut que fuir.

C'est alors, me disait un aide de camp de l'empereur Alexandre, que les tourments du général Moreau firent croire en effet à une punition providentielle. Tourmenté d'une soif ardente, qui lui donnait le mirage et les tortures d'une mort du désert, il appelait la mort et ne pouvait mourir!

Enfin, dans la nuit du 1er au 2 septembre, Dieu le prit en pitié et il mourut. Son corps fut embaumé à Prague et, de Prague, transporté à Saint-Péterbourg, où le czar le fit enterrer dans l'église catholique de cette ville. Ce fut dans ce silencieux voyage que le corps de Moreau fit une station d'un jour dans cette même chambre à Varsovie, où Napoléon, quelques mois avant, avait aussi, lui, médité la vengeance en quittant

les champs ravagés de la Russie, devenus le tombeau de quatre cent mille Français. Certes, à cette époque, Napoléon ne pensait peut-être plus à ce danger qui sommeillait encore au delà des mers dans la personne de ce rival, que la haine avait si longtemps cherché à lui opposer et que lui, Napoléon, avait toujours voulu conquérir à force de grandeur d'âme et qui avait fini par tenter de lui faire payer de sa vie le don généreux de la sienne.

Le 28 d'août, la chaleur était accablante et se faisait surtout sentir dans les rues de Dresde. Peu de personnes s'y faisaient voir et y passaient même rapidement. Cependant un groupe se forma autour d'un chien qui inspirait une sorte d'intérêt[1]. C'était un de ces terriers anglais, un de ces chiens qui suivent et aiment les chevaux, mais qui sont encore plus attachés à leur maître. Ce chien hurlait et gémissait avec une expression déchirante. On aurait dit qu'il cherchait et appelait une personne aimée, mais avec un accent dans lequel il y avait des larmes. La pauvre bête errait depuis le matin dans cette ville étrangère, demandant celui qu'elle cherchait à tous ceux qu'elle rencontrait. Excédé de fatigue, mourant de soif, ne pouvant plus marcher, le pauvre chien se laissa tomber sur le seuil d'une maison et ne fit plus entendre que des cris

[1] Ce fait m'a été raconté par un témoin oculaire. C'est M. Niemcewitz, le poète, l'historien de la Pologne, mais de la Pologne libre, de la belle Pologne ! M. Niemcewitz est un homme que j'estime et dont le beau caractère est dignement apprécié par une personne qui comme moi, ayant beaucoup souffert, sait ce que c'est que la souffrance et la place en bien haut lieu, comme pierre de touche.

étouffés, mais qui avaient toujours l'accent de la plainte et de la douleur. Ce fut alors que quelqu'un regarda sur le collier d'argent qui lui entourait le cou et y lut ces mots : « J'appartiens au général Moreau. »

CHAPITRE XIX

Ma souffrance. — Grossesse pénible. — Annonce terrible. — Message de l'empereur. — Le duc de Rovigo. — Mon frère. — Désespoir. — Injustice. — Départ pour Genève. — Butini. — La maison du lac. — Attente trompée. — Malheur. — Le duc d'Abrantès à Montbard. — Le vieux père. — Le délire. — Les vrais amis. — M. de Montbreton. — M. de Rambuteau. — M. de Brigode. — M. de Courtomer. — Mme la marquise de Brehan. — La comtesse de La Marlière. — Mes oncles. — L'abbé de Comnène. — Mme Lallemand. — Le baron Van Berchem. — Lettre de Lyon. — Le neveu de Junot, M. Charles Maldan. — Un mot sur lui. — Catastrophe. — Apparition. — Nouveau malheur. — Biographie mensongère. — Rectification. — Ayoub-bey, Kléber et Junot. — Le combat de Nazareth. — Les trois cents braves. — Le baron Gros. — L'histoire de France de Saint-Acheul. — Le marquis de Bonaparte. — Le père Loriquet. — Le commandant de Paris, le général des grenadiers d'Arras, le grand-officier de l'empire, l'ambassadeur, le gouverneur de Paris et le gouverneur général de Portugal. — La bataille de Vimeiro et le duc de Valmy. — Mon amitié pour lui. — Le duc de Wellington. — Les beaux livres. — L'avocat devenu soldat. — L'empereur à Dresde. — Le palais Marcolini. — La nouvelle. — Douleur de Napoléon. — Le duc d'Otrante. — Encore les vrais amis. — M. de Narbonne. — Sa lettre. — Un beau-frère en mission. — L'exil. — Le courage. — Le retour. — Toujours les amis. — Violation des lois. — La visite nocturne. — Scène violente. — Dernière lettre de Junot à Napoléon.

J'étais fort souffrante de ma grossesse et à mesure qu'elle avançait je souffrais, je le crois, davantage. Les secousses que j'avais reçues par ces deux morts

de deux amis bien chers, Bessières et Duroc, avaient porté une atteinte terrible à ma santé, déjà si altérée. Hélas ! il me restait à recevoir le coup mortel ! Mais comment, grand Dieu ?

J'étais un jour dans ma chambre, couchée sur mon canapé et dormant à demi, après une nuit de souffrances et d'insomnie, lorsque je reconnus la voix de mon frère, dans la pièce attenante, parlant d'un accent élevé, et dans l'interlocuteur je crus distinguer le duc de Rovigo. Dans le moment la porte s'ouvrit et le duc, presque retenu par Albert, entra malgré lui dans la chambre.

— Monsieur le duc, lui dit Albert d'une voix tremblante de colère, je vous répète que je m'oppose fortement à ce que vous fassiez ce que vous voulez faire C'est une indignité ! Ma sœur est malade et ne peut vous recevoir en ce moment.

— Je viens de la part de l'empereur, répondit le duc, et toutes les portes doivent s'ouvrir à son nom !

Ce fut en cet instant qu'Albert, cédant au nom de l'empereur, cessa de disputer l'entrée de ma chambre et le duc de Rovigo entra chez moi comme je viens de le dire. Mais comme il se préparait à parler, Albert le précéda et, venant à moi, il me prit les deux mains dans les siennes et, me regardant avec cet œil paternel qui avait toujours été ouvert sur moi, il me dit d'une voix brisée par une vive émotion :

— Ma bonne sœur, ma Laure, écoute-moi! Sois calme ! M. le duc t'apporte une nouvelle pénible: C'est l'annonce d'une grave maladie qui vient d'attaquer Junot.

Je fus frappée au cœur ! Je poussai un gémissement étouffé et ne pus articuler un seul mot. Mais mon

âme tout entière, avec ses déchirements, devait être dans mes yeux, car Albert me comprit et me dit, en me serrant contre sa poitrine :

— Non, sur l'honneur, il n'est rien arrivé au delà de la maladie qui l'a attaqué dans l'espace d'une heure en sortant de déjeuner. Ma sœur, ma fille chérie, mon enfant bien-aimée, calme-toi ! Au nom de Junot lui-même, sois bonne pour lui, pour tes enfants, pour celui que tu portes.

Mais je ne l'entendais pas. Je n'avais compris que cette maladie terrible qu'on venait de me signaler en levant tout à coup le voile qui me la cachait. Et cela sans aucune préparation, sans antécédent ! Hélas ! j'avais reçu, quatre jours avant, une lettre de Junot, ayant huit pages, et si bonne et si tendre, si raisonnablement bonne surtout ! Je ne pouvais pleurer. J'étouffais. Et les mouvements précipités de mon enfant m'indiquaient à quel point je souffrais de ma cruelle agitation. Enfin je pus parler et, regardant le duc de Rovigo qui se promenait silencieusement, je ne pus lui dire que ce peu de mots :

— Ah ! monsieur le duc, vous avez bien peu de pitié !

— Et vous aussi, me dit-il d'un ton assez brusque et qui était plus que cruel dans un pareil moment, et vous aussi vous allez vous fâcher ! Que diable ! je suis les ordres de l'empereur. Au reste, si vous aviez voulu lire ce qu'il vous écrit, au lieu de perdre du temps, cela serait fini.

Et il jeta sur mes genoux une lettre pour moi qui en renfermait une autre. C'était la lettre que Junot, dans son premier moment de délire, lui avait envoyée par un courrier extraordinaire et que Napoléon me renvoyait à moi-même.

« Madame Junot, voyez ce que votre mari m'écrit. J'ai été péniblement affecté en lisant cette lettre. Elle vous donnera une juste mesure de son état, et vous prendrez des mesures pour y remédier aussitôt. Partez sans perdre une heure. Junot doit être bien près de France en ce moment, à ce que m'écrit le vice-roi. »

Je laissai retomber la lettre de l'empereur et je regardai mon frère et le duc de Rovigo d'un air stupide. J'étais moi-même un être privé de raison en ce moment. Albert était au désespoir du malheur qui frappait sa famille et tremblait de crainte pour moi, car, dans l'état où j'étais, c'était peut-être la mort que je recevais là. Il n'était pas question — et je le dis ici pour ne plus le répéter — d'aucune affectation de sentiment exagéré, ni d'une parade d'affection plus violente et plus tendre que ne le comportaient treize années d'union entre Junot et moi. Mais il était toujours mon bienfaiteur et celui de tous les miens, il était le père de mes quatre enfants, il était mon meilleur, mon plus sûr ami. Malheur et malédiction sur la voix de celle ou de celui qui pourrait souiller d'une remarque, même légère, la solennelle dignité du deuil profond, du désespoir, où me plongèrent les nouvelles que je venais de recevoir. Oui, je le répète, anathème sur l'impie qui pourrait méconnaître ici les pleurs et les signes d'une véritable et profonde douleur !

Le duc de Rovigo, impatienté probablement du silence prolongé d'Albert ainsi que du mien, le rompit en disant :

— J'ai des ordres de l'empereur à vous communiquer.

Je tressaillis. Je le croyais loin de la chambre. Sa

voix me fit mal. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir et, tirant une lettre fort longue de sa poche, il me lut ce que je vais rapporter, et ce que je ne pus croire à la première lecture qu'il m'en fit. Du reste la lettre était comme une note extraite d'un ouvrage.

L'empereur le chargeait de venir me trouver et de m'annoncer la maladie subite de Junot, de me dire de partir aussitôt pour aller au devant de lui[1].

— Mais une chose sur laquelle insiste Sa Majesté, poursuivit le duc de Rovigo, *c'est que vous n'ameniez pas Junot à Paris et que vous ne l'ameniez même pas dans ses environs*. C'est la volonté précise de l'empereur, ajouta le duc avec une voix péremptoire...

Je ne sais où je pris la force qui m'anima en ce moment, mais je me levai de ma chaise longue, que je ne quittais presque plus, et, m'avançant vers le duc de Rovigo, je me mis devant lui, et croisant mes bras, je lui dis avec un grand calme, mais avec la mort au cœur :

— Monsieur le duc, vous vous êtes chargé d'une mission qui n'est pas celle d'un bon camarade... je ne dis pas d'un ami... vous n'avez jamais été celui de Junot...

Albert me fit signe de me taire...

— Non, mon frère, non, je veux parler, je veux dire ce qui m'oppresse, ce qui m'étouffe, car je mourrais, vois-tu, si je ne disais pas les paroles amères qui débordent de mon âme.

[1] Pourquoi l'empereur ne me l'aurait-il pas dit dans la lettre qu'il m'écrivait ?

— Oh ! si vous allez faire *des scènes*, je m'en vais, dit Savary en ouvrant la porte pour sortir.

Mais par un mouvement plus rapide que le sien, je le repoussai dans la chambre et je refermai la porte.

— Vous ne sortirez pas, monsieur! Vous me direz, avant de me quitter, ce que signifie *cet ordre* de ne pas conduire mon mari à Paris? Quelle est donc cette défense de ne pas le mener au milieu des secours de l'art? Où voulez-vous que je le conduise? Mon Dieu, où cela? Est-ce donc dans le village où il est né? Sans doute, il y trouvera des cœurs qui l'aimeront, car il est le bienfaiteur des habitants de la vallée. Mais des secours, monsieur, des secours, où les trouverai-je? Le mènerai-je à son père, vieillard presque octogénaire, qui peut lui-même mourir en voyant son fils dans l'état où j'apprends qu'il se trouve. Ah! mon Dieu, mon Dieu, m'écriai-je, ayez pitié de moi !

Et je retombai anéantie sur une chaise. Mon Albert vint à moi. Il était pâle. Ses lèvres tremblaient et la contraction de ses mains me révélait la violence qu'il se faisait pour se contenir.

— Que voulez-vous que je fasse? dit enfin le duc de Rovigo. Sans doute c'est pénible. Mais enfin, moi, que puis-je faire à tout cela. Je le répète, j'ai mes ordres.

— Cela n'est pas possible, m'écriai-je exaspérée par tant de dureté, cela n'est pas possible ! L'empereur n'est pas devenu un bourreau, un assassin !

— Chut! chut ! dit le duc en allant vers la porte, comme pour écouter si personne ne pouvait m'entendre. Si l'on *écoutait et qu'on répétât* de pareilles paroles à l'empereur, savez-vous *que vous seriez perdue?*

Ce fut Albert qui me répéta ces mots, car, moi, je n'entendais rien dans ce moment-là. Ma tête était comme un brasier. Je suis étonnée de n'avoir pas eu dans ce même instant une congestion cérébrale. Heureusement — ou malheureusement — je pus enfin pleurer, et ce fut ce qui me sauva.

— Savary, lui dis-je en allant à lui et prenant une de ses mains dans les miennes, Savary, il n'est pas possible que vous puissiez oublier votre frère d'armes au point de le laisser mourir sans secours dans un village. Vous voyez bien que ce n'est pas l'empereur qui a pu donner un pareil ordre ! C'est vous ! Mais dites que vous êtes fâché et je n'en parlerai à personne, et l'empereur ne le saura pas !

J'étais folle presque entièrement et Albert fut effrayé de la rougeur de mes joues et de l'éclat de mes yeux. J'avais la fièvre. Enfin, je pleurai avec tant d'abondance de larmes, que ma raison revint, mais avec elle aussi un accroissement de douleur. Savary n'était pas parti. Albert lui avait demandé de rester :

— Car, disait-il, il faut prendre un parti, et le prendre promptement.

— Mais que pouvons-nous faire contre les ordres de l'empereur ? répétait toujours le duc de Rovigo...

Je réfléchissais et j'étais perdue dans une mer de pensées déchirantes. Et moi aussi, je répétais :

— Que faire ?

Et le désespoir seul me répondait. Enfin, je m'arrêtai à un parti qui s'offrit à moi dans cette sorte de détresse et qui me parut un moyen de salut.

— Écoutez, dis-je au duc de Rovigo, je partirai demain, dans la nuit. Il me faut ce délai pour que

ma dormeuse soit prête et que je puisse me mettre en route sans un danger positif pour l'enfant que je porte. J'irai sans m'arrêter d'ici à Genève. Junot préside à vie le collège électoral du Léman et j'y ai quelques amis, de plus Butini est un des médecins les plus habiles de l'Europe. En louant une maison sur les bords du lac, dans la partie la plus solitaire, j'y pourrai placer mon malade et être en même temps à portée de tous les secours possibles. Oui, plus j'examine ce projet et plus il me convient.

Albert l'approuva et le duc de Rovigo me dit que je ne pouvais mieux faire.

— Eh bien, lui dis-je, vous pouvez maintenant m'être d'une grande utilité. D'après ce que vous me dites, vous ne savez pas par quelle route Junot vient en France?

— Non, le vice-roi ne m'en dit rien.

L'insouciance du vice-roi, dans une circonstance aussi grave, est un reproche grave que j'ai à lui faire. Une déception, dans un pareil cas, est une peine amère de plus dans la balance déjà bien remplie. Je le sentis vivement. Eugène que je croyais si bon! Eugène, presque l'élève de Junot! Oh! cette conduite me fut bien pénible! Il ne parlait en rien, en effet, de l'itinéraire de la route de Junot, que je fus réduite à deviner.

— Eh bien, dis-je à Savary, voilà ce que je demande. Ecrivez à Lyon par le télégraphe et donnez ordre que, si le duc d'Abrantès vient par le Mont-Cenis et Lyon conséquemment, on le dirige à l'instant même sur Genève par Nantua. S'il vient par le Simplon, comme je serai à Genève, je me trouverai à son passage et je me charge du reste.

Savary trouva que j'avais complètement raison et me donna l'assurance que la dépêche télégraphique partirait le lendemain matin pour être transmise au préfet de Lyon. Il partit alors et me laissa avec Albert, après m'avoir renouvelé mille fois l'assurance de son attachement pour moi et pour Junot.

Après son départ, je tombai sur le cœur de mon pauvre Albert, que je savais aussi blessé que le mien et je pleurai, car il me fallait pleurer ou mourir. Il fit demander mes enfants et m'en entoura à l'instant même. Il pensa avec raison que cette entrevue serait d'autant plus déchirante en raison du retard qu'on y mettrait. En effet, je crus que mon cœur se briserait lorsque ces chères créatures, me voyant toute baignée de larmes, me demandaient :

— Est-ce que papa est malade, maman ?

D'abord ce fut ma Joséphine, mon cher trésor. Et puis sa sœur, et puis mon Napoléon. Et cet enfant bien-aimé venu dans les dangers et les larmes, qui, marchant à peine, quittait sa nourrice pour s'attacher à ma robe et me balbutiait aussi :

— Maman, est-ce que papa est malade ?

Oh ! ces souvenirs sont déchirants ! Et pourtant on voudrait les éterniser. On s'identifie avec eux et l'âme s'y attache avec une sorte d'amour.

Ce n'est pas l'histoire de ma vie, ni de mes impressions que je mets dans ces Mémoires. Il me faut donc passer sur ces détails et ne m'y arrêter qu'autant que la nécessité l'exige, pour ne pas détruire l'ensemble du tableau.

Je reçus dans cette circonstance les témoignages les plus doux de l'affection de mes amis. Le cardinal, ce bon Millin, Mme de Brehan, M. de Montbreton, ce

loyal et excellent homme, cet ami si parfait qu'on retrouve toujours quand on souffre, M. de Cherval, la duchesse de Raguse, qui *alors* était une amie fidèle, et plusieurs autres intimes aussi, parmi lesquels étaient en première ligne Mme de Brancamp, fille aînée de M. de Narbonne, Mme de Rambuteau, sa sœur, et son mari, et puis M. de Brigode et M. de Courtomer[1], et ma bonne maman, la comtesse de La Marlière, cette amie parfaite qui m'a donné son amitié sur mon berceau, et qui jamais n'a manqué à la fidélité de ce sentiment, plusieurs autres que je pourrais encore nommer, et qui tous furent pour moi de vrais amis qui adoucirent, avec le baume de leur amitié, la douleur cuisante de mon âme.

[1] M. de Courtomer était un de mes plus intimes amis. C'était un homme qui possédait des qualités éminemment distinguées. Comme bonté et comme spécialité d'esprit, il avait celui de son époque, ce qui faisait rire les hommes ayant cinquante ans de moins que lui. Mais il n'en pas moins vrai que M. de Courtomer était spirituel à la bonne manière de Louis XV, car il y en avait deux. Peut-être bien que la meilleure n'était pas très remarquable, mais enfin cette façon en valait bien une autre, et ce n'est pas à nous autres femmes à nous en plaindre, car nous étions encore un peu souveraines dans ce temps-là, il nous restait au moins une ombre de pouvoir. M. de Courtomer était un de ceux qui avaient conservé toutes les traditions de ces temps de courtoisie. Il mêlait à d'excellentes manières un tour fin et railleur et causait avec beaucoup de charme quand il voulait surtout quitter ce ton gouailleur, que, du reste, il n'avait jamais chez moi. Alors il était parfaitement aimable, racontait une foule d'anecdotes selon la coutume de son temps, dont, grâce à lui, je connaissais la chronique aussi parfaitement que si j'y eusse vécu. M. de Courtomer était en outre bon, et de cette bonté à laquelle on attache plus de prix, parce qu'on ne peut se cacher qu'elle n'existe guère que pour vous. Il était un des amis les plus habitués de mon cercle intime.

Hélas ! j'en avais bien besoin, car je souffrais à mourir !

Mais les amis qui étaient toujours là autour de moi, m'entourant de leurs soins les plus tendres, de leur affection, de tout ce qui pouvait me soulager dans cette douleur affreuse qui me tuait, c'étaient Mme Lallemand, Mme Thomières, dont la peine se taisait devant la blessure toute fraîche et toute saignante d'une amie, et puis M. de Cherval. Je ne parle pas de mon frère. Il était ma providence dans ces terribles heures. Mais un homme que je ne dois pas oublier, car il fut aussi pour moi un ange consolateur, c'est mon oncle, l'abbé de Comnène. C'était un saint, un homme tout à fait selon Dieu, et tout entier dans la vertu. Il me parlait de la soumission à la volonté divine avec une voix si persuasive, que je n'osais élever la mienne en sa présence pour accuser ma destinée. Et, cependant, elle était bien malheureuse, mon Dieu !

Mme Lallemand était dans un état de souffrance qui ne lui permettait pas de venir avec moi. Aussi lui demandai-je de demeurer avec mes enfants pendant mon absence et de leur servir de mère. Un pressentiment me disait qu'ils étaient au moment de devenir orphelins. Je ne me trompais pas.

Mme Thomières voulut m'accompagner... Je ne la refusai pas. Il ne m'en vint même pas la pensée. Je l'avais associée à mes plans de voyage, même sans lui en parler. Il est une sympathie de cœur qui ne trompe jamais. Albert venait avec moi. Il ne devait plus me quitter.

Je partis de Paris le 17 juillet à onze heures du soir, et j'allai sans m'arrêter jusqu'à Genève, où je descendis à Sécheron, chez le bon Dejean, le 21, à dix

heures du matin. J'étais extrêmement fatiguée. Cependant je sentais les mouvements de mon enfant et je n'avais aucune inquiétude. Je fis demander sur-le-champ M. Butini[1], et lui fis part du motif qui m'amenait à Genève. Je demandai M. le baron Van Berchem[2], le meilleur ami de Junot. Mais il était absent dans ce moment. Je ne voulus avoir de relation avec personne, bien que je connusse beaucoup de monde et des gens excellents qui eussent été particulièrement heureux d'être utiles à un être souffrant qui venait demander l'hospitalité à leur ville, entre autres M. le comte de Sellon. Mais ma position demandait la solitude et je priai Butini de ne parler à personne de mon arrivée. Il vint me prendre à deux heures. Nous fûmes en calèche sur la rive vaudoise du lac et nous arrêtâmes une petite maison charmante dominant sa belle nappe d'eau et ayant en perspective toute la rive de Savoie et le Mont-Blanc. De retour à Genève, nous envoyâmes du linge, des provisions, des domestiques pour le service sanitaire et à six heures du soir tout était prêt pour l'arrivée du duc. Je l'attendais ce même jour, d'après les combinaisons du duc de Rovigo.

J'étais accablée de fatigue et je me reposais sur mon lit, en contemplant les glaciers étincelants de Chamounix et songeant avec moins d'inquiétude à l'arrivée de Junot. Butini m'avait questionnée et, d'après les indications que j'avais pu lui donner, il m'avait rendu

[1] C'est M. Butini, l'oncle de celui qui existe aujourd'hui, car je crois que celui à qui je dois presque la vie n'existe plus maintenant.

[2] M. Billy Van Berchem, l'ami le plus cher qu'ait eu Junot; il est demeuré le mien comme il était le sien. C'est un de ces hommes dont l'esprit a du cœur et le cœur a de l'esprit.

quelque espoir. J'étais donc plus calme et je songeais déjà à de meilleurs jours, comme si la destinée nous faisait grâce, lorsqu'on me remit une lettre timbrée de Lyon ! En la recevant, je pâlis et regardai mon frère, sans oser ouvrir ma lettre.

— Quel enfantillage ! me dit-il. Allons donc ! c'est l'annonce de l'arrivée des voyageurs. Peut-être arrivent-ils demain ?

J'ouvris la lettre avec un pressentiment qui me glaçait le cœur. Je ne puis l'expliquer, mais il était terrible. Hélas ! il n'était que trop motivé !

La lettre était d'un jeune neveu de Junot, un fils de sa sœur cadette, Charles Maldan, qu'il avait auprès de lui comme secrétaire et qui fut par son peu de fermeté et de raisonnement une des causes de la fin tragique de son oncle. Il m'écrivait de Lyon cette lettre que je venais de recevoir et que j'ai conservée :

« Ma chère tante,

« En arrivant à Lyon avec mon oncle, nous avons trouvé un ordre télégraphique de M. le duc de Rovigo pour conduire le duc à Genève. L'officier qui l'accompagne par ordre du vice-roi, *a décidé* que cet ordre ne serait pas suivi, attendu que le prince Eugène avait, *lui*, ordonné que mon oncle serait conduit dans sa famille. Et comme l'état de santé de mon oncle le met hors d'état de décider la chose lui-même, nous partons pour Montbard, où vous pourrez venir le joindre, ma chère tante, et où je serais bien heureux de vous voir.

« Votre obéissant et dévoué neveu,

« Charles Maldan. »

Un gémissement sorti du fond de mon cœur suivit le dernier mot de cette lettre fatale. Je vis un instant tous les malheurs qui allaient résulter de cette funeste faiblesse d'un homme qui avait si peu compris la belle mission qu'il devait au contraire accomplir auprès du malheureux duc. Je vis mon pauvre ami arriver dans la maison de son père, comme la plus terrible des apparitions, frappant peut-être de mort ce malheureux vieillard à qui j'avais caché par pitié l'état de son fils. Toutes les raisons que j'avais données au duc de Rovigo pour ne pas conduire Junot à Montbard étaient devenues bien plus fortes encore depuis que j'y avais passé quelques heures[1]. J'avais demandé à mon beau-père et à quelques-uns des plus notables de la ville quelles étaient les ressources qu'ils avaient. Elles étaient *nulles !* Et c'était dans un pareil lieu, sans une personne assez habile pour remédier au moins en partie à cet isolement de secours. En quelques minutes ce tableau désolant se déroula devant moi avec une effrayante et lucide rapidité ! C'était le rouleau d'Ezéchiel, pleurs et grincements de dents ! Ah ! que je souffrais en ce moment !!! Une malédiction sortit de mon cœur, dans cette heure d'agonie, et jamais elle ne fut révoquée.

Sa famille? Et qu'était donc, pour l'homme, œuvre de ses œuvres, sa femme et ses enfants? Où donc fallait-il chercher *sa famille*, si ce n'était dans sa maison? Les misérables, ils étaient à la fois cruels et stupides.

Je sentis tout à coup en moi un mouvement qui

[1] J'avais passé à Montbard en allant à Genève, et j'avais caché à mon beau-père l'état de son fils !...

m'avertit d'une nouvelle catastrophe. C'était le dernier soupir de mon enfant. Pauvre fleur tombant avant de naître ! Je fermai les yeux et me renversai sur mon lit dans un état que j'espérai être assez violent pour mettre fin à une vie si remplie d'orages[1] !

Et je n'avais que vingt-sept ans ! Qui m'excitait donc à souffrir ?

Hélas ! si j'avais pu lire dans mon avenir, j'aurais encore reculé devant les jours d'infortune qu'il me restait à parcourir ! Combien de tombes je devais encore fermer ! Que de deuils il me restait à porter !

— Je partirai demain matin avant le jour, dis-je à mon frère et à Mme Thomières.

L'excellente femme ne me répondit d'abord qu'en me serrant la main. Elle pleurait sur moi.

— Partout où vous irez je vous suivrai ! me dit-elle.

Et j'en étais sûre.

Albert donna les ordres pour que tout fût prêt pour quatre heures du matin. A une heure, les douleurs d'enfantement me prirent. Tant de secousses avaient frappé juste. Mon enfant était mort !

J'appelai Albert auprès de mon lit.

— Écoute, lui dis-je, je ne puis partir. Mais je meurs si tu restes ici. Pars pour Montbard et envoie-moi des nouvelles.

Albert me laissait avec une amie qui le rassurait sur les inquiétudes qu'il pouvait avoir sur moi, et puis j'avais une femme de chambre qui était la plus attentive et la plus soigneuse des femmes, tandis que celui

[1] Ce que j'ai souffert ne se peut comprendre. Comme ce n'est pas mon histoire particulière que j'écris, j'en parle peu, je dirai seulement que je dois la vie à M. Butini.

qui nous intéressait si vivement était pour ainsi dire abandonné et livré à des soins étrangers ou mal dirigés.

Albert partit et arriva dans la nuit à Montbard. Hélas ! mes pressentiments étaient vrais et les plus horribles scènes avaient suivi l'entrée de mon malheureux ami dans la maison paternelle, où régnait alors la plus grande confusion. Le père de Junot, d'un caractère naturellement sombre, avait reçu de cette apparition terrible un choc qui le rendait entièrement inhabile à la moindre chose utile. Ses deux sœurs, également frappées de terreur, ne pouvaient que pleurer et se lamenter. Du moins la plus jeune. Quant à son fils, ce jeune Charles Maldan, il était là ce qu'il avait été à Lyon, un enfant dont la nullité était funeste dans ses résultats. Personne ne savait ce qu'il faisait. Junot était seulement entouré de l'affection des habitants de la ville de Montbard, dont la noble et généreuse conduite fut admirable dans cette circonstance. Quatre d'entre eux veillaient et gardaient le malade et lui prodiguaient des soins fraternels. Ma reconnaissance les bénira jusqu'à mon dernier jour...

Junot reconnut son beau-frère, qu'il aimait avec une profonde tendresse, et sur-le-champ il lui parla de moi et de l'empereur ! Hélas ! ces deux sentiments, les plus vrais, les plus ardents qu'il ait eus dans toute sa vie, étaient unis dans son pauvre cœur, déjà saisi par la main de la mort...

Il est des événements qu'on ne peut rappeler, quel que soit le courage dont une âme soit trempée. Je ne puis parler des scènes terribles qui se sont succédé à Montbard dans les heures qui ont *immédiatement* suivi l'arrivée de Junot. Lorsque Albert y arriva, le

mal était fait. Il n'y avait plus de remède. Cependant il jugea convenable d'envoyer un courrier à Paris pour chercher M. Junot, mon beau-frère, receveur général de la Haute-Saône, en lui écrivant d'amener Dubois avec lui. Car les dix-sept chirurgiens ou médecins qui d'abord étaient accourus autour de Junot ne valaient pas, comme sa monnaie, un seul de ses regards. Il y eut cependant deux hommes qui lui donnèrent leurs soins, l'un, le médecin de Semur, l'autre, de Châtillon, qui méritaient à la vérité toute confiance. Mais le mal était fait [1]. Albert se dévoua à son beau-frère et, s'établissant à son chevet, il ne le quitta plus jusqu'au moment où se terminèrent ces déplorables scènes.

Ce fut le 29 juillet à quatre heures du soir.

. . . .

Pendant ce temps, l'accident provoqué par la mort de mon enfant avait lieu avec des détails impossibles à rendre. Je dirai seulement que mes pauvres enfants ont failli être orphelins dans la même semaine. Quand ma pensée se reporte à cette époque de ma vie, je redeviens pour ainsi dire insensée de douleur et je me demande si les forces humaines n'ont pas pour la souffrance une bien autre facilité que pour le bonheur. Je vais rapporter un fait qui eut alors pour témoins

[1] Maintenant je puis pardonner, en raison du long temps écoulé, le mal que je puis reprocher à cette famille assez stupide pour avoir laissé son chef, celui dont elle devait au moins soigner la vie par orgueil, si ce n'était par attachement, faire tout ce qu'il a fait dans le délire d'une fièvre cérébrale portée au degré le plus violent. Mais l'oublier, jamais! Mon cœur sera vindicatif pour une pareille action. Elle est toujours *là*, et son souvenir saigne encore.

tous ceux qui m'entouraient et dont la bizarre importance mérite d'être signalée.

C'était le 23 juillet. Dans la nuit du 22 au 23. Je sommeillais péniblement comme on dort dans un sommeil fiévreux, lorsque je fus saisie par une sensation tout à fait inconnue et douloureuse en même temps. Je m'éveille, et je vois distinctement, auprès de mon lit, Junot, vêtu du même habit gris foncé qu'il portait le jour de son départ pour l'Illyrie et me regardant avec une expression douce et mélancolique. Je poussai un cri perçant qui réveilla Blanche [1], et Mme Thomières, qui, tout aussitôt, s'élança hors de son lit et vint à moi. On me demanda ce que j'avais. Hélas!... je voyais toujours cette apparition effrayante, car le visage de Junot était pâle et profondément triste. Il semblait déjà que nous fussions séparés ici-bas! Mais le plus terrifiant pour moi, c'était de voir l'apparition marcher légèrement autour de mon lit. Et pourtant, mon Dieu, l'une de ses jambes était cassée!! Enfin, je voyais par une révélation intime l'état dans lequel était Junot. Et cependant aucune nouvelle ne m'était encore parvenue et ne pouvait l'être puisque l'événement arrivait en ce moment! Et plus tard mon frère, espérant qu'il aurait de meilleurs rapports à me faire, hésitait à me faire part de la terrible vérité. Il savait ce que je redoutais! Et ce qu'il avait trouvé était tellement au delà qu'il craignait pour ma vie dans la position où j'étais.

— Éclairez ma chambre, m'écriai-je dans un effroi

[1] Ma première femme de chambre. C'était la perfection des femmes de chambre et la plus digne, la plus excellente des femmes sous tous les rapports possibles. Elle vit toujours.

toujours croissant, donnez beaucoup d'air, beaucoup de lumière surtout.

Et je suivais de l'œil l'apparition toujours visible, qui tantôt s'approchait de moi, tantôt se retirait dans un coin obscur de la chambre, en me faisant signe d'aller à elle! Cette vue me mettait au cœur une glace qui me faisait croire que j'allais mourir. Alors il s'échappait de ma poitrine un cri sourd et prolongé qui semblait un appel à la mort! Ce ne fut que vers le matin que l'apparition s'effaça par degrés et devint comme un nuage presque indistinct. Je n'explique pas ce phénomène, je le raconte tel qu'il est.

Lorsque, le 30 juillet, Albert, de retour à Sécheron, raconta à Mme Thomières les accidents terribles qui avaient précédé la mort du duc, elle ne put retenir un cri d'étonnement et lui dit à son tour ce qui était arrivé dans la nuit du 22 au 23, époque où l'infortuné se releva de son lit et marcha une seconde fois sur sa jambe brisée[1]!...

[1] Les détails les plus absurdes ont été insérés dans différentes biographies. Toutes sont également fautives. Il y en a qui ne disent même pas le véritable lieu de naissance de Junot. La *Biographie universelle*, surtout, est bien ridiculement faite. Il y a des erreurs continuelles. Elle dit d'abord que les parents de Junot étaient des cultivateurs de Bussy et qu'ils lui avaient donné une éducation médiocre. Cela est faux de tous points. Quoique la profession de cultivateur soit fort honorable, les parents de Junot ne l'étaient pas; ils vivaient dans un bien de patrimoine*, venant de ma belle-mère. Les deux oncles de Junot étaient, l'un premier chanoine de la cathédrale d'Évreux, avan la révolution, et l'autre, médecin du comte d'Artois. Quant à Junot, il eut au contraire une excellente éducation, qu'il reçut a

* Ce bien valait *alors* soixante mille francs et mon beau-père ne la faisait pas même valoir entièrement lui-même.

Cette circonstance a longtemps produit sur moi un effet que je ne puis exprimer. Il y avait de la ter-

Châtillon-sur-Seine, où il fut élevé dans le même collège que le duc de Raguse. Et c'est même de cette époque que date leur amitié. Il était destiné à la profession d'avocat et il faisait son droit à Chalon-sur-Saône lorsque le tambour retentit en France, en 1791. Junot prit alors l'uniforme et fut d'abord officier de la garde nationale. Ce fut alors qu'il fut assez heureux pour être utile à Mme de Brionne et qu'elle lui donna son portrait en reconnaissance de son extrême politesse envers elle. Il partit ensuite dans le second et non pas *dans le premier bataillon* de la Côte-d'Or. Il fut d'abord à Longwy, puis au siège de Toulon, où il fut remarqué per Napoléon comme sergent de grenadiers, et non comme *lieutenant*, ainsi que le dit la *Biographie*. Le fait de la bombe est pourtant assez connu, même des étrangers, pour qu'un Français ne l'ignore pas. Voilà ce qui a fait sa première réputation, ainsi que de beaux traits de courage dans la campagne d'Italie, *et non* pas des querelles particulières, comme le dit M. Michaud jeune. Il fut en Égypte, à la vérité, comme aide de camp de Napoléon, mais ce fut peu de temps ; et, lors du combat de Nazareth, il était général de brigade et n'était plus aide de camp de Napoléon. Avec trois cents hommes il combattit toute l'avant-garde du grand-vizir, composée de quatre mille hommes et *non pas de trois* mille. Ensuite il est faux, *entièrement faux*, que le général Kléber l'ait secouru dans cette affaire. Il était à plusieurs lieues, de l'autre côté du Mont-Thabor et, lorsqu'il se décida enfin à venir à l'aide de Junot, il rencontra la petite troupe de héros qui revenait victorieuse, avec ses prisonniers. Le chef, Ayoub-Bey, était tué de la main de Junot et tout était fini. Ce trait, le plus beau peut-être des fastes militaires de la révolution, eut aussi une admirable récompense, une récompense unique. Le premier consul rendit un décret pour que les noms *des trois cents braves* fussent mis à l'ordre du jour de l'armée, comme louange extraordinaire et envoyés dans leurs communes, en France. Il ordonna également qu'il serait fait un tableau qui perpétuerait cette action. Ce fut M. Gros dont l'admirable talent fut chargé de l'exécution de ce tableau. M. Michaud me parait avoir appris l'histoire de France, de la révo-

reur, malgré tout ce que la raison pouvait dire. Et, si j'osais, j'ajouterais qu'aujourd'hui encore je ne

lution et de l'empire, dans l'histoire de ce père jésuite qui dit que c'est sous le règne de Louis XVIII que les Français ont remporté le plus de victoires, avec le marquis de Buonaparte*... Junot ne revint pas non plus d'Égypte** avec Napoléon. Il était éloigné du lieu de l'embarquement et ne partit qu'après son général. Il fut pris par les Anglais et ne put revenir qu'un an après lui en France. Napoléon l'accueillit comme un ami et le nomma aussitôt commandant de Paris et lieutenant général. Il lui donna ensuite le commandement de la réserve de l'armée d'Angleterre, qui fit ce beau corps des grenadiers d'Oudinot, les grenadiers d'Arras. Au couronnement, en 1804, Junot fut nommé par l'empereur l'un des vingt-quatre grands-officiers de l'empire, comme colonel général des hussards. Puis il fut nommé ambassadeur en Portugal et ne fut rappelé que pour Austerlitz. Après la paix de Presbourg, Junot fut nommé gouverneur général des États de Parme, pour apaiser la révolte des Apennins. Ce qu'il fit avec une extrême sagesse. Après la pacification de ces provinces il fut nommé gouverneur de Paris, comme jamais personne ne le fut. Il commandait plus de quatre-vingt mille hommes et son autorité s'étendait jusqu'à Tours. Ce n'est pas ainsi qu'on traite un homme dont *on n'apprécie pas les talents, ainsi que le dit M. Michaud le jeune.* Il amalgame tout et fait une entière confusion. Il fait aller Junot en ambassade à Lisbonne, en 1806, après son gouvernement de Paris, tandis qu'il a été ambassadeur en 1804, lorsqu'il n'était pas encore gouverneur de Paris. C'était le prince Louis et le prince Murat. Il dit ensuite que Junot fut en Portugal pour en prendre possession et qu'il en fut maître pendant deux ans. Tout cela est aussi faux pour l'histoire que pour nous. Les Français sont entrés à Lisbonne au mois de décembre 1807 et ils en sont sortis au mois de septembre 1808. Ce qui fait neuf mois au lieu de deux ans. M. Michaud dit ensuite que Junot *s'y donna* le titre d'une des premières familles du pays, celui de duc d'Abrantès. Si M. Michaud était plus instruit

* Le fait est réel, l'histoire fut faite à Saint-Acheul par le père Loriquet.

** Il était à Suez.

puis repousser de ma pensée que c'est un rapport immédiat entre deux âmes liées par tant de nœuds

de l'histoire en général, il saurait qu'en Portugal il n'y a pas de duché, si ce n'est dans la famille royale. Il n'y en a que deux, celui de Cadaval et celui d'Alafoëns. La famille d'Abrantès n'est qu'un marquisat. Le nom d'Abrantès, *qu'il ne s'est pas donné,* mais qui fut choisi par l'empereur, lui fut donné comme récompense de ce qu'il était entré dans la ville d'Abrantès (ce qui le rendait maître du Tage) bien plus tôt que l'empereur ne l'avait espéré. Quant à la bataille de Vimeiro (et non pas *Vimiera*), M. Michaud est encore pour cela tout aussi peu instruit. La baaille fut perdue, c'est vrai, mais *il fallait* qu'elle le fût. Il le fallait pour pouvoir faire une capitulation honorable. Junot ne fut pas *écrasé*, au contraire, mais ce fut par son habileté, *et non par l'effet du hasard.* Il fallait en avoir une grande pour résister, même une heure, avec huit ou dix mille hommes, à une armée de trente mille et toute une population insurgée et menaçante autour de soi. Quant à la *convention* — car ce ne fut pas une capitulation — ce fut Junot qui en prescrivit les clauses et lord Wellington est encore vivant pour dire que c'est à la fermeté connue de son brave et noble caractere que la France doit de ne pas avoir incliné ses aigles devant le léopard d'Angleterre. J'ai une extrême amitié et une haute estime pour le général Kellermann, mais je ne puis ici lui accorder une chose qui serait préjudiciable à Junot. L'habileté du général Kellermann fit sans doute beaucoup, mais la connaissance que les Anglais avaient de la fermeté du duc d'Abrantès, qui aurait fait sauter les forts de Lisbonne, et conséquemment la ville, ainsi qu'il le dit lui-même au moment d'hésitation lors de la signature de la convention, fut la vraie cause qui détermina les généraux ennemis. C'est un fait aussi connu qu'une nomination dans le *Moniteur*, livre que M. Michaud ferait bien de consulter pour ses biographies. Car si les autres ne sont pas meilleures que celle de mon mari, je ne puis guère y avoir foi. Il dit ensuite que contre sa coutume, après un échec éprouvé par un de ses lieutenants, Bonaparte ne le reçut pas mal à son retour en France. Il parle encore là en ignorant des choses. L'empereur fut très irrité, parce que, avant tout, il lui fallait des succès et il ne voulut pas

qu'elles formaient une seule âme. Je le crois, et le crois *fermement*... Les mystères de la Providence ont une profondeur que notre œil ne peut pénétrer.

Albert, avant de quitter Montbard pour venir me rejoindre, écrivit à l'empereur pour lui annoncer la perte que *lui* et *moi* nous venions de faire. Je dis *lui* et *moi*, parce que c'était un malheur bien réel et bien grand pour Napoléon, que la perte d'un ami comme Junot dans les circonstances où il se trouvait. et surtout après la mort si récente de Bessières et de Duroc! C'était aussi un *malheur* pour l'empereur, et

que Junot revint à Paris. Il l'envoya, de La Rochelle où il débarqua, faire le siège de Saragosse. Cette froideur dura même longtemps. Mais il est encore faux que Junot ne fut plus gouverneur de Paris. Il n'a cessé de l'être qu'au retour de Russie, en 1813. Il y avait eu jusque-là sur la porte de son hôtel : « *Hôtel du gouverneur de Paris.* » Il fut en Russie, fit la fatale campagne et, à son retour, fut nommé gouverneur général des provinces illyriennes et de Venise. Quant au titre de *capitaine général*, que lui donne M. Michaud, j'ignore où il l'a pris. Il n'a jamais été donné qu'à ceux qui vont commander les colonies. M. Michaud est considérablement ignorant des moindres choses. Il dit, par exemple, que Junot, quoique peu instruit, avait une fort belle bibliothèque et aimait beaucoup les beaux livres. Il n'y a de vrai que cette dernière phrase. Junot, je le répète ici, était fort instruit. Son esprit était plein de finesse et d'un charme remarquable; il possédait les auteurs latins tellement bien que je lui ai vu soutenir un jour un défi contre le cardinal Maury et lui dire le vers de Virgile suivant celui qu'il lui citait. Il avait le goût de la littérature et des beaux-arts. Il faisait des vers avec une grande facilité et avec une extrême grâce. Si M. Michaud avait bien voulu s'adresser à une personne qui connût le duc d'Abrantès, il aurait eu des renseignements justes et n'aurait pas mis dans son ouvrage d'absurdes mensonges dont je lui donne la preuve en invoquant seulement le *Moniteur* et le *Bulletin des Lois.*

le moment où il devait surtout le sentir n'était pas éloigné.

L'empereur était alors à Dresde et l'armistice durait toujours. Il habitait le palais Marcolini[1] et, au moment où la dépêche lui fut remise, il était dans le cabinet du secrétaire de service, qui était en ce moment là M. Prévost, auditeur au Conseil d'État. Ce cabinet es au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, un peu bas et ressemble à celui qu'avait l'empereur à l'Élysée-Napoléon. C'est, comme on le sait, la pièce contiguë à l'avenue de Marigny et faisant la correspondance du boudoir aux ornements d'argent qui est à l'autre extrémité du palais[1]. Napoléon aimait ce cabinet du palais Marcolini, par ce qu'il donnait immédiatement sur les jardins du palais et qu'il avait par là une sorte de liberté dont il pouvait jouir, sans traverser une foule de chambellans et de gardes.

Quand on lui remit la dépêche d'Albert, il la décacheta aussitôt et, la retenant de la main gauche, après en avoir lu les premières lignes, il se frappa violemment le front de la droite. Dans ce mouvement la dépêche lui échappa. Il la releva avec la rapidité de l'éclair et puis il s'écria, mais avec un accent déchirant d'expression :

— *Junot! Junot! O mon Dieu!*

Et il joignit les mains si fortement, que la dépêche en fut toute froissée...

— *Junot !* répétait-il avec cette expression qui venait du cœur et qui dénotait une douleur réelle !

[1] Le palais Marcolini est distant de la ville de Dresde comme l'arc de triomphe de l'Étoile l'est des Tuileries.

[1] Là ou sont sur les panneaux les *Amours* peints par Gérard.

Mais, ayant regardé autour de lui et voyant qu'il était observé, il ne voulut pas *être homme* devant un œil observateur ! Il sourit avec une expression triste, mais indéfinissable, et dit d'une voix haute, quoique altérée :

— *Voilà encore un de mes braves de moins ! Junot ! O mon Dieu !*

Il paraissait, à ce qu'a dit depuis le témoin oculaire de cette scène, être sous la domination d'une impression profonde. Il marchait dans le cabinet du secrétaire de service avec une irrégularité qui frappait ceux qui l'entouraient. Il parlait à voix basse et sans qu'on pût entendre ce qu'il disait. Mais l'expression de ses yeux et de sa physionomie révélait que ses paroles sortaient du cœur. Cet état dura plus d'un quart d'heure ! Repoussant ensuite ces affections pures et saintes, qui retrempaient son âme et lui donnaient ce charme puissant, qu'il perdit au reste en perdant ceux qu'il aimait et dont il était aimé, il secoua fortement la tête en soupirant, puis il dit à voix haute :

— Je n'ai plus personne en Illyrie. Il faut y envoyer quelqu'un ! Qui ? Eh bien, écrivez au duc d'Otrante que je lui ordonne de se rendre à Dresde dans le plus bref délai.

Fouché était alors à Naples[1].

Tandis que l'empereur apprenait que la mort avait frappé un de ses plus fidèles serviteurs, j'étais toujours

[1] Le duc d'Otrante était alors à Naples, où il intriguait beaucoup pour susciter des ennemis à Napoléon. Il est énigmatique pour moi que cet homme ait pu en imposer à cette époque à l'empereur au point de lui faire donner le commandement important des provinces illyriennes.

bien malade à Sécheron et attendant presque chaque jour le dernier moment de ma vie. Un coup si terrible m'avait terrassée. Et dans quel instant? Lorsqu'un événement toujours funeste pour une femme venait de m'arriver avec les plus douloureux résultats ! Je recevais, tous les courriers, des lettres de mes filles, de mes amis. On entourait mon pauvre cœur brisé d'amour et de soins. Mais la plaie ne se pouvait encore fermer. Elle saignait avec abondance et sa douleur ne cédait parfois qu'aux consolations données par une main aimée. En .voici une que je veux donner, pour qu'on puisse être juge entre un monde injuste et un homme excellent, qui, toute sa vie, fut méconnu, et ne reçut, pour récompense d'une profonde sensibilité, d'une affection tendre et active, que la réputation d'homme du monde et d'homme léger. C'est le comte Louis de Narbonne. Voici la copie d'une lettre qu'il m'écrivit alors et que je reçus à Genève. M. de Narbonne était alors à Prague, à ce que je crois. Sa lettre n'est pas datée.

« Comment vous exprimer, ma bien chère amie, le besoin que j'aurais de partager d'une manière quelconque le malheur qui vous accable. Votre esprit est si élevé, votre caractère si noble et si indépendant, votre âme si noble et si délicate, et surtout votre amour pour vos adorables enfants me font espérer que vous trouverez et du courage, et des consolations dans d'aussi cruelles circonstances. Et je suis à trois cents lieues de vous ! Ou plutôt je ne sais pas seulement où vous êtes ! Que je serais heureux, si vous trouvez quelque adoucissement à parler de vos peines à la personne qui les sent le plus vive-

ment. Mais que je serai heureux surtout si vous croyez que ma position peut vous être de quelque petite utilité et si vous avez la bonté de m'employer à *tout*, à *tout!* J'aurais déjà prévenu vos ordres, ou votre permission, si je ne voyais pas beaucoup plus d'avantage à bien savoir ce que je dois dire et faire. Disposez de moi comme de votre père, de votre frère. Je vous préviens que, si j'étais malheureux, il n'est rien que je ne vous demandasse. Pensez donc à vos amis. Serrez vos enfants bien fort, bien fort sur votre pauvre cœur. Mais faites tout pour vous conserver à eux. Qu'un mot de vous me fera de bonheur !

L. N. »

Cette lettre est si bien bonne! Par le même courrier, j'en reçus une foule dont pas une n'était un de ses compliments qui ne sont autre chose qu'une mesure barbare qui rouvre la blessure de celui qui pleure et ne lui porte aucune consolation. Mes douleurs, à moi, furent grandement adoucies par tant de témoignages venant du cœur. Mme Juste de Noailles, amie de jeunesse et même d'enfance, m'écrivit aussi la plus excellente lettre, dans cette circonstance la plus importante de toute ma vie, comme malheur et résultat d'infortune.

« Laurette, me disait Mélanie, je n'ai pas besoin de te répéter que je t'aime. Notre amitié n'est pas de celles qui s'altèrent ou qui s'oublient. Tu me connais assez pour être certaine que, réunies ou séparées, de près comme de loin, tu seras toujours pour moi une sœur par affection. Je te le dis en ce moment, quoique j'aie la conviction que tu n'a pas besoin de cette as-

surance de ma part ; mais je sais par expérience que lorsqu'on souffre, on est soulagé en recevant le renouvellement d'une tendre affection. »

«... Ma pauvre amie, m'écrivait M. de Cherval, quel coup de foudre est venu frapper votre édifice de bonheur ! Mais combien j'ai d'espoir dans votre force d'âme et votre amour pour vos enfants ! C'est lui qui vous ordonne de vivre et de vivre pour eux. Je ne parle pas de tous les amis qui vous aiment. Ce cercle d'affection vous entoure et vous enserre. Il vous retiendra dans la vie. Vous y resterez pour être aimée, adorée de tout ce qui vous connaît et tient à vous, comme moi, par la plus vive amitié et la plus profonde reconnaissance. N'est-ce donc rien que d'être aimée ainsi par des êtres dont vous faites le bonheur par votre touchante bonté ? »

« Lorsque je vois souffrir des êtres comme vous, m'écrivait Millin, c'est alors que ce scepticisme que vous me reprochez vient faire taire toutes mes bonnes pensées. Et pourquoi souffrez-vous? Pourquoi des jours de malheur se lèvent-ils pour vous, bonne et excellente amie? Combien je souffre d'être retenu *par force* loin de vous ! Si j'avais pu disposer de huit jours, je serais aussitôt allé à Genève pour vous voir, vous offrir les consolations d'un ami dévoué, mais surtout pour vous ramener ici. C'est dans votre maison, c'est au milieu de vos enfants qu'il vous faut venir abriter cette tête frappée du sort par la plus bizarre et la plus cruelle des fatalités. Venez. Vous trouverez des cœurs qui ne songeront qu'à adoucir les blessures du vôtre[1]. »

[1] Laure de Cazeaux, la plus ancienne et la meilleure de mes

Ma bonne Caroline ne m'écrivit que quelques lignes, mais elles étaient déchirantes par l'expression qu'elle mettait à me peindre son affliction de la perte que nous venions de faire. C'était un frère qu'elle perdait.

Ma convalescence fut longue. Tant de coups répétés empêchaient que je pusse reprendre des forces. J'étais tellement pâle que souvent Albert en me regardant sentait des larmes mouiller ses yeux. Il pensait que cette pâleur n'était que le précurseur de celle de la mort et il se sentait alors une douleur poignante au cœur, en se disant que cette sœur tant aimée, cette enfant qu'il avait élevée avec des soins paternels, allait peut-être succomber sous une agonie de malheur trop prolongée pour ses forces. C'est dans les journées qui ont suivi mon infortune que j'ai peut-être appris à connaître Albert, plus que je ne l'avais fait depuis ma naissance. Lorsque nous perdîmes notre mère, cette douleur nous était commune. La main de l'un essuyait les larmes de l'autre, car il y avait une communauté d'affliction, dont le poids se divisait et se supportait par une sorte d'instinct. Mais ici mes larmes étaient *personnelles*. Je souffrais et j'aurais pu souffrir *seule*, si le cœur d'Albert n'était venu à l'aide du mien pour lui porter secours et lui faire sentir toute la douceur de la consolation. J'en eus bientôt besoin.

Un matin — le 25 août — une calèche en poste entre dans la cour de Sécheron. Albert regarde par

amies, m'écrivit aussi la lettre la plus touchante. Hélas! la mort venait aussi de la frapper douloureusement dans la perte de la duchesse de Chevreuse.

la fenêtre de sa chambre et voit avec étonnement descendre de cette calèche M. de Geouffre, mon beau-frère. C'était lui, en effet. J'étais si abattue par le malheur que je craignais pour les seuls biens qui me restaient et, en le voyant, mon premier mouvement fut de tendre mes deux mains vers lui et de lui crier :

— Mes enfants, mes enfants ! Que leur est-il arrivé ?

— Rien absolument, me répondit-il, et je vous apporte au contraire d'excellentes nouvelles de tous les quatre.

Alors je pleurai. La contraction nerveuse avait son résultat. J'embrassai mon beau-frère et nous lui demandâmes pour quelle raison il était venu à Genève.

Il fut d'abord assez embarrassé de répondre, parce que, dans le fait, s'il avait refusé cette sotte mission, le duc de Rovigo n'en aurait osé charger probablement personne. Il me remit une lettre du ministre, par laquelle il me demandait officiellement la correspondance particulière de l'empereur et de Junot. Junot possédait plus de cent cinquante lettres de la propre main de Napoléon. Et quand je dis cent cinquante, je dis bien peu. Ces lettres étaient dans un coffre secret. Mais ceci est une histoire à part...

— Maintenant, ajouta mon beau-frère, voici une autre lettre du duc de Rovigo.

Et il me remit un petit billet ne contenant que ce peu de mots :

« Reposez-vous sur vos amis pour que cet état de choses ne dure pas longtemps.... Adieu ! *Croyez à ma sincère amitié.* »

Je regardai mon beau-frère pour lui demander

l'explication de ce billet et, après avoir hésité, il me dit :

— Le duc de Rovigo m'a chargé de vous dire qu'il a reçu l'ordre de l'empereur de vous retenir à cinquante lieues de Paris, c'est-à-dire de ne pas en approcher au delà de cette distance.

Albert fit un saut de sa chaise jusqu'à M. de Geouffre et lui dit d'une voix tonnante :

— *C'est faux !* L'empereur n'a pas commandé cette infamie !

Pour moi, j'étais attérée. Mme Thomières vint à mon lit et, me prenant dans ses bras, elle éclata en sanglots.

— Voulez-vous bien répéter ce que vous venez de me dire ? dis-je à mon beau-frère.

Et il recommença ce qu'il était chargé de me communiquer. Je lus ensuite ce petit billet si obscur, si entortillé. Puis je lus aussi la grande *lettre officielle* pour la demande de la correspondance de l'empereur...

— J'oubliais de vous remettre une lettre de M. Junot, le receveur général, dit M. de Geouffre en me donnant une longue lettre de mon beau-frère.

Je l'ouvris et mon étonnement fut extrême. L'intrigue formée autour de moi prenait à chaque moment plus de couleur, et une couleur sinistre et effrayante.

La lettre de mon beau-frère, M. Junot, subrogé-tuteur de mes enfants, comme j'étais leur tutrice légale et naturelle, me rendait compte, avec des détails inconcevables, d'un événement des plus extraordinaires arrivé il y avait cinq jours seulement dans ma maison de la rue des Champs-Élysées. Le voici *textuellement*.

J'ai déjà parlé d'un coffre secret dans lequel Junot mettait tout ce qu'il avait de plus précieux lorsqu'il faisait un long voyage, ainsi que les papiers importants, tels que la correspondance de l'empereur et d'autres lettres remarquables personnellement et venant des membres de la famille impériale. Ce coffre était en fer. Il avait *un mur*, si je puis parler ainsi, un mur d'enceinte en marbre blanc, pour prévenir le feu en cas d'incendie. Le tout était fermé par une armoire en fer ayant une serrure de Reigner[1] dont les combinaisons se montaient, ainsi qu'on le disait, à plus de quatre-vingt mille lorsque le mot fermait avec orthographe et qui doublaient lorsque le mot était mal écrit. Lorsque Junot partait, il me disait le mot qu'il choisissait, l'écrivait pour lui dans son portefeuille, et nous *étions les seuls*, lui et moi, qui sussions ce mot. Cette explication est nécessaire pour ce qui suit.

Toute cette sûreté dont je viens de parler était scellée dans le mur de la chambre à coucher de l'appartement du duc et revêtue d'une magnifique *enveloppe* faite par Jacob, et ornée des plus beaux bronzes. Ce meuble avait l'apparence d'une armoire à bijoux. La porte d'acajou, ornée de bronzes dorés, fermait avec une clef d'or massif de la grandeur d'une clef ordinaire que le duc portait toujours avec lui.

Le mot qui avait fermé le coffre lors du départ du

[1] On sait que ces serrures de Reigner sont étonnantes de sûreté et, lorsque l'orthographe n'y est pas surtout, il est impossible que le hasard fasse ouvrir la serrure. Cette affaire est bien étrange.

duc pour l'Illyrie était Paris sans *s*. Il écrivait ainsi pour dérouter davantage, dans le cas où l'on aurait voulu forcer le coffre. Je savais le mot. Mais j'étais bien tranquille, je l'avoue, avant d'avoir lu la lettre de mon beau-frère.

Voici ce qu'il m'apprenait en me demandant pardon de sa faute avec une telle humilité que je lui aurais pardonné, même quand il n'eût pas été le frère bien-aimé de Junot et le plus digne des hommes.

Le duc de Rovigo s'était présenté à mon hôtel et avait *requis la présence de l'une des autorités de la tutelle pour avoir les lettres de l'empereur*. Mon beau-frère s'était présenté, mais en observant qu'il n'avait, comme subrogé-tuteur, aucun droit et qu'il n'en exercerait pas un surtout qui dût aller contre mon autorité; qu'en outre, il y avait une succession, des créanciers nombreux [1] et que les scellés étaient posés partout... chose qu'il aurait dû lui dire pour toute réponse, et tout aussitôt qu'il l'avait vu. Pendant ce colloque, M. de Geouffre, mon autre beau-frère, mais qui n'avait aucun rapport avec la tutelle que de faire partie du conseil de famille quand il s'assemblait, survint ainsi que M. Fissont, secrétaire du duc d'Abrantès. Tous n'eurent qu'une même parole.

— Les scellés sont posés et la tutrice est absente.

Mais, à cette réponse, le duc de Rovigo ne fit que rire.

— Bah!... qu'est-ce que tout cela me fait? *J'ai*

[1] J'étais moi-même la plus forte créancière de la succession, en raison de ma dot et de mon douaire, et puis j'étais la première, mes gens d'affaires m'ayant fait renoncer à la communauté de biens.

mes ordres. Il me faut les lettres de l'empereur et je vais les prendre!...

M. Junot lui dit alors, ainsi que M. Fissont, qu'il y avait d'abord un empêchement réel. C'était la possibilité d'ouvrir le coffre.

— La duchesse est maintenant *la seule* qui connaisse le mot, dit M. Junot, puisque mon pauvre frère n'existe plus! Et puis, même quand nous aurions quelques données, la clef d'or que le duc portait avec lui doit être perdue...

— Je vous demande pardon, dit le duc de Rovigo, la clef d'or de votre frère est ici, et la voici.

Et il montra tout aussitôt la clef. Ce fait est pour moi inexplicable. Albert avait vu la clef d'or à Montbard et, religieux observateur des moindres convenances surtout en affaires, il n'avait pas voulu me rapporter cette clef. Comment le duc de Rovigo l'avait-il en sa possession? Voilà un fait que je ne sais comment traduire.

Tout en parlant avec ces messieurs, il avait atteint la salle de billard, puis le petit cabinet, le grand cabinet du duc et enfin sa chambre à coucher...

— Allons, allons, dit-il en ouvrant lui-même le volet de la fenêtre qui est auprès du meuble, à l'ouvrage!

— Monsieur le duc, lui observa encore M. Junot, je ne puis en ma qualité de subrogé-tuteur, exécuter une pareille mesure aussi illégalement et sans les formalités au moins les plus simples. Permettez que l'on aille chercher le juge de paix et le notaire qui est chargé des affaires de la succession. Vous savez qu'on prétend que mon frère a des diamants bruts dans ce coffre, ainsi que des objets de grande valeur, et il me semble que...

— Oh ! oh ! s'écria le duc de Rovigo, que de façons pour une méchante bande de papier et un cachet de mauvaise cire !

Et, tout en parlant, il avait arraché les deux bandes de papier, scellées du cachet du juge de paix, ainsi que cela se fait toujours, et, prenant la clef d'or, il ouvrit la première porte de l'armoire :

— Voyons, dit-il en se baissant pour mieux examiner la serrure, voyons comment Junot serrait *ses trésors !* Il devait fermer la serrure à secret sur le nom de la duchesse.

Cette réflexion était d'autant plus étonnante, que la chose était vraie. Le duc se servait souvent de mon nom, mais sans orthographe (Laur ou Lore, ou Lorr). Comment le duc de Rovigo le savait-il ?

Après quelque autre tentative, il dit :

— Je parie qu'il aura pensé à la ville de Paris et qu'il aura écrit Paris sans *s*.

C'était encore vrai !

Le coffre de fer s'ouvrit donc et l'on put prendre dans son intérieur la correspondance de l'empereur et en même temps *celle d'une autre personne de sa famille*[1].

Mon beau-frère, M. Junot, craignant de se trouver compromis dans cette affaire, ne voulut pas rester à cette violation des *droits* et des *lois*. Il passa dans une autre pièce, pour que sa présence ne pût pas constater leur mépris au point où le portait l'une des premières autorités du pays. Cette faiblesse nous fut bien préjudiciable. Le *fait réel*, et tel que je viens de

[1] Elle n'y était pas entière et il m'en est resté quelques parties que je conserve précieusement.

le rapporter, se passa dans mon hôtel, en mon absence et sans qu'aucune des personnes qui en avaient le droit, ne fût-ce que mon suisse ou ma femme de charge, comme gardiens des scellés, eût le courage de faire une opposition toute naturelle et qui aurait eu lieu en allant chercher le juge de paix, président naturel du conseil de famille ou le notaire de la succession. La chose se passa en tout de la manière la plus inconvenante et, pour en donner une idée, les scellés ne furent même pas reposés. C'est particulièrement ce dernier fait qui m'a surtout irritée. C'est une faute d'autant plus grave que rien n'empêchait d'agir autrement et avec une sorte de légalité [1]. Mais, au reste, il est vrai que cela n'en valait pas la peine, car je n'ai *rien* trouvé à mon retour dans le coffre de fer, si ce n'est une petite cassette renfermant des *gouttes d'eau*, espèces de topazes blanches et de saphirs blancs, que le duc m'avait rapportés de Lisbonne pour m'en broder une robe, chose à vrai dire sans valeur, parce qu'elles n'étaient pas taillées. C'était peut-être pour cela qu'il avait si bien fermé son coffre. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui eut lieu.

Il était bien simple cependant de ne pas m'exposer ainsi que mes enfants et tous ceux que la succession de mon mari pouvait intéresser, à perdre peut-être

[1] On pense bien et je n'ai pas besoin de le dire qu'en rapportant ce fait, je ne porte aucune accusation contre le duc de Rovigo. Mais ce dont je l'accuse, c'est d'avoir ainsi violé les lois, parce qu'il pouvait attendre la levée des scellés, à laquelle seulement il aurait été présent, et ensuite de n'avoir pas, devant lui-même, fait reposer les scellés par le juge de paix, président du conseil de famille. J'ai été absente plus d'un mois après cet événement.

ce qui pouvait assurer le sort des uns et contenter les autres. Une fois les scellés brisés sans aucune légalité, que pouvais-je dire? Quel compte pouvais-je demander? Maintenant mille voix s'élèveraient pour répondre à mon accusation, pour dire : « *Mais nous étions là!* » que je n'y répondrais, *moi*, qu'avec le mépris qu'elles m'inspireraient et que doit en effet m'inspirer un aussi profond abaissement devant la puissance.

Quelques jours après cet événement, le duc de Rovigo fit venir mon beau-frère, M. de Geouffre[1], chez lui, et lui dit :

— Vous allez partir pour Genève, où votre belle-sœur doit être encore, car je sais qu'elle a été fort mal. Vous lui direz que l'empereur veut... qu'il désire que dans les premiers temps de son deuil elle soit absente de Paris et qu'elle habite une terre à quarante ou cinquante lieues de Paris.

Enfin il donna à M. de Geouffre la mission que celui-ci vint remplir à Sécheron, lorsque je rentrais à peine dans la vie et que mes enfants avaient été au moment de devenir orphelins dans la même semaine, car leur père expirait et leur mère était à l'agonie...

J'étais extrêmement faible. Mais aussitôt que mon âme avait reçu le souffle vital qui la rattachait à l'existence, elle avait repris toute sa vigueur native et j'étais toujours moi-même. La première impression que je reçus de la communication de mon beau-frère fut indéfinissable. Je vis les passions des hommes dans tout ce qu'elles ont de petit et de mé-

[1] Le mari de ma sœur... M. Junot, mon autre beau-frère, refusa de se charger de cette commission.

chant, et je souris d'une pitié qui faisait une satire sanglante de l'espèce humaine. Je voyais l'empereur exécutant sur moi une vengeance comme celle qu'il avait exercée sur Mme de Staël, sur Mme de Chevreuse et Mme Récamier. Junot m'en avait seul préservée. A peine ses yeux étaient-ils fermés que j'étais atteinte par cette main qui frappait là où elle voulait arriver. Voilà du moins quelles furent mes réflexions en recevant de mon beau-frère l'étrange nouvelle dont il s'était fait le porteur.

— Je suis pressé, me dit-il. Je ne puis même demeurer pour dîner avec vous. Je vais déjeuner et puis je repars. De quelle réponse me chargez-vous?...

— Je vais la faire tandis que vous déjeunerez, lui répondis-je. Elle ne sera pas longue.

J'écrivis en effet quelques lignes au duc de Rovigo, en lui disant que je comptais sur lui pour faire *cesser mon exil*. Je n'ajoutais rien et je donnai ma lettre à mon beau-frère, auquel je répondis, lorsqu'il insista, par intérêt pour moi, pour savoir quel lieu je choisissais, que j'irais sans doute à *Rouen*. Il partit avec cette *réponse verbale, comme sa mission l'avait été*, quelques heures seulement après son arrivée à Sécheron.

Albert avait gardé le silence pendant cette matinée extraordinaire. Il avait vainement cherché sur mon visage ce que j'éprouvais. Habitué à lire dans mes regards tout ce qui se passait en moi, il ne comprenait pas pourquoi je me détournais de lui dans un moment où ses avis pouvaient m'être d'un si grand secours. Ce ne fut qu'après le départ de son beau-frère qu'il retrouva tout entière l'élève qu'il avait formée. Jusque-là je n'étais qu'un être passif en

apparence et pliant comme une autre femme sous la nécessité. Mais lorsque la voiture de M. de Geouffre fut sortie de la cour de Sécheron, alors je redevins moi-même. Alors je compris ce que je devais à l'étrange position dans laquelle on me plaçait malgré moi. Albert me devina avant que j'eusse parlé. Il vint à moi et, me prenant la main :

— Qu'as-tu décidé? me dit-il...

En ce moment j'étais dans une sorte d'extase, c'est-à-dire de rêverie profonde qui m'enlevait à la vie du monde. Mes yeux étaient fixés sur le Mont-Blanc[1], que je découvrais en entier de ma chambre, et sur tous les pics de Chamounix. Mon âme se retrempait dans sa force native et originelle à la vue de ces merveilles gigantesques, et pourtant adorables. Je parcourais en même temps par la pensée les plaines de neige de Largentière, les vallées de la Rhétie, les bords du Léman, les routes du Simplon. J'errais ainsi par la pensée! et dans cette course idéale je me replongeais dans mon essence. Toutes les entraves des misères sociales étaient brisées, je redevenais ce que mon Dieu m'avait faite, une créature libre et hors d'atteinte des petites passions des hommes. En ce moment ma volonté n'aurait fléchi sous aucune autorité et, lorsque Albert répéta sa question en me demandant *ce que j'avais décidé*, je le regardai d'un œil assuré et je lui répondis :

— Mon devoir. Pour moi, il consiste à retourner

[1] Toutes les fois que j'allais à Genève, je logeais à Sécheron et je me faisais donner la chambre du second, parce que de là on plonge sur le lac et qu'on a en perspective le Mont-Blanc et tous les glaciers de Chamounix.

dans ma maison, auprès de mes enfants. Je pars demain.

Albert me prit dans ses bras et me serra contre son cœur avec une tendresse presque convulsive. Le parti que je prenais était celui qu'il m'aurait conseillé, mais il ne l'osait à cause des conséquences et il tremblait que je ne faiblisse dans cette circonstance importante de ma vie.

— Oh! tu es ma sœur, s'écria-t-il, tu es fille de notre mère! Mais cependant ne crains-tu pas que l'empereur?...

— Je cours en ceci moins de danger que tu ne le crois, mon ami, dis-je à Albert... Je suis presque sûre que l'empereur n'est pour rien dans cette affaire et, s'il a en effet parlé dans ce sens, il a été mieux servi qu'il ne l'a voulu. Pourquoi *l'ordre* ne m'a-t-il pas été expédié par écrit [1]? Pourquoi mon beau-frère est-il venu pour *me dire* ce qu'on pouvait m'écrire? Mais au reste il n'importe. Je désire seulement que tu n'en parles pas à Mme Thomières, pour ne pas l'alarmer. Quant à toi, je suis sûre de ton appui. N'est-ce pas que tu ne me quitteras jamais?

— Oh! jamais! s'écria Albert en m'embrassant avec émotion. J'ai juré à notre père mourant de le remplacer près de toi. Jusqu'au moment où je t'ai remise aux soins d'un autre, j'ai rempli ma mission. Il n'existe plus, et je suis de nouveau ton père et celui de tes enfants! Au reste, Napoléon était auprès du lit de mort de mon père, poursuivit Albert, et il connaît la sainteté de mes devoirs envers toi.

[1] Pourquoi l'empereur ne me l'aurait-il pas dit à moi-même en me renvoyant la lettre de Junot, comme je l'ai déjà observé?

La journée se passa en préparatifs, car j'étais encore si faible qu'il me fallut faire la route presque toujours couchée dans ma voiture. Elle fut pénible et j'étais fort souffrante en arrivant à Versailles, où je descendis chez Raimbault. Là m'attendait une nouvelle douleur et pourtant une consolation. J'avais écrit à Mme Lallemand de m'amener mes enfants à Versailles. Je désirais avoir là une dernière certitude de ce que je soupçonnais et, comme je ne voulais pas braver ouvertement l'empereur en rentrant dans mon hôtel en plein jour, je devais attendre le soir à Versailles et mes enfants restaient pendant ce temps auprès de moi.

Mais lorsque je fus entourée de ces chères créatures, revêtues de leur deuil paternel, lorsque je vis mon Alfred, encore aux bras de sa nourrice et déjà sous le poids d'une perte aussi immense que celle d'un père, alors je retombai sans force au milieu d'eux. Je ne pus que pleurer en les serrant bien fort contre mon pauvre cœur brisé. C'est pour ces souffrances-là qu'on est sans courage! Mais il est impossible de rappeler de tels souvenirs! Il faut les couvrir d'un voile et les laisser religieusement dans l'âme, où ils vivront toujours comme leur objet.

Je partis à sept heures du soir de Versailles, le 17 septembre 1813, et j'arrivai à neuf heures chez moi, dans mon hôtel des Champs-Élysées. Là devait m'être offerte une de ces consolations qui vont à l'âme, parce qu'elles vous prouvent que vous méritez d'être aimée puisque l'amitié vous donne son appui au moment du malheur. Je trouvai chez moi une foule, je puis le dire, d'amis dévoués qui ne craignaient pas de me donner des témoignages publics de leur atta-

chement. C'étaient M. de Montbreton, M. Decazes[1], M. Alphonse Perregaux, M. de Forbin, M. de Courtomer, M. de Brigode, M. Millin, Mme la marquise de Bréhan, son mari, M. de Cherval, mes oncles, MM. de Comnène, M. Suchet, Mme Mortière[2] et puis ma Caroline, et ma bonne Agathe, mon frère!

Quand je descendis de voiture et que je me vis entourée de toute cette troupe amie qui voulait m'épargner le premier moment du retour dans cette maison, où je rentrais furtivement pour la première fois après la mort de son maître, je ne pus retenir mes larmes! Mais ils avaient jugé avec leur cœur. Il n'y avait rien d'amer dans ces larmes-là. Ils m'avaient sauvée de l'impression terrible du premier moment.

M. de Montbreton, qui m'avait connue enfant et dont l'amitié pour ma mère était venue se reverser sur moi, ne pouvait contenir son indignation. Il la manifestait hautement, ainsi que ce bon M. de Courtomer, dont la franche amitié me promettait un appui certain, si je devais arriver à en avoir besoin. Tous m'offrirent leurs services et, jugeant que je devais être fatiguée, ils me laissèrent la liberté de me coucher. Il était alors dix heures et demie du soir. Le suisse venait de fermer la grande porte de l'hôtel, lorsque j'entendis frapper fortement. La porte s'ouvrit aussitôt. Une voiture entra rapidement sous la voûte et une minute après mon valet de chambre annonça M. le duc de Rovigo.

[1] Depuis, le duc Decazes.

[2] Depuis baronne de Montgardé. Elle était alors veuve du général Laplanche-Mortière et logeait chez moi.

Il paraissait furieux.

— Comment! s'écria-t-il, vous osez revenir dans votre maison, après ce que je vous ai fait dire! Et que va penser l'empereur de la manière dont je fais mon devoir? Comment, vous êtes ici! Mais vous n'écoutez donc aucune voix?

Je le regardais avec calme, car je n'éprouvais dans le fait aucune colère dans ce moment-là. Cependant j'avais de l'impatience, parce que à cinq heures il avait dû recevoir une lettre de moi, dans laquelle je le prévenais de mon intention de revenir chez moi[1]. Je n'entrais du reste dans aucun détail. Mais je lui avais écrit et son silence était, ou bien une approbation, ou l'*impossibilité* du blâme, moi étant auprès de mes amis et pouvant parler fort et haut.

— Monsieur le duc, lui dis-je, je suis revenue dans ma maison, parce que ma place est auprès de mes enfants, dont je suis TUTRICE *légale et naturelle.* J'ai ensuite des intérêts personnels auxquels je dois veiller. Et puis voulez-vous bien me dire où vous voulez que j'aille? Dans une terre? Je n'en ai pas.

— Il fallait aller en Bourgogne, à Montbard par exemple. Vous y avez une maison. Ce n'est pas une terre. Mais, écoutez donc, le temps de la vanité est passé.

En écoutant cet homme, il me vint comme un frisson de mort qui parcourut tout mon corps! Montbard! Un lieu que je ne pouvais désormais entendre nommer sans épouvante, il me parlait d'aller l'ha-

[1] M. Fissont avait été le prévenir, et il avait paru très contrarié; *mais il n'avait rien dit.* C'était donc une comédie que cette grande colère?

biter, d'aller loger, dormir, vivre dans la maison où venaient de se passer toutes les scènes tragiques de la mort de Junot! Je ne pus retenir un cri d'horreur.

— Que voulez-vous de moi? lui criai-je presque en délire. Qu'êtes-vous venu chercher dans cette maison? Je ne suis pas condamnée à vous voir, et surtout à entendre des paroles cruelles! Je vous prie de me laisser...

— Et moi, me dit-il avec une voix tremblante de colère, je suis venu ici pour vous demander compte de votre désobéissance aux ordres de l'empereur! pourquoi êtes-vous ici?

— Je vous l'ai dit... Maintenant, Savary, écoutez-moi à votre tour. Écoutez ma pensée tout entière. Je ne crois pas que l'empereur m'ait exilée.

— Comment? s'écria-t-il d'un ton furieux. J'en aurais donc menti?

— Répondez-moi avec calme... comme je vous parle. Je vous dis que je ne crois pas que l'empereur m'ait exilée. S'il l'a fait, j'en suis fachée pour lui. Quel motif peut-il alléguer contre moi? Ceux qui me seraient personnels seraient plus qu'absurdes, ceux qui tiendraient à la politique, dont jamais je ne me suis mêlée, le seraient encore plus. Si l'empereur a pu s'oublier à ce point, c'est qu'il est depuis longtemps aigri contre moi et contre Junot par des rapports ennemis. Eh bien, écoutez à votre tour ce que je vous prie de faire savoir à l'empereur, car *jamais* je ne lui adresserai une prière, ni pour moi ni pour mes enfants. Je suis la veuve de Junot, de l'homme qui l'a secouru de ses faibles moyens lorsqu'il était à Paris, sans emploi et souvent SANS PAIN! Je suis la fille de la femme qui prit soin de sa jeunesse, presque de son

enfance. Maintenant, monsieur le duc, cette veuve est dans le seul asile qui soit convenable pour elle, dans sa maison. *Elle n'en sortira pas!*

Savary me regarda avec des yeux tout à fait étonnés. Mais reprenant bientôt son caractère rude et cassant :

— Oh ! oh ! dit-il en me toisant avec une expression qui aurait provoqué un homme à une *action de fait.* Oh ! oh ! les *linottes* commencent à chanter ! On voit bien que le maître est loin. Mais je suis ici, moi, et nous verrons !

— Monsieur le duc, lui dis-je en me levant, je vous prie de me laisser libre de me coucher. Si vous voulez me faire arrêter, vous savez où je suis. Seulement, je vous préviens d'une chose, c'est que je ne sortirai pas d'ici volontairement. Il n'y aura que la force et la violence qui pourront m'en arracher. Je m'attacherai à tous les meubles de cette chambre, j'appellerai Dieu et les hommes à mon secours, et mes cris apprendront aux Parisiens que la veuve de Junot est enlevée de sa maison par des gendarmes pour offrir au moins une victime à celui qui ne peut plus soumettre les nations.

— Mais vous êtes un démon ! s'écria Savary. Qui se serait jamais douté d'un pareil caractère ?

Je souris avec amertume.

— Il faut en faire autant pour le comprendre, lui dis-je en le toisant à mon tour. Cela vous apprend que tout le monde *ne se laisse pas arrêter* sans se défendre.

J'avais attaqué le côté vulnérable et je le savais. Le duc ne répondit rien et puis il ajouta avec une sorte de douceur apparente :

— J'aimais Junot. Il ne m'aimait pas, je ne sais pas pourquoi. J'ai de l'amitié pour vous. Je veux vous le prouver et vous vous emportez comme une folle.

Il ne disait pas la vérité, car jamais je n'avais été plus calme dans mes paroles. L'orage qui me grondait dans l'âme était tout entier dans moi. J'affectais au contraire une tranquillité et une assurance parfaites.

— Finissons cette scène, dis-je au duc de Rovigo. Elle est trop sérieuse dans son objet pour la terminer par une comédie. Ce serait en jouer une que de vouloir me persuader que vous aimiez l'infortuné que vous avez poursuivi pendant sa vie avec une sorte d'acharnement. Cependant, si vous dites vrai, que Dieu vous pardonne le mal involontaire que vous lui avez fait. Maintenant laissez-moi, je vous prie. Je ne changerai pas de sentiment. Vous connaissez ma pensée. C'est à vous d'éviter ou d'amener un éclat. Je ne le chercherai pas.

— Ecrivez à l'empereur.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le veux pas.

— Mais vous avez une raison ?

— Sans doute, et je vais vous la dire. Pour écrire à l'empereur, il me faudrait le faire en suppliante. C'est un rôle que la veuve de Junot ne prendra jamais vis-à-vis de celui qu'elle regarde comme l'auteur de la mort de son mari, du père de ses enfants. La mort de Junot germait depuis bien des mois dans sa pauvre âme souffrante. La défense de l'amener à Paris pour l'y faire soigner par les premiers hommes de l'art a mis le comble à tout ce qui avait été pré-

paré. Il me serait impossible d'avoir à présent le moindre rapport avec l'empereur. Ce qu'il fait pour moi, si vous me dites vrai, me donne encore plus de force pour soutenir cette résolution. Je ne le braverai pas ouvertement. Je respecterai en lui l'objet du culte le plus sacré de Junot. J'obéirai à sa voix en le traitant toujours avec le même respect que s'il vivait. Mais je résisterai à l'oppression injuste si elle veut s'essayer sur moi. Voilà ma détermination.

— Mais en agissant ainsi, vous empêcherez l'empereur de faire pour vous ce qu'il voudrait peut-être faire.

— L'empereur sait fort bien que Junot ne laisse *aucune fortune*. Il sait que les dettes de sa succession absorbent le faible actif qui existe. Il sait que j'ai quatre enfants, dont deux sont ses filleuls. Il sait que de tous les ducs Junot était le moins richement doté. Il sait tout cela. S'il ne veut rien faire pour mes enfants, il est le maître. Quant à moi, je ne lui demande RIEN. J'ai ma dot, mon douaire, le cinquième du majorat de mon fils. Avec ces ressources, je puis ne pas m'abaisser à la prière. Mais mes enfants, les enfants de Junot... il est de son devoir de remplacer leur père auprès d'eux. Il peut ne pas m'aimer pour la constante opposition qu'il a trouvée en moi toutes les fois que ma conscience s'opposait à ce que je lui obéisse. Mais, je le répète, les enfants de Junot sont maintenant les siens, et il est de son devoir de s'occuper de leur sort. Je ne présume pas que les contes bleus qui ont été faits au retour de Junot, après la campagne de Portugal, soient encore accrédités auprès de l'empereur. Si cela était, je me propose de lui faire parvenir la vérité. Vous la certifierez, car

vous avez vu le premier l'intérieur du coffre secret de Junot, puisque vous l'avez ouvert en mor absence.

— Ah ! ah ! on m'a dit que vous étiez furieuse contre moi à propos de la *brisure* des scellés ! Pardieu ! vous êtes bien enfant ! Comment ne savez-vous pas que devant la volonté de l'empereur *jamais je ne fléchis*, *moi*, et que RIEN ne m'arrête ?

Je frissonnai en songeant qu'un jour je lui entendis dire :

— Si l'empereur m'ordonnait de tuer mon père, je le tuerais !

En ce moment, j'étais accablée. Cette journée avait été terrible pour moi. Quelque force morale qu'on ait au cœur, la force physique fléchit sous une continuité de douleurs trop prolongées. Cependant je ne voulais pas demander grâce à cet homme sans pitié, qui se riait en me voyant me débattre sous la serre de la souffrance et qui semblait calculer combien de temps je pourrais porter le fardeau. Enfin, minuit sonna à la pendule de la pièce dans laquelle nous étions.

Il se leva et, s'approchant de moi, il me prit les deux mains et me dit :

— Je ne puis m'empêcher de rendre compte de ce que vous avez fait à l'empereur et je ne sais trop ce qui en arrivera.

— Je vous prie de ne pas oublier surtout, lui dis-je avec fermeté, car il me rendait toute ma colère, je vous prie de ne pas oublier ce que je vous ai, *moi*, spécialement chargé de lui dire.

— Quelle tête vous avez, mon Dieu ! s'écria-t-il. Au lieu de prier, vous commandez ! En vérité,

c'est inconcevable! Réfléchissez avant que j'écrive à Berlin[1].

— Vous me connaissez mal, Savary. Si je réfléchis sur ce que j'ai à faire dans une circonstance aussi importante que celle où je me trouve, ce ne sera que pour m'y confirmer. Voilà mon dernier mot.

Il me regarda, voulut me parler et se retint. Puis il me dit :

— Vous n'avez donc pas lu la lettre de Junot que l'empereur vous a renvoyée? Savez-vous bien que cette lettre-là lui a donné de l'humeur contre lui et que votre conduite en ce moment achèvera de l'irriter.

Oh! qui peut dire ce que j'éprouvai dans ce moment? Ce ne fut pas de la colère, de la fureur. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je compris dans cet instant comment un homme peut vouloir du sang pour éteindre une injure! Eh quoi? me rappeler à moi, veuve encore revêtue du voile noir sous lequel se cache la première douleur, à moi, veuve par un si cruel et si tragique malheur, venir me braver dans mon affliction, pour me rappeler que mon mari était mort victime d'une affreuse injustice, d'un égoïsme révoltant. Et comment me présenter cette insulte, en prenant pour sujet ce qui devait être pour tout être humain une chose aussi sacrée que touchante?

Enfin, il partit et je pus demeurer en liberté, et seule avec mon malheur et mes dangers.

Cette lettre de Junot à l'empereur, dont le duc de

[1] On croyait ici que l'empereur avait été à Berlin. Ce fut le mouvement sur Dresde conseillé par Moreau qui l'en empêcha.

Rovigo venait de me parler et que Napoléon m'avait renvoyée par lui, est à la fois un monument historique et un monument de l'attachement le plus touchant. L'infortuné la lui écrivit au moment où la fièvre cérébrale sous laquelle il a succombé, faute de soins et de secours de gens habiles, venait de le surprendre. Sa raison tout à fait altérée ne le fut jamais pour l'objet de son culte. Il voyait Napoléon comme un dieu. Et pourtant il était fatigué de cette guerre éternelle. Et dans ce moment solennel, où l'âme se montrait sans voile, il est remarquable de lire ce qui s'y passait à l'époque où le bouleversement de tout ce qu'avait établi l'empereur menaçait de s'opérer.

Cette lettre, dont je retranche seulement quelques incohérences, est une des choses les plus remarquables, peut-être qu'on puisse voir pour l'esprit du temps. Elle montre comment celui qui aimait Napoléon comme il aimait Dieu, lui révélait, au jour de la vérité, sa pensée tout entière ! Ce qu'elle renfermait, au reste, c'était la volonté de TOUS, mais ils n'osaient pas la mettre ainsi au jour. Lui-même, le malheureux, l'aurait toujours cachée, si le mal terrible qui le terrassait, n'avait ôté toute entrave entre sa parole et sa pensée. Ainsi donc il disait à l'empereur :

« Moi qui vous aime avec l'adoration du sauvage pour le soleil, moi qui suit TOUT A VOUS, eh bien,

[1] C'était en effet une fièvre cérébrale. Il n'eut jamais autre chose. Il avait la tête couverte de blessures et la dernière qu'il reçut en Espagne, compléta ce qui était pour lui un danger permanent. Le froid qu'il éprouva dans la retraite de Russie et la chaleur brûlante et immédiate de l'Illyrie ont fait d'abord le mal. Le défaut de soins l'a complété !

cette guerre éternelle qu'il faut faire pour vous, *je n'en veux plus ! Je veux la paix !* Je veux reposer enfin ma tête fatiguée, mes membres endoloris, dans ma maison, au milieu de ma famille, de mes enfants, avoir leurs soins, ne leur être plus étranger. Je veux, enfin, jouir de ce que j'ai acheté avec un trésor plus précieux que les trésors de l'Inde, avec mon *sang*, le sang d'un honnête homme, d'un bon Français, d'un vrai patriote ! Eh bien, je demande, enfin, la tranquillité, acquise par vingt-deux années de services effectifs et dix-sept blessures par où mon sang s'est échappé pour ma patrie, d'abord, et puis pour votre gloire. »

Voilà la traduction de cette lettre de Junot à l'empereur, voilà ce qu'il voulait lui dire et ce que Napoléon a parfaitement compris, et ce qui ne pouvait l'irriter cependant, ainsi que me le disait le duc de Rovigo. Si pourtant cette lettre produisit un tel effet, alors je serais forcée de voir en lui un homme incomplet, surtout en ce qui tient aux grands ressorts de l'âme. Mais il faut laisser ce qui concerne mes intérêts personnels pour reprendre le cours des événements publics.

CHAPITRE XX

Nouvelles d'Espagne. — Mouvement de troupes. — Exigences. — Traité d'alliance avec le Danemarck. — Congrès de Prague. — Noblesse d'âme. — Vanité. — Conséquences qui seraient résultées de l'union de la France à l'Autriche. — Propositions secrètes. — Quelles étaient celles *garanties* par l'Autriche. — Paix générale. — Confédération du Rhin. — *Mort à Napoléon!* — Rage. — Colère insensée. — Malheur commun. — Rupture de l'armistice. — Les transfuges. — Loyauté. — Caractère de l'historien. — Le prince Schwartzenberg. — Obstination. — Goldberg. — Dresde. — *Course.* — Quatre mille morts. — Dix-sept mille prisonniers, et quatorze mille autres tués ou blessés. — *Justice.* — Sentence exécutée. — Le nouveau Coriolan. — Confiance en la destinée. — Revers. — Pacte rompu. — L'amiral Bentinck. — Reddition de Saint-Sébastien. — Nouveau traité de Tœplitz. — *Ennemi commun.* — Perte de la bataille de la Katzbach. — Projet *de visite* à Vandamme. — Juterbock. — Fureur de la guerre. — Proclamation. — Wellington passe la Bidassoa. — Maximilien de Bavière.

Les nouvelles d'Espagne étaient bien alarmantes dans les lettres particulières. Je prenais un intérêt puissant à cette guerre, parce que j'aimais l'Espagne et que j'avais vu de près, pendant plusieurs années, la grandeur d'âme des Espagnols repoussant une injuste invasion. Je ne formais, sans doute, pas de vœux contre mes compatriotes, mais j'en faisais d'ardents pour que l'empereur ouvrît enfin les yeux et revînt à une résolution sage et bien nécessaire dans

le danger qui nous menaçait de toutes parts. Mais, bien loin de là, il maintint toujours la guerre dans la Péninsule et se contenta d'y renvoyer le maréchal Soult, ainsi que je l'ai dit plus haut. De plus, il lui prit en même temps douze mille hommes de la garde et près de quarante mille hommes de vieilles troupes. C'était dépeupler l'armée d'Espagne. Mais une chose remarquable dans Napoléon et qu'il m'est impossible d'expliquer, parce qu'elle contrarie ce qu'il voulait faire pour sa propre gloire, c'est qu'il *exigeait* de ses généraux, de ses maréchaux, les mêmes succès avec de jeunes conscrits qu'avec de vieux soldats. Il en serait arrivé, Dieu me pardonne, à leur demander de vaincre même sans troupes. Le résultat de cette manœuvre de soldats retirés de la Péninsule, fut de faire venir le maréchal Suchet de Valence sur l'Èbre. Pendant ce temps-là, nous signions un traité *d'alliance et de garantie réciproque* avec le Danemarck et le congrès de Prague faisait son ouverture, retardée exprès par Napoléon, qui empêchait le départ de M. de Caulaincourt. Et M. de Narbonne m'écrivit de Vienne : « *Rappelez-vous ce que je vous ai dit !...* »

Je connais tellement tous les personnages qui ont figuré dans ce drame important du congrès de Prague, que je ne puis m'empêcher de parler de ce fait avec quelques détails. Ce fut là que se décidèrent les destinées de l'Europe et que l'empereur Napoléon a perdu la partie qu'il jouait contre tous les rois, mais par *sa faute, sa faute unique.* Une des raisons qui ont le plus contribué à cette faute, c'est la fausse idée que Napoléon eut de M. de Metternich. J'ai moi-même entendu cette opinion en causant avec lui. Plus tard, peut-être, il en est revenu. Mais l'âme noble et fière

de M. de Metternich, l'une des plus belles que je connaisse, l'une des meilleures comme bonté et bonté raisonnée, cette âme était enfin ulcérée. Il ne se vengea pas, comme tant de gens veulent bien le dire, parce qu'ils seraient capables de le faire, mais il laissa aller les choses comme Dieu les avait marquées. Je crois pouvoir répondre qu'il en fut malheureux, car, je le répète, M. de Metternich est une noble et généreuse créature.

Comment Napoléon n'a-t-il pas voulu voir que, dans les conjonctures où se trouvait l'Europe, telle était sa situation politique qu'il était positif que les trois puissances du Nord seraient contraintes à la retraite, si l'Autriche s'unissait à la France. De cette union dépendait toute la force de Napoléon. Sa vanité s'est constamment refusée à le voir, et malheureusement le fait est trop évident pour que, même aujourd'hui, on ne le retrouve pas dans toute *sa positivité.* Il y a plus. La neutralité de l'Autriche produisait elle seule cet immense résultat. Elle fut longtemps à se déclarer contre nous. Ce ne fut que la veille même de l'arrivée de M. de Vicence à Prague, que le traité d'adhésion fut signé par l'Autriche[1] ! Le traité fut signé le 27 juillet. Le duc de Vicence se présenta, je crois, officiellement au congrès le 28. On répondit à ses retards par des chicanes sur ses pouvoirs. On lui refusa son admission officielle, et le congrès se sépara. L'armistice devait se prolonger jusqu'au 10 août. Trois jours avant le duc de Vicence fit à M. de Metternich

[1] On a parlé du traité conditionnel de Reichenbach. Rien n'était moins engageant pour l'Autriche, surtout si elle avait eu la paix de l'Europe à assurer.

des ouvertures assez importantes pour attirer toute l'attention d'un homme qui avait alors vraiment le désir d'une pacification générale. Ces ouvertures consistaient dans la demande de ce que ferait l'Autriche pour maintenir l'alliance que l'empereur Napoléon ferait avec le Nord. Cette demande était faite sous le sceau d'un secret tellement important que l'empereur Napoléon exigea *que son ambassadeur auprès de la cour de Vienne, le comte Louis de Narbonne,* ne fût pas initié à cette négociation secrète. M. de Metternich accéda à cette demande, mais bien malgré lui. Il aimait et estimait M. de Narbonne, et il lui semblait que la confiance qu'un souverain met dans un ambassadeur ne doit pas avoir de limites. Quant à lui, fidèle à ce qu'il avait promis. il ne parla de ce que lui avait communiqué le duc de Vicence qu'à l'empereur François. Celui-ci, tout heureux de voir enfin finir la guerre, ordonna à M. de Metternich de répondre par l'assurance que l'Autriche ne soutiendrait que les conditions les plus honorables pour la France. Je puis *certifier ce fait.*

Cependant les heures s'écoulaient. Napoléon en était venu à ce point, de regarder un jour comme une année dans le sort de la France ! Le temps pressait. Les paroles portées par le duc de Vicence l'avaient été le 6 août. Le 7 et le 8 s'étaient passés à discuter les propositions de l'Autriche, qui, je le répète, étaient des plus honorables. Ce n'est pas alors que je reproche rien à l'Autriche. Elle s'est dignement conduite jusqu'au jour où elle est venue mettre un poids dans la balance qui contenait la destinée de malheur de Napoléon.

Le 8 août, Napoléon renvoya d'autres demandes

à l'empereur François. Il fallut de nouvelles discussions. Enfin le 10 août arriva, parce que dans sa marche immuable le temps n'arrête jamais l'aiguille de son cadran. L'armistice fut rompu et les souverains du Nord, la Suède, la Russie et la Prusse signifièrent à *la France et à l'Autriche* qu'on allait reprendre les armes. Ce fut alors que l'on dut croire que Napoléon n'avait voulu que gagner le temps qui lui était nécessaire pour l'arrivée de ses troupes et de sa cavalerie.

Voilà quelles étaient les propositions *garanties* par l'Autriche :

1° La paix générale pour toute l'Europe, et les conquêtes de la république conservées à la France ;

2° Le rétablissement de la Prusse, avec une frontière sur l'Elbe ;

3° L'Espagne rendue à ses souverains légitimes ;

4° La Hollande indépendante, sous un roi nommé par Napoléon ;

5° Les provinces illyriennes et le Tyrol rendus à l'Autriche ;

6° Lubeck et Hambourg libres et indépendantes comme elles l'étaient.

Quant à la Confédération du Rhin[1], il avait été question de la détruire, puis de la laisser. L'Italie tout entière devait demeurer sous la domination *directe* ou *indirecte* de la France. Nous devenions ainsi une rivale dangereuse pour l'Angleterre, avec nos ports et ceux de l'Italie, de la Belgique et de la Hollande ! Nous reprenions notre force dans le repos et

[1] Il y eut deux projets d'agités dans le congrès. L'un détruisait la Confédération rhénane et la Médiation suisse, l'autre les maintenait.

nous avions enfin ce que jamais nous n'aurions osé espérer : notre gloire sauve et un avenir !

Napoléon a souvent répété que les souverains n'étaient pas de bonne foi ! Qu'importe ! Au contraire ! même ! Il ne pouvait perdre à cette nouvelle partie où les cartes s'offraient si belles ! Ce qu'il devait chercher, c'était le temps de réparer ses pertes, de refaire ses armées, de redevenir lui-même, enfin ! Mais il n'a rien écouté, rien regardé. Il n'a compté aucune phalange ennemie ! Il a voulu la guerre, toujours la guerre, éternellement la guerre, la guerre jusqu'à l'extermination de lui et de tous les siens. Il l'a voulue, il l'a obtenue !

Ce n'était pas une perfidie, car, enfin, son enjeu était le plus précieux. Mais chacun le vit ainsi et on cria à la trahison. Alors chacun courut aux armes, et le cri de guerre fut : *Mort à Napoléon!* La rage se mêla à la politique. Ce fut une guerre presque individuelle. Chacun s'injuriait quand deux hommes de nations ennemies se trouvaient ensemble. Napoléon, dans sa colère insensée, cédait lui-même à la plus basse des passions, pour un homme comme lui. C'était une vengeance basée sur de veilles inimitiés. Là, le héros, l'homme unique, l'homme aux mille coudées, celui dont la volonté de bronze s'unissait aux pensers sublimes d'un Dieu, eh bien, cet homme redevenait un habitant des montagnes du Liamone. Je me sentais plus de grandeur que lui dans l'âme, car j'en aurais eu assez pour comprendre que *là* il y avait pour lui un piédestal sur lequel il montait en signant ce qu'on lui proposait. On devient géant en sacrifiant sa gloire au bonheur d'autrui.

Mais il ne le fit pas, et son malheur et le nôtre

furent les terribles suites de son obstination! Ce fut alors que recommença la guerre, cette guerre qui devait en être une d'extermination et dont le premier cri fut jeté par Bernadotte. Ce cri fut entendu comme un signal sinistre et Moreau, cet autre transfuge, y répondit en lui disant :

— Je suis là, tu m'as appelé et je suis venu !

Partant de là, la haine lui trouvait des ennemis. Ils contentaient leurs vengeances, même avec de la honte. Tout était bien, tout était bon, pourvu qu'il pérît! Cependant s'il eût été un méchant homme, Moreau eût été fusillé et Bernadotte n'aurait pas été roi de Suède. Il était fort alors, Napoléon, et l'expression de sa seule volonté eût été le rejet de Bernadotte et la nomination de celui qu'il aurait présenté.

Une chose à remarquer et que les amis de M. de Metternich doivent signaler comme une preuve de sa loyauté, — oui de sa LOYAUTÉ, car ceux qui parlent de son caractère *cauteleux* ne le connaissent pas — c'est sa conduite pendant le congrès de Prague. Moreau, arrivé d'Amérique avec un conseiller d'ambassade russe (M. de Svinine), et d'accord avec Bernadotte, était consulté par les souverains alliés sur ce qu'il y avait à faire de mieux contre Napoléon, même *pendant l'armistice et le congrès*. Moreau, qui n'était pas venu de si loin pour faire comme les autres, conseilla de marcher sur Dresde, ce qui dans un pareil moment était une chose indigne. Le prince de Metternich en prévint M. de Caulaincourt et M. de Narbonne.

— Remarquez bien, leur dit-il, que je veux demeurer *étranger à l'intrigue de Moreau*. C'est également l'intention de mon souverain.

Je place ces mots ici parce qu'ils sont nécessaires pour ajouter à la couleur que je mets sur les traits de M. de Metternich, que je crois fort méconnu par un grand nombre de Français à l'époque dont je parle. C'est un personnage important et de premier ordre dans l'histoire de l'Europe de notre temps. Il est donc à propos de jeter une grande lueur sur tout ce qui a rapport à lui. Dans un rapport historique comme des Mémoires, le but était de représenter en relief les faits et les choses qui méritent le plus d'attention, et de colorier autant que possible avec justesse les portraits des hommes célèbres qui ont été acteurs dans les lieux qu'on décrit. La clarté ou, pour parler plus juste, la *lucidité* des événements vient de l'observance de cette règle. C'est, je crois, un principe voulu pour donner de l'âme et de l'intérêt à ce qu'on raconte, c'est une nécessité également pour éviter la sécheresse d'une relation politique et historique. Je sais bien ce qu'il faut faire, comme on voit. Il s'agit maintenant de réussir.

Oui, je répète sans crainte d'être démentie, qu'au congrès de Prague l'empereur François, ou plutôt le prince de Metternich, car l'empereur avait toujours eu le bon sens de le laisser agir au congrès de Prague, *l'Autriche voulait la paix* et, d'après ce que j'ai dit, on voit que ce n'était pas avec notre honte.

Mais, hélas! maintenant il me faudra, avec la même vérité, dire des choses importantes et curieuses qu peuvent diminuer les généreuses intentions de l'Autriche. Toutefois je prie d'observer que j'ai dit : *diminuer* et non pas *détruire*. C'est de l'Italie que je veux parler.

Mais pour ne pas intervertir l'ordre des événements,

je vais continuer la narration des affaires d'Allemagne.

Napoléon se voyait alors abandonné aux seules ressources de son génie. Les alliés avaient une armée de six cent mille hommes et lui ne comptait que trois cent cinquante mille hommes de troupes, dont les deux tiers étaient formés de jeunes gens à peine sortis de l'adolescence. Ajoutez à l'avantage numérique l'avantage de se battre en pays ami, d'avoir à commandement tout ce qui peut former un matériel d'armée, de pouvoir être battu. Enfin, mettez tout cela en regard avec Napoléon, géant de gloire il est vrai, mais enfin loin de son empire, n'ayant qu'une armée inférieure en nombre, composée dans une grande partie d'alliés prêts à trahir, et vous frémirez, si vous l'aimez, si vous êtes Français, de la position où il se trouve. M. de Metternich le voyait bien ainsi.

— Monsieur le duc, disait-il au duc de Vicence, votre position est non seulement différente de la nôtre, mais elle est différente de ce qu'elle était il y a quatre ans. Alors une bataille perdue pouvait se supporter par vous, tandis qu'elle vous écraserait. Aujourd'hui, le sort est changé. Une bataille perdue par l'empereur Napoléon transforme tout à fait la question.

Ce fut le 20 août que Napoléon apprit la jonction des troupes autrichiennes avec celles des alliés. Le prince Schwartzenberg fut nommé généralissime de toutes les armées de la coalition. J'affirme et je répète encore ici que c'est là faute de Napoléon. Ses ministres, ses envoyés au congrès de Prague le savaient bien aussi. Oh! que M. de Narbonne a gémi sur cette obstination!

Napoléon était toujours lui-même, toujours cet homme prestigieux et fantastique à la tête de son armée. Sans doute il faisait des fautes, mais ces fautes, quoique immenses, étaient encore diminuées par ce qu'il contraignait la fortune à lui donner. Il apprenait, par exemple, le 20 août, que l'Autriche l'abandonnait et, le 21, il reprenait l'offensive et battait Blücher. Au milieu du triomphe de Goldberg[1], il est averti du mouvement des alliés sur Dresde[2], conseillé par Moreau. Il remet l'armée de Silésie à Macdonald et *court* — c'est le mot — avec sa garde au secours de Dresde[3]. Il arrive seul de sa personne le 26 à neuf heures du matin. On se battait dans les faubourgs. C'est alors qu'il montra cette lumineuse intelligence qui le plaçait au-dessus de tous. Son œil d'aigle plana sur le combat. Il vit aussitôt le salut et la perte. Au lieu d'attendre l'attaque, il l'ordonne. Les Prussiens et les Russes, étourdis par l'impétuosité du mouvement, sont repoussés à une distance fabuleuse après avoir laissé quatre mille cadavres des leurs sur le terrain qu'ils occupaient en maîtres le matin.

Le soir de ce même jour, Napoléon entra dans Dresde avec le 2e et le 6e corps. Il avait combattu lui-même comme un sous-lieutenant pendant cette journée, l'épée à la main, toujours en avant et montrant

[1] Forte position enlevée par l'armée le 23 août 1813.

[2] L'armée coalisée avait débouché de la Bohême sur Dresde par la rive gauche de l'Elbe, tandis que Napoléon repoussai Blücher vers l'Oder.

[3] Les troupes firent quarante lieues en soixante-douze heures, sans recevoir de distribution. Elles s'étaient battues depuis dix jours sans prendre aucun repos.

le chemin de la mort avec autant d'indifférence que celui de la gloire. Il n'avait eu, pendant la bataille, que soixante-cinq mille hommes contre cent quatre-vingt mille. Le lendemain, il se lève avant le jour, après deux heures de sommeil. Il se met à la tête de son armée, forte seulement de cent dix mille hommes. Il se place au centre. Le roi de Naples à droite, le prince de la Moskowa à la gauche. C'est ainsi qu'il attaque cent quatre-vingt mille ennemis. Son plan de bataille n'était pas fait et ne pouvait l'être. Il prend sa lunette et regarde devant lui. Il distingue un grand vide. C'était ce qui devait être rempli par le corps de Klenau, mais il ne devait arriver qu'à deux heures, et il en était six ! Napoléon improvise à la fois son plan et la victoire. Aussi rapide que la pensée qu'il a conçue, l'attaque est ordonnée, faite et victorieuse. Dix-sept mille hommes prisonniers [1], quatorze mille morts ou blessés, parmi lesquels la justice du sort a frappé Moreau, sont le résultat de cette brillante et savante bataille !

Quelle étrange destinée que celle de Moreau ! Cet homme qui dès les premiers jours de la Révolution embrassa la cause de la liberté, qui combattit pour elle, dont tout le renom militaire était attaché à la gloire *républicaine*, ce général, *républicain* lui-même, qui avait combattu pour la liberté en 1804, qu'un jugement avait banni de sa patrie parce qu'il était *républicain*, qui avait été subir son ostracisme sur la terre de la liberté, eh bien, cet homme pour satisfaire, lui aussi, une basse vengeance, était venu dans cette Europe, témoin de son ancienne gloire, à l'appel d'un

[1] Les prisonniers étaient presque tous Autrichiens.

autre homme qui était aussi *républicain*, mais seulement de souvenir, pour se mettre à la solde du plus despote des souverains dans le but de commander les armées qui doivent porter des rois coalisés sur la terre de la patrie ! Ce fut un boulet de la garde de celui qui l'avait banni, au lieu de le faire condamner comme il l'aurait dû, qui se chargea d'exécuter la sentence vingt ans plus tard[1].

Au reste, si Moreau a reçu de fidèles narrations de l'effet que produisit son retour en France, il y a vu l'expression d'un mépris général. Ses amis les plus dévoués baissaient les yeux et gardaient le silence. La France était divisée sur le plus ou moins de justice de l'arrêt qui l'avait exilé. Il le ratifia de sa main le jour où il accepta le commandement des armées russes et prussiennes, car c'était les commander en chef que d'agir ainsi qu'il le faisait.

Sans doute les motifs qui ramenèrent Moreau en Europe peuvent être envisagés sous deux aspects différents, mais nous sommes encore trop près du moment de l'action pour décider si le vainqueur de Hohenlinden fut tout à fait un traître. Je ne suis pas inconséquente avec moi-même en parlant ainsi, mais je suis Française surtout, je suis vraiment patriote. J'ai admiré Moreau, je l'ai *aimé* même ! Oui, je l'ai aimé lorsqu'il faisait la gloire de la France. Je l'a plaint lorsque je l'ai vu coupable. Aussi, en le condamnant, je n'écoute pas une partialité injuste, je n'appelle pas pour le juger mon affection pour l'em-

[1] Ce fut vers midi que Moreau fut frappé. Il était à cheval, près d'une batterie prussienne et s'entretenait avec l'empereur de Russie.

pereur, non, je sais que ce serait le moyen d'être injuste. Mais je le place dans le même fond de perspective que les hommes de tous les temps, de tous les âges, et je me dis que Moreau, revenant avec le fer et le feu des nations ennemies pour ravager sa patrie, afin d'atteindre un seul homme, m'offre la ressemblance bien plus frappante avec Coriolan qu'avec le vertueux Camille. Je sais encore qu'il est des actions d'une telle nature que le niveau ordinaire de la moralité humaine ne peut les assujettir à sa hauteur. Les amis de Moreau ont parlé dans ce sens. A cela, je leur répondrai que le cas de Moreau n'est pas dans cette catégorie. Un homme de ses amis me disait l'autre jour encore :

— Comment voulez-vous juger Moreau? Après vingt siècles vous n'êtes pas d'accord sur le bien ou le mal de la conduite des deux Brutus et de Timoléon. Je puis vous faire voir des lettres de Moreau, dans lesquelles il me dit qu'il ne vient en Europe que pour *affranchir* la France du sceptre de fer sous lequel Napoléon la tenait courbée, ajoutant qu'il *avait toute confiance* dans la loyauté de l'empereur Alexandre et que c'était à cette même loyauté qu'il demanderait le bonheur de la France. « Les Russes ne passeront pas « le Rhin, si j'ai quelque pouvoir sur le czar, ajou- « tait Moreau dans cette lettre. C'est du rivage *de* « *Kehl* que je lui demanderai ainsi qu'aux souve- « rains alliés de respecter ma patrie et, à ma patrie, « de se rappeler de sa propre gloire et de repousser « la tyrannie. »

Cette lettre est belle. Mais elle contient plus d'orgueil que jamais Napoléon n'en eut sur le trône. La philosophie que Moreau avait étudiée sur les bords de

la Delaware nous donne un singulier échantillon de ce que peut en un pays un homme sur tous les autres[1]. En est-il donc ainsi en Pensylvanie qu'un Américain puisse dire à ses compatriotes : « *Renvoyez cet homme !* » et ils le renvoient. Au surplus, quelque blâme qui descende sur la tombe de Moreau et soit venu à son dernier soupir obscurcir une belle vie, il surgira toujours de cette vie militaire des jours glorieux qui seront immortels.

Je ne suis point injuste. Je n'aime point Moreau pour deux raisons : parce que Moreau lui-même est venu abattre les lauriers qu'il avait plantés et puis parce que j'aime Napoléon. Mais il est le Turenne de notre époque, le grand Condé même, et je suis son admiratrice, quand je l'envisage ainsi.

J'ajouterai une opinion peut-être bizarre, c'est que sa mort a été plus funeste à l'empereur qu'elle ne lui a été favorable. Il a pris une confiance trop illimitée dans le *bonheur de son étoile*, ainsi qu'il le *disait*... La bataille de Dresde produisit le même effet.

— *Je ne puis être vaincu*, se disait-il.

C'était, comme je l'ai dit, en soixante-douze heures que Napoléon avait été de Goldberg à Dresde (il y a quarante lieues que les troupes firent sans distribution). Il avait vaincu. Il avait abattu un ennemi dont le nom était prestigieux contre lui. Il était maître de Dresde. Alexandre fuyait. La fortune se remettait à sourire. Mais pendant ce temps, le sort reprenait sa

[1] Dans son procès, Moreau faisait une singulière définition du mot *traître*. « Depuis le commencement de la révolution, dit-il, le sens attaché à ce mot (traitre) n'a jamais été compris parce qu'il est relatif. »

terrible revanche sur le maréchal Macdonald. Blücher le chassait de la Silésie. Le maréchal Davout évacuait Scheverice, le général Vandamme était fait prisonnier dans les montagnes de la Bohême avec douze mille hommes. Le maréchal Oudinot était battu par son ancien frère d'armes, Bernadotte. Ce qui sauvait Berlin, où l'empereur croyait tellement arriver que des décrets étaient déjà préparés, datés de cette ville. Une grande partie des malheurs de la campagne fut attribuée, peut-être avec raison, au général J..., qui porta chez l'ennemi les documents qui pouvaient être à la disposition du chef d'état-major du maréchal Ney, et il en avait beaucoup. Son rapport fit principalement sauver Berlin, parce qu'il prévint que Napoléon devait s'y porter.

Il semblait qu'un pacte magique avait été formé entre Napoléon et une puissance surhumaine et puis qu'un jour, ce pacte ayant été rompu, tous les malheurs fondaient à la fois sur celui qu'ils avaient évité avec une sorte de coquetterie pendant vingt ans. Et l'infortune allait lui être désormais aussi fidèle que le bonheur l'avait été.

Non seulement tout devenait désastre dans le Nord, sous les yeux même de Napoléon, mais l'Espagne lui échappait tous les jours, province par province, village par village. Partout nos soldats défendaient le terrain et l'arrosaient de leur sang. Mais la résistance ne servait qu'à prouver notre faiblesse. Tout était perdu et notre beau navire sombrait sous les coups répétés d'un orage qui ne pouvait être conjuré.

Le maréchal Suchet, par une suite de cette étoile heureuse qui ne l'abandonnait pas lorsque toutes les autres pâlissaient, fit entendre encore une fois le

chant du triomphe au milieu de tous nos cris d'alarmes. L'amiral Bentink[1], qui avait amené des troupes fraîches de Sicile, fut battu par lui et le général Decaen et perdit immensément de monde dans cette affaire. Mais telle était notre position, que nous devions craindre de perdre un homme, sa perte aurait-elle été compensée par dix autres morts. Toutefois cela n'empêchait pas Saint-Sébastien de se rendre. Les Anglais prirent cette place après un long siège sans gloire. Ils ont commis toutes les horreurs que nous voyions commettre, dans le moyen âge, dans les sacs des villes, par les bandes de condottierri ou de troupes franches.

En écoutant le récit de ces infamies, que me faisait un officier qui en avait été témoin de la citadelle où il était enfermé, je frémissais d'horreur et d'indignation. La conduite des Anglais n'avait pas d'excuse. Les Espagnols étaient en droit dans leurs cruelles représailles, mais les Anglais, qu'avaient-ils à nous demander? Leur férocité a été personnelle et, je le dis encore, sans excuse.

Napoléon, toujours inébranlable dans sa volonté, éprouvait pendant ce temps tout ce que la fortune peut verser d'amertume sur une grande destinée. L'Autriche *ressignait* à Tœplitz un nouveau traité d'alliance avec la Russie et la Prusse, et achevait de rompre tous ses liens avec Napoléon en signant un autre traité avec l'Angleterre[2]. Ce traité offre une

[1] Bentink débarqua sur la côte de Catalogne. Ce fut à *Villafranca de Panada* qu'eut lieu le combat, à huit lieues de Barcelone.

[2] Le 3 octobre à Tœplitz également. Ce fut lord Aberdeen qui représentait la Grande-Bretagne. C'est un homme parfaitement agréable et *gentleman* autant que peut l'être un grand

particularité assez digne d'être remarquée. On sait que l'Angleterre n'a jamais voulu reconnaître l'*empereur* et lui donner conséquemment ce titre. Pour ne pas non plus dire *Bonaparte* ou *Napoléon*, l'Angleterre employa le terme d'ENNEMI COMMUN et l'Autriche l'adopta! Il le fallait bien, elle recevait des subsides!

Mais le plus grand malheur, parmi tous ceux qui l'accablaient à la fois, fut la perte de la bataille de la Katzbach par le maréchal Macdonald. Plus de vingt mille hommes nous furent enlevés! Cette perte fut d'autant plus terrible qu'elle était irréparable.

J'ai entendu dire à cette époque, par tous ceux qui avaient le droit d'examiner une pareille matière, que l'imprudence du général Vandamme avait été cause de son désastre, en attaquant d'abord des forces immenses avec quinze mille hommes et puis en n'assurant pas ses hauteurs lorsqu'il descendit sur Kulm. La bravoure du général Vandamme est trop connue, ainsi que ses talents militaires, pour que je hasarde cette assertion, si je ne l'avais entendu prononcer par des voix irrécusables. Au reste, il fut pris lui-même dans ce combat insensé où plus de soixante mille hommes se virent attaqués par quinze mille baïonnettes françaises. Les yeux sont humides et le cœur bat vivement dans la poitrine lorsqu'on voit un pareil entraînement. Mais les résultats en furent bien funestes! Avec Vandamme furent pris les généraux Guyot et Haxo, et toute son artillerie!

Un fait bien léger en apparence, et qui pouvait avoir les plus grandes suites, est celui-ci: Après la

seigneur anglais, et l'on sait que c'est la perfection des bonnes manières et de ce qu'on appelle le monde.

bataille de Dresde, il se promenait en dehors de la ville pour voir arriver les troupes. Tout à coup il dit :

— J'ai bien envie d'aller faire une visite à Vandamme !

C'est l'honorable Polonais Niemcewitz, qui alors était à Dresde, qui me répétait ce mot l'autre jour.

Combien *cette visite*, comme l'appelait Napoléon, aurait été importante pour ses destinées et les nôtres ! Mais elles étaient fixées. Le prince de la Moskowa fut en même temps battu par le prince royal de Suède à Interbock. Partout le sang français rougissait la terre. Toutes les familles étaient en deuil et, sur une surface de trois lieues carrées à peine, un demi-million d'hommes s'égorgeaient à coups de mitraille et se massacraient corps à corps avec une fureur pour ainsi dire personnelle. C'est en traversant des jours ensanglantés, obscurcis par la trahison, qu'on atteint celui où la fortune a résolu d'accabler celui qui, si longtemps, fut son favori et le punit de son obstination.

Il est à remarquer comment une haine commune peut faire disparaître d'autres inimitiés. Les Autrichiens et les Bavarois, qui jusqu'alors étaient ennemis, répudièrent leurs colères et leurs ressentiments pour se réunir contre celui que *tous* voulaient accabler. Pour accomplir l'œuvre de sa destruction, il est convenu qu'on met en oubli même la plus juste reconnaissance. Si l'on veut considérer la vieille inimitié des deux nations, les immenses avantages dont Napoléon a fait jouir la Bavière, on pourra apprécier la force du sentiment qui porte l'Allemagne à repousser le joug étranger. La proclamation de M. de Wrede dit ces mots remarquables :

« Le roi et les puissances alliées veulent que la France soit la France, et l'Allemagne soit l'Allemagne. »

Il n'avait pas toujours parlé ainsi, lorsqu'il faisait des proclamations pour l'empereur Napoléon.

Dans ce même temps lord Wellington passait la Bidassoa et entrait en France ! Ainsi finissait cette guerre sanglante qui prouvait que la science n'est rien et que les peuples sont plus forts que la tactique, car c'est, en résumé, une grande erreur que d'attribuer la perte de l'Espagne aux journées des Arapiles et de Vittoria. L'Espagne était sauvée sans ces batailles. Son salut s'opérait chaque jour par notre sang s'échappant goutte à goutte sous le fer d'un assassin, ou bien par la chute de nos hommes succombant sous la maladie ou par la trahison et le poison. Voici quel fut notre véritable ennemi et celui dont Napoléon déclina toujours la puissance.

Une alliance pouvait encore, si elle était fidèle, maintenir l'empereur en Allemagne. C'était la Bavière. Il la fit pressentir. Le roi Maximilien, l'homme le plus vertueux et le plus droit en politique de tout ce collège couronné formé par Napoléon lui-même, fit assurer l'empereur qu'il demeurerait dans son alliance jusqu'à la fin de novembre, malgré les efforts de l'Autriche *pour l'en détacher*. Et comment expliquer que le 15 octobre l'armée bavaroise était réunie à l'armée autrichienne, à Braunau ! C'était là que Marie-Louise, la fille chérie de l'Autriche, avait été, je crois, remise à la France, dans les mains de la reine de Naples. Sa patrie avait-elle voulu répondre ainsi à l'affront, non prémédité sans doute, que Napoléon lui fit en envoyant le prince de Wagram pour épouser

la princesse en son nom [1]. Il y avait une sorte d'insulte dans cette démarche, il y en avait même dans l'oubli de ce qu'elle avait d'inconvenant.

Maintenant nous touchons aux grands revers qui ont amené la chute de l'empire.

[1] Je sais d'un Français qui était alors à Vienne, que l'arrivée du prince Wagram fit un effet pénible sur la famille impériale d'Autriche. En effet, rien n'était plus maladroit.

CHAPITRE XXI

Le cardinal Maury. — Arbitraire. — Annulation d'une décision du jury. — Cambacérès. — L'ours écrasant la mouche. — Le comte de Gr... — Anecdote. — Les diners. — Notabilités financières chez M. de Rovigo. — Coup d'œil rétrospectif. — Nous voulons la paix, *et lui ne la veut pas*. — Muraille de chair humaine. — La Convention. — L'état-major des *chevau-légers*. — Affaires d'Allemagne. — Poniatowski. — *Il vous joue*. — Fête à Zakret. — Schultz. — Écroulement du pavillon. — M. Daru. — Bataille de Leipzig. — Neuf mille cinq cents hommes contre cent soixante-dix mille.— Quatorze mille contre cent cinquante mille. — Le pont sur l'Elster. — Mort de Poniatowski. — Barbarie. — Jugement du roi de Saxe.

Par les mouvements dont les contre-coups avaient retenti jusqu'à Paris, nous nous trouvions dans une agitation tout à fait étonnante depuis le 18 brumaire. Jusque-là nous avions eu une sécurité faite exprès, je crois, pour la ferme volonté de Napoléon, car on obéissait sans aucune restriction et, quand il disait : « Marchez ! » on marchait. Maintenant, ce n'était plus cela. On marchait encore, mais avec des réflexions qui annonçaient que bientôt on ne marcherait plus.

Un jour le cardinal Maury arrive chez moi dans un état de colère tout à fait surprenant, lui qui opinait de la barrette à tout ce que faisait l'empereur !

— Comprenez-vous, me dit-il, que l'empereur aille dans un moment comme celui-ci enfreindre la Consti-

tution de l'empire ! Comment, il va faire *de l'arbitraire* dans un pareil instant ! Mais ce n'est pas comprenable !...

Et il se promenait avec une agitation remarquable. Je ne savais ce qu'il avait et je le lui demandai. Le fait était étrange en effet. Le Sénat venait, sur l'ordre de l'empereur, d'*annuler la décision d'un jury* et il ordonnait à la Cour de cassation de renvoyer les accusés devant une autre cour d'assises, mais avec cette différence qu'il ne devait pas *y avoir de jury*. La cour d'assises devait prononcer *en sections réunies*. Je me rappelle ce mot.

— L'empereur a eu grand tort, disait le cardinal. Il faut de la confiance aux Français. Maintenant qu'ils en ont moins dans la victoire, ils s'apercevront facilement que leur liberté civile est grandement menacée, et je ne crois pas que ce soit une bonne politique. J'en ai parlé tout à l'heure à l'archichancelier.

— Que vous a-t-il dit ?

— Bah ! Des billevesées ! Est-ce qu'on peut chercher du sérieux dans un homme comme lui ?

— Comment ! Dans Cambacérès ?

— Oui, dans Cambacérès. Oh ! je le connais depuis longtemps.

Le fait est que l'*inimitié* du cardinal pour l'archichancelier datait de l'Assemblée constituante et s'était consolidée à la mort du roi, lorsque Cambacérès avait non seulement voté la mort, mais lorsque, s'élançant à la tribune, il avait voté pour que la sentence fût exécutée dans les 24 heures ! Toutefois, le jugement du cardinal, passionné comme tout ce qu'il disait lorsqu'il discutait, n'était pas du tout juste. Cambacérès avait du sérieux non seulement dans l'esprit,

mais dans le jugement. J'avais une profonde estime pour lui et beaucoup d'attachement. Il était d'une amabilité parfaite, et particulièrement pour moi. J'en étais fort reconnaissante. Quant à cette affaire du jury, comme je ne me mêlais pas de ces affaires-là, je ne pus savoir de lui-même pourquoi sa complaisance avait ainsi servi l'empereur, car je savais très bien qu'il lui résistait dans les occasions importantes où, comme dans celle-ci, sa gloire était intéressée. Je ne me rappelle pas pour quel motif cette infraction fut faite aux lois de l'empire. Ce que je me rappelle très bien, c'est le fait lui-même. Au surplus, cela doit être dans le *Moniteur*. L'histoire a eu lieu dans le mois de septembre, tout à fait au commencement. La décision du jury fut annulée par un *sénatus-consulte*. Le cardinal avait raison en parlant de la nécessité de maintenir l'intérieur de Paris dans les circonstances où l'on se trouvait. Tout annonçait que l'orage allait gronder autrement qu'à l'horizon. Que faire pour le conjurer ? Il aurait fallu des amis qui ne fussent pas, comme le duc de Rovigo, de la nature de l'ours écrasant la mouche avec une pierre.

J'ai déjà dit que, malgré ses défauts, il avait une qualité qui en compensait beaucoup. Il aimait vraiment l'empereur. Quoique nous ne fussions pas amis dans le fond de l'âme, parce qu'il avait été trop mal pour Junot depuis qu'il était dans l'état-major de l'empereur, il venait souvent chez moi pour connaitre un peu par mes discussions l'esprit de Paris. Je l'ai toujours pensé. C'était du reste sa manière et il prétendait que par son adresse à faire causer trois hommes de la société fort répandus dans le monde, savait tout ce qui se disait dans le faubourg Saint-

Germain. Un jour je lui entendis faire cette belle déclaration et je me mis à rire...

— Vous croyez que je plaisante, me dit-il. Eh bien, que l'un des trois personnages arrive pendant que vous êtes ici et vous verrez.

Ces trois hommes étaient âgés. Ils avaient sinon de l'esprit, au moins de cet usage du monde, de cette *jaserie* qui en tient lieu, beaucoup de bienveillance, un besoin de courir dans cinquante maisons, de toujours dîner en ville pour dire :

— Mme la duchesse de Bassano m'a invité à dîner. Mme la princesse de Wagram m'a engagé à aller prendre du thé ce soir chez elle.

Il faut remarquer que le plus pauvre de ces trois hommes avait cent mille livres de rente! Il était garçon et répandu dans la plus haute société de tous les partis. Du reste, prêt à sauter du Pont-Royal dans la rivière s'il avait su qu'il servît *de compère* au ministre de la police. Le duc de Rovigo était en ce moment devant sa cheminée. Il y avait eu un grand dîner au ministère et il y avait encore du monde dans le salon. Au même instant on annonça le comte de Gr...

— Laissez-moi faire, dit le duc, vous allez juger de la chose par vous-même.

— Comment se porte M. le comte de Gr... ? il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu, mon cher comte, poursuivit-il en frappant sur le ventre sphérique du petit gros homme, mais cela n'est pas étonnant ! Savez-vous bien, mesdames, que tel que vous le voyez, le comte de Gr... est le favori de toutes nos jolies femmes.

— Oh ! oh ! répondit le gros petit homme en se

roulant sur lui-même et faisant la roue tant qu'il pouvait. Oh ! monsieur le duc !

Et comme il était un des habitués de mon salon et qu'il m'avait proclamée dame de ses pensées, à peine m'eut-il aperçue qu'il accourut à moi de toute la vitesse de ses petites jambes et vint me baiser le gant avec une courtoisie passionnée qui fit tomber une pluie de poudre de sa haute et immense coiffure sur ma robe.

— Tenez, voyez-vous ! s'écria le duc. Le voyez-vous ! Allons, comte de Gr..., il faut nous dire... où vous avez dîné. Est-ce un secret ?...

— Non pas du tout, car nous étions vingt-cinq à table. J'ai dîné, ajouta-t-il, chez la duchesse de Bassano.

Et il prenait longuement une prise de tabac, qu'il savourait en se rappelant sa journée.

— Eh bien, que vous avais-je dit ? Vous voyez que le comte de Gr... choisit bien ses hôtesses. Et quels étaient les autres convives ? Je parie qu'il n'y avait pas de femmes aussi belles que la duchesse de Bassano ?

— Si fait, par ma foi !... Il y avait Mme Gazani. Pardieu ! c'est une belle créature que cette femme-là !

— Et puis, quelles étaient les autres femmes ?

— Mme de Montmorency... la belle baronne... que l'empereur a faite comtesse. Ah ! ah ! savez-vous qu'elle est encore bien belle, quoiqu'elle ne soit plus mineure. Quelle taille, quelle démarche ! C'est une *Calypso*, une vraie *Calypso*.

Et tout enchanté de son compliment, il répétait en fredonnant :

— *C'est une Calypso.*

— Et sans doute reprit le duc, qu'avec ces dames vous n'avez pas parlé de politique ? Et cependant c'est un sujet que vous traitez à merveille, vous qui faites partie du corps diplomatique et qui appartenez à l'un de nos meilleurs amis.

— Je vous demande pardon, nous avons causé longtemps, mais après dîner en prenant le café. J'ai démontré au ministre de W... qu'il n'avait pas l'ombre du sens commun à soutenir la coalition si elle se forme. Quant à lui, il prétend que l'empereur Napoléon veut envahir le monde entier et qu'il faut lui opposer enfin une barrière. Tout cela est absurde.

Le duc nous fit un signe de l'œil et, poursuivant ses questions, il finit par savoir du comte de Gr... le nom de toutes les personnes qui avaient dîné chez Mme la duchesse de Bassano, tout ce qu'elles *avaient dit* et même ce qu'elles avaient pu dire *confidentiellement.* Et pourtant si l'on avait dit à M. le comte de Gr... « Vous avez peut-être compromis la duchesse de Bassano et les vingt personnes avec lesquelles vous avez dîné », il aurait été plus qu'étonné.

La place et le temps me manquent pour faire voir comment il racontait jusqu'au moindre geste. C'était bien curieux. Ce fut au reste une leçon pour moi et, avant de sortir du salon du duc de Rovigo, je lui dis :

— Je vous remercie, mon cher duc, de m'avoir avertie du danger que je cours sans m'en douter. Il faudra maintenant que je mesure mes paroles lorsque le comte de Gr... viendra dîner chez moi, ainsi que M. de L... et M. de T... Mais ne craignez-vous pas que ces messieurs ne trouvent fort mauvais que vous

leur fassiez jouer un aussi sot rôle sans leur demander s'il leur convient? Ils pourraient bien changer la scène de comique en tragique pour vous. Quant à moi, je vous prie de ne point soumettre mon salon à une enquête qui ne me plaît pas le moins du monde. Et je m'en plaindrai, je vous en préviens.

— A qui donc?

— A l'empereur.

— Et si l'ordre venait de lui?

Je haussai les épaules.

— Oui, si l'ordre venait de lui? Si par exemple j'étais chargé de savoir... Mais non, je ne veux pas vous dire cela.

— Oh! nous n'en sommes pas à nous fâcher[1]. Dites toujours.

— Eh bien, je suis chargé de savoir si, en effet, vous êtes dans une relation toute fraternelle avec le grand maréchal.

Je devins d'abord pâle d'indignation et puis pourpre de colère. C'était aussi par trop fort. Je ne pouvais croire que l'empereur remît ainsi la clef du sanctuaire de l'intérieur de chacun aux mains du duc de Rovigo. Mais ce n'était que trop vrai. Du reste, je me suis rappelé en ce moment l'histoire de M. de Sartine. Mon Dieu, la vie humaine est toujours la même! Toujours les mêmes passions, toujours les mêmes bassesses. L'homme sera grand comme il sera petit. Le cercle

[1] Nous étions alors en 1812. Au mois de novembre je crois. C'était, enfin, peu de temps après l'affaire de Malet. En parlant de Malet, je dois dire qu'hier (28 juillet 1834) j'ai entendu parler d'une brochure qui traite de cette affaire. Je ne la connais pas, et ne l'avais pas vue avant d'écrire ces volumes.

demeure le même. C'est un théâtre dont les acteurs vieillissent et passent, mais dont la scène et même les décorations restent toujours en place. Seulement les meubles changent de forme.

A cette époque de 1813, où nous sommes parvenus, le duc de Rovigo eut une étrange conversation avec un homme qui lui-même me la raconta dans le temps. Elle est d'autant plus curieuse qu'elle donne des éclaircissements sur une détermination ultérieure de Napoléon.

Le duc de Rovigo était, comme je l'ai déjà dit, très dévoué à l'empereur. Ce dévouement allait loin, car il le portait, comme on vient de le voir, à faire des choses assez étranges. Plus le temps s'écoulait, plus nous avancions dans cette malheureuse année de 1813 et plus on voyait se grossir l'orage qui allait ravager la France. Sérieusement alarmé pour la sûreté même de Paris, Savary se détermina, après en avoir causé avec l'archichancelier, à faire venir au ministère de la police quelques-uns des hommes opposants à l'empereur et de faire en sorte qu'ils fussent moins hostiles. L'un d'eux, qui était presque l'ennemi de l'empereur depuis l'affaire de Moreau dont il était l'ami et qui avait même été dans toute cette affaire d'un extrême secours à l'accusé, fut le premier auquel songea Savary. Cet homme était M. To..., banquier. Il faisait partie de cette troupe de jeunes gens qui, sous le Directoire, portaient les cadenettes et le collet noir, et qui se battaient avec tout venant autant que le cœur leur en disait. On racontait, je crois, de celui-là, qu'il s'était *battu sept fois* dans une semaine, une fois par jour. C'est assez bien.

Le duc de Rovigo, qui était fort lié avec une per-

sonne qui connaissait beaucoup M. To..., la chargea de le prier de passer chez lui parce qu'il désirait lui parler. Il fallait négocier cette entrevue de cette manière, car, avec l'humeur de M. To..., il n'aurait été au ministère de la police qu'avec quatre gendarmes et, comme il n'y avait aucune raison pour commettre de l'arbitraire envers lui — depuis celui qu'on avait exercé cependant, mais les temps n'étaient plus les mêmes, — il fallait s'y prendre de cette façon.

Ce que voulait le duc de Rovigo, c'était d'avoir l'opinion d'un des premiers banquiers de Paris sur l'esprit populaire. Deux avaient été déjà *interrogés*, sans se douter qu'ils donnaient des armes au pouvoir en répondant avec naïveté. Ces deux banquiers étaient, l'un M. La..., l'autre, M. Mal... Ils étaient paisibles dans leur humeur et ne répondaient que de la règle de *trois*. Pour M. To... c'était une autre affaire. Napoléon ne l'aimait pas. Il se rappelait que dans une circonstance très orageuse, M. To... était venu proposer à Fouché de lui amener dans les vingt-quatre heures deux mille bons garçons qui seraient de bons secours au gouvernement. Et, ces mêmes hommes, l'empereur se disait que le même chef qui pouvait les mener à droite aurait, s'il le voulait, la possibilité de les mener à gauche. Et si l'on veut se rappeler l'époque, on verra combien la chose était facile. Il y avait alors une clientèle nombreuse pour suivre ces jeunes gens, qui suivaient eux-mêmes les doctrines de Clichy ou bien du Manège. Le Directoire abattu, on n'avait pas conservé toutes ces dénominations, mais l'esprit opposant, quoique comprimé par douze ans de triomphes, n'en était pas moins prêt à surgir au moindre appel. On l'ignorait dans le monde.

L'empereur lui-même l'avait longtemps oublié. Mais il était des gens dont la mémoire était toujours aussi fraiche et qui étaient demeurés toujours aussi haineux qu'ils l'étaient en 1796 et 1798, du gouvernement directorial. Eh! non pas, mon Dieu! De quoi donc? Ma foi, je n'en sais rien, ni eux non plus. Ils jouaient à l'opposition. C'est une occupation comme une autre.

Cependant M. To... n'était pas royaliste. Il n'était pas républicain non plus, quoiqu'il fût de la *caste* républicaine. Mais c'était une époque, au reste, où le duc de Mouchy, Albert d'Orsay, Juste de Noailles, Mme la duchesse de Mouchy, une foule de gens de la tribu nobiliaire, donnaient la main à David, à Gérard et à ses élèves. Tout cela sans penser à mal. Notre *amour* patriotique allait jusqu'aux démonstrations, dans ce temps-là. Il est inutile de rappeler ces époques déplorables. Mais je dois pourtant dire que le parti républicain était *le seul*, dans ces temps d'orages, qui eût été immuable dans sa conduite et dans l'exécution de la devise qu'il prit aux premiers jours du danger : Tout pour la patrie!

Sans être un républicain, M. To... était un de ceux qui avaient pris ce cri de guerre. Le pays était *là*, et pour lui il fallait tout faire. Le duc de Rovigo le connaissait sous ce rapport, et ce fut dans ce but qu'il commença la conversation.

— Monsieur To..., lui dit-il, vous connaissez l'esprit de Paris. Quel est-il en ce moment[1] relativement à l'empereur?

[1] C'était au mois de décembre 1813 qu'avait lieu cette conversation.

Celui qu'on interrogeait ainsi regarda le questionneur avec une sorte d'étonnement. Le duc poursuivit :

— En vous adressant cette demande, je vous prie d'observer que c'est seulement un serviteur, un ami dévoué de l'empereur qui vous parle et non pas le ministre de la police, qui n'a aucun droit pour vous interroger. Mais je désire être éclairé par vous sur quelques points, et c'est dans l'intérêt de la France, du pays, que je vous entretiens en ce moment. Je désire être bien compris.

M. To... entra sur-le-champ dans la pensée du duc et lui répondit avec une franche assurance :

— Si Votre Excellence m'autorise ainsi à lui dire la vérité, je vais lui parler un langage auquel, tout ministre de la police qu'elle est, peut-être n'est-elle pas habituée. Mais étant interpellé au nom de mon pays, je dois répondre avec loyauté. Que voulez-vous savoir de moi?

— Si l'empereur est toujours aussi aimé dans Paris qu'il l'était au retour de Russie. A cette époque, malgré ses revers, il l'était encore beaucoup. Comment est maintenant l'esprit public dans le commerce?

— Il n'a jamais été bon, dans la banque surtout, comme vous le savez bien, et maintenant il est détestable. Si vous voulez savoir comment l'empereur est aimé dans Paris, je vous dirai, monsieur le duc, que la haine commence à remplacer l'amour et vous savez qu'en pareille matière nous marchons vite [1].

— Que lui reprochez-vous dans vos assemblées

[1] Il faut remarquer que M. To... était ennemi de l'empereur. Cette inimitié datait du jour de la première arrestation d'Ouvrard et de l'affaire de Moreau.

commerciales? Car je sais que vous en avez. Pourquoi le haïr?

— Parce que tout se meurt, que les ateliers sont déserts, les manufactures sans bras, les campagnes sans culture. Enfin nous voulons la paix. Nous la voulons pour exister et LUI NE LA VEUT PAS!

— Vous vous trompez. Il veut la paix!

M. To... se mit à sourire et dit au duc de Rovigo :

— Ce sont des objets trop graves pour être discutés entre vous et moi dans ce cabinet. Vous aurez toujours raison et moi aussi. La meilleure preuve qu'il veut la paix, c'est de la faire. Pourquoi ne l'avoir pas faite à Prague? Mais, poursuivit-il en voyant que le duc allait prendre la parole, laissons ce sujet. Vous me faites l'honneur de me demander mon opinion, la voici. Je crois, comme tout le monde, que les troupes alliées vont passer le Rhin. Voilà ce que la France doit empêcher. Et elle le peut. En faisant un appel à son honneur, des milliers d'hommes vont se lever en masse, comme en 1792.

— Pardieu, dit le duc de Rovigo en se frottant les mains, vous voyez que le Sénat se conduit bien patriotiquement, il vient d'ordonner une levée de trois cent mille hommes, et...

— Eh! monsieur, s'écria M. To..., que venez-vous me dire là? Est-ce donc à des enfants de dix-sept à dix-huit ans que vous voulez confier la défense de nos frontières républicaines? Car voilà celles que la France veut et doit conserver! Des conscrits, des enfants à peine assez forts pour porter un fusil! Non, monsieur le duc, ces murailles de chair humaine ne peuvent arrêter l'ennemi plus d'un jour. Il passera le lendemain sur leurs cadavres et arrivera tout droit

dans Paris pour n'y prendre que des veuves et des orphelins. Mais faites un appel à trois cent mille hommes qui ont fait le coup de mousquet dans les premières guerres de la révolution et qui se sont retirés depuis, soit dans leurs familles, soit dans leur intérieur de garçon. Ces hommes-là sont à peine âgés de quarante ans. Il en est même beaucoup qui n'en ont que trente-cinq. Ils ont toujours le cœur chaud, l'âme fortement trempée et palpitant encore au nom de patrie et d'invasion étrangère. Faites un appel à cette troupe de vieux soldats, quoiqu'ils soient encore des hommes jeunes. Ils marcheront avec enthousiasme à la rencontre des mêmes ennemis qu'ils ont chassés en 92. Faites jouer : *Allons, enfants de la patrie!* en tête d'un premier bataillon que je me charge de former, et pardieu, soyez assuré, monsieur le duc, que tous suivront aussitôt.

— Mais c'est la garde nationale dont vous me parlez là.

— Non; c'est d'une armée à envoyer sur les bords du Rhin. Mais, ensuite, quand je vous parlerais d'une garde nationale, pourquoi donc seriez-vous en crainte d'une telle formation?

Le duc de Rovigo ne répondit rien. Après un moment de silence, il reprit :

— Mais ce projet d'un appel aux anciens militaires de 92, comment voulez-vous le faire?

— Tout naturellement. Dire la vérité, comme le fit la Convention. Montrer la patrie en danger. Que l'empereur soit maintenant ce qu'il est sur tous les autres, le plus grand homme de guerre du monde! Qu'il soit notre chef, nous le suivrons avec joie, avec

bonheur! Mais qu'il nous donne des garanties. Sans garanties, personne ne marchera.

Le duc de Rovigo aimait non seulement l'empereur, mais il le comprenait. Alors il prenait de la colère lorsqu'on lui disait que Napoléon ne faisait la guerre *que pour prendre des provinces*. La quantité de gens qui le prenaient ainsi pour l'ogre du petit Poucet est grande néanmoins et n'en est pas moins ridicule.

— Eh! que diable voulez-vous donc de l'empereur, monsieur? s'écria Savary.

— Ce n'est pas moi qui ai la prétention de parler dans cette circonstance, dit M. To... Mais connaissant la façon de penser de tous mes amis, je parle en leur nom et je dis, par exemple, que, si nous marchions contre l'ennemi, il faudrait que l'empereur fît une proclamation dans laquelle *il délierait les Français du serment de fidélité le jour où il leur ferait passer le Rhin*. A cette condition, monsieur le duc, je me fais fort de vous amener, d'ici à huit jours, le plus beau régiment que vous ayez jamais vu et composé de gens dont le cœur est tout à la gloire du pays. Au reste le duc d'Otrante peut vous dire, monsieur le duc, ce que je puis faire dans ce genre-là.

Le fait remonte à 1809. Je n'en ai pas parlé alors, parce que l'enchaînement des événements ne m'y a pas conduit. Voici ce qui était arrivé.

Le duc d'Otrante était alors ministre de la police. Il envoie un jour chercher M. To... et lui dit :

— Il faut que nous organisions une garde nationale. Je crois que cette mesure est nécessaire. Voulez-vous m'aider?

M. To... savait le moyen de conclure une pareille

affaire en aussi peu de temps qu'il était possible de le faire. Mais son état d'hostilité avec l'empereur le mettait dans une position dont lui-même comprenait la difficulté. Il le dit à Fouché, qui le comprit aussi, mais qui n'en insista pas moins sur la nécessité de faire ce *qu'il appelait la sauvegarde de la France*. C'était en 1809. Les affaires d'Espagne étaient dans leur plus grande vigueur et l'Allemagne était couverte de nos bataillons. La France était donc dégarnie de troupes armées, et si l'Angleterre avait pu faire un débarquement ainsi qu'elle l'avait projeté par le plan proposé par le vicomte d'Aché au comité de Londres, je ne sais trop ce que la France serait devenue au lieu où le foyer de la révolte aurait éclaté.

Enfin, M. To... se chargea de l'organisation en s'adjoignant plusieurs personnes de ses amis, et tous aussi chauds que lui dans la volonté de défendre la terre de la patrie. C'était un lundi que cette conversation avait lieu. Le samedi matin, c'est-à-dire cinq jours après, le ministre allait sortir de chez lui, lorsqu'on lui annonça l'état-major *des chevau-légers*.

— Hein ! quoi? l'état-major des chevau-légers? Eh ! qu'est-ce qu'il me veut? Je ne suis pas ministre de la guerre, moi.

L'huissier de la chambre s'en fut dire que le ministre ne voulait pas recevoir l'*état-major des chevau-légers*.

— Remettez-lui cette carte, dit l'un des officiers.

Ils étaient tous revêtus d'un uniforme bleu avec les parements cramoisis et les épaulettes et boutons d'argent.

Quand Fouché vit sur la carte le nom de M. To..., il crut rêver.

— Faites entrer ! s'écria-t-il.

— Comment, c'est vous? dit-il à M. To..., c'est vraiment *vous* ?

— Oui, sans doute. Et ces messieurs doivent partager les compliments que vous voulez bien me faire.

Ces messieurs étaient : MM. Bregy de Girardin, Mallet (le banquier), Rougemont, Baucher, etc.

Ce fut ainsi qu'une première garde nationale fut formée (en 1809). Mais, soit que l'empereur eût conservé le souvenir du peu de secours que la Cour avait reçu de la garde nationale dans les premiers orages de la révolution, il avait une sorte de tendance à la voir plutôt en mal et il avait de la peine à savoir la population de Paris armée. Toujours est-il que cette garde nationale de 1809 ne dura que trois mois tout au plus. Elle fut dissoute et plusieurs personnes dans la société de Paris ont même ignoré qu'elle avait existé.

M. To... avait donc raison lorsqu'il disait au duc de Rovigo que Fouché pouvait rendre bon compte de ce qu'il savait faire en fait de promptitude. Toutefois, ce n'était pas de cette manière que Savary voulait, à ce qu'il paraît, l'utiliser. Ils se séparèrent après une longue conversation, qui ne fut *résultat* que pour le duc de Rovigo en ce qu'il lui fut révélé, dans cet entretien, des vérités que ses agents n'osaient jamais laisser parvenir jusqu'à lui.

Les nouvelles les plus désastreuses arrivaient chaque jour de l'Allemagne et de l'Espagne. La société était morte. On se voyait, on se parlait en tremblant. Mon grand deuil m'empêchait de voir du monde. Mais dans le petit cercle d'amis que je m'étais ré-

servé, je voyais assez de personnes instruites des affaires courantes, pour être au fait de tout ce qui se passait. La violence du coup qui m'avait frappée était si terrible que j'étais insouciante sur les événements qui se préparaient. Cependant j'avais mes enfants qui devaient un jour souffrir de leur désastre ou jouir de leur gloire, et toujours mon pauvre cœur devait être brisé par le fait ou relativement. Il me restait encore d'ailleurs un immense intérêt en Allemagne. M. de Narbonne était à Torgau. Après la reprise des hostilités, il lui était arrivé ce que lui-même avait prédit. Il avait été dans la disgrâce apparente de Napoléon. Je dis *apparente*, parce qu'il est impossible que dans son âme il pût accuser un innocent. J'ai parlé de mon attachement pour M. de Narbonne. Il était celui d'une fille pour son père. Mes inquiétudes sur lui étaient donc très vives. Je devais toujours souffrir soit par moi, soit par mes amis.

Bientôt les nouvelles les plus sinistres circulèrent dans Paris. La Valette, qui n'avait pas cessé d'être pour moi le meilleur des amis, venait souvent me donner des nouvelles. Il savait que, maintenant que Duroc et Bessières n'existaient plus, j'avais moins de facilité d'avoir des nouvelles de l'armée. Celles du *Moniteur* n'étaient pas vraies et il était difficile de savoir à quoi s'en tenir pour former quelque plan. Un jour La Valette me fit demander à déjeuner. Il était dix heures. Je fus frappé de son changement.

— Mon Dieu, me dit-il en entrant, que Junot est heureux de ne plus exister ! Nous sommes perdus ! L'empereur est complètement écrasé !

Quels que fussent mes motifs de refroidissement contre Napoléon, tout cédait en ce moment à cette

parole : « *Il est malheureux !* » Je me mettais à la place de Junot et je me disais que, dans un semblable instant, Junot aurait donné sa vie pour assurer celle son ami, de celui qu'il regardait comme Dieu même. Je fus donc frappée au cœur.

— Oui, poursuivit La Valette, vous saurez demain avec tout Paris — car il faut bien qu'on le sache — tous les désastres de la bataille de Leipzig. L'empereur a fait une grande perte ainsi que l'armée, et surtout la Pologne. Le prince Joseph Poniatowski est mort.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je.

Et tout aussitôt je me rappelai une soirée tout entière passée avec lui et M. de Narbonne aux Champs-Élysées, peu de temps avant le départ du comte Louis. J'étais dans mon landau et je revenais du bois de Boulogne, lorsque je les rencontrai. Il commençait à faire sombre. Cependant le prince Joseph avait reconnu ma livrée. Ils étaient tous deux venus auprès de ma voiture et m'avaient presque forcée à descendre. Je descendis et appuyée sur leurs deux bras, je me promenai très longtemps, m'asseyant par intervalles, puis reprenant notre marche. Nous quittâmes la route ordinaire de la promenade, et nous fûmes le long des jardins [1] du faubourg Saint-Honoré. Les lilas étaient déjà en fleurs dans cette partie de Paris. Ils pendaient en belles grappes, ainsi que les ébéniers, dans ces beaux massifs du jardin de l'Élysée-Napoléon et de tous les autres jardins qui l'entourent. L'air était em-

[1] A cette époque, les plus soignés étaient : d'abord l'Élysée-Napoléon, le jardin de la princesse Pauline, aujourd'hui l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre, puis celui de l'hôtel Marbœuf, donné au maréchal Suchet par Joseph, et celui du général Sébastiani.

baumé et la nuit si belle que nous restâmes fort tard, voulant prolonger un moment de bonheur dans un temps où ils étaient si rares!

C'était un aimable et excellent homme que le prince Poniatowski. Il avait une de ces figures qu'on aime d'abord, parce qu'elles répondent à toutes les sympathies bienveillantes de l'âme. Il était beau. On ne le remarquait pas, à moins qu'on ne voulût l'aimer d'amour. Mais il avait tant de qualités charmantes, qu'il attachait fortement par le seul attrait d'une sincère amitié. Le comte Louis lui était fort dévoué et ce fut de lui que j'appris tout ce qu'il révélait de bon et de loyal. Ce fut un malheur pour l'empereur, mais bien aussi pour la Pologne, que Napoléon ne lui ait pas remis la couronne sur la tête. Mais laissons cette faute! On en a tant parlé que maintenant il y aurait vraiment déraison d'en parler encore.

Alors il était seulement venu à Paris passer quelques jours pour voir sa sœur et son fils, et quelques amis auxquels il était fort attaché [1]. Mais la tristesse la plus amère se faisait sentir dans toutes paroles. Il voulait cacher des pressentiments qui le dominaient, et moi-même j'en fus pénétrée.

Il me raconta, dans cette soirée très remarquable dans mes souvenirs, comment il avait *supplié* l'empereur de ne pas attendre le froid.

— Hélas! me disait-il, je crains qu'un mot de moi

[1] Sa sœur est la princesse d'Iesckewitz, une bonne, spirituelle et très supérieure personne. Les gens qui ne jugent les autres, comme le faisait alors la princesse de T.., que par la façon de faire la révérence, trouvaient que la princesse polonaise ne valait pas la princesse française. Quant à moi, je dis tout le contraire.

n'ait été d'un effet bien funeste dans cette étrange série de désastres remarquables surtout par leur facilité à être prévenus et conjurés ! J'étais auprès de l'empereur, et je lui parlais avec une telle conviction qu'il me semble que je devais être persuasif. Mais l'empereur ne paraissait pas ému.

« — Pourquoi retiendrait-on Lauriston si longtemps, me dit-il enfin, si l'empereur Alexandre ne voulait pas me répondre selon mon désir ? Mais pour cela il lui faut faire plier d'autres volontés que la sienne. Il n'est pas le maître chez lui autant que je le suis en France, moi, tout souverain absolu qu'il est...

« — Ah ! sire, s'écria le prince Poniatowski, il vous joue !

— A peine eus-je prononcé ce mot, me dit le prince Joseph, que je fus effrayé de son effet. Il marcha vers moi. De sa petite main il serra la mienne avec une violence presque convulsive et ne put parler pendant quelque temps, car son gosier était évidemment contracté. Enfin il sourit — mais quel sourire, mon Dieu ! — et me dit :

« — Prince Poniatowski, soyez certain que l'empereur Alexandre *ne se joue* pas de moi ! Il en connaît trop le danger.

— Et cependant, poursuivit le prince Joseph, l'événement a prouvé que j'avais eu le malheur d'avoir raison. Je me rappellerai toute ma vie l'expression déchirante et terrible qu'eut l'empereur lorsque, quelques jours plus tard, il vint de lui-même auprès de moi et me dit en me serrant la main :

« — Prince Poniatowski, vous avez eu cruellement raison. »

Puisque je suis revenue à reparler de la Russie et de l'époque de 1812, voici un fait bien curieux pour l'histoire, quoique son résultat n'ait pas eu l'immense conséquence qu'il devait amener.

On sait que l'empereur Alexandre était à Wilna à recevoir des fêtes, lorsque la nouvelle de l'entrée de l'armée française sur le territoire russe lui fut annoncée, Mais les détails de ce jour sont d'ailleurs peu connus.

L'empereur Alexandre était à Wilna, chez le général Benningsen, dont il venait de tenir la fille sur les fonts de baptême. Il lui avait donné comme cadeau de parrain une maison de campagne nommé Zakret, située fort près de Wilna, et dans laquelle Benningsen voulut donner une fête à l'empereur et à tout l'état-major général de l'armée qui se trouvait rassemblé alors à Wilna. Mais, la maison étant trop petite, Mme Benningsen voulut faire construire un pavillon en planches dans le jardin où devait se donner la fête impériale. Elle fit demander le meilleur architecte de Wilna et on lui indiqua M. *Schultz*, comme le plus habile, non seulement de la ville, mais de la province. Mme Benningsen lui expliqua ce qu'elle voulait et elle lui dit pourquoi elle désirait que le local fût digne de la fête qui devait s'y donner.

M. Schultz était Lithuanien. C'était un de ces hommes à passions profondes et, comme presque tous les Polonais, au cœur généreux, susceptible des actions les plus grandes aussitôt que la voix de la patrie se faisait entendre. Il avait pour les Russes cette vieille haine qui fermente dans le sang polonais depuis tant de générations et qui se transmet enfin à la dernière, avec une soif de se satisfaire que la mort de l'ennemi détesté peut seule assouvir. En recevant le message

de Mme Benningsen, il voulut refuser. Mais un sentiment vague le fit ensuite accepter. A mesure qu'elle lui parlait, il l'écoutait avec une attention qui aurait dû être remarquée par Mme Beningsen. Il sourit en recevant l'ordre de tenir tout prêt dans un temps fixé! C'était à quatre jours de là. Il promit d'être exact. En effet, ainsi qu'il l'avait dit, le pavillon fut non seulement construit, mais magnifiquement décoré. Il y avait quelque chose de fantastique dans la manière presque subite dont ce pavillon s'était trouvé achevé. Mme Benningsen, charmée de l'exactitude de M. Schultz, l'en remercia avec une chaleur qui le faisait sourire, mais d'un sourire où il n'y avait rien de joyeux, ni de bienveillant.

On fut voir le pavillon dans lequel travaillaient encore quelques ouvriers plusieurs heures avant le bal. Enfin, tout fut terminé, et chacun se retira pour se disposer pour la fête. Tout à coup un bruit affreux se fait entendre. C'était le pavillon qui venait de crouler! Le calcul de l'architecte patriote avait été mal fait. Il s'était écroulé trop tôt! Il ne devait tomber que quelques heures plus tard. En croulant il écrasait à la fois toute la famille impériale et tous les généraux de l'armée russe qui se trouvaient en ce moment à Wilna! En apprenant l'effet prématuré de son dessein, Schultz fut se jeter dans la petite rivière de Wilna, où il se noya.

Cet événement, qui est peu connu parmi nous, est cependant d'une immense importance. Il fait voir comme cette nation polonaise possède encore de grands courages. Ce Schultz était presque sûr d'être livré au plus affreux supplice. Eh bien, il n'avait pas fui! il avait voulu jouir de sa vengeance! Je ne puis assez

admirer un tel caractère. Il y a de la beauté antique dans un homme comme Schultz. En apprenant que sa vengeance était manquée, que toute cette lignée souveraine qu'il abhorre existera non seulement pour persécuter encore ses frères, mais pour lui demander à lui son sang et sa vie, il voulut leur ôter la joie de se venger, et sa mort elle-même est encore un beau trait.

On parla peu en Russie de cette aventure et, le même jour, la fête eut lieu dans ce même pavillon où devait errer l'ombre du courageux architecte ! Cent ouvriers enlevèrent les poutres brisées et les planches en éclats. Le temps était beau. On mit des lampions, des candélabres, des guirlandes de feuillage, et l'on dansa sur ce même plancher qui devait être rougi du sang de toute la famille impériale. Qui peut dire quelle différence une telle catastrophe pouvait apporter dans les événements de la campagne ? Comment la guerre se serait-elle soutenue ? L'impératrice déjà souffrante, n'aurait pas pu conduire les affaires, ni même gouverner dignement. Les trois grands-ducs étaient avec leur frère[1], mais, en admettant que les deux plus jeunes n'y fussent pas, que pouvaient deux enfants, dépourvus de tous conseils et de tous secours militaires, puisque l'élite des officiers généraux et des officiers d'état-major aurait péri à Wilna, si le plan de Schultz avait réussi ? Mais, bien loin de là ! La retraite de Moscou s'était faite. Les ossements de nos braves soldats blanchissaient dans les steppes solitaires et

[1] Je ne suis pas sûre, cependant, que les deux grands-ducs Michel et Nicolas fussent à l'armée à cette époque. Je le crois sans en être certaine.

glacées de la Russie. Nous étions abandonnés par nos alliés et la bataille de Leipsick achevait de nous écraser.

La relation *véritable* que m'en fit La Valette était terrible pour un cœur français! On a cherché, dans les journaux, à atténuer autant que possible les malheurs de cette journée funeste et, à cette époque, jamais la vérité ne nous parvenait.

Les hostilités avaient recommencé, le 28 septembre, par un mouvement combiné des trois armées des alliés dans la direction de Leipsig. L'empereur battit d'abord Blücher et le força à la retraite sur la Saale. Il avait alors une pensée, qui était de renouveler, sur cette ligne de l'Elbe, la gloire de Frédéric dans ses guerres avec l'Autriche. C'est une chose bien étrange que, dans une pareille position, Napoléon pût s'occuper de pareilles misères! L'important pour lui était la fidélité de la Bavière et du Wurtemberg, et ces deux alliés le quittaient. Il apprit à *Duben*, du roi de Wurtemberg *lui-même*, la défection de la Bavière en même temps que la sienne! Maintenant le malheur lui montrait sa fidélité, comme la fortune l'avait fait si longtemps.

L'empereur entra à Leipsig le 15 octobre. *Là* étaient tout le matériel de l'armée, toutes les réserves. Et ce matériel et ces réserves étaient une preuve effrayante du malheur de la France. Il ne nous restait que six cents pièces de canon et les alliés en avaient plus de mille! L'empereur n'allait présenter à l'ennemi que cent soixante mille hommes et on peut lui en opposer trois cent cinquante mille! Cependant il a en Allemagne même plus de cent quarante mille hommes avec lesquels il pouvait faire la loi à ses ennemis. S'il avait retiré la garnison de Danzig, forte de trente mille

hommes, tous vieux soldats, vingt-cinq mille à Magdebourg, quinze mille à Dresde, avec le maréchal Saint-Cyr, près de quarante mille avec le maréchal Davout, dans Hambourg. Tout ce que notre armée a conservé de vieux soldats, de bonnes troupes, est enfermé derrière des murailles et Napoléon, comme atteint de vertige, attend trois cent cinquante mille hommes devant Leipsick avec une faible armée découragée, qui en compte à peine cent quarante mille ! Il a seulement six cents pièces de canon, les alliés en ont plus de mille ! A leur tour ils vont gagner des batailles avec des canons.

Lorsque Junot revint en France, après la campagne du Portugal, on sait que l'empereur le tint longtemps en disgrâce, parce qu'avec lui il fallait toujours vaincre. Je vins une fois lui demander une faveur pour Junot, qui était alors au siège de Saragosse. L'empereur était de mauvaise humeur et j'en souffris, quoique ne pouvant rien répondre, parce qu'il attaquait sa conduite militaire en Portugal. Un de ses grands griefs était surtout la faute commise par Junot de n'avoir pas réuni toutes ses forces et d'avoir laissé *un seul homme* dans les places d'Elvas, d'Estremos, etc., etc.

— Qui a jamais vu, disait-il, laisser des troupes, qui devaient lui être si nécessaires, enfermées entre quatre murailles, lorsqu'on attend un ennemi plus fort que soi ?

Ce même reproche fut adressé à Junot par l'empereur, lorsqu'à Valladolid il parla au général Thiébault. Maintenant, si l'on pouvait faire une remarque, on dirait que le tort est bien autre à Napoléon, car il était le *maître*. Il pouvait faire ce qu'il voulait, tandis que Junot avait reçu de lui-même, de *l'empe-*

reur, l'ordre d'occuper ces places fortes et le contre-ordre ne lui en était pas parvenu.

— Il le fallait deviner ! me dit l'empereur.

Le lendemain de son arrivée à Leipzig, Napoléon livra un combat devant un village nommé *Wachau* et fut victorieux. Hélas ! ces faveurs passagères de la fortune étaient autant d'amorces funestes pour lui. Sa destinée était fixée par le malheur maintenant ! Ce même jour du combat de Wachau, il eut un souvenir bien douloureux des temps de gloire passés ! Le comte de Meerfeld, qui avait été l'un des négociateurs du fameux traité de Campo-Formio, fut pris à Wachau ! L'empereur fut, à ce que m'ont dit plusieurs personnes qui en furent témoins, très frappé de cet événement. Il renvoya M. de Meerfeld aussitôt qu'il lui eut donné la mission d'aller porter des paroles de paix aux souverains alliés. Il acceptait une des propositions de Dresde, d'abandonner l'Allemagne jusqu'au Rhin. Mais il était trop tard. Ils refusèrent l'armistice proposé. L'empereur accepta le combat.

Cependant tout ce qui entourait l'empereur était consterné. Le maréchal Marmont, le général Lauriston, le général Bertrand, le prince de Neufchâtel, le duc de Bassano[1] l'étaient par attachement, les autres par *attachement*, peut-être, mais pour eux-mêmes. Toujours est-il que plusieurs des généraux en chef, après s'être longtemps consultés ensemble, furent d'avis d'appeler Berthier et M. Daru au conseil qu'ils tinrent. Ou discuta longtemps et, en résumé, les avis se trouvèrent les mêmes, c'est-à-dire qu'on fut

[1] Le duc de Bassano a toujours été avec l'empereur dans presque toutes les batailles qu'il a livrées.

d'accord sur un point, c'est que Napoléon devait tout faire pour éviter le combat. Après une assez longue conférence, M. le comte Daru et le prince de Neufchâtel se rendirent chez l'empereur et lui demandèrent une audience. L'air solennel de Berthier, surtout, frappa Napoléon et il demanda de lui-même à ces messieurs ce qu'ils avaient à lui dire.

Berthier commença d'abord et lui représenta le désavantage immense qu'il avait pour livrer bataille avec une infériorité de troupes aussi forte. Il lui dit qu'une vérité devait lui être dévoilée, c'est que les généraux commandant les corps d'armée étaient eux-mêmes si découragés qu'ils ne pouvaient ranimer le courage du soldat. Enfin il termina son tableau en lui présentant la chance terrible d'une bataille perdue, ouvrant aux ennemis la route de Paris.

Encouragé par le silence de l'empereur, qui paraissait écouter Berthier avec une extrême attention, M. Daru s'avança et prit la parole à son tour. Il remontra à l'empereur que rien n'était assuré, l'armée n'avait pas d'ambulance, pas d'hôpitaux sur ses derrières, tout ce qui, jusqu'alors, avait été un des moyens de victoire de Napoléon, parce que le soldat, sachant qu'il aura un bon lit, des soins, des secours, s'il est blessé ou malade, va au feu avec une plus tranquille assurance.

— Ces moyens, dit le comte Daru, Votre Majesté sait sans doute qu'il n'y a pas de ma faute s'ils ne sont pas autour de nous. Mais enfin il n'en est pas moins vrai qu'ils manquent entièrement. Il faudrait donc qu'elle prît un parti pénible, sans doute, mais de la dernière urgence dans la circonstance présente.

Lorsque le comte Daru eut cessé de parler, Napoléon

le regarda avec une expression toute bizarre. Puis il regarda ensuite fort longtemps le prince de Neufchâtel. Enfin il leur dit :

— Avez-vous encore quelque chose à ajouter ?

Ils s'inclinèrent sans répondre.

— Eh bien, je vais donc vous répondre à tous deux[1]. Berthier, vous savez que votre opinion sur une pareille question n'entrera pas pour un fétu de paille dans ma détermination. Vous pouviez donc vous épargner la peine de parler. Pour vous, monsieur le comte Daru, vous êtes homme de plume et non d'épée, vous êtes inhabile à juger une pareille affaire. Quant à ceux qui vous ont envoyés, QU'ILS OBÉISSENT ! Voilà ma réponse.

Et il les congédia aussitôt.

Le lendemain la bataille de Leipzig fut donnée.

Oh ! qui ne pleurerait pas sur de tels revers ! Oh ! qui ne voudrait les racheter de son sang ! Napoléon m'avait fait bien du mal, peu de jours avant ceux de son infortune, eh bien, son malheur avait déjà effacé tout ressentiment ! J'aurais voulu lui épargner les angoisses qu'il dut ressentir, le jour de cette bataille de Leipzig, lorsque voyant ses soldats foudroyés par une artillerie formidable, il apprit qu'elle ne l'était autant que parce que le quart de son armée venait de passer à l'ennemi et pointait sur des frères d'armes les canons qu'ils servaient ensemble une heure avant ! Dans cet instant, Napoléon dut souffrir une torture

[1] Il y avait une troisième personne. Il m'est impossible de me rappeler son nom. Quant aux mots désagréables dits par l'empereur, je n'en suis pas comptable. Le fait est qu'ils ont été dits.

cruelle ! C'était la première de sa vie. C'est ainsi que l'on peut dire que la bataille de Leipzig fut gagnée et perdue par notre armée. Le centre[1] et la droite furent victorieux. La gauche fut abandonnée par les Saxons et livrée à l'ennemi. Cette bataille de Leipzig, loin d'être une défaite, est au contraire un des plus beaux faits d'armes, peut-être, de l'empereur. Du moins cette journée est-elle aussi honorable pour lui que honteuse pour ceux qui l'ont si bassement trahi, et j'ajouterai, pour ceux qui ont si bassement acheté les traîtres. Tout commandait la retraite. Elle se fit d'abord dans l'ordre le plus parfait, et commença la nuit. Avant le jour les ponts étaient passés. La retraite avait lieu sans désordre, lorsqu'un événement, qui n'est pas encore éclairci, mais que la Providence aura la justice de faire connaître un jour, répandit la terreur dans les rangs de l'armée. La haine, toujours active pour ajouter au malheur, n'a pas craint de répandre la plus infâme calomnie sur l'empereur, relativement à cet événement. C'est le pont que le sous-officier fit sauter sur *l'Elster*. Cet homme, soit qu'il ne soit coupable que de sottise et de peu de jugement, ce qui est le plus probable, soit qu'enfin il soit un traître, est seul l'auteur du malheur qui perdit le reste de notre armée.

[1] Le centre était commandé par l'empereur en personne et la droite par le roi de Naples. Pendant sept heures, ils résistèrent, avec neuf mille cinq cents hommes, à plus de cent soixante-dix mille... Le prince de Suède accabla le maréchal Ney, à la gauche, qui dut se défendre avec quatorze mille hommes, contre plus de cent cinquante mille... Comment chaque rang d'hommes que son canon abattait ne lui blessait-il pas le cœur, à cet homme qui fut Français?

Chargé de faire sauter le pont sur l'Elster, cet homme, trompé, dit-il, par la vue de quelques cosaques qui s'étaient avancés, selon leur usage et avaient franchi le fleuve, fit sauter le pont tandis qu'il y avait encore dix mille hommes qui défendaient les barrières des faubourgs pour donner le temps à la réserve et aux parcs d'artillerie de passer, croyant que l'ennemi était déjà le maître de la ville. Cet événement terrible, qui séparait ce qui était déjà passé, de toute la réserve, fut un coup funeste pour l'armée française. Eh bien, ce fut cet événement que la haine calomnieuse ne craignit pas d'attribuer à l'empereur[1], lorsque l'arrière-garde, n'ayant plus de retraite, demeurait prisonnière ! Alors on vit un affreux spectacle ! Avec la même fureur, qui la veille les conduisait à l'ennemi, nos soldats se précipitaient par les issues occidentales de la plaine pour atteindre les différents passages des bras du fleuve dont est coupée la route de France. Des bataillons entiers furent faits prisonniers, d'autres furent engloutis dans les eaux. Le maréchal Macdonald passa le fleuve à la nage. C'est alors que périt le héros de la Pologne, celui qui était aussi l'honneur de nos aigles. Blessé dans une charge qu'il venait de faire, dans les rues même de la ville, à la tête de ses lanciers polonais, Poniatowski arriva, déjà faible et

[1] Cette accusation stupide a trouvé un écho retentissant à cette époque. On alla même jusqu'à accuser un aide de camp de l'empereur d'avoir porté l'ordre. C'était M. de F... et il reçut depuis le surnom de marquis de *Brûle-pont*. Mais le fait réel, c'est que le sous-officier fut un traître ou un sot. L'empereur n'avait *rien* à gagner et *tout* à perdre par les suites de ce désastre. Le choix du bon sens est bientôt fait, mais la haine raisonne-t-elle ?

tout sanglant, sur le bord de l'Elster pour protéger encore la retraite de ceux qui le nommeront toujours leur frère. Mais tout moyen était enlevé! Il s'élança dans le fleuve. Ce fut là qu'il fut achevé!...

Les détails de cette journée sont atroces de barbarie!

Un trait admirable de la vie de l'empereur[1], ce fut la visite qu'il fit au roi de Saxe, en traversant Leipzig. Le vieux souverain était sous le poids d'une douleur profonde de la trahison de ses troupes. Il en avait la honte, malgré sa loyauté! Napoléon le connaissait trop pour lui attribuer l'odieux d'une telle infamie. Il le consola par de douces paroles, et ramena la paix dans l'âme profondément ulcérée du Nestor de l'Allemagne. Mais cette marque d'intérêt, que le vieux prince se réjouissait d'avoir reçue, fut pour lui comme l'arrêt d'un jugement. On l'abreuva d'outrages! On eut l'indigne impudeur de le punir comme *traître*, parce qu'il n'avait pas trahi! L'infortuné vieillard, emmené prisonnier, comme un gage de leur ovation inespérée par les souverains alliés, FUT JUGÉ, condamné, comme un criminel l'eût été, à perdre la moitié de ses Etats! Et la sentence fut exécutée! Le prince royal de Suède fut le plus sévère, dans ce conseil de rois qui en condamnaient un autre, dans cette troupe d'insensés qui commençaient dès lors à frapper indistinctement sur les têtes couronnées, comme si l'exemple n'était pas dangereux à suivre. Ils voient aujourd'hui quel progrès en a été le résultat!

[1] Napoléon avait une grande générosité dans l'âme. Certes cette démarche le prouve assez par elle-même. Si la politique n'avait pas absorbé ses facultés, il aurait été bon et même sensible dans ses relations...

Maintenant, en parlant d'abolir les rois, il n'est plus question de prison ou de déposition ! C'est *la mort* qu'on leur promet. Et pourquoi ? Parce qu'ils ont montré que l'oint du Seigneur n'était pas sacré pour eux ! Parce qu'ils ont donné un funeste exemple à suivre pour la violation de la propriété, en dépouillant le roi de Saxe, et un autre plus terrible encore, en exilant Napoléon sur le roc de Sainte-Hélène[1]. Le jour d'une vengeance terrible n'est pas éloigné peut-être, et Napoléon sera vengé au delà de ses vœux, car jamais il n'en fit pour le désordre, et le tocsin qui sonnera appellera les peuples à la révolte pour obtenir leur liberté. C'est alors que les rois détrônés, peut-être sans asile, se rappelleront Longwood et Hudson-Lowe, et qu'ils diront :

— Il est une justice divine !

[1] On peut y ajouter la mort de Murat. Il avait été dans le collège des rois de l'Europe. Il avait été appelé *frère* par ceux-là même qui le condamnèrent ! C'est honteux autant qu'infâme de cruauté.

TABLE

DU NEUVIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). (France). — 69.7.1923




EGYPTE
5
CINQ MILLS
EGYPTE
5
CINQ MILLS
EGYPTE
5
CINQ MILLS

